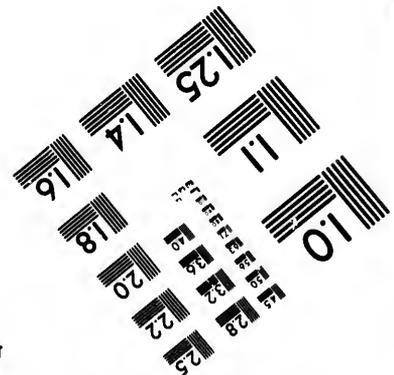
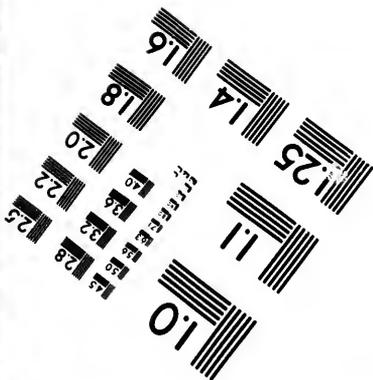
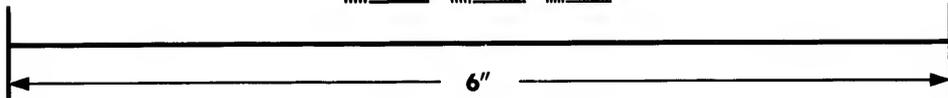
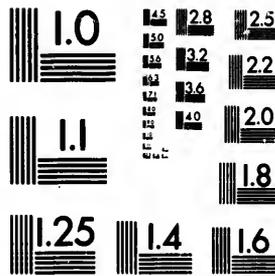


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
1.8 3.2
2.2 3.6
2.5 4.0
2.0 4.5
1.8 5.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.5 2.8
1.8 3.2
2.2 3.6
2.5 4.0
2.0 4.5
1.8 5.0

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates end/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

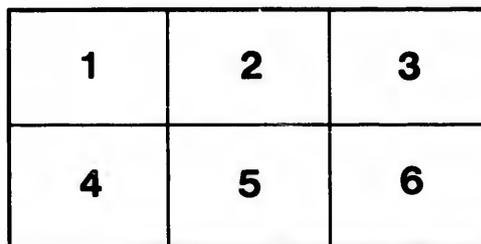
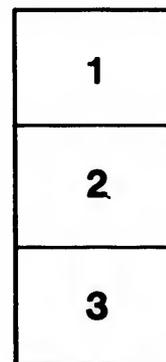
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

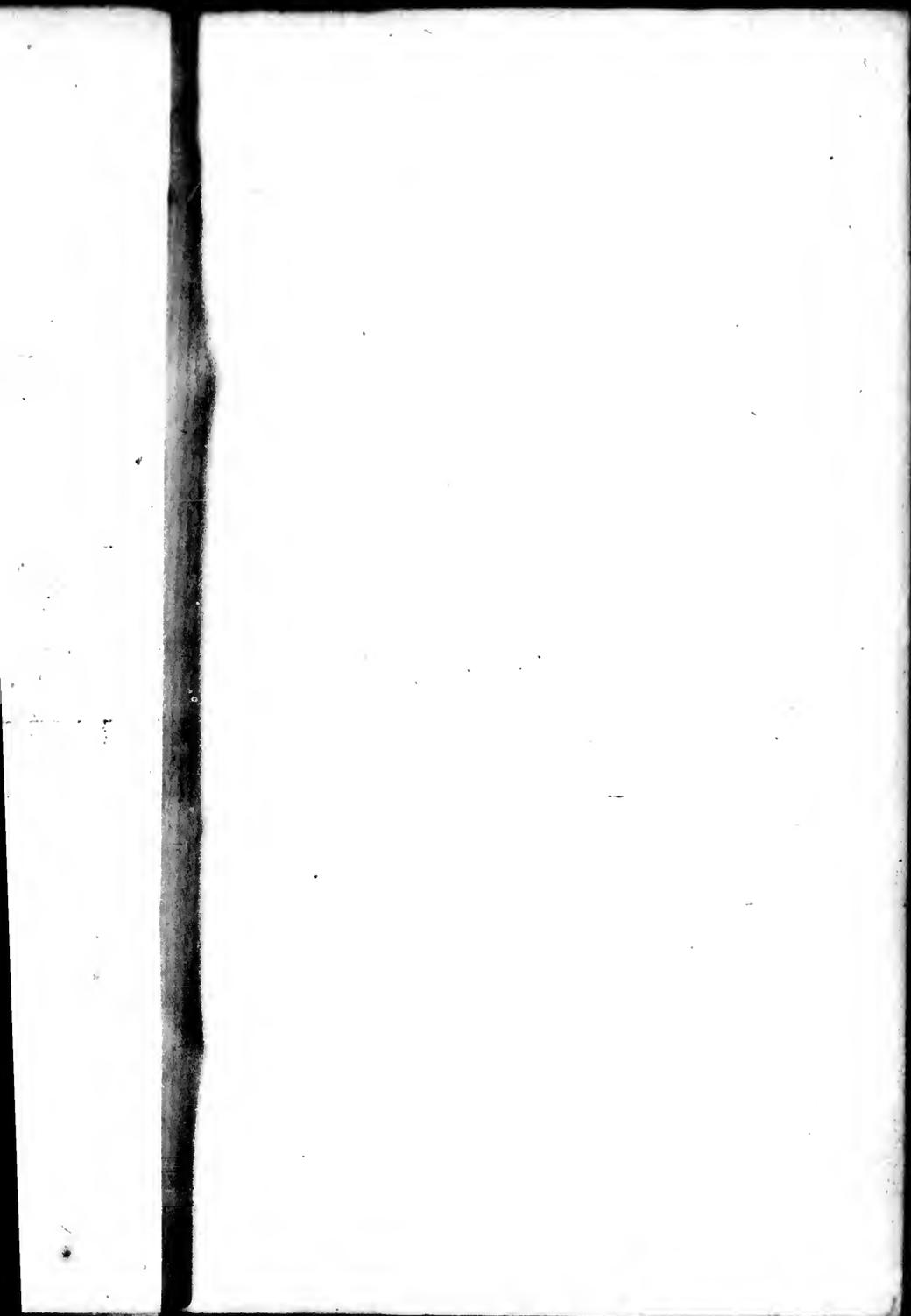
rrata
to

pelure,
h à

LI
I

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

T O M E X X I X.





u
le
H
S
ch
xi
T
Che

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
C O N T E N A N T

ce qu'il y a de plus remarquable, de plus
utile & de mieux avéré dans les pays où
les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des
Habitans, la Religion, les Usages, Arts &
Sciences, Commerce, Manufactures, enri-
chie de Cartes géographiques & de Figures.

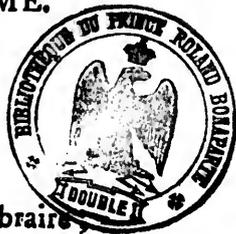
*xième volume du Supplément, & faisant suite
aux Voyages du Levant.*

TOME VINGT-NEUVIÈME.

A P A R I S,

Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, N^o. 28.

AN 8. — 1800.



67550

L

L

Précis
à C
mé

A p
les d
Tour
ans
ort e
e M
écou
7

A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES DE LA THRACE.

CHAPITRE PREMIER.

*Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke
à Constantinople & dans la Thrace ou Ru-
mélie. — Détroit des Dardanelles.*

APRÈS avoir achevé de visiter toutes les
îles de l'Archipel, nous mîmes à la voile, dit La Thrace.
Tournefort, au port de Pétra, le 15 mai,
dans le dessein d'aller à Constantinople : ce
port est vers la partie septentrionale de l'île
de Metelin ; & comme le vent était bon, nous
découvrîmes à la pointe du jour l'île de Té-

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

La Thrace. nédos, & nous passâmes entre cette île & la Troade: sur le midi, nous entrâmes dans ce fameux canal qui sépare les deux plus belles parties de la terre, l'Europe & l'Asie: on l'appèle l'Hellespont, le détroit de Gallipoli, le canal des Dardanelles, le bras de St. George, les bouches de Constantinople: les Turcs le connaissent sous le nom de *Bughas* ou détroit de la mer Blanche.

L'Hellespont, comme tout le monde fait, signifie la mer d'*Helle*; car les anciens ont cru qu'une fille d'Athamas, roi de Thèbes, qui s'appelait *Helle*, s'y noya lorsqu'elle voulut passer en Colchide avec son frère Phryxus, pour y porter la toison d'or. Il y a beaucoup d'apparence que le nom de Dardanelles vient de Dardane, ancienne ville qui n'en était pas éloignée, & dont le nom serait peut-être aujourd'hui dans l'oubli, sans la paix qui y fut conclue entre Mithridate & Sylla, général de l'armée romaine.

Le canal est dans un beau pays, bordé de droite & à gauche de collines assez bien cultivées, sur lesquelles on voit quelques oliviers, quelques vignes & beaucoup de terres labourables. En y entrant, on laisse la Thrace & le cap Grec à main gauche, la Phrygie & le cap Janissari à droite. La Propontide o

cette île & la
 rames dans ce
 eux plus belles
 & l'Asie : on
 de Gallipoli,
 le bras de St.
 Constantinople : les
 m de *Bughas* ou

le monde fait,
 les anciens ont
 roi de Thèbes,
 orsqu'elle voulut
 frère Phryxus,
 Il y a beaucoup
 Cardanelles vien
 qui n'en était pa
 t peut-être au
 la paix qui y fu
 ylla, général d

pays, bordé
 assez bien cul
 quelques ois
 ucoup de terre
 laisse la Thrac
 , la Phrygie &
 Propontide o

DES VOYAGES. 3

mer de Marmara se présente au septentrion; ~~_____~~
 l'Archipel ou la mer Blanche reste au midi. La Thrace.

Les eaux de la Propontide qui passent par ce canal, y deviennent plus rapides, de même qu'une rivière qui coule sous un pont. Lorsque le vent du nord souffle, il n'est point de vaisseau qui puisse se présenter pour y entrer; mais on ne s'apperçoit plus du courant avec un vent de sud, & il n'y a plus que les châteaux à ménager.

Cependant une armée qui voudrait forcer le passage, ne risquerait pas beaucoup: ces châteaux étant éloignés de plus de 4 milles, l'artillerie turque, quelque monstrueuse qu'elle puisse être, n'incommoderait pas trop les vaisseaux qui défileraient avec un bon vent. Les embrasures des canons de ces châteaux sont comme des portes cochères; mais les canons, qui sont les plus gros que j'aie vus de ma vie, n'ayant ni aût ni reculée, ne sauraient tirer plus d'un coup chacun. Qui serait homme assez hardi pour oser les charger en présence des vaisseaux de guerre, dont les bordées renverseraient en un instant les murailles des châteaux qui ne sont pas terrassées, qui enseveliraient les canons & les canonniers sous leurs ruines: six bombes seraient capables de démolir ces forteresses.

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

La Thrace. Les vaisseaux marchands, en venant de Constantinople, s'arrêtent trois jours auprès du château d'Asie pour y être visités, car les Turcs ne prétendent pas qu'on enlève leurs esclaves; cependant, malgré leur visite, ces malheureux savent si bien se cacher, qu'il s'en sauve tous les jours quelques-uns : les vaisseaux de guerre, de quelque nation qu'ils soient, ne sont dispensés de cette visite que par un ordre de la Porte; il est vrai que cette visite est plutôt une cérémonie qu'une recherche.

Les géographes croient ordinairement que les châteaux des Dardanelles sont bâtis sur les ruines de *Sestos* & d'*Abydos*, deux villes anciennes & fameuses par les amours d'Héro & de Léandre; mais ils se trompent manifestement, car les châteaux sont vis-à-vis l'un de l'autre, au lieu que ces deux villes étaient situées bien différemment. Léandre devait être bien vigoureux pour faire ce trajet à la nage quand il voulait voir Héro, sa maîtresse; aussi l'a-t-on représenté sur des médailles de Caracalla & d'Alexandre-Sévère, précédé par un Cupidon qui volait, le flambeau à la main pour le guider, & qui ne lui était pas d'un moindre secours que le fanal que sa maîtresse prenait soin d'allumer sur le haut de la tour où elle l'attendait. On voit encore des fonde

en venant de
ours auprès du
, car les Turcs
eurs esclaves;
ces malheu-
u'il s'en sauve
s vaisseaux de
ils soient, ne
ue par un or-
cette visite est
echerche.

nairement que
font bâtis sur
s, deux villes
amours d'Héro
mpent manifest
vis-à-vis l'un de
villes étaient si
dre devait être
rajet à la nage
maîtresse; aussi
ailles de Cara
précédé par un
au à la main
était pas d'un
ue sa maîtresse
haut de la tou
ore des fonde

DES VOYAGES. 5

mens & des mesures sur la côte d'Asie, où
Abydos était placée. La Thrase.

Xerxès, dont le père avait fait brûler cette ville dans la crainte que les Schytes n'en profitassent pour entrer dans l'Asie mineure, choisit avec raison ce détroit pour faire passer son armée en Grèce. Strabon assure que le trajet sur lequel il fit jeter un pont, n'avait que sept stades, c'est-à-dire, environ un mille de longueur; mais par une vanité tout-à-fait ridicule, comme s'il eût voulu commander aux éléments, il fit donner 300 coups de fouet à la mer, & y fit jeter deux chaînes; comme pour la punir d'avoir osé emporter le premier pont qu'on y avait dressé.

M. Gilles croit avec raison que les poètes grecs ont prêté ce ridicule à Xerxès, & qu'Hérodote a emprunté ce conte de sa nourrice: les 300 coups de fouet, suivant M. Gilles, marquent autant d'ancres qu'on avait jetées dans la mer pour arrêter les navires qui servaient à la construction du second pont; & les deux chaînes désignent les liens qui servaient à les lier ensemble par les deux bouts & de chaque côté.

Il est bon de remarquer que Parménion eut l'ordre d'Alexandre-le-Grand de faire passer sa cavalerie & la plus grande partie de son in-

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

La Thrace. fanterie de Sestos à Abydos, sur 160 galères, sans compter les bâtimens de charge. Chalcondyle assure que, sous l'empire d'Orhoman, 8000 Turcs avaient déjà franchi l'Hellespont & pénétré jusqu'au-delà du Danube, d'où ils furent chassés par les Schytes & obligés de revenir en Asie. Les musulmans revinrent une seconde fois en plus grand nombre. sous Solyman, fils d'Orcan, & parvinrent à se fixer dans la Thrace.

Suivant Leunclave, voici comment se fit ce passage. Solyman, se promenant un jour sur les côtes de la Phrygie qu'il venait de soumettre, fut si frappé des ruines de Troie, qu'il tomba tout d'un coup dans un profonde rêverie : Jusuph. Ezès bey, qui était un de ses principaux officiers, ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Je voudrais bien, dit Solyman, passer la mer pour entrer en Grèce, sans que les chrétiens en fussent avertis : Ezès, pour le satisfaire, se mit dans un bateau avec un de ses amis, il alla à la découverte, & amena un prisonnier grec : ce captif, qui se croyait perdu, fut bien traité, & s'engagea de montrer aux troupes du prince le chemin le plus court pour entrer en Grèce à l'insu des chrétiens. On fit passer pendant la nuit sept à huit cents soldats d'élite : le prisonnier les

160 galères,
ge. Chalcon-
d'Othman,
l'Hellespont
ube, d'où ils
& obligés de
revinrent une
re. sous Soly-
nt à se fixer

nement se fit
nt un jour sur
nait de sou-
s de Troie,
un profonde
ait un de ses
pêcher de lui
mais bien, dit
er en Grèce,
vertis: Ezès,
bateau avec
couverte, &
tif, qui se-
engagea de
chemin le
à l'insu des
nuit sept à
fonnier les

mena droit au château de Zéménic, où l'on
ne trouva aucune résistance, car les habitans ^{de la Thrace.}
étaient occupés à la moisson, & le château
était presque tout couvert de grands tas de
blé qui étaient à l'entrée du bourg. Les
Turcs, bien loin de maltraiter les gens du
pays, leur firent des caresses & des présents:
Solyman se contenta d'envoyer des prisonniers à
Solyman, pour l'affurer de la prise de la place;
quelque temps après la cavalerie s'y rendit;
enfin on attaqua Gallipoli, qui fut prise en
1357. Solyman mourut la même année d'une
fièvre à la chasse. Orcan ne lui survécut que
deux mois; Mourat, son second fils, lui suc-
céda: celui-ci prit Andrinople en 1360 & en
fit la capitale de son empire en Europe, comme
Brusse l'était en Asie.

Gallipoli fut la première ville où les Turcs
se cantonnèrent en Europe: la situation de
cette place est si favorable pour passer en
Thrace, que les princes qui ont eu des vues
sur cette province, ont toujours commencé
par se rendre maîtres de cette ville: elle fut
le partage des Vénitiens après la prise de
Constantinople par les Latins. Bazazet premier,
connaissant l'importance de ce poste pour pas-
ser de Brusse à Andrinople, qui étaient alors
les deux capitales de l'empire ottoman, fit

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

réparer Gallipoli en 1391 : il la munit d'une
La Thrace. grosse tour, & y fit faire un port pour l'en-
tretien de ses galères. Mustapha, qui était
un de ses fils, ne manqua pas de s'en saisir
après la mort de Mahomet premier, afin de
barrer l'entrée de l'Europe à Amurat pre-
mier, son neveu & légitime successeur de
l'empire; mais celui-ci reprit Gallipoli & An-
drinople, où il fit pendre Mustapha.

Gallipoli est encore une grande ville à l'em-
bouchure de la Propontide ou mer de Mar-
mara, dans un détroit d'environ cinq milles
de large : elle est dans une presqu'île qui a
deux ports, l'un au sud & l'autre au nord. On
y compte environ 10,000 Turcs, 3,500 Grecs,
2,000 Juifs. Le bazar ou le bezestein, lieu où
l'on vend les marchandises, est un bel édifice
à plusieurs dômes, couverts de plomb.

Le canal des Dardanelles, situé à cinquante
lieues à l'ouest de Constantinople, entre l'Ar-
chipel & la petite mer de Marmara, s'étend
depuis la côte de Troie jusqu'à Gallipoli, vis-
à-vis Lampsaque. Cet espace d'environ douze
lieues, d'une largeur inégale, présente diffé-
rens points où les terres d'Europe & d'Asie,
que ce canal sépare, se rapprochent à la dis-
tance de trois ou quatre cents toises. C'est
aussi à trois lieues de son embouchure, du

la munit d'une
port pour l'en-
pha, qui était
de s'en saisir
emier, afin de
Amurat pre-
successeur de
Gallipoli & An-
apha.

de ville à l'em-
mer de Mar-
on cinq milles
resqu'île qui a
re au nord. On
3,500 Grecs,
zestein, lieu où
un bel édifice
plomb.

ué à cinquante
le, entre l'Ar-
mara, s'étend
Gallipoli, vis-
environ douze
présente diffé-
ope & d'Asie,
chènt à la dis-
toises. C'est
ouchure, du

ôté de l'Archipel, au plus étroit de ce canal, ^{La Thrace.}
u'ont été bâtis les deux châteaux appelés
Dardanelles, dont les boulets traversent facile-
ment d'une rive à l'autre. Ce point de défense
été long-temps la seule barrière établie pour
garantir Constantinople. Devenus plus inquiets,
mais toujours aussi peu instruits, les Turcs ont
suite fait élever deux châteaux à l'embou-
sure, dont la distance d'environ 1500 toises,
nd le tire incertain & la défense insuffisante.

Le nom de *Propontis* a été donné à la mer
Marmara par les anciens, à cause de sa
ituation avant la Mer Noire. Le nom de Mer
anche lui a été donné par comparaison avec
la mer Noire. Enfin elle a pris celui de Mar-
mara, des îles de ce nom les plus considé-
bles de cette mer.

Le circuit de la Propontide qui est d'environ
30 lieues marines, se trouve renfermé entre
38 & le 41 degré de latitude, & entre le
25 & 58 de longitude. Elle a environ 50 lieues
de longueur depuis Gallipoli jusqu'au fond du
golfe d'Ismith ou de Nicomédie; cette petite
contrée a été l'une des plus célèbres de l'univers,
par les grandes villes bâties sur les bords
de ce bassin. Cyzique, Nicée, Apanice, Nico-
médie, Chalcédoine & plusieurs autres en font
la preuve. L'Europe a encore sur ses bords

celles de Rodosto, Perinthe, Selivrée, Berado,
 La Thrace. Grand pont, &c.

Les Sympléyades bordent le nord de l'Asie mineure qui se trouve baigné par le Pont Euxin. Les anciens les nommaient aussi les Isles Cyanées ; elles sont situées à l'entrée du Bosphore de Thrace, vis-à-vis le cap que Denis de Byzance appelle le cap d'Ancyre ; elles ne sont fameuses dans l'antiquité qu'à cause du voyage des Argonautes. Aujourd'hui, c'est un amas d'écueils séparé de la terre ferme par un petit détroit qui d'ordinaire est à sec dans les calmes. Les poètes content que le navire Argo échoua contre les Sympleyades, & que si Minerve ne l'avait poussé de la main droite dans la mer, tandis que de la gauche elle s'appuyait contre le rocher, tous les héros que le vaisseau portait, auraient fait naufrage.

Outre ce groupe d'écueils qu'on nomme les Cyanées d'Asie, il y en a d'autres vis-à-vis, qu'on appelle les Cyanées d'Europe & qui s'étendent le long des côtes de la Thrace. Le peu de profondeur du détroit fait croire que ces rochers ne tarderont pas à être réunis au continent ; on a élevé sur une des Cyanées Européenne une colonne de marbre de douze pieds de hauteur, ornée d'un chapiteau corinthien qui sert de fanal aux navigateurs. Ce

livrée, Berado,
 nord de l'Asie
 le Pont Euxin.
 les Isles Cya-
 du Bosphore
 Denis de By-
 lles ne sont fa-
 use du voyage
 c'est un amas
 ne par un petit
 ans les calmes,
 e Argo échoua
 si Minerve ne
 dans la mer,
 appuyait contre
 e vaisseau por-
 qu'on nomme
 d'autres vis-à-
 s d'Europe &
 de la Thrace.
 bit fait croire
 s à être réunis
 des Cyanées
 bre de douze
 piveau corin-
 rigateurs. Ce

monument s'appelle la colonne de Pompée, mais l'inscription de la base porte qu'elle fut élevée en l'honneur d'Auguste. La Thrace.

Les autres îles qui bordent la côte du Pont-Euxin, méritent encore moins d'être citées que les Sympléyades, à moins que l'imagination n'aime à se repaître de fables futiles, qui sont liées en rien à la connaissance de l'esprit humain & à l'histoire.

Telle est une île de Chalceteris ou Arca, dont les oiseaux, suivant Solin, lancent leurs plumes, en forme de dards, contre les étrangers qui veulent y tenter des descentes. Les six qui sont à l'embouchure de l'Estér, ne sont guère que des asyles de pêcheurs; il en est de même de celles qui bordent l'embouchure du Borysthène. Parmi les dernières, il en est une qu'on distingue à cause du tombeau d'Achille.

Il y a un grand nombre de petites îles très-obscurcs, dans la Propontide: la seule qui mérite notre attention, est la Proconèse adjacente au territoire de Cyzique; on la nomme aujourd'hui Marmara, à cause de ses mines de marbre; c'est de là aussi qu'est dérivé le nom de mer de Marmara, donné par les géographes modernes à la Propontide. Le poète Aristée qui a écrit sur la théogonie; était originaire de Proconèse; c'était, disent les fables orien-

tales, un devin célèbre qui avait le pouvoir
 La Thrace. de mourir à son gré & de ressusciter.

On comprend sous le nom d'Archipel de Thrace, divers groupes d'îles qu'on rencontre à l'entrée de l'Hellepont ; les principales sont Imbros & Samothrace. L'île d'Imbros, maintenant Imbro, avait du temps de Plin, soixante-douze milles de circonférences ; elle n'en a pas trente aujourd'hui. La mer qui fait effroyer sur les côtes, tend journellement à l'engloutir ; aujourd'hui, on ne trouve sur toute la surface de l'île, que quatre villages.

L'île de Samothrace s'appelle maintenant Samandrachi ; ses habitans passaient pour lancer des flèches avec autant d'adresse que les insulaires des îles Baléares : Zérinthos est la seule ville connue de Samothrace.

L'île de Ténédos qu'Homère a rendu si célèbre, est située vis-à-vis des ruines de l'Alexandrie troyenne. Ténès, petit prince de la Troade, y conduisit une colonie & lui donna son nom qu'elle a conservé depuis cette époque.

C'est la plume seule du chantre de l'Iliade qui a pu donner une existence à Ténédos car cette île, du temps de Strabon, n'avait que 80 stades de circonférence, cependant on y avait bâti une ville d'Ælis, & deux ports qui ne subsistaient plus sous Auguste. Les Turcs

avait le pouvoir
de susciter.

d'Archipel de
qu'on rencontre
principales sont
l'Imbros, main-
de Pline, soi-
rences; elle n'en
er qui fait effon-
nt à l'engloutir,
r toute la sur-
es.

elle maintenant
ient pour lance-
le que les insu-
nos est la seule

a rendu si cé-
nes de l'Alexan-
de la Troade,
donna son nom
époque.

ntre de l'Iliade
e à Ténédos
rabon, n'ava-
ependant on
& deux ports
ste. Les Turcs

es ont remplacés par un château triangulaire,
éti sur le penchant d'une montagne, qui sert La Thrace,
garantir l'île de l'invasion des pirates.

On nous assura que sur la côte d'Asie, vis-
vis celle de Gallipoli, il y avait un village
appelé *Chardac* ou *Camanar*, où l'on venait
de Smyrne pour passer le canal & prendre la
route de terre à Gallipoli, & que les vents
étaient pas favorables pour aller passer à
Constantinople; nous eussions bien voulu faire
cette route, mais notre capitaine ne voulut
pas relâcher sur les côtes d'Europe, & le vent
sud-ouest qui se leva nous fit traverser la Pro-
montide, & nous présenta le plus beau paysage
du monde, je veux dire les sept tours & la
côte de Constantinople, qui occupe l'entrée
du Bosphore de Thrace, appelé aussi le canal
de la mer noire.

CHAPITRE II.

*Arrivée à Constantinople ; description ancienne
& moderne de cette ville.*

DANS une situation fortement marquée par
La Thrace. la nature pour y marquer une métropole ,
Byzance fut fondée par un roi de Mégare ap-
pelé Byzas , qui lui donna son nom. Pausanias
de Sparte , après la défaite de Xerxès , la rendit
considérable ; elle souffrit beaucoup de la se-
conde irruption des Perses , & fut prise par les
Athéniens commandés par Alcibiade. L'empereur
Vespasien lui ôta sa franchise , & l'attacha
à une province ; & Sévère , après un long siège ,
la rasa jusqu'aux fondemens , & en dispersa les
habitans.

Pendant les dernières opérations de la guerre
contre Licinius , Constantin avait eu souvent l'oc-
casion d'admirer , comme capitaine & comme
homme d'état , l'incomparable position de
Byzance , & d'observer combien la nature , en
la mettant à l'abri d'une attaque étrangère ,
lui avoit prodigué des moyens pour faciliter
& encourager un commerce immense.

Si nous examinons Byzance d'après l'étendue

I I.

*cription ancienne
ville.*

nt marquée par
e métropole,
de Mégare ap-
nom. Pausania
erxès, la rendit
coup de la se-
ut prise par les
iade. L'empere-
se, & l'attacha
un long siège,
en dispersa les

ns de la guerre
eu souvent l'oc-
ne & comme
position de
la nature, en
e étrangère,
pour faciliter
menfe.

près l'étendue

elle acquit avec le nom de ville impériale, nous pouvons nous la représenter comme un triangle inégal. L'angle obtus qui s'avance vers l'Orient & vers les rives de l'Asie, est battu par les vagues du Bosphore de Trace; le nord de la ville est borné par le pont, & le sud est baigné par la Propontide ou la mer de Marmara; la base du triangle regarde l'Occident & termine le continent d'Europe.

La Thraace

Le canal tortueux à travers lequel les eaux du Pont-Euxin s'écoulent avec une constante rapidité vers la mer Méditerranée, reçut le nom de Bosphore, aussi célèbre dans l'histoire que dans les fables de l'antiquité. Une foule de temples & d'autels expiatoires protestent les terreurs, l'ignorance & la dévotion des navigateurs de la Grèce, qui, à l'exemple des Argonautes, déploraient les dangers de l'innavigable Euxin.

Le détroit du Bosphore est terminé par les rochers de Cyanée qui sont à la pointe du pont de Byzance. La longueur sinueuse du Bosphore prolonge l'espace d'environ six milles, & sa largeur la plus ordinaire peut se calculer peu-près à un mille & demi. Les nouveaux ports d'Europe & d'Asie sont construits sur les deux continens & sur les fondemens des deux

La Thrace. temples célèbres de Séraphis & de Jupiter-Urius ; les anciens châteaux , ouvrages des empereurs Grecs , défendaient la partie la plus étroite du canal , dans un endroit où les bancs de la rive opposée ne sont qu'à cinq cents pas de distance l'un de l'autre ; ces citadelles furent rétablies & fortifiées par Mahomet second quand il médita le siège de Constantinople. L'empereur ignorait que près de deux mille ans avant lui , Darius avait choisi la même position pour lier ensemble les deux continens par un pont de bateaux ; à peu de distance des anciens châteaux on découvre la ville de Crysoполи ou Scutari , qu'on peut regarder comme le faubourg de Constantinople du côté de l'Asie.

Le port de Constantinople , qu'on peut regarder comme un bras du Bosphore , fut connu très-anciennement sous le nom de la Corne d'or. La courbe qu'il décrit a à peu-près la figure d'un bois de cerf ou de la corne d'un bœuf ; l'épithète d'or fait allusion aux richesses que tous les vents amènent des pays les plus éloignés dans les ports vastes & sûrs de Constantinople. La petite rivière de Lycus verse constamment une quantité d'eau douce qui étend le fond , & qui invite les différens peuples à s'y réfugier dans le temps du frai. Comme le flux & le reflux sont peu sensibles dans ce

mers

& de Jupiter
 ouvrages des em
 a partie la plu
 roit où les banc
 cinq cents pa
 citadelles furen
 er second quan
 nople. L'empe
 mille ans avan
 ne position pou
 ens par un pon
 ce des ancien
 e de Cryfopoli
 r comme le fau
 té de l'Asie.
 qu'on peut re
 hore, fut conn
 n de la Corne
 à peu-près l
 e la corne d'u
 on aux richeffe
 s pays les plu
 & sûrs de Con
 de Lycus ver
 u douce qui e
 différens poi
 u frai. Comm
 sibles dans ce
 mers

ers, la profondeur invariable des eaux permet
 ns tous les temps de décharger les marchan- La Thrace
 ses sur le quai, sans le secours de bateaux;
 on a vu en quelques endroits les plus gros
 riffeaux rester à flot, tandis que leur proue
 ait appuyée contre les maisons.

De la bouche du Lycus à l'entrée du port
 bras du Bosphore a plus de sept milles de
 gueur; l'entrée a environ cinq cents toises
 largeur; on y tendait dans le besoin une
 rte chaîne de fer qui en défendait l'entrée
 x flottes ennemies; entre le Bosphore & l'Hel-
 spont, les côtes de l'Europe & de l'Asie en-
 urent en se retirant la mer de Marmara. La
 vigation, depuis la sortie du Bosphore jus-
 à l'entrée de la Propontide, est d'environ
 ent vingt milles; ceux qui dirigent leurs
 ourses à l'Occident, en traversant la mer de
 armara, peuvent suivre les côtes escarpées
 e la Thrace & de la Bythinie, sans jamais
 rdre de vue la cime orgueilleuse de l'O-
 mpe toujours couverte de neige; ils laissent
 leur gauche un golfe au fond duquel était
 tuée la ville de Nicomédie où Dioclétien avait
 é sa résidence impériale, & ils dépassent les
 etits îles de Lyzique & de Proconèse, où la
 mer qui sépare l'Europe de l'Asie, se retrécit
 e nouveau & forme un canal étroit.

La Thrace. Les navigateurs qui ont examiné avec le plus d'intelligence & de soin la forme & l'étendue de l'Hellespont, lui donnent environ soixante mille de tours sinueux, & ils concluent à peu près à trois milles la largeur de ce célèbre détroit. La partie la plus étroite du canal se trouve au nord des anciens forts ottomans, entre les villes de Sestos & d'Abydos; ce fut là que l'aventurier Léandre brava le danger, & passa la mer à la nage pour voler dans les bras de la tendre Héros; ce fut dans ce même endroit où les bancs des deux rives sont au plus à cinq cents pas l'une de l'autre, que Xercès plaça cet incroyable pont de bateaux pour faire passer en Europe tant de milliers de barbares.

Ce tableaux succinct doit avoir mis le lecteur en état d'apprécier la position avantageuse de Constantinople. La nature semble l'avoir formée pour être la capitale & le centre d'un grand empire; située au quarante - unième degré de latitude, la ville impériale dominait du haut de ses sept collines sur les rives de l'Europe & de l'Asie; le climat était sain & tempéré; le sol fertile; le port vaste & sûr; le seul endroit susceptible d'être attaqué du côté du continent, était d'une petite étendue & d'une défense facile. Le Bosphore & l'Hellespont sont les deux portes de Constantinople,

miné avec le plus
 me & l'étendue
 environ soixante
 concluent à peu-
 de ce célèbre
 oite du canal se
 forts ottomans,
 Abydos; ce fut
 aya le danger,
 r voler dans les
 dans ce même
 ves font au plus
 e, que Xercès
 eaux pour faire
 ers de barbares,
 oir mis le lec-
 on avantageuse
 semble l'avoir
 le centre d'un
 rante - unième
 ériale dominait
 t les rives de
 t était sain &
 vaste & sûr; le
 taqué du côté
 te étendue &
 re & l'Helle-
 onstantinople,

& le prince qui était le maître de ces deux pas-
 sages, pouvait toujours les fermer aux flottes
 des ennemis, & les ouvrir à celles du com-
 merce.

La politique de Constantin sauva les pro-
 vinces de l'Orient; les barbares de l'Euxin fu-
 rent arrêtés par cette barrière insurmontable,
 & renoncèrent bientôt à leur brigandage. Quand
 le passage des détroits était ouvert au com-
 merce, toutes les richesses de la nature & de
 l'art s'y rendaient du nord au sud par l'Euxin
 & la Méditerranée; tout ce que les forêts de
 la Germanie & de la Scythie pouvaient rassem-
 bler d'industrie jusqu'aux sources du Tanais &
 du Borysthène; tout ce que l'art de l'Europe
 & de l'Asie produisait, les blés de l'Égypte,
 les pierres précieuses, & les épices des par-
 ties les plus reculées de l'Inde, étaient ame-
 nés par les vents jusques dans les ports de Con-
 stantinople, qui attira pendant plusieurs siècles
 le commerce du monde entier.

Le spectacle de la beauté, de la sûreté &
 de la richesse réunies dans ce coin de la terre,
 suffirait pour justifier le choix de Constantin;
 mais comme on avait imaginé dans tous les
 temps d'attribuer l'origine des grandes villes
 à quelque prodige fabuleux, pour la rendre
 plus respectable, l'empereur voulut persuader

La Thrace.
 que sa résolution lui avait été dictée moins par les conseils incertains de la politique humaine que par les infaillibles décrets de la divine sagesse. Dans une de ses lois, il a pris soin d'instruire la postérité, que c'était par l'ordre exprès de Dieu qu'il avait posé les inébranlables fondemens de Constantinople; &, quoiqu'il n'ait pas jugé à propos de raconter de quelle manière la céleste inspiration s'était communiquée à son esprit, l'ingénuité de plusieurs écrivains a suppléé à son modeste silence. Ils ont donné un détail intéressant de la vision que Constantin eut pendant son sommeil dans l'enceinte de Byzance. Le génie tutélaire de la ville, sous la figure d'une vieille matrone affaîsée par le poids de l'âge & des infirmités, fut tout-à-coup changée en une jeune fille fraîche & brillante, que l'empereur. revêtit lui-même des ornemens de la dignité impériale. Le monarque s'éveilla, interpréta le songe mystérieux, & obéit sans hésiter à la volonté du ciel.

Le maître du monde romain, qui aspirait à élever un monument éternel à la gloire & à la prospérité de son règne, pouvait y employer les richesses, les travaux, & tout ce qu'il restait encore de génie à ses nombreux & fidèles sujets. On peut se faire une idée de la dé

tée moins par
 que humaine
 la divine fa-
 ris soin d'inf-
 ar l'ordre ex-
 es inébranla-
 ble; &, quoi-
 e raconter de
 iration s'était
 énuité de plu-
 modeste silence,
 ant de la vision
 sommeil dans
 ie tutélaire de
 ieille matrone
 des infirmités,
 une jeune fille
 pereur, revêtu
 dignité impé-
 interpréta le
 ns hésiter à la

qui aspirait à
 la gloire & à
 ait y employer
 ut ce qu'il res-
 reux & fidèle
 idée de la dé-

DES VOYAGES. 21

pense qu'a entraînée la construction de Con-
 stantinople, par celle des murs, des portiques
 & des aqueducs, dont les frais se montèrent à
 soixante millions de notre monnaie. Les forêts
 qui couvraient les rives de l'Euxin, & les fa-
 meuses carrières de marbre blanc qui se trou-
 vaient dans la petite île de Proconèse, fourni-
 rent une quantité inépuisable de matériaux
 qu'un court trajet de mer transportait sans
 peine dans le port de Byzance. Une multitude
 de manœuvres & d'ouvriers hâtaient, par leurs
 travaux, la fin de cette entreprise; mais l'im-
 patience de Constantin l'éclaira bientôt sur
 l'insuffisance du nombre & du génie de ses
 architectes pour l'exécution de ses desseins. Il
 ordonna aux magistrats des provinces les plus
 éloignées de former des écoles, de payer des
 professeurs, & d'engager par l'espoir des ré-
 compenses & des privilèges, les jeunes gens
 qui avaient reçu une éducation distinguée, à
 se livrer à l'étude & à la pratique de l'archi-
 tecture. Les constructions de la nouvelle ville
 furent exécutées par des ouvriers tels que le
 règne de Constantin pouvait les fournir; mais
 elles furent décorées par les mains des artistes
 les plus célèbres du siècle de Périclès & d'A-
 lexandre. Le pouvoir d'un empereur romain
 n'allait pas jusqu'à ranimer le génie de Phi-

La Thrace.

La Thrace. dias & de Lyssippe; mais les immortelles productions qu'ils avaient léguées à la postérité, furent livrées sans défense à l'orgueilleuse avidité du despote. Par ses ordres, les villes de la Grèce & de l'Asie furent dépouillées de leurs plus riches ornemens; les trophées des guerres mémorables, les objets de la vénération religieuse, les statues les plus précieuses des dieux & des héros, des sages & des poètes de l'antiquité, contribuèrent à l'embellissement de la superbe Constantinople, & donnèrent lieu à la réflexion d'un historien. Il observe, avec une espèce d'enthousiasme, qu'il ne manquait plus que l'ame & le génie de ces hommes illustres que ces admirables monumens représentaient; mais ce n'est ni dans la ville de Constantin, ni dans un empire sur le déclin, qu'il faut chercher le génie d'Homère & de Démosthène. Une description, qui fut faite cent ans après la fondation de Constantinople, en donne le détail suivant: le capitolé, une école pour les sciences, un cirque, deux théâtres, huit bains publics & cent cinquante-trois bains particuliers, cinquante-deux portiques, cinq greniers publics, huit aqueducs ou réservoirs d'eau, quatre grandes salles ou cours de justice où le sénat s'assembloit, quatorze églises, quatorze palais, & quatre mille

immortelles pro-
 à la postérité,
 guilleuse avi-
 s, les villes de
 dépouillées de
 trophées des
 de la vénéra-
 blus précieuses
 s & des poètes
 embellissement
 & donnèrent
 n. Il observe,
 qu'il ne man-
 de ces hom-
 es monumens
 dans la ville
 sur le déclin,
 lomère & de
 qui fut faite
 nstantinople,
 capitole, une
 rque, deux
 nt cinquante-
 e-deux porti-
 it aqueducs
 les salles ou
 nblait, qua-
 quatre mille

ois cent quatre-vingt-huit maisons que leur
 grandeur & leur magnificence distinguaient ~~_____~~
 La Thrace
 es habitations du peuple.

La population de cette ville chérie fut,
 après sa fondation, l'objet de la plus sérieuse
 attention du fondateur. Dans l'obscurité des
 temps postérieurs à la translation de l'empire,
 affura & on crut que toutes les familles
 nobles de Rome, le sénat & l'ordre équestre,
 avec le nombre prodigieux de gens qui leur
 appartenaient, avaient suivi leur empereur sur
 les bords de la Propontide; qu'il n'était resté
 à Rome qu'une race ignoble d'étrangers & de
 Hébreux; & que les terres d'Italie, dont on
 avait fait long-temps après des jardins, restèrent
 sans cultivateurs & sans habitans. De pareilles
 exagérations doivent être réduites à leur juste
 valeur. Cependant, comme l'on ne peut at-
 tribuer l'accroissement de Constantinople à
 l'augmentation générale du genre humain ou
 à l'industrie, il faut bien que cette colonie se
 soit élevée & enrichie aux dépens des autres
 villes de l'empire: il est probable que l'em-
 pereur invita les riches sénateurs de Rome &
 les provinces orientales à venir habiter l'en-
 droit fortuné qu'il avait choisi pour en faire
 sa propre résidence. Les invitations d'un maî-
 tre sont difficiles à distinguer de ses ordres.

La Thrace.

& l'empereur y ajoutait des libéralités qui obtenaient une obéissance prompte & volontaire. Il fit présent à ses favoris des palais qu'il avait fait bâtir dans les différens quartiers de la ville: il leur donna des terres & des pensions pour soutenir leur rang, & il aliéna les domaines du pont & de l'Asie pour leur assurer des fortunes héréditaires, sous la légère redevance d'avoir leur principal domicile dans la capitale.

Ces encouragemens & ces récompenses devinrent bientôt superflus, & ils furent supprimés peu-à-peu. Une grande partie du revenu public est toujours dépensée dans la résidence du gouvernement, par les chefs de la nation par les ministres, par les officiers de justice & par les administrateurs des revenus de l'état. Les plus riches habitans des provinces y sont attirés par les motifs puissans de l'intérêt & du devoir, de la curiosité & des plaisirs. Une troisième classe encore plus nombreuse se forme insensiblement, celle des domestiques des ouvriers & des marchands qui tirent leur subsistance de leurs propres travaux & des besoins ou de la fantaisie de leurs supérieurs. En moins d'un siècle, Constantinople le disputait à Rome même, pour les richesses & la population: de nouveaux rangs de maisons entassées les unes sur les autres, sans égard pour la

généralités qui ob-
 te & volontaire,
 palais qu'il avait
 rtiars de la ville.
 es pensions pour
 na les domaines
 r assurer des for-
 égère redevance
 e dans la capitale
 récompenses de
 ls furent supprimés
 partie du revenu
 dans la résidence
 es de la nation
 ciers de justice
 revenus de l'état
 provinces y font
 s de l'intérêt &
 des plaisirs. Une
 nombreuse suite
 es domestiques
 s qui tirent leur
 vaux & des be-
 s supérieurs. En
 ple le disputait
 es & la popula-
 maisons entassées
 égard pour la

nté ou pour la commodité des habitans, ne
 rmaient plus que des rues trop étroites pour ~~La Thrace.~~
 foule d'hommes, de chevaux, de voitures;
 enceinte devint insuffisante pour contenir l'ac-
 croissement du peuple, & les bâtimens qu'on
 poussa des deux côtés jusqu'à la mer, auraient
 ls composé une grande ville.

Dans l'état où la ville est aujourd'hui, elle
 me une espèce de triangle assez semblable
 une harpe; sa circonférence peut être de
 uize à quatorze milles. Selon les registres du
 amboul Effendeffy, ou maire de Constan-
 nople, il y a maintenant quatre-vingt-huit
 mille cent quatre-vingt-cinq maisons & cent
 ente bains publics: on n'y compte pas moins
 e quatre cent mille habitans, mais dans ce
 calcul il faut compter les faubourgs de Galata,
 e Pera, de Tophana & de Scutari: ce nom-
 re est formé de deux cent mille Turcs, de
 cent mille Grecs, le reste l'est de Juifs, d'Ar-
 éniens & de Francs, de toutes les nations
 e l'Europe.

Si l'ambition de dominer l'univers, étudiait
 ur la carte le site le plus favorable pour y
 tablir la capitale du monde, la situation de
 Constantinople serait sans doute préférée. Placée
 r les confins des deux plus belles parties du
 monde, elle unit encore le nord au midi, &



La Thrace. commande également à la mer noire & à la méditerranée. Toutes les productions des pays septentrionaux, à l'aide des grands fleuves qui les parcourent, peuvent descendre sur la mer noire & aborder facilement à Constantinople, tandis que vers le sud, cette ville communique par l'Hellespont avec toute la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte & l'Inde même, située au 41 degré de latitude & 47 de longitude; elle jouit du plus beau des climats; la richesse des provinces qui l'entourent, accroîtrait encore son opulence, sans la calamité d'un gouvernement destructeur qui tarit les sources de leur prospérité; mais le malheur même de ces provinces est une source de population pour la capitale, dont le peuple nombreux est toujours ménagé par un souverain qu'il fait trembler & par des ministres dont il peut demander la tête.

Toutes les nations éparées sur le globe se trouvent réunies sur le port de Constantinople; on y parle toutes les langues connues; un mouvement, une activité générale ajoutent au tableau magnifique qu'offre une ville immense, dont les quartiers s'élèvent en amphithéâtre, & dont toutes les maisons peintes de diverses couleurs, sont souvent séparées par

er noire & à la
 sions des pays
 nds fleuves qui
 dre sur la mer
 Constantinople,
 ville commu-
 ute la Grèce,
 l'Inde même ;
 & 47 de lon-
 des climats ;
 entourent, ac-
 ans la calamité
 qui tarit les
 is le malheur
 source de po-
 e peuple nom-
 un souverain
 nistres dont il
 r le globe se
 onstantinople ;
 connues ; un
 rale ajoutent
 ne ville im-
 ent en amphit-
 ns peintes de
 séparées par

haut cyprès & par des touffes d'arbres tou-
 rs verts.
 C'est de la pointe du sérail ou d'un des
 narets de Ste. Sophie qu'il faut jouir de ce
 spectacle : l'imagination la plus vive ne se
 peindra jamais qu'imparfaitement la réunion
 & la variété de tous les aspects différens qui,
 passant & satisfaisant par leur ensemble le
 voyageur surpris, appellent encore sur tous les
 sens, son intérêt & sa curiosité : à sa gauche,
 le port couvert de vaisseaux & de plu-
 sieurs milliers de gondoles toujours en mou-
 vement : au-delà s'élèvent les faubourgs de
 Galata & de Pera, couverts par des collines
 couvertes de bois & de vignobles : en face
 du Bosphore dont les rives parées de vil-
 les superbes, de kioskes, de maisons de plai-
 sance, ne semblent être que le prolongement
 de la ville même, & dont les eaux amènent
 sans cesse la foule des bâtimens partis de toutes
 les contrées voisines de la mer noire.
 En face du sérail est Scutari, anciennement
Systopolis, & qui renferme cent mille ha-
 bitans : là, se découvre une nouvelle mer,
 les îles des Princes, les montagnes de Bythi-
 que & l'Olympe qui les couronne, toute la
 péninsule pontide, passage nécessaire de tous les na-
 vires arrivés par la méditerranée.

La Thrace.

La Thrace. Le sérail occupe une partie du terrain l'ancienne Byfance ; il est féparé de la ville par une haute muraille de tours ; la plus belle des situations eft fon unique avantage ; ce n'eft qu'un amas affez biffarre de bâtimens , de pavillons , de kioskes , ajoutés les uns aux autres fuivant les caprices des grands feigneurs qui s'y ennuyent depuis tant d'années. Les jardins qui pourraient être délicieux , font fort négligés & tenus , mais ce défordre même eft d'un effet affez piquant.

Quand Mahomet fe fût emparé de la ville, il choifit très-judicieufement ce terrain pour élever fon palais. En 1478, il acheva de l'entourer d'un clore de hautes murailles de quatre milles de circuit, avec huit portes : dans l'enceinte fe trouvent deux grandes cours au-delà defquelles aucun étranger ne peut être admis fous aucun prétexte.

Nous paffâmes par la porte appelée *Bab hoomaxim*, ou fublime porte, qui dans fa construction n'a aucune beauté ; c'eft une muraille lourde, femblable à un baffion ; c'eft-là que les criminels font expofés, pendant trois jours, fur un pilori ou grande foucoupe, les têtes des criminels d'Etat, avec un écriteau énonçant leur crime. Après avoir paffé la porte, on trouve une place où font la monnaie & le divan du vifir.

ère du terrain derrière ces édifices est l'église de Ste.-Irène, ~~_____~~
 paré de la ville on dit bâtie par Constantin : elle ressemble La Thrace.
 urs ; la plus belle est la Sainte-Sophie ; l'intérieur est incrusté de mar-
 avantage ; ce n'est pas tout ; & de mosaïques ; les Turcs en ont fait
 bâtimens , de leur grand arsenal ; on y voit des machines de
 s uns aux autres guerre des Romains , des armes des Croisés
 ds seigneurs & un grand nombre de trophées des victoires
 nées. Les jardins des Ottomans. La liberté de voir à son aise
 , sont fort nombreux ; les monumens , donnerait sans doute beaucoup
 ne est d'un ensemble de lumières sur cette branche des antiquités.
 paré de la ville la porte qui est au-delà de la sublime porte,
 terrain pour elle est appelée *Baba-Selam* , & la troisième après
 l'acheva de l'enceinte la seconde cour , *Baba-Saadi* , porte de la santé
 quatre milles du bonheur. On voit , près de cette der-
 s l'anceinte fort nère , une colonne composée d'un fût léger ,
 lesquelles au-dessus d'un chapiteau corinthien , avec une ins-
 nis sous au-dessus cription sur sa base : elle fut élevée en l'hon-
 appelée *Baba-Selam* neur de Théodose , quand un chef des Goths
 qui dans sa cour vint à Constantinople lui demander la paix &
 c'est une ma la permission , pour ces peuples , de s'établir
 on ; c'est-là dans la Mysie & dans la Thrace. Un grand
 urs , sur un nombre de bâtimens semés çà & là , avec une
 s des crimin magnificence confuse , ne peuvent être décrits
 çant leur crim avec détail , quand on pourroit même les exa-
 on trouve un miner à loisir. Des bains de marbre ou de por-
 divan du vis-à-vis taine , de riches kiosques , un manège pour le
 sultan , les appartemens des femmes du grand
 seigneur , celui des eunuques & des officiers

La Thrace. du palais, les jardins occupent le reste de l'espace enfermé dans ces murs. A la pointe du sérail, est un palais où la cour va souvent passer quelques jours dans la belle saison, & où le grand seigneur donne quelquefois à ses femmes des fêtes qui paraîtraient bien tristes aux nôtres.

Ce qui distingue le palais du sultan est la richesse plutôt que la variété des ameublemens; la soie & le drap d'or en ont banni tout ce qui est coton & laine; les meubles sont enrichis de franges où sont entremêlés des rangs de perles & de pierres fines; les murs sont incrustés de jaspe, de nacre & d'ivoire; des ornemens de ce genre excitent plutôt la surprise que l'admiration: les Turcs amassent des choses précieuses, mais ils ignorent jusqu'à l'existence de ce goût si répandu en Europe, qui sait placer & assortir les objets.

Dans la salle où le sultan en personne reçoit les ambassadeurs, est un trône resplendissant de tout l'éclat que peuvent lui donner les richesses de l'Orient. Placé sous un dais de velours enrichi de franges en or & en perles & pierres précieuses, d'un côté du trône est une niche dans laquelle sont placés, sur des supports, des riches turbans dont il ne se couvre point,

& dont
diaman

Le r
milles,

cents fe
les gran

filles et

trouver
lui prése

Kaddins
un hériti

rite, &
coup d'a

arrive ra
vilège ex

tiers à l'e
moyens l

si l'enfant
on rang.

angées e
qu'il préf

oujours c
aga.

Les opi
éducation

es femme
lui de la
onna que

& dont les aigrettes sont garnies des plus beaux diamans que l'on connoisse. La Thrace,

Le nombre des habitans du sérail passe six milles, parmi lesquels on compte environ cinq cents femmes. Quand le sultan parvient au trône, les grands de l'empire lui font présent de jeunes filles esclaves, dans lesquelles ils espèrent trouver des protectrices. Parmi celles qu'on lui présente on en choisit six qui sont appelées *Kaddins*; la première d'entr'elles qui donne un héritier à l'empire devient la sultane favorite, & a le titre d'*Haffeki-sultan*. Il y a beaucoup d'autres femmes dans le harem, mais il arrive rarement qu'on leur laisse violer le privilège exclusif des *Kaddins* de donner des héritiers à l'empire; ce que l'on empêche par les moyens les plus violens & les plus infâmes: si l'enfant de l'*Haffeki-sultan* meurt, elle perd son rang. Le vieux conte des femmes du sultan rangées en file, & du mouchoir jeté à celle qu'il préfère, n'est pas vrai; sa préférence est toujours officiellement annoncée par le *Kislar-Aga*.

Les opinions sont tellement dépendantes de l'éducation & des premières habitudes, que l'état des femmes du sérail leur paraît à elles-mêmes celui de la plus parfaite félicité. Mahomet ordonna que les femmes ne seraient pas traitées

La Thrace. comme des êtres raisonnables, de peur qu'elles n'aspirassent à se prétendre les égales des hommes; il trouva cette manière de penser établie dans l'Orient, & elle fut admise par ses profélites; car on ne peut pas lui reprocher d'avoir le premier rendu les femmes esclaves, & de les avoir dérobées à la société. Dans toute la Turquie & dans toutes les classes, les femmes sont à la lettre de grands enfans, aussi frivoles que les enfans dans leurs amusemens, & aussi entièrement à la disposition des hommes, qui les regardent uniquement comme créées pour servir leurs plaisirs & à la propagation de l'espèce humaine.

Les femmes du sérail sont principalement des Géorgiennes & des Circassiennes choisies sur toutes celles qui sont exposées en vente dans l'*Aoret-Bazar*; ce marché des femmes est une cour fermée d'un cloître, avec de petits appartemens tout autour. Il est fourni de femmes esclaves amenées d'Egypte, de l'Abyssinie, de la Géorgie & de la Circasie, qu'on expose en vente tous les mardi matin; les plus belles passent au sérail, où elles éprouvent souvent la triste destinée d'être empoisonnées par leurs rivales, ou noyées si elles sont grosses.

L'éducation des jeunes personnes qui entrent dans le sérail y est très-soignée; cette édu-

cation

peur qu'elles
ales des hom-
penser établie
e par ses pro-
reprocher d'a-
mes esclaves,
té. Dans toute
les, les femmes
, aussi frivoles
ens, & aussi en-
mmes, qui les
trées pour servir
de l'espèce hu-

principalement
nines choisies sur
s en vente dans
femmes est une
ec de petits ap-
urni de femmes
de l'Abyssinie
, qu'on expose
les plus belle
ouvent souvent
onnées par leur
grosses.
sonnes qui en-
née; cette édu-
cation

cation est conduite uniquement par les vieilles La Thrace.
femmes. Parmi les cinq cents femmes dont j'ai
parlé ci-dessus, c'est le *kislars-aga* qui règle
les rangs; quelques-unes, à raison de leur âge,
ne sont jamais connues du sultan; il ne peut
en avoir plus de sept en qualité d'épouses; il
peut avoir des concubines tant qu'il veut: les
premières d'entre ces femmes passent leur temps
dans une suite non interrompue d'amusemens
compatibles avec une vie sédentaire. Elles chan-
gent fréquemment d'habillemens plus riches
les uns que les autres; elles se visitent en céré-
monie; elles reçoivent les hommages de leurs
compagnes d'un rang inférieur; elles rassasient
leurs ames d'une sorte de félicité passive &
sans action, qui est le but unique auquel la
plupart des femmes turques aspirent, & le seul
qu'elles soient capables de goûter. Quelquefois,
& c'est une faveur, on leur permet d'aller dans
les kiosks voisins de la mer; & alors les offi-
ciers de police sont chargés d'empêcher toute
espèce de bâtiment d'approcher de la pointe
du sérail. Dans le cours de chaque été, le
sultan visite ses palais les plus éloignés avec son
harem; alors tous les passages & toutes les ave-
nues, à quatre ou cinq milles de distance, sont
occupés par de farouches *bostangis*, qui sont
les gardes-du-corps du sultan, pour empêcher

qu'aucun homme ne fouille ces lieux de sa présence & de ses regards.

La Thrace.

Les habillemens des femmes du sérail sont très-multipliés & très-chers ; leurs modes ne s'exercent que sur la coëffure, & les changemens n'y sont guères moins fréquens qu'en Europe. Les idées que se forment les femmes turques de la beauté & des moyens d'en accroître les effets par la parure, sont également singuliers ; dans le petit nombre de celles que j'ai vues avec des voiles clairs & sans voiles, j'ai remarqué une grande régularité de traits & un teint éclatant, le nez mince & petit, des yeux noirs ou bleuâtres, les sourcils très-garnis & se joignant au - dessus du nez, soit naturellement, soit à l'aide de l'art ; elles ont l'usage de tracer avec un mélange de poudre d'antimoine & d'huile, appelé *surmeh* ; une ligne noire sur le bord intérieur des paupières supérieures & inférieures pour donner à l'œil plus de feu. Toutes les femmes dans le levant, par l'habitude d'être sur un sofa & leur manière de s'y tenir, sont voûtées & marchent mal ; l'usage des bains chauds employés sans modération & une oisiveté constante amenant un relâchement complet des solides, altèrent les formes que la nature avait assorties à toute l'élégance de leurs traits ; elles teignent de cou-

leur d
leurs p
des Ci
majest
tandis
ont le
de rég
Dan
femme
mahrans
semble
chon f
derrière
les Tur
Grecqu
brune o
mahrans
line, l'u
lie' sous
& la m
nécessair
des bott
trer en
Dans
états mo
ritables a
femmes,
Turcs, n

leur de rose les ongles de leurs mains & de leurs pieds. Le caractère qui distingue la beauté des Ciscaffiennes de celle des Grecques, est l'air majestueux & la taille élevée des premières, tandis que celles-ci, en général plus petites, ont le teint plus beau & plus de délicatesse & de régularité dans les traits. La Thrace.

Dans les rues de Constantinople aucune femme ne se montre sans son *feredje* & son *mahramah*. Le premier de ces vêtemens ressemble à une redingote large avec un capuchon fait d'un piqué de soie & pendant par derrière assez bas ; il est généralement parmi les Turques d'un drap vert, & parmi les Grecques & les Améniennes d'une couleur brune ou de quelqu'autre couleur serieuse. Le *mahramah* est fait de deux parties de mouffeline, l'une desquelles enveloppe la tête & se lie sous le cou, l'autre enveloppe la bouche & la moitié du nez, laissant à peine l'espace nécessaire pour respirer ; avec ce vêtement & des bottines jaunes, une femme peut se montrer en public sans scandale.

Dans tous les pays civilisés c'est dans les états moyens de la société qu'on jouit des véritables agrémens de la vie ; tandis que les femmes, enfermées dans les harems des riches Turcs, n'ont, pour se consoler de leur esclavage

La Thrace. vage & de leur ennui, qu'un luxe inconnu aux femmes d'un état médiocre; celles-ci jouissent d'un commerce libre entre elles. Les hommes, occupés de leurs travaux & de leur industrie, leur laissent la liberté d'employer à leur gré toute la journée; elles se promènent dans les rues & dans les bazars en groupes & enveloppées du vêtement qui les déguise; elles se rendent aux cimetières, où, à certains jours, sous prétexte de réciter des prières sur le tombeau de leurs parens, assises à l'ombre des cyprès, elles s'amuseut entre elles plusieurs heures de suite, & se montrent heureuses par la rapidité & l'intérêt avec lequel elles parlent; elles vont aussi souvent dans des charriots peints & couverts d'un drap rouge, traînés par des buffles richement enharnachés, à la campagne, mais toujours sans hommes.

La passion commune dans tout l'orient pour les beaux habillemens, est celle des femmes de tous les rangs; la femme du plus petit ouvrier porte des robes de brocards, de riches fourures, & des broderies en or & en argent. On a beaucoup parlé des galanteries des femmes des harems des riches & des grands; mais tout homme qui a passé quelque temps dans ce pays, fait que les tentatives en ce genre peuvent difficilement réussir.

ALE

inconnu aux
s-ci jouissent
Les hommes,
leur industrie,
r à leur gré
nent dans les
ppes & enve-
uise; elles se
ertains jours,
es sur le tom-
l'ombre des
elles plusieurs
heureuses par
uel elles par-
ans des char-
ouge, traînés
nachés, à la
ommes.

l'orient pour
des femmes
plus petit ou-
s, de riches
& en argent.
s des femmes
rands; mais
temps dans
en ce genre

DES VOYAGES. 37

L'infidélité & la débauche dans les femmes La Thrace.
sont aux yeux des Turcs des crimes horribles,
& les peines dont on les punit sont cruelles;
cette branche de la police est confiée au bos-
tangi-bachi ou capitaine de la garde. Lors-
qu'on saisit quelqu'une de ces malheureuses
filles publiques, elle est enfermée & condam-
née à un travail pénible; si, après le temps de
cette punition expiré, elle est reprise, on la
met dans un sac & on la jette dans la mer à
la pointe du fétail.

CHAPITRE III.

*Continuation de la description de Constantinople.
— Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept
Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couron-
nement des empereurs turcs. — Janissaires.*

PRÈS du sérail est le fameux temple de Ste. Sophie, bâti sous Justinien, monument prodigieux pour un temps où les arts étaient oubliés jusques dans leur patrie même. Tout homme qui n'est pas musulman ne peut entrer dans Ste. Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan.

La Thrace.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à l'Eternelle Sageesse, fut réduite en cendres. Dès que la sédition fut apaisée, la populace chrétienne déplora son audace sacrilège; mais elle se ferait réjouie de ce malheur, si elle eût prévu l'éclat du nouveau temple que commença Justinien quarante jours après. On enleva les ruines; & comme il fallait acheter quelques terrains, le monarque, entraîné par son impatience & par ses scrupules, les paya un prix exhorbitant.

III.

Constantinople.
 Château des Sept
 Ann. — Couron-
 Janissaires.

temple de Ste.
 monument pro-
 orts étaient ou-
 même. Tout
 ne peut entrer
 ou ordre par

aire, sous le
 e église, dé-
 e Sageffe, fut
 a sédition fut
 e déplora son
 ferait réjouie
 vu l'éclat du
 Justinien qua-
 es ruines; &
 es terrains, le
 atience & par
 exorbitant.

Anthémius forma les plans; & pour les exé-
 cuter, on employa dix mille ouvriers, qui La Thrace.
 tous les soirs recevaient leurs salaires en mon-
 naie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu
 d'une tunique de lin, surveillait chaque jour
 leurs travaux, & excitait leur activité par sa
 familiarité, par son zèle & par ses récom-
 penses. La nouvelle cathédrale de Ste. Sophie
 fut consacrée par le patriarche, cinq ans onze
 mois & dix jours après qu'on en eut posé la
 première pierre; &, au milieu de cette fête
 solennelle, Justinien s'écria avec une pieuse
 vanité: *Gloire, à Dieu qui m'a jugé digne d'a-*
chever un si grand ouvrage! O Salomon! je t'ai
vaincu! Mais un tremblement de terre, qui
 renversa la partie orientale de la coupole,
 humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain.
 Le même prince répara ce désastre; &, la
 trente-fixième année de son règne, il fit pour
 la seconde fois la dédicace d'un temple qu'on
 admire depuis douze siècles.

L'architecture de Ste. Sophie, devenue la
 principale mosquée de Constantinople, a été
 imitée par les sultans turcs, & cet édifice con-
 tinue à exciter l'enthousiasme des Grecs & la
 curiosité plus raisonnable des voyageurs euro-
 péens. Des demi-dômes & des combles, dont
 l'inclinaison est désagréable, fatiguent l'œil du

La Thrace. **spectateur** : la façade occidentale manque de simplicité & de magnificence, & une foule de cathédrales latines ont une plus grande dimension. Mais l'architecte qui éleva le premier une coupole dans les airs, mérite des éloges pour cette conception hardie, & la manière savante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une si petite courbe, que sa profondeur n'excède pas un sixième de son diamètre : ce diamètre est de cent quinze pieds ; & le point le plus élevé du centre, où le croissant a supplanté la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingt pieds au-dessus du pavé : le cercle en maçonnerie, qui porte la coupole, repose sur quatre arceaux, soutenus par quatre gros pilastres, auxquels quatre colonnes de granit d'Egypte, placées aux côtés du nord & du sud, donnent de la force. L'édifice représente une croix grecque dans un rectangle : sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds, & on peut estimer à deux cent soixante-neuf sa plus grande longueur depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui donnent dans le vestibule, & du vestibule dans le *narthea* ou portique extérieur. C'est sous ce portique que se tenaient avec humilité les pénitens ; les fidèles occupaient la nef ou le

ale manque de
, & une foule
plus grande di-
éleva le premier
rite des éloges
, & la manière
e dôme, éclairé
ne une si petite
excède pas un
diamètre est de
le plus élevé du
nté la croix, a
e cent quatre-
: le cercle en
ole, repose sur
quatre gros pi-
nnes de granit
nord & du sud,
représente une
gle : sa largeur
pieds, & on
te-neuf sa plus
naire, placé à
ccidentales qui
vestibule dans
r. C'est sous
humilité les
la nef ou le

corps de l'église; mais on avait soin de sé-
parer les deux sexes, & les galeries supérieures
& inférieures étaient réservées aux femmes.

La Thrace.

Au-delà des pilastres du nord & du sud, une balustrade, terminée de l'un & l'autre côté par le trône de l'empereur & par celui du patriarche, séparait la nef du chœur; le clergé & les chantres occupaient l'espace intermédiaire qui se trouvait ensuite jusqu'aux marches de l'autel.

Justinien, se souvenant des malheurs passés, défendit d'employer le bois dans le nouvel édifice : il n'en excepta que les portes; &, pour donner de la force, de la légèreté ou de la splendeur aux diverses parties, on choisit les matériaux avec soin. Les pilastres qui soutiennent la coupole sont de gros blocs de pierres de taille, coupées en formes carrées ou triangulaires, munies de cercles de fer, & cimentées avec du plomb mêlé à de la chaux vive. La légèreté des matériaux diminue le poids du dôme, qui est de pierres ponces ou de briques de l'île de Rhodes, cinq fois moins pesantes que l'espèce ordinaire. Le tout est de briques; mais une couverture de marbre cache ces matériaux grossiers; & l'intérieur, la coupole, les deux grands demi-dômes & les six petits, les murs, les cent colonnes & le pavé

~~_____~~ offrent à l'œil enchanté des barbares un assortiment varié de diverses couleurs. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée des dépouilles du paganisme; mais la plus grande partie de ses matériaux précieux venaient des carrières de l'Asie mineure, des îles & du continent de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique & de la Gaule. Une dame romaine donna huit colonnes de porphyre qu'Aurélien avait placées dans le temple du Soleil; le zèle ambitieux des magistrats d'Ephèse en donna huit autres de marbre vert, dont on admire la grandeur & les proportions, mais qui ont des chapiteaux fantastiques, dédaignés dans tous les ordres d'architecture: on remplit Ste. Sophie de belles mosaïques, & on exposa à la superstition des Grecs les images du Christ, de la vierge, des saints & des anges, qu'a dégradées le fanatisme des Turcs. On distribuait les métaux précieux en feuilles légères ou en masses solides, selon la sainteté de chaque objet: la balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes & des galeries étaient de bronze doré; l'éclat resplendissant de la coupole éblouissait les yeux; le sanctuaire renfermait quatre cents quinquaux d'argent; les vases sacrés & les décorations de l'autel étaient de l'or le plus pur,

oares un affor-
 s. Cette église,
 fut ornée des
 la plus grande
 x venaient des
 îles & du con-
 te, de l'Afri-
 romaine donna
 Aurélien avait
 ; le zèle am-
 en donna huit
 on admire la
 ais qui ont des
 nés dans tous
 mplit Ste. So-
 n exposa à la
 es du Christ,
 s anges, qu'a
 cs. On distri-
 uilles légères
 ntété de cha-
 ur, les chapi-
 ns des portes
 doré; l'éclat
 blouissait les
 quatre cents
 és & les dé-
 le plus pur,

enrichi de pierreries d'une valeur inestimable:
 un temple auguste fait honneur au goût & à La Thrace.
 la religion nationale; & l'enthousiaste, qui
 arrivait sous le dôme de Ste. Sophie, avait la
 tentation de le croire la résidence ou l'ouvrage
 de la divinité.

Cet édifice dure depuis douze cents ans,
 espace de temps pendant lequel il a beaucoup
 souffert des tremblemens de terre. Les quatre
 minarets qui accompagnent le temple & qui
 en sont détachés, ayant chacun une forme
 différente, ont quelque chose de la légèreté
 des aiguilles des églises gothiques, & comme
 effet pittoresque, sont assez bien d'accord avec
 les autres parties de l'édifice, dont elles dimi-
 nuent aux yeux la lourdeur.

Au-dedans du temple; rien ne rompt la vue;
 on peut en saisir toutes les parties distincte-
 ment, & les effets qui résultent d'un grand
 ensemble ne sont point affaiblis par les dis-
 tractions que donneraient des objets moins
 importans: le pavé, originairement en mosaï-
 que de porphyre & de vert antique, est en-
 tièrement couvert de riches tapis & déba-
 rassé de toute espèce de sièges & de bancs. La
 tribune du sultan est fermée par une jaloufie
 dorée, & le trône du muphti placé au haut
 d'une longue suite de marches étroites.

La Thrace. Mahomet second, après avoir consacré Ste. Sophie à sa religion, éleva lui-même en 1471 une mosquée qui porte son nom : elle a été si endommagée par le tremblement de terre de 1768, que Mustapha trois a été obligé de la rebâtir presque en entier.

La mosquée du sultan Bajazet est célèbre pour ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople : on y admire vingt colonnes remarquables par leur grandeur & leur matière ; dix sont de vert antique, quatre de jaspe, & six de granit égyptien : les marbres de la mosquée du sultan Sélim ont été apportés d'Alexandrie de la Troade.

La mosquée du sultan Achmet est placée sur l'un des côtés de l'Atmeydan, l'ancien Hypodrome. Achmet mettait un si grand zèle à sa construction, que tous les vendredis il travaillait lui-même avec les ouvriers, & leur payait ensuite leurs salaires. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur & d'une grande beauté : quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, & dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupes : les fenêtres, faites de verres colorés en petits compartimens, sont d'une richesse singulière ; &, comme l'a dit un poëte, enseignent la lumière à con-

air consacré Ste.
même en 1471
om : elle a été si
ent de terre de
té obligé de la

zet est célèbre
les édifices de
vingt colonnes
ur & leur ma-
ue, quatre de
n : les marbres
n ont été ap-
de.

met est placée
, l'ancien Hyp-
si grand zèle à
ndredis il tra-
riers, & leur
mosquée est
une extrême
quatre grands
dôme central,
ice il y a au-
nêtres, faites
mpartimens,
, comme l'a
nière à con-

refraire les ténèbres, & sont d'un effet très-
gréable.

La Thrace.

L'Osmanie a été commencée par Mahomet
quatre, vers la fin du dernier siècle. Ce prince
avait des connaissances en architecture ; &
étant procuré des plans des plus célèbres
glises d'Europe, il avait voulu en adopter
un pour bâtir une mosquée ; mais il fut dé-
tourné de ce choix par les gens de loi. Elle
fut achevée par son frère Osman, qui lui
 donna son propre nom. Le dôme couvre &
forme la mosquée toute entière, sans pilastres ni
colonnes ; il est d'une grande élévation & d'une
extrême légèreté.

Près de l'Osmanie on voit une partie d'un
arcophage de dix pieds sur six ; & dont la
profondeur est de huit pieds : il est fait d'un
bloc de porphyre très-bien poli ; le dessus en
est perdu, & il est rempli d'eau : la tradition
est qu'il contenait le corps de Constantin.

Auprès de chaque mosquée est le *turbeh* ou
chapelle sépulcrale de son fondateur, arran-
gée à la manière des mosquées, & fermée du
côté de la rue par des grilles de fer qui laissent
voir distinctement le cercueil couvert d'un ve-
ours cramoisi brodé en or : à la tête du cer-
ueil est placé le turban, & à ses pieds un
chandelier d'argent de quatre ou cinq pieds

de haut, & au-dessus un cercle de lampes
 La Thrace. Dans le *turbeh* du sultan Mahmoud on con-
 serve l'alcoran écrit de sa main.

Outre les mosquées impériales, il y en a
 plusieurs élevées par la piété des sultanes
 mères : les principales de celles-là sont *Yeni*
Giamifi, près du port, la seule où l'on voit
 des colonnes de jaune antique; & deux autres,
 l'une près la porte d'Andrinople, l'autre à
 Scutari, fondées toutes deux par la même
 sultane Validé, & comme le disent les Turcs
 avec le prix de ses pantoufles.

Les sultans, qui ont fondé des mosquées,
 n'ont pas seulement satisfait leur attachement
 à la religion en élevant ces grands monumens,
 ils ont encore contribué au bien public, en
 attachant à ces fondations des hôpitaux, des
 écoles & des professeurs. La plupart des mos-
 quées impériales ont aussi des bibliothèques,
 il y en a treize de publiques à Constantinople,
 établies par les sultans ou les visirs, dont au-
 cune ne contient pas moins de deux mille vo-
 lumes tous manuscrits. Leur prix est fort cher,
 on paie quatre ou cinq cents francs pour un
 in-folio mince, mais bien transcrit, sans orne-
 mens & sans enluminures. La bibliothèque
 de Ste. Sophie a été fondée par Soliman-le-
 Magnifique, dans le seizième siècle, & fort

enric
 les m
 man
 lumes
 lumes
 pérat
 En
 ont co
 ses gr
 enrich
 rempl
 crustée
 invent
 riens d
 bre de
 pour l
 nouvel
 de Con
 pour c
 nemi.
 fit deta
 la vou
 qui le
 transp
 coup,
 les Sar
 Sicile,
 Consta

de lampes.
oud on con-
es, il y en a
des sultanes
là font *Yeni*
où l'on voit
deux autres,
le, l'autre à
par la même
nt les Turcs.

s mosquées,
attachement
s monumens,
n public, en
ôpitaux, des
art des mos-
ibliothèques
nstantinople,
rs, dont au-
x mille vo-
est fort cher
ncs pour un
t, sans orne-
ibliothèque
Soliman-le-
cle, & font

enrichie par sultan Mahmoud en 1754. Parmi les manuscrits, sont un coran, écrit par Osman, le troisième calife, cent trente-trois volumes de commentaires, & deux cents volumes des révélations de Mahomet à ses coopérateurs. La Thrace.

En usant du droit de conquête, les Turcs ont converti en mosquées la plupart des églises grecques : plusieurs de ces églises étaient enrichies de marbres pris dans les anciens temples payens, & avaient des coupoles incrustées en mosaïques, qui paraissent être une invention des Grecs du moyen âge. Les historiens déplorent l'enlèvement d'un grand nombre de statues & de colonnes tirées de Rome, pour les faire servir à l'embellissement de sa nouvelle ville. Constance second, en 655, fit de Constantinople à Rome un voyage, qui eut pour cette dernière l'effet d'un pillage ennemi. Il attaqua d'abord le panthéon, dont il fit détacher l'argent & le bronze qui ornaient la voûte de l'édifice, & les plaques de cuivre qui le couvraient : toutes ces richesses furent transportées à Syracuse. Rome y perdit beaucoup, & Constantinople n'y gagna rien ; car les Sarrasins, devenant bientôt maîtres de la Sicile, s'emparèrent des riches dépouilles que Constance y avait mis en dépôt.

La Thræse. L'aplatissement du dôme, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien imposant; & si l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation est plus heureuse dans Ste. Sophie que dans St. Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte au-dessus des fenêtres est incrusté en mosaïque formée de petits dés d'une substance vitrifiée ressemblante au verre, & en cubes d'environ un huitième de pouces; excepté quatre figures colossales qui représentent des Séraphins, elle est toute entière dorée, mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à dessein. Il y a, attendant le portique, une espèce de chapelle dont la voûte est aussi en mosaïque, mais presque entièrement détruite; parce que les officiers inférieurs de la mosquée en vendent de petits fragmens aux étrangers curieux, & aux Grecs dont la superstition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Ste. Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la construction; ils admirent l'idée de placer une coupole sur une croix grecque, mais ils prétendent que cette entreprise a été faite quatre siècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvait avoir. Ils y remarquent

beaucoup

u'on a beau-
 ffet bien im-
 , comme on
 cieux , il faut
 eureuse dans
 de Rome.
 u-dessus des
 e formée de
 ressemblante
 un huitième
 res colossales
 elle est toute
 en beaucoup
 a' à dessein. L
 pèce de cha-
 plaïque, mais
 ce que les of
 en vendent
 ers curieux,
 on y attache
 s n'accordent
 mérite d'être
 construction;
 coupole sur
 tendent que
 siècles trop
 te la perfec-
 remarquent
 beaucoup

beaucoup de fautes en architecture que les Grecs & les Romains des bons siècles n'au-
 raient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne; mais c'est sur la terre que nous cherchons les fondemens d'un édifice terrestre, & si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente.

La Thracée

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes & six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un carré; mais l'espace intérieur du levant au couchant forme un ellipse dans le demi-dôme qui termine l'édifice: du côté de l'est était autrefois le sanctuaire.

La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large & est formée par soixante-sept colonnes dont huit sont de porphyre, & avaient été employées dans le temple du soleil à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées de Rome par ordre de Constantin; six autres colonnes sont de jaspe vert, & ont été prises du temple de Diane à Éphèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large,

— & neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs.
 La Thrace. liefs.

Les anciens monumens de l'intérieur sont fort dégradés, si l'on en excepte les nombreuses colonnes de porphyre & de jaspe & la mosaïque du dôme. Le temps & la superstition des Turcs ont détruit ces ornemens, au lieu desquels on voit de grandes tables où sont gravés en caractère arabes les noms de dieu de Mahomet & des quatre premiers califes. Aboubeckre, Omar, Osman & Hali. Deux grand-dômes sont suspendues une infinité de lampes de verre de diverses couleurs, mêlées de globes de crystal, d'œufs d'autruche & d'ornemens d'or & d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres; la lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immense concavité un effet prodigieux aux yeux des spectateurs.

La vue de Ste. Sophie, par le dehors, n'est rien d'agréable; sans en excepter même la principale entrée à l'ouest. Des constructions hétérogènes & ajoutées, ne présentent que des masses confuses & sans beauté; & à l'exception du dôme, n'ont rien de distinctif & de frappant.

De toutes les mosquées de Constantinople, il n'y en a aucune qui approche plus de

s de bas - re-

ntérieur sont

s nombreuses

pe & la mo-

la superstition

ens , au lieu

ables où sont

oms de dieux

niers califes

& Hali. De

ne infinité de

leurs, mêlés

truche & d'or

s à des cercles

autres; la lu

onner à cette

odigieux au

e dehors, n'a

er même la

construction

tent que des

& à l'excepti

stinéif & de

onstantinople

he plus de

Ste. Sophie, par la beauté de son dôme, que La Thrace
 la Solymanie fondée par Solyman second, le

plus magnifique de tous les sultans. On peut

dire qu'elle surpasse Ste. Sophie par les de-

hors, car les arcs-boutans lui servent d'orne-

ment; ses fenêtres sont plus grandes & mieux

disposées; les galeries qui règnent d'un arc-

boutant à l'autre, plus réguliers & plus su-

perbes; tout l'édifice est bâti des plus belles

pierres que l'on ait trouvées dans les ruines

de Chalcedoine. L'indispensable nécessité où

sont les musulmans de faire leurs ablutions,

les obligent à construire de grands cloîtres au-

près des mosquées royales; la fontaine est

toujours placée au milieu, & les endroits pour

se laver sont aux environs; celle qui est dans

le cloître de la Solymanie fournit d'autres pe-

tes fontaines; la cour qui la renferme est très-

belle & plantée d'arbres: le principal dôme est

un peu moindre que celui de Ste. Sophie,

mais il est dans les mêmes proportions, ainsi

que les douze petits dômes qui sont autour.

Le nom donné à Constantinople par les Turcs,

est Stamboul, corrompu du grec moderne,

qui signifie la demeure des fidèles; dénomi-

nation employée dans leurs monnaies. Sa lon-

gueur, depuis la porte dorée jusqu'au rivage

de la mer, est de quatorze mille soixante-

quinze pieds , & de soixante mille cent cin-
 La Thrace. quante pieds dans l'autre dimension.

La grande muraille , depuis les sept tours jusqu'au Havre , est de quatre milles garnie de tours élevées de diverses formes , sur lesquelles sont des inscriptions gravées sur le marbre en lettres de fer.

Dans cette partie de la ville il y cinq portes , auxquelles on arrive en passant autant de ponts de pierre jetés sur le fossé qui est large de vingt-cinq pieds. La plus remarquable de ces portes est celle de *Topkapessi* , ou porte de St. Romain , par laquelle entrèrent les Turcs , & où fut tué l'empereur Constantin paléologue.

On ne lit rien dans l'histoire de plus intéressant que le récit de ce funeste siège. L'esprit est frappé des traits héroïques qui se déploient dans ce grand évènement , en voyant d'un côté les travaux prodigieux des assiégés , & de l'autre la chute de ces nombreuses tours qui défendaient la cité impériale. Nous sommes partagés entre l'admiration , pour les efforts étonnans de ce peuple barbare , & la compassion pour le sort d'un grand empire périssant en même-temps que son magnanime souverain.

La porte dorée est un arc de triomphe élevé

par T
 autour
 granit
 bles pa
 grande
 à la m
 frappa
 presqu
 variée
 arbres
 rentes
 Outre
 lence d
 les fort
 sept siè
 ces ouv
 A l'extr
 château
 d'abord
 nèrent
 En 145
 partie ,
 ciennes
 & y ren
 nière pe
 est l'env
 la guerr
 été jetée

par Théodose après sa victoire sur Maxime ; La Thrace
 autour de la porte dorée sont des colonnes de
 granit & des fragmens en marbre, remarqua-
 bles par l'élégance & la beauté du travail. Une
 grande route qui se prolonge parallèlement
 à la muraille, permet de jouir du coup-d'œil
 frappant que fournit cette vaste structure ,
 presque dans toute son étendue ; cette vue est
 variée par des ruines pittoresques & par des
 arbres d'une grande beauté & d'espèces diffé-
 rentes qui croissent le long des fossés.

Outre les effets naturels du temps & la vio-
 lence des tremblemens de terre, les murs &
 les fortifications de Constantinople ont soutenu
 sept sièges mémorables ; & il est étonnant que
 ces ouvrages soient encore si bien conservés.
 A l'extrémité sud, proche de la mer, est le
 château appelé par les Turcs les Sept tours,
 d'abord élevé par les empereurs, qui lui don-
 nèrent un nom qui a la même signification.
 En 1458 Mahomet second le rebâtit en grande
 partie, en ajoutant trois tours aux quatre an-
 ciennes, pour y mettre son trésor en sûreté
 & y renfermer les personnes d'état ; la der-
 nière personne de marque qui y ait été mise
 est l'envoyé de Russie au commencement de
 la guerre en 1784 ; trois des sept tours ont
 été jetées bas par le terrible tremblement de

La Thrace.

terre de 1768, & n'ont pas été relevées. L'apparence extérieure de cette forteresse est désagréable; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toits en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vents.

Les maisons des riches Turcs sont grandes, la partie la mieux située est occupée par le *harem*, qui est ordinairement environné d'une cour grande ou petite, dans le milieu de laquelle est une fontaine. Les appartemens du harem sont remarquables par la propreté & par toutes les commodités convenables au climat & que le genre d'architecture du pays peut permettre; car c'est-là seulement que le maître fait quelque dépense en meubles & en ornemens. Quant aux maisons en général, ce sont de mauvaises barrâques en bois, fraîches en été, mais incommodés & mal-saines dans les saisons humides & froides, sans cheminées, sans vitres: on ne s'y chauffe qu'avec des terrines de charbon de terre dont la vapeur vous suffoque en vous échauffant. Le sol des chambres du bas est une continuation de la rue, & l'escalier montant à l'étage supérieur, est une sorte d'échelle incommode & communément placée dans un lieu obscur.

On reconnaît jusques dans les rues, sur-tout parmi le peuple, beaucoup de choses de ces

habitudes
es con
& on
fir qu'
en rec
mœurs
Conf
que d'e
vue d'u
eaux so
ges d'u
On trou
taine, d
satisfair
besoins
ne sont
des rich
ture, ni
dans les
chers a
eau pur
& invite
fraicheu
tits bâti
en plom
chinois,
grande
inscriptio

habitudes & usages domestiques décrits dans
 les contes arabes intitulés *les mille & une nuit*, La Thrace,
 & on retrouve un souvenir agréable du plaisir qu'on a goûté à la lecture de cet ouvrage, en reconnaissant les originaux du tableau des mœurs communes à toutes les nations orientales.

Constantinople souffrirait beaucoup du manque d'eau, si les sultans ne l'avaient pas pourvue d'un grand nombre de fontaines dont les eaux sont amenées par des aqueducs, ouvrages d'une magnificence vraiment impériale. On trouve presque dans chaque rue une fontaine, qui fournit au musulman le moyen de satisfaire aux pratiques de sa religion & aux besoins que donne le climat. A la vérité elles ne sont pas accompagnées, comme à Rome, des richesses & des ornemens de l'architecture, ni obéissantes à l'art qui les fait jaillir dans les airs & tomber en napes sur des rochers artificiels; mais elles fournissent une eau pure, coulant d'un simple tuyau de fer, & invitent le passant à jouir de leur délicieuse fraîcheur. Les fontaines turques sont de petits bâtimens carrés & bas, couvert d'un toit en plomb, relevé par les bords dans le goût chinois, & quelquefois dorés & peints d'une grande variété de couleurs, & portant des inscriptions en vers.

La Thrace. Pendant la durée de l'empire grec, Valens ayant résolu de faire démolir les murs de Chalcédoine, pour punir les habitans de lui avoir résisté, en fit transporter les pierres à Constantinople, & il les employa en partie à la construction d'un aqueduc réunissant la troisième & la quatrième montagne par plus de quarante arches. Cet ouvrage est très-massif bâti, comme les murailles, de couches alternativement de pierres de taille & en briques, & ayant en quelques parties une double arcade; Justinien le jeune le répara en 570, & Soliman le Magnifique, réparant tous les anciens aqueducs, rétablit en entier celui-là. Cet aqueduc amène le ruisseau appelé *Hydrade*, de Belgrade à Constantinople, & il peut être considéré comme un des monumens des plus frappans de l'ancienne grandeur de la ville devenue la capitale de l'empire ottoman.

L'espace vuide le plus étendu qu'il y ait dans l'enceinte de Constantinople, est ce qu'on appelle aujourd'hui l'*armeydan*, et que les Grecs appelaient l'hyppodrome: c'est-là que se donnaient les spectacles publics & les combats d'athletes, pour lesquels les grecs étaient si passionnés.

L'*armeydan* est un grand cirque long de

grec, Valens
es murs de
bitans de lui
les pierres
ya en partie
réunissant la
gne par plus
ge est très-
es, de cou-
de taille &
parties une
ne le répara
e, réparant
it en entier
ruisseau ap-
stantinople,
un des mo-
ienne gran-
de de l'em-
qu'il y ait
st ce qu'on
e les Grecs
ue se don-
s combats
étaient si
long de

plus de cent vingt toises, & large de cent cinquante. Il fut commencé par l'empereur Sévère, & achevé par Constantin. Il y a d'un côté la mosquée du sultan Achmet, & de l'autre un grand édifice qu'on dit avoir été autrefois le palais du questeur, & qui est aujourd'hui une maison destinée à recevoir les sous que les Turcs n'entreprennent jamais de quêrir, parce qu'ils estiment que la folie & l'imbécillité sont des faveurs particulières du ciel pour celui qui en est atteint.

La Thrace.

Il reste dans l'armeydan trois monumens remarquables des Grecs.

L'obelisque, qui est d'un seul morceau de granit de soixante pieds de haut, chargé sur ses quatre faces d'hiéroliglyphes égyptiens, a été apporté de Thèbes en Égypte, & élevé

à l'aide d'un mécanisme très-curieux, en trente-deux jours, sous la direction de Proculus, prêtreur de la ville, & sous le règne de Théodose l'ancien.

Son piedestal a sept pieds de haut, & est sculpté en bas-relief d'un si mauvais style, qu'il suffit pour montrer la grande décadence des arts dans ce siècle.

Le second monument conservé dans le cirque, est la colonne serpentine, seul reste d'un grand nombre de colonnes & de belles

statues dont il était orné. Il y a lieu de croire que la colonne serpentine soutenait autrefois le trépied de Delphes qui était dans le forum d'Arcadius, l'un & l'autre ayant été placés par Constantin dans sa nouvelle ville. Il ne reste des serpens que les trois corps, qui, entrelassés, forment la colonne. Mahomet second avait abattu la tête de l'un d'un coup de sa hache d'armes, comme pour donner une preuve de sa force. Les deux autres ont été enlevées en 1700, sans que les Turcs aient fait aucune recherche pour les retrouver.

On voit enfin dans l'atmeydan une colonne réparée par Constantin Porphyrogenete, & couverte par lui de bronze doré. C'est tout ce que signifie une inscription grecque qui est sur sa base : elle a quatre-vingt-quatorze pieds de haut, & sert à marquer une des extrémités de la lice dans l'hyppodrome : mais, en arrachant les plaques de cuivre, on l'a si fort endommagée, qu'elle paraît ne pouvoir pas durer encore long-tems.

Dans la plupart des cérémonies publiques où assiste le sultan, la marche se porte à l'atmeydan. On voit aussi dans cette place les Turcs se livrer à une sorte d'exercice militaire appelé *djirit*. Deux ou plusieurs combattans, montés sur des chevaux très-vifs,

ieu de croire
 nait autrefois
 dans le *forum*
 t été placés
 ville. Il ne
 corps, qui,
 Mahomet se
 n d'un coup
 pour donner
 ux autres on
 ue les Turcs
 les retrouver.
 une colonne
 enete, & cou
 t tout ce que
 qui est sur sa
 bords de haut,
 és de la lice
 arrachant les
 e endomma-
 s durer en-
 s publiques
 porte à l'at-
 e place les
 rcice mili-
 leurs com-
 très-vifs,

ont armés d'un bâton blanc d'environ quatre
 pieds de long, qu'ils se lancent l'un à l'au-
 re avec une grande violence; l'adresse con-
 siste à éviter le coup & à poursuivre son ad-
 versaire dans sa retraite, à arrêter son cheval
 au galop, ou à se baïffer assez pour ramasser le
 jirrit à terre sans quitter la selle. Les Turcs
 honnent par l'agilité avec laquelle ils exécú-
 tent ces évolutions fatigantes & dangereu-
 es. Les jeunes gens à la mode s'étudient à
 exceller dans ce jeu, parce qu'il est regardé
 comme une partie nécessaire de leur éducation.

La Thrace.

L'intérieur de Constantinople ne répond
 point à ses dehors brillans, les rues sont étroi-
 tes, fort sales & mal pavées. Les historiens
 de Byzance rapportent les dévastations rapides
 & fréquentes causées par les incendies qui
 doivent avoir lieu dans une ville dont
 toutes les maisons sont en bois. Son principal
 mérite est une sorte de magnificence sombre
 dans le voisinage des grandes mosquées. C'est
 ce qui fait dire à un voyageur avec raison :
 Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une
 ville qui, vue de quelque distance, pro-
 mette tant, & qui vue de près, tienne si peu.

Dans les grandes villes de l'Europe, le
 bruit qui s'y fait entendre dans le jour, s'y
 prolonge la plus grande partie de la nuit;

mais à Constantinople, à peine les Muezzins
 La Thrace. ont achevé d'annoncer l'heure de la prière du
 soir, que tout honnête musulman se retire
 chez lui, & que les mêmes lieux qui, du
 lever au coucher du soleil, ont été fréquentés
 par une foule innombrable, deviennent dé-
 ferts. Une heure après le coucher du soleil
 toutes les portes de la ville sont fermées, &
 l'entrée en est strictement défendue.

Tout homme qui a habité une grande ville
 en Europe, ne peut qu'être infiniment surpris
 de la tranquillité qui règne pendant le jour
 dans les rues de Constantinople, quoique rem-
 plies de peuple. Il n'y a pas de bruit de voi-
 ture, & les lieux où il y a le plus d'hommes
 rassemblés pour leurs affaires, diffèrent à peine
 d'un séjour consacré au silence. Il y a quel-
 ques années qu'un Franc ne pouvait guère
 marcher dans les rues de Constantinople, sans
 courir le risque d'être insulté, & les marchands
 de Pera se faisaient accompagner ordinairement
 par un janissaire. Aujourd'hui on n'a rien à
 craindre de pareil, au moins lorsqu'on est
 assez sage pour céder toujours le haut du pa-
 ver à un Turc.

Les incendies sont si fréquens, que peu de
 mois se passent sans quelque accident de ce
 genre, & ils sont communément si violens,

qu
 dr
 bâ
 co
 fit
 &
 bit
 fra
 tou
 tra
 en
 tan
 die
 dre
 duin
 qu'i
 la P
 ince
 se c
 C
 tion
 mai
 tre
 dieu
 que
 état
 si fa
 pas

ne les Muezzins
de la prière du
ulman se retire
lieux qui, du
t été fréquentés
deviennent dé-
ucher du soleil
ont fermées, &
endue.

ne grande ville
finiment surpris
pendant le jour
, quoique rem-
de bruit de voi-
plus d'hommes
diffèrent à peine
. Il y a quel-
pouvait guère
antinople, sans
les marchands
ordinairement
on n'a rien à
lorsqu'on est
e haut du pa-

s, que peu de
cident de ce
nt si violens,

que des quartiers entiers sont réduits en cen-
dres. Aussitôt que le fléau est passé, on re-
bâtit les maisons & les rues se rétablissent
comme elles étaient, sans qu'on mette à pro-
fit cet accident pour faire aucun changement
& prendre des précautions. On avertit les ha-
bitans que le feu est à Constantinople, en
frappant un gros tambour placé sur deux hautes
tours. La garde de nuit parcourt les rues en
traînant ses gros bâtons ferrés sur le pavé &
en criant, le feu est en tel endroit. Le sul-
tan est averti par trois fois; & quand l'incen-
die a duré une heure, il est obligé de se ren-
dre en personne sur le lieu, & de faire con-
duire avec lui des mules chargées de piastras,
qu'il distribue de ses mains aux hommes dont
la profession est de porter du secours dans les
incendies, mais qui, avant qu'il arrive, ne
se donnent aucun mouvement.

On remarque avec étonnement la résigna-
tion avec laquelle un bon Musulman voit sa
maison consumée par les flammes, il ne mon-
tre aucune émotion; il s'écrie: *allah karim*,
dieu est miséricordieux, & il se tient assuré
que la même providence qui l'a réduit à un
état misérable, peut lui redonner la richesse,
si sa destinée le veut ainsi; les femmes n'ont
pas cette haute philosophie & n'en usent pas

ainsi : elles s'assemblent en foule autour du sultan, elles l'accablent sans pitié des reproches les plus amers, articulant ses fautes & les erreurs du gouvernement, & lui imputant la calamité présente.

Le long du port est un quai & un grand nombre de portes dans la muraille flanquée de tours, qui forme l'enceinte de la ville : en face de l'autre côté du port, sont les arsenaux, le logement du Capitain-pacha, grand amiral, les quartiers de *Piri-pacha*, de *Sudlidge*, où est une nouvelle fonderie de canons.

Le Bosphore de Thrace que fait communiquer les deux mers, verse dans la partie du sud, l'excédent des eaux que le nord répand dans la mer noire, & que sa surface ne peut évaporer. Des courans violens descendent à cet effet du canal & se portent sur la pointe du sérail ; ce cape les divise & en intercepte une partie, qui après avoir circulé dans le port, en ressort par la rive opposée, pour rentrer dans la file du premier courant : c'est à ce mécanisme naturel que le port de Constantinople doit l'avantage de se dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaisseaux de 80

foule autour de
 pitié des repro-
 ses fautes &
 & lui imputant
 ai & un grand
 uraille flanquée
 de la ville : en
 ont les arsenaux,
 a, grand amiral,
Sudlidge, où est
 ons.

e fait communi-
 ans la partie du
 le nord répand
 urface ne peut
 s descendent à
 t sur la pointe
 t en intercepte
 iculé dans le
 osée, pour ren-
 ourant : c'est à
 ort de Constan-
 égager de tous
 s immondices
 t. La mer s'y
 re l'ignorance
 isseaux de 80

canons peuvent sans danger y mettre une plan-
 che à terre.

La Thrace,

Le commerce de Constantinople se fait prin-
 cipalement dans les khans, les basars & les
 bezeftems, selon la coutume de l'orient.

Les khans sont de grands édifices quarrés,
 bâtis en pierres & à l'épreuve du feu ; ils sont
 ordinairement de forme quarrée, environnés
 d'une colonade formant un cloître avec de
 nombreuses cellules, communément disposées
 en trois étages. On y reçoit les marchandises
 de toutes les parties de l'empire, qui arrivent
 en caravanes.

Le marché aux esclaves de l'un & de l'autre
 sexe, forme un de ces kans, & ce n'est pas
 le moins digne de la curiosité du voyageur.
 C'est un endroit fermé de murailles avec de
 grands arbres au milieu & des galeries tout au-
 tour, sous lesquelles sont les marchands & les
 esclaves. La vente commence toujours par une
 prise pour le sultan. Lorsqu'elle est finie, le
 crieur public touche le prix que le vendeur
 en veut. Celui-ci se tenant toujours auprès de
 son esclave qui a le visage & le corps cou-
 verts d'une couverture dont il tient un bout.
 S'il se présente un acheteur, il lève la couver-
 ture pour voir si la marchandise lui plaît, &
 lorsqu'on est convenu du prix, l'esclave suit son

La Thrace. nouveau maître dans sa maison. Avant qu'on les achete, on les considère de tous côtés, on les examine, on leur fait faire l'exercice de tout ce qu'ils ont appris, & bien souvent cela se fait dans la même journée, sans que l'on conclue le marché. Les hommes & même les femmes auxquelles la nature a refusé des charmes, sont destinés pour les services les plus vils; mais les filles qui ont de la beauté & de la jeunesse, ont un sort bien différent; on va ordinairement les choisir chez leurs maîtres, & ces maîtres qui sont des juifs, prennent grand soin de leur éducation afin de les mieux vendre. Ils leur font apprendre à danser, à chanter, à jouer des instrumens, & ne leur laissent rien négliger de ce qui peut inspirer de la tendresse. On y voit des filles fort aimables qui se marient avantageusement, & qui ne ressentent plus de l'esclavage; elles ont même liberté dans leurs maisons, que les Turques de naissance.

Rien n'est si plaisant que de voir venir incessamment, de Grèce, de Candie, de Menegrelie, de Circassie, de Géorgie, &c. une prodigieuse quantité de filles destinées pour le service & les plaisirs des Turcs. Les sultans, les pachas & les plus grands seigneurs choisissent souvent leurs épouses parmi elles.

Le

T

DES VOYAGES. 69

Les filles que leur sort conduit dans le sérail ne sont pas toujours le mieux partagées ; il est vrai que celle d'un berget peut devenir sultane, mais combien y en a-t-il de négligées par le sultan. Après sa mort, on les enferme pour le reste de leurs jours dans le sérail, à moins qu'elles ne soient recherchées par quelque pacha.

La Thrace,

Les basars sont des espèces de cloîtres en pierres, fort élevés & éclairés par des coupoles, & très-frais en été. Là sont rassemblés les marchands de toutes les nations, ayant chacun une boutique sur le devant & un magasin sur le derrière, pour déposer leurs marchandises.

D'autres quartiers sont occupés par les bouilliers, de qui l'on peut acheter à assez bon compte des pierres brutes, & par les libraires, qui ont tous un assortiment de manuscrits turcs, arabes & persans, dont ils connaissent peu la valeur, mais dont ils demandent des prix exorbitans. C'est dans les basars que se montre parfaitement le caractère national ; on ne peut ailleurs observer avec plus de facilité & le connaître mieux. Un étranger s'étonnera d'y voir souvent les boutiques ouvertes sans que le maître soit, ni aucun gardien, tant la filouterie est connue parmi les Turcs. On y distingue

— chacune des nations dont l'amas compose
 La Thrace: vaste population de Constantinople, par la ma-
 nière dont ils ont la tête couverte, & qu'o-
 n'apprend bien vite à reconnaître, différenc
 qui rend les groupes des figures plus pitto-
 resques, en rompant l'uniformité des autre
 parties de leur habillement.

Le bazaar ou change public, est une pièce
 très-vaste où l'on rassemble des marchandises
 de seconde main, qui sont là colportées &
 vendues à l'enchère: dans une partie de cette
 salle sont les changeurs, la plupart Arméniens
 ou Juifs.

Constantinople est très-bien pourvue de
 choses nécessaires aux premiers besoins de la
 vie; le métier de boulanger y est lucratif mais
 dangereux, s'il n'est pas inaccessible à la tenta-
 tion de frauder. On vérifie ses poids au mo-
 ment où il s'y attend le moins, & la punition
 ordinaire de celui qui est pris en fraude, est
 d'être cloué par l'oreille au montant de la
 porte.

Les cafés, qui sont en grand nombre, sont
 arrangés dans le goût chinois & peints agréa-
 blement; l'intérieur est distribué en petits cabi-
 nets; les personnes de tous les rangs y viennent
 s'assidument, & plusieurs y passent la plus grande
 partie du jour, fumant trente & quarante

l'amas composé la
 antinople, par la ma-
 couverte, & qu'on
 connaître; différence
 figures plus pitto-
 niformité des autres
 it.

public, est une pièce
 le des marchandises
 ont là colportées &
 s une partie de cette
 a plupart Arméniens

s-bien pourvue de
 remiers besoins de la
 ger y est lucratif mais
 inaccessible à la ten-
 sifie ses poids au mo-
 moins, & la punition
 est pris en fraude, &
 e au montant de

grand nombre, son
 nois & peints après
 tribus en petits cabi-
 le rangs y viennent
 passent la plus grande
 trente & quarante

pipes par jour, & prenant autant de tasses de café
 café bouillant, non clarifié & sans sucre. Aux La Thrace,
 cafés, il faut joindre les boutiques appelées
meriaki kana où se vend l'opium; on le prépare
 avec différens syrops, pour le rendre agréable
 au goût & moins enivrant; quelquefois aussi
 il est en petites tablettes sur lesquelles sont
 imprimés ces mots *mash allah*, c'est-à-dire
 l'ouvrage de dieu.

Les Turcs prennent de l'opium comme un
 enivrant, ou d'après l'idée qu'il fortifie, iors-
 qu'ils ont une fatigue extraordinaire à sup-
 porter. Les courriers tartares, qui voyagent
 avec une incroyable diligence, usent de ce
mash-allah. Aujourd'hui l'usage de l'opium est
 fort diminué, à mesure que s'affaiblit le pré-
 jugé des mahométans contre le vin.

Les jeux de hasard n'ont pas lieu chez les
 Turcs; ils sont interdits par la loi de Mahomet.
 Les échecs sont leur principal amusement, &
 leur grande habileté en ce genre prouve qu'on
 peut y exceller sans être poussé à cette étude
 par l'amour du gain. Ils regardent aussi les
 gageures, cette sorte d'affirmation anticipée
 du succès d'un événement futur & incertain,
 comme illégitimes.

C'est une chose remarquable qu'au sein d'une
 si grande population il y ait si peu d'affaires cri-

minelles. On entend rarement parler de meun
 La Thrace. tres, & le plus souvent c'est entre les soldats.

C'est avec un soin égal à celui du gouver-
 nement grec, pour la santé & la commodité
 du peuple, que les Turcs devenus maîtres de
 Constantinople ont établi ou entretenu des
 bains publics. On en compte aujourd'hui cent
 trente dans l'enceinte de la ville; ils sont for-
 més communément de deux chambres assez
 grandes, voûtées & éclairées par une coupole.
 La première est une espèce de vestibule où
 l'on se deshabile & l'on se r'habille; la seconde
 est échauffée par des tuyaux de chaleur qu'on
 n'apperçoit pas, & c'est-là qu'on sue; la chaleur
 y est portée communément au trentième degré
 de Reaumur; peu d'hommes peuvent y rester
 plus de vingt minutes. Au milieu est une table
 de marbre sur laquelle celui qu'on étuve est
 placé, & où deux hommes, les mains garnies
 d'une espèce d'étrille faite d'une pièce de
 drap de poils de chameau, le frottent avec
 du savon parfumé, de la tête aux pieds; ils
 pétrissent les muscles, assouplissent les jointu-
 res, en les tirant avec force, jusqu'à les
 faire craquer avec un bruit semblable à celui
 du coup de l'électricité. Toute l'opération est
 conduite, au reste, avec propriété & avec la
 décence la plus scrupuleuse. Après le bain, on

t parler de meurtre
 entre les soldats.
 celui du gouverneur
 & la commodité
 venus maîtres de
 u entretenu de
 aujourd'hui cent
 mille ; ils sont for-
 chambres affec-
 par une coupole
 de vestibule ou
 abille ; la seconde
 de chaleur qu'on
 on sue ; la chaleur
 u trentième degré
 peuvent y rester
 lieu est une table
 u'on étuve et
 les mains garnies
 d'une pièce de
 le frottent avec
 te aux pieds ; ils
 plissent ses jointu-
 rce , jusqu'à les
 semblable à celui
 te l'opération est
 prêtée & avec la
 Après le bain

on se rend dans une chambre voisine, on y
 trouve des lits rangés en file, on y passe une
 heure à fumer, après laquelle on croit pou-
 voir s'exposer à l'air libre.
 Les femmes ne vont jamais seules aux bains ;
 ils deviennent des lieux de rendez-vous pour
 celles d'un état supérieur, qui y passent des
 heures entières à faire entr'elles la conversa-
 tion & à prendre des rafraichissemens ; les
 femmes ne subissent pas l'opération en silence,
 elles ont une espèce de cri de joie, qui
 consiste à répéter rapidement *lillah ! lillah !*
 qu'on entend jusques dans la rue, en passant
 après des bains.
 Eyub est un village en dehors des murailles
 de Constantinople, très-agréablement situé près
 du Havre ; il a pris son nom d'Eyub ou Job,
 qui porte le dard de Mahomet, qui fut tué
 dans le premier siège de Constantinople par
 les Sarrafins. Mahomet second, à ce qu'on dit,
 eut une révélation qui lui découvrit le lieu de
 sa sépulture dans ce village ; il y éleva un mau-
 solée & une mosquée où est déposé le sabre
 dont on arme le nouveau sultan ; cette céré-
 monie se fait toujours dans la mosquée de Youb.
 En voici le détail.
 Le premier soin d'un prince ottoman qui
 arrive au trône, est de se laisser croître la

La Thrace

La Thrace. barbe ; quelques-uns y ajoutent celui de la teindre en noir, afin qu'elle soit plus apparente le jour de la première sortie publique, dont l'objet est d'aller ceindre l'épée : c'est la prise de possession, le couronnement des empereurs turcs. Dès le matin du jour disposé pour cette fonction, toutes les rues depuis le sérail jusqu'à Youb, sont bordées des deux côtés par les janissaires en habit & bonnet de cérémonie ; mais sans armes & les mains croisées sur la ceinture.

Les ministres, les grands officiers, les gens de loi, & généralement toutes les personnes qui par état sont attachées au gouvernement, se rendent de bonne heure au sérail, afin de prendre le grand-seigneur dans sa marche. Cette marche commence, ainsi que nos processions, par les gens les moins importants qui défilent sans ordre ; ils sont tous à cheval, & chacun d'eux est environné d'un groupe de valets de pieds, proportionné à l'état & aux facultés du maître ; les gens de loi sont remarquables par la grosseur de leurs turbans & la simplicité des houffes de leurs chevaux ; mais le groupe du janissaire aga présente le tableau le plus riche dans la classe des grands officiers. Outre le nombre de valets qui environnent son cheval, il est précédé par deux files de *tehorbadgi*,

ent celui de la
soit plus appa-
ortie publique,
l'épée : c'est la
ement des em-
du jour disposé
es rues depuis
ordées des deux
it & bonnet de
les mains croi-

fficiers, les gens
s les personnes
gouvernement,
u féral, afin de
a marche. Cette
nos processions,
ns qui défilent
eval, & chacun
pe de valers de
aux facultés de
marquables par
a simplicité de
le groupe du
u le plus riche
iers. Outre le
ent son cheval
de *tehorbadgi*,

qui à droite & à gauche marchent à pied de-
vant leur général; des premiers officiers en
bottes jaunes, les coins de leur robe retrouf-
fés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc
à la main, & coëffés d'un casque brodé en
or surmonté d'un grand panache à la romaine,
forment une longue allée de plumes, au fond
de laquelle on voit le janissaire aga qui do-
mine au milieu de la foule de ses gens : mais
un objet vraiment curieux, c'est le vêtement
de *l'achechi - bachi* (1), qui marche à pied
au milieu des deux files de colonels, dont je
viens de parler, & seulement quelques pas en
avant de son général. Une énorme dalmatique
de cuir noir chargée de gros clous d'argent
recouvre un corset également de cuir, & non
moins bisamment décoré; ce petit giller est
fixé sur sa personne par une large ceinture à
gros crochets & à charnières qui soutient deux
énormes couteaux, dont les manches couvrent
presque entièrement le visage du major; tandis
que des cueillères, des tasses, & d'autres us-
tenfiles d'argent suspendus à des chaînes du

La Thrace.

(1) Chef de cuisine. Chaque compagnie a le sien, qui fait l'office de major : il veille à la subsistance & à la grande police; celui du janissaire aga fait l'office de major-général.

même métal, lui laissent à peine l'usage de
 La Thrace les pieds. Il en est en effet tellement chargé,
 que dans toutes les occasions publiques qui
 obligent cet officier à se vêtir ainsi, deux janis-
 faires doivent lui servir d'acolythes pour sou-
 tenir son habit.

Le *schayuché-bachi*, l'un des ministres de
 la Porte, dont l'office est essentiellement rap-
 port aux affaires civiles, est précédé par les
 huissiers dont il est le chef; chacun deux porte
 une plume d'autruche sur le côté de son tur-
 ban. Le *bostandgy-bachi* est également précédé
 par deux files de *bostandgys* le bâton à la
 main, & dont les habits & les coëffures de drap
 rouge présentent au coup-d'œil une unifor-
 mité assez agréable. Ces différens officiers de
 l'empire saluent à droite & à gauche les janis-
 faires qui bordent la haie, & qui y répondent
 en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec
 bien plus de respect, aux seuls turbans des grands
 seigneurs qui précèdent la hauteffe, & qu'on
 porte en cérémonie. Deux de ces coëffures,
 chargées de leurs aigrettes, n'étaient d'abord
 destinées qu'à changer celle que l'empereur
 porte lui-même au cas où il le juge à propos;
 mais cet usage de pure commodité, devint dans
 la suite un objet de pompe & d'ostentation.

Ces turbans, placés sur des espèces de tré-

D
 pieds de
 ar deux
 ombre d
 eulement
 roite &
 aires, au
 courbes
 rettes im
 Dans ce
 ue pénib
 us deux
 e second
 autre ent
 e chevau
 pièces de
 aintures d
 archent le
 appartenant
 mment n
 e petites c
 ners, & d
 ans son p
 rossiereme
 nement do
 rdinaireme
 and il es
 Viennen
 e l'intérie

Pieds de vermeil, sont portés de la main droite La Thrace.
 par deux hommes à cheval, entourés d'un
 nombre de *schoadars*; & ces officiers doivent
 seulement faire incliner un peu les turbans à
 droite & à gauche, à mesure que les janis-
 saires, au nombre de sept ou huit à-la-fois,
 se courbent profondément pour saluer les ai-
 grettes impériales.

Dans cette marche, aussi curieuse à voir
 que pénible à décrire, le visir & le muphti,
 tous deux vêtus de blanc, le premier en satin,
 le second en drap, marchent à côté l'un de
 l'autre entourés de leurs gens, & précédés
 de chevaux de main & des chatirs du visir;
 des pièces de valets de pied distingués par des
 peintures de vermeil. A côté de ce ministre
 marchent les *alaitchaouches*, ou huissiers à verge
 appartenant à la dignité de pacha; ils sont
 comment mouvoir leur bâton d'argent
 de petites chaînes assez semblables à des he-
 nats, & dont le bruit l'accompagne jusques
 dans son propre palais. Un charriot couvert,
 grossièrement construit, mal sculpté, mais ri-
 chement doré, contient un petit sofa, & suit
 ordinairement le muphti, pour le recevoir
 quand il est fatigué.

Viennent ensuite les capitaines des gardes
 de l'intérieur, & le grand & le petit écuyers

La Thrace.

qui précèdent les chevaux de main du grand seigneur. Ces chevaux sont couverts de hrouffes très-riches qui traînent jusqu'à terre, & qui ne laissent appercevoir que la tête des animaux dont le front est orné d'une aigrette de héron. Ils portent aussi chacun une queue de cheval suspendue à la sous gorge, & sur la selle un sabre & une masse d'armes recouverts d'un bouclier. Chaque cheval est conduit par deux hommes à pied, qui tiennent chacun une longue fixée à la tête de ces animaux; immédiatement après suivent deux files d'affekis, corps d'élite tiré de celui des bostandjys; ils ont le sabre pendu en fautoir & le bâton blanc à la main. Une troupe de *zulufichis*, coëffés d'un casque de vermeil & la lance haute, marche également sur deux files & précède les peisks; ceux-ci, vêtus à la romaine, portent des faisceaux que surmonte une hache d'argent, & marchent avant les solacks, qui chaussés d'une épée de cothurne, armés d'arcs & de fleches, sont coëffés d'un riche casque surmonté d'une panache en éventail, dont les extrémités ensemble réunissant, forment deux haies au milieu desquelles le grand - seigneur marche seul à cheval. L'aigrette du prince domine au-dessus de ce superbe groupe; son approche inspire un silence morne; les janissaires s'inclinent pro-

fondéme
lérobé
côté, sa
ce salut
droite &
Un no
& suivre
même-te
impérial
d'étoffe
surcs qui
Le *ki*
paraît en
ferme la
au peuple
pidgellar,
& le bosta
seigneur
doivent,
à terre,
venir au-
eurs pas
nent aux
sent dans
ui jusqu
terre, &
goivent-
Dans u

du grand fondément avant que la haie de plumes ait ~~_____~~
 s de houe dérobé l'empereur à leurs regards : de son La Thrace.
 re, & qu côté, sa hauteffe a l'attention de répondre à
 es animaux ce salut par un petit mouvement de tête à
 e de héron droite & à gauche.

de cheva Un nombre infini de tchoadars environnent
 la selle un & suivent le grand-seigneur; ils entourent en
 ts d'un bou & même-temps le seliktar-aga qui porte le sabre
 par deux impérial sur l'épaule, & est vêtu d'un habit
 n une longe d'étoffe dor : cet habit est le seul des habits
 immédiate ours qui joigne à la taille.

ekis, corp Le *kiflars-aga*, ou le chef des eunuques,
 ils ont le fa paraît ensuite suivi du *kafnadarz-aga* qui
 c à la main ferme la marche, & qui distribue de l'argent
 d'un casque au peuple dont la foule l'accompagne. Le *ca-*
 rche égale *bidgelar*, ou capitaine des gardes de la porte,
 eisks; ceux & le *hostandgy-bachi*, qui précèdent le grand-
 es faisceaux seigneur dans toutes les sorties publiques,
 t, & mar doivent, à son retour au sérail, mettre pied
 és d'une e à terre, au fond de la première cour, pour
 de fleches venir au-devant de sa hauteffe; ils doublent
 monté d'un leurs pas lorsqu'ils en approchent, se proster-
 rémities en nent aux pieds de son cheval, & l'introdui-
 au milieu sent dans la seconde cour en marchant devant
 che seul à lui jusqu'au lieu où le prince met pied à
 e, au-dessu terre, & où les officiers de l'intérieur le re-
 che inspire çoivent.

linent pro Dans une riche vallée, au-delà d'Youb,

à une lieue & demie de Constantinople, est royale ;
 La Thrace. une maison royale nouvellement bâtie, où est tout
 grand - seigneur se rend souvent les jours de l'une m
 gala, & va se promener avec ses femmes ; on leurs co
 l'appelle *kiatchana*, & c'est aux Français que ont de
 les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet haque
 Effendi étant de retour de son ambassade de es ride
 France, parla avec tant d'admiration au grand est un ca
 visir, des maisons de plaisance de l'empereur oute fa
 des Français, que ce seigneur conçut le projet orment
 d'en construire une à leur imitation, pour les ris de v
 plaisirs du grand-seigneur. Un double vallon, Les g
 formé par deux chaînes de collines & arrosé t les ja
 par une petite rivière, est le lieu charmant leur &
 où est situé ce nouveau palais; plus de deux emps de
 cents belles maisons, bâties sur les côteaux d'as été r
 alentour, présentent de loin la plus belle per- Altan Ar
 pective qu'il soit possible d'imaginer; elles sont n Turqu
 entourées de palissades de bois peint. Nous i qui,
 entrâmes dans ce palais, du côté de la rivière, onquêtes
 par un berceau couvert de petits dômes, de orma le
 distance en distance, dont le treillage est une mpire p
 espèce de mosaïque à jour; cette galerie aboutit discipli
 à une grande cour près de laquelle sont plu- ersonne
 sieurs vergers, dont les compartimens sont très- Dans c
 agréables; les chambres sont ornées de mar- nquième
 bre & de peintures; à droite du sérail est un ouvaient
 kiosk ou pavillon carré d'une magnificence gés de m

inople, est royale; son circuit est près de cent pieds. Il est tout entier de marbre blanc, lambriffé d'une mosaïque précieuse, & soutenu sur plusieurs colonnes dont les chapiteaux & les bāses sont de cuivre doré; la distance qu'il y a entre chaque colonne est à jour, & se ferme avec des rideaux & des volets; en face du kiosk est un canal immense, revêtu de marbre dans toute sa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux: on est surpris de voir Marly transporté dans la Thracé. Les gardes prétoriennes, les mammeloucs & les janissaires ont été célèbres par leur valeur & leurs talens militaires, & dans le temps de leur institution, ces derniers n'ont pas été inférieurs aux premiers. Ce fut le Sultan Amurath second qui le premier établit en Turquie une armée permanente; ce fut lui qui, après avoir étendu le cercle de ses conquêtes depuis l'Hellespont jusqu'au Danube, forma le projet bien entendu de conserver son empire par un corps de milice accoutumé à la discipline, & qu'il eut soin d'attacher à sa personne par des privilèges particuliers. Dans cette vue, il s'empara de chaque cinquième enfant de tous les chrétiens qui se trouvaient sous sa domination, & qui étaient âgés de moins de quinze ans. Il les confia pour

La Thrace.

deux ou trois années aux soins des laboureurs, en jour
 La Thrace. chargés de les endurcir au travail, & de les années s
 élever dans la religion mahométane, & en sensible.
 suite on leur enseigna avec un soin particulier éroce n
 le maniment des armes. Pour les familiariser ouverai
 encore mieux avec le carnage, on les accout ant pas
 tuma à faire l'essai de leurs sabres sur leur vrer au
 prisonniers ou sur les criminels. Lorsqu'on aires, c
 crut parvenu à bannir de leur cœur tout fen évoltère
 timent d'humanité, on les enrôla dans le corps du trône
 des *Yennicheri* ou janissaires, & ils formèrent ligne de
 l'élite de l'armée turque. L'institution de cette Le Su
 nouvelle troupe donna à cette époque une guerrier d
 supériorité décisive aux armes des Turcs; il a politici
 avaient adopté un système de discipline, une l permit
 organisation bien combinée qui n'avaient point classe du
 encore de modèle dans les armées des autres regardés c
 puissances de l'Europe. Ces légions fameuses janissaires.
 furent long-temps la terreur des nations en déréblem
 vironnantes, & on continua à les regarder de légénéra
 même œil jusqu'au milieu du dix-septième l'entr'eux
 siècle. A cette époque, la puissance des Turcs aussi-bien
 commença à rester dans une sorte de stagnation crimes do
 leurs efforts pour s'agrandir, éprouvèrent bien ables, ta
 rôt de puissans obstacles, & ce ralentissement ie oisive
 forcé doit être considéré comme le prélude & par l'h
 d'une décadence vers laquelle ils n'ont cessé es plus vil
 de s'incliner depuis, & qui devient de jour que le no

en jour plus effrayante pour eux. Plus les
 années s'écoulent & plus leur dégradation est La Thrace
 sensible. La discipline de cette soldatesque
 féroce ne pouvait être protégée que par des
 souverains également féroces. Les sultans n'eu-
 rent pas plutôt abandonné les camps pour se
 livrer aux débauches du sérail, que les janis-
 saires, cessant de respecter leur autorité, se
 révoltèrent à diverses reprises, & renversèrent
 du trône le monarque qui leur paraissait in-
 capable de tenir les rênes de l'empire.
 Le Sultan Mahmud, qui redoutait l'esprit
 guerrier & turbulent de ce corps, mit toute
 sa politique à le plonger dans l'avilissement.
 Il permit que des hommes de la plus basse
 classe du peuple, que des gens à juste titre
 regardés comme infâmes, s'enrôlassent dans les
 janissaires. Il en résulta que ce corps fut con-
 sidérablement augmenté & que sa réputation
 dégénéra en proportion. Un grand nombre
 d'entr'eux sont notés pour la poltronnerie,
 aussi-bien que pour les vols & pour d'autres
 crimes dont ils se rendent journellement cou-
 pables, tandis que les autres éternés par la
 vie oisive qu'ils mènent dans le sein des villes,
 & par l'habitude de se livrer aux professions
 les plus viles, ne conservent rien de militaire
 que le nom de janissaire qu'ils continuent à

porter. Comme ce titre est héréditaire, il y a peu de Turcs, même parmi les gens de métiers & les marchands, qui ne soient enrôlés dans quelque *Odah* ou régiment de son choix, pour jouir du privilège du corps; ce qui l'exempte de recevoir la bastonnade sur la plante des pieds & lui donne le droit de l'avoir sur le dos, ainsi que l'honneur d'être étranglé quand il est condamné à mort. Il y a encore une légion de janissaires, & le Sultan est enrôlé dans la première, dont il est le chef; & à de certains jours, il reçoit sa paye dans la seconde cour du sérail, lorsqu'on leur distribue le pilau des cuisines de l'empereur.

Celui qui veut y être admis, doit, en commençant & durant sa jeunesse, être le garçon de cuisine et le valet de son *Ortah* ou division. Pendant ce noviciat, il est soumis aux ordres d'un caporal à qui il doit obéir avec aveuglement, comme dans les ordres monastiques, un jeune frère obéit à son supérieur. Ces novices portent une ceinture de cuir ornée par-devant de deux larges plaques de cuivre. Ils ont soin des marmites & distribuent les portions; Ils sont affranchis de ce service sitôt qu'ils ont des moustaches; ils portent imprimée à leurs bras & sur la chair, la marque qui distingue l'*Odah* auquel ils appartiennent.

itaire, il y
 es gens de
 soient en
 ment de son
 corps; c
 gnade sur le
 it de l'avoi
 tre étrangl
 Il y a cén
 ltan est en
 le chef; &
 aye dans le
 leur distri
 reur.
 it, en com
 se, être le
 on *Ortah* o
 est soumi
 doit obéir
 res monar
 supérieur
 e de cuir
 plaques de
 distribués
 ce service
 ils portem
 r, la mar
 ils appar
 tiennent.

viennent, & qui tracée avec de la poudre ~~à canon~~, selon un procédé bien connu, ne ^{La Thrace,} peut plus s'effacer. Le premier *Odah* à pour symbole un croissant, d'autres ont des figures grotesques ou des figures d'animaux, comme un lion, un rhinocéros.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un corps, est la perte de ses marmites; & pour le prévenir, ils ont constamment deux batteries de cuisine. Lorsque toutes deux ont été prises par l'ennemi, la légion est rompue, & on en forme une nouvelle à laquelle on donne de nouvelles marmites. Dans la dernière guerre, les Russes s'étant emparés du camp des Turcs, & employant leurs marmites en présence des prisonniers, ceux-ci se montrèrent extrêmement choqués & scandalisés de cette profanation.

CHAPITRE IV.

Faubourgs de Constantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maisons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux sur les deux bords opposés du Bosphore. — Commerce de Constantinople.

La Thrace, L'ANCIENNE Byzance, dont les murs servent aujourd'hui d'enceinte au sérail du Grand-Seigneur, placée sur l'extrémité du cap qui ferme le port, présente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupes couvertes de plomb, enrichies de boules dorées, se pyramident avec la tour de divan qui les surmontent. Ce groupe d'une teinte sombre semble se détacher du reste du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épais, dont les masses sont trop fortes pour les objets qui les environnent.

En rentrant dans le canal, on trouve Galata, habitée par les négocians, & Péra où logent les ministres étrangers, Tophana ou fonderie, puis le palais de *Bechik-Tache*,

plus a
les ma
de vil
dont l
sans ce
rameur
qui n'o
La rive
offre de
arrofé
ombrag
cimes r
pénétra
C'est
se déla
son oisiv
rant, s'é
obsédent
canal for
d'Asie u
par des l
Là, font
à l'Europ
nis d'un g
sans afût
est celui
bateaux
il couvri

plus agréable & la mieux décorée de toutes les maisons du Grand-Seigneur; enfin une suite de villages superbes, de kiosks charmans, dont les formes variées décorent des aspects sans cesse renouvelés par chaque effort des rameurs. Il n'est pas un angle, pas un contour qui n'offre & ne cache de nouvelles beautés. La rive d'Asie, moins couverte de bâtimens, offre des promenades délicieuses, des vallées arrosées par une multitude de ruisseaux, & ombragées par d'énormes platanes, dont les cimes réunies forment souvent une voûte impénétrable aux rayons du soleil.

La Thrace.

C'est dans ces asyles que le négociant vient se délasser de ses travaux, le musulman de son oisiveté, & quelquefois les femmes s'égarant, s'échappent aux tristes gardiens qui les obsèdent. Vers le tiers de sa longueur, le canal forme un circuit qui produit sur la côte d'Asie un golfe, dont les bords sont occupés par des kiosks & jardins du Grand-Seigneur. Là, sont sur les deux caps opposés à l'Asie & à l'Europe, deux vieux châteaux ruinés, garnis d'un grand nombre de canons presque tous sans afût. Il paraît constant que cet endroit est celui où Xerxès fit construire le pont de bateaux sur lesquels défila cette armée dont il couvrit la Grèce. Plus loin sur la côte d'Eu-

La Thrace. rope, sont les villages de *Tarpia* & de *Bou-yuckdéré*, où les ministres étrangers & les plus riches négocians ont des maisons charmantes. Au-delà sont quelques batteries inutiles & deux châteaux aussi peu redoutables que les premiers.

La ville de Galata a dû sa fondation aux Génois. Elle est aujourd'hui la résidence des marchands de toutes les nations, dont les magasins sont remplis de tous les articles que peut fournir le commerce d'Europe. Ce faubourg a quatre milles de circonférence; les Vénitiens prétendent y exercer une sorte de juridiction, & à l'entrée publique de leur ambassadeur, qui prend le nom de Baile, on lui présente les clefs à la porte.

Le grand faubourg de Péra, placé sur une hauteur très-élevée, a plus de deux milles de long. Les ministres des puissances étrangères y vivent généralement avec un grand faste; leurs palais sont magnifiques & délicieusement situés, particulièrement celui de l'ambassadeur de Suède. Il est bâti à l'endroit le plus élevé du lieu où l'on découvre le superbe port, le magnifique canal, la tour de Léandre au milieu des eaux, le sérail & ses jardins, Constantinople avec ses mosquées, le Pont-Euxin avec ses îles, Scutari & Chalcédoine en Asie de l'autre côté du détroit; au loin le mont Olympe tou-

jours
de S
arriv
y re
celles
voilà
deur
jardin
de de
Bonne
çoit d
mois d
minés
de Sué
nombr
deux,
tant de
Celles
symétri
du Sult
quefois

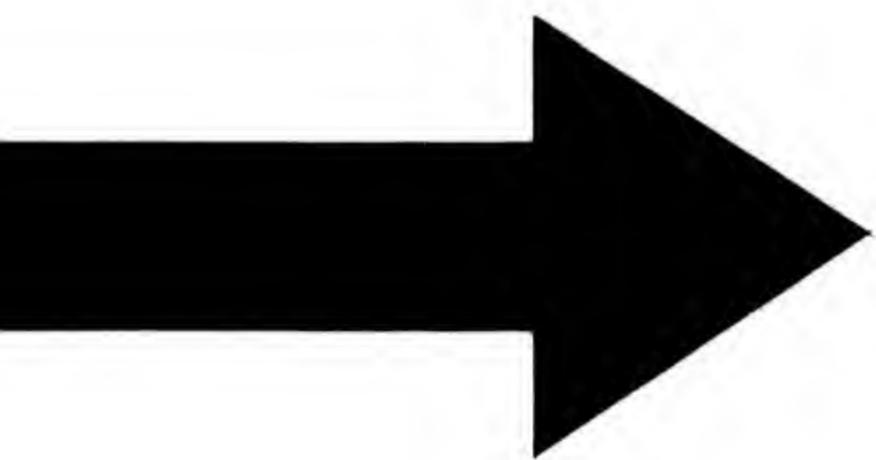
Les r
général
une gr
temps
sur un
commer

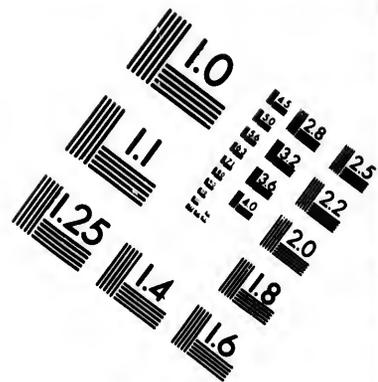
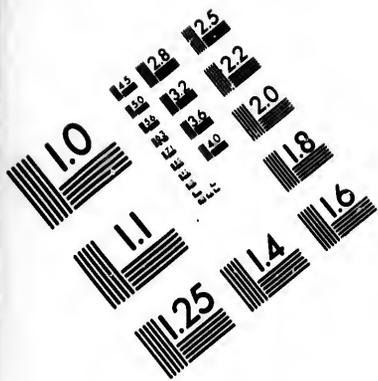
& de Bou-
s & les plus
charmantes.
viles & deux
es premiers.
ndation aux
ésidence des
ont les ma-
les que peut
Ce faubourg
; les Vénit-
rte de jurif-
leur ambaf-
aile, on lui
placé sur une
ux milles de
é.rangères y
l faste; leurs
ement situés,
affadeur de
us élevé du
ort, le ma-
e au milieu
nstantinople
in avec ses
e de l'autre
ympe tou-

jours couvert de neige, image des montagnes
de Suède en hiver, des forêts de vaisseaux
arrivant à toute heure d'Europe & d'Asie &
y retournant, des milliers de chaloupes &
celles du Seigneur qui sont dorées,
voilà les perspectives de l'hôtel de l'ambassa-
deur de Suède à Péra, qui est orné d'un joli
jardin séparé par un mur mitoyen d'une maison
de derwiches, où est le mausolée du comte de
Bonneval, avec son cimetère, qu'on apper-
çoit de la salle à manger de l'hôtel. Dans le
mois de Ramadan, tous les minarets sont illu-
minés dès la fin du jour : alors, de l'hôtel
de Suède, on en peut compter un très-grand
nombre, tant en Europe qu'en Asie, à une,
deux, trois galeries qui offrent l'aspect d'au-
tant de cercles ou de couronnes de lumières.
Celles de plusieurs minarets, arrangées avec
symétrie, représentent des vaisseaux, le chiffre
du Sultan, des croissans, & autres figures quel-
quefois mobiles au gré des vents.

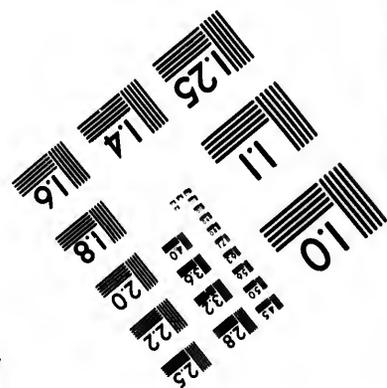
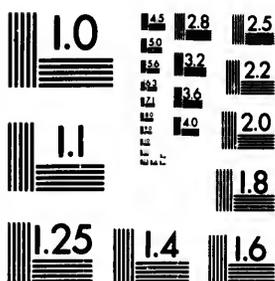
Les ministres des puissances étrangères vivent
généralement à Péra avec un grand faste &
une grande dépense. Pendant l'hiver & au
temps du carnaval, leur société est montée
sur un ton de gaieté plus marqué; mais leur
commerce entre eux n'en est pas moins em-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

10
15
20
25
30
35
40

La Thrace. barrassé par l'étiquette, & rarement s'y dégage-t-on des entraves de la cérémonie.

Parmi les autres habitans de Pera, on trouve un mélange inoui de manières européennes & orientales à peu-près à un égal degré. Les hommes portent les habits de leur nation; mais les femmes mêlent les modes grecques aux modes françaises, & cette union produit des effets agréables. Leur coëffure est généralement plus grecque que française; leurs cheveux tombent en boucles sur le front & en longues tresses sur le dos; sur la tête elles portent une touffe faite d'un étoffe de soie communément bleue, entourée d'un petit turban de mouffeline à fleurs. Des chaînes d'or en brasselet ou en colliers, sont un de leurs ornemens favoris; leurs bijoux sont des effers de famille, & elles ne peuvent les aliéner: on les montre souvent comme étant dans la famille depuis le temps des empereurs grecs.

Les chambres préférées dans les maisons, sont celles qui sont les plus proche du toit; elles sont spacieuses & élevées, mais sans cheminées; l'hiver elles ont dans le milieu une table ronde qu'on appelle tandour, sous laquelle on place un réchaud de braise, & qui est recouvert de plusieurs tapis. Les hommes & les femmes se placent autour, complètement

arement s'y dé-
cérémonie.

Pera, on trouve
res européennes
égal degré. Les
eur nation; mais
recques aux mo-
produit des effets
néralement plus
heveux tombent

longues tresses
portent une touffe
unément bleue,
de mouffeline à
brasselet ou en
emens fororis;
famille, & elles
les montre sou-
mille depuis le

ns les maisons,
che du toit; elles
ais sans chemi-
milieu une ta-
r, sous laquelle
, & qui est re-
es hommes &
complètement

enveloppés jusqu'au cou : lorsque je fus, pour La Thrace.
la première fois, introduit dans une société.
où je fus invité à me placer au tandour, ce
spectacle me parut grotesque.

Parmi les drogmans qui font leur résidence
à Pera, plusieurs sont des descendans des fa-
milles vénitiennes qui ont occupé cet emploi
dès le temps des premières ambassades des
européens à la Porte. Les Allemands & les
Français avaient établi un séminaire de jeunes
gens appelés enfans de langue, pris dans leur
nation, pour remplir les places de ce genre; &
ce plan, il faut en convenir, a produit de
bons effets.

C'est une chose singulière que la facilité avec
laquelle ces gens parviennent à parler couram-
ment sept à huit langues; car Pera est une
tour de babel pour la multitude, & quelque-
fois pour la confusion des langues.

Pour traiter les affaires avec les gens du
pays, on ne peut se passer de ces interprètes
appelés *drogmans*. La Porte donne à ces drog-
mans un barat ou privilège pour la vie; mais
ils sont nommés par le ministre étranger. Ils
étaient ci-devant résidans dans diverses villes
de l'empire, pour les besoins du commerce
de chaque nation; mais depuis plusieurs an-
nées, l'office & le titre de drogman ont été

La Thrace. mobiles, & le privilège en est acheté par de riches Grecs, pour mettre à couvert leurs personnes & leurs propriétés, contre cette espèce de vol appelé *avanie* qui les menace sans cesse. Pour tout commerçant l'exception de droit de port est un avantage desirable, aussi bien que les immunités & privilèges dont jouit la nation à laquelle il s'attache pour un tel emploi. L'abus qu'on a fait de ces privilèges a éveillé depuis long-temps la jalousie du gouvernement turc, qui viole continuellement ses capitulations avec les nations de l'Europe, & qui restreint tant qu'il peut les concessions qu'il a faites. Immédiatement après la dernière paix, l'impératrice de Russie, pour se concilier les Grecs, remplit tout l'Archipel de consuls pris dans cette nation; son plan fut facilement démêlé par l'étendue qu'elle lui donna, & la Porte déclara qu'elle ne voulait pas qu'aucun sujet de l'empire, non musulman, remplit désormais l'emploi de consul.

Il y a dans Pera un collège appelé *medressch*, où l'on élève les jeunes gens qui doivent être admis dans le sérail, & qui est gouverné par le *capi-baschi*. Cet établissement a été formé pour les enfans des Turcs que leurs parens veulent destiner à ce service, & parmi lesquels le sultan vient choisir, dans une visite de la

est acheté par de
ouvert leurs per-
ntre cette espèce
menace sans cesse
ption de droit de
e, aussi bien que
dont jouit la na-
ur un tel emploi.
ivilèges a éveillé
ie du gouverne-
nellement ses ca-
de l'Europe, &
s concessions qu'il
la dernière paix,
r se concilier les
l de consuls pris
cilement démêlé
a, & la Porte
qu'aucun sujet
réplir défor-

appelé *medresseh*,
qui doivent être
est gouverné par
ent a été formé
urs parens veu-
parmi lesquels
ne visite de la

raison qu'il fait tous les ans; les plus spi-
tuels sont instruits dans l'islamisme, & les La Thrace.
sciences que l'alcoran regarde comme per-
sifés, & les plus vigoureux dans les exer-
ces militaire du sabre & du djirir. Ils élève
ans cette maison plus de cinq cents jeunes
ens de la capitale, parmi ceux qui donnent
plus d'espérance.

Le monastère des derviches à Pera, est un
objet digne d'être vû, & qu'on laisse voir
cilement, même aux Franks, à qui il n'est
as permis d'être spectateurs d'aucun autre
de religieux du culte mahométan.

On descend de Pera à Tophana, qui est
encore un autre faubourg sur le bord de la
mer Noire, où la plupart des gens se rendent
quand ils veulent aller se promener sur l'eau.
rien n'est si agréable que l'amphithéâtre que
erment les maisons de Galata, de Pera &
e Tophana; il s'étend du haut des collines
squ'à la mer; Tophana est un peu plus élevé
ue les autres, mais il est plus petit. On voit à
ent pas de-là l'arsenal, c'est une maison cou-
erte de deux dômes qui a donné son nom à
ut le quartier; les Turcs y fondent de fort
ns canons; ils employent de bonne matière,
gardent d'assez justes proportions, mais leur
illerie est simple & sans ornemens.

~~Le Bosphore~~ Le Bosphore est un bras de mer séparant la Thrace, l'Europe de l'Asie & liant le Pont-Euxin à la mer noire avec la Propontide ou la mer de Marmara, il n'a pas plus de trois milles dans sa plus grande largeur, & souvent il n'a qu'un. Il n'a guère que quinze milles de long, à compter de son entrée à la pointe du sérail. La nature a prodigué toute sa richesse dans la disposition & la beauté de ses rivages de hautes montagnes, de larges baies & de promontoires couverts de bois se succèdent avec la plus agréable variété, & présentent des scènes supérieures à celles qu'offrent le détroit de Messine & celui de l'Hellespont. Quant à la culture, les rivages l'emportent sans comparaison, car ils sont couverts d'une suite non interrompue de villages & de jardins & d'une population dont le total peut être regardé comme égalant celle de la capitale.

La navigation du Bosphore où dominent alternativement les vents du nord & du sud est aussi incertaine que celle du détroit de Dardanelles. Horace l'appelle *insaniens*, épithète qui justifie la force des courans opposés dans le détroit, & qui a dû paraître encore plus juste aux anciens, vû l'état imparfait de la navigation chez les Romains.

Malgré les difficultés de la navigation,

de mer sépara
 Pont-Euxin
 antide ou la n
 s de trois mill
 & souvent il n
 quinze milles
 entrée à la poi
 é toute sa riche
 é de ses rivage
 rges baies & d
 ois se succède
 é , & présente
 elles qu'offrent
 de l'Hellespon
 ages l'emporte
 nt, couverts d'un
 ages & de jardin
 total peut être
 de la capitale.
 re où domine
 nord & du sud
 du détroit de
 e insaniens, é
 courans oppo
 paraître enco
 état imparfait
 ns.
 navigation,

ce détroit n'en est pas moins couvert d'un nom-
 bre infini de barques & de bateaux de toute
 espèce ; ses eaux abondent en poissons, les
 sauphins y sont prodigieusement multipliés,
 par la faveur des préjugés des Turcs qui ne les
 détruisent point, & on les voit jouer en troupes
 sur la surface de la mer. La figure du dau-
 phin était l'emblème des anciens Byzantins,
 employée sur le revers de leurs médailles.
 Sur le rivage d'Europe, les pêcheurs élèvent
 des espèces d'échauguettes d'où ils observent
 avec une patience admirable l'approche des
 poissons en bancs entiers, qui troublent la
 transparence des eaux, & d'où ils donnent le
 signal pour faire agir leurs filets. Il se passe
 à peine une minute sans qu'on voie des vo-
 les d'oiseaux aquatiques appelés alcyons,
 ressemblant à des hirondelles & volant en
 longues files d'une mer à l'autre. Comme on
 ne les voit jamais en repos, les Français les
 appellent les ames damnées. Les habitans du
 pays ont pour eux une sorte de respect.
 Les villages du côté de l'Europe sont ha-
 bités principalement par les Grecs, les Juifs
 & les Arméniens; mais ils ont des noms turcs
 & sont sous la juridiction des magistrats turcs.
 Établis fort près des bords de la mer, ils for-
 ment sur le rivage une sorte de rue le plus

La Thrace.

La Thrace. souvent très-étroite, les montagnes de Thrace laissant peu d'espace entre elles & la mer après avoir dépassé le grand arsenal de Topkapana, l'objet qui attire l'attention est le palais impérial surnommé le *jardin-des-melons*. Cet édifice, dans le goût chinois le plus exagéré, est la résidence favorite du sultan actuel; il est accompagné d'un bois de cyprès dans lequel on voit beaucoup d'arbres ayant plus de six cents pieds de tour.

C'est sur le bord du canal & en avance sur la mer même, que ce chef-d'œuvre de l'architecture turque est construit. Rien n'y a été épargné de ce qui pouvait l'embellir; il a plus de trois cents pieds de façade, il est tout entier en bois; l'œil est en quelque sorte préparé à la profusion d'ornemens dont l'intérieur est surchargé, par la décoration extérieure, riche des plus brillantes couleurs, qui étale par-tout la dorure & le cuivre.

Comme dans toutes les maisons turques les pièces qui servent au logement des maîtres sont au premier étage, après être montés nous entrâmes dans le grand salon de cent quatre-vingt pieds de long, & qui n'est pas d'une hauteur proportionnée: il communique à plusieurs chambres de parade ornées avec toute la recherche du goût national; on n'y trouve

la simplicité & le bon goût, étrangers aux
 arcs; ils ne cherchent que le brillant & La Thraee.
 clat, produits par la vivacité & la variété
 couleurs & de la dorure. Les dessus de
 ors parquets, quoique réguliers, sont bisar-
 : ils n'entendent point la perspective; mais
 faut convenir qu'on peut admirer leurs pla-
 ds. Dans une des chambres, on voit une
 ande image du soleil d'un travail curieux,
 dont les rayons sont d'un métal brillant.

Mais la magnificence ne serait pas entière,
 s de nombreuses citations de l'alcoran, ou
 s éloges en vers, écrits dans chaque cham-
 e en lettres d'or. Une de ces chambres est
 ie sur l'eau, avec une grille au plancher,
 laquelle les dames peuvent s'amuser à
 cher. On y lit quelques vers à la louange de
 te retraite, qui commencent par cette ex-
 maion emphatique : *O Dieu ! ô Dieu ! quel*
delicieux est celui-ci ! & dont les derniers
 ruissent le lecteur qu'il y a là un vivier, à
 oi l'auteur a ajouté son nom & la date de
 composition poétique : derrière le palais
 t des fontaines de marbre donnant de la
 icheur aux kiosks qui sont d'une extrême
 éreté.

La sultane Bey-Khan, âgée d'environ vingt-
 ans, belle femme, mais un peu grasse,

occupait ce palais : elle nous avait observé
 La Thrace. travers une *jalousie*, appelée ainsi avec beau-
 coup de raison, & elle donna ordre à son
 clave favori de nous faire les honneurs de
 maison.

Nous fûmes conduits à la chambre du vivan
 là, on nous servit du café, des confitures
 des parfums avec une grande magnificence
 les soucoupes & les cueillers étaient d'or
 enrichies de diamans. On nous présenta entr
 tres une *conféction* d'une odeur exquise,
 pelée conserve de rubis, soit de la qual
 précieuse des ingrédiens qui la composent
 soit de la poudre de rubis qu'on nous dit
 entrer; car c'est jusques-là qu'ils pouffent
 bisarrerie dans la pratique de l'art du co
 fiseur.

Attenant le palais de la sultane, est la ma
 son du pacha son mari, édifice modeste, relié
 par une galerie à l'appartement de sa femme
 car c'est l'étiquette que le mari d'une sultane
 professe envers elle la soumission d'un sujet,
 renonce au privilège accordé aux musulmans
 par leur prophète d'avoir plusieurs femmes.

Quand le sultan a fait connaître à un de
 favoris son dessein de lui donner pour femme
 une princesse de son sang, celui-ci doit rép
 dier toutes ses premières femmes, renvo

avait observé
 nfi avec beau
 ordre à son e
 honneurs de
 mbre du vivie
 s confitures
 magnificenc
 étaient d'or
 présenta entr
 r exquisite, a
 de la qual
 la composer
 on nous dit
 ils pouffent
 l'art du co
 ne, est la m
 modeste, ré
 de sa femme
 d'une sulta
 n d'un sujet,
 ux musulma
 urs femmes.
 re à un de
 r pour fem
 i-ci doit ré
 nes, renvo

concubines, & préparer un palais & une
 ombreuse maison pour sa future. Elle a sur
 une autorité absolue, dont le symbole est
 la petite dague à poignée, enrichie de dia
 ans, qui est la seule dot qu'elle ait du sultan.
 à cérémonie des fiançailles se passe de la
 manière suivante: le sultan envoie au futur le
 poignard & un ordre conçu en ces termes:
 inceffe, je vous donne cet homme pour
 vtre plaisir, & ce poignard pour votre ven
 ance. Muni de ces pièces, le futur pénètre
 ec respect jusqu'à l'appartement de la sul
 ne. Elle le reçoit couchée sur son sofa; il
 i fait trois profondes révérences, l'une en
 trant, la seconde à mi-chemin, & la troi
 ème à ses pieds, où il déclare sa passion &
 bonheur auquel il aspire. A ces mots, elle
 lève avec dédain, sans faire attention à lui,
 saisit la dague comme pour le punir sur-le
 champ de sa témérité: il tire alors l'ordre du
 ltan de son sein, le baise, l'applique à son
 ont & le lui présente: elle le lit ou fait sem
 ant de le lire; & , réconciliée avec le sup
 liant, elle s'écrie: la volonté du sultan soit
 ité. Aussitôt une cavalcade magnifique la
 onduit au palais préparé pour elle, avec toute
 pompe orientale. Elle se retire d'abord, &
 est certain qu'il est obligé d'arriver en ram-

La Thrace.

La Thrace. pant jusqu'au pied du lit. Après cela, s'il rend coupable de quelque infidélité, ou de quelque violation de son engagement, il est étranglé secrètement, ou au moins dépouillé de tous ses biens, sur la moindre plainte de la sultane. S'il est exilé ou disgracié pour des raisons politiques, on ne permet pas à sa femme de le suivre, & elle est mariée à un autre.

Quelques mois avant notre visite, le pacha avait été renvoyé à son gouvernement de Morée, & l'indulgente princesse lui avait donné avant son départ, vingt-cinq de ses plus belles esclaves.

En avançant sur la même rive, on trouve le village de *Kooroo-Chemch*, où sont les maisons des princes grecs, retournés de leurs gouvernemens de Valachie & de Moldavie, ainsi que les maisons de beaucoup de particuliers grecs.

Plusieurs de ces édifices, qui ont peu d'apparence, sont assez magnifiques en dedans; les distributions & les ameublemens ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on voit dans les maisons des plus riches Turcs: les murailles sont en stuc blanc, & souvent ornées de gravures apportées par les Francs; mais on ne voit rarement des tableaux.

Le marchand, qui passe le jour entier, le

jambes

ambe
evêtu
haïfo
ues,
t se r
hille
à la g
nterru
Les
moins
y a p
pâis ch
es fem
tion p
arméni
antes: i
s y ad
Au m
nâteaux
plus é
ue les i
croisés,
fectué
Europe
androc
ont de l
lidemen
mée de

Tom

cela, s'il
délité, ou
gement, il
oins dépou
re plainte
racié pour
pas à la fem
un autre.

visite, le pac
vernement
lui avait don
ses plus bell

ve, on trou
où sont
urnés de leu
de Moldavi
coup de part

ont peu d'ap
es en dedans
mens ne diff
voit dans le
les muraille
nt ornées de
es; mais on

ur entier, le
jambe

ambes croisées, à son comptoir dans le bazar, ~~_____~~
revêtu d'un méchant habit, arrivé dans sa La Thrace;
maison sur le canal, est reçu par ses domesti-
ques, s'habille richement en satin, en pelisses,
et se réunit aux femmes qui composent la fa-
mille & qui l'attendent pour leur repas du soir,
où la gaîté naturelle à sa nation se déploie sans
interruption & sans contrainte.

Les maisons des Arméniens ne sont guères
moins nombreuses que celles des Grecs, & il
y a pas beaucoup de différence entr'eux;
mais chez les Grecs on tient plus de compte
des femmes, on a plus d'égard & de considé-
ration pour elles. Les femmes & les filles des
arméniens sont regardées comme des ser-
vantes: ils se font servir à table par elles & ne
s'y admettent pas.

Au milieu du bosphore sont deux anciens
bateaux opposés l'un à l'autre dans la partie
plus étroite du canal: c'est en cet endroit
que les Perses, sous Darius, les Goths, les
croisés, les Sarrafins, ont à divers temps
effequé leur passage d'Asie en Europe, &
Europe en Asie; c'est-là que, selon Hérodote,
Androclès jeta, par ordre de Darius, un
pont de bateaux assez ingénieusement & assez
solidement construit, pour que l'innombrable
armée de ce princé y passât toute entière avec

facilité. Ces châteaux ont été bâtis par les
 La Thrace: empereurs grecs : ces mêmes châteaux ont été
 appelés les tours de l'oubli, pour avoir servi
 long-temps de prison à vie, & où l'on renferme
 encore les janissaires que l'on veut faire mourir.
 Ces forts n'offrent pas à la vue un effet
 agréable, parce que leurs toits sont en pointe
 & qu'ils n'ont point de créneaux ; mais la si-
 tuation de celui qui est appelé *Roomily-Kissar*,
 château d'Europe, est vraiment frappante &
 romantique : l'autre, accompagné d'un vil-
 lage, couvre une langue de terres basses
 abondantes en sources & fontaines de la plus
 belle eau, qui sont pour les chrétiens grecs
 l'objet d'une superstition ancienne & enraci-
 née. Ils les appellent *ayasma*, & regardent
 comme un acte salutaire de religion d'aller en
 boire abondamment, en récitant quelques
 prières.

Au village de *Thérapia*, le canal commence
 à s'élargir beaucoup sur une longueur de plus
 de quatre milles en s'avancant vers la mer
 Noire, & on apperçoit bientôt le beau rivage
 où est situé *Buyak-Dereb*. La beauté de cette
 situation l'a fait choisir par beaucoup de mi-
 nistres étrangers pour leurs maisons de cam-
 pagne. Ils y ont des maisons construites dans
 le goût oriental, que chacun perfectionne

été bâtis par les
s châteaux ont été
, pour avoir serv
& où l'on renferme
on veut faire mou
à la vue un effe
oits sont en point
neaux ; mais la si
lé *Roomily-Kissar*
ment frappante &
mpagné d'un vil
de terres basses
ontaines de la plu
les chrétiens grec
ncienne & enraci
isma, & regardent
religion d'aller en
récitant quelques

le canal commence
e longueur de plu
nçant vers la mer
tôt le beau rivage
a beauté de cert
beaucoup de mi
maisons de cam
s construites dans
un perfectionné

La manière, en y ajoutant les commodités eu-
ropéennes. Pendant l'été il s'y rassemble une La Thrace
société nombreuse & variée. Les promenades
du soir au clair de la lune y forment un spec-
tacle des plus gais qu'on puisse voir : cet as-
semblage de différentes nations, des groupes
nombreux de jolies femmes, leur air volup-
tueux, romanesque, & leurs vêtemens pitto-
resques, la fraîcheur du soir, le calme des
eaux de la mer couverte de bateaux & d'amans
donnant de sérénades à leurs maîtresses, &
l'accord de toutes les parties de cette scène,
conspirent à porter dans l'ame une jouissance
délicieuse.

Les hauteurs qui sont derrière le village de
Buyuk-Derch sont d'une beauté admirable ;
le rivage opposé a aussi de grands traits de
beauté ; le Lit du Géant, comme on l'appèle,
est une montagne élevée ; à l'extrémité occi-
dentale du rivage, est une prairie ou vallée,
au milieu de laquelle est un petit bois de pla-
tanes d'une grosseur extraordinaire : le sultan
va se promener de ce côté-là en été, & s'y
amuse à voir des charlatans, des danseurs de
corde du genre le plus grossier, délassément
qu'il paraît aimer beaucoup.

De l'aqueduc, qui est à l'extrémité de la
vallée, il y a un chemin d'environ quatre

La Thrace.

milles, qui conduit par une forêt au village de Belgrade, où résident encore quelques ambassadeurs. La forêt de Belgrade est très-grande, & s'étend le long de la côte de la mer Noire sur plus de cent milles. Le chataignier, le chêne & le platane y dominent & y sont d'une grande beauté; mais il est dangereux de se reposer sous ces ombrages délicieux, car les vipères y sont très-multipliées & très-venimeuses; & le bruit importun & fatigant d'un nombre infini de grillons, ne permettrait pas d'y goûter un moment de sommeil.

Le village de Belgrade est environné de tous côtés d'un bois épais formant une des plus belles forêts qu'on puisse voir. Il est amusant de voir, un jour de fête, les femmes grecques, élégamment vêtues, venir puiser de l'eau à une fontaine, la forme de leurs amphores ou cruches à deux anses, & les différentes attitudes qu'elles prennent en les portant sur leur épaule, retracent fortement l'antique; leurs danses, en tenant des guirlandes, et la musique assez grossière de leur lyre & des instrumens appelés *Zamboona* et *meskali*, font revivre aux yeux les usages de l'ancien temps.

Je fus présent à la cérémonie d'un mariage

ét. au village
quelques am-
rade est très-
la côte de la
illes. Le cha-
e y dominant
; mais il est
ces ombrages
nt très-multi-
ruit importun
e grillons, ne
moment de

environné de
nant une des
oir. Il est amu-
, les femmes
venir puiser de
de leurs am-
, & les diffé-
t en les por-
ortement l'an-
s guirlandes,
leur lyre &
a et *meskali*,
s de l'ancien
d'un mariage

DES VOYAGES. 101

entre un villageois & une villageoise ; la fête ~~_____~~
commença par une danse d'hommes se tenant ^{La Thrace.}
par la main, & animés par le son grossier
d'un rambourin & d'un fifre ; celui qui était
à la tête portait un petit drapeau ; les fiancés
étaient soutenus chacun par deux hommes,
& distingués par la richesse de leurs vêtemens ;
leurs cheveux ornés de longues & petites
plumes d'or ou de clinquant, & ceux de la ma-
riée, en particulier, tellement pendans sur son
visage, qu'ils faisaient l'office de voile. Cha-
cun des fiancés avait les mains liées ensemble
avec une forte de bracelet et des guirlandes
de fleurs. Lorsque tout le monde fut rassem-
blé dans une salle où le *papas* avait fait ses
préparatifs religieux, après avoir délié leurs
mains & lu l'office grec, d'une manière expé-
ditive, il les unit en plaçant sur leurs têtes
des couronnes de papier doré, qui furent en-
suite échangées entre elles. La dame du logis,
placée entre les époux, tint sa main sur les
couronnes pendant une courte prière durant
laquel le *papas* appliqua cinq fois un cachet
ou sceau sur la personne de la mariée, en
l'avertissant que les parties qu'il avait ainsi
scellées étaient consacrées exclusivement à son
mari ; l'encens & les bénédictions furent pro-
digués, & tous les parens des mariés les bai-

La Thrace.
 fèrent l'un & l'autre sur les tempes ; ils furent ensuite conduits dans le salon , assis sur le sofa , où on les traita avec un grand respect , & on leur offrit différens rafraîchissemens , ainsi qu'aux personnes qui les accompagnaient. Pendant cette cérémonie , on apporta divers petits présens à la mariée qui paraissait excédée de fatigue , ainsi que des honneurs qu'on lui faisait. On rendait à ceux qui apportaient des présens , des bouquets de roses liés avec de petites lames dorées , en leur disant : *allez & faites comme nous*. On chanta ensuite un épitalame ; le *papas* était aidé en cela par quelques jeunes gens , & le peuple qui attendait les mariés , au bas de l'escalier , les reconduisit en procession & faisant le tour du village , ce qui termina la fête dans laquelle il paraît qu'on avait suivi religieusement tous les usages anciens.

En retournant à Buyuk-Dereb , on observe que le rivage d'Europe devient escarpé & paraît avoir été attaqué violemment par les eaux ; près des îles Cyanées , on voit des vestiges marqués de l'action d'un volcan , qui peuvent conduire à penser que c'est ensuite d'une explosion de ce genre , que la communication des deux mers a été ouverte.

Du côté de l'Asie , nous nous trouvâmes

mpes ; ils furent
on , assis sur le
n grand respect,
raîchiffemens ,
accompagnaient.
apporta divers
paraissait excé-
honneur qu'on
qui apportaient
roses liés avec
leur disant : *allex*
anta ensuite un
n cela par quel-
le qui attendait
r, les reconduisit
r du village , ce
quelle il paraît
t tous les usages

reb , on observe
ent escarpé &
mment par les
on voit des ves-
n volcan , qui
e c'est ensuite
que la commu-
ouverte.

ous trouvâmes

rapprochés du grand château qu'on voit de ~~_____~~
Buyuk-Dereb , & qui a été bâti sur le lieu où ~~_____~~ La Thrace.
était autrefois un temple de Jupiter *Urius*.

On y a découvert une inscription gravée sur
le marbre , dont le sens est : « Le nautonier
» qui invoque Jupiter *Urius* , en dirigeant sa
» course vers les roches *Cyanées* ou vers la
» mer *Egée* semée d'écueils dangereux , peut
» naviguer en sûreté , s'il a fait un sacrifice
» au dieu dont la statue a été posée par *Philon*
» fils d'*Antipater* , comme un secours & un
» augure favorables aux navigateurs ». Le
marbre où est cette inscription est en Angle-
terre dans la collection du docteur *Mead*.

Près des ruines du château d'*Europe* est une
grande église , & plus loin un couvent & une
grande citerne que le peuple ignorant montre
comme le tombeau d'un géant.

A l'exception du château d'*Asie* , d'un palais
d'été du Sultan & d'une belle mosquée , les
deux rivages se ressemblent , celui d'*Europe*
n'est pas aussi habité , sur-tout par les Turcs.

Nous n'avons que des connaissances fort bor-
nées sur les manufactures de Constantinople ;
nous savons cependant qu'autrefois on ne fabri-
quait , à Constantinople , que des étoffes com-
munes & de peu de valeur ; la consommation
en était fort bornée , malgré les efforts que

~~La Thrace.~~ faisaient les fabricans pour imiter celles que les négocians tiraient de la Perse, des Indes & de l'Europe.

Dans les révolutions arrivées en Perse sous *Thamas Koulikan* & depuis la mort de ce prince, & sur-tout pendant la guerre qu'il a faite aux Turcs, le prix des étoffes était considérablement augmenté; les paysans fatigués & las de vivre dans le trouble, désertaient leur patrie & allaient s'établir dans des lieux plus paisibles & moins exposés aux horreurs de la guerre. C'est ainsi que la ville de Constantinople & ses faubourgs se sont peuplés d'un grand nombre d'ouvriers venus des Indes, de la Perse & de l'Asie.

C'est à peu-près dans ce temps-là qu'on fit des presses, des cylindres, des calandres, des ourdissoirs & autres machines propres à donner l'apprêt aux étoffes & nécessaires à leur fabrication. Quoique les entrepreneurs à qui le visir en avait confié la manutention n'aient pas de privilège exclusif, tout le monde s'en sert, parce qu'on y apprête bien les matières premières & les étoffes; que tout s'y fait avec soin & avec la plus exacte probité, & que la main-d'œuvre est fixée à un taux modique, avec défense aux directeurs de rien exiger de plus sans y être autorisés par le

ter celles que
se, des Indes

en Perse sous
mort de ce

guerre qu'il a
ses était confi-

ylans fatigués
e, désertaient

ans des lieux
aux horreurs

ville de Conf-
font peuplés

us des Indes,

s-là qu'on fit
alandres, des

opres à don-
naires à leur

eneurs à qui
ntion n'aient

monde s'en
les matières

out s'y fait
probité, &

n taux mo-
rs de rien

isés par le

ministère. On sent que personne n'est tenté de
se servir de la permission qu'on a laissée à La Thrace.
ut le monde, de faire tout ce qu'il voudrait
acun chez soi; on trouve mieux son compte
avoir recours aux calandres publiques.

Il y a à Scutari, qu'on regarde comme un
es faubourgs de Constantinople, des fabriques
de velours en couleurs & en or; les métiers
sont disposés comme les nôtres, mais les
filins en sont mauvais.

Quelques fabricans font, à Constantinople,
certaines toiles qui ne sont pas à négliger,
quoique celles de Salonique soient estimées
beaucoup meilleures; ils ourdissent ces toiles,
de sorte qu'elles aient une espèce de poil d'un
côté, qui est celui qui doit être plus près de
la chair, & ce n'est que le fil même qu'on
laisse long & épais, à peu-près comme nos
peluches de soie; ils en font certaines cami-
sols & jupons qui s'ouvrent par le devant,
avec des manches larges pour mettre sur la
chair nue quand on sort du bain, à cause
qu'avec ce poil qu'ils retournent en dedans du
côté de la chair, le corps est tout aussitôt
fluyé fort commodément.

On y fabrique plusieurs espèces d'ouvrages
en cuirs, très-bien travaillés, & entre autres

des selles de chevaux, avec tout l'attirail d'
 La Thrace. fini extraordinaire.

On y apporte, depuis 1740, de très-beaux
 maroquins que l'on doit aux ouvriers africains
 que la famine dispersa dans toute la Turquie.

Tous les voyageurs & historiens s'accordent
 à dire que la situation de Constantinople est
 la plus agréable & la plus avantageuse de l'univers
 vers ; il semble que le canal des Dardanelles
 & celui de la mer noire aient été faits pour
 lui amener les richesses des quatre parties du
 monde : celles du Mogol, des Indes, du nord
 le plus reculé, de la Chine & du Japon,
 viennent par la mer noire. On y fait passer
 par le canal de la mer blanche, les marchandises
 d'Inde de l'Arabie, de l'Égypte, de l'Éthiopie
 de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, &
 tout ce que l'Europe fournit de meilleur.

Aussi savons-nous que dès les temps les plus
 reculés, les Byzantins devinrent si puissans par
 cette position avantageuse, qu'ils osèrent im-
 poser des droits sur les vaisseaux des autres
 nations qui passaient devant leur port pour
 entrer dans le Pont-Euxin, & qui en revenaient
 naient ; mais les Rhodiens, qui étaient plus
 puissans qu'eux par mer, leur firent la guerre
 & les contraignirent de renoncer à ce droit.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance,

out l'attirail d'
 o, de très-bea
 ouvriers africai
 oute la Turqu
 riens s'accorde
 onstantinople e
 ntageusé de l'u
 des Dardanelle
 nt été faits po
 quatre parties d
 s Indes, du no
 & du Japon,
 On y fait passer
 he, les marchan
 e, de l'Ethiopi
 occidentales,
 de meilleur.
 es temps les plu
 nt si puissans pa
 u'ils osèrent im
 eaux des autre
 leur port pou
 & qui en reve
 qui étaient plu
 firent la guerr
 ncer à ce droi
 de Bonne-E

rance, lorsque les marchandises d'Asie se ~~_____~~
 ituraient par terre ou par la Méditerranée, *La Thirace.*
 onstantinople était l'entrepôt d'un grand
 mmerce. Dans le douzième siècle, il n'y
 ait aucune ville, excepté Bagdad, qui put
 être comparée pour le commerce: elle ren-
 rmaît alors des marchands de tous les pays,
 i y avaient tous formé des établissemens
 our la traite des marchandises de l'Inde.
 Depuis qu'on a doublé le cap de Bonne-
 pérance, & que les marchandises des Indes
 rivent par mer en Afrique & en Europe,
 commerce de Constantinople est fort dé-
 nu; ce qu'il faut attribuer aussi à la servi-
 tude des habitans, qui sont, pour ainsi dire,
 rivés de la propriété de leurs biens, & à la
 manière dont on traite les étrangers qui y sont
 xposés à de grandes avanies & à des pertes
 elles.
 Cependant, malgré ces raisons si propres à
 égouter les Francs du commerce de Conf-
 antinople, on y voit arriver bon nombre de
 leurs vaisseaux, & il n'y a guères de ces na-
 tions qui n'aient un ministre, plus pour proté-
 er leurs marchands que pour des intérêts po-
 tiques, n'y ayant guères que l'empereur &
 es Vénitiens qui en aient à démêler avec la
 Porte, à cause de la proximité de leurs états.

Les Anglais y ont fait pendant long-tem
 La Thrace. le commerce de la bijouterie. La concurr
 des Français. leur est devenue dangereuse
 cet égard. Les Français y ont aussi un com
 merce assez considérable de leurs draperies
 Carcassonne & d'autres endroits du Langued
 & du Dauphiné. C'est par la mer Noire qu
 se transportent à Constantinople toutes les fo
 rures qui viennent de Russie : les pelleteri
 que les Turcs tirent de Russie sont des mart
 zibelines, des peaux d'hermines & des pe
 gris. A Constantinople, ainsi que dans les a
 tres commerces du levant, il y a des courtier
 la plupart juifs, qui méritent assez la con
 fiance de ceux qui les emploient.

D
 eurs. —
 la nour
 vin, d
 parfum.
 DE tou
 éfenter
 ntredit,
 ent; ma
 ficile; d
 en des f
 rts & le
 couverts
 i, dans
 des d'ac
 tte disp
 omme ca
 faut co
 on veut
 uation,
 r eux,
 ut vivre
 ue, prat
 ons man

CHAPITRE V.

mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des boissons, du vin, de l'opium, du café, du tabac, des parfums.

DE tous les sujets d'observation que peut présenter un pays, le plus important, sans contredit, est le moral des hommes qui l'habitent; mais il faut avouer aussi qu'il est le plus difficile; car il ne s'agit pas d'un simple examen des faits; le but est de saisir leurs ressorts & leurs causes, de démêler les ressorts couverts ou secrets, éloignés ou prochains, qui, dans les hommes, produisent ces habitudes d'actions que l'on appelle *mœurs*, & cette disposition constante d'esprit que l'on nomme caractère: or, pour une telle étude, il faut communiquer avec les hommes que l'on veut approfondir; il faut épouser leur situation, afin de sentir quels agens influent sur eux, quelles affections en résultent; il faut vivre dans leur pays, apprendre leur langue, pratiquer leurs coutumes; & ces conditions manquent souvent aux voyageurs: lors-

La Thrace.

qu'ils les ont remplies, ils leur reste à monter les difficultés de la chose elle-même & elles sont nombreuses; car non-seulement il faut combattre les préjugés que l'on a contre, il faut encore vaincre ceux que l'on porte. Le cœur est partial, l'habitude fautive, les faits insidieux & l'illusion facile. Le conservateur doit donc être circonspect sans venir pusillanime, & le lecteur obligé de voir par des yeux intermédiaires, doit surveiller la-fois la raison de son guide & sa propre raison.

Lorsqu'un européen arrive en Turquie, qui le frappe le plus dans l'intérieur des habitans, est l'opposition presque totale de leurs manières aux nôtres; l'on dirait qu'un dessein prémédité s'est plu à établir une foule de contrastes entre les hommes & l'Asie de ce côté d'Europe.

Un caractère également remarquable, est l'extérieur religieux qui règne sur les visages & dans les propos, & dans les gestes des habitans de la Turquie; l'on ne voit dans les rues que mains armées de chapelets.

Il est encore dans l'intérieur des Orientaux, un caractère qui fixe l'attention de l'observateur; c'est leur air grave & flegmatique dans tout ce qu'ils font & dans tout ce qu'ils

reste à se
 elle-même
 on-seuleme
 que l'on re
 ceux que
 habitude
 on facile. L
 spect sans
 obligé de ve
 ie surveiller
 sa propre

ent, au lieu de ce visage ouvert & gai que
 ez nous l'on porte ou l'on affecte. Ils ont La Thrace.
 visage serein, austère ou mélancolique;
 rement ils rient : s'ils parlent, c'est sans
 mpressement, sans geste, sans passion. Ils
 outent sans interrompre, & ils gardent le
 ence des journées entières; s'ils marchent,
 est posément & pour affaires; toujours assis,
 passent des jours entiers rêvant, les jambes
 oisées, la pipe à la bouche, presque sans
 anger d'attitude.

La hauteur, qui détourne les Turcs de se
 communiquer aux étrangers; la prévention,
 qui leur fait mépriser tous ceux qui ne sont
 pas éclairés des lumières de l'islamisme, la
 vanterie & l'esprit mensonger des Grecs, ne
 permettent pas à un étranger de s'instruire fa-
 cilement, par un commerce suivi avec les uns &
 avec les autres, de ce qui pourrait donner
 une parfaite connaissance de leur caractère na-
 turel; ces moyens, praticables au milieu d'un
 peuple plus civilisé, échouraient ici; & ce
 n'est que par des recherches obstinées & sui-
 vies pendant quelques années, & dans une
 disposition favorable, qu'on peut tracer un ta-
 bleau qui ait quelque vérité, & qui ne soit
 pas altéré par les préventions & les faux juge-
 ments.

La hauteur, qui détourne les Turcs de se
 communiquer aux étrangers; la prévention,
 qui leur fait mépriser tous ceux qui ne sont
 pas éclairés des lumières de l'islamisme, la
 vanterie & l'esprit mensonger des Grecs, ne
 permettent pas à un étranger de s'instruire fa-
 cilement, par un commerce suivi avec les uns &
 avec les autres, de ce qui pourrait donner
 une parfaite connaissance de leur caractère na-
 turel; ces moyens, praticables au milieu d'un
 peuple plus civilisé, échouraient ici; & ce
 n'est que par des recherches obstinées & sui-
 vies pendant quelques années, & dans une
 disposition favorable, qu'on peut tracer un ta-
 bleau qui ait quelque vérité, & qui ne soit
 pas altéré par les préventions & les faux juge-
 ments.

~~Les~~ mens, ou par la légèreté à admettre des fa
 La Thrace. sans assez d'examen.

C'est aux loix canoniques que les Musulmans sont redevables de ce genre de vie simple & frugal, qui, de siècle en siècle, s'est perpétué chez eux sans beaucoup d'altération. Comme elles prononcent sur la nature des comestibles, en déterminant la pureté ou l'impureté légale des uns & des autres, il n'est point de Mahométan qui, conformément aux préceptes de sa religion, ne soit très-circospect sur la qualité des mets, & de tout ce qui est dans l'ordre des alimens.

De toutes les viandes de boucherie, celle du mouton & celle de l'agneau sont presque les seules dont ces peuples se nourrissent. Le bœuf paraît rarement sur leurs tables; la volaille est très-commune, même dans les maisons les moins aisées. Si les Mahométans mangent peu de gibier, c'est moins par dégoût pour cette viande, que dans la crainte de se nourrir d'un animal immonde qui aurait pu être tué contre l'esprit de la loi; d'ailleurs il en est beaucoup qui ont pour principe de ne jamais maltraiter les animaux; aussi dans aucun temps on ne voit chez ces peuples, ni parmi les princes, ni parmi les grands, ni parmi les simples

admettre des fa

mples citoyens, un goût bien marqué pour

la chasse.

La Thrace

que les Musul
 ère de vie simpl
 siècle, s'est per
 coup d'alteratio
 la nature des co
 pureté ou l'im
 s autres, il n'e
 onformément au
 soit très-circon
 , & de tout o
 ens.

Les Ottomans n'ont pas plus de goût pour le poisson que pour le gibier; il en est peu qui en mangent, & rien de ce qui appartient au genre des coquillages. Quant à la viande de porc & du sanglier, tous les peuples musulmans ont pour elle la plus grande aversion; ainsi il n'entre jamais de lard dans l'assaisonnement d'aucun de leurs mets.

Ils font toute l'année un grand usage des végétaux, des légumes, de la pâtisserie, du lait, du miel, du sucre, & des fruits qui sont délicieux dans toutes les contrées de l'orient; au reste leur cuisine est assez bonne. Ils ont une multitude de plats très-sains & très-sapideux; les entrées, les entremets, les rôtis même, qui sont ordinairement de mouton ou d'agneau, ne se servent que coupés par petits morceaux; jamais ils n'ont besoin de couteaux ni de fourchettes. La volaille que l'on sert à la broche est cuite de manière que l'on peut aisément la découper & s'en servir avec les doigts; la nation aime d'ailleurs de préférence toutes sortes de viandes hachées & préparées avec des végétaux; c'est ce que l'on appelle *dolma*.

La pâtisserie est aussi un plat favori de ces

boucherie, celle
 eau sont presque
 se nourrissent. Le
 urs tables; la vo
 e dans les maison
 ométans mangent
 par dégoût pour
 ainte de se nour
 i aurait pu être
 t, d'ailleurs il en
 rincipe de ne ja
 aussi dans aucun
 uples, ni parmi
 ds, ni parmi les
 simples

La Thrace. peuples; on en fait d'une grandeur énorme en viandes, en légumes, en fruits, en confitures: ces mets ressemblent, par leur légèreté & leur délicatesse, aux gâteaux feuilletés qu'on fait en Europe. Les cuisiniers, dont la plupart sont Arabes, excellent dans ces sortes d'appareils. Les Mahométans ne font pas grand usage des épiceries; la canelle, la girofle, la noix muscade, la moutarde, les sauces fortes, sont bannies de leurs tables.

Les repas de société ne sont pas communs chez eux. Dans presque toutes les maisons, particulièrement dans les familles distinguées, les hommes mangent séparément de leurs femmes; ils font deux repas par jour; ils dînent entre dix & onze heures du matin, & soupent à l'entrée de la nuit, une demi-heure avant le coucher du soleil. Le père de famille fait presque toujours seul ses repas; quel qu'il soit leur état & leur âge, rarement les autres s'y joignent; c'est la suite du respect profond dans lequel on les élève pour toute la durée de leurs jours; & même dans beaucoup de maisons ce sont eux qui servent à table; le père, l'aïeul, l'oncle & les convives les plus ordinaires, sont les parens, les amis intimes, & les cliens attachés à leur fortune.

Les enfans dînent & soupent ensemble;

La Thrace. lets apportent sur la tête les plats rangés sur des espèces de plateaux. Les tables sur lesquelles on dîne sont petites, rondes & de cuivre bien étamé; elles sont placées sur une espèce d'escabaut qui leur sert de pied, & par-dessous est une grande toile blanche ou bigarrée, que l'on étend, pour plus grande propreté, sur le parquet devant le sofa. Un ou deux amis avec le maître y sont assis sur les genoux, ou bien un pied allongé sous la table; les autres se placent tout autour sur des chaises qui tiennent lieu de chaïses.

La plus grande simplicité règne dans ces repas; on n'y voit ni nappe, ni assiettes, ni fourchettes, ni couteaux; plusieurs morceaux de pain sont épars sur la table, garnie aussi d'une salière simple, de cueillères de bois ou de cuivre: alors un domestique présente au maître de la maison, & à chacun des convives une serviette brodée aux deux bouts; on la jette d'un côté sur l'épaule droite, & on s'en couvre de l'autre le sein & les cuisses; on donne en même-temps à chacun une serviette ordinaire pour s'essuyer les doigts: on en a besoin à tout moment, parce que les premiers doigts de la main tiennent lieu de fourchettes.

Dès que le dîner est servi, chacun porte la main au plat, & c'est toujours le maître

ats rangés sur
tables sur les-
rondes & de
placées sur une
le pied, & par-
anche ou bigar-
us grande pro-
e sofa. Un ou
nt assis sur les
gé sous la table,
our sur des car-
aïses.

règne dans ces
ni assiettes, ni
fleurs morceaur
e, garnie aussi
lères de bois ou
que présente au
un des convives
x bouts; on la
roite, & on s'en
les cuisses; on
n une serviette
bigts: on en a
que les premiers
de fourchettes.
, chacun porte
ours le maître

qui commence. Le service est prompt, les mets se succèdent avec célérité, à peine a-t-on quelquefois le temps d'en prendre trois ou quatre bouchées. Dans les grandes maisons, le dîner est composé de vingt-cinq à trente plats. Le potage est servi le premier & le pilau le dernier. C'est un mets national fait de riz cuit au bouillon, auquel on ajoute quelquefois de l'agneau & du mouton ou de la volaille. Ce n'est que pour ces deux plats qu'on présente des cuillers.

Le *Khosch'ab*, par où se terminent tous les repas, est une boisson douce, faite avec des pistaches, des raisins secs, des pommes, des poires, des prunes, des cerises, des abricots, ou autres fruits cuits au suc & avec beaucoup d'eau: dans les maisons opulentes, on y ajoute quelquefois de l'eau rose, de la menthe, de fleurs d'oranges, ou d'essence de menthe.

Cette boisson est presque la seule dont on fasse usage. Peu de personnes demandent à boire pendant le repas, sur-tout en hiver, & on ne leur présente que de l'eau pure dans de grands vases de cristal. Chez les Européens, celui qui boit porte la santé aux autres; chez les Ottomans c'est le contraire. Lorsque quelqu'un a bu soit à table, soit hors de table,

La Thrace toute la compagnie le salue en portant la main droite sur le sein ou sur la tête, en proferant des paroles qui répondent à *grand bien vous fasse*. Cet usage est général dans la nation, sur-tout parmi les gens de qualité.

On commence & on finit le repas par une courte prière, telle qu'elle est prescrite par la religion. On ne se met jamais à table sans se laver les mains, & l'on n'en sort point sans se nettoyer la barbe & les mostaches avec l'écumé de savon. C'est une espèce d'ablution à laquelle tous se soumettent, non-seulement par propreté, mais encore par obéissance à la loi qui impose ce devoir à tout musulman. Au sortir du dîner, on présente la pipe & le café, & c'est par où se terminent tous les repas, soit de jour, soit de nuit.

Ces usages sont presque universels. Les grands dîners & les grands soupers, les tables somptueuses, en un mot, les festins n'y sont point connus chez eux, excepté dans les nuits du *Ramazan*, où les parens se rassemblent avec leurs amis les plus intimes, & où le grand visir traite avec pompe les différens ordres de l'état. Dans tout le reste de l'année, il n'est jamais question de ces fêtes ou de ces repas de société, ni au sérail, ni à la cour, ni dans aucune

tant la main
en proférant
nd bien vous
s la nation,
té.

epas par une
prescrite par
à table sans
ort point sans
hes avec l'é
d'ablution
eulement par
iffance à la
usulman. Au
pe & le café,
es repas, soit

s. Les grands
tables somp
y sont point
nuits du Ra
nt avec leur
d visir traite
l'état. Dans
amais quel
de société,
ans aucune

raison particulière, si ce n'est à l'occasion des
oces & de la circoncision des enfans.

La Thrace.

Les Mahométans en général mangent peu
de pain ; mais nous remarquerons qu'ils ont
pour cette première nourriture de l'homme
un sentiment de respect qui leur est particulier :
ils n'en parlent jamais qu'avec une espèce de
vénération, comme étant le plus précieux don
du ciel ; plusieurs mêmes ne se mettent jamais
à table qu'ils ne commencent par baiser res-
pectueusement le morceau qui est devant eux.
Le pain du sérail est supérieur à tous ; on le
fait dans le palais même. Cette boulangerie
fournit chaque jour le pain nécessaire à la table
du sultan, des dames de son *harem*, & des
principaux officiers du sérail.

Au reste, le gouvernement a pour maxime
de régler le prix des denrées & celui du pain
et de presque tous les comestibles, qui d'ail-
leurs sont exempts de droits à Constantinople
et dans la plupart des autres villes de l'empire.
A Constantinople, cette partie de la police
est du ressort du juge ordinaire de la capitale.
L'un de ses vicaires fait deux ou trois fois la
semaine une tournée générale dans la ville
pour vérifier le poids & la qualité du pain &
examiner les balances avec lesquelles on pèse
la viande & les autres articles. Il fait ordi-

nairement cette course à cheval & avec un cer- que
 La Thrac. tain appareil. Il est précédé de quatre jan- n a
 saires en grand uniforme, & suivi de plusieurs our
 bas-officiers, parmi lesquelles sont aussi des omir
 exécuteurs publics portant le *falaca*. C'est un fine
 instrument avec lequel on donne la bastonade s de
 sur la plante des pieds. Ceux qu'on surprend e. ce
 en malversation subissent ce châtiment dans e till
 le moment même, au milieu de la rue, & n cor
 toujours devant leur boutique ou leur magasin les. c
 . Les courses que fait le sultan, *incognito*, dans ne ou
 les différens quartiers de la capitale, ont presque eau,
 toujours pour objet la même surveillance. Il plus
 en est de même de celles du grand visir qui Les
 sont encore plus fréquentes. Ce premier mi- ute li
 nistre a le plus grand intérêt de voir par lui- nt rej
 même l'état des comestibles; sa sûreté per- r-tou
 sonnel en dépend. Il fait ces courses toujours l'illa
 travesti & à cheval: ses perquisitions sont e ces
 très-rigoureuses. Un ancien usage l'oblige, ans tou
 deux fois l'an, quelques jours après la célé- s ordr
 bration des deux fêtes du Beyram, de faire liquem
 ces courses publiquement & avec un certain ophér
 appareil. préc

Les Mahométans sont aussi sobres dans le tion:
 boire que dans le manger. L'eau est l'unique s perso
 boisson de la majeure partie de ces peuples. age q
 Les grands font communément usage d'une s n'en

& avec un cer
 e quatre janil
 ivi de plusieurs
 sont aussi de
 alaca. C'est un
 ne la bastonade
 qu'on surprend
 bâtiment dans
 de la rue, b
 u leur magasin
 incognito, dans
 le, ont presque
 surveillance. Il
 grand visir qui
 e premier mi
 e voir par lui
 sa sûreté per
 ourbes toujours
 quisitions sont
 sage, l'oblige,
 après la célé
 tam, de faire
 ec un certain
 obres dans le
 a est l'unique
 ces peuples,
 usage d'une

queur douce qu'on appelle *Scherbeth* : il y
 a de simple pour le peuple & de composée
 pour les maisons opulentes. L'ingrédient qui
 domine dans le premier est le miel & le sucre
 finé ; l'autre est une composition faite de
 de limon ou d'orange, de citron, d'orange
 de cèdre, de violettes, de roses, de safran,
 de tilleul, d'épine-vinette. Chez les grands,
 on conserve ces différens *Scherbeths* dans des
 vases de porcelaine ou de christal, & dont
 on se sert en deux cuillerées, mêlées dans un verre
 d'eau, offrent aux mahométans le breuvage
 le plus délicieux.

La Thrace.

Les foudres du *Courann* contre le vin &
 la liqueur qui a la vertu d'enivrer, les
 ont rejeter encore aujourd'hui avec horreur
 par-tout les dévots & par tous les zélateurs
 de l'islamisme. Nonobstant l'extrême sévérité
 de ces défenses, l'histoire nous apprend que
 dans tous les siècles, des mahométans de tous
 les ordres ont transgressé plus ou moins pu-
 bliquement ce point capital de la loi du
 prophète. On voit encore des violateurs de
 ce précepte, dans les différentes classes de la
 nation : mais ils ont le plus grand soin, sur-tout
 les personnes d'un certain rang, de n'en faire
 usage qu'avec la plus grande circonspection :
 & n'en boivent presque jamais qu'à leur sou-

per, afin d'enfevelir dans leur lit l'odeur de
 La Thrace. vin & les dangers de leur prévarication. Celui
 qui est sujet à cette passion ne s'ouvre ordi-
 nairement qu'au plus affidé de ses domestiques
 lui seul apporte à son maître les flacons, qui
 donne pour des tisannes prises chez l'apoi-
 caire; lui seul le sert à table; & lui présente
 boisson dans des coupes de cuivre ou d'argent
 pour en dérober la couleur aux yeux des enfans
 & du reste de la famille. En général, on use
 cet égard de la plus grande réserve, pour
 ne pas se perdre de réputation dans l'esprit
 public. Parmi les officiers des différens ordres
 de l'état, on en connaît peu qui fassent usage
 du vin; la religion & la crainte de nuire à leur
 fortune les retiennent également. Ce vice est
 encore bien plus rare chez les *Oulemas*, mi-
 nistres de la religion & de la loi, mais les
Derwicks, quoique voués à l'état monastique,
 y sont plus enclins que personne, ainsi que
 les soldats, les marins, & une partie de la
 bourgeoisie & du peuple. Ceux des malhe-
 rétiques, au mépris de la religion & de la
 loi, boivent du vin, ne se font pas scrupule
 plus de boire de l'eau-de-vie, qui est presque
 seule liqueur forte connue dans tout le Levant.
 Au reste, ils ne connaissent ni la bière, ni
 le cidre, ni le punch. L'opium chez eux sup-

D
 ve à
 rope.
 La na
 ur à ce
 ribue
 ions vo
 ions &
 es, do
 antages
 le de
 es.
 Les diff
 puis qu
 s effets
 la qua
 la force
 dinaire,
 aloès &
 ulentes y
 cocheni
 essence
 rafinem
 sage du
 a y emp
 heraudes
 ssi distin
 lectuaire
 erres sine

t l'odeur de
 cation. Cela
 l'ouvre ordi
 domestiques
 lacons, qu
 chez l'apoi
 ui présente
 ou d'argent
 ux des enf
 ral, on use
 sserve, pou
 dans l'espi
 fférens ord
 fassent usag
 le nuire à le
 . Ce vice d
 Dulemas, m
 loi, mais le
 monastique
 ne, ainsi qu
 partie de l
 x des malh
 gion & de l
 scrupule tou
 est presque
 ut le Levant
 la bière, t
 chez eux sup

se à toutes ces boissons si communes en
 rope.

La Thrace

La nation ne cesse pas de se livrer avec fu-
 ur à ce spécifique si nuisible à la santé. On
 tribue à l'opium la vertu d'exciter des sen-
 sions voluptueuses, & d'enivrer l'esprit d'il-
 lions & de charmes imaginaires des empiri-
 es, dont le pays abonde, en exagérant les
 antages, sur-tout sa qualité soporifique, &
 le de restaurer les estomacs faibles & dé-
 es.

Les différentes sortes d'opiat que l'on en fait
 puis quelque temps, s'appellent *madjounn*.
 s effets en sont plus ou moins violens, se-
 la qualité des ingrédiens qui le composent
 la force des tempéramens. Le *madjounn*
 dinaire, est un mélange d'opium, de pavot,
 aloès & de diverses épiceries. Les personnes
 volentes y ajoutent encore de l'ambre gris, de
 cochenille, du musc, & autres aromates
 essences précieuses. On y met encore plus
 raffinement pour celui qui est destiné à
 usage du sultan & des grands de l'empire.
 n y emploie les perles fines, les rubis, les
 heraudes & le corail, réduits en poudre.
 aussi distingue-t-on ces opiats sous le nom
 lectuaire précieux, ou plutôt spécifique de
 erres fines. Le moindre pot revient à trois

La Thrace. On a peine à concevoir la quantité de différens *nadjounns* qui se consomment dans l'empire. Ceux qui en font le plus d'usage sont les personnes qui ont abandonné le vie soit par raison de santé, soit par un retour de scrupule de dévotion : elles s'en débarrassent alors amplement par cet opium, de la plus simple, à l'usage du peuple, est ordinairement préparé en forme de pilules. On les porte sur soi dans de petites boîtes, & on en prend une ou deux, plusieurs fois dans la journée, tantôt avec un demi-verre d'eau, tantôt avec une tasse de café.

On doit encore ranger dans la classe de ces électuaires le *tennsoukh*, ou il n'entre aucune espèce d'opium. Il est composé de muscade, d'aloès, d'ambre gris, de perles fines, de saffran de rose, quelquefois même d'essence de rose. On en fait de plusieurs formes avec des moules, mais toujours plates, les deux surfaces unies. Un très-grand nombre de mahométans, les femmes, sur-tout, portent constamment sur eux de ce *tennsoukh*, à cause de l'odeur agréable qu'il exhale; plusieurs même par un raffinement de volupté, le prennent en petits morceaux avec une tasse de café. Le goût extrême de la nation pour tous ces ob-

est un moyen de fortune pour une infinité de citoyens qui en font le commerce. Plusieurs d'entre eux sont spécialement attachés au sérail & aux hôtels des grands. Les médecins & les chirurgiens, en vertu d'un ancien usage, sont tenus chaque année vers l'équinox du printemps, d'envoyer à tous les seigneurs dont ils ont la confiance du *madjounn* & du *unnfoukh* de différentes compositions faites par eux-mêmes ou sous leurs yeux. Cette attention leur vaut en retour les présens les plus riches. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, c'est qu'aujourd'hui l'usage de ces différens spécifiques est aussi général que celui du café, du tabac & des parfums.

Il n'est point de ville, de village, de bourgade, dans toute l'étendue de la monarchie, qui n'ait ses cafés. On en voit par tout, même dans les promenades publiques, & le long des grandes routes. La plupart sont bâtis en forme de *kiosckhs* & presque toujours dans les sites les plus gais & les plus attrayans. Dans les campagnes, ils sont ombragés par de grands arbres, ou par des treillages de vignes, & garnis au dehors de larges bancs qui tiennent lieu de sofa. Par-tout ils sont fréquentés à chaque instant du jour. Dans les lieux où les gens oisifs y passent des heures en-

La Thrace.

La Thrace. tières, fumant, jouant aux dames & aux échecs, & s'entretenant des nouvelles de temps; c'est-là que les romanciers et les joueurs déploient leurs talens, sur-tout en parler, en racontant des fables & des histoires, avec cette grace & cette énergie qui sont propres à la langue nationale. Ils se tiennent ordinairement à des contes amoureux ou à des faits héroïques qu'ils embellissent avec art par des vers, des apothéogames & des sentences prises dans les auteurs les plus célèbres de l'orient. Ces assemblées sont composées que de simples citoyens; ordinairement y voit-on un seigneur ou un officier de marque. Ceux-ci ne s'arrêtent ordinairement que dans les cafés situés hors des villes ou sur les grandes routes, lorsqu'ils sont en voyage & cela pour se reposer quelques momens & y prendre du café.

La passion des orientaux pour cette liqueur est au-dessus de toute expression. Dans tous les ordres de l'état, les hommes, les femmes & les enfans en prennent indifféremment pendant toute l'année, non-seulement au déjeuner, après le dîner, après le souper, mais encore à chaque instant du jour. Par-tout où l'on va, quelque visite que l'on fasse, chez les grands, dans la bourgeoisie, chez les ma-

étans
ans le
s bou
s ma
ar pré
n en d
ême, à
uez eu
eux ou
n se fer
r des
ffes pou
lles son
i de ven
souvent
Nous n
auvaies
ons poin
l a la ve
gestion,
s aigreu
l est plu
iteuses q
ette discu
ais, à e
on qui en
t difficile
l'homme

étans, chez les chrétiens, dans les maisons, La Thrace.
 dans les bureaux, dans les magasins, dans
 les boutiques, à la ville ou à la campagne,
 les maîtres du logis commencent toujours
 à présenter du café. Si la visite est longue,
 on en donne une seconde, même une troi-
 sième, à des reprises différentes. Il est vrai que
 chez eux les tasses sont petites; il en faut
 deux ou trois pour en faire une de celles dont
 on se sert en Europe. On les présente toujours
 sur des soucoupes, ou plutôt dans d'autres
 tasses pour empêcher qu'on se brûle les doigts.
 Elles sont communément de cuivre, d'argent
 ou de vermeil; chez les grands elles sont d'or
 et souvent même enrichies de pierreries.

Nous ne parlerons pas ici des bonnes ou des
 mauvaises qualités du café; nous n'examine-
 rons point s'il est nuisible ou non à la santé;
 si il a la vertu de chasser le sommeil, d'aider la
 digestion, de précipiter les alimens, d'éteindre
 les aigreurs; si il a une propriété corrosive;
 si il est plus utile aux personnes grasses & pi-
 citeuses qu'aux hommes maigres & bilieux:
 cette discussion appartient aux gens de l'art;
 mais, à en juger par l'expérience d'une na-
 tion qui en fait l'usage le plus immodéré, il
 est difficile de croire que le café soit ennemi
 de l'homme.

La Thrace. On n'estime dans tout le pays que le *moka* sa préparation est des plus simples : après avoir torréfié le grain, on le pile, on le réduit en poudre très-fine dans un mortier de bois, de marbre ou de bronze ; on en met cinq ou six petites cueillerées dans une cafetière de cuivre étamé, au moment que l'eau bouillonne, on a soin de retirer ce vase toutes les fois que l'écume s'élève, jusqu'à ce qu'elle soit absorbée par l'eau elle présente avec elle une surface unie. On ne conserve jamais le café grillé & pilé que dans des sacs ou des boîtes de cuivre que l'on ferme hermétiquement pour empêcher qu'il ne s'évapore ; plus il est frais, & plus il est agréable : aussi dans les grandes maisons on a soin d'en brûler tous les jours.

On en trouve d'ailleurs dans une infinité de boutiques, uniquement établies pour la vente du café frais. A Constantinople, comme dans toutes les grandes villes de l'empire, il y a encore un endroit public, un magasin immense, où l'on ne fait que brûler & piler du café ; celui de *moka* l'est toujours séparément de celui des îles : une infinité de citoyens y apportent le leur en grains, & moyennant quelques sous on le leur rend torréfié, moulu & tamisé. Les directeurs de cet établissement ne se permettent jamais la moindre

malversation

malversation
 alité
 Les M
 it ni a
 cre. C
 out na
 penda
 res séc
 tre dan
 lui que
 age n'a
 Comm
 t d'un
 y est m
 habitude
 Musul
 ngt pipe
 blupté,
 beauté
 bac. Les
 in, de r
 les sont g
 en or,
 aux d'an
 rail très
 mmes de
 rics. Le
 très-sim
 Tome

que le *moka* , ni dans le poids , ni dans la ~~qualité~~
 : après avoir la qualité du café que chacun leur apporte. La Thrace

le réduit en Les Mahométans n'en prennent jamais ni au
 r de bois, et ni à la crème, moins encore avec du
 et cinq ou six cre. Ce peuple n'aime point à altérer le
 ère de cuivre goût naturel de ce breuvage; on a coutume
 ouillonne, pendant de présenter à ses amis, des confi-
 es fois qu'il res sèches ou liquides avant le café que l'on
 béré par l'eau tre dans le cours de la journée; mais pour
 ace unie. On lui que l'on donne au sortir des repas, cet
 é & pilé que age n'a jamais lieu.

Comme le café, on peut dire que le tabac
 e cuivre que t d'un usage universel chez les Ottomans;
 ur empêcher y est même porté à l'excès. Livrés à cette
 frais, & plus y est même porté à l'excès. Livrés à cette
 grandes maî bitude dès l'enfance, il n'est presque pas
 les jours. Mufulman qui ne fume six, dix, & même
 ne infinité deingt pipes par jour; réunissant le luxe à la
 pour la venolupté, ils mettent autant de recherche dans
 comme dans beauté des pipes, que dans la qualité du
 apire, il y tabac. Les tiges en sont ordinairement de jas-
 magasin imin, de rosier, de noisetier, de cerisier, &c.;
 ûler & pile les sont garnies dans leur étendue en argent
 jours séparen or, & toujours terminées par des mor-
 finité de caux d'ambre blanc, d'ambre jaune ou de
 s, & moyennrail très-artistement travaillés; celles des
 end torréfiéesmmes de condition sont enrichies de pier-
 de cet étaries. Le commun du peuple n'en a que
 s la moindre très-simples, qui sont plus ou moins bon-

~~La Thrace.~~ La Thrace. tabac, sont d'une terre très-fine préparée avec un art particulier : il y en a même qui sont dorées.

Comme il est de la politesse chez eux d'offrir des pipes à tous ceux qui se présentent dans leurs maisons, on voit dans leurs antichambres, & même dans les salons des grands vingt, trente, quarante de ces longues pipes rangées verticalement dans des entailles de tablettes faites pour cet objet. Assis le long du sofa qui garnit le pourtour de la chambre, chacun a la sienne posée sur le tapis ou la natte qui couvre le parquet; cependant le fourneau posé sur une petite assiette ronde de cuivre ou d'étain, destinée à recevoir les cendres du tabac à mesure qu'il se consume : lorsqu'on est dans des pièces de médiocre grandeur les pipes se croisent tellement, qu'il faut une attention extrême pour ne pas exposer ses dents aux chocs qui pourraient en résulter. Quand deux hommes seulement fument dans une chambre, sur-tout en hiver, on y est dans un atmosphère qui ressemble à un brouillard épais; les habits, les fourures, les vêtements, les meubles, en un mot, tout ce qui est dans les maisons, est empregné de l'odeur du tabac.

L'usage
quent,
e forte
ortent
nettent
u d'une
eux ou
es vis
e drap
n été fu
oit dans
es envir
ans avoi
enus de
es font p
ffis sous
ulman ab
afé, prof
oumet fa
roit dans
els.
Enfin,
pipe, q
ant; leur
u'ils trav
roit, le
t le papie
ent de la

L'usage de fumer est si général & si fréquent, que ceux qui y sont le plus adonnés, ne sortent jamais de leurs maisons qu'ils n'emportent avec eux leur tabac & leur pipe. Ils mettent le tabac dans un petit sac de satin, ou d'une étoffe de soie; & la pipe, brisée en deux ou trois morceaux qui se remontent avec des vis d'argent, est renfermée dans un étui de drap attaché à la ceinture sous l'habit: on étoit sur-tout, on ne va jamais se promener, soit dans les promenades publiques, soit dans les environs des villes, soit à la campagne, sans avoir sur soi ces objets de volupté, dépendans de véritables besoins. Les seigneurs se font porter par des laquais qui les suivent: assis sous un arbre ou sur le gazon, le Musulman allume sa pipe, prend une tasse de café, profère respectueusement le nom de Dieu, se soumet sa destinée aux décrets du ciel, & se croit dans ce moment le plus heureux des mortels.

Enfin, tel est le goût des Musulmans pour la pipe, qu'ils ne la quittent pas même en écrivant; leur manière d'écrire le permet, puisqu'ils travaillent assis sur un sofa, le corps droit, le dos même appuyé contre le coussin & le papier posé sur un carton fin qu'ils tiennent de la main gauche: un subalterne ne se

~~La Thrace.~~ permet jamais de fumer devant son chef ou devant un officier supérieur en grade; ces lois de décence sont également observées par les enfans à l'égard de leur père, de leurs ayeux, de leurs oncles, &c. chacun d'eux ne fume qu'en son particulier ou dans la société de ses égaux. Indépendamment de la pipe, depuis quelques années, les Ottomans montrent aussi beaucoup de goût pour le tabac rapé; presque tous les grands en prennent, & leur exemple gagne insensiblement dans les autres classes de la nation.

Parure.
Equip
peste.

LES p
êtement
ement d
on exc
parmi le
ont usag
hes étof
cherchée
e prix q
e rayées
n or & e
e sont ce
nes; les
rgent sur
Parmi l
uer les f
nent fine
orme d'un
Chals, qu

CHAPITRE VI.

Parure. — Couleur. — Effets. — Mobilier. — Equipages. — De la propreté. — De la peste.

LES préceptes de la loi sur la simplicité du habilement ne sont plus aujourd'hui scrupuleusement observés par la nation ottomane. Si l'on excepte les *oulemas* & quelques dévots parmi les laïcs, toutes les familles opulentes ont usage des habits de soie & des plus riches étoffes. Celles des Indes sont le plus recherchées. Leur diversité est infinie, tant pour le prix que pour la qualité; il y en a d'unies, de rayées en fleurs de toute espèce, en soie, en or & en argent. Ces deux dernières qualités ne sont cependant que pour l'usage des femmes; les hommes ne portent jamais ni or, ni argent sur leurs habits.

Parmi les étoffes des Indes, il faut distinguer les *schals* qui sont d'une laine extrêmement fine & du plus grand prix; ils ont la forme d'un carré long. Les plus amples de ces *schals*, qui ont communément douze pieds de

long sur quatre de large, pourraient passer dans une bague; ils servent de ceinture aux hommes comme aux femmes, tout le long de l'année. En hiver, les hommes soit à pied soit à cheval, s'en couvrent la tête pour garantir du mauvais temps; les dames d'un certain rang les préfèrent aux mouffelines les plus précieuses, & aux étoffes le plus richement brodées. Le peuple porte des schals communs & travaillés dans le pays.

Les pelleteries sont le plus grand luxe de l'un & l'autre sexe. Il n'est point de simple artisan, de soldat, de payfan qui ne porte en hiver une pelisse de peau d'agneau, ou de mouton, de chat, d'écureuil, &c.; l'hermine, la martre, le renard blanc, le petit gris, mais sur-tout la zibeline, forment les garde-robes des familles opulentes & des personnes distinguées. Ces fourrures sont aussi les habits de gala des ministres, des seigneurs de la cour & des principaux officiers de tous les ordres de l'état. Ce n'est jamais une affaire de mode, mais un devoir d'étiquette, de prendre ou de quitter quatre fois l'an ces différens vêtemens. Les jours en sont fixés tous les ans à la volonté du souverain.

Le renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries est réservée à S. H., aucun

raient passer grand dans l'empire n'a la liberté de porter
 ceinture au cette fourrure. Il arrive quelquefois que le mo-
 ut le long de rque en fait présent au grand visir, & alors
 soit à pied est permis à ses ministres de s'en revêtir dans
 tête pour les grands jours. Lorsque le sultan accorde cet
 dames d'un honneur à un *pacha* ou à un seigneur de la
 ouffelines le pour; cette destination est toujours une mar-
 e plus riche que de la plus grande faveur, ou la récom-
 es schals com- pence d'un service signalé. Les femmes se ser-
 vent indistinctement de toutes ces fourrures,
 grand luxe de chacune ne consulte que son goût & ses
 nt de simple moyens. Comme dans ces contrées les maisons
 i ne porte ont légèrement bâties, que presque tous les
 neau, ou de appartemens sont percés de plusieurs croisées,
 ; l'hermine que la nation ne connaît guères l'usage ni des
 et gris, mais cheminées, ni des poëles, & que plusieurs
 s garde-robes travaillent chez eux sans feu, les fourrures
 onnes distin- deviennent alors un objet de nécessité & de
 les habits de luxe tout à-la-fois. Par ces détails on peut ju-
 de la cour ger qu'elle est la consommation des pelleteries
 as les ordres dans toute l'étendue de l'empire; presque tou-
 e de mode es se tirent de la Russie, dont le commerce
 rendre ou de ur cet article est immense dans les états otto-
 ns vêtemens mans.

s à la volonté Si parmi les musulmans, les hommes s'écartent
 es principes de la loi sur la nature des étoffes
 ase de toutes qu'ils emploient à leur vêtement & à leur parure;
 H., auant on peut juger avec qu'elle liberté les femmes en

 La Thrace.

La Thrace.

usent, elles pour qui la loi est infiniment plus indulgente; il n'en est point qui n'ait des boucles d'oreilles, des brasselets, des colliers & des boucles de ceinture en or & en argent. Dans les rangs élevés, ces ornemens & ces bijoux sont en perles fines, en diamans & en pierreries. Le luxe est quelquefois si exagéré chez les femmes, qu'elles portent cinq ou six bagues à-la-fois; tous les doigts en sont garnis, même le pouce. Leurs hautes coëffures sont toujours de mouffeline unie, ou brodée, ou peinte de toutes les couleurs, sont ordinairement garnies de fleurs, de diamans, de rubis, & d'émeraudes. Quelques-unes portent aussi l'imitation des sultans, des plumes de héron. Les femmes d'un état médiocre portent au cou de longues chaînes d'or qui descendent jusqu'au milieu du corps; il y en a même qui sont composées de soixante à quatre-vingt sequins neufs, ou bien de médailles de différentes grandeurs & de différentes formes. Il est encore d'usage, chez les femmes de qualité, de tenir dans leurs mains un long chaapelet, dont les grains sont pour l'ordinaire de jaspe, ou d'agate, ou d'ambre blanc, ou de corail très-artistement travaillé; les femmes comme les hommes s'en servent par manière d'

finiment plu
n'ait des bou
es colliers
& en argem
emens & ce
diamans & e
is si exagér
nt cinq ou si
en sont gar
es coëffures
u brodée, o
ont ordinair
ans, de rubi
ortent aussi,
es de héros
e portent a
si descende
en a même
quatre-ving
elles de diffé
es formes. L
mes de que
n long che
ordinaire de
planc, ou de
les femme
manière d'a

husement & de contenance. On peut les com-
parer aux éventails des femmes européennes.

~~La Thrace.~~
La Thrace.

Les modes qui tyrannisent tant l'esprit des
femmes en Europe, n'agitent guères le sexe
en orient; c'est presque toujours la même
coëffure, la même coupe d'habits, le même
genre d'étoffes. On ne doit point s'étonner de
cette stabilité de la nation dans ses goûts
& dans ses usages, puisque ni à Constanti-
nople, ni dans aucune ville de l'empire on
ne voit point de ces marchandes de modes
intéressées à aiguillonner l'insouciance & la
rivolité, par la mobilité perpétuelle de leurs
inventions.

C'est en vain qu'on chercherait chez les maho-
méétanes cette élégance & ces graces enjouées
qui semblent être le partage des femmes euro-
péennes; mais si elles ne peuvent se flatter de ces
avantages, elles en sont amplement dédomagées
par la noblesse du costume & par les charmes de
la belle nature; de belles formes, des yeux noirs
& vifs, un teint frais & vermeil, un abord no-
ble & majestueux, semblent distinguer les
femmes de ces contrées. Elles n'ont point re-
cours à ces prestiges, par lesquels on cherche
vainement à réparer l'outrage du temps ou à
voiler les désordres des passions. Les maho-
méétanes ne connaissent ni le fard, ni le rouge

Elles ont cependant la manie de teindre la moitié de leur ongles avec une espèce d'argile rougeâtre, que l'on appelle *kinna*; elles aimant encore à se peindre les sourcils, & plus communément les paupières avec une préparation d'antimoine & de noix de galle, que l'on appelle *surmé*.

Les fausses boucles, les toupets, la poudre, la pomade, en un mot, cet attirail tout à la fois si important & si pénible des toilettes européennes leur est absolument étranger; elles portent leurs cheveux tels que la nature leur les donne; ils sont simplement tressés, retombent sur leurs épaules, ou sont relevés avec grâce & roulés autour du turban de mouffeline qui forme leur coëffure.

Les femmes mahométanes s'attachent beaucoup plus à la richesse des vêtemens qu'à l'élégance de leurs formes, ce que peut-être l'on pourrait attribuer à la vanité, car ce sentiment l'emporte presque toujours chez elles sur le desir de plaire. En effet, ne vivant qu'avec les personnes de leur sexe; jettées, lorsqu'à peine elles sont arrivées à l'âge de la puberté, dans les bras d'un homme qu'elles regardent plutôt comme leur maître que comme leur époux, ne voyant les autres hommes qu'à travers les grilles & les jalousies, condam-

elles enfin pour toujours à la retraite la plus ~~_____~~
 goureuse, il est difficile qu'elles aient l'idée La Thrace.
 même de ce qu'on appelle coqueterie ; c'est
 un art qui paraît leur être absolument étranger.

Par une suite des mœurs particulières à
 cette nation, les femmes sortent rarement de
 chez elles ; mais, lorsqu'elles paraissent en
 public, elles sont vêtues d'une longue robe ;
 deux voiles de mouffeline leur couvrent le
 visage. Le premier part du milieu du nez &
 descend jusqu'à la ceinture en couvrant leur
 sein ; le second enveloppe la tête jusqu'aux
 épauières ; le tout est arrangé de façon qu'on
 ne leur voit à peine les yeux.

Les femmes chrétiennes du pays, mais
 principalement les Grecques qui, dans la vie
 privée, jouissent d'une liberté presque égale
 à celle des Européennes, adoptent quelquefois
 les modes de celles-ci, & font même usage
 du rouge & du blanc ; mais si elles se per-
 mettent de copier les manières & l'élégance
 des femmes étrangères, elles n'osent cepen-
 dant jamais paraître en public autrement vê-
 tues que les femmes musulmanes.

En général les femmes, de quelque nation
 qu'elles puissent être, ne paraissent jamais en
 public que sous les dehors les plus décens,
 soit dans leur vêtement, soit dans leur main-

La Thrace. tien. Quoique toujours voilées, elles se donnent bien de garde de porter de hautes coëffures & de laisser appercevoir quelque recherche ou une certaine élégance dans leur manière d'être mises. La police est très-sévère sur ce point. De temps à autre, elle renouvelle ses défenses, par la bouche des hérauts dans tous les quartiers de la ville. Une sévérité de ce genre étonne sans doute les Européens, mais elle ne paraît point extraordinaire à un peuple accoutumé à plier sous l'autorité souveraine & dans un pays où le gouvernement veille sans cesse sur tous les objets qui intéressent le maintien des bonnes mœurs.

On est encore plus sévère à l'égard des hommes & sur-tout des sujets non mahométans : ceux-ci sont tenus à la plus grande simplicité dans leur vêtement, aux formes les moins recherchées & aux couleurs les plus rembrunies. La police est toujours vigilante sur cet article, mais plus particulièrement encore aux époques de chaque nouveau règne. A peine un sultan est-il monté sur le trône, qu'il s'occupe de ces objets, fait revivre les anciens réglemens & donne les ordres les plus sévères pour leur exécution. Cette conduite n'est pas toujours l'effet d'un caractère dur & inhumain, mais celui d'une politique dirigée

RALE
 les se donne
 es coëffures
 ue recherché
 leur manières
 sévère sur
 enouvelle
 auts dans tou
 évérité de
 opéens, ma
 e à un peup
 é souveraine
 ement veill
 i intéresser

r les principes même du gouvernement. —————
 n monarque croit qu'il est de son intérêt de La Thrace.
 nner, dès les premiers jours de son règne,
 s marques éclatantes & de son zèle pour le
 aintien de tout ce qui concerne l'ordre public,
 de son inflexibilité contre tous ceux qui se
 rmettent la plus légère défobéissance aux
 dres émanés du trône; il est de la plus grande
 ortance pour lui d'entretenir dans tous les
 prits ce principe de crainte servile & de
 umission aveugle qui fait le premier ressort
 le seul peut-être de tout gouvernement
 spotique.

l'égard de
 s non mahom
 plus grande
 x formes les
 urs les plus
 urs vigilantes
 èrement en
 veau règne
 r le trône
 revivre les
 res les plus
 te conduite
 ère dur &
 que dirigée

Le blanc & le vert sont les couleurs les plus
 tinguées dans la nation; les sultans eux-
 mes leur donnent la préférence & s'en re-
 tiffent, sur-tout dans les grandes cérémonies.
 es principales enseignes des ordres de l'em-
 re sont vertes ou blanches indistinctement;
 aunes sont unies, les autres bigarrées ou
 odées en or; on y voit tantôt des versets du
 ourranni, tantôt le sabre d'Aly. On fait que
 satin blanc est l'uniforme ou l'habit de gala
 grand-visir, & le drap blanc celui du
 ouphti, tous deux comme vicaires & repré-
 ntans du souverain, l'un pour le temporel,
 outre pour le spirituel: le satin vert est aussi
 habit d'ordonnance de tous les pachas à trois

La Thrace. queues , en qualité de lieutenans du mar-
 que , dans les provinces confiées à leur
 administration , & le drap vert , la robe de
 cérémonie des *Oulemas* , comme étant les
 ministres de la justice , de la loi & de la religion
 , au nom & sous l'autorité du sultan qui
 est l'imain suprême ou le premier pontife de
 l'islamisme. D'ailleurs , le turban vert est ex-
 clusivement réservé à tous les *Emirs* descendus
 dans d'Aly. C'est par là qu'on les distingue
 du reste de la nation. A moins d'être émir
 aucun mahométan n'ose employer la mousseline
 verte dans son turban.

Chez les mahométans , le premier des meubres
 c'est le *sopha* ; toutes les pièces des appartemens
 en sont garnies ; il tient lieu de canapés , de
 fauteuils , de chaises , de bergères dont l'usage
 n'est guère connu en orient ; il y a une infinité
 de grandes maisons dans Constantinople même ,
 où l'on aurait peine à trouver une chaise ; par-
 tout on ne voit que des *sophas* qui garnissent
 le pourtour d'une pièce & offrent de tous côtés
 un siège large & commode ; on s'y allie les jam-
 bes croisées ; attitude qui peut qu'inspirer le
 goût de la mollesse & le plus grand éloignement
 pour la vie active. Ces *sophas* , sur-tout dans les
 appartemens des dames , sont de drap , de velours
 ciselé ,

autres
 remen
 es con
 es gira
 inées
 leaux
 eine le
 n géné
 une ma
 n marb
 nes au-
 mi les
 &
 des eff
 ors un s
 echerche
 ève da
 xe défo
 approche
 t qu'il a p
 nodes.
 On retr
 rientales
 mahométa
 ts ordina
 éens. Le
 eur somn
 hambres

autres étoffes auffi précieuses , c'est à pro-
 remment parler le seul meuble de la maison. La Thrace.
 es commodes, les consoles, les encoignures,
 es girandoles, les lustres, les bras de che-
 ainées, les boiseries, les tapisseries, les ta-
 leaux sont des ornemens dont on connaît à
 eine le nom dans les villes mahométones.
 n général, les salons & les pièces principales,
 une maison n'offrent qu'un mur blanc peint
 n marbre & percé de doubles croisées les
 mes au-dessus des autres. Si quelques-uns
 rmi les grands veulent s'écarter de l'usage
 & se procurer des ouvrages d'Europe
 des effets de prix & de goût, ils ont pour
 ors un soin extrême de dérober ces futiles
 recherches aux yeux d'un public toujours
 èvère dans les traits qu'il lance contre tout
 luxe défordonné, quand sur-tout ce luxe se
 approche des coutumes des nations étrangères,
 qu'il a pour objet leurs productions & leurs
 modes.

On retrouve l'ancienne simplicité des mœurs
 orientales dans la manière de se coucher des
 mahométans. Ils ne connaissent encore ni les
 lits ordinaires, ni les lits de parade des Euro-
 péens. Les hommes & les femmes prennent
 leur sommeil sur le *sopha* : dans toutes les
 chambres à coucher on a soin de ménager de

La Thrace. vastes armoires, où pendant la journée on en ferme les matelas; les draps, les couvertures, les oreillers; le soir on fait le lit sur le *sopha* même, ou sur une espèce d'estrade, haute d'environ un pied, qui règne dans presque toutes les chambres. Comme les lits disparaissent pendant le jour, on n'en voit jamais dans aucune maison, si ce n'est en cas de maladie ou d'infirmité, alors le malade garde le lit sur le *sopha* même.

La maison souveraine est la seule dans l'empire qui ait des lits de parade & des appartemens tapissés en damas ou en riches étoffes; c'est une sorte de distinction réservée au monarque, aux princes du sang & aux *cadinn* du *harem* de sa hauteffe; une ancienne coutume exige même que du moment qu'une *cadinn* est enceinte, le sultan ordonne pour sa chambre à coucher un nouveau meuble, qui consiste en une tapiserie, un lit & un *sopha* brodé en perles, en rubis & en émeraudes.

Au reste, on ne doit pas croire que cette simplicité, qui restreint le mobilier de la plus grande partie de la nation, pour ainsi dire, au seul nécessaire, dérive uniquement de la rusticité & de la barbarie primitives des Ottomans; elle tient à leur genre de vie, à l'empire des préjugés, à la stabilité de leurs coutumes.

umes
 ations
 où vit
 œurs
 ommu
 ajout
 iques,
 ens de
 a capita
 grands &
 empire.
 oser sa
 étermin
 ces en b
 les peu r
 e dérober
 atrimoine
 mans de
 ais du lu
 Dans to
 e sont qu
 s dédaign
 nt les cou
 le du lux
 e l'appa.
 es: le chev
 ssi la natio
 utes les
 Tome

journée on en
 es couvertures
 lit sur le soph
 estrade, ha
 dans presque
 les lits dispa
 en voit jamai
 en cas de ma
 alade garde l
 eule dans l'em
 & des appare
 riches étoffes
 servée au mo
 c aux *cadim*
 ancienne cou
 oment qu'au
 donne pour
 meuble, qu
 t & un *soph*
 meraudes.
 ire que cette
 er de la pla
 ar ainsi dire
 ement de l
 ves des Otto
 vie, à l'em
 de leurs cou
 tumes.

umes, à l'ignorance où ils sont de celles des
 nations étrangères, enfin à l'état de solitude
 où vit chaque famille, suite naturelle des
 mœurs publiques qui ne permettent aucune
 communication entre les deux sexes. On peut
 ajouter encore les maux physiques & poli-
 tiques, tels que les incendies, les tremble-
 mens de terre & les confiscations, qui, dans
 la capitale sur-tout, frappent sans cesse les
 grands & les particuliers les plus opulens de
 l'empire. En effet, d'un côté la crainte d'ex-
 poser sa fortune aux hasards des événemens,
 détermine à ne faire construire que des édi-
 fices en bois, & à ne se donner que des meu-
 bles peu recherchés; & de l'autre, la nécessité
 de dérober sans cesse la connaissance de son
 patrimoine à l'avidité du fisc, empêche les Or-
 mans de se livrer avec trop d'éclat aux at-
 traits du luxe & de l'ostentation.

Dans tout l'empire ottoman, les voitures
 ne sont que pour les femmes; le mahométan
 les dédaigne pour lui-même. *Le carrosse*, di-
 sent les courtisans & les militaires, est le sym-
 bole du luxe & de la mollesse; il ne peut être
 que l'apparatage du sexe & des nations effémi-
 nées: le cheval est la seule monture de l'homme;
 si la nation n'en connaît point d'autre. Dans
 toutes les saisons de l'année, le monarque

lui-même ne se montre jamais en public qu'à
 La Thrace. cheval, & à moins qu'il ne soit malade : un
 pacha, un bey, un officier quelconque, au-
 rait honte de voyager en carrosse. Dans les
 courses longues, les femmes, qui d'ailleurs
 voyagent rarement, & ne sortent presque
 jamais de la ville où elles sont nées que pour
 aller une fois dans leur vie au pèlerinage de
 la Mecque, se servent d'une espèce de litière,
 portée par deux chevaux ou par deux mulets.
 On ne voit jamais, ni à Constantinople, ni
 dans aucune autre ville de la Turquie euro-
 péenne, une mahométane aller à cheval.

Les mahométans, ayant pour maxime de
 ne jamais rien adopter de ce qui est propre
 au sexe, s'en tiennent uniquement aux che-
 vaux; aussi y mettent-ils le plus grand luxe.
 Il n'est point de bas-officiers dans tout l'empire,
 ni de citoyen un peu aisé qui n'en ait un ou
 deux. Les harnois sont aussi d'un grand objet
 de somptuosité chez les Ottomans : les houffes
 sont communément d'une belle étoffe; elles
 descendent jusqu'à terre; les rênes, le poi-
 trail & les étriers sont presque tous garnis de
 plaques d'argent. Les seigneurs n'y emploient
 pas moins que le vermillon & l'or massif. La
 faste de la nation éclate d'une manière fra-
 pante dans ces équipages.

On de
 barques
 tantinop
 ont depu
 mes; ils
 seuls ont
 blanc à l'
 le dos ap
 mais la c
 sonne d'y
 & la mai
 seul dont
 rames & c
 publics, de
 quais sur l
 deux ou tr
 ayant la co
 la voile, n
 les ans, su
 coyens péri
 souvent est
 Personne
 sciences, les
 très-recher
 des Arabes
 ont appris à
 une infinité
 Pambre gris

On doit encore ajouter à ce luxe celui des barques dont on se sert sur le canal de Constantinople : ces *caïks*, comme on les appelle, ont depuis quatre jusqu'à sept paires de rames; ils sont la plupart dorés, & les grands seuls ont la liberté de les faire peindre en blanc à l'extérieur: on y est assis sur des tapis, le dos appuyé contre des coussins de drap; mais la décence publique ne permet à personne d'y être à couvert. Après le monarque & la maison impériale, le grand-visir est le seul dont la barque soit de douze paires de rames & couverte d'un tentelet vert. Les *caïks* publics, dont on voit des milliers le long des quais sur les deux rives du Bosphore, sont de deux ou trois paires de rames, tous légers, ayant la course rapide, & allant quelquefois à la voile, mais très-sujets à verser: aussi tous les ans, sur-tout en hiver, une infinité de citoyens périssent dans les eaux de ce canal, qui souvent est très-orageux.

Personne n'ignore que les parfums, les essences, les aromates, ont été de tout temps très-recherchés des Orientaux, mais sur-tout des Arabes: c'est d'eux que les Ottomans ont appris à les estimer & à les employer à une infinité de choses. Aussi le bois d'aloës, l'ambre gris, l'eau rose, l'eau de cèdre, l'eau

de fleurs d'orange, l'essence de rose, le musc
 La Thrace. etc., font les délices des Mahométans.

Les femmes ont encore l'habitude de mâcher du mastic, gomme résineuse que donne le lentisque dans quelques îles de l'Archipel, mais sur-tout à Chio, dont il est une des plus riches productions. Cette résine, très-sèche d'un jaune pâle, & dont les grains ou les larmes sont de la grosseur d'un petit pois réunis à une odeur agréable un goût très-aromatique. On croit qu'elle a la vertu d'affermir les gencives, de guérir les maux de dents & d'estomac & même d'arrêter les hémorrhagies : aussi beaucoup de médecins la font entrer dans des onguens, des emplâtres & autres compositions : elle est sous la dent comme la cire blanche. Sa mastication excite la salive & devient une sorte de passe-temps & de jeu pour les femmes ; presque toutes en prennent à chaque moment de la journée : elles travaillent, elles sortent, elles se promènent, elles parlent ayant toujours du mastic dans la bouche ; plusieurs en font même des parfums qui sont très-agréables.

Ces parfums, & particulièrement celui du bois d'aloës, ont tant d'attraits pour les Ottomans, que la plupart en parfument l'intérieur des tasses un instant avant d'y verser le café

ils en mettent aussi dans la noix des pipes, ~~pour~~
 pour donner au tabac une odeur plus agréable. ^{La Thrace.}

Dans les maisons distinguées, on ne manque
 jamais de présenter de ce parfum & de l'eau
 rose à tous les amis au moment de leur départ.

Les Européens peuvent ne voir que de la
 singularité dans de pareils usages; mais les
 musulmans, les ministres sur-tout & les sei-
 gneurs de la cour, y attachent la plus grande
 importance; & ce qui n'est à cet égard que
 une pure bienfaisance chez les personnes d'un
 rang ordinaire, est soumis chez les autres aux
 lois de la plus rigoureuse étiquette. Leurs
 pages ou valets-de-chambre, sont chargés de
 rendre les honneurs accoutumés à tous ceux qui
 se présentent dans l'appartement du maître,
 quelle heure que ce soit du jour ou de la nuit.
 Le premier offre la pipe; un instant après un autre
 vient couvrir les genoux d'une serviette de
 soie, brodée tout autour en or ou en argent;
 un troisième présente des confitures sèches ou
 liquides; & un quatrième une tasse de café:
 on le porte dans une petite cafetière posée sur
 un simple cabaret garni de plusieurs tasses &
 couvert d'une riche étoffe avec des franges
 d'or ou d'argent. Vers la fin de la visite, un
 page se présente encore, tenant dans une
 main une cassiolette d'argent ou de vermeil,

d'où s'exhale la vapeur d'aloës, & de l'autre
 La Thrace. un vase à grand goulot d'où découle l'eau rose
 que l'étranger reçoit dans un mouchoir blanc.
 S'il porte la barbe, il la relève ordinairement
 avec la main pour y recevoir le parfum de
 l'eau rose. Parmi les dames de condition on
 observe à-peu-près les mêmes cérémonies
 mais dans les autres classes, elles ne se pra-
 tiquent que dans les occasions extraordinaires.
 La pipe, le café & les sucreries sont commu-
 nément les seuls honneurs que l'on rende
 ses amis. Nous observerons que chez les grands
 les pages servent toujours un genou en terre
 autant par respect que pour la commodité des
 seigneurs qui sont placés sur le sofa.

Les sectateurs de Mahomet ont toujours
 porté l'habit long, à l'exemple des anciens
 Arabes & de presque tous les peuples orientaux :
 cet habit est celui des ottomans. On ne
 doit pas croire cependant qu'il soit d'une uni-
 formité absolue parmi tous les citoyens de
 l'empire. La forme & la coupe en sont variées
 soit dans les provinces, soit dans la capitale.
 ce qui n'est pas toujours l'effet de la mode
 du goût, mais des réglemens de police dont
 l'objet est de distinguer par-tout les diverses
 classes de la nation. Le turban dont on se
 couvre la tête, caractérise encore plus ces dif-

férences
 Cette p
 es siècle
 marqués
 grands,
 Les ci
 province
 nément
 blanche.
 bigarrée
 que les E
 de quelq
 tiennent
 garnie de
 de la Tau
 de drap v
 aracan.
 Quant a
 y a une di
 & celui de
 sure. Ils se
 bonnet de
 couvrir la
 Cette tierce
 en Syrie &
 iques.
 Jamais u
 tre aucun d

férences, sur-tout parmi les officiers publics. La Thrace;
 Cette partie du costume fut soumise dans tous

les siècles du mahométisme à des changemens
 marqués, & pour les milices, & pour les
 grands, & pour les souverains eux-mêmes.

Les citoyens de Constantinople & ceux des
 provinces européennes n'emploient commu-
 nément à leurs turbans que de la mouffeline
 blanche. Les Arabes se servent d'une toile
 bigarrée ou teinte d'une seule couleur, ainsi
 que les Egyptiens, les Syriens & les habitans
 de quelques contrées. Les barbaresques s'en-
 tiennent de préférence à une étoffe de soie
 garnie de fil d'or; les *Tatars*, sur-tout ceux
 de la Tauride, n'ont-jamais porté qu'un bonnet
 de drap vert, avec une bordure de peau d'*af-*
racan.

Quant aux sujets étrangers à l'islamisme, il
 y a une différence sensible entre leur costume
 & celui des musulmans, sur-tout pour la coëf-
 fure. Ils sont tous obligés de porter un grand
 bonnet de peau de mouton noir, ou de se
 couvrir la tête d'une toile de couleur foncée.
 Cette dernière coëffure est presque générale
 en Syrie & dans la plupart des provinces asia-
 tiques.

Jamais un musulman ne se permet de pren-
 dre aucun de ces costumes étrangers à sa nation.

La Thrace. Outre l'idée de honte & d'opprobre que l'on y attache, on est encore retenu par un principe religieux. Un habit, mais sur-tout un bonnet qui n'est pas à l'usage des mahométans, est regardé comme une marque d'apostasie. La loi déclare que si de propos délibéré un musulman se couvre la tête d'un bonnet persan, ou de tout autre qui ne ferait pas celui de la nation, il se rend coupable d'infidélité, & que comme tel il est obligé à renouvelet sa profession de foi & même la cérémonie de son mariage. D'après ces principes, on sent que le chapeau n'est pas en plus grande recommandation chez ces peuples, & particulièrement dans les provinces où l'on est peu accoutumé à voir des Européens. Anciennement, lorsqu'au milieu des orages qui agitaient l'empire, on voulait perdre dans l'esprit du peuple un grand, un ministre, un des *Oulemas*, & le désigner comme traître à la religion & à la patrie, les mutins allaient clouer un chapeau sur la porte de son hôtel.

Indépendamment du turban & de la mousseline, les musulmans sont encore distingués des autres sujets de l'empire par la couleur de leurs souliers. Ils les portent tous de marroquin jaune, excepté les *Oulemas*, qui ont adopté le bleu foncé, & certaines classes de

ilitaires
qui n
res no

Ce n'e
s Europ
sarder
es préro
ent aux
ependan
ar la cra
enaient à
lifierait le
eur-être

vant de p
res. Ils s
et tatar,
finiment
s préjugé

Les mah
à la cour
ême à la
cience de
quelqu'un;
rangers, a
vant un
ences pub
sultan m

militaires qui se servent de bottes rouges. Tout ~~qui~~ qui n'est pas musulman porte des chaus- La Thrace.
sures noires.

Ce n'est que dans les voyages seulement que les Européens vêtus à l'orientale, peuvent se hasarder de porter le turban ; c'est même une des prérogatives que l'état accorde expressément aux interprètes des nations étrangères. Cependant on use rarement de cette concession, par la crainte de s'exposer à des dangers. S'ils oseraient à être reconnus, leur turban scandaliserait les esprits vulgaires, & ils essuyeraient peut-être toutes les violences du fanatisme avant de pouvoir exposer leurs droits & leurs vies. Ils s'en tiennent ordinairement au bonnet tatar, qui, quoique de drap vert, blesse infiniment moins que le turban l'orgueil & les préjugés de la nation.

Les mahométans ne se découvrent jamais, ni à la cour, ni en présence du sultan, pas même à la mosquée ; selon eux, c'est une indécence de se découvrir la tête pour saluer quelqu'un ; ils ne l'exigent pas même des étrangers, aussi nul européen n'ôte le chapeau devant un mahométan ; dans toutes les audiences publiques, chez le grand visir & chez le sultan même, les ambassadeurs se présen-

La Thrace.

tent la tête couverte, ainsi que tous les officiers qui forment leur cortège.

Généralement tous les mahométans se font raser la tête, qu'ils couvrent d'abord d'une calotte rouge, & ensuite du turban; ce sera pour un musulman se singulariser au dernier point que de laisser croître ses cheveux. Un préjugé général y attache une certaine honte, en ce qu'on prétend qu'ils assimilent en quelque sorte l'homme à la femme, à qui seule les mahométans pensent que cet ornement de la nature est permis; on n'en voit pas même aux enfans. On les rase lorsqu'ils sont encore au berceau. Mais pour conserver la mémoire de l'ancien usage des Arabes, & de ce qu'ont pratiqué le prophète & ses disciples, on a soin de laisser au milieu de la tête sur le sommet, à la manière des Chinois, une espèce de toupet que l'on noue, & que l'on cache sous le turban.

La moustache & la longueur de la barbe dédomagent ces peuples de la perte de leurs cheveux; il n'y a pas un seul mahométan qui n'ait des moustaches, mais la barbe longue n'est pas aussi générale; si les ministres, les grands, les oulemas portent la barbe, c'est moins par un principe de religion que par la force d'un ancien usage auquel le préjugé de

de tous les offi
 môtans se font
 d'abord d'un
 urban ; ce sera
 ser au dernie
 s cheveux. Un
 certaine honte
 nient en quel
 , à qui seule la
 ornement de la
 pas même au
 sont encore au
 la mémoire de
 e ce qu'ont pra
 ples, on a soie
 sur le sommet
 espèce de tou
 a cache sous la

de la barbe de
 perte de leur
 mahométan qui
 barbe longue
 ministres, les
 a barbe, c'est
 ion que par la
 le préjugé de

nation entière a attaché un caractère de
 dignité; mais ceux de la bourgeoisie & du peu-
 ple qui la conservent volontairement, ne sui-
 vent en cela que les mouvemens de leur zèle
 & de leur dévotion, c'est pour se conformer à
 l'exemple du prophète & obéir à la loi. Tous
 les états cependant & toutes les conditions
 n'ont pas également la liberté de suivre cet
 usage. Il est interdit aux simples commis, aux
 bas-officiers, aux domestiques des grands; il
 est également à tous les gentilshommes de la
 chambre du sultan & à tous les officiers de sa
 maison, excepté le *boftangy baschy*. On sera
 sans doute étonné que les lois du sérail ne per-
 mettent pas même aux princes du sang de sui-
 vre sur ce point leur volonté & leur goût. La
 barbe d'un nouveau sultan ne date jamais que
 du jour de son avènement au trône.

On aime en général à avoir la barbe lon-
 gue : le ciseau n'y touche jamais que pour
 l'arrondir & lui conserver dans sa longueur une
 forme ovale. Tous les matins on lui consacre
 quelques minutes pour en faire la toilette. On
 a soin de la parfumer avec du bois d'aloès &
 de l'eau rose. Chacun porte sur soi un peigne,
 qui chez les grands est d'or ou d'argent; on en
 fait usage plusieurs fois pendant le jour; ceux
 qui ont les cheveux gris, se servent de peignes

La Thrace.

de plomb ; d'autres se font teindre en noir
 La Thrace. barbe & la mouftache , comme le font les fem-
 mes d'un certain âge pour les cheveux. Tous
 ces peuples ont pour la barbe un respect par-
 ticulier. Une fois qu'on la laiffe croître, quel-
 qu'en foit le motif, on n'est plus le maître de
 la quitter, ce ferait une action repréhenfible
 aux yeux de la religion & de la fociété. Auffi
 regarde-t-on comme un outrage fanglant d'ar-
 racher ou de couper la barbe à quelqu'un. Les
 expreffions véhémentes qu'emploient les hifto-
 riens nationaux, en rapportant des faits de
 cette nature, montrent à quel point cette opi-
 nion domine chez les mahométans ; ils ne par-
 lent qu'avec indignation de *Timour*, qui fe
 plaifait à faire raser la barbe à tous les doc-
 teurs & à tous les prélats ottomans qui tom-
 baient en fon pouvoir.

Il eft naturel de penfer que les lois de la na-
 ture, fortifiées encore par la religion & les
 pratiques du culte extérieur, inspirent aux
 musulmans un grand amour pour la propreté
 du corps : auffi rien n'égale leur attention,
 dans l'un & l'autre fexe, à fe laver & à fe bai-
 gner presque tous les jours, tant pour fatisfaire
 leur goût particulier, que pour obéir à la loi
 des lustrations. On conviendra cependant que
 l'article de la propreté ferait encore mieux ob-

servé, s'ils changeaient plus souvent de linge d'habits, & s'ils ajoutaient à leur costume, La Thrace, qui n'admet, ni cols, ni manchettes, de quoi garantir de la sueur. Pour y remédier, les personnes opulentes ont soin de ne pas laisser vieillir leurs habits, & les autres n'emploient jamais dans leurs vêtements que des étoffes qui peuvent se laver.

La plus grande propreté règne dans l'intérieur des maisons: on fait que chez les grands comme chez les citoyens ordinaires, toutes les chambres, quoique parquetées, sont couvertes de tapis ou de nattes d'Egypte; le reste de la maison est lavé chaque semaine, avec un soin extrême: j'aimais on n'y voit ni crotte, ni orure, ni boue, parce qu'il est d'un usage général, sans exception de rang ni de sexe, de laisser au bas de l'escalier ses bottes ou ses sandales. Les hôtels publics, malgré la simplicité des meubles, présentent également par-tout un air de propreté: il en est de même des cafés, des boutiques, des magasins, des ateliers, des bains, &c.

D'après un fait aussi constant & aussi public, on est étonné que les européens jugent les ottomans d'une manière aussi défavorable, & qu'ils attribuent à leur mal-propreté le retour périodique de la peste & des autres épidémies

qu' dévorent assez souvent l'empire. Nous
 La Thrace. rons ici un mot sur cet objet quelque triste
 quelque affligeant qu'il soit pour les ames
 sensibles.

Il est difficile de remonter à l'origine de
 peste, d'en connaître la nature et d'indiquer
 les remèdes les plus salutaires contre cette hor-
 rible maladie. Des hommes instruits nous ont
 laissé de siècle en siècle une multitude de tra-
 vés sur cette matière ; mais leurs méditations
 & leurs recherches ne les ont conduits qu'à
 des systêmes & à de vagues résultats. Ce fléau
 qui a parcouru autrefois les diverses contrées de
 l'Europe, semble de nos jours s'être fixé dans
 l'orient. Constantinople & le grand Caire
 sont devenues les foyers ordinaires : c'est
 que la triste humanité est sans cesse exposée
 ses plus terribles ravages. Il n'entre pas dans
 plan de notre travail, & les bornes de nos con-
 naissances ne nous ne le permettent pas d'aller
 leurs, d'examiner si dans la Thrace cette funeste
 épidémie n'avait pas pour principe la mauvaise
 nourriture, la mal-propreté des habitans, comme
 dans l'Egypte, l'humidité de l'air, les eaux
 croupissantes des marais qui se forment dans
 les champs incultes & les chaleurs excessives
 qui corrompent le limon du Nil dans ses dé-
 bordemens actuels.

re. Nous
 que triste
 ur les ame
 origine de
 et d'indiqu
 tre cette ho
 ruits nous o
 titude de tra
 s méditation
 conduits qu
 tats. Ce fléau
 les contrées
 être fixé da
 grand Caire
 aires : c'est
 cesse exposée
 ntre pas dans
 nes de nos co
 ttent pas d'â
 ce cette funes
 be la mauvai
 s habitans,
 l'air, les cas
 forment da
 eurs excessiv
 d dans les d

Tous les monumens historiques nous attestent que les anciens Grecs ne connaissaient pas plus que les modernes la nature de la peste. Aussi l'appelaient-ils la maladie sacrée, & au défaut de l'art & des secours humains, ils faisaient des expiations, imploraient l'assistance des dieux & leurs immolaient des victimes. Les mahométans, affligés comme eux de cette calamité, & n'en connaissant pas plus ni la cause, ni le remède, ont également recours aux moyens surnaturels. Ils font des sacrifices, des aumônes & des prières publiques; persuadés que c'est un fléau du ciel, ils se résignent à ses décrets, & croiraient manquer à la providence, si, pour se garantir de ce fléau destructeur, ils ne prenaient les précautions que leur indique la sagesse humaine, & l'exemple de leurs voisins.

L'expérience de tant de siècles sur la nature de ce mal, se borne donc à la connaissance des symptômes qui l'annoncent & de ses funestes effets. Le vomissement, les maux de tête, l'inflammation des yeux, l'hémorragie, les synopes, l'enrouement, une fièvre ardente, des maux caractérisent cette épidémie; et cependant beaucoup d'individus sur lesquels la variété de ces premiers symptômes, par une suite de leur tempérament, ou de la malignité

La Thrace.

plus ou moins forte du venin, déconcerte
 La Thrace. trompé assez souvent les médecins les plus ex-
 périmentés.

L'ail, le vinaigre, l'opium, le laudanum
 le mercure, les parfums, & selon quelques
 uns, le vin & les liqueurs, sont les préserva-
 tifs les plus ordinaires de la peste. Les pan-
 des, les cordiaux, les bechiques & un régime
 févère sont les seuls moyens curatifs que l'on
 emploie le plus communément. Le bouillon
 est pernicieux & la saignée presque toujours
 funeste. La violence du mal & la subtilité du
 poison sont telles, qu'elles emportent ordinai-
 rement leur victime, le troisième ou le qua-
 trième jour de ses souffrances. De cent per-
 sonnes qui en sont attaquées, à peine huit ou
 dix en réchappent.

Le bubon, qui en est le symptôme le plus ca-
 ractéristique, se manifeste presque toujours
 sous le bras, à la cuisse & au cou : quelquefois
 frappe le visage & même les yeux ; il y a de
 malheureux qui en ont trois, quatre, cinq
 jusqu'à sept à-la-fois. Ceux dont la consti-
 tution robuste triomphe du mal, présentent
 spectacle hideux d'un squelette, & sont obligés
 de s'affujettir à un long régime pour prévenir
 des rechûtes qui sont toujours mortelles. Le
 bonheur d'avoir échappé à la mort ne les ga-
 rantit pas

rantit pas
 démie.

& qui finit
 sort de c
 qui se de

Une r
 tous ceu
 la cicatris
 leur anno
 ce mal,

habitent.
 gens sont

sonnes d'u
 constantes
 particulièr
 vers, les v

domiciliés
 bles enco
 remarque,

voile aussi
 on peut s
 ois; on e

ie, & au
 abri de se
 morte! De

es jours da
 pestiféré
 les paren

Tome 2

éconcerte les plus es
e laudanum
n quelques
les préserv
e. Les pan
& un régim
atifs que l'o
Le bouillo
que toujours
la subtilité d
rtent ordinai
ne ou le qu
De cent per
peine huit o
me le plus ce
que toujours
quelquesfois
ux; il y a d
atre, cinq
t la consti
présentent
& sont oblig
pour prévenir
mortelles. L
ort ne les g
rant

rantit pas des nouvelles atteintes de cette épi-
démie. Il en est qui ont la peste plusieurs fois,
& qui finissent par y succomber; c'est même le
sort de ces empyriques, mahométans ou juifs,
qui se dévouent à la cause des pestiférés.

La Thrace

Une remarque digne d'attention, c'est que
tous ceux qui ont eu la peste, ressentent à
la cicatrice des charbons, une douleur qui
leur annonce chaque fois, & la renaissance de
ce mal, & ses progrès dans la ville qu'ils
habitent. En général les enfans & les jeunes
gens sont plus exposés à ce fléau que les per-
sonnes d'un certain âge; & des observations
constantes nous prouvent que par-tout, mais
particulièrement dans la capitale, les étran-
gers, les voyageurs, & tous ceux qui n'y sont
domiciliés que depuis peu, en sont plus suscep-
tibles encore que les naturels du pays. Une autre
remarque, non moins intéressante, nous dé-
voile aussi les caprices de cette contagion, si
on peut s'exprimer ainsi: on s'y expose cent
fois; on est dans le danger presque toute sa
vie, & au moment où l'on se croit le plus à
abri de ses atteintes, on en reçoit le coup
mortel. Des milliers de citoyens entrent tous
les jours dans des maisons infectées, visitent
pestiférés eux-mêmes, embrassent les amis
les parens presque agonisans, héritent de

~~Leurs~~ leurs meubles & de leur gardes-robe, enfin
 La Thrace. portent leurs habits, & même leurs fourrures,
 sans inconvénient; & dans une autre occa-
 sion, dans une autre année, un billet qu'ils
 reçoivent, une lettre seule impregnée de mial-
 mès pestilentiels, leur deviendra funeste.

Au Caire, mais sur-tout à Constantinople,
 cette cruelle maladie règne ordinairement pen-
 dant tout l'été; elle commence vers la fin
 d'avril & ne cesse qu'en novembre. La tem-
 pérature de l'air est en quelque sorte le ther-
 momètre de ses ravages; ils sont extrêmes
 dans les grandes chaleurs, & diminuent sen-
 siblement en hiver, sur-tout lorsque cette der-
 nière saison n'est ni trop rude ni trop douce;
 car on a quelquefois observé qu'alors ils se
 propagent avec la même furie. Ce n'est qu'à
 près d'assez longs intervalles que les villes du se-
 cond & du troisième ordre y sont exposées, telles
 qu'Andrinople, Brouffe, Smyrne, Salonique,
 Alexandrie, Alep, Damas, Bagdad, Bassora;
 mais ils n'en deviennent que plus funestes pour
 leurs habitans & pour ceux des bourgs, des vil-
 lages & des hameaux circonvoisins. On ne con-
 naît pas plus les causes du retour périodique de
 ce fléau, que celles de son explosion & de sa
 direction; ce retour est plus ou moins régulier;
 mais en général on peut dire que la peste

voyag
 vinces
 & la r

Il e
 présen
 gieux.
 mois, i
 mille a
 teigner
 lation f
 deuil &
 des aut
 rempliss
 vides qu
 hommes
 éviter d
 obstrués
 affaires c
 des droit
 les jours
 contribue
 mêmes e
 dogme de
 Plusieurs
 cessité de
 n'ont ni l
 le courage
 les man

voyage alternativement dans les diverses provinces, en traînant après elle la consternation & la mort. La Thrace;

Il est impossible de rendre le tableau que présente une ville attaquée de ce mal contagieux. Il y a des années, où en moins de six mois, il enlève à Constantinople plus de soixante mille âmes; souvent des familles entières s'éteignent en quinze ou vingt jours; la desolation se promène de maison en maison. Le deuil & les pleurs des unes, l'effroi continuel des autres, cette file de convois funèbres qui remplissent les rues; ces visages pâles & livides que l'on rencontre à chaque pas; ces hommes mourans que l'on ne peut souvent éviter de toucher dans les passages étroits & obstrués; la stagnation du commerce & des affaires courantes; la nécessité de poursuivre des droits d'hérédité qui se compliquent tous les jours par de nouvelles morts; tout enfin contribue à empoisonner les jours de ceux mêmes qui paraissent les plus attachés au dogme de la prédestination.

Plusieurs citoyens assez sages sentent la nécessité de prendre des précautions; mais ils n'ont ni la force de heurter les préjugés, ni le courage de s'en garantir par l'attention & les mesures sévères qu'il faudrait opposer à la

malignité de cette épidémie. A-t-on un pré-
 séré chez soi? on évite de le voir, sans doute,
 mais on communique avec tout le reste de la
 maison, avec les personnes mêmes qui le soi-
 gnent ou qui couchent dans sa chambre : fuit-
 on son habitation, pour chercher un asyle chez
 un parent, chez un ami? on emporte avec soi
 son linge & ses habits. Quelque soit le sort
 du malade, qu'il se rétablisse ou qu'il meure,
 on ne songe jamais ni à se défaire de son lit
 & de ses hardes, ni à purifier la maison. On
 s'expose à un péril plus imminent encore lors-
 que ce mal cruel frappe quelqu'un de la fa-
 mille même; le sentiment de la nature don-
 nant alors un nouveau degré de confiance dans
 le dogme du fatalisme, les parens ne quit-
 tent point le lit du malade, & donnent l'exemple
 d'une parfaite résignation aux décrets du ciel.

Des lazarets, des hôpitaux & d'autres éta-
 blissemens semblables purifieraient bientôt les
 villes mahométanes, & extirperaient jusqu'aux
 derniers germes d'une contagion qui desole
 sans cesse l'empire entier, emporte chaque
 année une partie considérable de ses citoyens,
 déchire son sein dans les temps de calme &
 de paix, & qui pendant la guerre met le
 comble aux calamités publiques par les ra-
 vages qu'elle fait dans les armées de terre &

de mer.
 petite co
 ennemis
 porte sur
 mais que
 de quel a
 ces homm
 froid les
 On ne sai
 a été fatal
 que toutes
 vant-derni
 leur propr
 vices mér
 victimes de
 pénétré ju
 tale.

La peste
 des années
 œufs, de m
 bons pestiler
 l'usage de la
 utaires, lor
 hommes, n
 onger à cel
 C'est par
 ravages de la
 nation. Da

de mer. Quelques politiques ont envisagé la peste comme un arme redoutable pour les ennemis de l'empire, par la contagion qu'elle porte sur leurs frontières & dans leurs camps; mais quel déplorable moyen de défense, & de quel attentat ne se rendent point coupable ces hommes cruels qui calculent de sang-froid les effets de cet instrument destructeur? On ne fait que trop, sans doute, combien il a été fatal aux voisins des Ottomans dans presque toutes les guerres, mais sur-tout dans l'avant-dernière avec les Russes. Ceux-ci, de leur propre aveu, ont perdu dans leurs provinces méridionales, plus de cent mille ames, victimes de cette affreuse épidémie qui avait pénétré jusqu'à Moscou, leur ancienne capitale.

La peste attaque aussi les animaux; il y a des années où une infinité de chevaux, de bœufs, de moutons, &c. périssent par des charbons pestilentiels. Les préjugés, qui interdisent l'usage de la raison & l'emploi des moyens salutaires, lorsqu'il s'agit de la conservation des hommes, ne laissent pas plus de liberté pour songer à celle des animaux.

C'est par une suite de ces préjugés que les ravages de la petite vérole se perpétuent dans la nation. Dans toutes les familles, les parens

se font scrupule d'inoculer leurs enfans; cette
 La Thrace. pratique si sage, qui doit son origine à la
 Circassie, qui est suivie constamment en Geor-
 gie & en Perse, qui a été introduite, dit-on,
 en Angleterre, par myladi Montaigu, & dont
 les effets salutaires sont reconnus aujourd'hui
 dans toute l'Europe, n'est adoptée dans les états
 du grand - seigneur que par les sujets chré-
 tiens.

Le fatalisme & l'ignorance qui le soutient,
 sont encore chez les Ottomans la source de
 bien d'autres calamités. Depuis trois siècles &
 demi qu'ils possèdent Constantinople, cette
 ville immense, si souvent exposée aux incen-
 dies, a été peut-être renouvelée en entier plus
 de vingt fois; ajoutons à la perte de cette masse
 énorme de bâtiment & d'édifices publics, les
 meubles, les effets, les métaux, les richesses
 en tout genre, qui chaque fois deviennent aussi
 la proie des flammes, & nous trouvons des
 milliers sacrifiés à des opinions erronées & à
 l'insouciance d'un gouvernement qui, par res-
 pect pour les préjugés d'un peuple trop cré-
 dule, le laisse exposé sans cesse aux événe-
 mens les plus désastreux. Après des exemples
 si funestes, qui se renouvellent chaque année,
 rien sans doute ne serait plus naturel & plus
 raisonnable que de bâtir en pierre ou en

marbre les nouvelles
 des rues plus spacieuses
 de distance en distance
 de la ville, des murailles
 grès des flammes.
 Mais ces moyens
 raient insulter chez
 bitudes & à la doctri-
 ble. Les uns disent
 Providence que de
 sur l'avenir; les autres
 à-la-fois la religion
 carter des usages & d
 Il en est cependant
 en bois que par la
 de terre, autre fléau
 désolée cette capitale
 de l'empire: on re-
 quences de l'esprit
 pas se prémunir con-
 cautionne contre une
 comme un péché,
 se garantir de la pe-
 autre accident partic-
 cependant toutes les
 son pouvoir pour e-
 l'homme attaqué d'
 cherche le secours de

marbre les nouveaux édifices, de se ménager ~~des~~ ^{La Thracon,}
des rues plus spacieuses, ou du moins d'élever
de distance en distance, dans les divers faubourgs
de la ville, des murs propres à arrêter le pro-
grès des flammes.

Mais ces moyens de prévoyance sembleraient insulter chez eux, & aux antiques habitudes & à la doctrine d'un destin irrévocable. Les uns disent que c'est pécher contre la Providence que de porter des regards inquiets sur l'avenir; les autres croient que c'est renier à-la-fois sa religion & sa patrie, que de s'écarter des usages & des principes de ses ayeux. Il en est cependant qui ne continuent de bâtir en bois qu'à la crainte des tremblemens de terre, autre fléau qui de temps à autre desole cette capitale, & plusieurs autres villes de l'empire: on reconnaît ici les inconséquences de l'esprit humain; celui qui n'ose pas se prémunir contre une calamité, se précautionne contre une autre; celui qui regarde comme un péché, l'usage de sa raison pour se garantir de la peste, du feu & de tout autre accident particulier ou public, déploie cependant toutes les ressources qui sont en son pouvoir pour en repousser les effets: l'homme attaqué d'une maladie grave, recherche le secours des médecins; le citoyen

qui a exposé & perdu , avec une entière ré-
La Thrace. signation ses immeubles & sa fortune , se jette
 dans un tourbillon d'intrigues , & se livre même
 à des démarches criminelles pour réparer ses
 malheurs. Le gouvernement lui-même qui,
 se reposant sur la protection du ciel & sur
 celle du prophète , ne prend aucune précau-
 tion pour éviter les incendies , fait cependant
 les plus grands efforts pour les éteindre , &
 verse en ces momens désastreux l'or & l'ar-
 gent parmi les troupes préposées à cet objet.

*qualités mo-
 la probite-
 bliques. -
 privée des*

LES mahom-
 er une par-
 ons & à q-
 our objet la-
 ulagement
 rincipes de
 oit attribue
 'humanité,
 epuis tant de
 s nations fo-
 nt une fuite
 ffent.
 Si, malgré
 ées parmi e
 barbares au
 les juge jar
 excès qu'
 erre. Il est
 llement bell

CHAPITRE VII.

Qualités morales & vertus des Ottomans — De la probité, de la pudeur & l'honnêteté publiques. — Des devoirs de société. — Vie privée des femmes. — Mariages.

LES mahométans se font un devoir de sacrifier une partie de leur fortune à des fondations & à des œuvres pies, qui toutes ont pour objet la consolation des malheureux & le soulagement des pauvres: c'est sans doute aux principes de la doctrine musulmane que l'on doit attribuer ces établissemens charitables. L'humanité, la bienfaisance, l'hospitalité, qui depuis tant de siècles font le caractère distinctif des nations soumises au sceptre de l'islamisme, ont une suite nécessaire des lois qui les régissent.

Si, malgré ces vertus généralement pratiquées parmi eux, ils paraissent encore féroces & barbares aux yeux des étrangers, c'est qu'on ne les juge jamais que d'après les rigueurs & les excès qu'ils se permettent en temps de guerre. Il est vrai que le mahométan, naturellement belliqueux, & ne voyant dans ses

La Thrace.

ennemis que ceux de sa religion & de son culte, s'abandonne alors à l'impétuosité de son caractère & aux impulsions du fanatisme ; il ne connaît pas ce droit des gens, respecté dans les camps mêmes par les nations bien policées. Mais ce n'est pas aux principes du courage qu'il faut attribuer les excès qui leur sont justement reprochés ; ils sont l'effet nécessaire de l'insubordination des troupes, de la férocité du soldat, sur-tout quand il est victorieux, & d'une foule de circonstances absolument étrangères aux lois de l'islamisme. Ce n'est point dans le tumulte des armes & au milieu des combats que l'on peut juger du caractère des nations. Si donc on veut connaître les Ottomans, apprécier leurs vertus, & juger de l'influence des lois sur leur caractère & sur leurs actions qui en dérivent, c'est dans la paix qu'il faut les observer & étudier leurs mœurs.

En effet, autant ils sont fiers & cruels dans les armes à la main, & sur-tout dans l'ivresse du succès, autant ils s'abandonnent aux heureuses impulsions de la nature dans le calme de la paix. Rendus alors à leurs occupations privées, ces hommes, qui se sont permis à la guerre les atrocités les plus revoltantes, ne tardent pas à reprendre leur véritable caractère, qui est la bienfaisance & l'humanité. C

D

ntimens
individus
dans ro
ace qui
milles op
l'indigen
yen le plu
talement
sse des au
Indépend
venus per
nce des p
la subsist
tutes les vi
ent à Con
étans qui
er chaque
eme aux se
s pour dett
sistance, &
gagemens
tutes les cl
ères, les p
exemple à le
s l'âge le
arité, cette
fort au-deff
nterèt perso

timens qui les animent, s'étendent à tous
 individus, & ils sont si profondément gra- La Thrace.
 dans tous les cœurs, que l'homme en
 ce qui se montre souvent l'oppresser des
 milles opulentes, est tout la-fois le soutien
 l'indigence & de la misère, & que le ci-
 yen le plus vicieux & le plus avare se fait
 également un devoir sacré de répandre sans
 cesse des aumônes dans le sein des pauvres.
 Indépendamment des biens-fonds & des
 revenus perpétuels consacrés par la munifi-
 cence des princes & la libéralité des citoyens
 la subsistance des malheureux dans presque
 toutes les villes de l'empire, mais principale-
 ment à Constantinople, il est peu de maho-
 métans qui ne se fassent un devoir de distri-
 buer chaque jour des aumônes, & de voler
 même aux secours des malheureux emprison-
 nés pour dettes, tantôt en pourvoyant à leur
 subsistance, & tantôt en les libérant de leurs
 engagemens vis-à-vis de leurs créanciers. Dans
 toutes les classes de la nation, les pères &
 mères, les parens, les tuteurs, en donnent
 l'exemple à leurs enfans, & les y accoutument
 dès l'âge le plus tendre. C'est ainsi que la
 charité, cette vertu sublime qui élève l'homme
 fort au-dessus de lui même, en faisant taire
 l'intérêt personnel, l'avarice & la cupidité,

La Thrace.

pour venir au secours de son semblable, fortifiée d'ailleurs par une heureuse habitude ne coûte plus rien aux musulmans, & le rend à cet égard bien supérieurs aux autres nations.

Il faut cependant convenir que ce sentiment qui fait tant d'honneur à ces peuples, est souvent la source d'une infinité d'abus; c'est lui qui entretient dans la paresse & dans les vices qu'elle entraîne, cette foule de mendiants qui infestent la capitale & toutes les villes de l'empire: assurés presque toujours de trouver dans la charité compatissante de leurs frères des ressources contre la misère qui les opprime, ils préfèrent une vie oisive & préjudiciable aux avantages du travail & de l'industrie. Hommes, femmes & enfans, de toute nation & de toute religion, mendient dans les rues & dans les marchés, dans les places publiques & aux portes des temples.

A Constantinople, toutes les avenues des grandes maisons, sur-tout des hôtels & des bureaux, sont bordées à droite & à gauche de ces malheureux, qui, sans laisser la charité des citoyens, font la honte de l'administration, qui seule il appartient de remédier à ces désordres. Rien de plus commun que de voir un ministre, un seigneur, un officier de marque

D

reter son
ur faire l'
s gens qu
milles for
certain
uvent qui
ques dan
ne leur d
ec des pa
vœux &
fin par-tou
Il n'y a ja
ur les pau
ministres;
exercice du
même da
nds, ni d
cet article
à des tax
les aumôn
pendant i
nt plus abo
pures; p
ostentation
es qui les in
es actes de
les anima
maltraiter :

rêter son cheval au milieu de sa course pour ~~_____~~
 ur faire l'aumône de sa main, ou de celles La Thrace.
 s gens qui marchent à sa suite. Beaucoup de
 milles sont encore dans l'usage de nourrir
 certain nombre de mandians. On en voit
 vent qui pénètrent dans les hôtels publics
 ques dans l'antichambre; & si quelquefois
 ne leur donne rien, on les renvoie toujours
 ec des paroles consolantes, accompagnées
 vœux & de bénédictions. On en rencontre
 fin par-tout, excepté dans les mosquées.
 Il n'y a jamais de quêtes dans ces lieux, ni
 ur les pauvres, ni pour le temple, ni pour
 ministres; en aucun temps, rien n'y trouble
 exercice du culte public: les prêtres ne font
 même dans l'usage de quêter, ni chez les
 nds, ni dans les maisons des particuliers.
 cet article, les citoyens ne sont pas sou-
 à des taxes comme on l'est ailleurs: chez
 les aumônes sont absolument volontaires,
 ependant il n'est point de nation où elles
 ent plus abondantes, plus désintéressées &
 s pures; parce que ce n'est ni la vanité,
 ostentation, mais la religion & l'humanité
 es qui les inspirent.
 es actes de bienfaisance s'étende jusques
 les animaux; personne ne se permet de
 maltraiter: si même le propriétaire d'un

La Thrace. cheval, d'un mulet, d'un chameau, en un usage immodéré, les officiers de police le droit de réprimer sa dureté, & d'exiger un soulagement de la bête excédée de travail. Chaque jour offre des traits de cette nature qui font sans doute honneur à la nation.

Quoique les lois de la pureté corporelle excluent des maisons toute espèce de chiens, n'en est pas moins attentifs à les nourrir & les conserver dans les quartiers où ils se trouvent ordinairement. Une foule de citoyens s'empresse de pourvoir tous les jours à leur subsistance : on a un sentiment encore plus marqué pour les chats ; & cela, d'après l'exemple du prophète, qui, suivant le témoignage de tous les auteurs contemporains, avait pour eux une certaine faiblesse, les caressait lui-même & leur donnait à manger & à boire de sa propre main : aussi plusieurs dévots se font un mérite d'en entretenir chez eux un certain nombre. La répugnance que la plupart des mahométans ont pour la chasse, est la suite de ces principes : ils regardent comme une inhumanité criminelle, non-seulement l'action de tuer les animaux, mais encore de les priver de leur liberté, sur-tout de ceux dont la chair est interdite sur leur table. Plusieurs les achètent & les délivrent ainsi

D
ins des
les des
nd sous
nt les
ette en
Les Ott
bles par
nt les p
ns le co
mbent
rdre soc
général
r parole
r leur pro
ôiter de
deur. Ce
rs concit
angers,
nent.
Ces opini
n de la ve
entielleme
mahomé
res, foule
rs que l'ho
t assurés la
dignation
droiture,

meau, en chiens des chasseurs. On voit dans toutes les cages remplies d'oiseaux que l'on vend sous le nom d'oiseaux à affranchir, et les dévôts paient la valeur pour les remettre en liberté.

Les Ottomans ne sont pas moins recommandables par la probité, l'intégrité & la droiture, les principes sont si fortement exprimés dans le *courann*; la candeur & la bonne foi semblent présider à toutes les relations que l'ordre social établit entr'eux: on peut dire en général que les Ottomans sont esclaves de leur parole; qu'ils se feraient scrupule de tromper leur prochain, de trahir sa confiance, de profiter de sa simplicité, ou d'abuser de sa candeur. Ce sentiment, qui les guide envers leurs concitoyens, est le même à l'égard des étrangers, à quelque religion qu'ils appartiennent.

Ces opinions, si précieuses pour le maintien de la vertu & de l'ordre social, dérivent essentiellement des préceptes de la loi: ceux des mahométans qui, plus corrompus que les autres, foulent ouvertement aux pieds les devoirs que l'honneur & la probité prescrivent, sont assurés là plus qu'ailleurs du mépris & de la indignation publiques. Ces principes d'équité, de droiture, de dignité même, dirigent la

La Thrace.

La Thrace. marche du ministère ; & il serait aisé de prouver que, si quelquefois il s'écarte des règles ordinaires & des maximes constantes de l'administration, cette conduite n'est jamais l'effet d'une politique artificieuse ou de la mauvaise foi dans ses engagements, mais celui de la nécessité ou des circonstances impérieuses du moment.

Cependant, quels que soient les sentimens de droiture & de délicatesse de cette nation dans les différens ordres de l'état, très-peu sont capables de s'élever jusqu'à la hauteur de ces principes sévères de la loi, qui recommande de refuser même les présens de peu d'importance, lorsqu'ils sont faits par une personne suspecte dans sa probité & dans sa vertu. Rien ne peut être comparé à l'avidité des hommes ; ils sont aussi faciles à recevoir qu'à faire des aumônes & des largesses. Chez eux on n'attache aucun déshonneur aux dons de l'amitié & du devoir : ce n'est cependant pas toujours par un mouvement de cupidité que l'on met un prix à ses services ; la plupart n'envisagent ces pratiques que comme des devoirs de bienfaisance.

C'est ainsi que l'usage des présens s'est insensiblement accrédié dans la nation. Tous les circonstances de la vie, les noces, la

concluse

D
conclusion
les fêtes
plois, son
de recevoir
de sucrerie
bouquet d
entre amis
intéressés ;
des marqu
ceux des in
l'hommage
C'est aux
été & la p
rables de la
& privées ;
sages barb
la jalousie
chez eux qu
son morale
omet n'a f
ation, mœu
orientaux, &
plus haute
emps les fer
enne Grèce
de l'Asie, &
vention en
te aux cito

Tome XX

concision, les couches, le départ, le retour, les fêtes du *beyram*, les nominations aux emplois, sont autant d'occasions de donner ou de recevoir des présens, ne fut-ce qu'une boîte de sucreries, qu'un panier de fruits, ou un bouquet de fleurs. Les présens qu'on se fait entre amis d'égale condition, sont purs & désintéressés; ceux des grands sont reçus comme des marques de distinction & de bienfaisance; ceux des inférieurs ne sont jamais que des actes d'hommage & de respect.

C'est aux dispositions de la loi sur la chasteté & la pudeur, que les Ottomans sont redevables de la sévérité de leurs mœurs publiques & privées; on aurait tort d'attribuer à des usages barbares, à la rusticité de la nation, à la jalousie des maris, ce qui n'a jamais été chez eux que l'effet nécessaire d'une législation morale & religieuse. Sur ce point, Mahomet n'a fait que suivre les mœurs de sa nation, mœurs conformes à celles des peuples orientaux, & dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. On sait que de tout temps les femmes ont été voilées dans l'ancienne Grèce, comme dans les diverses contrées de l'Asie, & que de tout temps aussi la fréquentation entre les deux sexes y était interdite aux citoyens de tous les ordres. Ces

La Thrace. mœurs sanctionnées par le *Courann*, & surveillées avec la plus grande rigueur, se sont maintenues jusqu'ici de génération en génération chez tous les peuples qui professent la foi mahométane.

La maison paternelle ou celle du mari est une espèce de cloître pour les femmes en général ; de-là cette forme de construction & cette distribution intérieure qu'on a adoptée pour les palais, les hôtels, & toutes les habitations, soit à la ville, soit à la campagne ; chaque maison est séparée en deux corps de logis, l'un est destiné à la demeure du maître, de ses fils & de ses domestiques ; l'autre est absolument réservé à toutes les femmes de la maison, épouses, filles, mères, sœurs, tantes, esclaves, &c. Cette partie est consacrée sous le nom de *harem*, mot qui signifie retraite ou lieu sacré, ce qui annonce que c'est le lieu de la chasteté, & que l'entrée en est interdite à tous les hommes.

On conçoit que cette séparation absolue de la demeure, emporte avec elle une séparation également absolue de toutes les personnes attachées chacune dans son emploi, au service de la famille. Jamais un domestique, même les eunuques n'entrent dans le *harem* tout le service s'y fait par des femmes esclaves

D
au rez-de
espèce d
ordres de
la maison
moyen d'
ce qui est
Ainsi, a
les entrées
ches pare
les beaux
époques de
fêtes du b
des couche
encore est-il
& que les fi
tation. Ord
groupe ve
mains joint
comme font
ralers de ch
hes parens
emme peut
e cette prés
ont tous à u
erdit le mari
Quant aux
ont étrangers
e peut para

DES VOYAGES. 179

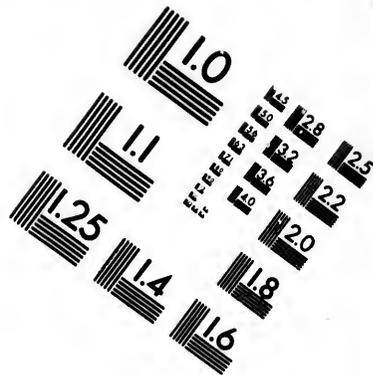
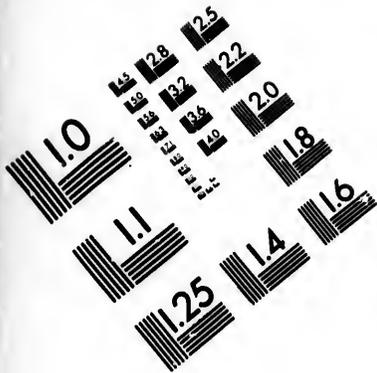
au rez-de-chauffée, il y a ordinairement une espèce de parloir d'où la plus âgée donne les ordres de la maîtresse au commissionnaire de la maison ; c'est-là aussi qu'elle reçoit, par le moyen d'un tour que l'on appelle *dolab*, tout ce qui est nécessaire à l'entretien des dames.

La Thrace

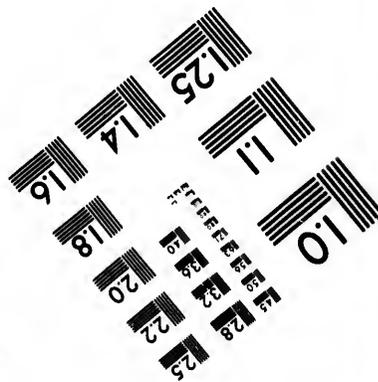
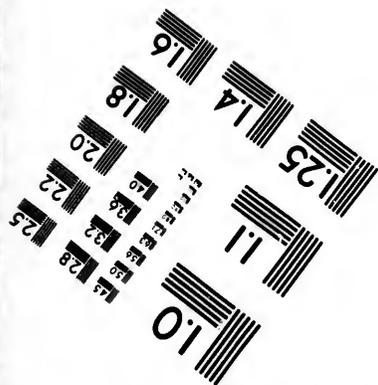
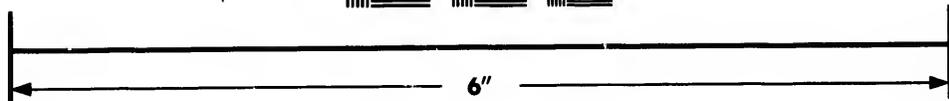
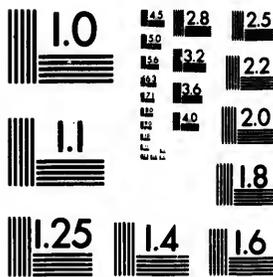
Ainsi, à l'exception du mari, personne n'a les entrées libres dans le *harem* ; les plus proches parens, tels que les frères, les oncles, les beaux-pères n'y sont reçus qu'à certaines époques de l'année, c'est-à-dire, dans les deux fêtes du *beyram*, & à l'occasion des noces, des couches & de la circoncision des enfans, encore est-il d'usage qu'ils abrègent leurs visites, & que les filles esclaves assistent à leur conversation. Ordinairement, elles se tiennent en groupe vers la porte de l'appartement, les mains jointes & appuyées sur la ceinture, comme font, chez les hommes, les pages, les valets de chambre, les domestiques ; les proches parens sont les seuls devant lesquels une femme peut se montrer sans voile : la raison de cette préférence, c'est qu'à son égard, ils ont tous à un degré de parenté qui leur interdit le mariage avec elles.

Quant aux autres parens & à tous ceux qui sont étrangers à la famille, jamais une femme ne peut paraître devant eux qu'elle ne soit





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0

10
11

La Thrace. couverte d'un voile ; cette loi s'étend jusqu'aux médecins qui ne peuvent d'ailleurs voir aucune mahométane , qu'en présence du mari ou de quelques-unes de ses esclaves : il y a plus encore , le médecin ne peut lui tâter le pouls , que le bras ne soit couvert d'une mouffeline ; la loi ne se relâche de cette rigueur que dans le cas d'une nécessité absolue ; & alors , une femme peut sans scrupule se dévoiler , faire voir la langue , les yeux ou toute autre partie du corps qui aurait besoin des secours de l'art.

Ces réserves font que dans beaucoup de *harems* on n'a ordinairement recours qu'à des femmes qui exercent la médecine ; elles ont peu de connaissances , mais une longue expérience les rend habiles , sur-tout pour les maladies de leur sexe ; ce sont aussi les femmes qui sont chargées des accouchemens , soit au sérail soit ailleurs ; c'est une profession particulière à laquelle plusieurs se dévouent ; le nom même d'accoucheur n'est pas connu dans l'empire ; & si dans les maladies sérieuses on se détermine à appeler un médecin ou un chirurgien , ce n'est jamais lorsqu'il s'agit de la délivrance d'une femme. Quelque pénible & quelque dangereuse qu'elle puisse être , les secours d'un homme , même dans ces circonstances

seraient
toute la
D'apr
avec la
jalouse
voit qu'i
de manq
pudeur,
fermées
pirent-el
ardin n'
mener er
il faut être
es pas d
ains pub
mplettes
accompag
ivies de
uniques
réposés
ont avanc
mosqué
s en disp
Les fem
ne très-ra
on ton qu
elles n'y
spensable

seraient regardés comme un opprobre pour toute la famille.

La Thrace.

D'après ces principes, maintenus par-tout avec la plus grande sévérité par une police jalouse de conserver les mœurs nationales, on voit qu'il est presque impossible aux femmes de manquer aux lois de la décence & de la pudeur, si naturelle d'ailleurs à leur sexe. Renfermées dans leur appartement, à peine y respirent-elles un air libre. Celles qui ont un jardin n'ont pas même la liberté de s'y promener en tout temps; pour la leur accorder, il faut être sûr qu'elles n'y rencontreront jamais pas d'un mortel; veulent-elles aller aux bains publics, voir leurs parentes, faire des promettes ou se promener, elles sont toujours accompagnées des autres dames de la maison, suivies de leurs esclaves & gardées par des eunuques ou par des domestiques spécialement déposés pour cet objet. Excepté celles qui sont avancées en âge, aucune ne peut aller à la mosquée: d'accord avec les mœurs, la loi est en dispense.

Les femmes d'un certain rang ne paraissent que très-rarement en public; il n'est pas d'usage qu'elles sortent de chez elles, à moins qu'elles n'y soient forcées pour des causes indispensables, c'est pourquoi l'on ne rencontre

ordinairement dans les rues que des femmes
 La Thrace. du commun, mais toujours voilées, observant
 la plus grande circonspection, & n'adressant
 presque jamais la parole à personne. Cè serait
 le comble de l'indécence pour les hommes,
 d'arrêter leurs regards sur elles, & si quelqu'un
 venait à s'oublier au point de se permettre un
 mot équivoque ou quelque liberté à leur égard,
 rien ne pourrait le sauver des poursuites de la
 police & même des citoyens qui, témoins de
 sa témérité, ont le droit de l'arrêter & de l'as-
 sommer à coup de bâton, en cas de résistance.

Ainsi chaque famille vit absolument isolée
 & dans chacune encore nulle communication
 entre les deux sexes; tel est l'empire de ces
 usages, qu'un mari n'a pas la liberté d'entrer
 dans l'appartement de sa femme, lorsqu'elle
 reçoit la visite d'une amie, à moins qu'une
 raison quelconque n'y rende sa présence abso-
 lument nécessaire, & alors il est tenu de
 faire annoncer pour que la dame étrangère ait
 le temps de reprendre son voile & de paraître
 à ses yeux avec la décence requise par la loi.
 Le souverain lui-même n'oserait se dispenser
 de cette obligation, parce qu'il est tenu plus
 encore que les particuliers, à donner des exem-
 ples de vertu, & à respecter tout ce qui tient
 aux mœurs publiques de la nation.

n'ont pas
 liberté de
 liaisons; et
 rié, ni ce
 les bains p
 où elles ai
 ser entre el
 s'étendent
 tances par
 çoive une
 On con
 qui concer
 le sein de
 d'éloignem
 étrangères
 de la religi
 encore po
 Celles qui
 harems n'y
 de marcher
 sible d'y pé
 ambassadric
 dans ses te
 Il n'y a p
 que parmi
 hométans &
 qui, dans

Privées de la société des hommes, les femmes n'ont pas même, pour s'en dédommager, la liberté de se voir & de former entre elles des liaisons ; elles ne connaissent ni les visites d'amitié, ni celles de la bienfaisance ou du devoir ; les bains publics sont presque les seuls endroits où elles aient occasion de se voir & de converser entre elles, mais ces liaisons éphémères ne s'étendent pas plus loin ; il faut des circonstances particulières pour qu'une dame en reçoive une autre chez elle.

On conçoit aisément que ce genre de vie qui concentre les femmes mahométanes dans le sein de leur famille, doit leur donner plus d'éloignement encore pour la société des femmes étrangères à leur culte. Les préjugés qui naissent de la religion & de la politique, se réunissent encore pour fortifier ces mœurs nationales. Celles qui parviennent à s'introduire dans les harems n'y sont jamais reçues qu'en qualité de marchandes ; quant au sérail, il est impossible d'y pénétrer : aucune Européenne, aucune ambassadrice ne peut se flatter d'avoir réussi dans ses tentatives à cet égard.

Il n'y a pas plus de société parmi les hommes que parmi les femmes, sur-tout entre les mahométans & les non-mahométans : cette barrière qui, dans l'ordre civil, sépare la nation do-

La Thrace. minante de toutes les autres, n'est point l'ouvrage de la loi. Si l'on y voit des passages capables d'inspirer de la répugnance pour toute liaison intime avec les peuples qui ne reconnaissent pas l'apostolat du prophète, il en est d'autres qui tempèrent ce sentiment & n'attachent à ce commerce aucune idée de profanation. L'exemple de Mahomet qui fréquentait & même visitait les Hébreux & les payens de son temps, & l'article de sa doctrine qui permet le mariage des musulmans avec des chrétiennes ou des juives, sont sans doute suffisans pour combattre avec succès toutes les opinions contraires ; mais elles ont prévalu sur les esprits vulgaires, & le fanatisme les entretient dans presque toutes les classes de la monarchie. C'est de-là que naissent & cette haute idée que les musulmans ont d'eux-mêmes, & ce sentiment dédaigneux qu'on leur inspire dès la plus tendre enfance pour toutes les autres nations.

Les Européens établis dans l'empire ne se ressentent pas moins que les sujets tributaires de ces opinions funestes. L'ignorance où ils sont presque tous de la langue, le contraste frappant de leurs mœurs avec celles du pays, leur qualité même d'étrangers, sont autant de motifs qui fortifient ces préjugés & ces réserves

auxquelles sont
 onaux, &
 ministres & l
 Les Ottom
 pendant pas
 ens & de viv
 particulier, il
 ffus de ces
 uvent que le
 ne fois liés
 in-mahométa
 n'est point d'
 ent, lorsqu'i
 font pas m
 ur table & de
 ens de l'amitié
 ne sont plu
 rs leur gravit
 de protection
 térieuse.
 jamais on ne
 blic, un com
 que que pou
 des autres le
 suivre l'objet
 nt que cet in
 it. On ne c
 ge de présen

auxquelles sont tenus envers eux tous les nationaux, & principalement les grands, les ministres & les officiers en place. La Thrace

Les Ottomans les plus instruits ne seraient pas éloignés de fréquenter les chrétiens & de vivre avec eux. Mais, si dans leur particulier, ils sont maîtres de s'élever au-dessus de ces préventions générales, ils ne peuvent que les respecter aux yeux du public. Une fois liés d'intérêt ou d'amitié avec un mahométan, soit regnicole, soit étranger, il n'est point d'honnêtetés qu'ils ne lui témoignent, lorsqu'ils sont en société privée; ils ne font pas même scrupule de l'admettre à leur table & de se livrer à tous les épanchemens de l'amitié. Mais survient-il un national, ils ne sont plus les mêmes, ils reprennent leur gravité ordinaire, & avec elle cet air de protection & de supériorité qui les caractérise.

N jamais on ne voit un ministre, un officier public, un commerçant, un citoyen quelconque que pour affaires. L'intérêt des uns & des autres les met à portée de se voir & de suivre l'objet qui les rapproche; du moment que cet intérêt cesse, la liaison s'évanouit. On ne connaît pas dans ces contrées l'usage de présenter un étranger dans une mai-

son mahométane. Les ambassadeurs eux-mêmes ne sont pas sur ce point plus privilégiés que les autres. Ce qu'en Europe on appelle cour n'existe point pour eux à Constantinople, ni chez le sultan, ni chez le grand visir. Après la première audience qu'ils reçoivent pour présenter leurs lettres de créance, ils n'ont plus occasion de voir le souverain, ni les ministres, ni aucun autre grand de l'état. Ils suivent leurs affaires par le moyen des secrétaires interprètes, & ce n'est que pour des objets importants qu'ils ont quelquefois des conférences avec le *Reis-Effendi*, ministre au département des affaires étrangères, ou avec quelque autre personnage de la cour.

Le travail, l'éducation des enfans & les soins du ménage font tout le bonheur des femmes mahométanes. Il n'y en a point quelle que soit sa naissance ou son rang, qui ne passe une grande partie de la journée à filer, à coudre, à broder. Toutes les mères en général, sans en excepter les sultanes, nourrissent elles-mêmes leurs enfans. Le chagrin le plus violent qu'elles puissent éprouver, c'est lorsque la nature les oblige à les confier aux soins mercenaires d'une autre femme. Dans ce cas même, elles ne les font jamais sortir de la maison paternelle; c'est toujours de leurs yeux qu'ils sont nourris, soignés & élevés.

Dans ce l'état de ne jeunes esclaves pour leur es plus g regarde alo cette opinie interdit tou les deux p Les mère es soins qu faveur des emmaillotés èvre d'ordi ou quatorze enfant : c'est même une g ont plus ou maisons opu berles & d'e princes & p ont enrichis L'éducatio on paternell ans il n'y a ouvens pou tat & de to e sein même

Dans cette nation, rien de plus heureux que l'état de nourrice. Ce sont pour la plupart de ^{La Thrace.} jeunes esclaves qui obtiennent dès le premier jour pour leur affranchissement. On a pour elles les plus grandes attentions, parce qu'on les regarde alors comme incorporées à la famille : cette opinion dérive des principes de la loi qui interdit toute alliance entre les proches parens des deux parties.

Les mères partagent avec les nourrices tous les soins que la nature & la raison exigent en faveur des enfans. Ils restent communément emmaillotés huit ou dix mois, & on ne les tire d'ordinaire que lorsqu'ils en ont douze ou quatorze. Un berceau est destiné à chaque enfant : c'est-là qu'on l'endort, qu'on le tient même une grande partie du jour. Ces berceaux sont plus ou moins artistement travaillés ; les maisons opulentes les font garnir de nacre de perles & de lames d'argent ; tous ceux des princes & princesses de la maison ottomane sont enrichis d'or & de pierreries.

L'éducation des enfans se fait dans la maison paternelle. On fait que chez les mahométans il n'y a ni pensions pour les hommes, ni pensions pour les femmes. Les filles de tout état & de toute condition sont élevées dans le sein même de la famille : elles n'ont ni

La Thrace. maîtres ni instituteurs. La danse ni la musique n'entrent dans l'éducation de l'un & de l'autre sexe; le catéchisme & les préceptes de morale sont les seuls objets d'instruction pour les filles & ordinairement c'est la mère, ou une parente, ou des femmes esclaves les plus instruites, qui s'acquittent de ce devoir; quelques-unes apprennent aussi à lire, mais il est rare qu'elles prennent la forme à l'écriture.

Ces premiers soins de leur enfance sont suivis de ceux qu'entraîne leur établissement; les mères s'en occupent de très-bonne heure. Comme il n'est jamais question chez ces peuples que de mariages de convenance, ils sont toujours ménagés par les parens des deux parties. Les filles sont ordinairement promises très-jeunes, à l'âge de trois ou quatre ans, & à peine en ont-elles douze ou quatorze qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale. Dans aucun cas, le nouvel époux ne peut voir sa femme qu'après cette cérémonie. Le père ou le tuteur naturel de la fille est le seul qui ait le droit de choisir son gendre, & la mère, ou à son défaut la plus proche parente du garçon, est aussi la seule qui ait la liberté d'aller voir la fille; c'est sur son rapport que le père se décide. Jamais la fille ni aucune femme n'assistent à la solemnité du mariage: il se fait par pro-

ureurs, &
e contrat
présence d
e témoins
eux famil
ruyant: le
ensemble. S
u d'une fail
mois renfer
nère, & ne
our mieux
age à prop
Cette foll
établissement
u premier
udiées, ils
e leur cher
u'elles ne f
énéral, tou
gion de vi
mariage: tou
es droits de
bligés de co
, n'étant pa
un mari, e
t sa vertu,
ables de ce
peuples pour

Leurs pères, & les parens des deux maisons signent le
 le contrat avec l'imam de la mosquée, en La Thraee.
 présence de trois ou quatre amis qui servent
 de témoins. Les noces se célèbrent dans les
 deux familles avec une gaîté qui n'a rien de
 surprenant : les deux sexes ne se trouvent jamais
 ensemble. Si la nouvelle mariée est trop jeune
 ou d'une faible santé, elle reste encore plusieurs
 mois renfermée chez elle ou chez sa belle-
 mère, & ne voit son mari que le jour, ou,
 pour mieux dire, au moment même que l'on
 va à propos de la conduire au lit nuptial.
 Cette sollicitude des pères & des mères pour
 l'établissement de leurs filles ne se borne pas
 au premier mariage. Sont-elles veuves ou ré-
 viduées, ils se croient plus obligés que jamais
 de leur chercher un nouvel époux, à moins
 qu'elles ne soient déjà d'un âge avancé. En
 général, toute femme se fait un point de re-
 fuser de vivre constamment dans l'état de
 célibat : tous ceux qui lui appartiennent par
 les droits de la nature se croient également
 obligés de concourir à son établissement, &
 de la garder, n'étant pas sous le joug & la surveillance
 d'un mari, elle venait à blesser son honneur
 ou sa vertu, ils se regarderaient comme cou-
 pables de ce crime. Tel est le respect de ces
 peuples pour le mariage, que le célibat d'une

La Thrace. femme encore en âge de remplir tous les devoirs de la société conjugale leur paraît une transgression perpétuelle de la loi. L'union de deux époux, disent-ils, est un vœu ordonné par le ciel même & prononcé par la nature. Nul homme, nulle femme n'ont le droit de s'écarter de cette vocation générale & de refuser à une institution qui a pour but important la propagation de l'espèce humaine. De-là, cette douleur accablante des femmes frappées de stérilité, & les espérances consolantes de celles qui sont chargées d'enfans quoique accablées de misère. Plus une femme est féconde, & plus elle ajoute à ses droits sur le cœur de son mari & sur l'estime du public.

C'est ainsi que les femmes mahométanes soumises dès leur enfance à l'empire de ces mœurs, ne connaissent ni la liberté, ni la dissipation, ni les plaisirs tumultueux des sociétés européennes. Accoutumées par-là sans efforts & sans contrainte à la retraite, à la vie intérieure & aux soins domestiques, elles ne peuvent jamais faire aucune de ces comparaisons affligeantes qui inspirent des desirs & remplissent la vie d'amertume. Comme en effet pourraient-elles déplorer leur condition & envier le sort des femmes étrangères ? elles

ignorent ce qui leur manque, jusqu'elles n'ont ni celles de leur sexe, ni celles de leur sexe, elles ne croient pas qu'il n'existe pas d'autre ouvrage national que celui des couples étrangers. On ne peut pas leur rendre les femmes si précieuses au point de priver de ces agrémens qui leur rendent plus piquante l'enchanteur : on ne peut que l'on peut ajouter à leurs avantages de croire qu'elles sont d'enjouement. La comparaison dans les regards dans les regards, s'est plu à les hommes, d'une sorte de délicatesse de torts de leur éducation noble & honnête conversation fine est du moins le même que les femmes chrétiennes

ignorent ce qui se passe hors de chez elles, La Thrace, jusqu'elles n'ont ni les ressources de la lecture, ni celles de la conversation. Comme les hommes, elles ne parlent que leur langue, il n'existe pas dans tout l'empire un seul ouvrage national qui traite des coutumes des peuples étrangers.

On ne peut pas se dissimuler que ces usages qui rendent les femmes mahométanes si recommandables dans l'intérieur de leur famille si précieuses aux yeux de leurs maris, ne privent de ces ressources multipliées & de ces agrémens qui, chez les autres nations, rendent plus piquans encore les attraits de ce charme enchanteur : cependant malgré le peu de soin que l'on prend pour orner leur esprit & pour ajouter à leurs avantages extérieurs, il ne faut pas croire qu'elles soient dépourvues de graces d'enjouement. La nature, si libérale à tant d'égards dans presque toutes les contrées de l'orient, s'est plu à douer les femmes, comme les hommes, d'une sagacité singulière & d'une finesse de délicatesse qui fait oublier en elles les torts de leur éducation. Elles ont un maintien noble & honnête, des manières aimables, une conversation simple, naïve & gracieuse. Il est du moins le témoignage constant des femmes chrétiennes qui ont occasion de voir

& de fréquenter les *hazems* des Ottomans, *La Thrace.* certes, il ne peut être suspect. J'ai moi-même rencontré plusieurs fois des dames de tous les états chez des ministres, des seigneurs, des magistrats, & j'ai été étonné de la pureté de leur langage, de la facilité de leur élocution, de la finesse de leurs pensées, du ton noble de leur conversation, & des graces dont elles s'aiffaionnent.

Ce n'est jamais que pour des intérêts de famille qu'une femme se présente chez un magistrat, chez un officier en place; & ordinairement ce sont des veuves ou des femmes d'un certain âge. Elles n'ont pas besoin de demander audience, moins encore de se faire annoncer; dès qu'elles paraissent dans l'antichambre, les pages les font entrer, & elles exposent publiquement les motifs de leur visite. Lorsqu'elles veulent parler en secret, elles approchent du maître de la maison & baissent la voix; s'il arrive que le ministre soit seul dans son appartement, il est d'usage alors que les valets-de-chambre & les pages se tiennent vers la porte, rangés en file, comme pour être les témoins de ce tête-à-tête. Il faut qu'une dame soit d'un rang très-distingué pour qu'un magistrat ou un ministre se lève pour la recevoir & l'inviter à s'asseoir sur

sapha : ordinairement ont même, sans qu'il lui baïsse l'air de respect en placé. Quoiqu'il y en ait qui les regardent sur elles, mais généralement, & dans leurs pour elles car leur pudeur sent les hommes.

Plus nous faisons contrastent si fort à eux ils donnent naissance & à l'étonnant cet état de solitude chez tous les peuples d'Asie d'une conversation constante avec des gens qui naissent d'elle entre les deux sexes ils doivent l'austérité ne connaissent point ces liaisons de société malheur d'éprouver les mœurs qu'elles entretiennent.

Les Ottomans font le calme de la

phes : ordinairement elles restent debout, & sont même, sans que leur délicatesse en souffre, jusqu'à lui baiser la main ou la robe, avec un air de respect qui est dû à tout homme en placé. Quoique toujours voilées, les officiers qui les reçoivent fixent rarement les yeux sur elles, mais ils les écoutent attentivement, & dans leurs réponses, ils ont toujours pour elles ces égards que la bienséance leur pudeur semblent recommander à tous les hommes.

Plus nous faisons connaître ces usages qui contrastent si fort avec ceux des autres nations, plus ils donnent matière sans doute aux réflexions & à l'étonnement des Européens. C'est cet état de solitude où vivent les femmes chez tous les peuples musulmans, c'est à cette privation constante des douceurs & des agréments qui naissent d'une communication mutuelle entre les deux sexes, que les mahométans doivent l'austérité de leurs mœurs, & qu'ils ne connaissent pas les jouissances attachées aux liaisons de société, du moins n'ont-ils pas le malheur d'éprouver les amertumes & les morsures qu'elles entraînent si souvent à leur suite.

Les Ottomans font consister leur bonheur dans le calme de la vie, dans la paix inté-

La Thrace. riure, dans la douceur des plaisirs simples honnêtes. Toutes les autres jouissances présentent à leur imagination un intérêt trop faible pour exciter dans leur ame des desirs inquiets. La seule chose qui affecte les femmes qui altère leur bonheur & empoisonne souvent le cours de leur vie, c'est de se voir condamnées par la loi même, à supporter dans le silence le partage du cœur & de la fortune de leurs époux. Comme la religion permet à tout mahométan d'avoir jusqu'à quatre femmes, & même de cohabiter avec ses esclaves, plusieurs en usant de ce privilège rendent malheureuses toutes les femmes de leur *harem*, & particulièrement celles qui y ont été admises les premières. Il est difficile en effet à celles-ci de voir sans jalousie, sans dépit & sans trouble ou de nouvelles compagnes, ou leurs propres esclaves, devenir leurs rivales, & partager avec elles, quoique d'une manière légitime, leurs droits sur le cœur d'un patron & d'un mari commun.

Malgré ces dispositions de la doctrine & de lois si favorables aux hommes & si fâcheuses pour le repos des femmes, la polygamie n'est pas aussi commune qu'on pourrait se l'imaginer. Peu de Mahomérans ont deux femmes, & il est rare de voir un seigneur donner sa ma-

quatre à
es entrete
domestique
seulement
ens de dor
nariée, son
ur ce poin
ncore affe
'obtient la
ondition e
econde, ta
mariage.
Ceux qui
bligent jam
rdinairement
partement
esclaves ast
re qu'une f
ge séparém
yens peu op
ceux qui
deux escl
s choisir d'
onner d'omb
maintenir la p
beaucoup q
éfèrent vivr
ur appartienn

quatre à-la-fois. Le défaut de moyens pour les entretenir, la crainte de troubler la paix domestique, la difficulté de s'allier avantageusement, & le scrupule que se font les pères de donner leur fille à une personne déjà mariée, sont autant d'obstacles qui restreignent, sur ce point, l'indulgence des lois. Il arrive encore assez communément, qu'un homme n'obtient la main de son épouse que sous la condition expresse de n'en pas prendre une seconde, tant que subsisteront les liens du mariage.

Ceux qui ont plusieurs femmes, ne les obligent jamais de vivre ensemble; elles ont ordinairement chacune, dans le *harem*, leur appartement, leur table & un certain nombre d'esclaves astachées à leur service. Mais il est rare qu'une seconde ou une troisième femme vive séparément dans un autre hôtel. Les citoyens peu opulens n'ont jamais qu'une femme, & ceux qui le sont assez pour acquérir une seconde, ont ordinairement soin de choisir d'un certain âge, pour ne point donner d'ombrage à leurs femmes, & pour maintenir la paix dans leur intérieur. Il y en a beaucoup qui ne se marient jamais & qui préfèrent vivre avec de jeunes esclaves qui leur appartiennent. C'est à tort qu'en Europe

La Thrace. on les appelle concubines, puis que la co-habitation du patron avec elles est permise, & que les enfans, qui en naissent sont aussi légitimes que ceux de la femme qu'on épouse.

L'austérité de ces mœurs est universelle & forme le caractère distinctif de ces peuples. On n'en excepte que quelques tribus nomades dont la vie est toujours errante & vagabonde. Parmi les différentes hordes de *Tatars*, les *Noghais* sont presque les seuls qui accordent une certaine liberté à leurs femmes : elles n'y sont point voilées comme ailleurs, elles peuvent s'immiscer dans la conversation des hommes, participer à leurs plaisirs, assister à leurs banquets. Aussi tous les autres mahométans, ceux même qui sont les plus relâchés, les regardent-ils comme des prévaricateurs, des hétérodoxes, des infidèles, & ils se feraient scrupule de s'allier avec eux.

D'après l'empire de ces opinions, on conçoit à quel point il est difficile chez les mahométans, de former des intrigues amoureuses. Vivre avec une maîtresse, entretenir un commerce criminel avec une femme ou une fille sur laquelle on n'a pas un droit légitime, sont des désordres inconnus chez les mahométans. Il n'arrive même jamais qu'un mari se permette la moindre liberté avec l'esclave de

emme, à m
es droits d
Telle est
anes, qu'u
suspecte dan
népris univ
robre le m
ans, tous le
roient égale
roit de fair
même d'exi
un *iman*,
ons. Dans
ans le *hare*
supçon. Or
il conduite
ue le mari,
at ait pronc
avant les lo
e feraient pa
ridiquemen
r le sacrific
plus souven
bération. Si
ordinaire,
e passion cr
l'entoure,

emme, à moins que celle-ci ne lui eût cédé tous
 ses droits de propriété sur elle.

La Thracen

Telle est la sévérité des mœurs mahomé-
 nes, qu'une femme, pour peu qu'elle soit
 suspecte dans sa conduite, devient l'objet du
 mépris universel. Le soupçon seul couvre d'o-
 probre le mari & toute la famille. Les voi-
 sins, tous les habitans même du quartier se
 croient également deshonorés; aussi ont-ils le
 droit de faire observer la maison suspecte, &
 même d'exiger que la garde, accompagnée
 d'un *iman*, s'y force & y fasse des perquisi-
 tions. Dans ce cas, la présence d'un étranger
 dans le *harem* est suffisante pour justifier le
 soupçon. On arrête le coupable, la femme
 est conduite & gardée chez l'*iman* jusqu'à ce
 que le mari, le père, le tuteur ou le magis-
 trat ait prononcé sur son sort. L'autre est puni
 suivant les lois; & quand même les preuves
 ne seraient pas complètes pour être condamné
 juridiquement, il ne recouvre sa liberté que
 par le sacrifice d'une partie de sa fortune, &
 plus souvent par la perte entière de sa con-
 sidération. Si donc, par une considération ex-
 traordinaire, une femme vient à concevoir
 une passion criminelle, les verroux & tout ce
 qui l'entoure, soit chez elle, soit hors de chez

~~elle~~ elle, font autant de chaînes qui la captivent
 Le Thraas. & qui ajoutent à ses tourmens.

Quant aux femmes publiques, on aura peine à croire que ni à Constantinople, ni dans aucun autre grande ville de l'empire, il n'existe peut-être pas quaranté parmi les mahométans; encore sont-elles des dernières classes du peuple, & ce n'est que par un excès de misère qu'elles se vouent à la prostitution. Ce sont elles qui ordinairement vont chercher les célibataires, mais avec toutes les précautions que la prudence exige pour se dérober aux recherches inquiétantes de la police qui a toujours les yeux ouverts sur les délits de cette nature. Cette vigilance du gouvernement est cependant moins sévère à l'égard des femmes qui ne professent pas l'islamisme. Elles s'établissent dans les quartiers éloignés, & chaque année elles achètent la protection tacite de leurs supôts de la police. Obligées de garder tout les dehors de la décence, elles ne reçoivent communément que des gens de leur nation. Il est rare que les musulmans recherchent leur connaissance. D'ailleurs on ne voit ces femmes qu'à la dérobee & pendant le jour. La nuit on est souvent exposé aux poursuites de la garde.

Le fouet & une longue prison sont aujourd'hui les peines

D
 Thui les p
 emmes de
 igoureux
 prendre ap
 correction;
 ette dans la
 retourner à l
 crimes. Dan
 pi condamn
 pidation;
 commerce c
 bligé non-
 ore de cha
 u s'il a co
 mariée, la l
 eine de me
 Tout conc
 les lois &
 es barrières
 ée de toutes
 ours impérie
 eante encore
 quelquefois c
 l'autre sex
 ominables.
 n poursuit l
 existe aucun
 engage les fen

Thui les peines plus ordinaires infligées aux ~~_____~~
 femmes de mauvaife vie. On est encore plus ^{La Thrace}
 rigoureux envers celles qui se laiffent fur-
 prendre après une première ou une seconde
 correction ; on les lie dans un sac & on les
 jette dans la mer , comme des êtres indignes de
 retourner à la terre qu'ils ont fouillée par leurs
 crimes. Dans le cas d'un double adultère , la
 loi condamne & l'homme & la femme à la
 lapidation ; & tout chrétien qui aurait eu un
 commerce criminel avec une musulmane , est
 obligé non-seulement de l'épouser , mais en-
 core de changer de religion. S'il s'y refuse ,
 ou s'il a commis le crime avec une femme
 mariée , la loi lui décerne irrémiffiblement la
 peine de mort.

Tout concourt ainsi chez les Mahométans ,
 les lois & la police & l'opinion à opposer
 des barrières insurmontables à la plus effré-
 née de toutes les passions. Mais la nature tou-
 jours impérieuse dans ses besoins , & plus exi-
 geante encore dans les climats ardents , s'égare
 quelquefois dans ses voies , & précipite l'un
 & l'autre sexe dans des crimes encore plus
 abominables. D'abord la rigueur avec laquelle
 on poursuit la débauche , dans un pays où il
 n'existe aucun hôpital pour les enfans trouvés ,
 engage les femmes qui sacrifient leur honneur ,

à se permettre tous les moyens capables de prévenir les indices de leur inconduite. Les *La Thrace.* unes ont recours à divers breuvages que l'on croit propres à frapper le sexe de stérilité & les autres font usage des remèdes les plus violens dans les premiers jours de leur grossesse. Si ces moyens sont insuffisans, elles étouffent alors dans leur ame le cri de la nature, & immolent à leur sûreté le triste objet de leur opprobre.

Les femmes qui ont des passions vives, & ceux des hommes qui par état ou défaut de moyens, sont obligés de garder le célibat, se permettent également chacun dans son genre des excès non moins criminels. Depuis quel que tems cette dépravation gagne insensiblement toutes les classes : & aujourd'hui on voit des citoyens illustres, des personnages respectables par leur rang, des hommes qui consacrent tous les dehors de la vertu & de la piété, des officiers enfin qui entretiennent les harems les plus nombreux, sacrifier leurs devoirs envers leurs femmes & envers leurs esclaves légitimes, à un goût abhorré par la nature & réprouvé par la loi.

L'état de retraite perpétuelle où vivent les Mahométans, leur gravité naturelle, la sim

licité de l'homme, son rigueur, les de l'état, son d'un goùt, ent faciles, permis par, amment l'oc, mais ces m, ordinaire d, es nations e, onditions ne, s classes &, ein de four, ui sont au-d, ur les même, n public c, nserve touj, nce, de vér, rsonnes sup, es en âge :, air enjoué, d'aifance, r, intient, ou, gèreté qui pa, feroit heurte, x satyres de, Les Mahom, tète; leur n

sibilité de leurs mœurs, & cette subordina-
 tion rigoureuse qui règne dans tous les or- La Thraee.
 nes de l'état, suite nécessaire de la constitu-
 tion d'un gouvernement despotique, leur ren-
 dent faciles tous les devoirs auxquels ils sont
 soumis par la loi, & en maintiennent cons-
 amment l'observation; ils ne se permettent
 jamais ces manières libres & cette familiarité
 ordinaire dans les familles & dans les sociétés
 des nations européennes. Là les rangs & les
 conditions ne se confondent jamais; dans toutes
 les classes & dans tous les états, chacun est
 plein de soumission & de respect pour ceux
 qui sont au-dessus de lui, & il reçoit à son
 tour les mêmes hommages de ses subalternes.
 En public comme dans la vie privée, on
 observe toujours les mêmes dehors de dé-
 vance, de vénération, de déférence, pour les
 personnes supérieures en rang, ou plus avan-
 cées en âge: paraître dans une société avec
 un air enjoué, y prendre un ton de liberté
 d'aisance, n'avoir pas de dignité dans son
 entretien, ou affaïsonner ses propos de cette
 légèreté qui passe ailleurs pour de l'agrément,
 seroit heurter tous les usages, & s'exposer
 à des satyres de la nation entière.

Les Mahométans ne se découvrent jamais
 le tête; leur manière de saluer est simple &

~~La Thrace.~~ naturelle ; on salue son égal en portant la main sur le sein ou sur le cœur, & son supérieur en la dirigeant d'abord vers la bouche en suite vers le front. Lorsqu'on se présente chez les grands, chez les ministres, chez les personnes constituées en dignité, on fait une profonde inclination en portant la main droite vers la terre, & la ramenant ensuite vers la bouche & sur la tête ; mais lorsqu'on rend des hommages au souverain, la main doit toucher la terre pendant l'inclination : l'air de gravité si général chez les Ottomans, la décence qui accompagne tous les actes extérieurs de la vie civile, & la majesté du costume, sur-tout dans les personnes de qualité, ajoutent infiniment à la noblesse de ce salut.

Il est encore d'un usage universel de baiser la robe ; c'est un hommage de respect & de soumission que rendent par-là les subalternes à leurs chefs, les enfans à leurs parens. Par une suite de cet usage, ou plutôt du sentiment qui le détermine, lorsqu'un officier supérieur veut donner une marque de faveur à quelqu'un, il lui refuse sa robe & lui donne sa main ; s'il lui en présente le dedans, cette attention ajoute encore à sa bienveillance. Lorsqu'un homme d'un certain âge ou d'un certain rang veut donner à quelqu'un une

de tend
lui touch
ain sur sa
embrasse
font de
ur touchan
Dans tout
nt n'ose jam
eul, ni au
at ou par se
la robe,
-il marié à
ême que le
rens les em
at de leur
lerves & ce
mœurs nat.
s de rigue
l'autre sexe
lle sa mère
ur baise les
mes marqu
cousines, d
tes les perso
domine par
es rendent k
x belles - mè
tes ; enfin

ant la main de tendresse ou d'affection particulière, La Thraos.
 n supérieur lui touche le manton & porte ensuite sa
 ouche en main sur sa propre bouche, ce qui indique
 éfente che un embrassement paternel; les jeunes gens
 ez les per font de même à l'égard des vieillards en
 ait une pro ur touchant la barbe.

Dans toutes les classes de la nation, un en-
 nt n'ose jamais embrasser ni son père, ni son
 eul, ni aucun parent respectable par son
 at ou par son âge; mais il lui baise la main
 la robe, & n'en use jamais autrement,
 e-il marié & père de plusieurs enfans: lors
 ème que les enfans sont en bas âge, les
 ens les embrassent rarement; ils se conten-
 t de leur baiser quelquefois le front. Ces
 erves & ces bienféances, commandées par
 mœurs nationales, s'observent avec encore
 us de rigueur entre les parens de l'un &
 l'autre sexe: jamais un Mahométan n'em-
 esse sa mère, sa belle-mère, sa tante; il
 ur baise les mains, & reçoit à son tour les
 mes marques de respect de ses sœurs, de
 cousines, de ses belles-filles, enfin, de
 tes les personnes de sa famille sur lesquelles
 domine par son âge ou par son rang: Les
 es rendent les mêmes honneurs aux mères,
 x belles-mères, aux tantes & aux sœurs
 es; enfin ces marques de déférence &

La Thrace. de respect, graduées & déterminées ainsi dans les familles par les lois de la nature, sont telles que la femme elle-même baise la main de son mari à différentes époques, le jour de ses noces, dans le temps de ses couches, aux mariages des enfans, dans les deux fêtes de *beyram*; ces usages entretiennent dans les familles l'ordre, la décence, l'union & l'imité la plus parfaite.

Mais rien n'égale le respect & l'obéissance des enfans envers les auteurs de leurs jours. Ces sentimens, dictés par la nature & avoués par la raison, se trouvent encore fortifiés par les principes du *courann*; aussi ce n'est jamais que les yeux baissés, les mains jointes sur le sein, & dans la contenance la plus humble, qu'un enfant se présente chez son père. En aucun temps il ne se permet de s'affec-
 devant lui qu'il n'en ait reçu l'ordre.

Dans les grandes fêtes, comme dans les divers événemens de la vie, les enfans ne manquent jamais, en baisant la main de leur père, de leur mère, de leur ayeul, de leur oncle, de demander leur bénédiction; tous y attachent la plus haute idée de bonheur. De cette opinion précieuse résulte en eux un sentiment contraire, lorsque, par leur inconduite, ils se voient menacés de la malédiction de leurs pères;

l'homme religieux, tremblant devant les anathèmes de Dieu, les vœux ou les sermens respectables, qui produisent l'admiration de tout Mahométan. Jamais un père ne voit un enfant, un adolescent, ni un homme recevoir quelque un de ses ministres, officiers, gardent d'être assis sur le sofa, & les personnes qui, par le droit de se plaindre, d'ailleurs, les honnêtes, chez les parents, d'être enveloppés de leurs mains couvertes de la décence pour son autre sexe, la manière générale est celle de se reposant sur le sofa à l'européenne; elle est réservée sur le trône les membres du d

ans; l'homme le plus immoral & le plus ir-
 ligieux, tremble d'attirer sur la personne La Thrace.
 es anathèmes de ceux à qui il doit le jour.
 es vœux ou les imprécations d'un magis-
 rat respectable, ou d'un homme avancé en
 ge, produisent le même effet sur l'esprit de
 ut Mahométan.

Jamais un père de famille ne se lève de-
 vant un enfant, un neveu ou un autre des-
 cendant, ni un homme d'un certain rang pour
 recevoir quelqu'un qui lui est inférieur en
 grade. Les ministres, les magistrats, les grands
 officiers, gardent ordinairement chez eux l'an-
 gle du sofa, & ne se lèvent que pour les
 personnes qui, par leur état & leur condition,
 ont droit de se placer à côté d'eux; il con-
 vient, d'ailleurs, lorsqu'on se présente chez les
 grands, chez les personnes d'un rang distin-
 gué, d'être enveloppé dans sa robe, & d'avoir
 les mains couvertes avec le bout de ses man-
 ches; la décence prescrit encore à l'un & à
 l'autre sexe, la manière de s'asseoir; la plus
 générale est celle de se mettre sur les genoux
 & de se reposer sur les talons. La manière de
 s'asseoir à l'européenne n'est reçue dans aucune
 maison; elle est réservée au sultan quand il pa-
 rait sur le trône les jours de cérémonie, &
 aux membres du divan, lorsqu'ils tiennent

leurs audiences au sérail ou au palais du grand
 La Thrace. visir.

D'après l'empire de ces coutumes, doit-on s'étonner si la nation n'en use pas autrement avec les étrangers; on ne déroge à ces usages à l'égard de personne, pas même des ministres étrangers. Lorsque les officiers de la Porte sont dans le cas d'avoir des conférences secrètes avec eux, ils ne se lèvent jamais pour les recevoir; ils sont cependant attentifs, surtout depuis quelque temps, à ménager ces entrevues de manière à concilier la fois ce qu'ils doivent à leurs usages & à la politesse. Ils entrent dans l'appartement après le ministre étranger, & au moment de son départ, ils sont ordinairement les premiers à se lever & à quitter le salon. Dans les audiences publiques des ambassadeurs, même chez le grand-visir, ce premier ministre entre dans l'appartement quelques minutes après; & l'audience finie, l'ambassadeur se lève, salue & se retire, faisant le visir gravement assis dans l'angle du sofa.

Au reste, ni chez le peuple, ni chez les grands, ni en particulier, ni en public, que que soit le sujet de l'entretien, & de quelque sentimens qu'on puisse être affecté, jamais la conversation ou les discussions ne deviennent

ruyantes & tumultueuses assemblées. Les pascas parlent à leur tour, chacun fun par fun, les plus distingués des autres écoutent avec attention.

Ces peuples ne se font point de sonnettes pour avertir les valets-de-chambre, qui entrent vers la porte, & se présentent en groupe, pour saluer le maître les rivaux de la chambre, & qui ne frappent des mains. Les Mahométans se saluent, tous s'annoncent, ou ceux qui ne se saluent pas de même avec leurs supérieurs. Toujours les premiers à se lever dans toutes marches, les pascas, les visirs, deviennent le peuple. Le même, il salue les autres dans le milieu desquelles on se met de tête, & par la main droite dirigée vers l'encore accompli.

ruyantes & tumultueuses. Dans les plus nombreuses assemblées, il est rare que deux personnes parlent à-la-fois; assis le long du sofa, chacun fume & prend du café: les gens les plus distingués ne parlent qu'à leur tour, & les autres écoutent dans le plus respectueux silence.

Ces peuples ne se servent ni de cloche ni de sonnettes pour appeler leurs gens; les pages, les valets-de-chambre ou les laquais se tiennent vers la porte de la pièce où l'on est, tous en groupe, debout & les mains jointes. Le maître les renvoie, ils se retirent dans l'anti-chambre, & pour les appeler on ne fait que frapper des mains.

Les Mahométans n'attendent jamais qu'on les salue, tous s'empressement de prévenir leurs amis, ou ceux qu'ils rencontrent; mais il n'en est pas de même avec les grands; ceux-ci saluent toujours les premiers. Il est même d'étiquette dans toutes marches publiques, que le grand-seigneur, les pachas, les ministres, les généraux, se préviennent le peuple; le sultan en fait de même, il salue les deux haies de janiffaires, au milieu desquelles il marche, par un léger mouvement de tête, & par un foible mouvement de la main droite dirigée vers le sein. Ces manières sont encore accompagnées dans toute la na-

La Thrace,

tion, d'un langage très-poli & très-honnéte
 La Thrace. qui tient au génie même de la langue.

Il faut convenir cependant que quelque générale que soit, parmi les mahométans, la pratique de ces règles de politesse & de bienséance, ils n'en conservent pas moins cet air de hauteur & de fierté qui leur est commun à tous, mais qui se manifeste de diverses manières selon la différence des caractères, du rang & des fonctions de chaque individu. On remarque dans les officiers du sérail un ton de grandeur mêlé d'orgueil; dans les ministres, une dignité pleine de noblesse; dans les *oulmas* une gravité morne, sèche & austère; dans les chefs de la police, & plus encore dans leurs suppôts, des manières brusquées, dures, on peut même dire sévères; dans le militaire, ce qui est sans doute étonnant, les officiers sont très-attentifs, à adoucir les rigueurs de l'austérité & de la discipline; ils n'ont jamais dans la bouche que le mot d'amis, de camarades, de frères; ce n'est que dans le besoin, & au moment même d'une prompte exécution, qu'ils déploient toute la sévérité du commandement.

Mais dans tous, ce caractère fier & hautain se porte à la moindre vexation, à une pétulance incroyable; rien chez eux n'arrête les élans de la nature, même parmi les hommes

D/
 e la plus g
 ment, le
 on, le gé
 homme pr
 it en frap
 e la colère
 es accompa
 u reste ces
 bels ils se
 ont presque
 ils ne con
 int d'honn
 ens.
 De tous le
 ent le plus
 nement, a
 du peuple
 qu'ils sou
 ens, sans
 lheureux e
 ils sont co
 ne doivent
 de dédain au
 és, qu'aux
 gueil natur
 est dans u
 mahométan
 ce, il est ob
 Tome XX

la plus grande distinction. Dans son empor-
 tement, le père, le mari, le maître, le pa-
 tron, le général, l'officier, l'homme public,
 l'homme privé se fait souvent justice lui-même,
 soit en frappant de la main ou du bâton l'objet
 de sa colère, soit en l'effrayant par des mena-
 ces accompagnées des injures les plus atroces.
 Au reste ces injures & ces emportemens aux-
 quels ils se livrent avec aussi peu de réserve,
 sont presque jamais de suites sérieuses, parce
 qu'ils ne connaissent pas toutes les subtilités du
 point d'honneur si funestes parmi les euro-
 péens.

De tous les ordres de citoyens, ceux qui se
 trouvent le plus exposés, & presque toujours im-
 muniés, aux saillies d'humeur des grands
 du peuple, sont les sujets tributaires : tout
 ce qu'ils souffrent de la part des autres ci-
 toyens, sans oser se plaindre, les rend plus
 malheureux encore que les privations auxquelles
 ils sont condamnés dans l'ordre politique;
 ils ne doivent les procédés pleins de hauteur
 & de dédain auxquels ils sont journellement ex-
 posés, qu'aux préjugés religieux fortifiés par
 le orgueil naturel. Tout citoyen, chrétien ou
 mahométan, est dans une sujétion perpétuelle devant
 le maître, il est obligé de lui céder le pas, quel-

que soient le rang & la condition de celui-ci. **La Thrace.** sans cette attention de sa part, il s'exposeroit aux injures les plus mortifiantes, & souvent même à des actes de violence, sur-tout de la part de l'homme du peuple, toujours prêt à lever la main sur lui; & s'il osoit se permettre le moindre mot, la moindre répresaille, de l'instant même il serait assommé par la multitude. En un mot, toute insulte, toute offense faite par un non mahométan à un sectateur du prophète, est regardée comme un attentat contre la majesté de l'islamisme.

C H A

De l'interdiction

De la danse. —

des musulmans

dieu en vain. —

pratiquer la ver

C'EST dans la

semblance de ses pré

ble cause de cet

les sectateur de

spectacles, les fête

autres amusemens f

les nations du m

romans d'autres j

consacrés par une

ment du souverain

il : encore n'ont-

aux fêtes du *beyran*

dans les comba

siens, les ours, le

bid est une cour

s, la main armée

de l'année, le

aire du souverain

CHAPITRE VIII.

De l'interdiction des jeux. — De la musique. — De la danse. — Des images. — De l'attention des musulmans à ne jamais prendre le nom de dieu en vain. — De l'obligation en général de pratiquer la vertu & d'éviter le vice.

IL EST dans la religion même & dans l'ensemble de ses préceptes que se trouve la véritable cause de cet éloignement qu'ont toujours les sectateurs du *courann* pour les jeux, les spectacles, les fêtes bruyantes & pour tous ces autres amusemens si ordinaires chez presque toutes les nations du monde. On ne voit chez les Turcomans d'autres jeux publics que ceux qui sont consacrés par une ancienne étiquette à l'amusement du souverain, dans l'intérieur du félicil : encore n'ont-ils jamais lieu que dans les jeux fêtes du *beyram*; ils consistent dans le *djirid* dans les combats d'animaux, tels que les chiens, les ours, les lions, les tigres, &c. le *djirid* est une course à cheyal que font les pascas, la main armée d'un bâton. Dans tout le cours de l'année, le divertissement le plus ordinaire du souverain se borne au *romak*, ou

la joute des pages du sultan. L'exercice de l'arc
 & les courses à pied ou à cheval, qui de tous
 temps étaient très-à la mode chez les Arabes &
 chez les Tatars, & assez suivis autrefois par les
 Musulmans, ne les occupe guères aujourd'hui.
 Cette nation ne montre pas plus de goût
 pour les jeux de société; sa gravité naturelle &
 son attachement scrupuleux aux décrets de
 l'islamisme, lui font également dédaigner tout
 ce qu'on appelle récréation, dissipation, passe-
 temps : elle ne connaît ni les jeux d'exercice
 ni celui des cartes; plusieurs cependant jouent
 aux échecs. Parmi le bas peuple, mais sur-tout
 dans les cafés, on joue quelquefois aux dames
 & au *mangala*. Ce dernier jeu consiste en une
 certaine combinaison, toujours en nombre
 pair, de soixante-douze petits coquillages dis-
 tribués en douze cases; les soldats & les mar-
 rins s'amusent aussi le plus souvent à la lutte
 au saut & au jet de grosses pierres à certaine
 distance : mais dans tous ces jeux il n'est pres-
 que jamais question d'argent. La loi & l'opini-
 on publique condamnent également tout gain
 de cette nature, & selon les *fethwas* du mou-
 phti, celui qui a payé le prix de son jeu ou de
 son pari, est toujours en droit d'en réclamer
 en justice l'entière restitution.

Dans les *harems* les femmes paraissent moins

scrupuleuses, &
 Colin maillard
 ens. Les Grecs
 leurs anciennes
 niter les Europ
 de société, s'
 leurs goûts, & n
 ne passion affe
 bit de commerce
 Les comédies,
 spectacles brillans
 fois les ressourc
 langue sont ab
 ans. Quoique m
 ins d'une nation
 ames & ses théat
 és comme cont
 nn, aux mœurs
 gouvernement.
 les que pour les d
 On voit cependa
 uffons, de farceu
 urs, de joueurs d
 rde; mais ils ne
 ces publiques, f
 ns extraordinaire
 ur des maisons, &
 use qu'un homm

scrupuleuses, elles s'amuse à l'escarpolette, ~~à d'autres jeux~~ ^{La Thrace.} colin maillard, & à d'autres jeux aussi innocens. Les Grecs qui ont conservé une partie de leurs anciennes mœurs, & qui se piquent d'imiter les Européens dans les choses de mode & de société, s'abandonnent entre eux à tous leurs goûts, & montrent depuis quelque temps une passion assez vive pour les jeux de cartes, & le jeu de commerce, soit de hasard.

Les comédies, les tragédies, les opéra, les spectacles brillans ou l'homme déploie tout-à-fois les ressources de génie & les beautés de sa langue sont absolument inconnus aux ottomans. Quoique maîtres de la Grèce & souvent d'une nation autrefois si célèbre par ses sciences & ses théâtres, ils les ont toujours dédaignés comme contraires aux principes du gouvernement, aux mœurs nationales & à la politique. L'état ne permet les assemblées que pour les devoirs du culte religieux. On voit cependant chez eux des troupes de buffons, de farceurs, de comédiens, de lutteurs, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde ; mais ils ne paraissent jamais dans les spectacles publics, si ce n'est dans les évènements extraordinaires : tout se passe dans l'intérieur des maisons, & c'est la fête la plus somptueuse qu'un homme riche puisse donner à sa

famille & à ses amis, à l'occasion de ses nocces, ni ces dives
 ou de la naissance d'un enfant. es bruyantes fi
 La Thrace.

Les ombres chinoises sont le divertissement
 auquel on donne la préférence; ceux qui ga
 gnent leur vie à ce métier, vont solliciter de
 porte en porte la curiosité des familles. Ces
 spectacles consistent là, comme ailleurs, dans
 quelques scènes bouffones, dont les principaux
 rôles, sont ceux qui répondent en quelque
 sorte à l'arlequin & au pantalon des Italiens.
 Tout s'y ressent encore de la barbarie des siècles
 qui ont donnés naissance à ces jeux grossiers;
 rien de plus indécent que les gestes de
 ces figures, soit en hommes, soit en femmes
 & rien de plus obscène que les vers qui se réci
 tent derrière la toile. Ces spectacles, malgré
 le mauvais goût qui y règne, suffisent cepen
 dant pour dérider le front des personnes les plus
 graves. Ce n'est que très-rarement & toujours
 par complaisance pour les femmes, les enfans
 & les esclaves de la maison, que l'on se permet
 ces sortes de spectacles: les personnes d'un
 certain état, les gens de loi sur-tout, se feraient
 scrupule d'assister à ces jeux, qu'ils regardent
 comme des amusemens que le bon sens & la raison désavouent.

Dans aucune époque de l'année, on ne voit
 chez cette nation ni masques, ni danses pub
 & la vie sédent

es, ni ces dives
 es bruyantes fi
 ile de rendre la
 pièce d'apathie
 romans; c'est
 pre: pour le
 n n'exalte son
 etun, ni curien
 en peu extraordi
 objet bizarre,
 e un instant, il
 , & continue son
 e plus-longue di
 és quelqn'un, s
 de surprise, son
 voit jamais, mé
 une ville mahon
 On a déjà observ
 fêtes. ni dimanch
 ment lieu, & ils
 sacrés par la reli
 à se promener tr
 ux environs; tou
 mène rarement.
 Tout, dans les me
 ni inspirer; sur-t
 res, un penchar
 & la vie sédent

es, ni ces divertissemens du carnaval, ni ces ~~bruyantes~~ ^{La Thrace}
bruyantes si communes ailleurs. Il est dif-

icile de rendre la gravité, le phlègme & cette
bèce d'apathie qui forment le caractère des
romans; c'est le peuple du monde le plus
propre pour le quiétisme; rien ne frappe,
on n'exalte son imagination; il n'est ni im-
curieux, ni curieux: voit-il quelque chose
un peu extraordinaire, un costume étranger,
un objet bizarre, un animal singulier, il s'ar-
ête un instant, il regarde de sang-froid, sou-
& continue son chemin sans se permettre
la plus longue distraction; s'attrouper, courir
après quelqu'un, se livrer à des éclats de joie
de surprise, sont de ces mouvemens qu'on
ne voit jamais, même parmi le peuple, dans
une ville mahométane.

On a déjà observé que les Ottomans n'ont
de fêtes ni dimanches; leurs *beyrams* leur en-
tiennent lieu, & ils n'emploient les sept jours
sacrés par la religion dans ces deux fêtes,
à se promener tranquillement dans la ville
aux environs; tout le reste de l'année on se
promène rarement.

Tout, dans les mœurs de cette nation tend
à lui inspirer, sur-tout dans les classes supé-
rieures, un penchant invincible pour la mo-
dèrte & la vie sédentaire. Les hommes & les

La Thrace. Les femmes attachent même une certaine grandeur à ne se permettre aucun mouvement, aucune agitation, & à ne jamais quitter l'angle du sofa; si leur mouchoir tombe, s'il est question de ramasser quelque chose à quatre pas d'eux, rarement ils se dérangent, ils frappent dans leurs mains, & les pages ou les filles esclaves accourent à leurs ordres. En général, chez tous ces peuples, on sort rarement de sa maison; les personnes de l'un & de l'autre sexe passent toute l'année sur un sofa, dans l'inaction & l'insouciance; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces mêmes hommes que l'on croirait condamnés à un engourdissement physique & moral, sont plus propres qu'on ne croit, à soutenir tous les travaux de l'esprit & du corps. Parviennent-ils à une charge, ils développent des talens & une aptitude supérieurs à leur éducation? Sont-ils chargés d'une commission dans les provinces, ils font à cheval une course rapide de cinq cents lieues sans se ressentir de la moindre fatigue?

Malgré cet éloignement pour les plaisirs & ce genre de vie austère qui semble être le partage d'une nation peu civilisée, on ne compte néanmoins, chez les Ottomans, que des hommes assez gais, assez aimables, assez communicatifs; aussi la société est-elle l'unique

ressource d'une nation entre parens & amis; toutes les affectueux conversations pourvus d'agréables certain intérêt; l'Espagne par-tout, de ranger le long de présenter à chaque regards respectueux de calme avec les grâces naturelles sur-tout dans les la langue, le file de l'assemblée, très assez piquant, mais peut cependant être sociétés européennes qui ont tous les imposante, se lient faillies d'un esprit ont aussi le talent pos d'une sententaire ingénieuse. On sent bien qu'il n'y a jamais, qui ne fût gers établis dans le ressource de puis

ressource d'une infinité de familles. Réunis ~~entre~~ ^{La Thracc.} entre parens & amis intimes, ils y concentrent

toutes les affections de leur ame; ces cercles, ces conversations familières ne sont pas dépourvus d'agrémens, & souvent même d'un certain intérêt; l'air de décence qui les accompagne par-tout, leur manière mélancolique de se ranger le long d'un sofa, l'attention de présenter à chacun une pipe & du café; les regards respectueux des uns envers les autres, le calme avec lequel s'énonce celui qui parle, les grâces naturelles de l'élocution orientale, sur-tout dans les personnes qui possèdent bien la langue, le silence profond que garde le reste de l'assemblée, tout enfin présente un tableau assez piquant, mais qui sous aucun rapport ne peut cependant être comparé à ceux des sociétés européennes; d'ailleurs, les personnes qui ont tous les dehors de la gravité la plus imposante, se livrent quelquefois à toutes les saillies d'un esprit gai & facétieux; plusieurs ont aussi le talent particulier de saisir l'à-propos d'une sentence, d'un bon mot, d'une sa-tyre ingénieuse.

On sent bien qu'un peuple isolé qui ne voyage jamais, qui ne fréquente pas même les étrangers établis dans son sein, & qui n'a pas la ressource de puiser dans les productions tou-

jours renaissantes des nations européennes et
 La Thrace. nécessairement borné à un cercle étroit de
 connaissances. Les Ottomans n'ont pas l'avant-
 tage de pouvoir lire les gazettes étrangères; ils n'ont pas même celui d'être exactement informés de ce qui se passe à la cour, à la ville, & dans les différentes provinces de l'empire; les chroniques, les journaux, les feuilles périodiques sont des ouvrages absolument inconnus chez eux, & qui n'ont pas encore exercé leurs imprimeries.

Aussi dans toutes ces contrées, on ne parle jamais que de ces évènements qui par leur nature ne sont pas susceptibles d'être dérobés à la connaissance publique. C'est une des maximes du ministère, de répandre un voile mystérieux sur tout ce qui pourrait inquiéter ou affliger le peuple. En temps de guerre, il arrive souvent que le public de Constantinople n'apprend la défaite d'une armée ou la prise d'une place frontière, que quatre ou cinq mois après l'évènement. On peut juger par-là de l'ignorance où sont les Ottomans sur tout ce qui se passe dans les pays étrangers; le gouvernement lui-même ne s'occupe que des objets relatifs à ses intérêts politiques, & encore est-il réduit à s'en rapporter aux informations

de lui donnent
 nies.

Les Ottomans
 nd qui règne p
 ns une seule c
 jouissances pub
 iffance des deu
 un nouveau mo
 sion d'un prince
 ement heureux p
 une bataille, la
 c. ces réjouissa
 e trois, cinq ou
 es banquets som
 u férial, de la v
 écoration des bo
 elles & marchés
 rands & tous les
 écorer les portes
 ilieu de la cour
 e glaces & de be
 e girandoles, de t
 un riche sofa;
 e de la nuit & r
 fites de leurs par
 urs connaissances
 fé, le tabac, des
 parfums. Ces déco

ne lui donnent les ministres des puissances La Thrace.
 nies.

Les Ottomans ne dérogent au calme profond qui règne perpétuellement chez eux, que dans une seule occasion; c'est à l'époque des réjouissances publiques. Elles ont lieu à la naissance des deux ou trois premiers enfans d'un nouveau monarque, le jour de la circonscription d'un prince du sang, ou lors d'un événement heureux pour l'empire, tel que le gain d'une bataille, la conquête d'une place forte, &c. ces réjouissances qui sont ordinairement de trois, cinq ou sept jours, consistent dans des banquets somptueux, dans l'illumination du sérail, de la ville & des mosquées, dans la décoration des boutiques, des magasins, des rues & marchés publics. Les ministres, les grands & tous les officiers en charge font aussi décorer les portes de leurs hôtels, & élever au milieu de la cour une espèce de salon tapissé de glaces & de belles étoffes, orné de lustres, de girandoles, de fanaux, & garni tout au tour d'un riche sofa; ils y passent une grande partie de la nuit & reçoivent successivement les visites de leurs parens, de leurs amis & de leurs connaissances, auxquels ils prodiguent le café, le tabac, des sucreries, des essences, des parfums. Ces décorations ont également lieu

à une des portes du sérail ; des drapeaux , de
 La Thrace. boucliers , des armes & d'autres trophées enlevés pendant la guerre aux ennemis de l'empire sont ordinairement les objets les plus remarquables de cette espèce d'arc de triomphe.

Ces fêtes sont le plus souvent accompagnées d'un spectacle aussi intéressant que magnifique , celui d'une marche processionnelle des artistes de toutes les classes. Tous sont richement vêtus , & chaque corps avance séparément à la tête d'une espèce de char de triomphe décoré des symboles des instrumens & des productions mêmes de chaque art & de chaque métier.

Souvent aussi le gouvernement donne des feux d'artifice au milieu du Bosphore ; ce sont des captifs maltais , italiens , portugais , &c. qui les exécutent , & ils ont ordinairement l'attention de représenter l'île de Rhodes , ou une place ennemie assiégée & emportée d'assaut par les Ottomans.

On ne doit pas s'imaginer que dans ces jours de réjouissance & de liberté publique pour tous les citoyens indistinctement , les femmes sortent de cet état de solitude auquel elles sont condamnées ; elles ne participent à la joie universelle qu'à travers les jalousies de leurs croisées & de celles qu'on leur ménage alors dans l'intérieur des maisons , trop heureuses

qu'elles obtiennent de sortir en voiture pour se promener dans la ville ; les décorations des places publiques ; Ce n'est pas cependant que les femmes ne souffrent de privations ; elles ne jouent que des comédies bouffonnes & ne sont jamais toujours à côté du ridicule sur les scènes , & même sur les fêtes ; il leur arrive de mourir en hommes , & d'être traités comme un Européen , pour être encore plus piquant ; mais l'élévation de sa haute naissance & de sa haute naissance esclaves du sérail ; la gaieté & ces fêtes ; les sultanes & au sérail pendant ne se moquent pas d'être derrière un rideau sur la salle où se tient le trône & la cour ; elle la liberté d'aller & de venir de loi de cette fête que des esclaves ont amené tous les jours

jusqu'elles obtiennent de leurs maris l'agrément de
 sortir en voiture pendant le jour pour se La Thrace:
 promener dans la ville, & voir, sans être vues,
 les décorations des grands hôtels, des marchés
 & des places publiques.
 Ce n'est pas cependant que dans les harems
 les femmes ne se dédommagent entre elles de
 leurs privations ; elles y exécutent des jeux &
 des comédies bouffonnes, en s'attachant pres-
 que toujours à contrefaire les chrétiens & à
 se moquer du ridicule sur leurs mœurs, sur leurs cou-
 tumes, & même sur diverses pratiques de leur
 religion ; il leur arrive aussi quelquefois de s'ha-
 biller en hommes, & de prendre jusqu'au cos-
 tume européen, pour rendre leurs facéties
 encore plus piquantes. Dans ces occasions, le
 sultan de sa hauteesse, c'est-à-dire les plus
 riches esclaves du sérail, s'abandonnent à toute
 leur gaieté & ces folies servent de récréation
 aux sultanes & au souverain lui-même ; qui
 cependant ne se montre pas ; il se tient ordi-
 nairement derrière une fenêtre grillée qui do-
 mine sur la salle où se passe la fête. La ma-
 jeurité du trône & la crainte de gêner par sa
 présence la liberté des actrices, lui font une
 loi de ne point aller ; enfin, pendant
 ces fêtes que des évènements extraordinaires
 interrompent tous les quinze ou vingt ans, les

La Thrace. Ottomans en général semblent se dépouiller de leur caractère naturel ; tous les fronts dérident , & la gravité , le calme , le recueillement font place aux démonstrations de la joie la plus vive & la plus bruyante.

Le législateur arabe , en proscrivant les jeux de chant & tous les instrumens de musique se proposait sans doute de former une société religieuse de tous les peuples qui embrasseraient sa doctrine. L'austérité de ses principes & sur-tout la maxime qu'il s'était faite de n'imposer en rien les autres nations , soit dans le culte extérieur , soit dans la vie civile , n'ont pu qu'influer sur les lois qu'il donna à ses sujets , & par une suite nécessaire , sur les mœurs qu'il voulait établir parmi eux ; mais ce qui prouve en même-temps l'illusion de ses défenses arbitraires & l'impossibilité de soumettre absolument les hommes à des lois que la raison désavoue , c'est le faible empire qu'on a toujours eu ces dispositions sur l'esprit des Mahométans.

Il n'y a peut-être aucun peuple , sur la terre qui soit plus passionné qu'eux pour la musique. A la vérité ils ne jouent eux-mêmes d'aucun instrument , & si de jeunes seigneurs en adonnent quelquefois , ce n'est que dans le concert intérieur & pour leur plaisir particulier ;

serait pour
de déshon
seurs déda
Ainsi , n
jourd'hui p
l'étudier la
e plus gran
& par des
eux qui la
comme dans
pire , il y a
qui s'y livre
éagnes on ér
et art agré
este , que le
agne si célèb
séjour des
n génies a
dignes d'
grands maître
Europe.
Les instrum
fités chez le
asse de viol
flûte , le fif
psaltréon.
ait des timba
s fifres &

serait pour eux une honte & même une espèce de
 de déshonneur, que de jouer en société. Plus La Thrace,
 leurs dédaignent de s'appliquer au chant.

Ainsi, malgré le préjugé qui empêche au-
 jourd'hui plus que jamais les Mahométans
 d'étudier la musique, tous cependant en font
 le plus grand cas & ne cessent d'encourager,
 & par des louanges & par des libéralités,
 ceux qui la professent. A Constantinople,
 comme dans toutes les grandes villes de l'em-
 pire, il y a un certain nombre de citoyens
 qui s'y livrent avec passion, & sous tous les
 régnes on en a vu qui se sont distingués dans
 cet art agréable. Qu'on ne s'imagine pas, au-
 reste, que le pays où subsiste encore cette mon-
 agne si célèbre que l'antiquité regardait comme
 le séjour des muses, soit fertile aujourd'hui
 en génies avoués d'Appollon & d'Orphée,
 & dignes d'être rangés dans la classe des
 grands maîtres qui composent les orchestres de
 l'Europe.

Les instrumens les plus connus & les plus
 usités chez les Ottomans, sont le violon, la
 basse de viole, la guitare, le cistre, le luth,
 la flûte, le siflet-de-pan; le tambour-de-basque,
 le psaltrion. Dans la musique militaire, on
 voit des timbales, des tambours, des cymbales,
 des fifres & des trompettes. Les gens de la

campagne, sur-tout parmi les Grecs, ont
 La Thrace. musette, la cornemuse, les chalumeaux; les
 Mahométans ne connaissent pas encore les instru-
 trumens compliqués, tels que le clavecin, la
 harpe & l'orgue.

En général, ils sont peu avancés dans la
 théorie & les principes de la musique, mais
 l'habitude & l'usage leur donnent une exécution
 tion facile & brillante. Tous leurs airs de senti-
 timens, en semi-tons & en mesure lente, sont
 très-touchans & très-pathétiques; ils pénètrent
 l'ame, ils causent les émotions les plus douces
 les plus agréables, les plus profondes; ce sont
 ordinairement les mêmes personnes qui chan-
 tent & qui s'accompagnent. La musique attachée
 chée à la poésie la suit pas à pas, & rend avec
 exactitude, le nombre, la mesure, la cadence
 des vers & les sentimens qu'ils expriment.
 presque tous leurs chants sont des poèmes
 épiques ou érotiques; leurs vers qui sont très
 harmonieux, expriment toujours dans le goût
 oriental, les sentimens de l'amour, ses effets
 sur l'esprit & sur le cœur, par des allégories
 & des métaphores très-ingénieuses.

Ces musiciens mahométans, chrétiens & juifs
 forment ordinairement des troupes de huit ou
 dix personnes, & vont exécuter des symphonies
 chez tous ceux des citoyens qui

désire

D I
 désirent les
 dévots,
 erupule d'a
 dans l'es
 avec leurs p
 onchalame
 temps à
 sont tout
 en distrai
 manifeste
 chant des
 des serin
 si font leur
 tent à la
 mais à perf
 d'attacher
 anteur que
 si use de cer
 urs grand s
 ands & mên
 viter le br
 ronne; &
 prit de ses
 Mais dans a
 entendre
 l'exercice
 pas confor
 es de certa
 Tome XX

Les Grecs, ont le plus de penchant à se faire entendre. Excepté les *oulmas* & ~~les~~ La Thraces, les dévots, les Mahométans ne se font aucun scrupule d'avoir chez eux de la musique. Réunis dans l'endroit le plus retiré de la maison, avec leurs parens & leurs amis intimes, assis tranquillement sur le sofa, fumant & prenant quelque temps à autre quelques gouttes de café, ils se font tout entier au plaisir, & rien ne peut les en distraire. Leur passion pour la musique est si manifeste encore par leur goût extrême pour le chant des oiseaux. Plusieurs élèvent chez eux des serins, des rossignols & des fauvettes qui sont leurs délices; mais le respect qu'ils ont pour la religion & aux lois ne permet jamais à personne d'entretenir dans sa maison d'attacher à son service un musicien ou un chanteur quelconque. Le souverain est le seul qui use de cette liberté; cependant on a toujours grand soin, soit au sérail, soit chez les particuliers, de se garder de faire grand bruit & même chez les simples particuliers, de ménager la considération dans le voisinage, & d'éviter le bruit & l'éclat pour ne scandaliser ni le prince, ni le peuple, & ménager la considération dans le voisinage de ses concitoyens. Mais dans aucun temps la musique ne se fait entendre ni dans les mosquées, ni pendant l'exercice public de la religion. On ne confond pas non plus les cérémonies particulières de certains ordres de derwiches qui

La Thrace.

admettent la musique pour soutenir leurs danses religieuses, ces pratiques n'ont rien de commun avec le culte national.

Si l'on voit des ottomans violer la loi de leur prophète sur l'article de la musique, n'en est pas un qui l'enfreigne relativement à la danse, sur-tout en société. La gravité de la nation & les idées qu'elle attache à cet exercice ajoutent encore au précepte de la loi qui en proscrivant la musique, est censé commander de ne point prendre la danse dans ses dispositions.

Chez eux il n'y a que des baladins; ils se réunissent à différentes troupes de musiciens, & sont également dévoués au service du public. On ne voit même rarement parmi eux des danseurs mahométans: ce sont presque toujours des juifs ou des Grecs qui, ayant la liberté de se vêtir à leur gré, prennent des costumes riches & élégans, analogues à leurs professions, & dansent ordinairement ou seuls ou deux à deux. Ils font consister leur talent, non à braver & à perfectionner leurs pas, mais à prendre différentes attitudes les plus obscènes. Plus ils y excellent, plus ils sont distingués de la troupe & recherchés par la multitude. Ceux des Ottomans qui ne se font pas la peine de se livrer chez eux au plaisir de la musique, y font venir aussi de temps à

ces baladins
 beaucoup à la
 Les Danseurs
 les esclaves
 mahométans
 dans ces
 dans les mai
 ont comme
 ent, la tête
 castagnettes
 languissan
 ent, avec
 mes baladin
 les plus o
 ands, comm
 jours un ce
 arcées à la d
 et les dames
 les fois qu
 leur de la f
 sirs n'ont
 multueux. In
 t aux préce
 ce publique
 de la poli
 e sur cet ar
 ner chez lui
 es baladins

ces baladins dont les jeux ajoutent beaucoup à la gaité de l'assemblée.

La Thracé

Les Danseuses, qui pour la plupart sont des esclaves, ou les femmes mêmes des muftis mahométans, ne paraissent presque jamais dans ces lieux publics: elles se rendent dans les maisons particulières où elles dansent comme les hommes. Vêtues assez lestement, la tête à demi-couverte d'un voile, les castagnettes à la main, & les yeux tant languissans, tantôt étincelans, elles se lient, avec plus d'expression encore que les autres baladins, aux attitudes les plus libres & les plus obscènes. Dans les harems des sultans, comme dans celui du sérail, il y a toujours un certain nombre d'esclaves jeunes, destinées à la danse, & ce sont elles qui amuse les dames, ainsi que leurs maîtres, toutes les fois qu'ils veulent se récréer dans l'intérieur de la famille. On remarquera que ces danseuses n'ont jamais rien de bruyant ni de tumultueux. Indépendamment de ce que l'on voit aux préceptes de la religion & à la décence publique, on est encore retenu par les lois de la police, toujours vigilante & sévère sur cet article. Aussi personne n'oserait aller chez lui une fête avec de la musique & des baladins sans la permission expresse des

magistrats. Cette permission s'achète toujours
 La Thrace. & ceux qui ne la sollicitent pas, paient quelquefois bien cher cette négligence. Ces droits sont autorisés par l'usage, & toujours proportionnés au nombre des musiciens & des baladins qu'on veut avoir, sont un revenu assez considérable pour l'aga des janissaires, plus encore pour le *höstangy-bachi*, dont la juridiction s'étend le long du Bosphore jusqu'à l'embouchure de la mer Noire.

A Constantinople; comme dans toutes les autres échelles du Levant, les européens ont pour principe de demeurer tous dans un même quartier, autant pour leur sûreté commune que pour les agrémens de la société, ils ont par là tous les moyens de vivre au milieu des Mahométans, comme s'ils étaient dans la ville la plus libre de l'Europe. Ceux qui résident dans la capitale au quartier de Pera jouissent de plus de liberté & d'agrément encore que ceux qui sont établis dans les différentes provinces. Ce faubourg, l'un des plus beaux & des plus élevés de Constantinople, puisqu'il domine, pour ainsi dire, sur le Bosphore, sur le sérail, sur l'entrée du port, sur une bonne partie de cette ville immense, réunit dans son enceinte les étrangers des diverses nations & les naturels du pays,

mahométans, soit chrétiens. Par là il offre La Thrace.
 l'œil de l'observateur philosophe une diver-
 sité frappante de costumes & d'idiômes, &
 des nuances infinies dans les mœurs & dans
 les usages. Cette diversité se fait sur-tout re-
 marquer dans les fêtes que donnent les eu-
 ropéens & auxquelles assistent ordinairement
 plusieurs familles grecques; mais on n'y voit
 jamais aucun mahométan ni de l'un ni de l'autre
 sexe. Si quelque jeune seigneur de la cour s'y
 permet d'y paraître, ce qui arrive rarement,
 il prend d'avance toutes les précautions que
 la prudence exige pour en dérober la con-
 fiance, même à ses plus intimes amis: im-
 mobile sur un fauteuil ou dans l'angle d'un
 divan, il ne cesse d'exprimer l'étonnement
 qu'il éprouve en voyant les deux sexes se
 confondre dans la même société, & des per-
 sonnes distinguées par leur rang se livrer à
 la danse, & s'assimiler ainsi à des baladins.
 Comme le mahométan juge toujours les choses
 par ses lois & ses mœurs, il est moins
 surpris des danses & des jeux qu'il voit dans
 les rues, les carrefours & les places publiques,
 que l'état des personnes qui les exécute.
 Il diminue à ses yeux la honte qu'il y at-
 tache.
 Il est étonnant sans doute, que les Grecs,

La Thrace. accablés depuis tant de siècles sous le joug de la servitude, conservent encore cet esprit de gaieté & ce goût pour les plaisirs qui différençaient leurs ancêtres de tous les autres peuples de l'antiquité; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la tolérance du peuple vainqueur envers ses sujets tributaires sur des objets si contraires à ses préjugés & ses maximes religieuses. Dans les villes, dans les campagnes, dans les maisons, dans les cabarets, en particulier, dans le public, les Grecs se livrent à toutes sortes de jeux & de divertissemens: ils célèbrent les fêtes de pâques par des fêtes bruyantes, & chaque année la Porte délivre pour cet objet une somme de man de grace & de liberté. C'est le patriarche grec qui le demande, en faisant présenter un mémoire au gouvernement: suivant l'ancien usage, il y comprend tous les chrétiens des différens rites établis dans l'empire.

Si les Mahométans s'interdisent la danse dans leurs sociétés particulières, on conçoit avec quel scrupule ils évitent de se commettre dans les cercles des non-musulmans de participer à leurs plaisirs. La loi sur ce point est rigoureuse, mais sur-tout lorsque la religion des chrétiens a pour objet leurs fêtes religieuses. Cependant ceux des Grecs d'un certain rang qui ont des liaisons étroites

les jeunes
de la peine
ours la nu
occasions,
Mahomé
de la discr
serve aux
de la sociét
de boi
de chanter
de sévérité
approcher
gréable aba
permettre
dans ces org
nom, sous
de danse gr
eurs person
compagnant
es, d'attitud
es yeux, la
chacun leur
Tout prouv
ivre l'esprit
ant dans la fi
qui a trait à la
n, enfin à t
animaux. Ce

ous le joug des jeunes seigneurs de la cour, n'ont pas ~~la peine~~ La Thra-
 cet esprit de la peine à les attirer chez eux, mais tou-
 ra qui disti ours la nuit & *incognito*; & c'est dans ces
 autres peup occasions, qui ne sont pas fréquentes, que
 est pas moie Mahométan, dépouillé de préjugés, & sur
 nqueur envie la discrétion de ses hôtes, se livre sans
 ers si contrai éserve aux atraits du plaisir & aux douceurs
 ligieuses. De la société: alors il ne se fait aucun ser-
 , dans les m ule de boire du vin, de porter des santés,
 particulier, e chanter à table, d'oublier enfin l'extrê-
 toutes sortes de sévérité des mœurs musulmanes, pour se
 célèbrent l'approcher de celles des chrétiens. Dans cet
 es, & cha gréable abandon ils vont quelquefois jusqu'à
 et objet un e permettre la danse, dont la plus ordinaire
 C'est le par ans ces orgies, est celle même qui en porte
 faisant présen e nom, sous le mot corrompu de *georgina*: c'est
 nt: suivant me danse grotesque, dans laquelle une ou plu-
 tous les ch eurs personnes jouent la pantomime en ac-
 dans l'emp ompagnant la musique de gestes, de grima-
 disent la d es, d'attitudes les plus risibles, où la langue,
 res, on con es yeux, la tête, les pieds & les mains ont
 de se con chacun leur différent rôle.

- musulman Tout prouve que le législateur arabe a voulu
 loi sur ce livre l'esprit de la loi mosaïque, en profesi-
 lorsque la ant dans la sienne les images & par là tout ce
 eurs fêtes ui a trait à la sculpture, à la gravure, au des-
 Grecs d'un n, enfin à toute représentation d'hommes &
 s étroites animaux. Cette disposition, sans doute, avais

pour objet d'empêcher un peuple ignorant & grossier de retomber encore dans les erreurs de l'idolâtrie, on ne doit pas s'étonner si cette partie des beaux-arts n'a jamais été cultivée chez les mahométans. On doit être moins surpris encore de l'influence de cette doctrine sur l'esprit de la multitude & de la fureur avec laquelle le soldat vainqueur abat, renverse, détruit tout ce qu'il rencontre d'images & de statues dans les hôtels, dans les églises, dans les places publiques, comme des objets pros crits par la religion: ces sentimens fortifiés en eux par le fanatisme & la superstition, n'ont pu que donner aux sectateurs du *courann* le plus grand éloignement pour des arts qui ont tant illustré les Grecs & les Romains, & qui fleurissent encore aujourd'hui parmi les nations les plus policées.

Nous observerons cependant que ces préjugés n'ont jamais été chez eux ni absolument généraux, ni absolument déterminés; comme la loi qui pros crit les images, semble admettre des modifications sur l'emploi qu'on en peut faire, à raison de leur volume, de leur emplacement, de leur destination, plusieurs se permettent, sur la nature de ces objets & sur l'usage qu'on en peut faire, des opinions plus ou moins conformes à l'esprit du *courann*. Les uns distinguent les figures humaines, de celles des ani-

aux, & regardent ces images comme différentes à la religion. On ne s'oppose à la religion jus qu'à ce qu'elle soit, pourvu qu'elle soit d'une grandeur. On ne s'oppose que qu'à ce qu'elle ne paraissent sceler que l'on porte pendant l'exercice d'autres enfin, en sculpture sous des noms généralement connus que les turcs n'ont jamais ceux d'images. D'après cette diversité de conséquence si naturelle, la loi est presque toujours dans les principes, on ne s'oppose dans tous les cas sans transgresser la loi. On s'oppose sans scrupule à la nécessité des circons tances politiques.

Ces inconséquences de la religion ottomane, chez les grands, chez les petits, de l'époque de l'insti tution des régimens de ces

aux, & regardent ces derniers comme indifférentes à la religion : les autres portent la to- La Thrace.

rance jusqu'à permettre les figures humaines, pourvu qu'elles ne soient pas d'une certaine grandeur. Quelques-uns ne s'attachent uniquement qu'à l'usage auquel on les destine, & ne paraissent scrupuleux que pour les figures que l'on porterait sur soi, mais sur-tout pendant l'exercice des pratiques religieuses ; d'autres enfin, envisageant la peinture & la sculpture sous des rapports différens, proscrirent généralement toutes les statues & ne condamnent que les tableaux de ressemblance, mais ceux d'imagination ou de fantaisie.

D'après cette diversité d'opinions & l'inconvenance si naturelle aux hommes, dont la conduite est presque toujours en opposition avec leurs principes, on ne doit pas être étonné de voir dans tous les siècles une foule de musulmans transgresser la loi, & se livrer sur ce point sans scrupule à leur goût particulier, ou à la nécessité des circonstances, ou à leurs vues politiques.

Ces inconséquences se retrouvent dans la nation ottomane, chez les simples particuliers, chez les grands, chez les souverains même. A l'époque de l'institution des janissaires, divers régimens de cette milice adoptèrent pour

La Thrace. enseignes des chameaux, des éléphants, des grues, &c. ; ces enseignes subsistent encore aujourd'hui : on les voit sur les drapeaux, sur les tentes, sur les fanaux & sur les portes de leurs cabanes. Dans les noces des citoyens d'un certain rang, les *nahhls* qui embellissent la fête offrent également de ces symboles proscriés par la loi. Ces *nahhls* sont des espèces de pyramides faites en bois, garnies dans toute leur longueur de fils d'or & de clinquant ; souvent on y représente en cire ou en papier des figures d'hommes & d'animaux.

Aujourd'hui même, qu'il y a sur cet article moins de hardiesse dans les esprits, tous les vaisseaux de guerres sont ornés à la proue d'un lion sculpté avec assez d'art, la barque du Sultan a un aigle doré : on voit même dans plusieurs boutiques des figures de toutes sortes d'oiseaux & d'animaux. Nous citerons encore l'usage constant & général des ombres chinoises & le débit continuel, quoique toujours clandestin, de figures d'hommes & de femmes dessinées sur le papier : les obscénités qu'elles représentent ont tellement du goût de la nation, que ceux qui paraissent avoir le plus de répugnance pour les productions du pinceau, ne se font pas scrupule de remplir leurs porte-feuilles de ces dessins scandaleux. On peut juger par là du pe-

de difficulté que n'a pas un homme d'état ou un bon esprit, d'encourager les parties relatives au sexe. Les femmes seraient peut-être de vrais obstacles à ces superstitions populaires de la loi contre la représentation quelconque de figures.

Les princes de la nation sont les seuls qui disposent de ces dispositions impérieuses. Un sentiment de pudeur, engagé les premiers, & *Orkhann* pour perpétuer le culte dans leur famille & pour que l'exemple fût suivi, ainsi que se formaient ainsi que se formaient au sérail, de hauteffe.

Ces portraits sont fins en forme relié. Chaque souverain avènement au trône ajoute le sien. Or

de difficulté que rencontreraient aujourd'hui un ~~-----~~
 homme d'état ou un particulier qui, animé La Thrace.
 d'un bon esprit, voudrait chercher les moyens
 d'encourager les arts parmi les orientaux. La
 partie relative aux portraits d'hommes & de
 femmes serait peut-être la seule qui rencontre-
 rait de vrais obstacles. Ici les mœurs & les su-
 perstitions populaires semblent fortifier les prin-
 cipes de la loi contre toute image & toute re-
 présentation quelconque.

Les princes de la maison ottomane sont pres-
 que les seuls qui de tout temps aient bravé ces
 dispositions impérieuses de la loi & des préju-
 gés. Un sentiment d'amour-propre a, sans
 doute, engagé les premiers sultans, *Osman* pre-
 mier, & *Orkhann* premier, à se faire peindre,
 pour perpétuer le souvenir de leur personne
 dans leur famille & chez leurs descendants. Cet
 exemple fût suivi par leurs successeurs, & c'est
 ainsi que se forma cette précieuse collection qui
 existe au sérail, dans le cabinet même de sa
 hauteffe.

Ces portraits sont peints à l'huile sur des car-
 tons fins en forme de livre in-4°. , richement
 relié. Chaque souverain, quelques mois après
 son avènement au trône, a l'attention d'y faire
 ajouter le sien. On lit sur la première feuille

La Thrace. du livre ces vers turcs, d'un style très-pompeux & très-emphatique :

« Graces à l'éternel qui a daigné couvrir le globe de sa faveur celeste, en procurant au genre humain, sûreté & repos sous l'ombre de la race ottomane ».

« Sous l'ombre de ces princes, de ces héros dont les armes & les efforts valeureux ont converti tant de pays infidèles en régions musulmanes ».

« De ces sultans, de ces monarques glorieux qui ont fait régner dans l'univers les droits de l'équité, le lois du prophète & la sainte doctrine du *courann* ».

« De ces princes célèbres, dont le sang illustre remonte de génération en génération, selon le témoignage irréfragable des livres historiques, jusqu'aux enfans de Noé ».

« Race auguste, race unique, race incomparable, dont l'origine se perd dans les flancs purs & chastes du premier des hommes & qui se perpétuera jusqu'à la fin des siècles ».

« C'est de cette maison illustre, de chacun de ses princes & de ses héros, que j'ose entreprendre l'éloge, guidé, dirigé par le flambeau des annales de la monarchie ».

Sur la seuille qui est vis-à-vis de chaque portrait, trois ou quatre vers retracent les vertus

et les qualités de ces événements

signe, avec les élévations au trône de *Osman* pr

« L'année 699 remarquable de l'empire du Khaliphat, de qui pendant vingt-cinq ans régnait sur la surface

tant contre ses ennemis. Il naquit en 699, & mourut en 755 de son âge. L'année de son avènement.

Les sultans empereurs chrétiens pour leur égard pour leur

celle des mahométans. L'aspect sur ce portrait ils grand

ance non-seulement tous ceux des ordres admis dans leur service intime.

Quoique ces arts, ni d'un talent, ni d'un pendant très-éloigné

les qualités du sultan qui en est l'objet, & ~~les~~ ^{La Thrace} évènements les plus remarquables de son règne, avec les époques de sa naissance, de son élévation au trône & de sa mort. Voici l'inscription d'*Osman* premier.

« L'année 699 de l'hégire, est l'époque remarquable de l'avènement d'*Osman* premier au Khalifat, de ce prince vaillant & glorieux, qui pendant vingt-sept ans, fut manier avec éclat sur la surface du globe; son sabre rayonnant contre ses ennemis & ses rivaux ».

« Il naquit en 656, monta sur le trône en 699, & mourut en 726, dans la soixante-dixième année de son âge & la vingt-septième de son règne ».

Les sultans emploient de préférence des peintres chrétiens pour ces portraits; c'est moins par égard pour leur habileté, qui est supérieure à celle des mahométans, que par la nécessité de respecter sur ce point les préjugés de la nation. Ils ont-ils grand soin d'en dérober la connaissance non-seulement au public, mais encore à tous ceux des officiers du sérail, qui ne sont admis dans leurs secrets & à leur familiarité intime.

Quoique ces artistes ne soient dépourvus ni de talens, ni d'un certain génie, ils sont cependant très-éloignés de ce point de perfection

où est aujourd'hui la peinture dans les écoles italiennes, française & flamande; les uns peignent dans les règles de la perspective & des proportions; les autres dans les grâces du coloris, des ombres, du clair obscur; comment en effet pourraient-ils avancer dans cet art funeste, au milieu d'une nation qui n'en fait presque aucun cas, où l'on ne rencontre des modèles dans aucun genre, où les chrétiens même n'ont ni le goût des tableaux, ni l'habitude de se faire peindre, où enfin, les peintres, soit grecs, soit arméniens, n'ont d'autre ressource pour exercer leurs talens que celle des images des saints dont on orne chez eux les églises, les chapelles & les maisons de particuliers.

Il est inutile de parler des peintres mahométans, il n'en existe peut-être pas vingt dans tout l'empire: ils ne s'appliquent guères qu'aux paysages, aux plans & aux dessins. Toutes ces productions manquent d'agrément, mais elles ont le mérite d'une parfaite exactitude; quelques-uns se permettent de peindre des animaux, rarement des figures humaines.

En général, ces peuples ont plus d'habileté pour la sculpture & pour la gravure linéaire: ils font en bois, en plâtre, en stuc toutes sortes d'ouvrages qui servent d'ornemens dans l'intérieur des maisons: on voit chez eux des ca-

ets d'ar
pulcrales
arbres c
taines,
ces public
plus gran
es bustes
étans, ma
vivifagent
y attache
regardent
omme frap
anges du
re. Delà,
e témoig
perfitieux
aine soit p
difficultés
s plans & c
nemie, po
oufe des r
re dans le
C'est après
s ouvrages
e l'on pour
nière publi
le de la di
e se perpé

ns les écoles
les uns pé
ective & de
graces du co
r ; comm
ns cet art su
qui n'en fai
ontre des mo
rétiens mêm
l'habitude d
peintres, fo
utre ressourc
lle des image
ux les églic
articuliers.
ntres mahom
vingt dans to
guères qu'au
ns. Toutes ce
ent, mais elle
itude ; quel
ndre des an
maines.
plus d'habile
vure linéaire
c-toutes forte
ens dans l'inté
ez eux des c

ets d'argent, ou de cornaline, des pierres
pulcrales, & des colonnes mortuaires; des La Thrace.
arbres chargés d'inscriptions, décorent les
taines, les chapiteaux des portes & les édi-
ces publics, tous sont travaillés au ciseau avec
plus grande précision. Nous ne parlerons ni
es bustes, ni des statues, parce que les maho-
étans, mais sur-tout les esprits vulgaires les
visagent comme autant d'objets d'idolâtrie;
y attachent les influences les plus sinistres,
regardent même les maisons où il s'en trouve
omme frappées d'anathème & interdites à tous
anges du ciel, comme à tous les saints de la
re. Delà, cette répugnance presque farouche
témoignent les plus ignorans & les plus
perfitieux de la nation pour toute figure hu-
aine soit peinte, soit dessinée; delà, encore
difficultés qu'on éprouve pour se procurer
plans & des dessins au milieu d'une nation
emie, pour ainsi dire, des arts libéraux, &
ouise des moindres recherches que l'on ose
re dans le pays.
C'est après la lecture du *journal* de la loi &
s ouvrages théologiques des anciens *imams*
e l'on pourra se former une juste idée de la
nière sublime dont la religion de Mahomet
le de la divinité. Les sentimens qu'elle inf-
se perpétuent avec la foi & les pratiques

religieuses chez tous les peuples qui professent la Thrace. l'islamisme ; ceux mêmes qui ne sont pas convaincus de l'apostolat du prophète, ne sont pas moins attachés aux dogmes de l'unité d'un être suprême, ni moins pénétrés de son existence & de ses attributs infinis. Delà, un profond respect avec lequel tous professent le nom de dieu, mais ils le prononcent plus souvent que la loi ne semble le permettre.

Le mot d'*allah* est sans cesse dans leur bouche ; a-t-il prévenu un événement extraordinaire ? On s'écrie *allah ! allah !* Forme-t-on un projet quelconque ? On finit par dire *inshallah*, s'il plaît à dieu. Voit-on une chose qui flatte les sens ou l'imagination ? On s'écrie *ma ch-allah !* Ce mot, qui traduit littéralement signifie un objet digne de dieu ou qui plaît à dieu, est une exclamation très-ordinaire chez tout mahométan, soit pour témoigner son admiration à la vue d'un objet agréable, soit pour préserver le même objet des regards sinistres de l'envie & de la méchanceté. Marche-t-on à la guerre ; attaque-t-on une place, livre-t-on un combat, c'est toujours avec le cri redoublé d'*allah ! allah !*

On ne prend jamais la plume que l'on trace presque à chaque ligne le nom de dieu dans toutes les lettres & dans tous les écrits

est toujours
france cele
protection
le recom
ait mention
siféjcorde
ans les dipl
s édits du s
solquées &
ette nation t
eu, & l'hon
andalisé s'il
s formules
mens profon
nétré en pro
Les. Mahom
eurs sermen
bituel où ils
dieu, fait q
e, pour ain
ils avancent
er sur leur
e, sur leur
le de leurs
s cher au m
l'ame de le
naire des so
et des traités

est toujours question de la grace divine, de l'assistance celeste, de la volonté du tout puissant, de la protection de l'éternel; si l'on parle d'un vivant on le recommande à la garde de dieu; si l'on mentionne un mort, on implore sur lui la miséricorde du très-haut. Le même esprit règne dans les diplômes, dans les ordonnances, dans les édits du souverain, dans les inscriptions des églises & des édifices publics; enfin, dans toute nation tout commence & finit au nom de dieu, & l'homme le moins dévot serait vivement scandalisé s'il voyait quelqu'un s'écarter de ces formules; ou ne pas témoigner ces sentimens profonds dont tout mortel doit être pénétré en proférant le saint nom de dieu.

Les Mahométans ne sont pas moins fidèles à leurs sermens & à leurs vœux; mais l'usage habituel où ils sont de proférer souvent le nom de dieu, fait qu'ils ne parlent jamais sans prendre, pour ainsi dire, l'éternel à témoin de ce qu'ils avancent. Ils ont encore l'habitude de jurer sur leur foi, sur leur religion, sur leur vie, sur leur tête, comme sur celle de leurs enfans, & de ce qu'ils ont de plus cher au monde; plusieurs jurent encore sur l'ame de leurs ancêtres, c'est le jurement ordinaire des souverains, soit qu'ils sanctionnent des traités & des alliances, soit qu'ils pro-

La Thrace. clament des édits sévères contre les infractions des lois & les perturbateurs du repos public.

Les dévots sont très-attentifs à ne pas préférer à tout propos le nom de dieu, & plus encore à ne pas l'articuler dans les mouvemens de la colère. Si par hasard cela leur arrive, ils ne manquent pas de satisfaire à la peine déterminée par la loi, ce qui consiste à affranchir un esclave, ou à donner à dix pauvres ce qui est nécessaire pour leur vêtement ou pour leur nourriture pendant un jour.

Les Grecs ne jurent pas moins que les Malabars ; on est scandalisé d'entendre les hommes, les femmes, les enfans répéter cent fois le jour le nom de dieu, par ce jurement bannal & si peu religieux : par dieu, par ma foi, par mon ame.

Rien de plus sublime que les lois morales établies par les anciens docteurs, pour servir de développement aux différens chapitres de *la couronne*. Il n'est peut-être pas hors de propos de retracer ici les passages les plus remarquables de ce livre réputé divin.

« Dieu, y est-il dit, commande la justice, la bienfaisance, la libéralité ; il défend le crime, l'injustice & la calomnie. Évitez le péché en secret & en public ; le méchant

recevra
qui aura
éternelle
soyez pat
évitiez le v
superbe
patiemme
vertu, qu
effacent l
gion & d
plus préc
s'être égar
plorera la
vera les ex
n'use de
à Dieu, &
tique des b
jardin situé
dante & la r
font croître
L'homme i
chanté à la
méritées pa
C'est d'aprè
ans ont donn
trois langues
abe, le tur
prose & en

recevra le prix de ses œuvres. Les croyans qui auront pratiqué la vertu, habiteront éternellement des jardins pleins de délices; soyez patient & chaste, humble & modeste; évitez le vaste & l'orgueil; Dieu hait l'homme superbe & glorieux. Ceux qui supportent patiemment l'adversité, qui pratiquent la vertu, qui exercent la bienfaisance, & qui effacent leurs fautes par des actes de religion & d'humanité, seront les hôtes les plus précieux du paradis; celui qui, après s'être égaré dans les sentiers du vice, implorera la miséricorde du Seigneur, éprouvera les effets de sa clémence; celui qui n'use de ses richesses que pour plaire à Dieu, & qui est constant dans la pratique des bonnes œuvres, ressemblera à un jardin situé sur une colline: une pluie abondante & la rosée du ciel désaltèrent la terre & font croître les productions en abondance. L'homme ignore combien son œil sera enchanté à la vue des récompenses qu'il aura méritées par sa piété & par ses vertus. »

C'est d'après ces oracles qu'une foule de sages ont donné, dans tous les siècles & dans toutes les langues également cultivées en Orient, en Arabie, le turc & le persan, des ouvrages en prose & en vers sur la philosophie mo-

La Thrace.

rale, & sur les devoirs des vrais Musulmans envers Dieu, envers la patrie & envers la société. Plusieurs y ont même ajouté des maximes relatives à la politique, pour guider leurs souverains & leurs ministres dans le gouvernement de l'empire; ces ouvrages sont présents dans toutes les bibliothèques publiques. Dans la plupart de ces traités on trouve des apologues très-ingénieux que les jeunes gens apprennent par cœur, ainsi qu'une multitude de maximes, de sentences, de proverbes & d'adages analogues à la morale & à la doctrine, applicables aux diverses circonstances de la vie humaine.

En général on peut dire, à la louange de cette nation, que son attachement à la morale civile & religieuse, lui sert de frein contre les penchans de la nature, & ces passions tumultueuses qui, par une fatalité singulière, semblent être le partage des sociétés civilisées. Il est peu de Mahométans qui abandonnent entièrement aux excès du vice & de la dépravation; la cupidité, la soif insatiable des richesses, n'étouffe pas en eux les remords de la conscience; ils ne se permettent guères ces atrocités, qui ailleurs frémissent la nature, scandalisent les tribunaux & déshonorent l'humanité. Là, comme par

pour ailleur
eux qui s
effet nature
l'autorité
ne régner
té & la c
La recon
morales qui
on. Le M
officier qui
infortuné q
rement pe
it pour eu
andeurs &
ces senti
ur leurs a
comme le p
citoyens,
paroles,
nt pas moind
lui être util
pour moi
son sel.
Mais autant
connaissantes
elles son
qu'elles on
que les

Musulman, tout ailleurs, les premiers ordres de l'état sont
& envers ceux qui se livrent aux plus grands excès, La Thraee.
ajouté de l'effet naturel de l'opulence, de l'ambition &
pour guider l'autorité; c'est dans les classes inférieures
dans le genre que règnent la vertu, la bienfaisance, la pro-
ges sont protégés & la candeur.

es publiques La reconnaissance est aussi une des qualités
n trouve dans les morales qui font le plus d'honneur à cette na-
es jeunes gens. Le Musulman qui a servi un maître,
une multitude d'officier qui a été protégé par son supérieur,
proverbes unfortuné qui a reçu des secours de son ami,
& à la dernière ment perdent le souvenir de ce qu'on a
circônstances fait pour eux; élevés par la suite au faite des
grandeurs & de l'opulence, on retrouve chez

la louange ces sentimens de gratitude & de respect
ment à la mémoire pour leurs anciens bienfaiteurs. Sur ce point
sert de figure comme le plus puissant, comme le dernier
re, & ces paroles des citoyens, met de la grandeur à proférer
ne fatalité des paroles, qui, malgré leur simplicité, n'en
ge des sociétés sont pas moins énergiques : *il est de mon devoir*
métans qui *lui être utile, de reconnaître tout ce qu'il a*
excès du vice *fait pour moi, parce que j'ai mangé son pain*
, la soif immortelle *de son sel.*

pas en eux Mais autant ces ames fières & hautaines sont
ils ne se reconnaissantes. & sensibles aux bienfaits, au-
qui ailleurs elles sont implacables & vindicatives,
les tribunaux qu'elles ont reçu quelque outrage; il est
, comme par exemple que les Musulmans pardonnent un af-

front, une épigramme, un propos satyrique
 La Thrace. On en a vu nourrir dans leur cœur des pro-
 jets de vengeance pendant quarante ans, &
 immoler alors de sang-froid l'objet de leur an-
 mosité; mais ces traits, que la raison & la na-
 ture désavouent, sont les malheureux effets
 de la dépravation du cœur humain; la loi n'y
 aucune part; tout y respire, au contraire
 la charité, la douceur & la modération.

Rien de ce qui peut contribuer au bonheur
 des hommes, n'est oublié dans la morale de
 ces peuples; elle a en horreur ces mutila-
 tions inventées par un amour inquiet & jaloux;
 elle va même jusqu'à interdire aux Mèdes & aux
 Perses le service des eunuques, & cette loi
 est généralement observée. Si les souverains
 & quelques-uns parmi les grands y dérogent,
 c'est plutôt par faste & par attachement à un
 usage consacré de tout temps dans les cours
 asiatiques, que par la nécessité de confier les
harems à des gardiens plus sûrs & plus vigilans.

Il en est de même des stigmates, ces marques
 que l'on se grave avec la pointe d'une
 aiguille, sur les bras ou sur les jambes, & qui
 se voient que parmi les soldats & une partie
 du bas peuple; elles présentent ordinairement
 la figure d'un lion, emblème de la force &

vigueur.

ge renfon

core aujo

recs du p

nt fait le p

art se font

gmates de

nt pour le

Ces déve

résenter des

ent sans do

bles princ

uence sur la

otomans. S

même exa

est qu'on le

ligatoires,

ctionnées p

la disposition

rité du coura

e, ou les d

les offrent u

minent, d'u

use, l'obliga

résentées co

omme des p

Quoiqu'il e

pes de Nid

vigueur. Cet usage superstitieux, dont l'usage remonte aux siècles les plus reculés, est encore aujourd'hui pratiqué même chez les Grecs du pays; mais sur-tout par ceux qui ont fait le pèlerinage de Jérusalem. La plupart se font un devoir de porter aux bras des bâtons ornés de la croix, de la vierge, ou du saint pour lequel ils ont le plus de dévotion. Ces développemens que nous venons de présenter des lois morales & somptuaires, furent sans doute pour faire connaître les véritables principes de l'islamisme, & leur influence sur les mœurs publiques & privées des musulmans. Si elles ne sont pas observées avec la même exactitude par tous les individus, c'est qu'on les regarde comme plus ou moins obligatoires, d'après la manière dont elles sont sanctionnées par les imans rédacteurs: en effet, les dispositions de ces lois ayant pour base ou l'autorité du *coran*, ou l'exemple & la vie du prophète, ou les décisions de ses principaux disciples, elles offrent une multitude de nuances qui déterminent, d'une manière plus ou moins rigoureuse, l'obligation de les suivre; les unes sont présentées comme des conseils, les autres comme des préceptes.

Quoiqu'il en soit, c'est toujours aux principes de l'islamisme qu'il faut rapporter, si-

non les vertus des Ottomans, du moins ce
 La Thrace. éloignement pour cette foule de vices qui
 ailleurs font le malheur des familles, & entraî-
 nent insensiblement la ruine des nations. Fi-
 dèles à ces principes de leur doctrine, ils dé-
 daignent & le jeu & le luxe immodéré, &
 la bonne chère & les spectacles, & la fréquen-
 tation des deux sexes & une multitude d'au-
 tres objets de jouissances qui tendent égale-
 ment à la dissipation & à la corruption de
 mœurs.

Quant à la situation actuelle des Ottomans
 eu égard à une infinité d'objets qui intéressent
 & les fortunes particulières & le bien gé-
 néral de l'état, & la gloire de la nation, on
 aurait tort de l'attribuer aux principes de la
 législation; s'ils marchent lentement dans les
 connaissances relatives à l'agriculture, au com-
 merce & à la navigation; s'ils n'ont pas en-
 core perfectionné toutes les branches d'indus-
 trie; s'ils ne sont pas plus avancés dans les
 arts & les découvertes des européens; si l'as-
 tronomie, les mathématiques, l'histoire natu-
 relle, la physique expérimentale, &c. sont des
 sciences négligées chez eux; si, d'un œil tran-
 quille & serein, ils se voient sans cesse enve-
 loppés des maux les plus dévastateurs, tels
 que la peste & les incendies; si enfin, par

lisés en quelque
 destination mal en-
 reté & leur ex-
 on du prophète,
 courann, ma
 à l'insouciance
 doit rapporter
 tez de lumière
 ourage pour s'éle-
 blaires, & s'occ
 ands objets.

Il ne faudrait
 onner à cet empi-
 rait qu'un sul-
 a visir entrepren-
 ecessité de per-
 ns ou autres suje-
 ns les différentes
 nstruire dans les
 adier les différent
 e civil & politique
 cueillir favorable
 rs mémoires, le
 me ceux des Eur-
 vir, de protégé
 linter l'exécution
 s distinctions hor-
 ppres à exciter l'a-

dirigés en quelque sorte par le dogme de la pré-
 destination mal entendue, ils abandonnent leur La Thrace.
 liberté & leur existence politique à la protec-
 tion du prophète, ce n'est point aux maximes
 de la cour, mais aux maximes de la nation
 à l'insouciance des ordonnateurs, que l'on
 doit rapporter la cause. Les uns n'ont pas
 assez de lumières, les autres manquent de
 courage pour s'élever au-dessus des idées po-
 pulaires, & s'occuper sérieusement de ces
 grands objets.

Il ne faudrait qu'un grand homme pour
 donner à cet empire une face nouvelle; il ne
 faudrait qu'un sultan d'un génie supérieur ou
 un vizir entreprenant, qui sentit du moins la
 nécessité de permettre à de jeunes mahomé-
 tans ou autres sujets du pays, de se répandre
 dans les différentes contrées de l'Europe, pour
 instruire dans les arts, dans les sciences &
 d'étudier les différentes matières relatives à l'or-
 dre civil & politique; qui se fit un devoir de
 accueillir favorablement leurs observations,
 leurs mémoires, leurs projets, de seconder
 même ceux des Européens qui voudraient les
 servir, de protéger leurs entreprises & d'en
 faciliter l'exécution par des encouragemens &
 des distinctions honorables; ces moyens, si
 propres à exciter l'ambition des sujets & à ré-

La Thrace. veiller leur industrie, donneraient aux Ottomans de nouvelles connaissances, ajouteraient à leurs ressources naturelles, augmenteraient leurs richesses, & en feraient bientôt une des nations les plus florissantes de l'univers.

Métier des armes.
— *Agriculture.* —
lecture. — *Jardin*
pagne.

LES mœurs ad-
ont que le résulta
est d'encourager l'i
borieux, humain
amour de la vert
l'horreur du vic
on pour le luxe &
oblir enfin toute
vile, mais sur-tou
Il ne fallait ric
el que Mahomet,
la-fois, pour pré
barbares, comme la
et art destructeur
qui fut dans tous
ourables fléaux d
était important d'é
e funeste préjugé

CHAPITRE IX.

Métier des armes. — Commerce. — Navigation. — Agriculture. — Arts mécaniques. — Architecture. — Jardinage. — Des maisons de campagne.

LES mœurs actuelles des mahométans ne sont que le résultat de ces maximes dont le but est d'encourager l'industrie, de rendre l'homme laborieux, humain, charitable; de lui inspirer l'amour de la vertu, le goût de la médiocrité & l'horreur du vice; de lui donner de l'aversion pour le luxe & l'abus des richesses, d'oublier enfin toutes les professions de la vie civile, mais sur-tout le métier des armes.

Il ne fallait rien moins qu'un législateur tel que Mahomet, guerrier & politique tout à la-fois, pour présenter à des peuples encore barbares, comme la plus noble des professions, cet art destructeur que la raison défavoue, & qui fut dans tous les temps un des plus redoutables fléaux de l'humanité. Mais il lui était important d'ériger en principe religieux ce funeste préjugé, pour entretenir constam-

La Thrace.

ment parmi les sectateurs le goût & l'esprit militaire, leur inspirer l'amour des conquêtes & par elles étendre l'esprit de l'islamisme avec plus de rapidité dans toutes les parties du monde. Aussi le gouvernement militaire est devenu la constitution fondamentale de tous les états musulmans. Chaque individu s'y reconnaît soldat; toujours il est prêt à prendre les armes & à marcher sous l'étendart du prophète. On doit enfin considérer la nation entière comme un grand corps d'armée dont le souverain est généralissime. Il nous suffira d'observer que si cette partie, qui fait le principal ressort de l'administration publique des états musulmans, n'a jamais été bien organisée, on ne doit pas s'étonner qu'il existe encore plus d'imperfection & de vices dans les autres branches de leur gouvernement. Les lois relatives à l'état civil & à la fortune des citoyens, objets d'une si grande importance pour le bonheur des peuples, les réglemens relatifs à l'agriculture, au commerce, aux arts & à l'industrie, ces sources si fécondes de richesses, de gloire & de prospérité, n'ont pas encore atteint, à beaucoup près, chez les Ottomans le degré de perfection auquel ils sont parvenus chez les nations Européennes.

Le commerce dans les états du Grand-Se

neur est considéré
rait bien d'avance
us instruit, & f
eure, encour
es moyens de
ressources qu
andes province
roductions abon
ité de places
sition à deveni
l'orient & de
Tous les sujets
nt le commerce
s fruits de la r
s d'une contrée
es nombreuses
ns toute l'étend
ude de navires
uves navigables
s opérations de
ennent des not
ndent ou de ce
rchandises ou e
sont assez exact
ns.
Les expéditions
elles aient du fr
bénit égalemen

leur est considérable sans doute; mais il le La Thrace
 trait bien davantage si le mahométan était
 plus instruit, & si le ministère protégeait l'agri-
 culture, encourageait les arts, & s'occupait
 des moyens de faire jouir les sujets de toutes
 les ressources que pourraient leur procurer de
 grandes provinces, un sol riche & fertile, des
 productions abondantes & variées, & une in-
 finité de places maritimes, propres par leur
 situation à devenir les entrepôts du commerce
 de l'orient & de l'occident.

Tous les sujets de l'empire indistinctement
 font le commerce interieur. Il consiste à verser
 les fruits de la nature & les productions des
 uns d'une contrée dans une autre. Des cara-
 ques nombreuses & fréquentes se promènent
 dans toute l'étendue de l'empire, & une mul-
 titude de navires couvrent les mers & les
 rivières navigables. Mais tout est simplifié dans
 les opérations de commerce; les marchands
 prennent des notes sommaires de ce qu'ils
 vendent ou de ce qu'ils achètent, paient en
 marchandises ou en argent, & si c'est à terme,
 sont assez exacts à remplir leurs engage-
 ments.

Les expéditions se font au nom de Dieu;
 qu'elles aient du succès ou qu'elles échouent,
 c'est la bonté également la providence, & on se

soumet sans murmure à sa destinée. Ce se-
 La Thrace timent, qui dérive du dogme de la prédesti-
 nation, & qui dirige toutes les actions d'un
 mahométan, s'est insensiblement emparé
 de l'esprit des sujets chrétiens, par une suite
 de cette analogie de mœurs & d'opinions qui s'est
 établie à la longue entre les divers peuples
 des divers individus d'un grand empire.

Au surplus, tout le gros du commerce se fait
 entre les mains de la nation dominante : c'est
 l'effet naturel de son opulence, de ses moyens
 comme on n'attache au commerce aucune idée
 de dérogeance, les grands de tous les ordres
 se livrent sans scrupule à ces spéculations.

Plusieurs branches de commerce sont au-
 trement entre les mains des sujets non-mahométans
 Grecs, Arméniens, Juifs, tous ont également
 la liberté de les exploiter dans toute l'étendue
 de l'empire. Ce sont les Arméniens qui, confon-
 dus avec les mahométans, forment de
 riches caravanes, que l'on voit parcourir tous
 les ans les diverses contrées de l'Asie pour
 répandre les productions des quatre parties
 du monde. L'attirail immense de ces caravanes
 les tentes, les bagages, les bestiaux, les fau-
 x, les dats, les armes, retracent d'une manière fra-
 pante un usage qui remonte à la plus haute
 antiquité, & prouvent en même tems la

D
 ffrité de
 de les
 sous bo
 autant pl
 la sûreté
 are des im
 l'admini
 aux attaque
 Le comm
 tier dans
 e ici de p
 blis à Co
 belles du
 ture & l'é
 ces nation
 is, des H
 ent des
 e les natio
 Si le nég
 es hors de
 rre pas da
 de l'Océan
 font pas é
 msterdam,
 que les pr
 nsequences
 met pas,
 tablir hors

née. Ce se
 e la prédest
 es actions d
 t emparé d
 une suite d
 nions qui s
 ers peuples
 empire.
 commerce.
 minante: c'e
 le ses moyen
 ce aucune id
 ous les orde
 péculations.
 erce sont au
 -mahométan
 ont égaleme
 toute l'étend
 iens qui, co
 forment c
 parcourir to
 l'Asie pour
 atre parties
 es caravane
 iaux, les so
 manière fra
 la plus hau
 e tems la n

ffiré de ne jamais se séparer de ses effets, ~~_____~~
 de les faire toujours transporter avec soi ^{La Thrace,}
 sous bonne escorte. Cette précaution est
 autant plus nécessaire, que dans ces régions
 la sûreté des grandes routes se ressent en-
 core des imperfections de la police & des vices
 de l'administration, on est exposé sans cesse
 à des attaques des brigands.

Le commerce extérieur est presque tout
 en la main des étrangers. Il est inu-
 tile ici de parler des comptoirs des européens
 établis à Constantinople & dans les principales
 villes du Levant. Personne n'ignore & la
 étendue du commerce de chacune
 de ces nations, sur-tout des Français, des An-
 glais, des Hollandais, des Vénitiens. Tous
 ont des droits beaucoup plus modiques
 que les nationaux eux-mêmes.

Si le négociant ottoman ne porte pas ses
 affaires hors de l'empire; si le pavillon vert ne
 n'est pas dans les ports de la Méditerranée
 de l'Océan; si des maisons de commerce
 ne sont pas établies à Marseille, à Cadix, à
 Amsterdam, à Londres, on ne peut en accu-
 ser que les préjugés populaires & les fausses
 conséquences que l'on tire de la loi. Elle ne
 permet pas, il est vrai, au mahométan de
 s'établir hors des terres mahométanes; mais

sur ce point, elle s'explique sans équivoque
 La Taraco. ne parlant que d'une résidence permanente
 non d'un établissement passager.

Un autre motif retient encore le mahométan : il craint d'exposer sa liberté & sa fortune au milieu des nations étrangères où il croit que le droit des gens n'est pas rigoureusement respecté, & où il ne trouve aucun homme de sa nation qui, revêtu d'un caractère public puisse le protéger aussi efficacement que font les étrangers eux-mêmes dans les états du Grand-Seigneur.

Le nombre des navires, chez les Ottomans ne répond pas à l'étendue de leurs possessions maritimes. L'art de la construction & celui de la navigation n'y ont pas encore fait de grands progrès. Presque tous leurs vaisseaux péchés par une hauteur disproportionnée, par l'imperfection des agrès, & par la nature des bois qu'on ne garde pas assez long-temps avant de les y employer. Les efforts que font aujourd'hui les Ottomans, & l'ardeur avec laquelle ils travaillent à perfectionner leur marine militaire, objet si essentiel à la sûreté de leurs états, ne pourront sans doute qu'influer sur la marine marchande. Plusieurs des officiers & des matelots ignorent encore les premiers éléments de l'art nautique. Quelques-uns de leurs capitaines

capitaines ne connaissent ni la boussole, & ni les cartes marines : le doge de Venise, le capitaine de guide & les pilotes & des flottes de galères sur la côte ou sur le rivage, leur heur moins à l'égard des vents variables du ciel. Quoique l'agriculture soit dans un état de prospérité, elle n'y est cependant pas si abondante qu'on imagine en Europe. La subsistance dans ces contrées ; & les contrées de Morée, la Wallachie, la Syrie, &c. dans les ans leur fruit est stérile & les maladies y règnent dans tout le commencement la famine pendant quelques années & les dépenses des chargements de la Syrie, en Morée &c. la monarchie ottomane rigoureusement pendant la sage police de ce commerce, si elle est si abondante. L'année
 Tome XXIX.

pitaines ne connaissent pas même l'usage de la Thraes,
 bouffole, & ne se servent pas de cartes
 marines : le dogme de la prédestination leur
 sert de guide & de pilote au milieu des tem-
 pes & des flots, & lorsqu'ils échouent sur
 la côte ou sur une île, ils attribuent leur
 malheur moins à leur ignorance qu'aux décrets
 immuables du ciel.

Quoique l'agriculture ne soit pas dans un
 bon état de prospérité chez les Ottomans,
 elle n'y est cependant pas aussi négligée qu'on se
 l'imagine en Europe. Chaque province trouve
 sa subsistance dans le produit même de ses
 terres ; & les contrées les plus fertiles, comme
 la Morée, la Walachie, la Moldavie, la basse
 Bulgarie, la Syrie, l'Égypte, &c., versent
 tous les ans leur superflu dans les cantons les
 plus stériles & les plus montagneux. L'abon-
 dance règne dans toute l'étendue de l'empire ;
 seulement la famine s'y fait sentir, & il n'y
 a point d'années où les Européens n'aillent
 faire des chargemens considérables de grains à
 Constantinople, en Morée & sur les différentes côtes
 de la monarchie. Quoique l'exportation en
 soit rigoureusement défendue, le ministère a
 cependant la sagesse politique de fermer les yeux
 sur ce commerce, sur-tout dans les années les
 plus abondantes. L'état de l'agriculture est

donc au-dessus des besoins & de ce qui est nécessaire à la subsistance de tous les citoyens. Cependant, eu égard à la fertilité du sol à l'étendue des possessions ottomanes, l'agriculture pourrait devenir beaucoup plus florissante, & procurer à ces contrées les plus grandes ressources, si le cultivateur y était encouragé par le gouvernement; si les grands officiers publics n'étaient pas exposés tous les jours à des confiscations arbitraires; & si les particuliers, soit mahométans, soit chrétiens, également protégés par la loi, n'étaient pas livrés à l'avarice & aux vexations d'un *pacha*, d'un *bey*, d'un *aga*, qui le plus souvent s'affurent l'impunité en associant à leurs déprédations ceux mêmes qui par état sont chargés de les réprimer.

À ces vices généraux de l'administration se joignent encore une multitude d'entraves qui gênent le commerce des denrées & ralentissent la circulation intérieure. Mais les plus accablantes sont celles qui proviennent de la fixation des prix. Peut-il en effet y avoir de grandes valeurs dans les productions, que de la concurrence plus ou moins considérable des acheteurs & des vendeurs.

Chaque art, c
loix particuliè
ment des corpo
officiers nomm
d'office, pour le
, & pour l'obse
concernent. De
tiques s'ouvren
ment à l'entré
les deux fêtes
ins, ni les affair
jamais la moit
D'après les princ
de tous les méti
me autant de res
homme sa subsista
ans se font un p
art quelconque
les du mahomé
ples, même p
ieurs princes de
ques sans même
de l'émulation; ma
de d'emprisonnen
nés du vivant de
presque tous les p
consacrer ce trava
duit au sépulchre

Chaque art, chaque métier est soumis à
 des lois particulières, & ceux qui les exercent
 des corporations distinctes & séparées.
 Les officiers nommés par l'état en ont la surin-
 tendance, pour le maintien de l'ordre parmi
 eux, & pour l'observation des réglemens qui
 leur concernent. Dès l'aube du jour, toutes les
 boutiques s'ouvrent; mais on les ferme régu-
 lièrement à l'entrée de la nuit, excepté pen-
 dant les deux fêtes du *beyram*. Le travail des
 artisans, ni les affaires de commerce n'éprou-
 vent jamais la moindre interruption.

D'après les principes de la loi qui recom-
 mande tous les métiers & toutes les professions
 comme autant de ressources propres à procurer
 à l'homme sa subsistance, beaucoup de maho-
 métiens se font un point de religion d'exercer
 un art quelconque. L'histoire de tous les
 princes du mahométisme en fournit mille
 exemples, même parmi les anciens califes.
 Plusieurs princes de la maison ottomane &
 quelques-uns même des sultans ont eu cette
 même émulation; mais sur-tout pendant cette
 période d'emprisonnement auquel ils sont con-
 damnés du vivant de leur prédécesseurs.
 Presque tous les princes se font un devoir
 de consacrer ce travail de leurs mains ou son
 produit au sépulchre du prophète à Médine,

La Thrace. ou au *Keabi* de la Macque. C'est un acte de dévotion auquel ils attachent le plus grand prix. Plusieurs en font aussi des présens à leurs favoris & à leurs amis intimes. Lorsque, pendant leur emprisonnement & dans leur jeunesse, ils trouvent moyen d'entretenir des liaisons avec des officiers de la cour, la marche la plus signalée de faveur & de bienveillance qu'ils puissent leur donner, c'est de leur envoyer de ces productions de leurs mains.

La forme des maisons chez ces peuples ainsi que l'ordonnance & la distribution des pièces, n'ont rien de ressemblant à ce qu'on voit ailleurs : les maisons ne sont communément qu'à un ou deux étages ; très-peu ont trois. Le rez-de-chaussée, qui dans la plupart des hôtels forme le premier, est abandonné aux officiers & aux domestiques de la maison. Le logement du maître est toujours partagé en deux ailes, dont l'une est consacrée à l'habitation des femmes. Dans tous les étages d'une maison, même dans celles du peuple, le plancher est parqueté, & on ne fait usage que des carreaux de marbre & de pierres que dans les baignoires, les cuisines, les escaliers & les salles des édifices publics.

En général, rien de plus simple que la construction de ces bâtimens : si quelques

leurs s'y permettent dans l'intérieur dans les parties public. Les maisons sont à l'islamisme sont en couleurs rembrunies. Par-tout les maisons sont couvertes de tuiles rouges & les édifices sont en pierres & couverts de la sérail & le palais. L'eau abonde dans les jardins, mais sur-tout dans les palais. Il est d'usage d'avoir des fontaines dans les jardins, qui sont très-profondes & très-entourées de treilles, les eaux de ces fontaines sont très-pures. Les turcs & les arméniens préfèrent l'eau froide, à cause de sa fraîcheur. Il n'est presque point de palais qui n'ait une fontaine dans son jardin ; c'est un objet de luxe & de pompe par-tout avec les particuliers & les personnes charitables & les riches. Il est de leur devoir de consacrer une partie de leur fortune au maintien de ces fontaines. Aucune maison n'est construite sans une fontaine, ni église, ni école publique & les ma-

ne s'y permettent des décorations, ce n'est ~~_____~~
 dans l'intérieur, mais jamais au dehors, La Thraee.
 dans les parties exposées aux regards du
 public. Les maisons de tous les sujets étran-
 gers à l'islamisme sont même peintes en noir
 en couleurs rembrunies.

Partout les maisons sont construites en bois
 couvertes de tuiles rouges; il n'y a que les
 mosquées & les édifices publics qui soient
 bâtis en pierres & couverts de plomb, comme
 le séraïl & le palais des sultans.

L'eau abonde dans presque toutes les mai-
 sons, mais sur-tout dans les hôtels des grands.
 Il est d'usage d'avoir chez soi des citernes,
 qui sont très-profondes & très-artistement
 creusées, les eaux de pluie s'y écoulent; les
 Turcs préfèrent cette eau à toutes les
 autres, à cause de sa légèreté; d'ailleurs, il
 n'est presque point de maison qui n'ait la res-
 source d'une fontaine publique, & son voi-
 sage; c'est un objet dont le gouvernement
 s'occupe par-tout avec le plus grand soin; les
 hommes charitables & pieux se font même
 un devoir de consacrer une partie de leur
 fortune au maintien de ces établissemens.

Aucune maison n'est numérotée, on n'y voit
 de plaques, ni écriteaux, ni enseignes; les hô-
 tels publics & les monumens élevés par la

La Thrace.

piété des grands, portent seuls des inscriptions écrites souvent en style pompeux & en caractères d'or. Nulle part on n'y a le secours d'horloges publiques ; les *muezzinns* des mosquées y suppléent en annonçant, du haut des minarets, cinq fois par jour, les heures créées à la prière.

On ne doit pas être étonné si les villes sont pas éclairées ; les mœurs de la nation rendent cette précaution inutile ; personne ne sort la nuit. Dans toutes les saisons une heure après le coucher du soleil, on rencontre plus dans les rues, même dans celle de la capitale, que des hommes de la garde & quelquefois des laquais qui, le fanal à la main, vont faire des commissions pour les maîtres. Ce n'est jamais que dans les nuits ramazann, que l'on éclaire les rues principales, les places publiques, les palais des grands & les cours du sérail. Cette illumination a quelque chose de singulier : ce sont des réchauds de fer élevés de distance en distance sur de longues piques, & dans lesquels on entretient une flamme rouge avec du bois de pin trempé avec des chiffons goudronnés.

Au reste, soit le jour, soit la nuit, la sûreté est parfaite dans toutes les villes de l'empire & c'est moins aux précautions d'une po-

rigilante, que l'on doit
grandes routes
brigands, ma
dans les gran
r-tout, dor
est porté à u
re que d'y
flinats; les fi
encore, nono
marchés publi
quelle souve
magasins les p
convenir que
en temps de
isse par-tout
age & de l'in
On ne trou
aucune auberg
eurs n'ont d'a
casses édifices
es caravannes
effets. En gén
pour ses affair
du public; le g
y entrent po
aréc par la ne
ser aux fatig

vigilante, qu'à la bonté des mœurs nationales La Thrace
 que l'on doit en attribuer les effets. Les grandes routes sont quelquefois infestées de brigands, mais l'ordre est parfaitement établi dans les grandes villes, & à Constantinople, sur-tout, dont la population est immense, il est porté à un degré étonnant. Rien de plus rare que d'y entendre parler de vols & d'affiliés; les filouteries sont des délits plus rares encore, nonobstant l'affluence prodigieuse des marchés publics, & même la négligence avec laquelle souvent on garde les boutiques & les magasins les plus précieux. Il faut cependant convenir que ce calme disparaît ordinairement en temps de guerre: le passage des milices laisse par-tout des traces horribles du brigandage & de l'indiscipline du soldat.

On ne trouve ni à Constantinople ni ailleurs, aucune auberge, aucun hôtel garni; les voyageurs n'ont d'autres ressources que les *khanns*, vastes édifices destinés à recevoir tout l'attirail des caravannes, avec les marchands & leurs effets. En général, on ne voyage jamais que pour ses affaires particulières ou pour celles du public; le goût, la curiosité ou l'instruction n'y entrent pour rien, & à moins d'y être forcé par la nécessité, personne ne veut s'exposer aux fatigues des voyages, ni aux dangers

plus ou moins imminens des grandes routes
 La Thrace. sur-tout dans les provinces les plus éloignées
 de la capitale. Ces peuples, d'ailleurs, voyagent
 à cheval, lentement & à petites journées ;
 le poste n'est que pour les courriers ; les seigneurs
 & les officiers d'un certain rang ont leurs équipages
 & leurs chevaux ; un nombreux domestique les suit avec des lits , des tentes , des
 armes , des ustensiles de cuisine , & une foule
 d'autres choses que le luxe , la commodité &
 la sûreté du voyage leur rendent nécessaires.

L'abondance des eaux , dans toutes les villes
 mahométanes , engage la plupart des propriétaires
 à se ménager chez eux des jardins même
 assez étendus qui , dans ces heureux climats
 n'ont d'autres beautés que celles de la nature.
 L'art n'entre que pour très-peu de chose dans
 leur décoration ; la plupart de leurs jardins
 sont des Grecs de l'Archipel ; l'expérience les
 rend très-habiles en tout ce qui a rapport
 à la culture , à la greffe , à l'entretien des arbres
 à la conservation des fruits , des fleurs , des
 végétaux ; mais ils n'ont qu'une faible idée de
 ce qu'on appelle tapis , gazon , boulingrin ,
 charmilles , espalier , cascades , allées régulières
 & couvertes , moins encore de ces nouveautés
 embellissemens qu'à l'exemple des Chinois
 a adopté dans les jardins de France , d'Angleterre & de

erre & de
 riches sophas
 eau , des
 silloux dispo
 nés de tout
 que sans ordre
 qui intéresser
 Dans ces ja
 eux des gra
 ingué parmi
 ns s'occuper
 de la conse
 nés chez eux
 e palmier &
 alement confi
 r un effet d
 nt une forte
 arbres ; plusie
 exposer à qu
 en couper un
 ns nécessité.
 alté chez eu
 arbre , de sa b
 est comparab
 er les plantati
 n tombeau. S
 était pas la b
 Musulmans

erre & de Hollande. Des *kioshks* ornés de
 riches sofas, de vastes bassins avec des jets La Thracé.
 eau, des sentiers ou des allées garnies de
 pailoux disposés en mosaïque, & des parterres
 ornés de toutes sortes de fleurs entassées pres-
 que sans ordre & sans goût, sont les seuls objets
 qui intéressent les Mahométans.

Dans ces jardins, comme dans la plupart de
 ceux des grands, la tulipe tient un rang dis-
 tingué parmi les autres fleurs. Les Mahomé-
 tans s'occupent singulièrement de la plantation
 de la conservation des arbres. Les plus esti-
 més chez eux sont le chêne, le platane, l'orme,
 le palmier & sur-tout le cyprès, qui est spé-
 cialement consacré aux cimetières. Ces peuples,
 par un effet de leurs opinions superstitieuses,
 ont une sorte de respect pour toute espèce
 d'arbres; plusieurs d'entre eux croient que c'est
 exposer à quelque évènement funeste, que
 de couper un, de le brûler ou de le déraciner
 sans nécessité. Ce sentiment est plus ou moins
 valet chez eux, en raison de la fécondité de
 l'arbre, de sa beauté ou de son âge; mais rien
 n'est comparable à celui que leur font éprou-
 ver les plantations qui entourent ou ombragent
 un tombeau. Si le dogme de l'unité de dieu
 n'était pas la base fondamentale de la religion
 des Musulmans, on croirait qu'ils ont hérité

La Thrace. du système mythologique des anciens, qui remplissaient de divinités les forêts & les bois en un mot, abattre ou mutiler un arbre, sur tout dans un cimetière, c'est à leurs yeux pécher contre la nature & insulter aux mânes de ceux qui reposent sous son ombre. Ces idées superstitieuses, qui sont assez générales, n'empêchent cependant pas que le soldat ne se livre à toute sa fureur lorsqu'il traverse les campagnes en pays ennemi.

Quelque vif que soit le goût des Mahométans pour le jardinage, ils ne jouissent cependant pas beaucoup des agrémens de la vie champêtre. Si l'on en excepte quelques citoyens de la capitale, il y a dans tout le reste de l'empire très-peu de Mahométans qui aient des habitations hors des villes. Les maisons de campagne à Constantinople même ne sont pas comme chez les autres nations, des châteaux isolés dans le continent & élevés au milieu de jardins & de parques; elles font partie des bourgs & des villages qui embellissent les deux rives du Bosphore de Thrace.

Ce canal superbe que sépare l'Asie de l'Europe, a une étendue de plus de six lieues depuis Constantinople jusqu'à l'embouchure jusqu'à la mer noire. Sa largeur varie en certains endroits; ses eaux forment à droite &

gauche de
assez profon
ous côtés e
que pas les
On remo
de différent
un ou l'aut
ames dans l
vent le per
de ce vaste c
spectacle le pl
dans l'univers
es édifices,
la négligence
bâtimens, l'état
grande partie
ces arches q
servent de res
es objets réu
nature dans un
que frapper d
exciter en eux
Une des be
ontinuelle d'
grands vaisseau
ont commerc
es riches proc
es Mahométan

gauche de grands bassins & même des baies
 assez profondes, dont le terrain s'élève de *La Thrace.*
 tous côtés en amphithéâtre, & présente à cha-
 que pas les aspects les plus rians.

On remonte le Bosphore dans des barques
 de différentes grandeurs, en le côtoyant sur
 l'un ou l'autre de ses bords; on y descend à
 rames dans le beau temps, & à voile lorsque
 le vent le permet, en ne quittant pas le milieu
 de ce vaste canal. C'est alors que l'on jouit du
 spectacle le plus beau que la nature puisse offrir
 dans l'univers. Malgré la simplicité extérieure
 des édifices, l'irrégularité de leur construction,
 la négligence des jardins, l'aridité de quelques
 bâteaux, l'état de dégradation où se trouve une
 grande partie des quais, & une infinité de pe-
 nibles arches qui, placées à côté des maisons,
 servent de remises aux bâteaux; la diversité de
 ces objets réunie à la majesté que déploie la
 nature dans un canal de cette étendue, ne peut
 que frapper délicieusement les spectateurs, &
 exciter en eux les sensations les plus vives.

Une des beautés de ce canal est l'affluence
 continuelle d'une infinité de barques & de
 grands vaisseaux qui, dans toutes les saisons,
 vont commercer au Pont-Euxin & rapportent
 les riches productions de ces contrées. Parmi
 les Mahométans qui ont des maisons sur le

La Thrace. Bosphore, les gens de loi, les ex-ministres & les simples particuliers sont ceux qui jouissent le plus de ce spectacle ravissant ; les officiers en place & les seigneurs n'y passent ordinairement que la nuit, parce qu'à la cour ottomane, tous les jours sont consacrés au travail & qu'à l'exception des deux *beyrams*, chacun est obligé d'être sans relâche à son poste ou à son département.

Dans la capitale comme dans les provinces les Musulmans n'ont aucune idée des possessions lointaines, des châteaux, des maisons de plaisance; ils ne connaissent pas assez les agréments de la campagne, pour abandonner le séjour de la ville. L'état de guerre qui leur est naturel, l'instabilité des charges & des fortunes, le danger qu'il y aurait à montrer son opulence, les vexations des grands & des gouverneurs des provinces, le défaut même de sûreté dans les routes publiques, particulièrement en temps de guerre, sont autant de motifs qui affaiblissent en eux le goût de la vie champêtre & qui arrêtent en même-temps les progrès de l'agriculture dans toute l'étendue de l'empire.

Un seigneur ou un particulier qui a de grandes possessions y fera tout au plus élever un manoir noir sous le nom de *tschiflik*, encore est-ce moins pour son usage que pour l'habitation

D
ordinaire
On voit
nage de
le Scutar
Andrine
neurs de
quemmen
Les sou
voir plus
agne. Si
de demeu
ville.
Au prin
sur la rive
transporter
leur maiso
shikasch,
Ce lieu n'
ion: ni la
due, ni cel
es décorat
maîtres de
presque la
marques or
re consiste
ultan, da
prendre du

ordinaire de son régisseur ou de son fermier. La Thrace.
 On voit très-peu de ces manoirs dans le vo-
 yage de Constantinople, les uns sont au-delà
 de Scutari en Asie, & les autres sur la route
 d'Andrinople; ils appartiennent à différens sei-
 gneurs de Constantinople qui n'y vont pas fré-
 quemment.

Les souverains eux-mêmes ne paraissent pas
 avoir plus de goût pour les plaisirs de la cam-
 pagne. Si en été ils changent quelquefois de
 demeure, c'est toujours sans sortir de la
 ville.

Au printemps, ils quittent leurs palais situés
 sur la rive méridionale du Bosphore pour se
 transporter avec leur *harem* & une partie de
 leur maison, sur la rive septentrionale, à *Bes-
 tiktasch*, qui est presque vis-à-vis du sérail.
 Ce lieu n'a rien d'extraordinaire que sa posi-
 tion: ni la construction de l'édifice, ni son éten-
 due, ni celle de son parc & de ses jardins, ni
 ses décorations ne répondent à la grandeur des
 maîtres de l'empire; cependant ce château est
 presque la seule maison de plaisance des mo-
 narques ottomans. Tout ce qu'on voit ailleurs
 ne consiste qu'en de simples pavillons ou le
 sultan, dans ses promenades ordinaires, va
 prendre du café ou se reposer quelques heures.

————— Ce lieu s'appèle *binisch yerleri*, qui signifie
 La Thrace. station de la cavalcade impériale.

Si ces monarches ne mettent pas plus de
 faste dans leurs châteaux & dans leurs maisons
 de plaisance ; s'ils n'élèvent pas des bâtimens
 somptueux dans des sites encore plus agréables
 & plus éloignés de la capitale, c'est qu'il est
 de leur politique d'économiser les deniers
 royaux, de se ménager dans l'esprit du public
 de ne point s'écarter de la capitale, & même
 de ne jamais passer une seule nuit loin du trône
 afin d'être toujours à portée d'étouffer par leur
 présence les premières étincelles de troubles
 ou de séditions, & de voler aux incendies qui
 sont si fréquens dans cette ville immense.

Il résulte de ces observations, que les sultans
 & leurs sujets sont également esclaves des préjugés
 jugés dominans, & obligés de sacrifier sans
 cesse leurs goûts aux usages impérieux qui
 le temps & l'intérêt public ont consacré dans
 cet empire.

de la législa
 tagée en c
 minel, po
 bâte princ
 mouphti &
 Instituts &

LA législat
 cinq codes : r
 que & milita
 1°. Le code
 dogmes, le
 La partie d
 ait articles d
 ns. Elle dor
 ar les âges l
 our les patri
 énération par
 C., de leur
 sciples, sur
 ar leurs saint
 rit de leur d
 gesse de la l
 judiciaire, enf

CHAPITRE X.

de la législation mahométane. — Elle est partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, politique & militaire. — Le courann, base principale de tous ces codes. — Du moughthi & autres ministres de la religion. — Instituts & couvens de derwiches.

La législation mahométane est partagée en cinq codes : religieux, civil, criminel, poli- La Thrace, que & militaire.*

1^o. Le code religieux embrasse trois parties : les dogmes, le culte extérieur & la morale.

La partie dogmatique expose les cinquante-trois articles de foi adoptés par les mahométans. Elle donne une idée de leurs traditions sur les âges les plus reculés, de leur respect pour les patriarches & les prophètes, de leur vénération particulière pour la personne de J. C., de leur opinion sur Mahomet, sur ses disciples, sur leurs quatre premiers califes, sur leurs saints. On y trouve le véritable esprit de leur dogme sur la prédestination, la rigueur de la loi sur les illusions de l'astrologie judiciaire, enfin tout ce qui est relatif aux

fonctions religieuses du souverain, ses titres
 La Thrace. ses droits, & les qualités requises en sa per-
 sonne pour être digne de régner, selon la loi
 canonique, sur le peuple mahométan.

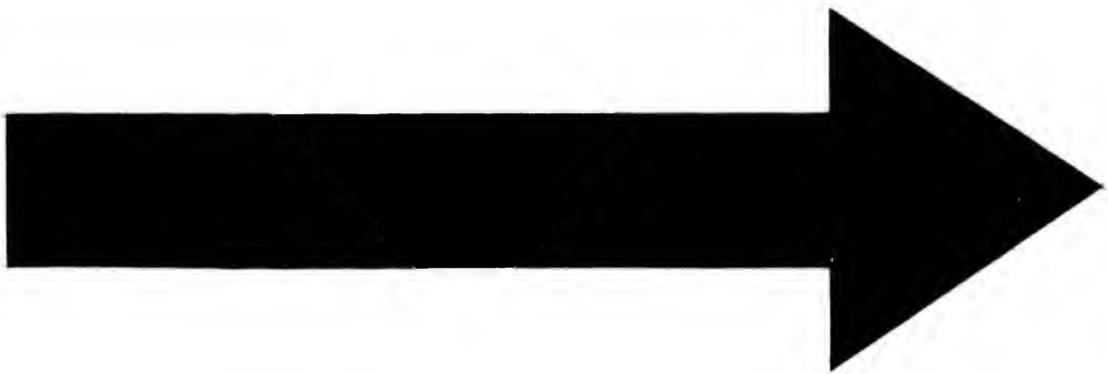
On retrace dans la partie ri-
 ce qui constitue le culte extérieur. voir
 1°. l'esprit, la nature & l'usage des
 tions, avec les circonstances qui forment
 de pureté ou d'impureté légale dans l'un
 dans l'autre sexe, d'où résulte la véritable
 cause du fréquent usage que fait la nation
 entière des bains chauds; 2°. la prière, à la
 quelle tout musulman est tenu cinq fois par
 jour, l'office public des vendredis & des fêtes
 fêtes du *beyram*, les prières particulières pres-
 crites aux malades, aux voyageurs, aux mili-
 taires, celles qui sont consacrées pour les tren-
 nuits du *ramazann*, pour les calamités pu-
 bliques, pour les événemens extraordinaires
 les cérémonies de la circoncision, celles de
 funérailles; 3°. la dîme aumônière imposée
 toutes les personnes opulentes sur la partie
 de leurs biens employée au luxe ou au com-
 merce, les temples du musulmanisme, les di-
 vers édifices qui les entourent & qui ont pour
 objet l'instruction de la jeunesse, le soulage-
 ment des pauvres & l'utilité publique; 4°. le
 jeûne du mois de ramazann, où l'on montre
 l'austérité

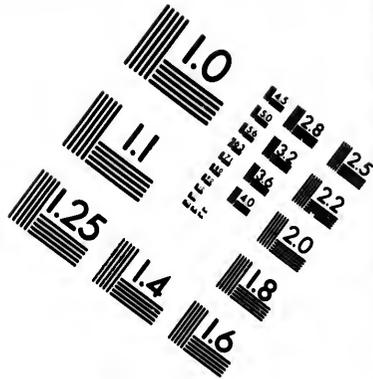
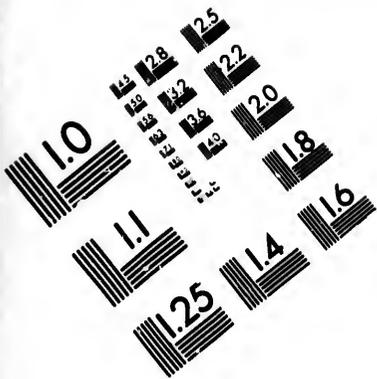
l'austérité de
 à jeun de
 soleil, sans
 l'attention
 al à l'observ
 le pèlerinage
 lois & les
 si importan
 La partie mo
 aux: 1°. tou
 alimens mo
 res relatifs
 ers, sur lesq
 ux est rigou
 il prescrit au
 r ordonne de
 s; 4°. les vo
 rité, la char
 bienfaisance, l
 et entraîner
 bli, de Dieu
 mens de mu
 ommes ou d'a
 Le code civil
 y traite du m
 -musulmans s
 celui des es
 aire que le m
 Tome XXIX

l'austérité de cette pénitence, qui consiste à se tenir à jeun depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, sans prendre même une goutte d'eau, l'attention religieuse de la nation en général à l'observer avec la plus grande rigueur; le pèlerinage de la Mecque, avec toutes les cérémonies & les pratiques qui concernent cette ville si important de l'islamisme.

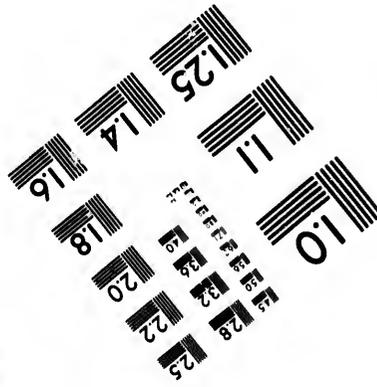
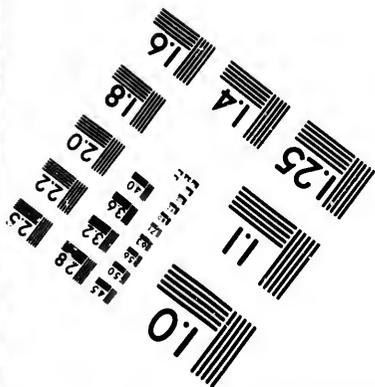
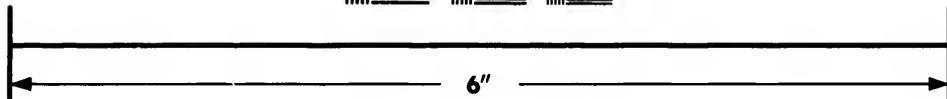
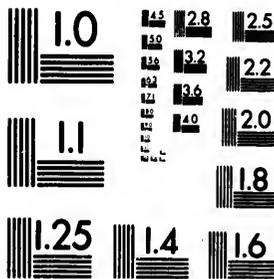
La partie morale embrasse quatre points généraux: 1°. tout ce qui concerne la nourriture, les aliments mondes & immondes; 2°. les préceptes relatifs au vêtement & aux effets mobiliers, sur lesquels l'emploi des métaux précieux est rigoureusement prohibé; 3°. le travail prescrit aux hommes, d'après la loi qui leur ordonne de se livrer aux arts & aux métiers; 4°. les vertus morales, la probité, la simplicité, la chasteté, la pudeur, les devoirs de bienfaisance, l'attention d'éviter tout ce qui peut entraîner au vice, à la dissipation, à l'oubli, de Dieu, tels que les jeux, les spectacles, les danses de musique, les images ou figures humaines ou d'animaux.

Le code civil est divisé en trente-un livres: le premier traite du mariage des musulmans & des chrétiens; le second des musulmans sujets tributaires de l'empire, le troisième de celui des esclaves, du don nuptial ou de la dot, le quatrième de l'usufruit, le cinquième de l'usufruit que le mari doit accorder à la femme,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
LE 28
LE 25
LE 32
LE 36
LE 22
LE 20
LE 18

LE 11
LE 10
LE 8
LE 6
LE 5
LE 4

de l'égalité de traitement auquel le musulman est tenu envers ses femmes, de la légitimation des enfans, des alimens légalement distribués par le mari à la femme, par le père aux enfans, & par les enfans aux pères & mères indigens; des répudiations parfaites, imparfaites, conditionnelles; de l'affranchissement des esclaves, de l'âge de majorité, des droits des mineurs, des vieillards, des enfans trouvés, des sociétés de commerce, des ventes & achats des baux à ferme, de l'agriculture, des tuteurs, des tutrices, des tuteurs, du partage légal des biens, enfin des lois sur l'administration de la justice & sur les qualités requises dans la personne des magistrats, &c.

Le code criminel expose les peines afflictives contre l'adultère, le vin, les injures, le vol domestique, les apostats, les rebelles, les voleurs de grand chemin. On y présente aussi les lois sur le prix du sang & sur la peine capitale, membre pour membre, sang pour sang, avec les formalités & les procédures qui s'observent dans toutes ces matières.

Le code politique présente quatre objets importans : 1°. les lois fiscales qui embrassent les droits imposés sur le commerce des musulmans, des sujets non-musulmans & des étrangers, les taxes des terres décimales

tributaires, la capitation sur tous les sujets, l'emploi légal de la force, les lois qui concernent les églises chrétiennes, le rapport aux étrangers, les ambassadeurs, & aux consuls étrangers; & les qualités d'iman musulman & la formation des devoirs du grand-vizir, le sultan, le sultan, les principaux officiers de l'état; les montres, tous les grades, avec le titre, les honneurs respectifs de chah-pachas à deux & à quatre beys décorés d'une autorité de tous ces ordres municipaux de police, le sultan, les sujets de l'empire, le sultan, à ses occupations ordinaires & extraordinaires du sérail, des

tributaires, la capitation à laquelle sont sou-
 mis tous les sujets non-mahométans, enfin ^{La Thrace,}
 l'emploi légal de tous les revenus publics;
 les lois qui concernent les sujets tribu-
 taires, les églises chrétiennes; 3°. celles qui ont
 rapport aux étrangers demeurans en pays ma-
 hométans, & aux mahométans qui sont en
 pays étrangers; & 4°. les droits du sultan en
 qualité d'iman suprême; l'état de l'empire
 ottoman & la forme de sa constitution; les
 devoirs du *grand-visir*, comme vicaire &
 lieutenant du sultan; l'influence du *moufthi*
 des principaux *oulemas* sur l'administration
 politique de l'état; le tableau de la Porte,
 dans lequel on montre en détail tous les mi-
 nistres, tous les grands officiers qui le compo-
 sent, avec le titre, les prérogatives & les em-
 plois respectifs de chacun; le tableau de tous
 les *pachas* à deux & à trois queues, & de tous
 les *beys* décorés d'une queue; un exposé de
 l'autorité de tous ces *pachas* & de l'adminis-
 tration municipale des provinces & des villes;
 l'esprit du gouvernement en général envers
 ses sujets de l'empire; tout ce qui est re-
 latif à la politique du dehors, à la vie privée
 du sultan, à ses occupations, à ses amusemens
 ordinaires & extraordinaires; le tableau des
 officiers du sérail, des princes & des princesses

La Thrace.

du sang, auxquelles seules appartient le titre de sultane; un état du *harem* impérial, de dames & des autres femmes qui le composent enfin un état de toutes les cérémonies du *serail*, des étiquettes de la cour, des formalités usitées à l'avènement d'un sultan au trône ainsi qu'à sa mort. On voit dans ces différents codes, qui composent la législation universelle de cet empire, ce qu'il y a de grand dans plusieurs de ses dogmes, de sublime dans la plus grande partie de sa morale, d'imposant dans son culte, de sage dans ses lois, de simple, de naturel dans ses usages & dans ses mœurs.

L'étonnement redouble quand on voit une nation, toujours isolée des autres, & par conséquent privée des avantages qu'ont les Européens de s'entre-communiquer leurs lumières, leurs découvertes, leurs sciences, & à son origine ce qu'elle est encore aujourd'hui & ne devoir qu'à elle-même ses connaissances, ses principes & les fondemens de sa constitution. Mais ce qui frappera davantage, c'est de voir que presque tous les maux publics & particuliers qui affligent les Ottomans, n'ont pour principe ni la religion ni la loi; qu'ils dérivent des préjugés populaires, de fausses opinions & de réglemens arbitraires, d'un

ar le caprice, la
ent, tous égalem
ourann & au disp
D'après cela, on
correction de ce
cet empire ne p
es insurmontable
ailleurs la march
politiques qui ne
temps & du gé
Pour réformer le
onc qu'un esprit sup
clairé, entreprenan
gion met dans ses
nce qu'elle prescri
émane de son
entreprise moins
certain.
Par la disposition
verain a le droit,
anger à son gré les
on, & d'adopter les
iger les temps, les
l'état; tout dépend
le tête. Qu'un M
le trône; qu'il so
issant d'un visir; q
ême zèle & du m

par le caprice, la passion, l'intérêt du moment, tous également contraires à l'esprit du Souverain & au dispositif de la loi canonique.

D'après cela, on se persuadera aisément que la correction de ces abus & le changement de cet empire ne présentent point des obstacles insurmontables, quelque lente que soit ailleurs la marche des révolutions morales & politiques qui ne sont jamais que l'ouvrage du temps & du génie.

Pour réformer les *Ottomans*, il ne faudrait donc qu'un esprit supérieur, qu'un sultan sage, éclairé, entreprenant. Le pouvoir que la religion met dans ses mains, l'aveugle obéissance qu'elle prescrit aux sujets pour tout ce qui émane de son autorité, en rendraient l'entreprise moins hasardeuse & les succès moins incertains.

Par la disposition textuelle de la loi, le Souverain a le droit, la force, la puissance de changer à son gré les ressorts de l'administration, & d'adopter les principes que pourraient suggérer les temps, les circonstances & l'intérêt de l'état; tout dépend, comme on voit, d'une seule tête. Qu'un Mahomet II monte encore sur le trône; qu'il soit secondé par le génie brillant d'un visir; qu'un muphti, animé du même zèle & du même esprit, entre dans

leurs vues; que ce chef des *oulemas* veuille de concert avec eux, faire tourner au bien de sa nation l'influence que lui donnent & la dignité de sa place & l'opinion des peuples alors on verrait ces mêmes *Otomans*, jusques-là si concentrés dans eux-mêmes, & tyrannisés par l'empire des préjugés populaires, entretenir avec les européens des relations plus intimes, adopter leur tactique & leur système militaires, se livrer aux découvertes nouvelles, cultiver les sciences & les arts, élever leur administration sur des principes différens, enfin changer absolument la face de leur empire.

La doctrine, le culte, les lois morales & civiles de Mahomet, tout prouve que ce législateur ne se proposa d'abord dans son entreprise que de détruire l'idolâtrie dans sa nation, de la ramener à l'unité, à l'adoration du vrai Dieu, en rétablissant chez elle les principes de la loi naturelle. Dans cette vue, il prit pour modèles de son culte & de sa législation tous les patriarches de l'antiquité. *Adam*, *Noé*, *Abraham*, *Ismaël*, &c. dont le culte, disait-il, était l'islamisme, nom sous lequel il consacra également sa doctrine & sa religion. Il puisa toutes les maximes analogues à son système, les unes dans l'ancien &

nouveau testament
sérieuses traditions gé
s peuples arabes.
tie à son édifice;
tère plus sacré,
ndues révélations
de mettre le sce
de l'autre, de f
ens qu'il crut néc
rrage.

On fait que le co
usulmans comme
amulguées par Ma
oyent que ce livre
s décrets éternels
et feuillet par feuille
gillateur s'en servi
s ses assertions, a
résoudre les diffé
politique : c'éta
momens de perple
trouvait, que ces f
ciel; ils répondai
ses circonstances c
ne, puisqu'il les pu
ction d'autoriser un
rejeter une action
ner quelqu'un, de

nouveau testament, & les autres dans les di- La Thrace,
 vers traditions généralement respectées chez
 peuples arabes. Ces opinions servirent de
 à son édifice; &, pour lui donner un ca-
 ctère plus sacré, il eut recours à ces pré-
 endues révélations dont l'objet, d'une part,
 de mettre le sceau à ces mêmes opinions,
 de l'autre, de faire respecter ces change-
 mens qu'il crut nécessaires au succès de son
 ouvrage.

On sait que le *coran* est regardé chez les
 musulmans comme le recueil de lois divines
 promulguées par Mahomet. Les Mahométans
 croient que ce livre est tiré du grand livre
 des décrets éternels, & qu'il est descendu du
 ciel feuillelet par feuillelet, verset par verset; leur
 interprète s'en servit pour éclaircir chaque
 une de ses assertions, appuyer ses prédications,
 résoudre les différens problèmes dans l'or-
 dre politique: c'était presque toujours dans
 ces momens de perplexité & d'embarras où il
 se trouvoit, que ces feuillelets lui descendaient
 du ciel; ils répondoient exactement aux di-
 verses circonstances de sa vie & de sa doc-
 trine, puisqu'il les publiait à mesure qu'il était
 en question d'autoriser un projet, d'approuver ou
 de rejeter une action, d'absoudre ou de con-
 damner quelqu'un, de confirmer ou d'abolir

différentes lois, établies même par des
 La Thrace. fets précédens. Ce livre est donc le recueil
 des dogmes & des préceptes de la religion
 musulmane; il contient 114 chapitres, 60
 versets, & 30 sections ou cahiers: l'ordre
 leur rédaction n'est cependant pas celui de
 lequel Mahomet les a reçus & promulgués.

D'après les meilleurs auteurs nationaux
 ont écrit l'histoire de ce législateur, sa
 tendue mission lui a été révélée en son
 dans la quarantième années de son âge,
 l'archange *Israfil*, la nuit du 19 de ramadan
 6203, qui répond à l'ère chrétienne 610,
 treize ans avant l'hégire, qui est l'époque
 sa retraite de la Mecque à Médine. Dès
 moment Mahomet, saisi d'une sainte frayeur,
 se voue à une vie solitaire; il se retire
 une grotte de la montagne de *Hira*, qui
 mine sur la Mecque; il y passe les jours
 les nuits en jeûnes, en prières & en médita-
 tions. Au milieu d'une de ses extases
 fondes, l'ange Gabriel lui apparaît & lui
 donne de lire: Mahomet répond qu'il ne
 pas lire. L'ange le prend dans ses bras
 ferre, le presse avec force, lui renouvelle
 même ordre pour la seconde & pour la
 troisième fois, en le serrant toujours devant

& lui met enfin c
 lie, au nom de ton
 Peu de jours ap
 même montagne
 core apparaît l'a
 sur un trône éclat
 récite ces paroles
 manteau céleste, lév
 l'ange Gabriel, d
 permit, par ordre d
 dans les vingt-trois
 feuille par feuille
 tout le livre du cou
 volontés du Seigneur
 apparu douze fois à
 cinquante fois à N
 Abraham, quatre
 fois à J. C., hono
 nier & plus auguf
 quatre mille fois; i
 que le visage resp
 mière; il exhalait
 les plus odoriférans,
 lourd semblable au
 présence jetait tou
 du prophète; une
 son corps: il eût au
 teur, très - souvent

& lui met enfin dans la bouche ces paroles : ~~_____~~
lis, au nom de ton Créateur. La Thrace.

Peu de jours après étant en oraison sur la même montagne de *Hira*, Mahomet voit encore apparaître l'ange du Seigneur, qui, assis sur un trône éclatant au milieu des nues, lui récite ces paroles : *ô toi qui es couvert d'un manteau céleste, lève-toi & prêche.* C'est ainsi que l'ange Gabriel, disent les mêmes écrivains, remit, par ordre de l'Éternel, à son prophète, dans les vingt-trois dernières années de sa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du *Qurann*; ce grand ministre des volontés du Seigneur, ajoutent-ils, qui avait apparu douze fois à *Adam*, quatre fois à *Enoch*, cinquante fois à *Noé*, quarante-deux fois à *Abraham*, quatre cents fois à *Moïse* & dix fois à *J. C.*, honora de sa présence le dernier & plus auguste des prophètes, vingt-quatre mille fois; il ne lui apparaissait jamais que le visage resplendissant de gloire & de lumière; il exhalait autour de lui les parfums les plus odoriférans, & s'annonçait par un bruit sourd semblable au son des petites cloches. Sa présence jetait toujours l'effroi dans l'ame du prophète; une sueur froide couvrait tout son corps: il eût aussi, continue le même auteur, très-souvent l'apparition de l'archange

Israfil dans les trois premières années de son
 La Thrace. apostolat.

Mahomet, par son exemple, inspirait à ses disciples la vénération la plus profonde pour le *courann*. La lecture du livre sacré, disent les auteurs nationaux, opérant toujours en lui une espèce d'extase; il s'agitait, se levait, se calmait, se passionnait, s'attendrissait selon l'esprit & le caractère de chaque verset, de chaque passage de ce saint livre: révérent comme le recueil des lois divines, il est l'objet des hommages les plus profonds de tout Musulman; on n'y touche jamais sans être en état de pureté légale, & sans le baiser & le porter au front avec les plus grands sentimens de respect & de dévotion. Les souverains ottomans, ainsi que les premiers de l'état, à l'exemple des anciens califes, se font ordinairement un devoir de faire garnir leur *courann* en or & en pierres; on fait que ce livre ne fut rédigé que dans la troisième année de l'hégire, & la seconde de la mort de Mahomet. Ce livre, remarquable d'ailleurs, autant par l'élégance & la supériorité de son style, que par son empire sur l'opinion publique, est cependant peu intelligible; il manque de méthode & de cohérence dans ses préceptes, & dans les différentes matières qu'il embrasse; l'intelligence

en devient facile
 leurs.

Quoique le premier
 religion, le mough
 pendant de son
 vement à la perso
 grand-visir & d
 de à l'inauguratio
 cérémonie du fabr
 ment; quoique ch
 point de tribuna
 est que le premier
 es sont théocratiqu
 religion & la do
 il politique & mi
 influence sur l'a
 empire.

Aussi la nation ent
 prême de la loi,
 erdoce, la vénération
 rendent les homma
 généraux, les min
 éme, dans toutes
 rain lui témoigne
 ards.

A la solennité des
 baïse la robe du s
 ent les deux mains

en devient facile qu'à l'aide des commen-
 teurs.

La Thrace.

Quoique le premier de tous les ministres de la religion, le mouphti de Constantinople n'exerce pendant de fonctions sacerdotales, que relativement à la personne de sa hauteſſe. Aſſiſté du grand-viſir & du chef des émirs, il procède à l'inauguration du nouveau ſultan dans la cérémonie du ſabre, qui tient lieu de couronnement; quoique chef de la magiſtrature, il ſiége au point de tribunal; à proprement parler il eſt que le premier oracle des lois. Comme les loix ſont théocratiques, & qu'elles embrassent la religion & la doctrine, le gouvernement civil politique & militaire, on peut juger de ſa influence ſur l'adminiſtration générale de l'empire.

Auſſi la nation entière a-t-elle pour ce chef ſuprême de la loi, de la magiſtrature & du ſacerdoce, la vénération la plus profonde. Tous rendent les hommages les plus reſpectueux, les généraux, les miniſtres, le grand-viſir lui-même, dans toutes les occaſions, le ſouverain lui témoigne auſſi les plus grands reſpects.

À la ſolemnité des deux fêtes de *beyram*, le ſultan baiſe la robe du ſultan ſur le ſein; &, levant les deux mains vers le ciel, il fait des

prières pour la prospérité de l'empire & la conservation de sa hauteffe, qui, en certains momens, pose la main sur les épaules de ce prélat, & lui fait une légère inclination de tête, en signe d'embrassement. Outre ces distinctions publiques, consacrées par une ancienne étiquette, le monarque a soin d'aller le voir chez lui de temps en temps; mais sans aucun appareil, & presque toujours dans une vue de lui donner des marques de déférence & de considération.

Ce qui n'est qu'une simple attention de la part du monarque, est presque un devoir pour le grand-visir; il se rend donc assez fréquemment, mais presque toujours *incognito*, chez ce chef de la loi; la politique même exige qu'il confère avec lui sur les affaires les plus importantes de l'état. Le mouphti ne sort point de chez lui sans un certain cortège; il ne fait jamais de visite qu'au grand-visir qui l'accompagne toujours au sérail pour y présenter ses respects au souverain; & dans toutes, quel qu'en puisse être l'objet, il est reçu dans l'honneur de ce premier ministre, avec l'appareil le plus imposant.

Enfin, le mouphti & le grand-visir sont les deux premiers personnages de l'empire, comme étant les vicaires et les représentans du sou

verain, l'un pour le temporel; c'est la raison qui les expoivent au sérail pour l'investiture de la robe doublée de zibeline; celle du cap blanc; celle du turban, & toujours une plus riche étoffe que les autres; & publiques ils marchent avec le grand-visir à droite, & les dignités sont toutes honorables. L'expérience prouve que les plus chances de plus chances qu'elles; il est le chef de la loi; il soutient les y soutenir; il est méfiant; il est méfiant, en laissant à d'autres pour leur enlever, & les perdre.

La disgrâce d'un homme de la plus affreuse, environné d'éclat, plus sa condition en est descendu. C'est douloureux, même

rain, l'un pour le spirituel, l'autre pour le La Thrace.
temporel; c'est la raison pour laquelle eux seuls
peuvent au sérail, & en présence du sultan,
investiture de leur dignité, par une pelisse
 doublée de zibeline. Celle du mouphti est de
 drap blanc; celle du grand-visir est de drap
 or, & toujours accompagnée d'un castant de
 plus riche étoffe : dans toutes les cérémonies
 publiques ils marchent sur la même ligne,
 grand-visir à droite, le mouphti à gauche;
 les dignités sont toujours déferées à vie. L'ex-
 périence prouve néanmoins qu'il n'y en a
 de plus chancellantes & de plus amovi-
 es qu'elles; il est vrai qu'un parfait accord
 entre le chef de la loi & le premier ministre,
 peut les y soutenir long-temps; mais aussi la
 moindre méfintelligence peut les en préci-
 per, en laissant à l'intrigue toutes ses res-
 sources pour leur enlever la confiance du sou-
 verain, & les perdre l'un & l'autre dans son
 esprit.

La disgrâce d'un mouphti est ordinairement
 la plus affligeante destinée; plus il
 environné d'éclat dans le rang qu'il oc-
 cupe, plus sa condition devient obscure quand
 en est descendu. Comme il peut être encore
 douteux, même après sa chute, il est le

La Thrace. seul de son corps à qui il ne soit pas permis de fixer sa demeure dans la capitale.

La réunion de tant de droits & de pouvoirs différens dans la personne d'un mouphti donne à son département la plus grande étendue, & le rend l'un des plus importants de l'empire; plusieurs officiers travaillent pour lui & dans son hôtel même; ce sont autant de vicaires ou de substituts qui remplissent en son nom tout ce qui est de son ressort & de sa compétence. Il a un bureau d'environ vingt commis, uniquement préposés à l'expédition des *fehwass*; ce sont eux qui rédigent en forme légale & dans les termes requis, toutes les matières sur lesquelles le public vient consulter la loi; le mouphti y répond de sa propre main, & toujours conformément aux décisions de ses prédécesseurs. Cette immense quantité de matières qui forment les différentes collections des *fehwass*, se trouvent divisées par leur nature même en deux classes générales; l'une est relative au droit public, l'autre au droit particulier: la première est du ressort du gouvernement, aussi n'est-il permis qu'à lui seul de consulter la loi sur tout ce qui concerne l'administration. S'agit-il de la guerre, de la paix, d'un nouveau règlement politique, d'une loi militaire, de la punition

d'un ministre ou d'un ministre consulte le *fehwa*; mais bien cette formalité seulement avec les principaux membres de l'empire, de s'affaire, de la loi; il faut corps, mais sur-tout nécessité, l'utilité peut s'en promettre. Au reste, ni la religion politique d'un monarque l'obligation *fehwa* sur les objets de la religion des autres, plus d'anciens usages toujours à cette détermination de la magistrature. Dans l'effet d'une adroite, les temps orageux, l'entreprise importante, marquée; dans ces cas, appuyées sur l'opinion des principaux, plus respectables.

Un ministre ou d'un officier public, le ministre consulte le mouphti, & demande son La Thrace.
fetwa ; mais bien souvent avant d'en venir à cette formalité, il discute l'affaire, non-seulement avec lui, mais encore avec les principaux membres des *oulemas*. Il ne suffit pas, en effet, de s'affurer de la légitimité d'une entreprise, de la trouver conforme à l'esprit de la loi ; il faut encore avoir le vœu de ce corps, mais sur-tout celui de son chef sur la nécessité, l'utilité & les avantages que l'on veut s'en promettre.

Au reste, ni la religion, ni la loi, ni la constitution politique de l'empire, n'imposent au monarque l'obligation de se prémunir d'un *fetwa* sur les objets qui concernent l'administration publique ; la faiblesse des uns, la religion des autres, ou l'habitude de plier sous d'anciens usages, les engagent presque toujours à cette démarche envers le chef de magistrature. Dans plusieurs, c'est encore l'effet d'une adroite politique, sur-tout en ces temps orageux, & lorsqu'il s'agit ou d'une entreprise importante, ou d'une innovation marquée ; dans ces cas les dispositions du souverain, appuyées sur un *fetwas*, & sur l'avis unanime des principaux *oulemas*, sont infiniment plus respectables aux yeux du public.

Sanctionnées, pour ainsi dire, par la religion & la loi, elles servent alors de bouclier au monarque & à ses ministres, contre tous les évènements fâcheux qui peuvent en résulter; cependant on a vu des princes d'un grand caractère se mettre au-dessus de ces confidérations, négliger ces formalités, & dédaigner en quelque sorte les conseils & les lumières des gens de loi & de leur chef.

Chez les Mohométans, les ministres de la religion sont partagés en cinq classes différentes, dont chacune a ses fonctions particulières:

1°. Les *scheikhs*, qui sont les prédicateurs ordinaires des mosquées. Chacune a le sien, qui est obligé de prêcher tous les vendredis après l'office solennel de midi; ces *scheikhs*, dans tout l'empire, sont une seule & même classe de ministres, qui ne jouissent d'aucune autre distinction que celle attachée au mérite, à l'érudition & au crédit personnel. Ils sont tous à la nomination du *mouphiti*, & ce n'est jamais qu'après la suite d'un examen fait en sa présence, qu'ils sont agrégés à cet illustre corps;

2°. Les *khatibs*, ce sont les ministres qui remplissent, dans la prière solennelle des vendredis, les fonctions de l'imam suprême;

3°. Les *imams*. Ils sont dévoués aux fonctions

ordinaires de la prière, & de présider à la prière du jour. Le premier d'entre eux est le chef de la mosquée, & c'est lui qui est chargé du mariage & à la suite de ce mariage. Les *muezzins* sont chargés à l'annonce de la prière, pour la prière du jour. Ces ministres des mosquées impériales jouent de la musique, & ont une voix mélodieuse;

4°. Les *cayyim*, qui sont les gardiens & les ministres de la communauté; ils ont des fonctions les plus particulières de leur ministère, & se rend à la mosquée aux heures de la prière; tout ils sont subordonnés au *mouphiti*, qui exerce sur eux le pouvoir de la conduite est de leur donner les qualités requises pour les devoirs de leur ministère & assez répétés.

ons ordinaires du culte; la plus importante
 de présider à l'assemblée dans les cinq prières La Thrace.

jour. Le premier de ces imams, dans cha-
 que mosquée, remplit aussi les devoirs de
 préposé; c'est lui qui assiste à la circoncision, au
 mariage & à la sépulture des paroissiens;

4°. Les *muezzinns* sont les chantres pré-
 posés à l'annonce *Ezann*, du haut des mina-
 res, pour la prière des cinq heures canoni-
 ques du jour. Ces *muezzinns*, sur-tout ceux
 des mosquées impériales, savent ordinairement
 de la musique, & ont presque tous une voix
 mélodieuse;

5°. Les *cayyim*s. Ce sont, pour ainsi dite,
 les gardiens & les serviteurs des temples;
 les fonctions les plus serviles roulent sur eux.
 Les ministres des temples ne vivent jamais
 en communauté; chacun jouit séparément &
 de son particulier des revenus de son office,
 & se rend à la mosquée à laquelle il est at-
 taché aux heures consacrées pour la prière.
 Sur-tout ils sont subordonnés au magistrat de
 la ville, qui exerce sur eux le droit d'un évê-
 que; il a le pouvoir de destituer tous ceux
 dont la conduite est scandaleuse, ou qui n'ont
 pas les qualités requises pour remplir digne-
 ment les devoirs de leur place. Une tradition
 populaire & assez répandue, fait croire aux

aujourd'hui dans l'empire ottoman, & dont les plus distinguées sont au nombre de trente-^{La Thrace,} deux.

Sans entrer dans les détails fastidieux sur l'esprit particulier de chacun de ces instituts, nous nous contenterons d'exposer les règles & les pratiques principales qui leur servent de fondement. Les statuts de presque tous ces ordres, exigent de chaque *derwisch* qu'il récite souvent dans la journée, les sept premiers attributs de la Divinité; c'est par le moyen de ces paroles mystérieuses que l'on procède à l'initiation des *derwischs* dans la plupart de ces ordres : le sujet qui s'y destine est reçu dans une assemblée de frères, présidée par le *scheikh*, qui lui touche la main & lui souffle à l'oreille trois fois de suite les paroles du premier attribut, en lui ordonnant de les répéter cent une, cent cinquante une, ou trois cent une fois par jour. Le récipiendaire, fidèle aux ordres de son chef, s'oblige en même-temps de vivre dans une retraite particulière, & à rapporter exactement au *scheiks* les visions & les songes qu'il peut avoir dans le cours de son noviciat : ces songes, outre qu'ils caractérisent & la sainteté de sa vocation & son avancement spirituel dans l'ordre, sont encore autant de moyens surnaturels qui diri-

~~Le~~ *La Thrace.* *gent le scheikh* sur les époques où il peut encore souffler à l'oreille du néophite , les secondes paroles , & successivement toutes les autres jusqu'à la dernière. Le complément de ce exercice demande six , huit ou dix mois quelquefois même davantage , selon les dispositions plus ou moins heureuses du candidat : parvenu au dernier grade de son noviciat , il est pour lors censé avoir pleinement rempli sa carrière , & acquis le degré de perfection nécessaire pour être agrégé solennellement dans le corps auquel il s'est dévoué.

Dans quelques instituts les épreuves du noviciat paraissent plus austères encore. L'aspirant est tenu de travailler au couvent pendant mille & un jours consécutifs dans les derniers emplois de la cuisine ; au terme prescrit on procède à son initiation. Le chef de cuisine , l'un des *derwischs* les plus notables , le présente au scheikh , qui assis dans l'angle du sofa , le reçoit au milieu d'une assemblée générale de tous les *derwischs* du couvent ; le candidat baise la main du chef & s'assied devant lui sur la natte qui couvre le parquet de la salle. Le chef de cuisine met sa main droite sur la nuque & la main gauche sur le front du récipiendaire , dans

temps que le *scheikh* tient suspendu sur son front une croix de bois ; le candidat se prosterne sur son front sur le pied droit , & sur le pied gauche ; alors le chef de cuisine dit à son frère *derwisch* son frère son salut de l'Éternel & aux anges que sa satisfaction croissent dans ce nid de cellule des pauvres. Chaque institut a son obligation de récitation pendant quelques heures du jour ; tantôt en particulier & tantôt en particulier ; les pratiques qui leur sont prescrites sont en danses ou plumes ; dans chaque couvent il y a une croix de bois , consacrée à Dieu & au simple que sa cons

temps que le *scheikh* lui ôte son bonnet & le ~~_____~~
 tient suspendu sur sa tête, en récitant ce dis- La Thraça.
 tique persan : *c'est une véritable grandeur & une*
félicité réelle que de fermer son cœur aux passions
humaines ; le renoncement aux vanités humaines
est l'heureux effet de cette force victorieuse que
donne la grace de notre saint prophète. Après quoi
 le *scheik* couvre la tête du nouveau *derwisch* ,
 qui va se placer au milieu de la salle où il
 se tient dans la posture la plus humble , les
 mains croisées sur le sein , le pied gauche sous
 le pied droit , & la tête inclinée vers l'épaule
 gauche ; alors le *scheikh* adresse ces paroles
 au chef de cuisine : *que les services du der-*
wisch ton frère soient agréables & au trône
de l'Éternel & aux yeux de notre fondateur ;
que sa satisfaction , sa félicité & sa gloire s'ac-
croissent dans ce nid des humbles , dans cette
cellule des pauvres.

Chaque institut impose à ces *derwischs* l'o-
 bligation de réciter certaines prières à diffé-
 rentes heures du jour , tantôt en commun ,
 tantôt en particulier. Plusieurs ont encore des
 pratiques qui leur sont propres & qui consis-
 tent en danses ou plutôt en évolutions religieu-
 ses ; dans chaque couvent il y a une salle toute
 en bois , consacrée à ces exercices. Rien de plus
 simple que sa construction ; on n'y voit aucune

La Thrace. forte d'ornemens; le milieu du mur, tourné du côté de la *Mecque*, présente une espèce de niche qui sert d'autel; le devant est garni d'un petit tapis, le plus souvent d'une peau de mouton où se place le scheikh de la communauté; au-dessus de la niche on lit le nom du fondateur de l'ordre.

Les exercices qui se font dans ces salles sont de différens genres, suivant les règles de chaque institut; mais dans presque tous on commence par la récitation que fait le scheikh de sept paroles mystérieuses. Il chante ensuite divers passages du *courann*, & à chaque passage les *derwischs* placés en cercle, au milieu de la pièce, répondent en chorus, tantôt par le mot d'*allah*, tantôt par celui de *hou*. Dans quelques-unes de ces sociétés, ils restent assis sur les talons, les coudes bien ferrés les uns contre les autres, & en faisant tous dans la même mesure de légers mouvemens de la tête & du corps; dans d'autres le mouvemens consiste à se balancer lentement de droite à gauche & de gauche à droite, ou bien à incliner méthodiquement tout le corps en avant & en arrière; il y a des sociétés où ces mouvemens commençés assis, se continuent debout, toujours à pas cadencés, l'air contrit & les yeux fixés vers la terre.

Dans quelques-unes se font en se tenant toujours par le bras, chaque pas aux mouvemens est arbitraire, quand bon lui semble, on ne doit y tenir les sujets les plus robustes s'efforcent toujours par une plus longue, on aggrave la tête, on se tient le second cercle au milieu, on tient les bras sur les épaules, on se tient graduellement, on se tient *ya allah*, en retenant les mouvemens du corps, on se tient épuisé de ces exercices extrêmes, on se tient du prodige & que les hommes, ne produisent le même effet sur les gens, on se tient ainsi peut-être que les mathématiques ont donné naissance au sein des nations, on se tient ridicule de ces choses, connues sous le nom de tout temps & chez tous

Dans quelques-uns de ces instituts les exercices se font en se tenant par la main, en avan-
 tant toujours par le pied droit, & en donnant
 chaque pas aux mouvemens du corps beau-
 coup plus d'action & de force. La durée de ces
 exercices est arbitraire, chacun est libre de quitter
 quand bon lui semble. Cependant tous se font
 en devoirs d'y tenir le plus long-temps possible;
 les sujets les plus robustes ou les plus enthousiastes
 s'efforcent toujours de l'emporter sur les autres
 par une plus longue persévérance : ils se
 dégagent la tête, ôtent leur turban, forment
 un second cercle au milieu du premier, s'entre-
 tiennent les bras sur les épaules les uns des autres,
 élèvent graduellement la voix & répètent sans
 cesse *ya allah*, en redoublant chaque fois les
 mouvemens du corps, & ne cessant enfin qu'à
 l'entier épuisement de leurs forces.

Ces exercices extraordinaires, qui semblent
 tenir du prodige & qui en imposent au commun
 des hommes, ne produisent pas cependant le
 même effet sur les gens sensés & raisonnables;
 c'est ainsi peut-être que quelques assemblées de
 fanatiques ont donné dans ce siècle de lumières
 au sein des nations les plus instruites le spec-
 tacle ridicule de ces pieuses & barbares finge-
 ries, connues sous le nom de *convulsions*. De
 tout temps & chez tous les peuples de la terre,

La Thrace.

la faiblesse & la crédulité, l'enthousiasme & la fourberie n'ont que trop souvent profané le culte le plus saint & les objets les plus dignes de notre vénération.

Tous ces différens exercices dans chaque institut ont ordinairement lieu une ou deux fois la semaine; au reste on ne doit pas croire que ces danses s'exécutent par-tout en silence. Dans quelques-uns de ces instituts, elles se font au bruit d'une faible musique d'une expression douce, tendre & pathétique.

Tel est l'esprit ou le systême général de ces différentes congrégations; si les prières que l'on y récite sont analogues aux principes de l'islamisme, & à la haute idée que les sectateurs du *courann* ont de l'être suprême, les pratiques qui les accompagnent s'éloignent cependant des maximes de leur prophète, & prouvent combien l'esprit humain est susceptible de s'égarer, lorsqu'il se livre sans règle & sans mesure aux illusions d'un zèle enthousiaste & au prestige d'une imagination exaltée. Il est probable que ces innovations ont pris naissance chez les musulmans d'après les danses sacrées des Egyptiens, des Grecs & des Romains du même empire.

Mais ces pratiques communes & obligatoires pour les derwischs de tous les instituts, ne font

les seules qui
 zélés d'entre e
 à l'acte
 dans l
 pendant des heures
 méditation; les autre
 à proférer le m
 meil, quelques-uns
 réputées sainte
 commodés; assis,
 les deux mains app
 dans cette a
 air, qui leur emb
 autres lient leurs
 bée au plafond.
 Il en est aussi qui
 volue & à une abst
 vivant que de pain
 ours, en l'honneur
 Ali: les plus dévo
 terrible régime pend
 chez tous, il a pou
 bés, la sanctificati
 islamisme, la prof
 général du peuple m
 rient le ciel de pr
 es calamités publiq
 la famine, la peste

& les seules qui exercent leur dévotion; les plus zélés d'entre eux se vouent encore volontiers aux actes les plus austères; les uns renferment dans leurs cellules pour y vaquer, pendant des heures entières, à la prière & à la méditation; les autres passent souvent toute une nuit à proférer le mot d'*allah*. Pour se dérober au sommeil, quelques-uns se tiennent durant les sept nuits réputées saintes, dans des positions très-incommodes; assis, les pieds posés sur terre, & les deux mains appuyées sur les genoux, ils se tiennent dans cette attitude par une lanière de cuir, qui leur embrasse le col & les jambes; d'autres lient leurs cheveux à une corde attachée au plafond.

Il en est aussi qui se vouent à une retraite absolue & à une abstinence des plus rigides, ne vivant que de pain & d'eau pendant douze jours, en l'honneur des douze *imams* de la race d'*Ali*: les plus dévots observent quelquefois ce pénible régime pendant quarante jours de suite. Chez tous, il a pour objet l'expiation des péchés, la sanctification des ames, la gloire de l'islamisme, la prospérité de l'état & le salut général du peuple mahométan; chaque fois ils prient le ciel de préserver la nation de toutes les calamités publiques, telles que la guerre, la famine, la peste, les incendies, les trem

La Thrace. blemens de terre, &c. Quelques-uns d'entre eux ont encore pour maxime de distribuer l'eau aux pauvres; le dos chargé d'une outre ils parcourent les rues en criant, *fy sebil illah* c'est-à-dire, *dans le sentier de dieu, ou plutôt dans la vue de plaire à dieu*; & donnent de l'eau à tous ceux qui en veulent, sans jamais rien exiger; il en est cependant qui reçoivent des rétributions, mais c'est pour les remettre aux pauvres, ou du moins pour les partager avec eux.

Quoique tous ces instituts soient réputés de grands mendians, il n'est cependant permis à aucun *derwisch* de mendier, sur-tout en public on n'en excepte que les *bektanchys* qui se font même un mérite de ne vivre que d'aumônes & dont plusieurs parcourent, non pas les maisons particulières, mais les rues, les places, les bureaux, les hôtels publics en se recommandant à la charité de leurs frères. Plusieurs de ces solitaires se font un devoir de ne subsister que du travail de leurs mains; ils s'attachent à faire des cueillers, des écumoirs, des grattoirs & autres ustensiles de bois ou de marbre.

Quoique nullement engagés par les liens du serment, tous étant maîtres de changer de communauté, & même de rentrer dans le monde

embrasser le genre de vie, il est rare que parmi eux usent de ce devoir sacré de leur religion. Il est d'ailleurs d'une pureté & de persévérance tous, celui de ces supérieurs; cette soumission & l'humilité profonde de leurs démarches, non de leurs cloîtres ne les rencontre tête inclinée & la modeste, & les pharisiens, ne parviennent, d'esprits célestes, &c.

Si d'un côté, ces religieux attirent tout-à-la-fois des hommes supérieurs qui se servent qu'à les démentir sensés & raisonnables cette défaveur personnelle de plusieurs de ces religieux allient la débauche à d'autres de leur caractère le scandaleux et la dissolution & des

embrasser le genre d'occupations qu'il leur
 it, il est rare cependant de voir quelqu'un
 La Thrace.
 ermi eux user de cette liberté ; chacun se fait
 devoir sacré de terminer ses jours dans son
 bit de religion. Il faut joindre à cet esprit de
 arreté & de persévérance qui est exemplaire
 ez tous, celui de la soumission envers leurs
 rieurs ; cette soumission est encore relevée
 l'humilité profonde qui accompagne toutes
 s démarches, non-seulement dans l'inté-
 ur de leurs cloîtres, mais encore en société.
 ne les rencontre nulle part, qu'ils n'aient
 tête inclinée & la contenance la plus res-
 tueuse, & les plus dévots ou les plus
 oufiastes, ne parlent que de visions, de
 ges, d'esprits célestes, d'objets surnatu-
 , &c.

Si d'un côté, ces rêveries & ces pratiques
 attirent tout-à-la-fois la dévotion & l'ar-
 des hommes superstitieux ; de l'autre elles
 servent qu'à les décréditer dans l'esprit des
 sensés & raisonnables : ce qui ajoute encore
 cette défaveur personnelle, c'est l'immora-
 de praticiens de ces *derwischs*. On en voit
 allent la débauche avec les pratiques les
 aultères de leur état, & qui donnent au
 le scandaleux exemple de l'ivrognerie,
 la dissolution & des excès les plus honteux.

C'est cette classe d'illuminés dans les divinités, qui produit tant de fanatiques dans les siècles du mahométisme. C'est elle qui éclore sous différens régnes tant de faux dévots qui sous ce nom, ont fait les entreprises plus audacieuses & qui ont désolé des contrées entières, en égarant l'esprit de la multitude par leurs impostures, leurs prestiges & leurs prétendues prophéties.

Pour garantir l'état & les peuples de pareilles calamités, il faudrait que les lumières de ce siècle pénétraissent chez cette nation où les préjugés vulgaires ont prévalu jusqu'ici sur les dispositions même des lois, & triomphé en même temps de tous les projets de réforme que des hommes sages & profonds ont tracés de temps à autre, quoiqu'à la vérité d'une main faible & tremblante; mais si le fanatisme à ses écarts l'irréligion à aussi ses précipices. Si donc il étoit dans la destinée des Ottomans de revenir un jour à un meilleur ordre des choses, nous faisons des vœux, & c'est l'humanité seule qui nous les inspire, pour que celui qui tentera cette réforme salutaire, s'écarte avec prudence de ces deux extrêmes également désastreux, combinant son plan sur les principes d'une sage modération; seul moyen en politique de réprimer chez tous les peuples les abus de la religion

on & les vices du
 lois & le culte &
 fin, concourir &
 prospérité de l'état,
 félicité réelle de t

DES VOYAGES. 301

on & les vices du gouvernement, d'épurer à
fois & le culte & l'administration, de faire La Thrace.
fin, concourir & l'autorité & la doctrine à la
prosperité de l'état, à la gloire de ses chefs & à
félicité réelle de tous les individus.

CHAPITRE XI.

*De la prière publique, celle des vendredis,
Des purifications.*

LA prière est le culte que la créature rend
 La Thrace. son créateur, en signe d'homage, de reconna-
 sance, & d'aveu solennel de son néant au
 de la toute puissance de l'éternel. Le culte mu-
 sulman a pour base principale la prière, en
 forme en quelque sorte toute la liturgie mu-
 sulmanisme : la rigueur avec laquelle elle
 est prescrite, influe sur les conditions que
 la loi exige pour s'en acquitter dignement, on
 est-on très-attentif à tout ce qui concerne les
 purifications, la décence dans le vêtement,
 la position vers le *Kéabé* de la *Mecque*. Cette
 direction commune & générale à tous les peuples
 qui suivent la doctrine musulmane dans tous
 les climats & dans tous les pays du monde,
 consacrée sous le nom de *Kiblé*. Mahomet
 fut l'instituteur, il l'établit la seconde année
 l'hégire, qui est l'époque de sa retraite de
 Mecque à Medine. On peut remarquer ici
 politique de ce législateur & de son habileté
 à profiter des opinions publiques & des cir-

stances en les f-
 accès de son entre-
 ces les mosquées
 étans élevés à Me-
 bie, dans toutes
 ont leurs autels dr-
 ecque. Il en fut
 apelles & dans to-
 res qui ont ordina-
 s consacrées à la
 ruel destiné, en co-
 mur qui donne v-
 une lampe règne a-
 le.
 Dans les environs
 gnes, ainsi que le
 rencontre de par-
 ent dressés vers la
 erre ou en marbre,
 jours terminés en
 et se trouvent ou de
 taines. Tous ces fi-
 rasses ou des plat-
 ont d'autres objets
 urs dans les cinq p-
 le oratoires ou lieu
 L'attention des mu-
 prière dans les lieu

stances en les faisant toutes concourir au succès de son entreprise. Dès cette époque, La Thrace.

les mosquées, tous les temples mahométans élevés à Medine, dans le reste de l'Arabie, dans toutes les parties du monde, eurent leurs autels dressés vers le Kéabé de la Mecque. Il en fut de même dans toutes les chapelles & dans toutes les maisons particulières qui ont ordinairement une ou deux pièces consacrées à la prière, par une espèce d'autel dessiné, en couleur, en or même, sur un mur qui donne vers la Mecque : le dessin d'une lampe règne aussi au milieu de ce symbole.

Dans les environs des villes, dans les campagnes, ainsi que le long des grandes routes, on rencontre de pareils signaux, tous également dressés vers la même cité, & élevés en terre ou en marbre, artistement travaillés & toujours terminés en pointe. Auprès de la plupart se trouvent ou de grands puits ou de belles fontaines. Tous ces signaux sont placés sur des terrasses ou des plate-formes, & comme ils ont d'autres objets que d'orienter les voyageurs dans les cinq prières du jour, on les appelle oratoires ou lieux d'adoration.

L'attention des musulmans à s'acquitter de leur prière dans les heures prescrites, égale les

sentimens de respect, d'humilité, de recueillement, d'anéantissement même que la religion exige de l'homme, lorsqu'il rend le culte dû au créateur. Dans ces momens il ne lui est permis de s'occuper que de la grandeur & de la toute puissance de l'être suprême, que de choses spirituelles & célestes, parce que sa prière ne doit jamais avoir pour fin des biens terrestres, des intérêts mondains, des projets ambitieux.

Pour rendre la prière plus sacrée & plus imposante à ses peuples, Mahomet en fit remonter l'origine jusqu'aux anciens patriarches *Adam, Abraham, Moïse, Jonas, J. C.* même à chacun desquels il attribua l'institution d'une des cinq heures canoniques.

On ne doit pas s'étonner que ces heures soient réglées sur le cours diurne du soleil, puisque le cadran était la seule montre connue dans le siècle qui donna naissance à l'islamisme. Nonobstant l'invention des montres des horloges, dont l'usage est commun aujourd'hui chez ces peuples, on suit toujours la même détermination solaire, qui sert de règle fixe, permanente & générale pour toutes les saisons, comme pour tous les pays habités par les Mahométans. Les Arabes ne furent sûrement pas les derniers à connoître & à perfectionner

montres. On n'a point de montre sonante que celle que le calife envoya en présentement du neuvième siècle. L'ordre des heures est toujours été différencié du jour civil comme du soleil. Ce pendant, à quatre heures de leur montre, tout le cours de l'année de midi & de minuit, suivant les coutumes en tout temps, il pour les cinq heures, des astronomes mahométisme, d'après avec la plus grande exactitude de ces cinq heures de chaque contrée de chaque district. Ces tablettes sont d'ivoire, de perles, de velin ou de papier, & sont composées de simples lettres arabes qui indiquent à-la-fois les cinq heures de la semaine, le

montres. On n'ignore pas que la première
 orloge sonante que l'on ait vue en Europe, La Thrace
 celle que le calife *Harounn*, dit *Peschid*,
 envoya en présent à Charlemagne, au com-
 mencement du neuvième siècle.

L'ordre des heures suivi par les musulmans,
 toujours été différent de celui des européens.
 Le jour civil commençant chez eux au cou-
 cher du soleil. Ce point où se renouvellent les
 vingt-quatre heures du jour; marque la dou-
 zième à leurs montres & à leurs horloges dans
 tout le cours de l'année; de sorte que les péri-
 odes de midi & de minuit varient constamment
 d'une heure, suivant les saisons. On se règle cepen-
 dant en tout temps sur le cours diurne du so-
 leil pour les cinq heures canoniques. A cet
 effet, des astronomes, ont, dans chaque siècle
 du mahométisme, dressé des tablettes qui in-
 diquent avec la plus grande précision les mo-
 ments de ces cinq heures, selon le degré de la-
 titude de chaque contrée, de chaque ville, de
 chaque district.

Ces tablettes sont, les unes annuelles, les
 autres perpétuelles; ce sont de petits rouleaux
 de vélin ou de parchemin très-fin, qui au
 moyen de simples lettres alphabétiques, indi-
 quent à-la-fois les cinq heures canoniques, les
 jours de la semaine, les mois lunaires, les mois

La Thrace. solaires, les différentes phases de la lune, les jours de solstice, les jours d'équinoxe, les fêtes religieuses, &c. Toutes ces époques sont distinguées ou en rouge, ou en vert, ou en or, tout en menus caractères, dans le plus grand ordre, & avec une précision singulière.

Ces almanachs ou calendriers perpétuels servent principalement aux muezzinns chargés de l'annonce des cinq heures canoniques, & ils sont jamais plus consultés que pendant le ramazan. On y a recours, pour ne pas manquer, surtout, dans les temps nébuleux, les moments précis où le soleil se leve & se couche, parce qu'ils déterminent dans chaque climat la durée de l'abstinence diurne pendant tout ce mois de jeûne & de pénitence.

Il n'est point de musulman qui n'observe avec le plus grand scrupule ces instans & ceux où commencent les cinq heures canoniques. Trois de ces heures, à ne les envisager que dans leurs rapports avec le lever, le midi & le coucher du soleil, sont absolument les mêmes dans toutes les saisons de l'année, parce qu'elles sont réglées sur le cours périodique de cet astre. Ainsi la première ou celle du matin, commence toujours quarante-cinq minutes avant le lever du soleil, la seconde ou celle de midi, quarante minutes après qu'il a passé au méridien

la quatrième ou après son coucher. L'une est de midi au soir jusqu'à l'automne ou plus tard, l'autre est de la durée des jours.

Il serait difficile de dire à quelle heure ou comme à quelle heure, parce qu'elles sont publiées par l'examen même instant dans l'empire. Cet examen d'usage est inconnu et n'existe ni dans les tribunaux, ni dans les mosquées, ni dans les mosquées, préposés ordinairement par les mosquées de leur chant. Aux minarets, ils entonnent à la Mecque, les yeux couverts & élevés, dans cette attitude, dans une petite galerie qui entoure le minaret. Deux ou trois entonnent toutes les mosquées, la première & la seconde & la troisième du haut de tous les autres sur un

la quatrième ou celle du soir, vingt minutes après son coucher. A l'égard des deux autres, l'une est de midi jusqu'au soir, & l'autre du soir jusqu'à l'aurore, elles commencent plus tôt ou plus tard, suivant la longueur ou la brièveté des jours.

Il serait difficile de se méprendre sur les heures où commencent les cinq prières du jour, parce qu'elles sont exactement annoncées au public par l'*exann*, qui se fait presque au même instant dans toutes les mosquées de l'empire. Cet *exann* tient lieu de cloches, dont l'usage est inconnu aux mahométans. Il n'existe ni dans les temples, ni au sérail, ni à la cour, ni dans aucun hôtel particulier. Les *muezzins*, préposés à ces annonces, excellent ordinairement par la mélodie & les sons agréables de leur chant. Montés sur le haut des minarets, ils entonnent l'*exann*, tournés vers la Mecque, les yeux fermés, les deux mains ouvertes & élevées, les pouces dans les oreilles. Dans cette attitude, ils parcourent à pas lents la petite galerie qui régné autour de chaque minaret. Deux ou quatre de ces flèches décoroient toutes les mosquées. Les deux prières premières, seconde & troisième, sont annoncées du haut de tous les minarets en général; les trois autres sur un seul de chaque mosquée.

La Thrace. Le calme & le silence qui règnent dans les villes où l'on n'est jamais troublé ni par le son des cloches, ni par le bruit des voitures, portent au loin la voix de ces *muezzinns* dans toutes les heures canoniques, mais sur-tout dans celle du matin, vers l'aurore. Ces annonces périodiques ont quelque chose de grand & de majestueux : elles réveillent la dévotion même des personnes les moins religieuses. L'ame est en effet doucement émue, lorsque du fond de son lit & à la lueur du crépuscule, on entend des voix mélodieuses prononcer & répéter ensemble ces paroles : Venez à la prière ! venez au temple du salut ! la prière est à présent au sommeil !

Cet *exann* se renouvelle cinq fois par jour & cinq fois par jour il met en mouvement tous les peuples qui professent la religion de Mahomet. Au moment que la voix des *muezzinns* se fait entendre, le musulman, quelque soit son état, son rang, sa condition, abandonne tout pour faire la prière : on s'en acquitte dans les mosquées, dans les maisons, dans les boutiques, dans les magasins, dans les marchés, dans les promenades publiques enfin par-tout où l'on se trouve. A moins d'avoir vu cette nation chez elle, on n'aurait jamais qu'une idée imparfaite de son attention

constante & scrupuleuse, dans les prières, grands & petits, & laïques, à satisfaire ses prières. On dirait qu'on est dans une forme qu'une société

Chaque jour on voit les grands de l'état qui se livrent à leurs occupations les plus importantes, mettre sur le tapis, de l'appartement où ils sont en présence d'un maître de la maison, ordinairement fait par eux-mêmes, d'entr'eux, qui remplit son devoir. Les gens d'un rang dans un autre appar

Cette pratique est si générale que personne n'ose y manquer, sous peine d'être taxé d'irreligion. Quelqu'un qui se crèduler que soit un homme attentif à ces devoirs, tout s'il est employé par-là que la nation le mérite & par ses talents être la force de cette nation même les plus libres, les plus puissantes dans leurs emplois. Au

constante & scrupuleuse, hommes & femmes, ~~grands & petits~~
grands & petits, riches & pauvres, prêtres ^{La Thrace}
& laïques, à satisfaire au devoir des cinq
prières. On dirait que ce peuple immense ne
forme qu'une société religieuse.

Chaque jour on voit les ministres & les
grands de l'état quitter la plume, suspendre
les occupations les plus importantes, pour se
mettre sur le tapis, & faire la prière au milieu
de l'appartement où ils travaillent, souvent en
présence d'une foule d'officiers. Lorsque le
maître de la maison a fini sa prière, il cède
ordinairement sa place aux plus distingués
d'entr'eux, qui remplissent successivement ce
devoir. Les gens d'un rang subalterne passent
dans un autre appartement.

Cette pratique est si universelle, que per-
sonne n'ose y manquer, par la crainte d'être
taxé d'irreligion. Quelque vicieux, quelque in-
crédule que soit un citoyen, il est toujours
attentif à ces devoirs du culte extérieur, sur-
tout s'il est employé au service public. C'est
par-là que la nation le juge plutôt que par son
mérite & par ses talens. On sent qu'elle doit
être la force de cette opinion sur les esprits,
même les plus libres, comme sur les personnes
les plus puissantes dans l'empire par leur crédit
& leurs emplois. Aussi, soit piété, soit hypo-

crise, tout musulman a la plus grande attention de satisfaire aux devoirs du culte public.

La Thrace.

Rien de plus simple que l'office public. Il répond & à l'intérieur des mosquées, & à l'extérieur des *Imans* & des autres ministres de la religion, qui ne portent jamais aucun habit sacerdotal: mais rien de plus grand, rien de plus auguste que ce culte lui-même pratiqué dans le silence & le recueillement le plus profond.

Nonobstant la simplicité qui règne dans tous ces temples; ils ne laissent pas, sur-tout les mosquées impériales, de frapper l'œil par l'imensité de leur étendue & l'élévation de leurs voûtes. La plupart sont ornés de riches colonnes de porphyre, de vert antique, ou de marbre. Les décorations se réduisent à de petites lampes d'argent & à de petits lustres artistement travaillés, garnis à l'entour de lampions & d'œufs d'autruche, & sur lesquels on lit des versets du *Courann* écrits en lettres d'or. Quelques-unes de ces mosquées ont aussi des lampes d'or enrichies même de pierreries. Les murs de toutes en général n'offrent que des inscriptions ou des tablettes sur lesquelles sont écrits en grosses lettres d'or le nom de Dieu, *Allah*, & ceux du prophète, des quatre premiers califs & des *Imans*, enfan-

ALI. On n'y voit
 vre, aucune repr
 inture ni en scul
 use sur ce point
 Trois objets prin
 msi dire, tous
 e. L'autel, qui co
 pèce de niche h
 raiquée dans le
 fice, & qui n'a d
 position géograph
 tribune des *muezz*
 de l'autel; 3°. La
 ueurs: elle est éle
 ins à la droite de
 De jour, le servi
 sans flambeaux;
 de nuit que l'on allu
 suspendus aux voûte
 de l'autel. Il n'y en
 un à la droite, l'a
 est cependant per
 ajouter d'autres. Le
 ment de cuivre;
 ent d'argent; celle
 grands d'or massif,
 quilles de la Hong
 piale tomba au por

Ali. On n'y voit aucune image, aucune figure, aucune représentation quelconque ni en peinture ni en sculpture : la loi est très-rigoureuse sur ce point.

Trois objets principaux caractérisent, pour ainsi dire, tous les temples mahométans. 1°. L'autel, qui consiste en une concavité ou pièce de niche haute de six ou huit pieds, enfoncée dans le mur au fond même de l'édifice, & qui n'a d'autre objet que d'indiquer la position géographique de la Mecque; 2°. La tribune des *muezzinns*, toujours à la gauche de l'autel; 3°. La chaire des *scheikhs*, prédicateurs : elle est élevée de deux ou trois gradins à la droite de l'autel.

De jour, le service divin se fait sans cierges & sans flambeaux; ce n'est que dans les prières de nuit que l'on allume une partie des lampions suspendus aux voûtes & les cierges placés près de l'autel. Il n'y en a ordinairement que deux, l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'autel : il est cependant permis aux âmes pieuses d'en ajouter d'autres. Les chandeliers sont communément de cuivre; très-peu de mosquées en ont d'argent; celle de Sainte Sophie en a deux grands d'or massif, triste monument des dévotions de la Hongrie, lorsque Bude sa capitale tomba au pouvoir de Soliman premier.

La Thrace.

Telle est du moins l'opinion du public & de tous les ministres qui desservent cette mosquée.

On ne voit dans aucun temple mahométan ni bancs, ni chaises, ni fauteuils : l'usage n'en serait compatible ni avec les mœurs de la nation, ni avec la nature même de son culte qui consiste en des inclinations de tête & de prosternations. Grands & petits, tous s'assiedent indistinctement sur les tapis ou sur les nattes dont les mosquées sont garnies dans toutes les saisons de l'année ; aussi n'y entre-t-on jamais qu'avec la seconde chaussure : on ôte la première à la porte du temple, en été comme en hiver.

Dans l'office public, l'*Iman* célébrant est toujours placé devant l'autel, à la tête de l'assemblée ; le peuple se range derrière lui en lignes parallèles de droit à gauche, depuis l'autel jusqu'à la porte du temple : on ne met jamais sur une nouvelle ligne que les vicieux des premières ne soient entièrement remplis. Les mouvemens, les divers exercices que l'on y fait, avec une méthode & une précision singulière, offrent le coup-d'œil le plus frappant. L'*Iman* récite seul les prières à haute voix ; n'est permis qu'à lui & aux *muezzinns* de parler : le peuple répète à voix basse le chan-

de l'*Iman*, & éc
chapitres du cou
que l'*amen* seul,
voix haute. Con
assemblée des hom
certain âge, on n
quées. Cependant
leur sont réservée
basses & élevées
effus de la port
femmes qui s'y
l'esprit de la loi,
assemblée. Elles ne
elles pour faire la
mosquée, soit aille
ouvens, ni monast
religieuses pour le
A moins d'emp
rien rare que l'on
rières du jour en
quées, soit ailleurs
qui ont intérêt de
public n'y manque
mêmes s'en acquit
ne des chappelles
hommes de la cha
Tout ce que la
an de la pureté c

de l'*Iman*, & écoute en silence les différens chapitres du *courann* qu'il récite : il n'y a La Thrace.

que l'*amen* feul, *aminn*, qu'il puisse articuler voix haute. Comme la loi n'admet dans l'assemblée des hommes que des femmes d'un certain âge, on n'en voit guères dans les mosquées. Cependant des tribunes particulières leur sont réservées; elles sont garnies de jalousies & élevées à l'entrée du temple, au dessus de la porte principale : par-là, les femmes qui s'y rendent, forment, suivant l'esprit de la loi, les derniers rangs de l'assemblée. Elles ne se réunissent jamais entre elles pour faire la prière en corps, soit à la mosquée, soit ailleurs. Il n'existe nulle part ni couvens, ni monastères, ni maisons, ni société religieuses pour le sexe.

A moins d'empêchemens légitimes, il est bien rare que l'on se dispense de faire les prières du jour en commun, soit à la mosquée, soit ailleurs. Les ames dévotes & ceux qui ont intérêt de se ménager l'opinion du public n'y manquent jamais; les sultans eux-mêmes s'en acquittent le plus souvent dans une des chappelles du sérail avec les gentils-hommes de la chambre.

Tout ce que la loi prescrit pour le maintien de la pureté corporelle durant la prière,

La Thrace.

& les détails où elle entre sur tout ce qui peut l'invalider, montrent avec quelle rigueur elle exige du musulman de tout état, de toute condition & de tout sexe, le recueillement le plus profond & le plus respectueux durant cet exercice : aussi pendant la prière nul musulman ne se permet-il de tourner la tête, de promener ses regards, d'adresser le moindre mot à personne.

Les défenses de porter la main sur le côté d'élever les yeux ou les mains vers le ciel d'avoir les cheveux flottans, de se découvrir la tête, ne sont pas moins observées : elles influent même sur l'état moral & civil de toute la nation. Ces manières, comme celles d'avoir les pieds en dehors, de croiser les jambes lorsqu'on est debout, de les porter en avant, enfin les différentes postures européennes sont absolument inconnues à ces peuples. Tout est simple & naturel chez eux. Leur démarche porte l'empreinte de ce caractère sérieux & grave qui est presque général parmi les musulmans. Jamais ils ne se découvrent, ni à la mosquée ni ailleurs, ni pour le culte religieux, ni dans la société civile.

Ce n'est jamais que lors des événemens très extraordinaires, heureux ou malheureux, & dans les excès de son allégresse ou de son a-

ction, qu'un musulman rend grâce au ciel par ses vœux. Ces exemples se trouvent surtout parmi les princes. On ne voit qu'un seul : c'est à la suite de la conquête, après la conquête, le vendredi suivant s'assembler dans la mosquée pour le riche tapisser de fleurs, se prosterna la face contre terre, & se livra à des larmes d'attendrissement, & de grâce à l'épée de ses armes.

La prière publique se fait une fois la semaine qui est à jeun & en corps, & est regardée comme le plus sacré de tous les actes. Elle n'a cependant que des cérémonies prescrites par le Coran, & se développe dans le r. 1°. *La cité.* — Il n'est pas le droit de faire célébrer le vendredi, encore ni dans les mosquées de la ville, & sont distingués par une marche de l'autel, &

tion, qu'un musulman ôte son turban pour
 rendre grâces au ciel ou pour en implorer les La Thrace.

secours. Ces exemples sont même très-rare,
 surtout parmi les grands, & plus encore
 parmi les princes. Les annales de l'empire n'en
 offrent qu'un seul : c'est celui de Sélim premier,
 qui, après la conquête du *Caire*, ayant été le
 vendredi suivant s'acquitter de la prière de
 midi dans la mosquée, ôta son turban, fit en-
 lever le riche tapis qui était sous ses pieds,
 se prosterna la face contre terre, versa des
 larmes d'attendrissement, & rendit mille ac-
 tions de grâce à l'éternel sur le succès brillant
 de ses armes.

La prière publique des vendredis est la seule
 de la semaine qui doit être faite à la mos-
 quée & en corps, & par cela même elle est
 regardée comme le plus auguste & le plus
 sacré de tous les actes publics de l'islamisme.
 Elle n'a cependant jamais lieu sans les six con-
 ditions prescrites par la loi. Nous allons les
 développer dans le même ordre.

1°. *La cité.* — Il n'y a que les cités qui aient
 le droit de faire célébrer l'office solennel des
 vendredis, encore n'est-ce que dans les prin-
 cipales mosquées de leur enceinte. Ces temples
 sont distingués par une chaire très-élevée à la
 droite de l'autel, & réservée à l'espèce de

La Thrace. prône qui précède la prière & qui confie proprement la solemnité du service divin ce jour-là. La loi ne reconnaît pour cités, les bourgades, ni les villages, ni les bourgs, mais toute habitation qui réunit dans ses murs un corps de société, un certain nombre de fidèles, sous les auspices & sous l'autorité d'un gouverneur, *Emir*, & d'un magistrat, *Ca*, légitimement autorisés à y exercer les droits de l'un de la puissance politique, & l'autre de la puissance judiciaire.

2°. *La présence du sultan.*—Cet article prouve de quelle obligation il est pour le monarque, comme chef de la religion, d'assister & même de présider à cet office public. Rien ne peut le dispenser de ce devoir pratiqué par le prophète & par les califs ses successeurs : aucun sultan n'y manque, à moins d'une maladie grave ou de circonstances extraordinaires, telles qu'en offrent les annales de la monarchie. Des raisons politiques ajoutent d'ailleurs aux dispositions impérieuses de la loi : un sultan ne pouvant s'en dispenser que lorsqu'il est pour ainsi dire à l'agonie, son absence répand aussitôt l'alarme & quelquefois met en effervescence les esprits turbulents. D'après ces considérations, les souverains dans leurs maladies s'efforcent de quitter

er lit, de sortir
vendredi à la m
issent jamais en
de la loi plus
un calife régnat
sieurs sultans o
es, en s'exposar
l'hiver aux rigue
la religion, la
igent les sultans
que vendredi. C
émonie vaine &
dent divers écriv
Les sultans y vont
nique composé de
de la maison imp
me de loi, nul
jour-là de l'accor
monorer de sa pré
plait, le mona
r à tour à celles
r la prière public
l'hiver seulement
aire à Ste. Sophi
é du sérail, mais
elle-même des f
sultans de la relig
& en sa place

lit, de sortir du sérail, & de se rendre vendredi à la mosquée. Comme ils ne pa- La Thrace.
 ssent jamais en public qu'à cheval, & qu'il
 de la loi plus encore que de l'étiquette,
 un calife régnant se montre à son peuple,
 sieurs sultans ont aggravé leurs indisposi-
 ns, en s'exposant l'été à l'ardeur du soleil
 l'hiver aux rigueurs de la saison : ainsi la
 la religion, la politique tout ensemble
 igent les sultans à se rendre à la mosquée
 que vendredi. Ce n'est donc point ici une
 émonie vaine & arbitraire, comme le pré-
 dent divers écrivains.

Les sultans y vont avec un cortége éclatant,
 que composé des seuls officiers du sérail
 de la maison impériale. Nul ministre, nul
 me de loi, nul officier public n'est tenu
 jour-là de l'accompagner. Quoique maître
 onorer de sa présence telle mosquée qu'il
 plaît, le monarque se rend néanmoins
 à tour à celles qui ont le droit de célé-
 er la prière publique du vendredi. Au fort
 l'hiver seulement, sa hauteffe se rend d'or-
 aire à Ste. Sophie, à cause de sa proxi-
 é du sérail, mais elle ne s'acquitte jamais
 elle-même des fonctions de l'*imameth*. Des
 istres de la religion l'y exercent en son
 & en sa place dans chacune des mos-

quées de l'empire qui ont droit de célébrer cet office solennel. Placé dans sa tribune le sultan est censé y présider.

3°. *L'heure de midi* — c'est l'heure ordinaire des autres jours ; ainsi ce n'est jamais que quarante minutes après midi que l'on célèbre cet office chez tous les peuples mahométans.

4°. *Le Khouthbé* — espèce de prône ou de profession publique sur l'unité & les attributs de l'Être suprême. Mahomet en est l'instituteur , il le récitait lui-même tous les vendredis, comme dans les deux fêtes du beyran. A la suite de cet office, il passait de la chaire à l'autel, où, placé à la tête de ses disciples, il faisait la prière & s'acquittait en personne des fonctions sacerdotales. Les califes ses successeurs suivirent son exemple : tels sont d'après tous les docteurs mahométans, les titres qui caractérisent la légitimité des droits de la maison ottomane sur le *Khouthbé*, comme sur le keabé de la Mecque, et sur le califat universel.

5°. *L'Assemblée des fidèles*. — Comme cette prière solennelle ne peut jamais avoir lieu qu'en corps & à la mosquée, rien n'égale l'affluence du peuple dans tous les temples qui ont le droit de la célébrer. Il faut des raisons bien graves, des circonstances bien pressantes pour

qu'un musulman
de ces mosquées
rière ordinaire
des malades seul
de cet office pu
mineurs, les
permettent de f
rière particulière
Et 6°. *Une libe*
né requisite pou
solennelle, s'éte
euple ; ainsi tou
celles même c
ouvertes ce jour-l
les portes d'une v
ont le droit
temps de guerre,
it dans le cas de
ine de la part de
Le fondateur de
endredi, sizième
de important de f
age & de recon
our avoir créé l'h
tation était d'aille
géral, de n'adme
en d'analogie ni
ême. C'est pour c

Un musulman s'absente ce jour-là d'une mosquée, & qu'il s'en tienne à la prière ordinaire de midi dans une autre; les malades seuls & ceux que la loi dispense de cet office public, tels que les esclaves, les mineurs, les voyageurs, les villageois, se permettent de faire à la même heure une prière particulière chez eux ou ailleurs.

La Thrace

Et 6°. *Une liberté entière & générale.* -- La liberté requise pour la validité de cette prière solennelle, s'étend jusqu'aux derniers du peuple; ainsi toutes les portes des mosquées & celles même de la ville sont entièrement ouvertes ce jour-là. Il n'est permis de fermer les portes d'une ville où il existe des temples qui ont le droit de faire cet office, qu'en temps de guerre, supposé cependant que l'on soit dans le cas de craindre une attaque soudaine de la part des ennemis.

Le fondateur de l'islamisme a consacré le vendredi, sixième jour de la semaine, à cet office important de sa religion, en signe d'hommage & de reconnaissance envers l'Eternel, pour avoir créé l'homme ce jour-là. Cette institution était d'ailleurs conforme à son système général, de n'admettre dans son nouveau culte rien d'analogue ni au christianisme, ni au judaïsme. C'est pour cette raison que le vendredi

n'est pas même célébré comme un jour de repos
 La Thrace. ou de fête publique ; il n'est distingué de
 autres jours que par cet office , & ce n'est
 que pendant la durée de cette prière , que le
 peuple est obligé de suspendre tout travail &
 toute occupation quelconque , le reste de la
 journée est absolument employé comme les
 autres jours de la semaine.

Les deux fêtes du beyram sont les seules
 fêtes religieuses du musulmanisme. Comme les
 années des Mahométans sont lunaires , ces
 deux fêtes parcourent , dans l'espace de trente
 trois ans toutes les saisons de l'année. La pre-
 mière n'est que d'un jour , le peuple cependant
 la célèbre trois jours de suite ; la seconde
 de quatre : ces sept jours de fête sont de toute
 l'année les seuls de divertissement pour
 le peuple.

La célébration de ces deux *beyrams* se fait
 toujours avec le plus pompeux appareil. A
 ces époques le monarque reçoit les hommages
 des différens ordres de l'état ; cette cérémonie
 a lieu au sérail vers le lever du soleil ,
 immédiatement après le sultan se rend à
 la mosquée avec un cortège encore plus brillant
 que celui des vendredis. Il est alors accom-
 pagné de ses ministres & de tous les grands
 officiers de l'empire.

Ces deux bey-
 religieuses de la
 seules époques
 villes mahom-
 agafins & marc-
 trafic , tout
 ces sept jou-
 individu , quel q-
 , qui n'ait , d-
 bit neuf. Les p-
 annuellement vi-
 , & c'est presq-
 d'un usage gé-
 s'embrasser &
 ement les sentim-
 sans baissent la m-
 eux , de leurs p-
 de même à l'o-
 is les subalterne-
 d de l'habit de
 érieurs , des prin-
 ne voit jamais
 e parmi les perf-
 nstrations de joie
 ent chez les au-
 ques de l'année.
 ffent ni la danse
 quelconque , tou-

Ces deux beyrams étant les seules fêtes religieuses de la nation, sont conséquemment les seules époques où il soit permis dans toutes les villes mahométanes de fermer boutiques, magasins & marchés publics; tout commerce, tout trafic, tout travail manuel est suspendu pendant ces sept jours de l'année; il n'est point d'individu, quel que soit son état & sa condition, qui n'ait, dans ces deux *beyrams*, un jour de repos. Les parens & les amis se font réciproquement visite pour se souhaiter la bonne nuit, & c'est presque la seule occasion où il est d'un usage général de se toucher la main, de s'embrasser & de se témoigner réciproquement les sentimens les plus affectueux. Les enfans baissent la main de leur père, de leurs frères, de leurs parens; les jeunes gens en font de même à l'égard des personnes âgées; mais les subalternes ne baissent jamais que le pied de l'habit de leurs chefs, des officiers supérieurs, des principaux personnages de l'état. On ne voit jamais dans le peuple, moins encore parmi les personnes de marque, ces démonstrations de joie, ces signes de gaieté qui sont chez les autres nations en différentes époques de l'année. Les Mahométans ne consentent ni la danse, ni la musique, ni aucun amusement quelconque, tous ces amusemens sont prof-

La Thrac.

crits par la législation religieuse ; il n'y a rien de bruyant, rien de mondain dans la célébration de ces fêtes ; toute la récréation du peuple consiste à se promener tranquillement, toujours à pas graves, dans la ville & dans les environs. Parens & amis, tous se rassemblent & vont par bandes de huit, dix ou quinze personnes visiter leurs connaissances, s'arrêtant quelque momens, soit dans les places, soit dans les promenades publiques pour fumer, prendre du café & causer, avec le plus grand sérieux des affaires du temps & des évènements du jour : tel doit être l'effet des mœurs simples & austères & du caractère sérieux de ce peuple privé de la fréquentation entre les deux sexes, chez lequel les femmes ne paraissent que rarement en public, & toujours voilées : il n'y a aucune idée des spectacles, des divertissemens publics, & où enfin l'usage du vin, prohibé par la loi, est interdit plus rigoureusement encore dans ces jours de fête. La veille de chaque *beyram*, la police a soin de mettre des scellés sur les portes de tous les cabarets, qui n'existent même que dans les faubourgs habités par les chrétiens. Cette précaution est une loi des plus sévères qui se renouvelle chaque année dans toute l'étendue de l'empire.

Les Mahométans, naturellement religieusement

et attentifs à tous leurs devoirs, se livrent avec une pureté encore aux pratiques de la lune du ramazan, la plus rigoureuse de toutes. Une multitude de personnes, dans la majesté, se précipitent le *courann* par les rues & passent par les boutiques qui généralement sont illuminées pendant la nuit.

Les prières extraordinaires pendant ces évènements naturels sont rarement interrompues. C'est pour les éclipses de lune que l'objet est de rassurer le peuple par la connaissance de ces phénomènes, & de leur ignorance des principes qui les produisent dans la vue d'écarter les superstitions, les prévisions de tout temps, & les oracles des devins. Plus les Mahométans ont de connaissances astronomiques, plus ils reviennent à ce qu'ils ont hérité des anciens, & ils ne voient d'un œil tranquille ces phénomènes, sans recourir à des pratiques superstitieuses.

attentifs à tous les devoirs du culte extérieur, se livrent d'une manière plus particulière encore aux exercices de piété pendant la lune du ramazann. Le jeûne ou l'abstinence la plus rigoureuse durant tout le jour est suivi d'une multitude de prières & d'actes de pénitence, dans la majeure partie de la nuit. Ils récitent le *courann*, font des prières surérogatoires & passent des heures entières dans les mosquées qui généralement sont toutes ouvertes & illuminées pendant les trente nuits de cette lune.

Les prières extraordinaires à l'occasion des évènements naturels ou des calamités publiques sont rarement. Celles qui sont prescrites pour les éclipses de soleil ou de lune, & dont l'objet est de rassurer les peuples contre l'effroi de ces phénomènes, ont été dictées non par l'ignorance des principes astronomiques, mais dans la vue d'écarter des esprits les idées superstitieuses, les pronostics & les illusions accréditées de tout temps par les astrologues & les devins. Plus les Mahométans ont avancé dans les connaissances astronomiques, plus ils s'éclaircissent, plus ils reviennent des préjugés dont ils ont hérité des anciens Arabes, & plus aussi ils voient d'un œil tranquille ces phénomènes célestes, sans recourir aux prières prescrites

par la loi, prières depuis long-temps abandonnées au vulgaire.

L'état ne les ordonne que dans les temps des calamités ou en temps de guerre, sur tout lorsqu'elle est malheureuse; elles ne sont même que par la bouche des enfans comme on l'a vu dans la dernière guerre avec la Russie. Chaque recteur des écoles publiques parcourt un ou deux faubourgs de la ville, la tête des enfans dont l'éducation lui est confiée. L'un d'entre eux fait des vœux pour la prospérité des armes ottomanes, & les autres répondent tous ensemble *aminn, aminn*. A la suite de l'office public, on fait aussi pour le même objet des prières dans toutes les mosquées de l'empire, mais sur-tout à la Mecque & à Médine.

Les gens de guerre sont aussi extrêmement attentifs à s'acquitter de la prière prescrite aux militaires qui marchent en corps d'armes contre les ennemis de la religion & de l'état. Comme la loi impose à tout Mahométan l'obligation de faire la guerre aux peuples non mahométans, & que toutes les guerres sont envisagées comme des guerres de religion dont l'objet principal est de défendre ou de propager l'islamisme, on sent à quel point cette idée échauffe l'enthousiasme, non seu-

lement des militaires, mais de toutes les classes de la nation. Cette ardeur & ce zèle que la cour ottomane a toujours eus, & que les anciens califes, & les sultans ont eus dans la suite des siècles, ont été le fruit des ministres & des *cheykhs*, et de la veille d'une bataille, on passe la nuit en prières, & ensuite tous les officiers & les soldats, les plus puissans de leur devoir, & les chefs militaires & spirituels, & ceux qui combattent pour la défense de la foi; & c'est avec une ardeur maximale non modérée, & avec la gloire du triomphe. Enfin, pendant l'attente des passages du cours de la guerre, leurs voix à celle de la victoire cessent le nom des cris & des hurlemens, & lorsque les sultans & leurs armées, ils passent la nuit en prières, & au moment du combat.

ement des militaires, mais encore de toutes ~~les~~ ^{La Thrace.}
 les classes de la nation. C'est pour soutenir
 cette ardeur & l'enflammer de plus en plus,
 que la cour ottomane, à l'exemple des an-
 ciens califes, a toujours soin de faire marcher
 la suite des armées, les plus enthousiastes,
 soit des ministres de la religion, soit des
sheykhhs, et *derwischs* des différens ordres.
 La veille d'une action, ils passent ordinairement
 la nuit en prières & en larmes; parcourant
 ensuite tous les rangs de l'armée, ils exhortent
 les officiers & les soldats, par les motifs les
 plus puissans de la religion, à bien remplir
 leur devoir, & leur parlent des biens tempo-
 rels & spirituels promis par le prophète à tous
 ceux qui combattent ou meurent pour la dé-
 fense de la foi; c'est alors qu'ils relèvent cette
 maxime non moins politique que religieuse :
ou la gloire du triomphe, ou la gloire du martyr.
 Enfin, pendant l'action, les uns chantent divers
 passages du *courann*, & les autres unissant
 leurs voix à celle des combattans, répètent
 sans cesse le nom de Dieu *Allah Allah*, avec
 des cris & des hurlemens affreux. Autrefois,
 lorsque les sultans commandaient en personne
 leurs armées, ils étaient en usage aussi de
 passer la nuit en prières; quelques-uns même,
 au moment du combat, se jetaient au milieu

La Thrace.

de leur tente, la face en terre, & faisaient dans cette attitude, les plus ferventes prières

Les purifications forment une des pratiques les plus essentielles du culte musulman. La loi ne permet à l'homme l'exercice d'aucun acte religieux, avant de s'être préalablement lavé de toute souillure quelconque, & mis dans un état parfait de pureté corporelle. Ces lustrations cependant n'ont aucun rapport aux souillures de l'ame. Les péchés ne s'effacent que par le repentir, des larmes de componction, des actes de pénitence propres à appaiser le courroux du ciel & à attirer sur le pécheur la miséricorde de dieu. Ainsi, le véritable objet des lustrations est de rendre à l'homme la pureté qui lui est nécessaire pour s'acquitter dignement de tous les devoirs de la religion.

Ce point contribue essentiellement à la pureté physique de ces peuples. Par cette raison, ils sont très-attentifs à écarter de leur appartemens tout animal quelconque. Si chez les musulmans l'humanité prodigue les plus grands soins à la conservation des animaux, les lois de la pureté les écartent constamment de l'homme & de la femme. Jamais on ne voit un mahométan prendre sur ses genoux un chien, un chat, &c., ni même les laisser

approcher de sa
exposer aux souillures
par ce motif enco
iennent presque
minantes ; ils se
haussure, dont la
de dans le vestib
artement, & ils
nière que sur un
lage. Ces tapis
seigneurs dans
ourtes, soit à la
la laquais le port
marquée il l'étend
y place & fait sa
uille de savoir qu
ne pureté égale à
un vêtement. Ceu
agenouillent sur c
on où ils se trouv
ici, ils se servent
leur habit : on est su
scrupuleuse, par la
et la tête, lors des
qui ne serait pas d
la loi exige, pour
sur le culte qui lu
L'ablution est un

approcher de la personne, dans la crainte de
 exposer aux souillures réprochées par la loi. *La Thrace.*

Sur ce motif encore, l'un & l'autre sexe s'abs-
 tiennent presque toujours de porter des robes
 brillantes ; ils se servent même d'une double
 chaussure, dont la première est toujours lais-
 sée dans le vestibule ou à la porte de l'ap-
 partement, & ils ne font jamais chez eux la
 prière que sur un petit tapis consacré à cet
 usage. Ces tapis d'adoration suivent même
 les seigneurs dans leurs visites & dans leurs
 courses, soit à la ville, soit à la campagne.
 Un laquais le porte sous le bras, & à l'heure
 marquée il l'étend aux pieds du maître, qui
 s'y place & fait sa prière, la conscience tran-
 quille de savoir que son prie-dieu est dans
 une pureté égale à celle de son corps & de
 son vêtement. Ceux qui n'ont pas leur tapis,
 s'agenouillent sur celui du maître de la mai-
 son où ils se trouvent, & au défaut de ce-
 lui-ci, ils se servent de leur manteau ou de
 leur habit : on est sur ce point d'une attention
 scrupuleuse, par la crainte de poser les mains
 sur la tête, lors des prosternations, sur un sol
 qui ne serait pas dans cet état de pureté que
 la loi exige, pour rendre dignement au créa-
 teur le culte qui lui est dû.

L'ablution est un genre de lustration qui

La Thrace. exige d'être renouvelé toutes les fois que le musulman déchoit de sa pureté légale par des événemens naturels ou accidentels, tels que qu'ils sont énoncés dans le texte de la loi. Cette pratique ne consiste qu'à se laver les mains, les pieds & le visage, avec une partie de la tête : elle se renouvelle plusieurs fois le jour, mais sur-tout dans les cinq heures canoniques consacrées à la prière. Le retour fréquent de cette pratique a nécessité une quantité prodigieuse de fontaines qui entourent l'enceinte extérieure des mosquées dans toutes les villes mahométanes. Les grands, les gens aisés, les femmes, ceux qui s'acquittent dans l'intérieur de leurs maisons de la prière y font aussi leurs ablutions, toujours de la manière prescrite par la loi.

On se met ordinairement sur le bord du sofa, devant une espèce de cuve d'étaim ou de cuivre étamé, posée sur une pièce ronde de drap rouge, pour empêcher que le tapis ou la natte dont l'appartement est garni ne soit mouillée : un domestique, genou à terre, verse de l'eau à son maître ; un autre tient un linge destiné à ces purifications. A mesure qu'il se lave les mains, la bouche, les narines, le visage, les bras, il récite les prières prescrites par la loi pour chacune de ces parties sépa-

ment. Quant à l'usage de seigner la chauffe le corps que dans le jour, & le plus le matin, avant que le musulman non chargé de bas, comme les Africains, les artisans, le commerce jamais de se faire les ablutions. Il est très-probablement le lévitique des Égyptiens, rapport si intime avec le fondateur de l'islamisme ; il prescrit l'usage des ablutions jusqu'à l'extinction de toute d'y assujétir la nation, qu'elle ne cesse de cette pratique chez tous les peuples, toute bourgeoisie, quel qu'il soit, a été élevée par la prière des opulentes : ils ont chaque sexe a les

ment. Quant aux pieds, on ne fait que se laver pour signifier la chauffuré. On ne lave cette partie ^{La Thrace,} du corps que dans l'une des cinq ablutions par jour, & le plus communément dans celle du matin, avant de se chauffer; mais tout le musulman non chauffé, ou qui porte des sandales, sans bas, comme la plupart des Arabes & des Africains, les gens de la campagne, les artisans, le commun du peuple, ne manquent jamais de se laver aussi les pieds dans toutes les ablutions.

Il est très-probable que Mahomet suivit sur ce point le lévitique ainsi que les coutumes des Égyptiens, dont les rituels avaient un rapport si intime avec la santé des citoyens. Le fondateur de l'islamisme en fit une loi divine; il prescrivit l'usage de toutes ces purifications jusqu'à l'excès, dans le dessein sans doute d'y assujétir & d'y habituer tellement la nation, qu'elle ne peut jamais les négliger. Cette pratique est-elle générale & constante chez tous les peuples mahométans. Toute ville, toute bourgade, tout village, quelque petit qu'il soit, a ses bains publics, là plusieurs élevés par la piété des grands & des personnes opulentes: ils sont constamment chauffés. Chaque sexe a les siens. Il en est aussi de

communs à l'un & à l'autre : le jour est pour
 La Thrace. les femmes, la nuit pour les hommes.

Ces bains chauds, ces étuves sont de grands édifices bâtis de pierres, revêtus en stuc, toujours pavés de marbre; ils ne sont éclairés que par de hautes coupoles percées en équerre & garnies de verres convexes, blancs ou verdâtres : un foyer souterrain échauffe l'édifice par le moyen de plusieurs tuyaux disposés dans l'épaisseur même des murs. La chaleur y est ordinairement de 30 à 35 degrés du thermomètre de Réaumur : on y est couvert dans un nuage de vapeurs & d'exhalaisons humides; les personnes même les plus malignes y éprouvent une transpiration subite; la sueur découle par tous les pores : on n'y entre jamais que nu, le corps simplement couvert d'un tablier, depuis le sein jusqu'aux pieds; il est de soie, de lin ou de coton, toujours rouge ou bleu : on s'y chauffe de longs pavés, parce que la chaleur du pavé ne permet pas d'y marcher pieds nus. De grandes urnes de marbre blanc, ménagées contre le mur de distance en distance, reçoivent l'eau par des robinets séparés, de l'eau froide & de l'eau bouillante. C'est autour de ces urnes que se font les purifications; ailleurs sur de petites banquettes, on se verse sur

& sur le corps
 ennant les robes
 illante, chacun
 degré de chaleur
 lées dans le pavé
 ces eaux le long
 Si outre les purifications
 and a aussi pour
 mmes se font alors
 i sont affectées
 des relaks, comme
 esse singulière pour
 veux, les tresser
 peau depuis les
 es se servent d'ur
 ploient aussi de l'or
 es sont encore usés
 rie avec des feuilles
 cheveux. Comme
 métanes sont dans
 cela encore par pavés
 ploient une argile
 ardante; les hommes
 un grand nombre.
 Ces bains contiennent
 même soixante pavés
 tre jamais dans
 ces les bains d'in

& sur le corps de grandes rasses d'eau : La Thrace.

oyennant les robinets d'eau froide & d'eau
illante, chacun est le maître de prendre
degré de chaleur qu'il lui plaît : des rigoles
ées dans le pavé, servent à l'écoulement
ces eaux le long de l'édifice.

Si outre les purifications, le bain que l'on
prend a aussi pour objet la propreté, les
femmes se font alors servir par des baigneuses
qui sont affectées au service de ces bains.

Les *relaks*, comme on les appelle, ont une
habileté singulière pour nouer & dénouer les
cheveux, les tresser, laver le corps & froter

le peau depuis les épaules jusqu'aux pieds ;
elles se servent d'un gant de serge, elles y
emploient aussi de l'écume de savon parfumé ;

elles font encore usage d'une espèce de terre
blanche avec des feuilles de roses, pour dégraisser
les cheveux. Comme toutes les femmes ma-

cédoniennes sont dans l'habitude de s'épiler,
cela encore par principe religieux, elles y
emploient une argile très-fine, d'une qualité

très-ordante ; les hommes en font de même, le
grand nombre se sert de rasoir.

Ces bains contiennent quarante, cinquante
même soixante personnes à-la-fois ; on
entre jamais dans l'eau, on ne connaît
que les bains d'immersion ; au reste, tout

La Thrace. s'y passe dans la plus grande décence. Chaque femme garde soigneusement le tablier de sa robe, elle est enveloppée ; les baigneuses passent leur main sous ce tablier, pour frotter le ventre & les cuisses & les jambes. Quand on a fini de se baigner, les baigneuses couvrent en même temps les épaules d'un linge, & la tête d'un mouchoir blanc. On passe ensuite dans l'antichambre du bain, où l'on éprouve dans une atmosphère plus tempérée, toutes les douces sensations qu'exige la grande dilatation des fibres.

Ces antichambres sont de vastes pièces garnies dans leur pourtour de hautes & larges estrades qui présentent une infinité de lits qui consistent en matelas & en couvertures garnies de draps très-propres ; on trouve aussi ces lits délicieux ; on s'y repose avec volupté ; on y éprouve un calme & un bien-être très-difficiles à exprimer ; c'est une sorte de régénération dont le charme est encore augmenté par des boissons restaurantes, & sur-tout par un café exquis. Ces lits, que les femmes, arrivant au bain, choisissent à leur gré, & où elles quittent leurs habits, leur servent en même-temps de toilette ; c'est-là qu'elles se débarrassent de leur parure ; une sûreté parfaite y règne ; tout ce qui est déposé dans ces antichambres est sous la garde d'une sentinelle du bain, qui ne permet à personne d'y aller sans la permission de la sentinelle, sur une feuille de papier écrite à la main, & qui est active, qu'elle est très-attentive & très-à-propos. C'est un règlement très-fâcheux & très-déposé ordinairement dans les antichambres ornemens en or, & dans chaque femme a une sentinelle particulière : cette intendante a des fonctions très-importantes dans l'antichambre ; elle a le soin de faire l'inspection, & l'égard pour les dépositaires ; elle est encore pour voir que tout se passe dans la décence & dans l'ordre ; elle envoie ceux qui sont de service à leur poste ; on peut aisément remarquer que ces lieux sont fréquentés par un grand nombre de l'année. Par conséquent ces bains publics est très-fréquentés dans les villes mahométanes ; il y en a à Constantinople plus de trois cents à Constantinople ; plusieurs d'elles en ont dans leur usage particulier ; il y a un grand nombre d'édifices pour les femmes riches & pour les femmes pauvres ; on reconnaît la condition, par la parure. Elles se

mbres est sous la garde générale de l'in-
 tante du bain, placée au fond de l'anti-
 bre, sur une espèce de siège élevé; elle
 veille à tout avec une attention d'autant
 active, qu'elle est responsable du moindre
 événement fâcheux qui pourrait survenir. On
 dépose ordinairement entre ses mains, que
 ornemens en or, en argent ou en bijoux,
 chaque femme reprend en quittant le
 : cette intendante fait même souvent des
 virions dans l'intérieur, non seulement
 égard pour les dames d'un certain rang,
 encore pour voir par elle-même si tout
 passe dans la décence; le même ordre règne
 ceux qui sont destinés pour les hommes.
 On peut aisément se figurer à quel point
 lieux sont fréquentés dans toutes les sai-
 de l'année. Par cette raison, le nombre
 des bains publics est considérable dans toutes
 villes mahométanes. On en compte plus
 trois cents à Constantinople; les familles
 riches en ont dans leur propre maison pour
 usage particulier, on peut dire que ce
 est autant d'edifices de luxe & d'ostentation.
 Les femmes riches s'y distinguent toujours
 des autres; on reconnaît aisément leur éta. &
 condition, par le faste & l'élégance de
 leur parure. Elles se servent de hauts patins

La Thracie

La Thrace. richement brodés & incrustés de racre de per
leurs taffes sont d'argent ou de vermeil, le
chemises de bain & tout le linge qui y
consacré sont brodés dans le bord en or
en argent ; elles se parfument avec du
d'aloës , de l'ambre gris & d'autres aron
tes ; elles font aussi des déjeûners &
dîners somptueux dans les antichambres,
sortir du bain. Elles mettent cependant be
coup plus de recherches chez elles, dans le
bains particuliers, tout y respire le luxe &
volupté.

Il n'est pas douteux que l'usage de
bains ne soit très-salutaire , puisqu'il ran
la transpiration , qu'il donne une impul
nouvelle aux sources de la vie , & qu'il p
vient les maladies épidémiques de ces clim
chauds. On ne pourrait tout au plus qu
condamner l'usage immodéré , parce qu
sueur continuelle que provoque la cha
excessive de ces bains, peut à la longue je
tout le genre nerveux dans un état de
chement & de débilité. On laisse la discul
de ce point de physique au jugement
gens de l'art; on les prie cependant d'en p
les avantages & les inconvéniens , de rapp
cher la théorie de la pratique, & de comb
les principes de l'économie animale avec l

rience de tant d
qui fait usage de
ne laisse pas d'être
beaucoup d'inf
leurs l'humanité
jouissent d'une sa
es dans l'âge le p

expérience de tant de siècles, puisque la nation ~~_____~~
fait usage de ces bains, même à l'excès, La Thrace,
ne laisse pas d'être saine & robuste, exempte
de beaucoup d'infirmités graves qui affligent
le reste de l'humanité, & que l'un & l'autre sexe
jouissent d'une santé riante & soutenue jus-
qu'à l'âge le plus avancé.

CHAPITRE XII.

Des Péchés des sept nuits saintes. — Circumcision. — De l'Astronomie judiciaire & des Divinations. — Vénération pour les saints & le Mahométisme. — De la Doctrine du Fatalisme & de la Prédestination. — Des Temples & des Edifices qui entourent les Mosquées.

LES fondateurs de tous les temples mahométans ne manquent jamais de les dorer & d'établir à perpétuité les revenus nécessaires à l'entretien, soit de la mosquée, soit des ministres destinés à la desservir. Parmi ces ministres est ordinairement un prédicateur sous le nom de *vaiç*; il est obligé de prêcher chaque vendredi, toujours après l'office solennel de midi afin de ne gêner personne & de laisser à chacun la liberté de suivre à son gré les mouvemens de son zèle.

Peu de ces ministres prononcent leurs discours de mémoire; ils ne prêchent ordinairement que sur les dogmes, le culte & la morale; rarement touchent-ils les points de controverse. Les plus zélés, les plus hardis

DES

permettent au
mons les devoirs
des chefs de la
élèvent contre le
tion des mœurs; il
le plus souvent
vénalité, l'op
tyrans qui foulent
tion & les peuple
quefois à ces ferm
usage de gratifie
vingt, trente ou
remet en cérémonie
au moment qu'il d
temps de calamités
avec laquelle ces m
désordres de l'état
arbitraire, a souv
monarques, des vi
dérilieux & de leur
publiques.

Les Mahométans
on publique, sept
comme les plus saint
oute l'année. Ces n
mémoire des plus gr
grandes vérités du
ans l'ordre de leurs

Tome XXIX.

permettent aussi d'exposer dans leurs sermons les devoirs des ministres, des magistrats, des chefs de la nation, du sultan même; ils élèvent contre le vice, le luxe & la corruption des mœurs; ils frondent sans ménagement le plus souvent avec impunité, l'injustice, la vénalité, l'oppression, la conduite des tyrans qui foulent aux pieds la loi, la religion & les peuples. Les sultans assistent quelquefois à ces sermons, ils sont même dans l'usage de gratifier alors, le prédicateur, de vingt, trente ou quarante ducats qu'on lui remet en cérémonie, au nom de sa hauteesse, au moment qu'il descend de chaire. Dans les temps de calamités & de troubles, la liberté avec laquelle ces ministres s'expliquent sur les désordres de l'état & les abus de l'autorité arbitraire, a souvent décillé les yeux des monarques, des visirs, des favoris, sur l'état périlleux & de leurs personnes & des affaires publiques.

Les Mahométans ont consacré à la vénération publique, sept nuits que l'on regarde comme les plus saintes & les plus augustes de toute l'année. Ces nuits ont été instituées en mémoire des plus grands mystères & des plus grandes vérités du musulmanisme. Ce sont, dans l'ordre de leurs époques lunaires;

1°. La nuit de la nativité du prophète
 La Thrace. 2°. La nuit de sa conception ; 3°. La nuit de
 sa prétendue affomption ; 4°. La nuit *leileth*.
 On la célèbre toujours avec des sentimens de
 crainte & d'effroi , parce qu'on la regard
 comme une nuit terrible où les anges , postés
 sur les deux côtés de l'homme , pour écrire
 ses bonnes & ses mauvaises actions , déposent
 leurs livres & en reçoivent de nouveaux pour
 continuer le même office.

5°. La nuit *leileth-ul-cadis*. On l'envisage
 comme étant spécialement consacrée à des my
 stères ineffables , ce qui la met fort au-dessus
 de toutes les autres. C'est une opinion com
 mune , que mille prodiges secrets & invisibles
 s'opèrent dans cette nuit ; que tous les êtres
 inanimés y adorent Dieu ; que toutes les eaux
 de la mer perdent leur salure & deviennent
 douces dans ces momens mystérieux ; qu'enfin
 telle est sa sainteté , que les prières faites dans
 cette nuit seule , équivalent en mérites à toutes
 celles que l'on ferait pendant mille lunes consé
 cutives. Il n'a cependant pas plu à Dieu de
 la découvrir , de la révéler aux fidèles ; ni au
 prophète , nul saint n'a pu la découvrir , de
 sorte que l'on ignore encore cette nuit si au
 guste , si mystérieuse , si favorisée du ciel. On
 la suppose cependant dans une des nuits in

pires du *ramaza*
 lèbre : tous les ans
 & de pénitence ; e
 celles qui précède
 Les Mahométa
 celles du *ramaza*
 minarets & des m
 ouverts , & quoiqu
 canonique (c'e s'y)
 particulières , la d
 beaucoup de mon
 condition. Les an
 dent même dans d
 continence. Les m
 de coucher avec le
 avec leurs esclave
 des enfans estropié
 tion assez générale
 enfans nés contref
 l'une de ces sept n
 ansé exempt de co
 ement pour la nuit
 la seule de toute l'an
 du sérail pour aller à
 A son retour , il e
 de fanaux de différe
 tion en général se
 nière nuit des noces

pires du *ramazann*, c'est pourquoi on la cé-
 lébre tous les ans le 27 de cette lune de jeûne La Thrace.

& de pénitence; enfin, les deux dernières sont
 celles qui précèdent les deux fêtes du *beyram*.

Les Mahométans célèbrent ces nuits comme
 celles du *ramazann*, par l'illumination des
 minarets & des mosquées. Ces temples sont
 ouverts, & quoiqu'il n'y ait aucune obligation
 canonique de s'y rendre, d'y faire des prières
 particulières, la dévotion néanmoins y attire
 beaucoup de monde de tout état & de toute
 condition. Les ames les plus religieuses gar-
 dent même dans ces sept nuits la plus grande
 continence. Les maris ne se permettent pas
 de coucher avec leurs femmes, ni les patrons
 avec leurs esclaves, dans la crainte d'avoir
 des enfans estropiés ou défectueux; une opi-
 nion assez générale faisant regarder tous les
 enfans nés contrefaits, comme conçus dans
 l'une de ces sept nuits saintes. Le sultan est
 exempt de cette continence, mais seu-
 lement pour la nuit du 25 du *ramazann*. C'est
 la seule de toute l'année où le monarque sorte
 du sérail pour aller à la mosquée de Ste. Sophie.
 A son retour, il est éclairé par une infinité
 de fanaux de différentes couleurs, dont la na-
 tion en général se sert ordinairement la pre-
 mière nuit des noces. Cette cérémonie est rela-

~~La Thrace.~~ tive à l'usage où sont les sultans de coucher alors avec une esclave vierge de leur *harem*. Si elle a le bonheur de concevoir, c'est un heureux pronostic pour la félicité de sa hauteffe, de sa maison & de son empire; ainsi la même opinion qui fait envisager à la nation entière comme un péché, toute co-habitation quelconque, dans les sept nuits réputées saintes, semble inviter dans celle ci, le sultan lui-même en sa qualité de calife & de premier *imam*.

Tout musulman doit être circoncis; on peut cependant s'en dispenser en cas de danger ou d'empêchement naturel: ainsi l'enfant qui serait mal conformé, ou l'infidèle qui embrasserait l'islamisme dans un âge avancé, peut se dispenser de cette opération qui, d'après l'avis des médecins, pourrait le mettre en danger. L'âge requis n'est pas déterminé par la loi; cependant le plus convenable d'après l'opinion de quelques *imams*, est celui de sept ans.

L'islamisme regarde Abraham comme l'instituteur de la circoncision; cet acte, fondé sur l'exemple des disciples & non du prophète lui-même, que l'on prétend être né circoncis, ne peut être envisagé comme absolument nécessaire pour acquérir le caractère de l'islamisme. Ainsi, tout homme qui n'a pas été circoncis dans son enfance, se dispense sans

scrupule de cette est jugée dangereuse. On est obligé de être nationaux.

Malgré les motifs relatifs à cette très-attentifs à s'en sont les enfans so ils craindraient de de la sépulture, de mères, si, venant es trouvait sur le d as avec les cadavres distingue alors de de la circoncision; on circoncis semble approbation aux yeux. C'est ordinairement on fait subir aux en fait avec le rasoir plupart sont des b onie a toujours lie elle, entre parens alquée y assiste; re es vœux pour la pro eux à qui il appar distinguées, ce jour est ce & de libéralité.

scrupule de cette opération, sur-tout si elle est jugée dangereuse ; mais les médecins que l'on est obligé de consulter, doivent toujours être nationaux.

Malgré les modifications que présente la loi relative à cette cérémonie, les parens sont très-attentifs à s'en acquitter, sur-tout ceux dont les enfans sont voués à l'état militaire. Ils craindraient de les exposer à être privés de la sépulture, des lotions & des prières funèbres, si, venant à être tués à la guerre, on les trouvait sur le champ de bataille confondus avec les cadavres des ennemis. On ne les distingue alors de ceux-ci que par la marque de la circoncision ; d'ailleurs, les musulmans non circoncis semblent porter une sorte de réprobation aux yeux des autres musulmans. C'est ordinairement à l'âge de sept ans que l'on fait subir aux enfans cette opération ; elle se fait avec le rasoir par des hommes exercés, le pluspart sont des barbiers publics. La cérémonie a toujours lieu dans la maison paternelle, entre parens & amis. L'imam de la paroisse y assiste ; récite des prières & fait des vœux pour la prospérité de l'enfant & de sa famille à qui il appartient. Dans les familles distinguées, ce jour est une occasion de bienfaisance & de libéralité. On réunit à l'enfant de la

La Thracée

La Thrace. maison ceux des personnes qui y sont attachées, & souvent même ceux des familles indigentes, tout se fait alors aux frais de la même maison. Pour profiter de ces occasions, les uns retardent & les autres accélèrent l'époque de la cérémonie, de sorte que l'on voit des enfans de tout âge soumis, dans un même jour, au glaive de la circoncision.

Pendant huit ou dix jours, les parens n'oublient rien auprès des nouveaux circoncis pour faire diversion aux douleurs qu'entraîne cette opération. Parés magnifiquement, le turban garni de fils d'or ou d'argent, & surmonté de panaches ou d'aigrettes, on leur fait visiter leurs parens & amis, on les promène même comme en pompe dans les places publiques.

L'acte est presque toujours accompagné d'aumônes & d'holocaustes. Les animaux destinés à l'immolation, agneaux, boucs, sont ordinairement décorés de banderoles, de clinquant, de plumes de héron, de colliers, &c. on tigre aussi leur peau avec une teinture rouge.

On célèbre cet acte religieux par des banquets & des fêtes domestiques; chez les grands, sur-tout dans les maisons souveraines, on y met l'appareil le plus fastueux. Les califes & tous les princes des différentes dyna-

les mahométanes
sions, la plus gra
ans ottomans en
l'envoyer, en ces
culaires aux *pacha*
entendans, aux ma
rinces & de toutes
pire. Par ces lettre
de la cérémonie,
ils y assistent en ef
ce jour-là, les repr
leur nom de rich
un signe d'hommag
apporterons ici la
III adressa à
de son empire; elle
sur son style & par s

AU PLUS

« Nous vous fais
impériale, décorée
ughra, très-noble
un devoir sacré
peuple élu, pour l
peuple mahométan
pour les sultans, les n
comme pour les prin

ies mahométanes étalaient, dans ces occasions, la plus grande magnificence ; les sultans ottomans en font de même. Il est d'usage d'envoyer, en ces occasions, des lettres circulaires aux *pachas*, aux gouverneurs, aux intendans, aux magistrats de toutes les provinces & de toutes les grandes villes de l'empire. Par ces lettres, le sultan leur fait part de la cérémonie, & les invite à s'y trouver. Ils y assistent en effet par des substituts qui, ce jour-là, les représentent à la cour, & font en leur nom de riches présens au jeune prince, en signe d'hommage & de servitude. Nous rapporterons ici la lettre circulaire que *Mouhammad III* adressa à cette époque aux grands de son empire ; elle est digne de remarque par son style & par ses métaphores singulières.

AU PLUS ILLUSTRE, &c.

« Nous vous faisons savoir par cette pièce impériale, décorée de notre monogramme, *Mouhammad*, très-noble & très-auguste, qu'étant un devoir sacré & indispensable pour le peuple élu, pour le peuple béni, pour le peuple mahométan, mais particulièrement pour les sultans, les monarques, les souverains, comme pour les princes du sang de leur au-

————
 La Thrace.

guste maison , de suivre en tout les lois & les
 préceptes de notre saint prophète, le coriphéen
 de tous les patriarches & de tous les envoyés
 célestes , & d'observer religieusement
 tout ce qui est prescrit dans notre saint livre
 où il est dit : *Suis les traces d'Abraham ton*
père , de qui tu tiens le grand nom de musul-
man. Nous avons résolu conséquemment
 d'accomplir le précepte relatif à l'acte de
 circoncision , dans la personne du prince
 Mahomet notre fils bien aimé, de ce prince
 qui , couvert des ailes de la grâce céleste
 & de l'assistance divine, croît en félicité
 en bonne odeur dans le glorieux sentier de
 trône impérial ; de ce prince en qui tout
 respire la noblesse, la grandeur & la ma-
 gnificence ; de ce prince qui , honoré du
 même nom que notre saint prophète, fait
 l'objet de la plus juste admiration de notre
 haute & sublime cour ; de ce prince qui est
 la plus belle des fleurs du parterre de l'é-
 quité & de la souveraine puissance ; le re-
 jon le plus précieux du jardin de la gran-
 deur & de la majesté ; la perle de nacre la
 plus fine de la monarchie & de la félicité
 suprême ; l'astre enfin le plus lumineux de
 firmament, de la sérénité, du calme & de
 bonheur public.

Ainsi l'auguste
 la jeune plante de
 eu d'heureux acc
 de la virilité &
 arbrisseau de so
 superbe ornamen
 pèrités & des gr
 que le vigneron
 la serpe tranchan
 velle, sur ce rosi
 dirige vers le bo
 principe des facu
 germe des fruits
 fortunés dans le g
 de la puissance su
 Cette auguste cé
 tous les auspices de
 temps prochain, a
 la nature rajeunie
 yeux des humains
 & nous fait admirer
 puissant. C'est à l'e
 ancêtres, qui ont t
 de publier ces solen
 due de l'empire, d'
 de l'état, & généra
 constitués en charg
 nous vous expédior

Ainsi l'auguste personne de ce prince,

 la jeune plante de son existence, ayant déjà La Thraee.

eu d'heureux accroissemens dans le potager de la virilité & de la force, & le tendre arbrisseau de son essence faisant déjà un superbe ornement dans la vigne des prospérités & des grandeurs, il est nécessaire que le vigneron de la circoncision porte la serpe tranchante sur cette plante nouvelle, sur ce rosier charmant, & qu'il la dirige vers le bouton végétatif qui est le principe des facultés reproductives, & le germe des fruits précieux & des rejettons fortunés dans le grand verger du califat & de la puissance suprême.

Cette auguste cérémonie aura donc lieu, sous les auspices de la providence, le printemps prochain, au retour d'une saison où la nature rajeunie & embellie, offre aux yeux des humains les beautés du paradis, & nous fait admirer les merveilles du Tout-puissant. C'est à l'exemple de nos glorieux ancêtres, qui ont toujours été dans l'usage de publier ces solemnités dans toute l'étendue de l'empire, d'y convier tous les grands de l'état, & généralement tous les officiers constitués en charge & en dignités, que nous vous expédions le présent ordre su-

» prême pour vous faire les mêmes notifi-
 La Thrace. » tions, & pour vous inviter à venir par-
 » ciper à l'honneur & à la joie de cette fête
 » qui sera célébrée au milieu des plus grands
 » réjouissances. Que l'Être - Suprême daigne
 » en bénir le commencement & la fin! »

Au rapport des meilleurs auteurs nationaux
Mourad III adressa aussi de ces lettres à diffé-
 férentes cours de l'Europe, nommément
 celles de *Vienne* & de *France*, ainsi qu'à
 républiques de *Venise* & de *Raguse*. Plusieurs
 califes, des monarques mahométans, des sultans
 même de la maison ottoimane, n'ont été
 circoncis qu'après leur avènement au trône.
 Rien n'égale la somptuosité & la bizarrerie de
 fêtes & des réjouissances publiques qui accom-
 pagnent ordinairement cette cérémonie.

En Arabie, le sexe y est également soumis.
 L'opération consiste en une faible incision qu'une
 femme fait avec le rasoir dans les parties natu-
 relles de l'enfant, quelques semaines après
 sa naissance. Cependant cet acte, pour l'un
 l'autre sexe, ne peut sous aucun rapport être
 comparé au baptême. Le jour de la circon-
 cision n'est pas celui où l'on donne un nom au
 nouveau musulman. Cette cérémonie se fait
 dans les premiers quarante jours de la nais-
 sance de l'enfant, soit mâle, soit femelle.

à lieu le plus com-
 il est mis au monde
 voler les trois pre-
 suivent le momen-
 ou à son défaut, le
 procéder à cet acte
 nom qu'il lui pla-
 que toujours sub-
 quée. On est d'ail-
 mère, & de prend-
 que portera le n-
 Cette cérémonie est
 que le nom est
 s'approche de
 roles de l'*Ezann* à son
Ikameth à son ore-
 la parole à l'en-
 il, est ton nom. Les
 tiennent lieu de
 comme une exhor-
 jours fidèle à sa cro-
 ère comme à tous le-
 gion. Enfin, ni la r-
 la circoncision, n'ex-
 me dans les actes n-
 On ne peut s'empêch-
 législateur arabe &
 qu'il interdit; com-

à lieu le plus communément le jour même
 Il est mis au monde: il est d'usage de laisser ^{La Thrace.}
 s'écouler les trois premières heures canoniques
 qui suivent le moment de la naissance. Le père
 ou, à son défaut, le tuteur naturel, a le droit
 de procéder à cet acte & de donner à l'enfant
 le nom qu'il lui plaît; cependant il se fait
 quelquefois toujours substituer par l'*iman* de la
 circonscription. On est d'ailleurs obligé de consulter
 le père, & de prendre aussi son avis sur le
 nom que portera le nouveau né.

Cette cérémonie est très-simple. Du mo-
 ment que le nom est donné à l'*iman*, ce mi-
 nistre s'approche de l'enfant & profère les
 paroles de l'*Ezann* à son oreille droite, & celle
 de l'*ikameth* à son oreille gauche. Adressant
 ensuite la parole à l'enfant même, N., lui
 dit, *est ton nom*. Les deux annonces cano-
 niques tiennent lieu de profession de foi, &
 sont comme une exhortation à l'enfant d'être
 toujours fidèle à sa croyance & attentif à la
 loi comme à tous les autres devoirs de la
 religion. Enfin, ni la nomination de l'enfant,
 ni la circonscription, n'exigent point de parrains
 comme dans les actes matrimoniaux.

On ne peut s'empêcher d'admirer le génie
 du législateur arabe & sa profonde politique,
 lorsqu'il interdit, comme contraire à la foi

La Thrace. mufulmane, les prétendus secrets de l'astrologie judiciaire & des divinations, qui, son temps, avaient le plus grand empire l'esprit, non-seulement des peuples orientaux mais encore de presque toutes les nations européennes. Dans cette proscription, les docteurs comprennent encore la magie, la cabale, les augures, les songes, le calcul des nombres ou un mot tout ce qui a rapport aux sciences théurgiques.

Malgré ces préceptes, une grande partie de la nation est soumise à l'empire de ces funestes préjugés; les personnes mêmes de la plus haute distinction n'en sont pas exemptes. Plusieurs entretiennent dans leurs maisons ces prétendus savans dans l'art de l'astrologie & des divinations; elles les consultent dans toutes les circonstances qui peuvent intéresser ou leurs affaires particulières, ou les devoirs de leurs places. Les plus estimés de ces imposteurs sont ceux qui suivent les règles & les principes de *Meuhyed Din*, le plus fameux de tous les astrologues arabes. Ils ont tous pour maxime de recommander des aumônes, des sacrifices, des actes de libéralité, comme les moyens les plus propres, disent-ils, à détourner les maux & les calamités qu'ils prétendent découvrir par leurs laborieuses recherches

de cette vue, les maléfices qu'ils ont faits de chiffre & de caractères le garantir ou de la fortune de la fortune qu'ils font l'ignorance de l'or & l'argent est encore au jour d'hui une étiquette sacrée, de ne déferer sur-tout celle de mer aucun vaisseau du Bosphore dans l'Archipel sans d'aucun édifice dans les moments on considère ces usages superstitieux, plutôt que mensongers des sultans ottomans, entretiennent du féral un habit dans l'une & dans l'autre réalité, il est des astrologues,

cette vue, ils font encore usage de cer-
 maleries qui consistent en des cadrans
 de chiffres : on y trace au milieu en
 caractères le nom de la personne que l'on
 garantir ou des maux de la nature, ou des
 de la fortune. Ces écrits sont autant
 qu'ils font jouer adroitement auprès
 de la crédulité pour attirer
 l'or & l'argent de leurs concitoyens.
 est encore aujourd'hui d'usage & même
 étiquette sacrée dans la cour de Constanti-
 de, de ne déférer les premières dignités de
 sur-tout celle de grand visir, de ne lancer
 aucun vaisseau de guerre, de ne laisser
 du Bosphore les escadres destinées à
 dans l'Archipel, de ne jeter les fon-
 dations d'aucun édifice public, qu'aux jours
 dans les momens prescrits par les astrolo-
 gues : on considère cependant ces pratiques
 sous le rapport des principes
 économiques, plutôt que sous celui des cal-
 culs des astrologues. A cet effet,
 les sultans ottomans, à l'exemple des anciens
 rois, entretiennent toujours parmi les offi-
 ciers du sérail un homme suffisamment ins-
 truit dans l'une & dans l'autre de ces sciences.
 En cette qualité, il est le chef des astronomes
 & des astrologues, & en même temps l'un

des membres les plus distingués du corps
 La Thrace. *Oulemas* : son crédit & l'importance de sa p
 font ordinairement proportionnés au degré
 croyance, ou plutôt de faiblesse, que ten
 gnent les sultans eux-mêmes pour les scie
 occultes.

C'est de toutes ces pratiques que dérive
 foule de superstitions sous le joug desqu
 gémissent tous les peuples mahométans.
 fatués de tant de prestiges & d'erreurs
 tirent ordinairement des pronostics favora
 ou fâcheux des accidens les plus naturel
 des événemens les plus simples.

Ces rapprochemens & ces détails sont
 capables de montrer la distance que me
 aujourd'hui les progrès de la civilisation
 des lumières entre les Orientaux & les
 ropéens, qui pendant des siècles entiers
 pas été moins tyrannisés que les premiers
 l'empire de ces illusions ridicules. L'hist
 de toutes les nations fournit mille exem
 de ces influences malheureuses & puiss
 qu'ont eues également chez elles l'astrolo
 les visions, les divinations, les songes
 magie. Jusqu'au dernier siècle, presque t
 les cours européennes n'avaient-elles pas
 leurs astrologues? Qui est-ce qui igno
 penchant de *Catherine de Médicis*, de Henri

ur ces faiblesses.
 le projets entrep
 des devins, sur l'ap
 rétores, &c. N'a-t
 Europe des dise
 almanachs qui a
 niques, qui préd
 ministres, & qui
 l'ame des peric
 Si ces faiblesses se
 d'empire chez l
 attribuer la cause
 & plus exaltée,
 fut le berceau d
 à l'état de la igneu
 progrès lents de l'
 que dans la se
 ble. On ne doit ce
 manie soit génér
 la nation. Les espi
 dans la doctrine
 prirent ouvertemen
 censurèrent avec ind
 répéter cet axiôme
 une science fausse; to
 On rend les plus g
 quaire de tous les u
 fondateurs des quat

ces faiblesses de l'esprit humain? enfin ~~les~~
 les projets entrepris ou abandonnés sur l'avis ~~de~~ La Thrace.
 des devins, sur l'apparition des comètes, des
 oracles, &c. N'a-t-on pas encore aujourd'hui
 en Europe des diseurs de bonne aventure, &
 des almanachs, qui annoncent des événemens
 politiques, qui prédissent la mort des princes,
 des ministres, & qui souvent portent le trouble
 dans l'ame des personnes du plus haut rang?
 Si ces faiblesses se perpétuent encore avec
 l'empire chez les mahométans, on doit
 attribuer la cause à une imagination plus
 & plus exaltée, effet sans doute du climat
 sur le berceau de ses préjugés insensés,
 à l'état de la langue où sont les lettres par
 des progrès lents de l'imprimerie, qui n'existe
 que dans la seule ville de Constantinople.
 On ne doit cependant pas croire que
 cette manie soit générale dans toutes les classes
 de la nation. Les esprits éclairés, les gens instruits
 dans la doctrine & la loi canonique, se
 moquent ouvertement toutes ces chimères, &
 se moquent avec indignation, & ne cessent
 de répéter cet axiome religieux. *L'astrologie
 est une science fautive; tout astrologue est menteur.*
 On rend les plus grands hommages à la
 mémoire de tous les *imams* de la race d'Ali,
 fondateurs des quatre rites orthodoxes, de

La Thrace. tous les interprètes & docteurs de l'islamisme de tous les Scheikhs, instituteurs d'ordres religieux, enfin de tous les califes & souverains mahométans qui se sont distingués par leur zèle, leur piété & leurs vertus. Une opinion constante leur attribue à tous des miracles, & l'on croit encore aujourd'hui que les malades qui vont pieusement visiter leurs tombeaux, faisant usage de la terre qui couvre ou environne leur sépulture, se guérissent de leurs infirmités.

Chaque province, chaque ville a, par ainsi dire, ses saints : on leur rend par de pieux hommages ; on les invoque, on leur demande leur intercession & leur secours par des prières presque toujours accompagnées de sacrifices & d'aumônes. Les sultans eux-mêmes sont très-attentifs à remplir ces devoirs de dévotion : à l'époque de leur avènement au trône & dans toutes les calamités publiques ou particulières, ils vont visiter les tombeaux de leurs ancêtres, & ceux des principaux saints dont les cendres reposent à Constantinople. Tous les monarques qui ont commandé en personne leurs armées, ne sortaient jamais de la capitale qu'ils n'eussent solennellement imploré les secours de ces âmes bienheureuses, par des offrandes, des prières, des largesses en fa-

les pauvres ; ils
 ar de même lor
 èbre par les re
 Indépendamme
 mahométans p
 ils croient mo
 ont encore de
 personnes recomm
 pour les de
 voués à une v
 leurs jours
 que des vert
 communs aux
 classes de la na
 religieux, les prin
 impies, ont do
 marques d'une con
 pénitens. L'histo
 amour. Ce héros
 qu'il marcha sur
 chad. Un hermite
 tion & le concours
 la curiosité de le
 dre dans son car
 linément à son in
 le, disait-il, de met
 tice ennemi des ho
 zélé du Courant
 Tome XXIX.

pauvres ; ils avaient pour maxime d'en ~~_____~~
 ar de même lorsqu'ils passaient dans une ville La Thracie
 èbre par les reliques de quelque saint.

Indépendamment de ce respect profond que
 mahométans portent à la mémoire de ceux
 ils croient morts dans un état de sainteté,
 ont encore des égards singuliers pour les
 sonnes recommandables par leur piété, sur-
 tout pour les derwichs & autres solitaires,
 voués à une vie retirée & contemplative,
 passent leurs jours dans l'austérité & dans la
 pratique des vertus morales. Ces sentimens
 sont communs aux souverains comme à toutes
 les classes de la nation. Les califes les moins
 religieux, les princes les plus dissolus & les
 plus impies, ont donné dans tous les siècles des
 marques d'une considération particulière pour
 les pénitens. L'histoire cite entr'autres le fameux
 Timour. Ce héros *Tatar*, le fléau de l'orient,
 lorsqu'il marcha sur *Herath*, l'an 782, passa par
Arachad. Un hermite attirait dans ce canton la dé-
 votion & le concours de tous le peuple. *Timour*
 fut la curiosité de le voir, & le fit prier de se
 rendre dans son camp. Le solitaire se refusa
 obstinément à son invitation. *Je me ferais scru-
 le*, disait-il, *de mettre le pied dans la tente d'un
 ennemi des hommes, d'un observateur si
 zélé du Courann & des préceptes du pro-*

La Thrace.

phète. Timour, étonné du caractère ferme & décidé de cet anachorète, prit le parti de l'aller voir : il se transporta à sa cellule, & ce fameux conquérant, ce prince si sévère & si impérieux, dont nul mortel ne pouvait soutenir les regards, fut si attendri à l'aspect de ce faible vieillard, si pénétré de ses vertus, qu'il ne put retenir ses larmes. Il reçut avec la plus grande docilité ses leçons & ses conseils ; écouta même avec une sorte de crainte les menaces qu'il fit au nom du ciel contre les princes méchans, inhumains, irréligieux, & ne le quitta qu'avec des transports d'admiration, en le comblant de présens & d'éloges.

Ces sentimens dominent presque toute l'Asie. De tout temps, les monarques, les ministres, les grands de l'état, en un mot tous les hommes, & les femmes même, ont été occupés & entretenus de ces prétendus saints, de l'espoir d'attirer sur elles & sur leur famille les bénignes influences de leurs vertus. Cette confiance, cette vénération s'étend jusqu'aux plus imbécilles & aux fous. On croit chez les Turcs & chez les Perses, que dans cet état d'impeccabilité l'âme de ces insensés est comblée des grâces du ciel, qu'elle jouit d'un commerce intime avec les puissances spirituelles, & que les vœux, comme plus agréables à dieu, sont plus

exaucés que ceux des autres hommes ; & c'est pourquoi les Turcs & les Perses, dès qu'ils sont malades, se rendent à l'apothéose de ces saints, & se font accompagner de plusieurs malheureux ; au lieu que les Européens, au lieu d'être emportés ou furieux, se contentent de tranquilles jouissances, & se promènent dans les rues & dans les maisons, entrent chez les particuliers, & même chez les ministres, & se font écouter avec la même attention que dans leur appartement. Le maître, qui les reçoit, écoute leurs prières, & leur fait donner quelques aumônes, & ils s'élevèrent au-dessus de ces regards, dans la vue du public & des particuliers, & sont respectés.

De la doctrine du

En lisant le coran, on voit que le même admet d'un côté l'existence de l'autre les principes de la morale ; mais la doctrine des docteurs musulmans est plus futur & spirituel, & plus éloignée du genre humain, mais plus destinée à mortels prédestinés.

exaucés que ceux du reste des mortels. Ces idées les rendent très-charitables envers ces ^{La Thrace.} malheureux; aussi n'enferme-t-on que les fous importés ou furieux; ceux qui restent calmes & tranquilles jouissent d'une liberté entière; ils se promènent dans les rues, visitent les maisons, entrent chez les principaux seigneurs, même chez les ministres d'état, pénètrent jusques dans leur appartement, se placent à côté du maître, qui se recommande toujours à leurs prières, & ne les renvoie jamais sans quelques aumônes. Tous, même ceux qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, ont pour eux des égards, dans la crainte de heurter aux yeux du public & des gens de leur maison des préjugés si respectés dans l'empire.

De la doctrine du fatalisme & de la prédestination.

En lisant le *courann* on y voit que l'islamisme admet d'un côté le libre arbitre, & de l'autre les principes d'un destin immuable; mais la doctrine de la prédestination chez les docteurs musulmans, ne regarde que l'état futur & spirituel, n'embrasse pas tout le genre humain, mais seulement une partie des mortels prédestinés, & n'a aucun rapport à

——— l'état moral, civil & politique; parce que dans
 La Thrace. les principes de cette religion, l'homme n'est
 jamais privé de son libre arbitre dans aucune
 de ses actions. Ce point si important se réduit
 donc à cette opinion, commune parmi les
 mouphtis & les gens de loi, que dans toutes
 les circonstances de la vie, & dans toutes les
 entreprises publiques & particulières, on doit
 d'abord implorer les lumières célestes, par
 l'intercession du prophète & de tous les saints
 du musulmanisme; ensuite réfléchir, délibérer,
 consulter ses propres lumières, en usage
 de tous les secours que peuvent suggérer
 la prudence, l'expérience & la raison. Ce n'est
 qu'après avoir employé ces moyens, que l'homme
 peut attribuer aux décrets éternels les évènements
 humains auxquels on doit alors se soumettre
 avec une résignation absolue.

Malgré ces sages explications des docteurs
 & les dispositions textuelles de la loi, qui restreint
 le dogme de la prédestination à la vie future,
 un préjugé, toujours dominant dans les esprits,
 en étend les influences jusqu'aux actions civiles
 & morales de l'homme. Presque toute la nation
 se tient au principe d'un destin immuable arrêté
 dans les décrets du ciel, & n'admet que faiblement
 l'exercice des effets du libre arbitre; le peuple, les

ants vulgaires par
 es eux-mêmes e
 es actions particul
 comme sur les op
 es du corps socia
 gardissement létha
 mane, & cette r
 elle elle supporte
 nemens fâcheux
 malheurs public
 é suprême de l'
 te & invisible qu
 les pas de chaq
 générale du corps p
 sources de la rais
 saines combinai
 opinion enchaîn
 me sur les mesuro
 s & les exemple
 venir les ravages f
 fléau presque con
 Le Musulman qui
 dre ou enlevée p
 ridu frappé de la
 ir au pied d'un r
 e, le malade vis
 spirique, le sujet e
 s le poids d'une

bits vulgaires parmi les grands, les monar-
 es eux-mêmes en sont imbus; il influe sur ^{La Thrase}
 les actions particulières de chaque individu,
 comme sur les opérations générales & publi-
 ques du corps social : de-là cette espèce d'en-
 gourdissement léthargique où vit la nation mu-
 sulmane, & cette résignation parfaite avec la-
 quelle elle supporte, sans trop d'examen, les
 inconvéniens fâcheux, les accidens particuliers,
 & les malheurs publics. Attribuant tout à la vo-
 lonté suprême de l'Eternel, à une main cé-
 leste & invisible qui dirige impérieusement,
 les pas de chaque mortel & la marche
 générale du corps politique, elle néglige les
 sources de la raison, de la prévoyance, &
 les saines combinaisons de l'esprit; cette fa-
 velle opinion enchaîne les bras du gouverne-
 ment sur les mesures que dicteraient le bon
 sens & les exemples des autres états, pour
 prévenir les ravages si fréquens des incendies,
 & le fléau presque continuel de la peste.
 Le Musulman qui voit sa fortune réduite en
 poudre ou enlevée par une main avide, l'in-
 dividu frappé de la contagion, le marin qui
 tombe au pied d'un rocher par l'inhabilité du
 vent, le malade victime de l'ignorance d'un
 médecin empirique, le sujet enfin qui se voit écrasé
 sous le poids d'une autorité arbitraire, tous

La Thrace.

se soumettent à leur malheureux sort avec une égale résignation; le moindre murmure est taxé d'irréligion, d'attentat, de doute criminel contre les décrets célestes. Ils regardent leur meurtrier, l'auteur de leur infortune, comme un instrument entre les mains de la Providence, qui exerce sur eux l'arrêt irrévocable de leur destinée; arrêt, disent-ils, écrit sur leur front dès avant leur naissance & dont l'évènement est par-là même au-dessus de toute sagesse & de toute prévoyance humaine. Ce fatalisme est consacré sous le nom de *takdir* ou *kiffeméth*; dans tous les évènements de la vie, heureux ou malheureux, ces mots sont toujours dans la bouche des Musulmans de toutes les classes & de toutes les conditions.

Cependant les influences de ce système de fatalisme sont plus ou moins puissantes sur l'état en général, selon le génie, les lumières & les préjugés plus ou moins dominans de l'esprit des monarques & des ministres qui sont à la tête de l'administration. Quelques-uns des califes & autres princes mahométans mirent au-dessus de ce préjugé, pour ne consulter que leurs lumières, conformément au dispositif de la loi; ces exemples, appuyés d'autres sur les vrais principes du *gouvernement*,

ont une arme puissante pour éclairer & entreprendre les esprits les faibles. Une grande partie des esprits qui désolent les Ottomans contre les ravages de la peste; les préparats à Constantinople, grandes villes de l'empire, pas des maisons, les sûrement de la capitale, mot, s'ils n'adoptent un civile & politique Européens, ce n'est qu'opposent; mais bien lesquels gémit la nation, à détruire, qu'on a à la main. Il ne faut pas croire que les Musulmans ne s'écartent de si opposé qu'ils s'entendent avec ce dogme, qui l'adoptent d'une manière pas de recourir à la science, pour trouver des remèdes à leurs maux, pour av

ont une arme puissante dans la main d'un sultan éclairé & entreprenant, pour détruire dans la Thrace les esprits les fausses opinions d'où dérivent la grande partie des maux physiques & politiques qui désolent constamment l'empire. Si les Ottomans ne se précautionnent pas contre les ravages affreux & presque perpétuels de la peste; s'ils n'établissent pas des quarantaines à Constantinople & dans les autres grandes villes de l'empire; s'ils ne construisent pas des maisons de pierre pour se garantir sûrement de la désolation des incendies; en un mot, s'ils n'adoptent pas, dans l'administration civile & politique, les sages maximes des Européens, ce n'est ni la religion, ni la loi qui s'y opposent; mais bien ces funestes préjugés sous lesquels gémit la nation entière, d'autant plus dangereux à détruire, qu'on peut les combattre le plus aisément à la main.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que les Musulmans ne s'écartent jamais de ce principe. Rien de si opposé que leur conduite journalière avec ce dogme du fatalisme; ceux même qui l'adoptent d'une manière absolue, ne laissent pas de recourir à toutes les sources de la science, de l'intrigue, de la prostitution, pour trouver du soulagement dans leurs maux, pour avancer leur fortune, se-

La Thrace. conder leurs vues ambitieuses : les califes & sultans qui ont fait mettre à mort tant de princes collatéraux, dans la seule vue, ou de prévenir des troubles ou d'assurer le trône à leurs propres enfans, n'ont assurément pas consulté les principes de la prédestination, en prononçant ces arrêts barbares.

Au reste, ces opinions ne captivent les esprits, au point d'y étouffer les saines lumières de la raison, que sous des princes efféminés ou imbécilles, & sous des visirs faibles & bornés. Le défaut de lumières, de nerf, de génie, si nécessaire pour bien gouverner & soutenir avec éclat le poids des affaires publiques, leur fait ordinairement attribuer à des arrêts du ciel le sort de l'état en général; qui n'est pas toujours l'effet de la conviction intime de la vérité du principe, mais bien celui d'une adroite politique. Ce système leur sert souvent de bouclier contre le mécontentement ou les fureurs du peuple dans les événements fâcheux qui naissent, & des vices de la constitution & des abus du gouvernement, du manque de prévoyance dans la marche même ordinaire des objets politiques; ainsi d'un côté ce préjugé, carressé par des esprits faibles & indolentes, qui l'envisagent comme un oreiller sur lequel ils posent la tête & s'

amment, sert de
ans des mains h
écuter, sans pla
es projets de la p
es grandes entrep
divers califes &
étians, secondés
qui se forment dans
armées, prouvent
Des esprits élevés
ient ordinairement
laisser enchaînés
opinions vulgaires,
aire, selon les cir
ut de moyens pro
prises, sur-tout l
bien de l'état &
Sous ce point de
es mêmes préjugés
ient, produisent s
ils donnent au cœur
efforts & à l'état
atiennent & relèvent
naturellement belliqueux
is l'état de ces con
publics entraînent o
un mot, c'est à
à la loi qui ord

& l'armement, sert de l'autre d'armes tranchantes
 dans des mains habiles & vigoureuses pour
 exécuter, sans plainte & sans murmure, tous
 les projets de la politique & de l'ambition :
 les grandes entreprises, les actions éclatantes
 de divers califes & de plusieurs princes mahométans,
 secondés par les hommes célèbres
 qui se forment dans leurs conseils & dans leurs
 armées, prouvent la vérité de cette assertion.
 Les esprits élevés, des génies supérieurs,
 ne partent ordinairement parti de tout, & loin de
 se laisser enchaîner par des préjugés ou des
 opinions vulgaires, ils s'en servent, au con-
 traire, selon les circonstances, comme d'au-
 tant de moyens propres à favoriser leurs en-
 treprises, sur-tout lorsqu'elles ont pour objet
 le bien de l'état & de l'intérêt public.

Sous ce point de vue on doit convenir que
 les mêmes préjugés, quelque funestes qu'ils
 soient, produisent souvent d'heureux effets ;
 ils donnent au cœur & à l'esprit de puissans
 efforts & à l'état de grands avantages. Ils
 soutiennent & relèvent la valeur de la nation,
 naturellement belliqueuse, & garantissent quel-
 quefois l'état de ces convulsions que les malheurs
 publics entraînent ordinairement après eux ;
 en un mot, c'est à cette opinion du fatalisme
 que la loi qui ordonne de marcher contre

les chrétiens, pour la défense & la propagation de l'islamisme, comme aux promesses que fait la religion de couronner du martyre ceux qui meurent les armes à la main, qu'on doit principalement attribuer ces exploits héroïques qui, en tant d'occasions, ont signalé le courage & l'intrépidité des nations Mahométanes, sur-tout des Arabes, des Tartares & des Ottomans.

Les temples des Musulmans, distingués entre eux par leurs noms, le sont encore par leur structure, leur étendue & les différentes prérogatives qui y sont attachées dans l'ordre religieux, civil & politique. Ils forment donc trois classes distinctes & séparées; les mosquées impériales, les mosquées ordinaires & les simples *messjids*.

Les mosquées impériales ne se trouvent que dans les grandes villes de la monarchie, telle que *Brouffe*, *Andrinople*, *le Caire*, *Damas*, *Constantinople*, &c.

Ces édifices sont de la plus grande magnificence. Comme ils s'élèvent tous au milieu d'un vaste parvis, ils se déploient dans toute leur étendue aux yeux du spectateur; assis d'ailleurs sur les parties les plus élevées de Constantinople, ils ajoutent beaucoup à ce que cette ville immense offre d'imposant par sa seule

ation. Les dômes
ers de plomb, c
ifices publics.

Toutes ces mosqu
célébrer l'office
deux fêtes du
achés à leur servi
mes prérogatives.

mes, & tour à tour
edis à chacune d
iver ils donnent so
ophie, comme ét
ique Mahomet sec
glise en mosquée
es drapeaux sur les
de l'orient; elle
mosquée cathédra
de l'empire ottoman

Les mosquées ord
onstruits par la pure
achas, des seigneu
particuliers; quelq
ondation des *validé*

de deux cents de c
ndre dans Constanti
re, dans la plus
se d'ébène qui pa
e servit un frère de S

ation. Les dômes & les toits en sont cou-
 vers de plomb, comme le sérail & tous les
 édifices publics. La Thrace.

Toutes ces mosquées ont également le droit
 de célébrer l'office solennel des vendredis &
 de deux fêtes du beyram, & les ministres
 attachés à leur service sont distingués par cer-
 taines prérogatives. Les sultans y ont leurs tri-
 bunes, & tour à tour ils se rendent les ven-
 dredis à chacune de ces mosquées; mais en
 général ils donnent souvent la préférence à Ste-
 phanie, comme étant plus près du sérail. On
 dit que Mahomet second convertit cette superbe
 église en mosquée le jour même qu'il arbora
 ses drapeaux sur les murs de l'ancienne capi-
 tale de l'orient; elle fait depuis cette époque
 la mosquée cathédrale ou la première chaire
 de l'empire ottoman.

Les mosquées ordinaires sont des temples
 construits par la pure libéralité des visirs, des
 pachas, des seigneurs de la cour ou de riches
 particuliers; quelques-uns même sont de la
 fondation des *validé julianes*: on compte plus
 de deux cents de ces mosquées du second
 ordre dans Constantinople. On conserve en-
 core, dans la plus ancienne de toutes, un
 vase d'ébène qui passe pour être celui dont
 se servit un frère de Soliman I^{er}. dans ses expé-

La Thrace. ditions militaires; les ministres du temple font accroire au vulgaire que l'eau que l'on y boit a le goût du lait, & la vertu de procurer aux femmes une heureuse délivrance.

Les *messjids* sont les temples les moins considérables; on peut les regarder comme des chapelles publiques. On en compte environ trois cents dans les faubourgs de Constantinople; il n'en existe point d'autres dans les bourgs, les villages & les campagnes. On n'y célèbre jamais l'office public des vendredis & des deux fêtes de beyram.

Tels sont les caractères principaux qui distinguent entr'eux les temples de l'islamisme. On peut y ajouter encore le nombre des minarets qui les décorent. Les *messjids* n'en ont jamais qu'un, tandis que les mosquées impériales & les principales de celles du second ordre, ont deux, quatre, & quelques-unes même jusqu'à six de ces flèches, dont la plupart se terminent par un croissant de cuivre ou de bronze doré.

Rien n'égale le respect des musulmans pour ces édifices sacrés. Ce sentiment les engage à ne pas y faire légèrement des réparations; ils ne les ordonnent que lorsqu'elles sont absolument nécessaires; il faut qu'un temple menace évidem-

ent ruine, pour être & de le réédifier. En général tous pendant le jour. Quoique l'entrée aux non-musulmans n'ose y paraître, les *caïfms* qui en ont les étrennes proposent à ceux qui s'y présentent de témoigner leur reconnaissance; elle est établie ou par la prière impérieusement faite & absolue à l'égard de la nation dominante comme les étrangers ne sont, mais jamais peuples obligés, ainsi que les autres de leur offrir leurs souliers à double double chauffure sur le tapis de la mosquée. Les solliciteurs ordinaires de la Porte, au moyen de la prière avec plus de liberté.

Les temples que l'on appelle publics, & principales, sont ordinaires, sont ordinaires,

ent ruine , pour qu'on ait la liberté de l'a-
re & de le réédifier.

La Thrace.

En général tous ces temples sont ouverts
pendant le jour: Quoique la loi n'en défende
l'entrée aux non mahométans , personne
n'ose y pénétrer que sous l'escorte
des *caïms* qui en ont la garde , & qui exigent
des étrennes proportionnées à la condition
de ceux qui s'y présentent; les regnicoles tri-
butaires ne témoignent presque jamais cette
liberté; elle est émouffée chez eux par la
crainte ou par la prudence , sentimens que
l'impérieusement l'état de sujétion perpé-
tuelle & absolue à laquelle ils sont réduits
tient la nation dominante. Les Européens
comme les étrangers y pénètrent plus aisé-
ment, mais jamais pendant l'office; ils sont
même obligés, ainsi que les musulmans, de
laisser leurs souliers à la porte ou de prendre
des doubles chaufures pour ne pas souiller
les tapis de la mosquée. Les ministres étran-
gers sollicitent ordinairement un *firmann* de
la Porte, au moyen duquel ils voient & visi-
tent avec plus de liberté les mosquées prin-
cipales.

Les temples que l'islamisme consacre au
service public, & principalement les mosquées
impériales, sont ordinairement environnés de

~~La Thrace.~~ divers édifices dont la fondation a pour objet l'instruction de la jeunesse, le soulagement des pauvres, & en général l'utilité publique. On voit dans ces villes des hôpitaux, des collèges, des bibliothèques & des chapelles sépulcrales où reposent les cendres des empereurs, des valides, des eunuques, & de tous les princes & princesses du sang.

Les *imareths* sont des hôtelleries où les enfans des écoles & les étudiants des collèges vont prendre leur nourriture. On y distribue aussi des vivres à un certain nombre de malheureux; les imarets seuls de Constantinople nourrissent tous les jours plus de trente mille personnes.

La plupart des mosquées ont des hôpitaux pour les malades. On ne doit pas cependant s'imaginer que ces hospices soient entretenus sur le pied de ceux des grandes villes de l'Europe. Si leur établissement fait l'éloge du courage & des sentimens de la nation entière, le régime qui s'y observe ne fait guère honneur à sa civilisation, très-éloignée encore de celle des Européens. Ces hôpitaux ne sont que des asiles très-impars pour les personnes qui gémissent sous le poids de la misère & des infirmités.

est-là que s'exercent les préjugés qui ont été destinés.

Les écoles publiques sont divisées en écoles de lecture & à écrire, de grammaire & les premières; chaque école a ses étudiants, qui sont admis à la mosquée.

Le nombre des écoles dans toutes les villes principales ont été deux, trois ou quatre.

On s'y font avec beaucoup de méthode: elles se partagent en trois branches: la grammaire, la morale, la science.

On y fait aussi le lieu de rhétorique, de philosophie, la jurisprudence, les mathématiques & les sciences.

Dans quelques-unes des villes on étudie en commun, dans d'autres chacun fait ses études séparément.

On étudie de la langue arabe, de la langue persane, de quelques-uns de ses principes.

On a des auteurs classés par ordre de mérite, des langues & pénitentes.

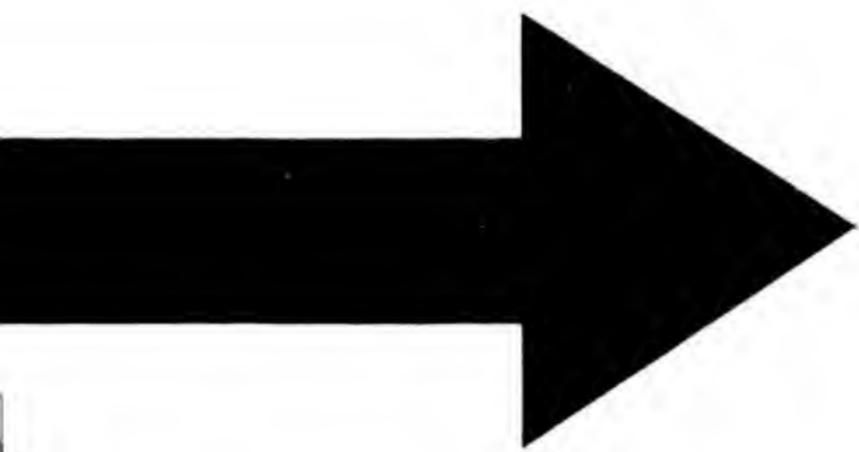
est-là que s'exercent plus qu'ailleurs les préjugés qui résultent du dogme de la La Thrace rédestination.

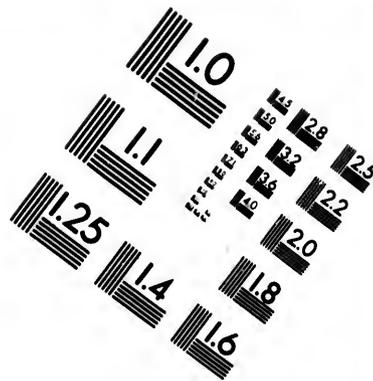
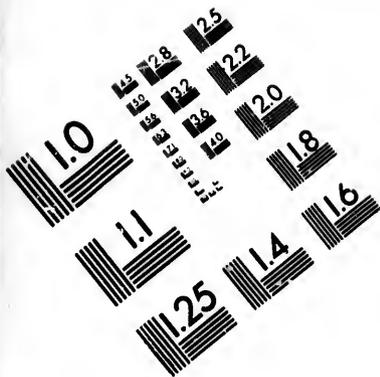
Les écoles publiques sont ouvertes à tous les enfans des familles indigentes. On leur apprend à lire & à écrire, on leur enseigne aussi la religion & les premiers élémens de la langue arabe; chaque école à un certain nombre d'étudiants, qui sont logés & nourris aux dépens de la mosquée.

Le nombre des collèges est considérable : quelque dans toutes les grandes villes, les mosquées principales ont chacune le leur, plusieurs en ont deux, trois ou même quatre. Les études s'y font avec beaucoup d'ordre & de méthode : elles se partagent en dix classes, savoir : la grammaire, la syntaxe, la logique, la morale, la science des allégories, qui tient lieu de rhétorique, la théologie, la philosophie, la jurisprudence, le *courann* & ses commentaires & les lois orales du prophète.

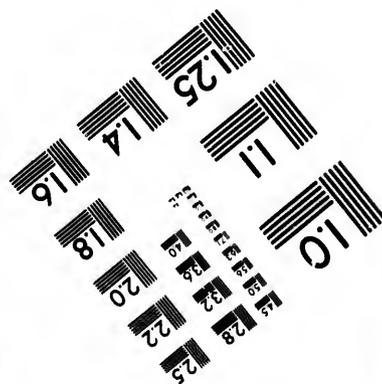
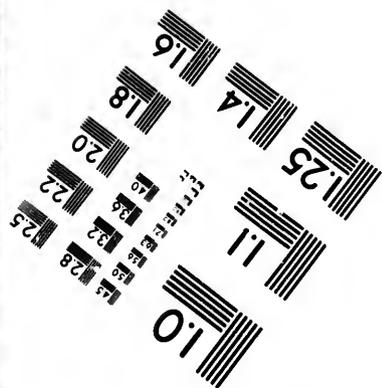
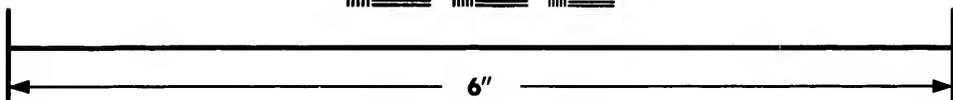
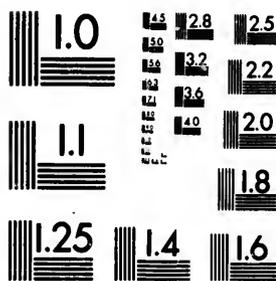
Dans quelques-uns de ces collèges les étudiants étudient en commun, dans les autres chacun fait ses études en particulier. La vaste étendue de la langue arabe, la complication de quelques-uns de ses principes, & la multiplicité des auteurs classiques rendent toutes ces études longues & pénibles. On fait que le turc,







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

La Thrace. le persan & l'arabe sont les seuls langues con-
nues des ottomans; le turc primitif peu riche
& peu harmonieux, est l'idiôme du peuple; le
persan, dont la prononciation est très-douce
n'est cultivé que par ceux qui ont du goût pour
la poésie. Rien n'approche de la richesse & de
la majesté de la langue arabe, malgré les son-
âpres qui résultent de quelques lettres gut-
turales.

Il est peu d'élèves qui étudient la métaphy-
sique, la géographie, les mathématiques, la
politique & les principes du gouvernement. Ces
sciences languissent chez eux, parce que l'éta-
blissement ne s'en occupe pas d'une manière sérieuse,
que sur ces objets importans, il y a une insou-
ciance presque universelle dans la nation. Le
despotisme, principe de tous les malheurs,
dont ce vaste empire est affligé, frappe de sté-
rilité tous les esprits, & suspend chez les sou-
verains, comme chez les sujets, tout progrès
dans les arts & dans les sciences. De cette prin-
cipale cause dérive une infinité d'autres qui
concourent aux mêmes effets : les préjugés popu-
laires, ou pour mieux dire, le respect super-
stitieux de la nation pour ses anciens usages,
le défaut de communication intime avec les
européens, les progrès lents de l'imprimerie,
la prévention contre les langues étrangères, la né-
gligence

négligence à faire t
l'Europe chrétien
sors de l'empire,
retenir de ministre
étrangères, enfin,
naturellement sur
l'importance échap
ces notions imparf
La plupart des
principales même c
élevées dans les
des bibliothèques
aujourd'hui trente-
Constantinople. Ces
de goût que d'
tables contiennen
volumes, & le
manuscrits de c
liés en
Les Mahométans
lière de coter, de
volumes; chaque volu
aussi de marq
cassière & des vers.
lettres sur la tranc
étui. On les ran
des espèces d'ar

gérance à faire traduire les bons ouvrages de l'Europe chrétienne, la répugnance à voyager dans les provinces de l'empire, le système de ne jamais entretenir de ministres publics chez les puissances étrangères, enfin, la faible sensation que font naturellement sur les esprits des objets dont l'importance échappe à ceux qui n'en ont que des notions imparfaites.

La plupart des mosquées impériales & les principales même de celles que des particuliers ont élevées dans les grandes villes de l'empire. ont des bibliothèques publiques. Il en existe aujourd'hui trente-cinq dans la seule ville de Constantinople. Ces édifices sont bâtis avec beaucoup de goût que d'élégance; les moins considérables contiennent mille ou deux mille cinq cents volumes, & les autres jusqu'à cinq mille, tous manuscrits de différens formats, & proprement reliés en maroquin rouge, vert ou noir. Les Mahométans ont une manière particulière de coter, de ranger & de conserver les livres; chaque volume est renfermé dans un étui, aussi de maroquin, qui le garantit de la poussière & des vers. Le titre est tracé en grosses lettres sur la tranche du livre & sur celle de l'étui. On les range les uns sur les autres dans des espèces d'armoires, garnies de glaces

ou de treillage, & placées le long du mur, dans les quatre coins du bâtiment.

Excepté les mardis & les vendredis, ces bibliothèques restent ouvertes dans toutes les saisons de l'année. Elles sont confiées chacune à la garde & aux soins de trois ou quatre bibliothécaires, qui y passent la journée, & qui ne se croient avec la plus grande honnêteté tous ceux qui s'y présentent; chacun est le maître de parcourir l'ouvrage qu'il veut, d'en faire des extraits, même de le transcrire en entier, mais travaillant toujours dans la bibliothèque; les réglemens de ces fondations ne permettant point de prêter aucun livre.

On sent que la plus grande partie de ces ouvrages ne peuvent être qu'analogues aux usages & aux connaissances actuelles de la nation; il n'y est donc question que du *coran*, de ses commentaires, des lois orales du prophète, de la jurisprudence, de la philosophie de la métaphysique, de la médecine, de la morale & de l'histoire. Chaque bibliothèque a un catalogue exact, & tous les livres orientaux & tous les ouvrages connus dans les trois langues du pays, sont recueillis dans un état général où l'on trouve le titre & le sujet de chaque ouvrage.

Les manuscrits les plus estimés dans les

gens genres d'ouvrages, sont en plusieurs endroits de la ville. Les uns sont écrits avec un beau velin, & sont entourés de toutes les sections de la ville. Ce luxe ajoute à la beauté du caractère de chaque ouvrage. L'honneur de ces bibliothèques est confié à un homme de lettres, qui a sous sa main les livres, la lègue à la bibliothèque publique, & à la satisfaction des musulmans qui en ont besoin. La collection des livres est particulière des sultans, & les bibliothèques assez nombreuses pour du sérail. Ce sont les plus de la ville, & suffisent tous les jours pour les acquisitions, soit par le roi, soit par les officiers particuliers, & par les confiscations des officiers particuliers, on trouve

rens genres de littérature, sont ordinaire-
 ment en plusieurs exemplaires, mais princi- La Thrace;
 lement le *courann* & les livres canoniques.
 Ils sont écrits avec le plus grand soin, sur le
 plus beau velin : les lignes de chaque page
 avec un entourage d'or, & tous les chapitres,
 toutes les sections en grosses lettres également
 dor. Ce luxe ajoute beaucoup à la valeur de
 ces ouvrages, dont le prix est en raison de la
 beauté du caractère. La masse de ces volumes
 augmente chaque jour dans les différentes bi-
 bliothèques. L'homme de loi, l'homme d'état,
 l'homme de lettres qui possède une collection
 de livres, la lègue en entier ou en partie à une
 bibliothèque publique, pour attirer sur son tom-
 beau les vœux & les bénédictions de tous les
 musulmans qui en feront usage.

La collection des livres manuscrits à l'usage
 particulier des sultans, forme aujourd'hui deux
 bibliothèques assez considérables dans l'inté-
 rieur du sérail. Ces deux bibliothèques qui
 renferment plus de quinze mille volumes,
 se renouvellent tous les jours, soit par de nouvelles
 acquisitions, soit par les présens de ce genre
 que font au monarque les grands de l'état, soit
 par les confiscations que l'on exerce sur les
 biens des officiers publics, dans le mobilier
 desquels, on trouve un certain nombre de li-

La Thrace. vres. Le commerce de ces manuscrits fait subsister une infinité de commis, sans cesse occupés à les transcrire, & un grand nombre de libraires. C'est la crainte de réduire à la mendicité une foule de copistes, qui a le plus contribué à retarder chez les ottomans l'établissement de l'imprimerie.

L'usage de la presse n'a été introduit à Constantinople, que sous le règne d'*Achmet III*, par les soins éclairés du grand-visir & du moufti qui étaient alors en place. Connaissant l'empire des préjugés, ils ne négligèrent aucune des formalités légales pour faire réussir cette innovation, prévenir les murmures du peuple, & rendre cet établissement aussi solide qu'avantageux. Le préambule de l'édit qui permettait, parle d'abord des avantages inappréciables de l'écriture, c'est par son moyen y est-il dit, que l'on conserve d'un côté les principes de la loi & de la doctrine, ainsi que les reglemens de l'état & de la nation, & que de l'autre on instruit les peuples, l'on propage & l'on perpétue les lettres & les sciences, en les transmettant d'une génération à une autre. Sa hauteſſe ayant pris en considération tous les avantages de l'imprimerie détaillés dans l'édit, autorise les entrepreneurs à en établir une, & a donner au public tous les ouvrages qui tra-

gent de la philosophie, de l'astronomie, de toute autre science, & de tous les livres canoniques. Illicitait de ce que l'empereur avait été régnant un règne glorieux, & avait cumulé sur son trône les bénédictions de ses sujets & les vœux des siècles à venir.

L'imprimerie fut établie à Constantinople, & malgré toute l'opposition qui se fit, elle a subsisté jusqu'à aujourd'hui. C'est à la vérité un très-grand avantage. Mais la mort de l'empereur a vu l'empire se démembrer & abandonner à l'ennemi, & l'imprimerie a été supprimée. Elle n'est revenue qu'au commencement de ce siècle, par le nouveau directeur de l'imprimerie. Depuis ce jour la suite de son établissement est redevable à la sagesse des dernières du grand-visir, qui deux ans après fut nommé ministre. Ce ministre, qui s'était élevé à la première dignité par son mérite, a fait presque tous les

cent de la philosophie, de la médecine, de La Thrace
 l'astronomie, de la géographie, de l'histoire,
 & de toute autre science quelconque, excepté
 les livres canoniques; enfin, sa hauteſſe ſe fé-
 licitait de ce qu'un établifſement de cette na-
 ture avait été réſervé par la providence à ſon
 règne glorieux, & qu'elle ne doutait pas d'ac-
 cumuler ſur ſon auguſte perſonne les bénédic-
 tions de ſes ſujets & de tous les muſulmans des
 ſiècles à venir.

L'imprimerie travailla pendant dix-huit ans,
 & malgré toute l'activité de ſon fondateur, ne
 produiſit aujour que quinze ouvrages, dont on tira
 à la vérité un très-grand nombre d'exemplaires.
 Mais la mort de ſon auteur, en 1746, fit ou-
 blier & abandonner cet établifſement, de forte
 que l'imprimerie reſta dans une entière inac-
 tion juſqu'au préſent règne. Il y a quelques
 années qu'on en a accordé le privilège à un
 nouveau directeur, & qui travaille à mettre
 au jour la ſuite de l'hiſtoire Ottomane. La na-
 tion eſt redevable de ce bienfait au zèle & aux
 lumières du grand-viſir *Hamid Khulil paſcha*,
 qui deux ans après eût le ſort le plus déplora-
 ble. Ce miniſtre, doué de qualités éminentes,
 ſe ſ'était élevé à la première dignité de l'em-
 pire que par ſon mérite & ſes talens; dépouillé
 de preſque tous les préjugés de ſa nation, il

se sentait mieux que personne la nécessité d'une réforme générale, & s'en occupait sérieusement. Il est à présumer que s'il eût été secondé par la fortune; ou que s'il n'eût pas précipité l'exécution de son plan, il eût donné au moins le premier mouvement aux réformes qu'il méditait profondément lorsqu'il n'était encore que dans les grades subalternes du ministère.

La nation musulmane a un respect profond pour les choses qui ont appartenu au prophète, & dont la plupart se conservent au sérail comme autant de reliques précieuses. Ce sont :

1°. L'oriflamme sacrée, on la regarde comme le premier des drapeaux de Mahomet; il en avait plusieurs, dont les uns étaient blancs & les autres noirs. Le principal de ces derniers était de simple camelot, & avait servi de portière à la chambre d'*Aïsché* sa femme.

Cette oriflamme est couverte d'un autre drapeau dont se servait particulièrement le calife *Omar*, & de quarante enveloppes de taffetas le tout dans un fourreau de drap vert. Au milieu de ces enveloppes sont remfermés un petit livre du *dcourann*, écrit, à ce que l'on croit de la main d'*Omar*, & une clef d'argent du sanctuaire *Kéabé*, la même qui lui fut présentée

par le schérif
hommage & de
de douze pie
pommeau d'ar
tient un autre l
du calife *O*
omas, dont le pa
à la Mecque,
clerins, & avec le
Sous le règne d
omme fut reçue d
les grandes cérém
ne la déploie d
rand-visir conduit
de les ennemis de
te est spécialement
iflamme, on la
èce de support d'
terre, & qui est g
argent, dans lesqu
campagne, lorsqu
d'hiver, on a or
er de sa lance, &
it au sérail, dans
t. On y procède c
cérémonies, on
de parfums
is qui se renouvel

par le schérif de le Mecque, en signe de respect & de soumission. Cet étendard, La Thrace.
 long de douze pieds, est surmonté d'une espèce de pommeau d'argent, en forme carrée, qui contient un autre livre du *courann*, écrit de la main du calife *Osman*. Il fût d'abord déposé à *Stamboul*, dont le pascha le faisait porter tous les ans à la Mecque, à la tête de tout le corps des *chevaliers*, & avec le plus pompeux appareil.

Sous le règne de Mourad III, cette oriflamme fut reçue & déposée au sérail avec les plus grandes cérémonies. Depuis cette époque on ne la déploie que lorsque le sultan ou le grand-visir conduit en personne les armées contre les ennemis de l'état : alors une superbe tente est spécialement destinée à recevoir cette oriflamme, on la dresse toujours sur une espèce de support d'ébène qu'on enfonce dans la terre, & qui est garni de cercles & d'anneaux d'argent, dans lesquels on la pose. A la fin de la campagne, lorsque l'armée entre en quartier d'hiver, on a ordinairement soin de la détacher de sa lance, & de l'enfermer, comme on fait au sérail, dans une caisse richement décorée. On y procède chaque fois avec beaucoup de cérémonies, on y fait des prières, on y répand des parfums de bois d'aloès & d'ambre rouge qui se renouvellent tous les jours.

La Thrace. Comme cet étendard n'est exposé aux regards du public qu'en temps de guerre, les esprits s'enflamment à son aspect : la vénération se change alors en enthousiasme ; on voit des *émirs* de tout état & de toute condition, des *derwischs* de tout les ordres, une foule de simples citoyens marcher à la guerre en qualité de volontaires.

Le fanatisme de la nation pour cette orfèdre flamme a plus d'une fois opéré des prodiges de valeur dans les armées ottomanes. En temps de paix elle est gardée religieusement au sérail dans une espèce de chapelle, où se conservent en même temps les autres reliques du prophète.

2°. La robe sacrée. — C'est un habit de camelot noir que portait Mahomet, & dont-il se revêtit de sa main, l'an 9 de l'hégire, le fameux poète *Zehhir*, en récompense d'un poème sublime, où l'auteur chantait, avec les miséricordes de l'éternel, la grandeur & la gloire immortelle du prophète.

Cette robe est enveloppée de quarante faces de tous des étoffes les plus riches. On la découvre une fois l'an, le 15 de *Ramafann*; cette cérémonie se célèbre avec autant d'appareil que de piété. Le sultan s'y rend en pompe, suivi de tous les officiers de sa maison. On développe la robe

faisant les plus
baïse le premier
s'ôte ensuite debo
ne fait toute l'aff
& son grade.
complir ce jour-là
actions de sa cha
sérique, & à mes
avec un mouchoir
s'ôte à la même
place un officier d
choirs.

3°. Les dents sacrées
de dents que le pr
de *Uhud*; l'un
autre dans la chap
où on l'expose
la nuit du 27 du Ra
au sérail des v
offiers que l'on croit
du prophète, entre
dans toutes les

On peut encore
voile qui couvre
Médine & celui du
votion des Maho
borne simpleme
age qu'on leur r

faisant les plus ferventes prières; le sultan —————
 baise le premier avec un respect profond. Il La Thraee.
 s'écroule ensuite debout au même acte de dévotion
 et fait toute l'assemblée, chacun selon son
 rang & son grade. Le porte glaive du sultan
 accomplit ce jour-là l'une des plus importantes
 fonctions de sa charge; il se tient à côté de la
 sultane, & à mesure qu'on baise, il l'effuye
 avec un mouchoir de mouffeline qu'il présente
 ensuite à la même personne; auprès de lui se
 tient un officier chargé de tous ces mou-
 choirs.

3. Les dents sacrées. — Ce sont deux des qua-
 tre dents que le prophète perdit dans la jour-
 née de *Uhud*; l'une est gardée au sérail, &
 se trouve dans la chapelle sépulcrale de Mahomet
 à Médine, où on l'expose à la vénération du public,
 le jour du 27 du *Ramasann*; on conserve en-
 core au sérail des vases, des armes & autres
 effets que l'on croit également avoir appartenu
 au prophète, entre autres un arc dont il s'ar-
 ma dans toutes ses expéditions guerrières.

On peut encore ranger parmi ces reliques,
 la voile qui couvre le sépulcre du prophète à
 Médine & celui du kéabé de la Mecque. La
 dévotion des Mahométans pour leurs reliques
 se borne simplement à les honorer. L'hon-
 nage qu'on leur rend se rend tout entier au

La Thrace. créateur; on ne leur attribue aucune qualité propre, aucune vertu miraculeuse: tout rapporté à dieu comme la source des graces célestes & le seul dispensateur de tout bien. d'après cette opinion, qui est conforme aux vrais principes de l'islamisme, ils ne se permettent jamais aucune acte de latricie envers les reliques des saints; s'ils les invoquent, ce n'est jamais qu'en qualité d'intercesseurs auprès de dieu & lorsqu'ils adressent leurs prières à Mahomet lui-même, ce n'est non plus qu'à ce titre comme étant le saint par excellence, le dernier & le coryphée des prophètes.

Itinéraire du voyage de l'Égypte méridionale de l'embouchure jusqu'à Constantinople

RIEN n'est plus intéressant que la connaissance des mœurs & des usages de cette région, leurs mœurs & leurs usages, la forme de leur gouvernement, les arts & les métiers dignes de l'attention de la curiosité de l'étranger. Cette nation est confidamment représentée sur la carte, elle tient au système de son gouvernement plus aussi elle méritait de ses voisins, & elle se lie avec elle par les avantages du commerce.

LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES DU LEVANT.

CHAPITRE PREMIER.

Résumé du voyage de Tournefort sur les côtes méridionales de la mer Noire, depuis son embouchure jusqu'à Sinope, & son retour à Constantinople à travers l'Anatolie.

RIEN n'est plus intéressant en général que la connaissance des nations : leur histoire, leur La Thrace. religion, leurs mœurs, leurs usages, l'esprit de la forme de leur gouvernement, sont des objets dignes de l'attention des hommes d'état & de la curiosité des philosophes. Mais plus une nation est considérable par elle-même, plus elle figure sur la scène du monde, plus elle tient au système politique des empires, plus aussi elle mérite d'être connue, surtout de ses voisins, & des peuples qui sont en contact avec elle par les intérêts de la politique & du commerce.

La Thrace.

On admire avec raison les progrès rapides de l'Europe dans toutes les parties des sciences, elle a répandu la lumière sur les âges les plus reculés de l'antiquité ; dissipé les ténèbres qui couvraient le berceau des anciens peuples ; dévoilé tous les rapports de ceux qui les ont remplacés ; & cependant son flambeau n'est encore jeté qu'une faible lueur sur une nation qui, née en 1219 aux bords de la mer Adriatique, domine depuis trois siècles & de plus sur la plus belle contrée de l'Europe, & dont les armes ont été souvent la terreur des nations les plus puissantes.

Dans ce siècle éclairé, à peine connaît-on pour ainsi dire, l'étendue & la position géographique de l'empire ottoman ; on ne s'est jamais arrêté que sur les dehors de ce grand colosse. L'illusion & l'erreur qui résultent de ces aperçus lointains, superficiels & fugitifs, n'ont présenté que des fantômes aux regards de la plupart des écrivains ; & ces fantômes pris & donnés pour des réalités, en ont imposé à l'Europe entière sur les usages, les mœurs, le culte & les lois des Ottomans.

Il est, à la vérité, difficile de percer les nuages épais qui enveloppent cette nation peu communicative ; des préjugés religieux élevés entr'elle & les autres peuples de l'Europe

barrière que c
es, morales &
encore. Pour s
avoir séjourné
beaucoup a
Méditer à fond le
eurs, interroge
notions prélimi
sur les préjugés
s, qui règnent
curer des conna
entretenir des lia
mages les plus im
l'état ; sans cela
venir jamais à l
peuple & de son
Les voyageurs, de
matériaux de ce
personne les moyen
de remplir la
sée.

Quoi qu'en aien
voire n'a rien de n
m: les vents n'y
nie, & les orages
pens que sur les a
er ces exagération
tout au chagrin

barrière que des causes naturelles, physi-
 ques, morales & politiques, viennent forti-
 fier encore. Pour s'en faire une idée juste, il
 faut avoir séjourné sur les lieux mêmes; il faut
 beaucoup avec les naturels du pays,
 pénétrer à fond leur langue, compulsé leurs
 usages, interroger leurs monumens, avoir
 des notions préliminaires sur le génie national
 sur les préjugés, soit religieux, soit popu-
 laires, qui règnent dans l'empire. Il faut se
 procurer des connaissances parmi les grands,
 entretenir des liaisons suivies avec les per-
 sonnages les plus importans de tous les ordres
 de l'état; sans cela on se flatterait en vain de
 parvenir jamais à la connaissance parfaite de
 son peuple & de son gouvernement.

Les voyageurs, dont les ouvrages ont fourni
 les matériaux de cet abrégé, ont eu plus que
 personne les moyens de vaincre ces difficultés
 de remplir la tâche qu'ils s'étaient im-
 posée.

Quoi qu'en aient dit les anciens, la mer
 noire n'a rien de noir, pour ainsi dire que le
 ciel: les vents n'y soufflent pas avec plus de
 violence, & les orages n'y sont guères plus fré-
 quens que sur les autres mers. Il faut pardon-
 ner ces exagérations aux poètes anciens, &
 surtout au chagrin d'Ovide: ce qu'il y a de

La Thrace;

La Thrace. fâcheux pour ceux qui naviguent sur la mer Noire, c'est qu'elle a peu de bons ports & que la plupart de ses rades sont découvertes.

Tout ce qu'on a dit de cette mer depuis le temps d'Homère jusqu'à présent, & tout ce que les Turcs en pensent, eux qui n'ont fait que traduire le nom de la mer Noire en leur langue, tout cela, dis-je, ne nous fit pas lancer un moment à entreprendre le voyage, mais il faut avouer que ce ne fut qu'à condition que nous le ferions sur un caïque, & non pas sur une saïque. Les caïques qui vont sur cette mer, sont des felouques à quatre rames qui se retirent tous les soirs à terre, & qui se remettent en mer que dans le calme, avec un bon vent, à la faveur duquel on emploie une voile quarrée, animée par les zéphirs, & qu'on baisse bien sagement lorsqu'ils cessent de souffler.

Le départ de *Numan Cuperli*, pacha à trois queues qui venait d'être nommé gouverneur d'*Erzeron*, nous parut une de ces occasions favorables que nous ne devons pas laisser échapper. M. l'ambassadeur eut la bonté de nous présenter à lui : il nous fit assurer de sa protection, en considération de l'empereur des Français, dont il ne cessait, disait-il, d'admirer la prévoyance, jusqu'à envoyer

personnes capables de produire dans la mer Noire, & de prendre sur les côtes pour la conservation de Notre équipage, & que toute route dû être faite par les grands voyageurs, & non seulement se choisir les plus claires.

Nous prîmes congé le 15 avril, & couchâmes à *Maï*, sur le canal de *Maheme*, & le lendemain nous partîmes pour *Erzeron*.

Le lendemain nous partîmes : ce sont de très belles galères par leur verdure, & beaucoup d'appareils, & de gens en soient beaucoup de dépense.

Le pacha parut avec nous sur ses caïques ou felouques, & nous avait mis une partie de son équipage à nous servir, & avait pris les devants pour aller attendre à Trébizonde, & était si bien servi de dames, & de filles, & de blouses de bois, qu'il nous fit respirer. Notre

personnes capables de découvrir ce que la ~~nature~~ produit dans chaque pays, & pour ap- ^{La Thrace,}
prendre sur les lieux l'usage qu'on en fait
pour la conservation de la santé.

Notre équipage fut bientôt dressé, quoique
la route dût être fort longue; car, dans les
plus grands voyages, je crois qu'il ne faut
solument se charger que des choses né-
cessaires.

Nous prîmes congé de M. l'ambassadeur le
15 avril, & couchâmes le même jour à Or-
ont, sur le canal de la mer Noire, dans le
palais de *Mahemet Bey*, page du grand-
seigneur.

Le lendemain nous en reconnûmes les en-
vironnes: ce sont de petites collines fort agréa-
bles par leur verdure. Cette maison n'a pas
beaucoup d'apparence, quoique les appartem-
ens en soient beaux & qu'on y ait fait beau-
coup de dépense.

Le pacha parut enfin le 16 avril, avec huit
cavalcades de nos câiques ou felouques sur lesquelles on
avait mis une partie de sa maison; le reste
avait pris les devans sur les câiques; il allait
attendre à Trébizonde. La felouque où étaient
les dames, était si couverte & si garnie de
tapisseries de bois, qu'elles avaient de la peine
à respirer. Notre felouque était le neuvième

bâtiment de cette petite flotte, & en forme
 La Thrace. l'arrière-garde. Soit que les Turcs n'aime
 pas trop à se mêler avec les chrétiens, ou qu
 l'on crut que ce serait manquer de respect
 pacha si nous nous rangions sur la même ligne
 que les caïques de sa maison, son intendant
 avait ordonné qu'on laisserait une certaine di
 stance entre notre felouque & les autres. J'e
 beau dire à nos matelots d'avancer, ils n'e
 vaient garde de s'approcher ni de débarquer
 avant leurs camarades. Je voulus un jour
 trouver à redire de ce qu'on avait renvoyé
 notre felouque quelques moutons qui emb
 raffaient la cuisine du pacha; mais je per
 le parti de me taire quand j'entendis qu'
 commençait à nous traiter de chiens & d'indig
 èdes.

Nous nous rangeâmes donc à la queue de
 la flotte, & nous passâmes les premiers châteaux
 à force de rames, car il ne faisait point de
 vent. Nous eûmes le plaisir d'entrer dans le
 golfe de la mer Noire avec la plus grande tranquillité
 du monde; nous relachâmes sur les quatre
 heures à l'entrée de la rivière de Riva, à
 dix milles d'Orta. On campa le long de l'eau
 dans des prairies assez marécageuses; & comme
 nous étions un peu instruits des manières du
 pays, nous faisons dresser notre tente assés
 loin

de celle des
 er notre respect
 liberté qu'ils po
 vers ablutions. A
 bariets de toile,
 et de place qu'il
 son aise. La tent
 te & sur la crou
 les bois éclaircis;
 en était pas loin
 willons entourés
 les se promenaie
 eur d'une grande
 teinte en vert &
 confiée à des eunu
 ne déplaiaient extr
 es grimaces horrib
 une manière affret
 sortais de l'encein
 le pacha qui était
 eux.

On fait retirer
 rondo lorsque les f
 ent mettre pied à
 e cachent après av
 eur servent de par
 endroits où les caïq
 jusqu'au sable, on

de celle des musulmans, pour leur marquer notre respect, & pour leur laisser toute liberté qu'ils pouvaient souhaiter pour faire leurs ablutions. A cet effet on planta des petits treillis de toile, où une personne avait au-delà de place qu'il lui en fallait pour se laver à son aise. La tente du pacha était sur la pente & sur la croupe d'une petite colline dans les bois éclaircis; l'appartement des femmes n'en était pas loin: il était composé de deux pavillons entourés de fossés, autour desquels elles se promenaient sans être vues, à la faveur d'une grande enceinte de chassis de toile peinte en vert & en gris. Leur garde était confiée à des eunuques noirs dont les visages leur déplaisaient extrêmement, car ils faisaient des grimaces horribles, & roulaient les yeux d'une manière affreuse quand j'entrais & quand je sortais de l'enceinte où l'on portait la fille du pacha qui était tourmentée d'une cruelle fièvre.

On fait retirer fort brusquement tout le monde lorsque les femmes débarquent & veulent mettre pied à terre. Les matelots même se cachent après avoir ajusté les planches qui leur servent de passage, & s'il se trouve des endroits où les caïques ne puissent pas avancer jusqu'au sable, on enveloppe les dames ou on

se passe chez eux, leur donne ordinairement
ces sortes d'officiers.

La Thrace.

Nous sentîmes bientôt la différence qu'il y a entre la Mer Noire & l'Archipel. Quoique nous fussions au 17 avril, il ne cessait pas de neiger, au lieu que dans l'Archipel, il ne neige guères passé le mois de mars. Il fallut donc nous isoler par un fossé qui recevait les eaux dont notre tente était environnée. On ne craignoit pas de s'arrêter à propos d'entrer plus avant dans la campagne, bien loin de se remettre en mer, & nous ne nous fûmes effrayés de voir qu'on ne pensoit pas à faire des provisions. Nous sortîmes enfin de l'embouchure de *Riva*, le 28 avril. Notre tente rangea la côte, & nous débouchâmes à 30 milles de *Riva*. Les Turcs mirent pied à terre pour faire leurs prières. Tout ce pays, pour mieux dire toutes les côtes de la Mer Noire jusqu'à Trébizonde, sont admirables par leur verdure, & sont garnies de bois ou de hautes futaies.

Nous observâmes en passant le site de l'ancienne Chalcédoine, la rivale de Byzance. Elle fut fondée sous Archias, par les Mégariens, dont on se moqua pour avoir choisi cette situation au lieu de celle de Constantinople, infiniment préférable. Les Athéniens en firent rendre les maîtres de bonne heure ;

~~_____~~ mais ils la perdirent dans la guerre du Pé
 La Thrace. ~~_____~~ lonèse, par la révolte des habitans qui
 donnèrent aux Lacédémoniens. Elle fut pri
 & détruite par les Perses sous *Pharnaba*
 L'empereur Valens ayant fait abattre ses ma
 railles, elle fut sacagée par les Goths. Un
 peu rétablie par *Cornelius Avita*, elle devint
 un centre de juridiction ecclésiastique, & une
 école de controverse pour les théologiens. Les
 Sarrasins, sous Cosroès, au septième siècle
 la ravagèrent encore, & elle fut enfin réduite
 par les Turcs à ce qu'elle est encore aujour
 d'hui, c'est-à-dire, à l'état d'un misérable
 village.

On chercherait en vain les ruines de
 édifices; Soliman second en ayant fait enlever
 tout le marbre & toutes les colonnes qui
 décoraient aujourd'hui sa mosquée, un des
 plus beaux temples élevés à la religion
 Mahomet.

Les Turcs appellent Chalcédoine *Cadi-Ker*
 ou la ville des juges. C'est à Chalcédoine que
 se passa en 602 cette scène horrible de cruauté
 commise par l'empereur Phocas, qui fit égou
 ger les cinq fils de Maurice, son prédécesseur
 & Maurice lui-même, dans la vingtième année
 de son règne & la soixante-troisième année
 son âge, & peu de temps après, fit périr tout

les femmes de sa
 tion, après avoir
 elle s'étaient ré
 Après Chalcédo
 es princesses ou
 es princesses grec
 qui gardaient le c
 onastères & y en
 L'empereur Manu
 avec sa nièce Théo
 On entre ensuite
 de Nicomédie. Il e
 eau, & tous les
 es. Le golfe resse
 tant sur une longu
 & se resserrant par
 est placée la vi
 rauche était *Lybissa*
 Annibal.
 Nicomédie a été
 sous les empereurs,
 devenue une provin
 établissement de sa
 ace d'un temple à
 la ville la proted
 aient célèbre. Ma
 nicomédie ne fut pas en
 cétien eut résolu d'e

les femmes de sa famille sur une fausse accusation, après avoir violé l'asyle du sanctuaire La Thrace.
elle s'étaient réfugiées.

Après Chalcédoine, on a la vue des îles des princesses ou de *Dæmonefi*. On dit que ces princesses grecques de la famille impériale gardaient le célibat, y avaient fondé des monastères & y embrassaient la vie religieuse. L'empereur Manuel passait l'été à *Dæmonefi* avec sa nièce *Théodora*.

On entre ensuite dans le golfe d'Ismid ou de Nicomédie. Il est semé de rochers à fleur d'eau, & tous les rivages en sont très-escarpés. Le golfe ressemble à un lac uni, s'étendant sur une longueur de plus de 30 milles, & se resserrant par degrés jusques au point où est placée la ville de Nicomédie; sur la gauche était *Lybissa*, célèbre par le tombeau d'Annibal.

Nicomédie a été florissante principalement sous les empereurs, après que la Bithynie fut devenue une province de Rome, & lorsque l'établissement de ses jeux publics & la dédicace d'un temple à Auguste vivant, assuraient à la ville la protection du prince & la renommée célèbre. Mais la splendeur de Nicomédie ne fut pas entière jusqu'à ce que Diocétien eut résolu d'en faire la rivale de Rome.

— A l'aide de sa prodigalité & de son bon goût
 La Thrace, elle acquit en peu d'années une magnificence
 qui eût demandé des siècles, & n'eût au-dessus
 d'elle, pour l'étendue & la population, que
 Rome, Alexandrie & Antioche.

Après que Constantin eut transporté le siège
 de l'Empire à Constantinople, Nicomédie dé-
 chut par degrés; les habitans en émigrèrent
 & les palais commencèrent à tomber en ruine.
 Arrien, historien & philosophe, qui a écrit
 l'histoire des expéditions d'Alexandre, & qui
 florissait à Rome au temps d'Adrien & d'An-
 tonin, était né à Nicomédie.

La moderne Ismid a très-peu d'étendue
 elle s'élève en triangle du rivage au sommet
 de la montagne, où l'enceinte de l'ancienne
Acropolis est encore marquée par les restes
 des murailles & des tours abattues.

Ammien Marcellin, après avoir rapporté
 les fléaux tombés sur Nicomédie, nous a con-
 servé le souvenir de l'intérêt que mettait Julien
 à la ville où il avait été élevé, & décrit d'une
 manière pathétique la sensibilité que montra
 cet empereur, en arrivant à Nicomédie après
 un tremblement de terre. Lorsqu'il eut vu
 dit il, les murs de cette malheureuse ville en
 cendres, il laissa voir sa douleur par des larmes

dees en silence,
 son palais.

Sur la droite, la
 me entière, enric

ed le long du ri

es élève, & sur la
 mes de la Bithyn

plus souvent da
 us distinctement d

er de la terre &
 le est la plaine sp

aines campèrent s
 ur Dioclétien, p

à-droite, déclara
 nce de toute l'arn

entat, qui, dans la
 a assez de philosop

ce genre.
 Cette plaine a ét

erre durant le sièc
 est-là que furent de

és par Walter le
 and nombre pour

imide de leurs os.
 et défait par Tan

ruxe.
 Le 29 avril, quoi

ous ne laissâmes pas

ées en silence, & retourna d'un pas lent ~~à son~~
 son palais. La Thracas

Sur la droite, la ville de Nicomédie, vue
 en entier, enrichie de ses mosquées, s'étend
 le long du rivage & sur la coline qui
 s'élève, & sur la gauche s'offrent les mon-
 tagnes de la Bithynie, dont les sommets sont
 plus souvent dans les nuages, qu'on voit
 distinctement dans ces climats se rappro-
 cher de la terre & y retomber. Près de cette
 plaine est la plaine spacieuse où les légions ro-
 maines campèrent si souvent, & où l'empereur
 Dioclétien, par une mesure politique
 adroite, déclara son abdication en pré-
 sence de toute l'armée. C'est le premier po-
 tentat, qui, dans la plénitude du pouvoir, a
 eu assez de philosophie pour faire un sacrifice
 de ce genre.

Cette plaine a été souvent un théâtre de
 guerre durant le siège de Nicée par Soliman.
 C'est-là que furent défaits les croisés, comman-
 dés par Walter le pauvre, & tués en assez
 grand nombre pour qu'on put faire une py-
 ramide de leurs os. C'est-là que que Bajazet
 fut défait par Tamerlan & poussé jusqu'à
 Scutari.

Le 29 avril, quoique la bonace fut grande,
 nous ne laissâmes pas de faire 40 milles à force

de rames; nous entrâmes le lendemain dans l'embouchure d'une petite rivière, après avoir fait 60 milles terre-à-terre. Le premier jour nous arrivâmes à *Penderachi*.

C'est une ville bâtie sur les ruines de l'ancienne Héraclée. Elle devait être une des plus belles villes de l'Orient, s'il faut en juger par les débris & sur-tout par les vieilles murailles bâties de gros quartiers de pierre qui sont encore sur le bord de la mer. On découvre de tous côtés des colonnes, des architraves & des inscriptions fort mal-traitées. On nous assura qu'il y avait encore plus loin d'autres restes d'antiquité; mais la nuit qui s'approchait, & les tentes des femmes qui avaient dressées près de ses masures, ne nous permirent pas d'aller les reconnaître.

Nous ne fûmes pas aussi long-temps à *Penderachi* qu'il m'en aurait fallu pour visiter les environs; nous en partîmes le 2 mai, & nous entrâmes sur les quatre heures dans la rivière de *Partheni*: les Turcs l'appellent *Dolap*. La rivière n'est pas bien grande, quoique ce fut une de celles que les dix mille appréhendaient de passer. Strabon & Arrien assurent qu'elle séparait la Paphlagonie de la Bithynie: ce premier auteur revenait, il la trouverait aussi belle qu'il l'a décrite: ses eaux coulent

encore parmi ces
 iré le nom de v
 Cependant nous
 lendemain 3 mai f
 t, & nous nous
 Siza, après avo
 voile & moitié à
 Amastris, qu'on
 échant village bâ
 enne ville bâtie
 mation est avantag
 r l'isthme d'une
 chancures forment
 Le 4 mai, nous
 au; nous n'allâmes
 le 5 mai, nous dou
 es anciens ont conn
 s. Ils ont aussi con
 c bandé, dont la
 côte méridionale
 ligne droite sans
 Ce jour-là, 5 ma
 illes, & campagne
 Abono, où il n'y
 ernes destinées pou
 riers qui travaillent
 ruisseaux & pour le
 meur. J'ai oublié d

core parmi ces prés fleuris qui lui avaient ~~_____~~
 airé le nom de vierge. La Thrace.

Pendant nous découvrîmes *Amastris* le
 demain 3 mai sur les neuf heures du ma-
 in, & nous nous retirâmes dans la rivière
 de *Siza*, après avoir fait 70 milles moitié à
 voile & moitié à la rame.

Amastris, qu'on appelle *Amastro*, est un
 pêcheur village bâti sur les ruines de l'an-
 cienne ville bâtie par la reine *Amastris*. Sa
 situation est avantageuse, car elle se trouve
 sur l'isthme d'une presqu'île dont les deux
 promontoires forment autant de ports.

Le 4 mai, nous quittâmes la rivière de
Siza; nous n'allâmes qu'à 30 milles au-delà.

Le 5 mai, nous doublâmes le cap *Pifello*, que
 les anciens ont connu sous le nom de *Caram-*
is. Ils ont aussi comparé la mer Noire à un
 arc bandé, dont la corde est représentée par
 la côte méridionale, laquelle serait presque
 une ligne droite sans le cap *Pifello*.

Ce jour-là, 5 mai, nous ne fîmes que 50
 milles, & campâmes sur le bord de la mer
 à *Abono*, où il n'y a que de méchantes ca-
 vernes destinées pour un grand nombre d'ou-
 vriers qui travaillent à des cordes pour les
 vaisseaux & pour les galères du Grand-Sei-
 gneur. J'ai oublié de dire que les côtes de

la mer Noire fournissent abondamment tout
 La Thrace. ce qu'il faut pour remplir les arséniaux, les
 magasins & les ports de cet empereur. Comme
 elles sont couvertes de forêts & de villages,
 les habitans sont obligés de couper des bois
 pour la marine & de les scier.

Nous partîmes d'*Abono* le 6 mai, dans le
 dessein d'aller à *Sinope*; mais la pluie nous
 obligea de rester à moitié chemin & de cam-
 per le long de la plage à 40 milles de cette
 ville. La mer fut si grosse le lendemain, 7
 mai, que nous fûmes obligés de débarquer à
 une anse à huit milles de *Sinope*, où nous
 allâmes le même jour en herborisant. Nous
 y séjournâmes pendant deux jours. Les mu-
 railles en étaient encore belles du temps de
 Strabon, qui vivait sous Auguste : celles d'au-
 jourd'hui ont été bâties sous les empereurs
 grecs. Il y a peu de janissaires dans la ville,
 & l'on n'y souffre aucun Juif; les Turcs, qui
 se méfient des Grecs, les obligent de loger
 dans un grand faubourg sans défense. Nous ne
 trouvâmes aucune inscription ni dans la ville
 ni dans les environs; mais en dédommage-
 ment, nous vîmes dans le cimetière des Turcs
 des morceaux de colonnes de marbre qui
 sont enclavées dans les murailles : ce sont les
 restes des débris de ce magnifique gymnase

marché & des
 ention Le pach
 au pied des m
 us qui étions re
 iqu'on nous traî
 ement du mon
 bourg chez un
 vin de treille
 mes : les eaux
 tive des olivier
 Nous partîmes
 us ne fîmes que
 mauvais temps no
 méchant port
 ope, qui fait ju
 est surprenant qu
 pondent quelquef
 aujourd'hui.
 Le 11 mai, nous
 l'île que forme
 d'ys, à 30 milles
 nous fîmes seuleme
 et nous fit relâc
 chure du *Casali*
 tière de cette côm
 bis sous le nom
 On ne saurait pa
 veir que le *Caj*

tout le marché & des portiques dont Strabon fait mention. Le pacha campa avec toute sa mai- La Thrace.
 son au pied des murailles de cette ville : pour
 nous qui étions regardés comme des profanes,
 quoiqu'on nous traitât chez le pacha le plus hon-
 nêtement du monde, nous logeâmes dans le
 bourg chez un Grec qui vendait du fort
 bon vin de treille, car on n'y voit point de
 vignes : les eaux y sont excellentes & l'on y
 cultive des oliviers d'une grosseur médiocre.
 Nous partîmes de *Sinope* le 10 mai, &
 nous ne fîmes que 18 milles, parce que le
 mauvais temps nous conduisit à *Carfa*. C'est
 un méchant port à cent cinquante stades de
Sinope, qui fait justement 18 milles & demi.
 C'est surprenant que les mesures des anciens
 répondent quelquefois si correctement à celles
 d'aujourd'hui.
 Le 11 mai, nous campâmes sur la plage
 d'une île que forment les branches du fleuve
Araks, à 30 milles de *Carfa*. Le lendemain
 nous fîmes seulement 20 milles; le vent du
 nord nous fit relâcher malgré nous à l'em-
 bouchure du *Casalinac*: C'est la plus grande
 rivière de cette côte; elle a été connue au-
 trefois sous le nom d'*Iris*.
 On ne saurait passer sur ces côtes, sans se
 souvenir que le *Casalinac* arrosait une partie

La Thrace.

de cette belle plaine de *Themiscyre*, où l'auteur a placé le petit empire des fameux Amazones.

Le 24 mai, après avoir fait 28 milles, nous relâchâmes à l'embouchure de la petite rivière de *Vatiza*, tout près d'un village de même nom, où on alla prendre des rafraîchissements. Là, le vent étant au nord & la mer un peu grosse, le pacha tint son conseil de marine pour savoir s'il avancerait ou non; j'eus l'honneur de le déterminer à rester, non-seulement ce jour-là, mais encore le lendemain, l'assurant, foi de médecin, que les malades de sa maison avaient besoin de repos, & sur-tout son prédicateur qu'il honorait de son estime. Après tout, ce repos fit du bien & du plaisir aux malades; les seuls matelots grondaient parce qu'étant payés pour tout le voyage, ils auraient bien voulu profiter du temps.

Le 21 mai, nous passâmes devant *Cerasonte*, ville assez grande, bâtie au pied d'une colline sur le bord de la mer, entre deux rochers fort escarpés. Le château ruiné qui était l'ouvrage des empereurs de Trébifonde, est sur le sommet du rocher à droite en entrant dans le port, & ce port est assez bon pour des vaisques. Il y en avait qui n'attendaient qu'un vent favorable pour aller à Constantinople. L'

campagne de *Cerasonte* des collines où les rivières naissent d'elles-mêmes. Nous relâchâmes devant *Cerasonte* pour aller au village de *Trébifonde*; la nature de sa beauté, par conséquent n'y a pas eu à dire.

Nous ne fîmes que l'on dressa nos tentes, à la vue de la ville appellent *Tarabosfa*, célèbre dans l'histoire d'Homères, qui, après avoir été vaincue par les Français, fut prise & sifrent le siège de la ville de Trébifonde, sur la mer, au pied d'une colline; ses murailles sont hautes & crénelées, & les débris des anciens murs sont par les vieux murs. Il y a plusieurs endroits où les lettres sont pas lisibles, & les murailles sont hautes. La ville est sur un rocher, & on y voit plus de

compagne de *Cerasonte* nous parut belle. Ce ~~_____~~
 est des collines couvertes de bois où les ce- La Thrace.
 riers naissent d'eux-mêmes.

Nous relâchâmes ce jour-là à 36 milles de
Cerasonte pour aller chercher des provisions
 au village de Tripoli. Toutes ces côtes sont
 agréables; la nature s'y est conservée dans
 toute sa beauté, parce que depuis long-temps
 n'y a pas eu assez d'habitans pour les dé-
 truire.

Nous ne fîmes que 35 milles le 22 mai,
 et l'on dressa nos tentes proche d'un moulin
 à eau, à la vue de Trébifonde, que les Turcs
 appellent *Tarabosan*. Cette ville n'est devenue
 célèbre dans l'histoire que par la retraite des
 Arméniens, qui, après la prise de Constanti-
 nople par les Français & par les Vénitiens,
 y firent le siège de leur empire.

La ville de Trébifonde est bâtie sur le bord
 de la mer, au pied d'une colline assez escar-
 pée; ses murailles sont presque quarrées,
 crénelées & crénelées: elles ont été bâties avec
 les débris des anciens édifices, comme il pa-
 roît par les vieux marbres qu'on y a enclavés
 en plusieurs endroits, & dont les inscriptions
 sont pas lisibles parce qu'elles sont trop
 hautes. La ville est grande & mal peuplée:
 on y voit plus de jardins que de maisons,

& ces maisons, quoique bien bâties, n'o
 La Thrace. qu'un simple étage. Le château qui est aff
 grand est en ruines, mais les fossés en s
 très-beaux, taillés la plupart dans le roc.

Quoique la campagne de Trébisonde s
 fertile, elle n'est pourtant pas comparable
 ces belles montagnes où est bâti le gra
 couvent de Saint-Jean, à 25 milles de
 ville du côté du sud-est. Il n'y a pas de pl
 belles forêts dans les Alpes : les montag
 qui sont autour de ce couvent produisent d
 hêtres, des chênes, des charmes, des sap
 d'une hauteur prodigieuse. La maison d
 religieux est bâtie en bois, au pied d'une r
 che fort escarpée, au fond de la plus be
 solitude du monde. On monte à la maîs
 par un escalier très-rude & d'une structu
 fort singulière : ce sont deux troncs de sap
 gros comme des mâts de navire, inclinés cont
 le mur & alignés de même que le monta
 d'une échelle : on y a taillé des marches d'e
 pace en espace, à grands coups de hache,
 l'on a mis fort à propos des perches sur
 côtés pour servir de garde-fou : il n'est p
 possible que les premiers hommes aient
 mais fait un escalier plus simple. Tous l
 environs de ce couvent sont une image
 la belle nature : une infinité de sources

forment un ruisse
 aucun de ces r
 une situation si
 nombre de quara
 être retirés que
 arcs.

forment un ruisseau plein d'excellentes truites. —
Aucun de ces moines ne paraissait touché La Thrace,
d'une situation si délicieuse : ils étaient au
nombre de quarante, & paraissaient ne s'y
être retirés que pour éviter les insultes des
Turcs.

CHAPITRE II.

*Suite du voyage de Tournefort en Arménie
en Géorgie. — Observations préliminaires
sur la formation des caravanes & la destination
des caravaniers.*

LE terme des caravanes n'est en usage qu'en Orient. Il signifie une troupe, une assemblée de voyageurs & de pèlerins, & plus particulièrement de marchands qui, pour plus de sûreté, marchent ensemble pour traverser les déserts ou autres lieux dangereux, & infestés d'Arabes ou de voleurs.

Il y a un chef ou aga qui commande la caravane, & qui a un nombre de janissaires ou autres milices, suivant les états d'où les caravanes partent, suffisant pour les défendre & les faire arriver aux jours & aux lieux marqués. La caravane campe tous les soirs auprès des puits ou ruisseaux, qui sont connus par les guides, & il s'y observe une discipline assez exacte qu'à la guerre.

Les chevaux, mais plus particulièrement les chameaux, sont les voitures dont on se sert; les derniers animaux étant d'une grande fatigue

DES

angeant peu, & trois ou quatre caravanes de Constantinople pour la Perse, la Turquie. Il y a aussi des caravanes établies pour les voyages, comme celle d'Alexandrie.

Pour former une caravane, il faut obtenir la permission des souverains voisins, & pour ainsi dire des autres souverains voisins, & pour ainsi dire pour ainsi dire pour ainsi dire. On choisit les officiers qui ont la garde de la police de la caravane.

Il y a ordinairement un capitaine de caravane, le capitaine de repos & le capitaine de marche. Le premier commande les autres & leur donne l'ordre absolu pendant qu'ils exercent son emploi. Il s'arrête & séjourne où il veut, & dispose toutes les choses.

Tome XXIX.

angeant peu, & sur-tout se passant pendant ~~trois~~
trois ou quatre jours de boire. Il part des La Thracé.
caravanes de Constantinople, d'Alep, du Caire,
pour la Perse, la Mecque, &c.

Il y a aussi des caravanes de mer qui sont
établies pour les mêmes raisons & pour le même
usage, comme celle de Constantinople pour
Alexandrie.

Pour former une caravane il faut avoir par
venir la permission d'un souverain approuvée,
pour ainsi dire légalisée au moins par deux
autres souverains voisins. Cette permission doit
contenir le nombre d'hommes, de voitures &
de marchandises qui la doivent composer;
ce sont ceux à qui appartient la caravane, à
choisir les officiers, & à régler tout ce qui
regarde la police qui doit s'observer dans la
marche.

Il y a ordinairement quatre principaux of-
ficiers; savoir, le *caravanbachi* ou chef de la
caravane, le capitaine de conduite, le capi-
taine de repos & le capitaine de distribution.

Le premier commande absolument à tous
les autres & leur donne ses ordres; le second
est absolu pendant la marche; le troisième
exerce son emploi que lorsque la caravane
arrête & séjourne, & le quatrième a soin
de disposer toutes les parties de la caravane

La Thrace. en cas d'attaque & de combat. Outre cette fonction, ce dernier a encore inspection pendant la marche sur la distribution des provisions de bouche, qui se fait sous lui par divers distributeurs qui donnent caution au maître de la caravane, & qui sont chargés chacun d'un certain nombre d'hommes, d'éléphants, de dromadaires, &c. qu'il doit faire conduire & nourrir à ses risques.

Le cinquième officier de la caravane est le payeur ou trésorier qui a sous lui quantité de commis & d'interprètes qui tiennent des journaux de tout ce qui se passe; & c'est sur ces journaux, signés des officiers supérieurs, que les intéressés à la caravane jugent s'ils ont été bien servis.

Une autre espèce d'officiers sont des mathématiciens arabes, sans lesquels aucune caravane ne voudrait marcher, y en ayant ordinairement jusqu'à trois dans les grandes caravanes. Ces officiers tiennent lieu tout ensemble de maréchaux-de-logis & d'aides-de-camp, guidant les troupes quand la caravane est attaquée, & traçant les logemens où elle doit camper.

On distingue quatre espèces de caravanes, les caravanes pesantes, composées d'éléphants, de dromadaires, de chameaux & de chevaux

les caravanes légères ; les caravanes de tout point du tour desquelles on a des dromadaires. La proportion de ces caravanes, est que pour cent hommes on met mille chameaux au moins, mille cavaliers. Pour conduire un éléphant, il faut sept porteurs, & sept porteurs de valises pour les passagers, dont un tient l'escorte de la caravane plus terrible, à la vérité, mais s'ils ne peuvent plus composer la caravane même en un voyage. On appelle voyageurs dans les pays de désert ceux qui se trouvent dans les déserts. Le paiement des caravanes se fait tous les lundis, & le jour de la nouvelle lune ;

caravanes légères, où il entre peu d'élé-
 dans ; les caravanes ordinaires, où il n'en La Thraee.
 entre point du tout ; les caravanes de chevaux
 dans lesquelles on ne se sert ni de chameaux
 de dromadaires.

La proportion qu'on garde dans les caravanes
 échantées, est que lorsqu'il y a cinq cents élé-
 dans on met mille dromadaires, & deux mille
 chevaux au moins ; l'escorte est alors de quatre
 mille cavaliers. Il faut deux hommes pour
 conduire un éléphant, cinq pour trois droma-
 daires, & sept pour douze chameaux. Cette
 multitude de valets, jointe aux officiers &
 aux passagers, dont le nombre n'est point réglé,
 soutient l'escorte dans le combat & rend la
 caravane plus terrible & plus sûre ; les pas-
 sagers, à la vérité, ne sont pas obligés de com-
 battre, mais s'ils refusent de le faire, ils ne
 peuvent plus compter sur les provisions de la
 caravane même en payant.

On appelle voyage de terre ceux qui se
 font dans les pays habités, où tous les soirs
 on trouve un caravansérais ; les voyages de
 course sont ceux qui se font à travers les
 déserts.

Le paiement des officiers & des valets se
 fait tous les lundis, à moins qu'il ne soit pleine
 nouvelle lune ; en ce cas on le remet au

jour suivant : on commence à faire le paiement par les plus vils du cortège.

La Thrace.

Comme la plupart des princes arabes n'ont point d'autre fonds pour subsister que le brigandage, ils entretiennent des espions pour être avertis du départ des caravanes, qu'ils attaquent très souvent avec des forces supérieures, faisant leurs plus grands efforts contre le centre, afin de le couper & d'enlever s'il se peut l'avant-garde; ce qui leur réussit assez souvent. Lorsqu'ils ont été repoussés, on vient ordinairement à un accommodement dont les conditions ne manquent guères d'être observées, sur-tout si ce sont des Arabes naturels; mais si la caravane est battue, elle est absolument pillée, toute l'escorte demeure esclave : il est vrai qu'on a plus d'indulgence pour les étrangers.

Quelquefois la prise d'une seule caravane suffit pour enrichir ces princes

La peste étant fort commune en Orient, on est obligé à de grandes précautions pour empêcher que les caravanes ne la puissent communiquer aux lieux par où elles passent, & qu'elles n'en puissent être infectées. Ainsi, lorsqu'on arrive près des villes, on s'interroge mutuellement sur l'état de la santé, & l'on s'avertit de bonne-foi de part & d'autre

qu'il y aura
quelque soupçon
vives par-dessus
tant réciproque
Les profits qu'
pendant qu'elles
incroyables; &
entes répétitio
passager avait g
qui avaient contr
mais, qu'il avai
trus à un marc
quelle il voyage
Ces profits, q
geant un grand
les caravanes &
qu'il y faut suppo
es légères, &
compter pour rie
timens, ni le gou
souvent manquen
confusion de lang
gue des longues
mencent à cinq
ize heures, ni
oute pour les do
francs, à cause
être riches, enfi

quelque soupçon de maladie, on fournit des vivres par-dessus les murailles, ne se permettant réciproquement aucune communication.

Les profits qui se font dans ces caravanes pendant qu'elles sont en marche, sont souvent incroyables; & l'on rapporte que par différentes répétitions de troc & d'échange, un passager avait gagné vingt mille écus qui ne lui avaient coûté qu'une montre d'or de trente louis, qu'il avait donnée pour deux diamans achetés à un marchand de la caravane avec laquelle il voyageait.

Ces profits, qui sont assez ordinaires, engageant un grand nombre de passagers à suivre les caravanes & adoucissent les incommodités qu'il y faut supporter. En effet, elles ne sont pas légères, & il faut, pour ainsi dire, ne compter pour rien ni la mauvaise qualité des vivimens, ni le goût insupportable des eaux, qui souvent manquent tout-à-fait, ni l'effroyable confusion de langues & de nations, ni la fatigue des longues marches, qui en été, commencent à cinq heures du soir, & durent seize heures, ni les droits excessifs qu'il en coûte pour les douanes, particulièrement aux étrangers, à cause de la réputation qu'ils ont d'être riches, enfin les vols hardis & les filou-

eries subtiles où l'on est exposé au milieu de
 La Thrace. cet amas de vagabonds, qui ne fréquentent les
 caravanes que dans le dessein de vivre au
 dépens des sots ou des négligens; il est vra
 qu'on peut remédier à ce dernier inconve
 nient, du moins pour les choses les plus pré
 cieuses que l'on emporte avec soi, en les met
 tant à la caisse de la caravane, qui est une
 pièce de coffre-fort, qui, comme ceux d'Eu
 rope, ont une serrure qui ne peut jamais être
 ouverte que par ceux qui en ont le secret.

Il part d'Erzerom, capitale de la partie d'Ar
 ménie qui est sous la domination du Grand
 seigneur, une grande quantité de caravanes
 les unes plus fortes, les autres moins confid
 rables. Il y en a même quelques-unes qui
 sont composées que d'Arméniens, comme celle
 qui vont porter de la soie à Tocat, à Smyrne
 & à Constantinople; celles-ci partent ordinair
 ment dans le mois de septembre.

Les journées des caravanes ne sont pas tou
 jours égales, & elles arrivent au gîte plutôt
 plus tard, selon que l'on trouve des eaux
 des caravanférais, ou des endroits propres
 à camper, où l'on fait que l'on doit apporter
 des provisions & des fourrages des montagnes.
 Il y a des lieux où il est besoin de faire pro
 visions de paille & d'orge pour deux ou trois

jours; quand on
 que l'herbe est h
 chevaux ne coûte
 donne alors ni or
 caravane est arrive
 l'herbe sur les côtes
 meilleure que da
 que ces bêtes de
 l'herbe elles ont b
 ne peuvent faire
 c'est pas agréable

Il y a deux forte
 tentés, & on y est
 dans nos hôpitaux
 on y paie ce qu
 che. Il ne s'en vo
 depuis Bude jusq
 permis d'en bâtir
 et aux sœurs du g
 achas qui se font
 mille contre les ch
 caravanférais, qui
 produit de legs pie
 à manger aux pass
 ils n'ont qu'à reme
 déboursier; mais de
 Perse, les caravanfé
 on ne vous y offre qu

jours; quand on marche au mois de mai & que l'herbe est haute, les chameaux & les chevaux ne coûtent rien à nourrir; on ne leur donne alors ni orge ni paille, & dès que la caravane est arrivée, les valets vont couper de l'herbe sur les côteaux, où elle est beaucoup meilleure que dans la plaine; mais pendant que ces bêtes de service ne mangent que de l'herbe elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées, ce qui n'est pas agréable aux voyageurs.

Il y a deux sortes de caravanérais, les uns rentés, & on y est reçu charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le sont pas, & on y paie ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guères des premiers que depuis Bude jusqu'à Constantinople, & il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mère & aux sœurs du grand-visir, ou aux visirs & aux bechaks qui se sont trouvés trois fois en bataille contre les chrétiens. Dans ces sortes de caravanérais, qui d'ordinaire sont bâtis du produit de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passans, & quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le concierge sans rien débourser; mais depuis Constantinople jusqu'en Perse, les caravanérais ne sont point rentés, & on ne vous y offre que des chambres toutes nues.

La Thrace.

leur nombre & par leur magnificence ; & La Thrace.
est-là où les marchands étrangers tiennent

le plus grand nombre de leurs magasins, y en ayant plusieurs dans ces trois villes qui, outre ce qu'on voit ci-dessus de la construction ordinaire des caravanérais, ont des lieux & des appartemens sûrs & commodes pour les marchandises des marchands.

Les caravanérais de Schiras & de Casbin, les plus considérables de la Perse, sont aussi en grande réputation & ne le cèdent guères à ceux de la capitale.

Outre les caravanérais, qui tiennent lieu de boutiques dans les villes d'Orient d'hôtelleries & de chambres garnies pour les marchands, il y en a aussi à Ispahan qu'on peut appeler des bazars ou halles ouvertes, dans lesquels il y a de petites boutiques & des magasins où se serrent & se vendent diverses sortes de marchandises & de ouvrages, dont l'intendant ou gardien du caravanérais répond, moyennant un certain salaire qu'on lui donne.

Il est tenu de les écrire sur son registre de même que les noms des vendeurs & des acheteurs, se chargeant même du recouvrement des sommes dues aux marchands pour ce qui est vendu dans leurs caravanérais, moyennant deux pour cent que le vendeur lui paie.

Nous joignîmes la caravane du pacha d'É-
 zeron, le 3 juin, à une journée de Trébisonde
 La Thrace. & nous trouvâmes en chemin une foule
 marchands qui venaient des provinces voisines
 pour profiter d'une si belle occasion. Les
 leurs nous fuyaient avec le même empresse-
 ment qu'ils suivent les autres caravanes, par
 la raison que lorsqu'un pacha marche, autant
 de voleurs pris, autant de têtes coupées sur
 le-champ.

Notre caravane était composée de plus
 six cents personnes, mais il n'y en avait qu'environ
 viron trois cents de la maison du pacha.
 C'était un nouveau spectacle pour nous de voir
 des chevaux & des muliers parmi les chameaux.
 Les femmes étaient dans des litières tenues
 nées en berceau, dont le dessus était couvert
 de toile cirée. Les côtés étaient grillés avec
 beaucoup de soin; quelques-unes de ces litières
 ressembaient à de grandes cages posées sur
 le dos d'un cheval, elles étaient couvertes d'une
 toile peinte soutenue par des cerceaux.

Le *chaia* était le premier officier de la maison;
 le *divan effendi* était le second officier.
 le pacha avait son aumônier qu'on appelle
 aussi *muphi*, plusieurs secrétaires, soixante
 dix Bossinois pour sa garde; un grand nombre
 de chaoux, de musiciens, de valets de pied

compter les
 burgogne, son a
 trouve-t-on pa
 Le chef des C
 avant, portant
 marquer le *conac*
 cha devait cam
 leurs officiers pou
 d'Arabes po
 es gens marchai
 des bâtons ferre
 it l'honneur de
 mais sa *musiq*
 ai *excellente*, m
 me répliqua qu
 e consistait la b
 ère chamade de
 nairement une he
 ur éveiller tout
 ronde environ d
 ait de signal pour
 ençait au départ
 la queue de la c
 u cinq cents pas. I
 ençait plusieurs
 edoublaient leur
 onac où l'on plan
 cha, les deux aut

ne comptent les pages. Son médecin était de Bourgogne, son apothicaire de Provence : où La Thrace. trouve-t-on pas des français !

Le chef des Chaoux marchait une journée avant, portant une queue de cheval, pour marquer le *conac*, c'est-à-dire, le lieu où le pacha devait camper. Il avait à sa suite plusieurs officiers pour disposer le camp, & beaucoup d'Arabes pour disposer les tentes : tous les gens marchaient à cheval avec des lances & des bâtons ferrés. Un jour le pacha m'ayant fait l'honneur de me demander *comment je trouvais sa musique*, je lui répondis *qu'elle m'a paru excellente*, mais un peu trop uniforme. Il me répliqua que c'était dans l'uniformité même consistait la beauté des choses. La première chamade des musiciens commençait ordinairement une heure avant la marche, c'était pour éveiller tout le monde ; on entendait la seconde environ demi-heure après, elle servait de signal pour défilér ; la troisième commençait au départ du pacha qui était toujours à la queue de la caravane, à la distance de quatre ou cinq cents pas. La musique cessait & recommençait plusieurs fois pendant la route ; ils redoublaient leur symphonie en arrivant au *conac* où l'on plantait, devant la tente du pacha, les deux autres queues de cheval qui

avaient servi à la marche. Le chaoux ba
 La Thrace. ayant reçu l'ordre , passait la troisième que
 & s'en allait marquer le camp du lendemain

Nous fûmes bientôt faits à ce manège. Nous nous levions à la première chamade , & nous montions à cheval à la seconde : les officiers du pacha chassaient tout le monde comme des moutons , en criant *aideder* , *aideder* , c'est-à-dire *marchez* , *marchez* ; ils ne permettaient à personne que ce soit de se mêler avec les gens de la maison , & l'on s'exposait à quelques coups de bâton , si l'on y était surpris.

Nous ne prîmes pas la route la plus courte pour aller à *Erzeron* , le pacha voulut suivre la plus commode & la moins rude. Les marchands riaient de nous voir descendre de cheval , & remonter pour ne cueillir que quelques plantes.

Le 5 juin nous marchâmes depuis 4 heures du matin jusqu'à midi , à travers de grandes montagnes couvertes de chênes , de hêtres & de sapins ordinaires. Le 6 nous partîmes à trois heures du matin , & nous traversâmes jusqu'à midi de grandes montagnes toutes pelées dont la vue est fort désagréable , car on ne découvre ni arbres , ni arbrisseaux. On se leva sur les deux heures du matin , le 7 juin , pour partir à trois heures. On continua la route

montagnes pelées
 id était âpre &
 on ne se voyait
 autres. Nous car
 demie dans une v
 verdure , mais fort i
 rs. On n'y trouva
 ar faire cuire des
 la provision , on n
 tentures , chez le p
 Le 8 juin , nous d
 jour à nous app
 rablement au Le
 ici , le pays nous
 au Alpes & aux Py
 bla que la terre
 face , comme si l'
 us eût découvert
 endîmes dans de
 verdure , on arri
 ain à *Grezi* , villa
 nous assura , qu'à une
 Le 9 juin , nous p
 ain & passâmes p
 fort découvertes.
 res au-dessous de
 long d'une petite
 eite ville très-fort

montagnes pelées & parmi la neige. Le
 était âpre & les brouillards si épais, La Thrace.
 on ne se voyait pas à quatre pas les uns
 autres. Nous campâmes sur les neuf heures
 demie dans une vallée assez agréable par sa
 verdure, mais fort incommode pour les voya-
 urs. On n'y trouva pas une branche de bois
 pour faire cuire des agneaux dont nous avions
 provision, on ne vécut ce jour-là, que de
 viures, chez le pacha.

Le 8 juin, nous commençâmes à la pointe
 du jour à nous appercevoir que nous étions
 véritablement au Levant. De Trébifonde jus-
 qu'à ici, le pays nous avait paru assez semblable
 aux Alpes & aux Pyrénées, ce jour-là il nous
 sembla que la terre avait changé tout-à-coup
 de face, comme si l'on eût tiré un rideau qui
 nous eût découvert un nouveau paysage. Nous
 descendîmes dans de petites vallées couvertes
 de verdure, on arriva sur les dix heures du
 matin à *Grezi*, village qui n'est, à ce qu'on
 nous assura, qu'à une journée de la mer Noire.

Le 9 juin, nous partîmes à trois heures du
 matin & passâmes par des vallées fort sèches
 & fort découvertes. On campa sur les neuf
 heures au-dessous de *Baibout*, dans la plaine,
 au long d'une petite rivière. *Baibout* est une
 petite ville très-forte par sa situation sur une

roche fort escarpée; on fit courir le bruit que le pacha y séjournerait pour tenir les grands jours, & on y amena des prisonniers de plusieurs endroits. On nous assura que le pacha avait fait grace à tous. Quelques-uns de nos caravaniers louaient sa clémence, quelques-uns le blâmaient de n'avoir pas fait d'exemple.

On partit cependant le 11 juin, & nous passâmes par des vallées étroites, incultes sans bois, & qui n'inspiraient que de la tristesse; nous ne fîmes guères plus de trois milles le 12 juin. On nous fit partir le 14 à deux heures après minuit, & nous marchâmes jusqu'à six heures dans des prairies fertiles, semées de toutes sortes de grains. On campa tout près du pont d'*Eliza*, sur une des branches de l'Euphrate, à six milles d'*Erzeron*. Elle n'est qu'un méchant village dont les maisons sont tout-à-fait écrasées, moitié enterrées & baignées de boue, mais le bain qui est auprès de ce village, rend ce lieu recommandable; le bain est assez propre, octogone, voûté & percé en dessus. Le bassin qui est de la même figure, c'est-à-dire, à huit pans, pousse de petits bouillons d'eau presque aussi gros que le cou d'un homme; cette eau est douce & d'une chaleur supportable, & la moitié de notre

ne ne laissa pas de se baigner le lendemain. C'est une assez grande mer Noire, & l'Erzeron est sur le pied d'une chaîne de montagnes qui s'étendent l'Euphrate, & l'obligent à s'élever. Les collines qui sont encore couverts de blé y croissent; le blé y croît pas deux fois l'année, la récolte qu'on y fait. Outre la rigueur du climat, plus fâcheux à Erzeron est rare & fort commun de pin qu'on voit dans la ville; tout le monde n'y voit ni arbres, & communément on ne saurait s'imaginer quand cette boue est comparée qu'à la mer Noire, on y mange souvent de la bonne-chère, faite de du bois, la viande est fort bonne.

ne ne laissa pas échapper une si belle occasion de se baigner.

La Thrace.

Le lendemain nous arrivâmes à *Erzeron* ; c'est une assez grande ville , à cinq journées de la mer Noire, & à dix de la frontière de l'Asie. *Erzeron* est bâti dans une belle plaine au pied d'une chaîne de montagnes qui empêchent l'Euphrate de se rendre dans la mer Noire, & l'obligent de se tourner du côté du Nord. Les collines qui bordent cette plaine sont encore couvertes de neige en plusieurs endroits ; le blé y était encore peu avancé, & n'était pas deux pieds de haut, aussi n'y fait-on la récolte qu'en septembre.

Outre la rigueur des hivers , ce qu'il y a de plus fâcheux à *Erzeron*, c'est que le bois est rare & fort cher : on n'y connaît que le pin de pin qu'on va chercher à trois journées de la ville ; tout le reste du pays est découvert ; on n'y voit ni arbres ni buissons , & l'on n'y trouve communément que de la bouze de vache. On ne saurait s'imaginer quel horrible parfum répand cette bouze dans des maisons qu'on ne peut comparer qu'à des renardières. Tout ce qu'on y mange sent la fumée, & l'on ferait un bonne-chère, si l'on pouvait y faire cuire, au lieu du bois, la viande de boucherie qui y est fort bonne.

Les collines voisines fournissent à Erzeron de très-belles sources qui arrosent la campagne & procurent des fontaines dans toute la ville ; elle vaut mieux que celle de Trébifonde ; l'enceinte est à double muraille défendue de des tours carrées. On croit qu'il y a dix-huit mille Turcs dans Erzeron, six mille Arméniens & quatre cents Grecs ; on estime qu'il y a soixante mille Arméniens dans la province & dix mille Grecs ; les Turcs qui sont dans Erzeron sont presque tous janissaires, on compte environ douze mille.

Les Arméniens ont un évêque & deux églises dans Erzeron ; ils ont quelques monastères dans la campagne ; ils reconnaissent tous le patriarche d'Erivan. Les Grecs ont aussi leur évêque dans la ville, mais ils n'y ont qu'une église très-pauvre ; ils sont presque tous chaudronniers & occupent le faubourg où ils travaillent à fabriquer en vaisselle le cuivre qu'on y apporte des montagnes voisines ; ces pauvres gens font un bruit tamarre horrible jour & nuit, & les Turcs aiment trop la tranquillité pour souffrir qu'on batte l'enclume dans la ville.

Cette ville est le passage & l'entrepôt de toutes les marchandises des Indes, sur-tout de celles que les Arabes courent autour d'Alep & de Bagdad. C'est un proverbe dans le pays, qu'

l'on voulait de
faudrait le réga
caviar & du ta
vin d'Erzeron.
de les œufs salés
autour de la
ble la bouche p
son odeur. La
ron, du pays d'
es caravaniers qui
de voiturer les
général, s'ils se
mandises.

La ville d'Erzeron
mais plutôt dans
sources de cette
rière de ces fourc
ville, & l'autre
sources de l'Eu
dans des mon
Alpes, mais co
quelque toute l'ann
enc renfermée en
qui forment l'Euph
avant au midi, &
montagnes au pied d
le rendre vers le
Mommacoium
Tome XXIX.

l'on voulait donner à déjeûner au diable, faudrait le régaler avec du café sans sucre, La Thrace.
 du caviar & du tabac : je voudrais y ajouter du vin d'*Erzeron*. Le caviar n'est autre chose que les œufs salés de l'esturgeon que l'on prépare autour de la mer Caspienne. Ce ragoût entre dans la bouche par son sel, & empoisonne par son odeur. La rubarbe est apportée à *Erzeron*, du pays d'*Usbecq* en Tartarie; il y a des caravaniers qui de père en fils ne se mêlent que de voiturer les drogues, & qui croiraient se déshonorer, s'ils se chargeaient d'autres marchandises.

La ville d'*Erzeron* n'est pas sur l'*Euphrate*, mais plutôt dans une presqu'île formée par deux sources de cette fameuse rivière. La première de ces sources coule à une journée de la ville, & l'autre à une journée & demie. Les deux sources de l'*Euphrate* sont du côté du levant, dans des montagnes moins élevées que les Alpes, mais couvertes de neige pendant presque toute l'année. La plaine d'*Erzeron* est entièrement renfermée entre deux beaux ruisseaux qui forment l'*Euphrate*. Le premier coule du nord au midi, & passant par derrière les montagnes au pied desquelles la ville est située, se rend vers le midi à une bourgade appelée *Mommacotum*.

L'autre ruisseau, après avoir coulé quelque temps vers le nord, vient passer sous le pont de *Eliza*, d'où coulant vers le couchant, le long du chemin de *Tocar*, il est obligé par la disposition des lieux, de se tourner vers le midi à *Mommacoum*, où il se joint à l'autre branche qui est bien plus considérable. Ces deux branches s'appellent *Frat*, du même nom que la rivière qu'elles forment. Après leur jonction qui est à trois journées d'*Erzeron*, le *Frat* commence à porter des petites saïques; mais son lit est plein de rochers, & l'on ne sauroit établir de routes par eau, pour descendre d'*Erzeron* à *Alep*, sans rendre cette rivière navigable. Les Turcs laissent le monde comme il est, & les marchands font comme ils l'entendent; cependant la voie de la rivière serait la plus courte & la plus sûre, car les caravanes font trente-cinq jours en chemin d'*Erzeron* à *Alep*, & la route est fort dangereuse à cause des voleurs qui dépouillent les marchands jusques aux portes des villes. Il paroit toutes les semaines, des caravanes d'*Erzeron* pour *Gangel*, *Teflis*, *Tauris*, *Trébizonde*, *Tocat*, & pour *Alep*. Les Curdes ou peuple du Curdistan, qui descendent à ce qu'on prétend des anciens Caldéens, tiennent la campagne autour d'*Erzeron*, jusqu'à ce que les

grandes neiges les font toujours en caravanes.

Les voleurs de craignent que ce ne fait bonne garde tout doucement on repose, & tiennent des caravanes; si les bons rasoirs quelquefois ils les voient mais quand ils de lors ils les empêchent de développer du ballon pour, comme c'est fait avec les voitures des mulers chargés dépouillent à la fin

Le 19 juin nous visitâmes les montagnes de la ville, & nous touchâmes un monstère d'Armenie rouge, parce que son lanterne sourde, & souvent n'est qu'à terre d'*Erzeron*; & l'évêque de ce tant homme qui

grandes neiges les obligent de se retirer, & sont toujours en embuscade pour piller ces caravanes. La Thrace

Les voleurs de nuit sont quelquefois plus à craindre que ceux qui volent le jour ; si l'on ne fait bonne garde dans les tentes, ils viennent tout doucement & sans bruit pendant que l'on repose, & tirent des ballots de marchandises, avec des crochets, sans qu'on s'en aperçoive : si les ballots sont attachés, ils ont de bons rasoirs pour couper les cordes ; quelquefois ils les vident à quelques pas des tentes ; mais quand ils découvrent qu'il y a du musc, alors ils les emportent & ne laissent que l'enveloppe du ballot. Quand on part avant le jour, comme c'est l'usage, les voleurs se mêlent avec les voituriers & détournent souvent les mulets chargés de marchandises, qu'ils dépouillent à la faveur des ténèbres.

Le 19 juin nous partîmes à midi pour aller visiter les montagnes qui sont à l'Est de la ville, & nous touchâmes ce même jour dans un monstère d'Arméniens ; appelé le monastère rouge, parce que le dôme qui est fait en lanterne sourde, est barbouillé de rouge. Ce monastère n'est qu'à trois heures de chemin d'Erzeron ; & l'évêque, qui passe pour le plus saint homme qui soit parmi les Arméniens,

y fait sa résidence. Nous n'oublîames rien pour
 La Thrace. l'engager à venir se promener avec nous aux
 sources de l'Euphrate, parce qu'on nous assura
 qu'il était fort bien venu parmi les Curdes
 qui étaient en campagne selon leur coutume.

Nous partîmes le 22 juin à trois heures du
 matin, du monastère rouge; la caravane ne
 fut pas nombreuse: il fallait se livrer à l'évêque
 ou renoncer à voir les sources de l'Euphrate.
 Il se mit à la tête de la compagnie, parfaite-
 ment bien monté, de même que trois de ses
 domestiques, & il nous fit donner de bons
 chevaux, à nous & à notre suite. A demi-
 lieue de là, nous fûmes joints par un vénér-
 able vieillard de ses amis, dans un assez joli
 village situé sur cette branche de l'Euphrate
 qui passe à *Eliza*. Ce vieillard nous fit beau-
 coup d'honnêtetés, & après nous avoir fait
 promettre de guérir à notre retour un de ses
 amis, il nous fit assurer qu'il parlait bien la
 langue des Curdes, qu'il trouverait de ses
 amis dans les montagnes où nous allions,
 que nous n'avions rien à craindre étant accom-
 pagnés de l'évêque & de lui.

Nous entrâmes dans de belles plaines de
 l'Euphrate serpente, mais à mesure que nous
 montions, nous ne découvrions que pelouses
 & neige; les forêts en sont bannies pour

de des siècles: c
 le, & les ruisse
 font un specta
 mes un des pl
 notre nape & po
 du monastère, qu
 eron. Là, reven
 Curdes n'avait p
 nous puisions à p
 de l'Euphrate, d
 ticheur excessiv
 Une circonstanc
 s; de temps-en
 nous certains dépu
 nient à cheval, l
 armer quelles ge
 vieillard s'avanc
 lant signe de la n
 nous fûmes ravis
 révérence à ces
 mplimens qui n
 avancèrent tous
 commencèrent à ra
 eux.

La conférence d
 la-pas de nous
 nous fûmes un peu
 un arménien vin

ette des siècles : cependant le paysage est agréable, & les ruisseaux qui tombent de tous côtés font un spectacle divertissant. Nous choisîmes un des plus jolis gazons pour étendre notre nape & pour nous délasser avec le vin du monastère, qui valait mieux que celui d'Erzeron. Là, revenus de la peur que ce nom de Curdes n'avait pas laissé d'exciter en nous, nous puisions à pleines tasses dans les sources de l'Euphrate, dont notre nectar tempérait la chaleur excessive.

Une circonstance troublait nos innocens plaisirs ; de temps-en-temps nous voyons venir à nous certains députés des Curdes, qui s'avancèrent à cheval, la lance en arrêt, pour s'informer quelles gens nous étions. L'évêque & un vieillard s'avancèrent à quelques pas, nous faisant signe de la main de rester où nous étions. Nous fûmes ravis d'être dispensés d'aller faire une révérence à ces députés. Après les premiers complimens qui ne furent pas bien longs, ils avancèrent tous ensemble vers nous, & commencèrent à raisonner fort gravement entre eux.

La conférence de l'évêque & des Curdes ne nous fit pas de nous inquiéter par sa longueur ; nous fûmes un peu rassurés quand notre drogman arménien vint nous dire que les Curdes

La Thrace

avaient donné un fromage à l'évêque. **En** même temps le vieillard s'avança pour prendre un flacon d'eau-de vie qu'il leur présenta. Après qu'ils eurent bu ils se retirèrent, & l'évêque revint à nous avec un visage fort gai : nous le remerciâmes très-humblement mais il aurait pu se dispenser de nous jeter dans de nouvelles inquiétudes.

Ce bon homme, par honnêteté comme nous le jugeâmes par la suite, s'avisa d'aller faire ses adieux aux Curdes, & de leur distribuer les restes de notre eau-de-vie. Nous aurions fort approuvé son procédé, si nous n'avions pas été de la partie & qu'il n'eût pas fallu approcher de leurs pavillons. Ce sont de grandes tentes d'une espèce de drap brun foncé fort épais & fort grossier qui sert de couverture à ces sortes de maisons portatives dont l'extérieur est un carré long, fermé par des treillis de cannes de la hauteur d'un homme, tapissés en-dedans de bonnes nattes. Lorsqu'il faut déménager, ils plient leurs maisons comme un paravent, & la chargent avec leurs ustensiles & leurs enfans sur des bœufs. C'est ainsi que les Curdes vivent en chassant leurs troupeaux ; ils s'arrêtent dans les bons pâturages, mais ils en décampent au commencement d'octobre & passent dans le Curdistan ou la Mésopotamie

Les hommes sont
de leurs chevaux
pour armes ; nous
de leurs femmes
l'évêque, & sur-
les ours qu'on n
nous avaient une
des narines ; on
cancées ; elles pa
mais elles sont fo
économie un certa
Nous retournâmes
qui nous apprîmes
prêtes à partir ;
pour *Tocat* ; & F
pour *Teflis*. Nous
Teflis, parce qu'o
beaucoup de voléu
qui se retiraient, f
fin de l'été : de to
Teflis passe pour l
Nous allâmes c
à main & demanda
cession. Nous partî
notre caravané, co
es uns allaient à C
Arivan, quelques-
tion de deux cent

Les hommes sont bien montés & prennent soin La Thrace.
de leurs chevaux ; ils n'ont que des lances

pour armes ; nous vîmes approcher une troupe
de leurs femmes , qui venaient pour voir
l'évêque , & sur-tout nous qui passions pour
les ours qu'on menait promener. Quelques-
unes avaient une bague qui leur perçait une
des narines ; on nous assura que c'était des
amcées ; elles paraissent fortes & vigoureuses ,
mais elles sont fort laides & ont dans la phy-
sionomie un certain air de férocité.

Nous retournâmes le 24 juin à *Erzeron* ,
où nous apprîmes qu'il y avait deux caravanes
prêtes à partir ; l'une , dans trois jours ,
pour *Tocat* ; & l'autre , dans dix ou douze ,
pour *Teflis*. Nous prîmes le parti d'aller à
Teflis , parce qu'on nous assura qu'il y avait
peu de voleurs sur le chemin de *Tocat* ,
qui se retiraient , suivant leur coutume , à la
fin de l'été : de toutes les caravanes , celle de
Teflis passe pour la moins dangereuse.

Nous allâmes chez le *beglierbey* lui baiser
la main & demander la continuation de sa pro-
tection. Nous partîmes d'*Erzeron* le 6 juillet :
notre caravane , composée de marchands , dont
les uns allaient à *Cars* & à *Teflis* , les autres à
Arivan , quelques-uns à *Gangel* , n'était qu'en-
viron de deux cents hommes armés de lances

de fabres ; quelques-uns avaient des fusils
La Thrace, & des pistolets.

Le 7 juillet nous partîmes à trois heures
demie après minuit, & nous campâmes sur la
dix heures auprès d'un village dont j'ai oublié
le nom. On ne voit aucun arbre dans tout le
quartier, lequel d'ailleurs est plat, bien cul-
tivé & arrosé avec soin.

Notre caravane partit le 8, & marcha jus-
qu'à une heure après midi à travers de grandes
campagnes peu cultivées, & sans rencontrer
une ame. La route fut plus agréable le 9
le 10, nous traversâmes des montagnes agré-
bles & couvertes de pins ; le 12 juillet nous
fîmes route à travers une des plus belles plaines
qu'on puisse voir. La manière de labourer ces
terres est surprenante, car on attache jusqu'à
dix ou douze paires de bœufs à une charrue
chaque paire de bœufs a son postillon, & le
laboureur pousse encore le soc avec le pieu.
Tous leurs efforts aboutissent à faire des furos
plus profonds qu'à l'ordinaire ; nous en
demandâmes plusieurs fois la raison à nos con-
ducteurs, qui se contentèrent de nous dire que
c'était la mode du pays. On ne rencontre autre
chose en Arménie que des bœufs ou des bu-
ffles attelés ou chargés à dos comme des mu-

ets : cependant nous
Cars. après un
Cars est la der-
la frontière de Pe-
quarrée ; son cha-
écarpé ; il paraît
est défendu que
rivière qui tombe
rencontrâmes des
arrose les murs d
une autre rivière
sies ensemble sou-
de limites aux deu-
dans l'Araxe, que
pellent Aras.
Nous demandâ-
l'occasion des exto-
ait. Son chiaia, c
d'abord malgré no-
ment que toutes n
rien, & qu'assuré-
permis d'aller en H
visions fait voir
forte & un passe-p
tion, sous le départ
de Cars. Voici l'a-
nos pièces.
Pour le command

les : cependant nous arrivâmes insensiblement à Cars, après une marche de sept heures.

Cars est la dernière place de la Turquie sur la frontière de Perse : l'enceinte en est presque carrée ; son château est bâti sur un rocher escarpé ; il paraît assez bien entretenu, mais il n'est défendu que par de vieilles tours ; une rivière qui tombe de ces montagnes, où nous rencontrâmes des voleurs en quittant Erzeron, arrose les murs de Cars, & va se joindre à une autre rivière ; & ces deux rivières réunies ensemble sous le nom d'*Arpagi*, forment les limites aux deux empires avant de tomber dans l'*Araxe*, que les Turcs & les Persans appellent *Aras*.

Nous demandâmes à saluer le pacha, à l'occasion des extorsions dont on nous menaçait. Son chiaia, chez qui l'on nous conduisit d'abord malgré nous, nous fit dire fort civilement que toutes nos patentes ne servaient de rien, & qu'assurément, il ne nous ferait pas permis d'aller en Perse. Cependant nous lui avions fait voir un commandement de la Porte & un passe-port du beglierbey d'Erzeron, sous le département duquel est le pacha de Cars. Voici l'analyse que le chiaia fit de ces pièces.

Pour le commandement de la Porte, dit-il,

La Thrace. c'est la patente la plus vénérable qui soit au monde; & il ne cessait de la porter à son front; mais la ville de *Cars* n'y est pas mentionnée. Je répondis qu'il n'était pas possible de mettre sur une feuille de papier les noms des principales villes de leur empire. Le passe-port du beglierbey d'Erzerou porte, dit-il, que vous viendrez ici; mais il ne marque pas que vous passerez plus avant. Comme j'en avais fait faire une traduction à Erzerou, j'allai supplier le chiaia de le relire, protestant que le beglierbey nous avait assuré que, sur son passe-port, on ne ferait aucune difficulté de nous laisser passer de *Cars* dans le *Gurgistan*. Après quelques contestations, nous lui fîmes dire que nous serions bien aises de baiser la veste du pacha, & de lui présenter la lettre du beglierbey. Il répondit qu'il se chargeait de cette lettre, mais qu'affûrement le pacha ne nous laisserait pas sortir des terres du grand-seigneur, qu'il allait s'en éclaircir sur l'heure. En effet; il nous quitta brusquement pour passer, à ce qu'on nous dit, dans l'appartement du pacha.

Après avoir attendu fort long-temps, je priai, par notre interprète, un des valets du chiaia, de lui dire que nous étions obligés de nous retirer à cause de la nuit, mais que nous

ions ravis d'apprendre de fortir. Il nous dit qu'il n'était pas maître, après avoir consulté le beglierbey; ne pouvant aller passer; mais qu'il irait demain le mouvoir. Les plus notables de la ville; que sans doute il pourrait bien persuader d'aller à Constantinople. Il nous dit qu'il avait trois Francs espions du grand-seigneur; & qu'il nous avait promis de nous en donner quelques-uns à craindre. Il nous dit qu'il nous soupçonnait d'être des espions du grand-seigneur, & que nous ne devions pas nous en laisser partir. Il nous dit qu'il nous soupçonnait d'être des espions du grand-seigneur, & que nous ne devions pas nous en laisser partir. Il nous dit qu'il nous soupçonnait d'être des espions du grand-seigneur, & que nous ne devions pas nous en laisser partir.

ions ravis d'apprendre notre destinée avant
 de fortir. Il nous fit savoir que le pacha
 maître, après avoir lu & examiné la lettre
 beglierbey, ne pouvait se dispenser de nous
 passer; mais qu'on ferait assembler le
 lendemain le mouphti, le janissaire aga, le cadi
 les plus notables de la ville pour en faire la
 ture; que sans cette précaution le pacha
 aurait bien perdu sa tête, si on venait à
 voir à Constantinople qu'il n'eût pas fait ar-
 ter trois Francs, qui peut-être étaient des
 pions du grand-duc de Moscovie. Toutes ces
 malités nous chagrinaient très-fort; nous
 ions à craindre qu'elles ne traînaient en
 gueur, & que de difficulté en difficulté on
 laissât partir notre caravane sans nous; ainsi
 nous soupâmes assez tristement. Deux émif-
 res du chiaïa vinrent le lendemain matin
 nous éveiller à la pointe du jour, & nous dire
 sans façon que l'on venait de découvrir que
 nous étions des espions; que le pacha n'en
 était pas encore informé, & qu'ainsi la chose
 était pas sans remède, mais que nous pou-
 vions compter que les avis venaient de bonne
 part. Comme nous ne paraissions guères alar-
 més de leurs discours, ils nous assurèrent que
 les espions en Turquie étaient condamnés au
 feu, & que les plus honnêtes gens de la ca-

La Thrace

ravane étaient prêts à déclarer que, sous pré-
 texte de chercher des plantes, nous obte-
 nions la situation & les murailles des villes
 que nous en prenions le plan; que nous nous
 informions avec soin des troupes qui s'y trou-
 vaient; que nous voulions savoir d'où venaient
 les moindres rivières; que tout cela méritait
 punition. Ainsi parlait celui qui paraissait
 plus méchant des deux; l'autre, qui sembla
 plus doux, disait qu'il n'y avait pas d'appar-
 tence que nous fussions venus de si loin pour
 n'amasser que du foin. Nous nous retranchâmes
 toujours sur les bons témoignages que le beg-
 liebey d'Erzeron rendait de nous dans sa
 lettre. Ils répondirent qu'on n'en pouvait faire
 la lecture que le cadi ne fût venu de la
 campagne, où il devait rester encore un jour
 ou deux. Nous nous séparâmes assez froidement
 là-dessus.

Heureusement, en nous promenant dans la
 ville, nous rencontrâmes un aga du begliebey
 d'Erzeron, qui ne faisait que d'arriver, & qui
 nous reconnut d'abord, parce qu'il nous avait
 vu traiter des malades dans le palais. Après
 les premières civilités, nous lui contâmes
 l'embaras où nous étions. Surpris de notre
 aventure, il alla chez le chiaia du pacha, &
 lui dit en notre présence qu'on n'avait pu

son de nous.
 bey Coprogli
 mandés à C
 eur de l'emper
 sa protection
 eur de l'accom
 reron; qu'il s'
 & de nos re
 recevoir de
 sient si bien re
 signe de nous
 valet que no
 temps. Nous e
 rendre la décis
 moment après
 chiaia, qui nous
 and-duc de Mo
 je crois, nos
 sient à vue, vin
 seinte & dans
 de nous, qu
 étaient ouver
 ment on nous a
 liebey d'Erz
 nous aurait fait
 comme il arrive
 quie en Perse
 rateur sortit,

son de nous refuser le passage; que le be-
gliebey Coprogli, à qui nous avons été re-
 mandés à Constantinople par l'ambassa-
 eur de l'empereur de France, nous honorait
 de sa protection; que nous avons eu l'hon-
 neur de l'accompagner de Constantinople à
Erzeron; qu'il s'était bien trouvé de nos con-
 seils & de nos remèdes; qu'enfin on ne devait
 recevoir de cette manière des gens qui
 sont si bien recommandés de sa part. Il nous
 fit signe de nous retirer, & nous fit dire par
 son valet que nous serions satisfaits dans peu
 de temps. Nous entrâmes dans un café pour
 attendre la décision de cette grande affaire:
 peu de moment après, les mêmes chiodars du
Chaja, qui nous avaient traités d'espions du
 grand-duc de Moscovie, & qui étaient, à ce
 que je crois, nos espions, car ils nous gar-
 daient à vue, vinrent nous annoncer, avec une
 feinte & dans le dessein de tirer quelque
 chose de nous, que tous les passages de l'em-
 pire étaient ouverts pour nous; mais qu'assu-
 rément on nous aurait arrêtés sans la lettre du
gliebey d'Erzeron, ou qu'au moins on
 nous aurait fait payer une grosse somme,
 comme il arrive à tous ceux qui passent de
 Turquie en Perse. En même temps notre aga
 traiteur sortit, & vint nous prendre pour

La Thrace.

nous présenter au chiaia, qui nous fit don
 La Thrace. à fumer & à boire du café. Il nous assura q
 nous pouvions partir quand il nous plaira
 qu'en considération du beglierbey, il ne
 faisait grace de deux cents écus que lui doive
 toutes les bêtes de somme qui passent par
 & comme on lui fit faire réflexion que no
 n'étions pas marchands, mais médecins,
 mit sur son marché que nous guéririons, av
 de partir, un aga de ses amis, qui était m
 lade. Après l'avoir remercié de ses honêtet
 je lui fis dire que nous prendrions soin de
 ami, & que nous lui donnerions tous les
 cours possibles pendant le temps que ne
 resterions encore à Cars.

La caravane y séjourna le 12 & le 13 jui
 pour payer les droits de la douane. Nous
 partîmes le lendemain à une heure après m
 nuit. On campa sur les neuf heures auprès
Barguit, gros village, dont le château, à mo
 démolli, paraît avoir été bien bâti de
 temps.

Le 15 juillet nous partîmes à quatre heu
 du matin, & passâmes par des plaines ab
 bien cultivées, entrecoupées de quelques c
 lines agréables, où les blés étaient bien p
 avancés que du côté d'Erzeron. La gran
 caravane nous quitta à une lieue de-là po

ter à *Gangel*, &
 nous voir réduits
 is marchands
 turc, campé
 rdes pour nous
 ne savaient pas
 yeux sur nos p
 ent pour leur
 drogmans avai
 apres par char
 ent donner chac
 raser.

Le 16 juillet nou
 du matin, & camp
 ns une belle & gr
 ent dressées pou
 res du roi de Per
 Géorgie persienn
Gurgistan.
 Nous découvri
 ez considérables
 campagne ne produ
 us y sont très-r
 pays. Dès qu'o
 Perse, on vient v
 provisions. On s'a
 ec un visage rian
 ne voit que des

à *Gangel*, & nous fûmes consternés de voir réduits à la seule compagnie de *La Thrace* marchands qui venaient à *Teflis*. Un turc, campé sur le chemin, envoya deux gardes pour nous reconnaître ; mais comme nous ne savions pas lire, ils ne firent que jeter leurs yeux sur nos passe-ports, & nous demandèrent pour leur peine quelques truites que nos drogmans avaient pêchées. Ils firent payer ces truites après par charge à nos marchands, & se contentèrent de donner chacun une pièce de savon pour nous remercier.

Le 16 juillet nous partîmes à quatre heures du matin, & campâmes sur les huit heures dans une belle & grande prairie, où nos tentes furent dressées pour la première fois sur les terres du roi de Perse : c'est-là que commence la Géorgie persienne que les Persans appellent *Gurgistan*.

Nous découvrîmes d'abord plusieurs villages assez considérables ; mais toute cette belle campagne ne produit pas un seul arbre : les arbres y sont très-nombreux ; c'est un excellent pays. Dès qu'on est sur les terres du roi de Perse, on vient vous présenter toutes sortes de provisions. On s'adresse sur-tout aux Français avec un visage riant, au lieu qu'en Turquie on ne voit que des gens sérieux qui vous me-

La Thrace. furent gravement depuis les pieds jusqu'à la tête. Ce qui nous surprit le plus, c'est que les Géorgiens ne voulaient pas nous vendre leurs denrées : ils ne les donnaient pas non plus ; mais ils voulaient les troquer pour des brasselets , des bagues , des colliers de verre des petits couteaux , des aiguilles ou des épingle. Les filles se croient plus belles quand elles ont cinq ou six colliers pendus au col qui tombent sur leur sein ; elles en garnissent aussi leurs oreilles. Nous dépliâmes nos paquets sur le gazon : ces bonnes gens prirent ce qui leur plut ; mais ils n'abusèrent pas de la confiance que nous leur témoignâmes. Ils nous donnèrent une poule grosse comme un dindon pour un collier de six blancs , & une grande mesure de vin pour des brasselets de dix huit deniers.

Les femmes , avec qui nous troquâmes nos émaux , ne nous surprirent pas , parce que nous nous attendions à voir des beautés parfaites suivant ce qu'on en dit dans le monde : elles avaient un air de santé qui faisait plaisir , mais après tout , elles n'étaient ni si belles , ni si bien faites qu'on le dit ; ainsi je crois que m'est permis de m'inscrire en faux contre les descriptions que la plupart des voyageurs ont faites.

On n'exige que des marchandises précieuses , sur ce point , qui va se joindre au Kur , toutes ces différentes. On monta à camp sur les plaines ; le 18 , nous marchâmes dans un pays agréable , que nous appelons le nouveau monde : le fond de la vallée est un paysage du lende- main ; car , depuis dix , nous marchâmes quoiqu'étruite & charmante par ses points de vue.

Nous marchâmes & n'arrivâmes à T... nous être reposés... milles de la ville... agréable : cette v... montagne , dans cinq journées de la mer Noire. T

On n'exige que des droits fort modiques sur ~~les~~ ^{La Thauce} marchandises qui entrent en Perse. Nous passâmes, sur cette frontière, la rivière d'Araxi, qui va se rendre dans l'Araxe : l'Araxe se joint au Kur, & la mer Caspienne reçoit toutes ces différentes eaux.

On monta à cheval le 17 juillet, & l'on campa sur les dix heures dans une grande plaine; le 18, nous partîmes à quatre heures, & nous marchâmes jusqu'à midi. Le changement des paysages nous surprit si agréablement, que nous crûmes être arrivés dans un nouveau monde : on moissonnait le blé dans le fond de la vallée où nous campâmes. Le paysage du lendemain ne fut pas moins agréable; car, depuis trois heures du matin jusqu'à dix, nous marchions dans une vallée qui, quoiqu'étroite & escarpée, était néanmoins charmante par sa verdure & par ses différens points de vue.

Nous marchâmes toute la nuit du 20 juillet, & n'arrivâmes à Teflis que sur le midi, après nous être reposés pendant une heure à trois milles de la ville, sur une montagne assez agréable : cette ville est sur la pente d'une montagne, dans une vallée assez étroite, à cinq journées de la mer Caspienne, & à six de la mer Noire. Teflis est aujourd'hui la ca-

capitale de la Géorgie, connue par les anciens sous les noms d'Ibérie & d'Albanie.

Le gouverneur de Géorgie doit être mahométan, car le roi de Perse ne donne point de gouvernement à un seigneur d'une religion différente de la sienne. Celui qui en était revêtu, dans le temps que nous y étions, s'appelait Héraclée : il était du rit grec ; mais on l'obligea de se faire circoncire. On dit que ce malheureux professait les deux religions ; car il allait à la mosquée, & venait à la messe aux capucins, où il buvait à la santé du pape.

La Géorgie n'est pas ordinairement un pays fort tranquille, parce qu'elle sert presque tous les jours de théâtre à la guerre entre les Turcs & les Perses.

Teflis est une ville assez grande & bien peuplée ; les maisons sont basses, mal éclairées, & bâties ordinairement de boue & de briques : la ville s'étend du midi au nord ; la citadelle est au milieu. Le palais du prince qui est au-dessus, est fort ancien & assez bien construit : les jardins, les volières, la place & le bazar, méritent qu'on y jete les yeux. On nous fit entrer dans un salon assez agréable quoiqu'il ne fût que de bois : on nous assura que l'appartement des femmes était beaucoup

plus beau. Le prince ne se pouvait en faire, & ce fut nous obliger de ne lui prir envie lui pour avoir si arrive quelquefois. Du palais nous n'en font pas élargis & font des bourgeois de commerce est en four à Erzerom pour qu'il y a environ ville ; les capucins. Le patriarche de patriarche d'Alexandrie viennent que le p du monde ; quant chez les capucins mais il ne veut pas. Le roi de Perse gie beaucoup plus de profit ; il donne seigneurs géorgiens pour les empêcher les recevraient à Le Kur porte

plus beau. La cour était à la campagne : le prince ne se portait pas trop bien, à ce qu'on ^{La Tharacoz} disait, & ce fut une des principales raisons qui nous obligea de quitter Teflis, de peur qu'il ne lui prit envie de nous retenir auprès de lui pour avoir soin de sa santé, comme cela arrive quelquefois dans le levant.

Du palais nous allâmes voir les bains qui n'en sont pas éloignés; ces bains sont bien entretenus & font presque tout le divertissement des bourgeois de la ville. Leur plus grand commerce est en fourrures que l'on envoie en Perse, ou à Érzerom pour Constantinople. On croit qu'il y a environ vingt mille ames dans la ville; les capucins italiens y ont une maison. Le patriarche des Géorgiens reconnaît le patriarche d'Alexandrie, & tous les deux conviennent que le pape est le premier patriarche du monde; quand celui des Géorgiens vient chez les capucins, il boit à la santé du pape, mais il ne veut pas le reconnaître autrement.

Le roi de Perse est obligé de faire en Géorgie beaucoup plus de dépense, qu'il n'en retire de profit; il donne de fortes pensions aux seigneurs géorgiens qui sont les maîtres du pays, pour les empêcher de se donner aux Turcs, qui les recevraient à bras ouverts.

Le Kur porte la fertilité dans toutes les

campagnes; il passe au milieu de la Géorgie, & La Thrace. sa source vient du Caucaze. L'ignorance & la superstition règnent parmi les Géorgiens; ceux qu'on appelle chrétiens, font consister toute leur religion à bien jeûner & sur-tout à observer le grand carême. Quand un Géorgien vient à mourir, s'il ne laisse pas beaucoup d'argent, comme c'est l'ordinaire, les héritiers font enlever deux ou trois enfans de leurs vassaux & les vendent aux Mahométans pour payer l'évêque grec, à qui on donne jusques à six cent francs pour une messe de mort. Le catholique ou l'évêque arménien, met sur la poitrine du mort, une lettre par laquelle il prie Saint Pierre de lui ouvrir la porte du paradis. Il y a cinq églises grecques dans Teflis, sept églises arméniennes, & deux mosquées dans la citadelle.

Nous ne perdons pas de vue le projet que nous avons d'aller visiter la fameuse campagne des Trois-Eglises, éloignée d'environ vingt lieues de France, des sources de l'Euphrate & de l'Araxe & de presqu'autant de celle de Phase. Nous partîmes donc pour ce beau lieu le 26 juillet; mais nous ne campâmes que quatre heures de Teflis, afin de joindre une caravane destinée pour les Trois-Eglises. Elle s'assembla dans une grande plaine où finit

vallée de Teflis.
les vergers & par
la traverse.

Le 27 juillet
du soir & nous
du matin dans d
ne fûmes guère
commençai à do
paradis terrestre, c
On partit à minuit
des montagnes a
sur le grand chem
de Géorgie dans
petite contrée en
nous devons pay
comme nous savi
bonnes gens, nou
méchans, & à po
En effet, à force d
que qu'ils n'entend
entendions pas non
ent en repos. Tan
ceux qui font le
plus grand nomb
habitans, de *Cosac*
descendre de ces
des montagnes, au
Ceux qui s'étaient

vallée de Teflis. Cette plaine est agréable par
 ses vergers & par ses jardins; le fleuve de Kur ^{La Thrace,}
 la traverse.

Le 27 juillet, on partit sur les onze heures
 du soir & nous marchâmes jusqu'à six heures
 du matin dans des plaines marécageuses. Nous
 ne fûmes guères plus heureux le 28, & je
 commençai à douter si nous allions vers le pa-
 radis terrestre, ou si nous lui tournions le dos.
 On partit à minuit le 29, & nous passâmes par
 des montagnes assez rudes. Des gardes postés
 sur le grand chemin, prétendaient que passant
 de Géorgie dans le pays de *Cofac*, qui est une
 petite contrée entre la Géorgie & l'Arménie,
 nous devions payer un sequin par tête : mais
 comme nous savions que les Persans étaient de
 bonnes gens, nous commençâmes à faire les
 méchans, & à porter nos mains sur nos sabres.
 En effet, à force de crier & de parler une lan-
 gue qu'ils n'entendaient pas, comme nous n'en-
 tendions pas non plus la leur, ils nous laissè-
 rent en repos. Tant il est vrai que par-tout pays,
 ceux qui font le plus de bruit, & qui sont en
 plus grand nombre, ont toujours raison. Les
 habitans de *Cofac* passent pour fiers & se font
 descendre de ces Cosaques qui habitent dans
 les montagnes, au nord de la mer européenne.
 Ceux qui s'étaient attroupés autour de nous,

La Thrace, nous firent demander pourquoi nous n'avions pas des habits à la franque & des chapeaux. Nous leur répondimes que nous venions de Turquie, où l'on est fort mal reçu avec un pareil équipage : cela les fit rire.

Nous partîmes le 31 juillet, à cinq heures du matin, pour traverser des montagnes assez agréables, quoique sans arbres, & nous dinâmes ce jour-là dans un couvent de moines arméniens, qui nous reçurent fort honnêtement. Nous en partîmes à midi, pour nous retirer encore dans un monastère d'Arméniens, à l'entrée de la grande plaine des Trois-Eglises; où nous prétendions trouver le paradis terrestre.

On partit à trois heures du matin, dans l'impatience de voir ce fameux bourg que les Arméniens visitent avec tant de dévotion; les Arméniens appellent ce bourg en leur langue, la descente du fils unique, parce qu'ils croyent que le seigneur apparut à Saint-Grégoire en ce lieu-là.

Les caravanes y séjournent pour faire leurs dévotions. Ce couvent est composé de quatre corps-de-logis, bâtis en manière de cloître; les cellules des religieux, & les chambres que l'on donne aux étrangers, sont toutes de même figure; terminées par un petit dôme en forme de calotte, ainsi cette maison doit être regardée

dée comme un moines. Les ja entretenus.

L'église patri la grande cour l'illuminateur, che du temps de le grand Constan le palais de ce On conserve dans percée, un bras de Saint-Pierre Baptiste, une cô les plus riches de vases sacrés d'argent, d'or é surprenant, car commercent en font des présens doit cependant s'ent subsister tant font honneur de reçu. de Rome, de la réunion.

Les deux autre ère; mais elles gne qui les envi connais point qui

dée comme un grand caravanserai où logent les moines. Les jardins en sont agréables & bien entretenus. La Thracée

L'église patriarcale est bâtie au milieu de la grande cour, & dédiée à Saint-Grégoire l'Illuminateur, qui en fut le premier patriarche du temps de *Tiridate*, roi d'Arménie, sous le grand Constantin. Les Arméniens croient que le palais de ce roi était à la place du couvent. On conserve dans l'église qui est obscure & mal percée, un bras de Saint-Grégoire, un doigt de Saint-Pierre, deux doigts de Saint-Jean-Baptiste, une côte de Saint-Jacques; on y voit les plus riches ornemens, un grand nombre de vases sacrés, de lampes, des chandeliers d'argent, d'or ou de vermeil. Cela n'est pas surprenant, car les marchands arméniens qui commercent en Europe & qui s'enrichissent, font des présens magnifiques à cette église. On doit cependant s'étonner que les Persans y laissent subsister tant de richesses. Les moines se font honneur de montrer les présens qu'ils ont reçus de Rome, & sourient quand on leur parle de la réunion.

Les deux autres églises sont hors du monastère; mais elles tombent en ruine. La campagne qui les environne est charmante; je n'en connais point qui donne une plus belle idée du

La Thrace.

paradis terrestre. Des ruisseaux qui la parcourent la rendent extrêmement fertile : On y recueille toutes sortes de denrées, les melons sur-tout, y sont délicieux. A trois ou quatre lieues des Trois-Eglises, il y a des carrières de sel fossile, qui de temps immémorial en fournissent à toute la Perse.

Pendant notre séjour aux Trois-Eglises, nous fîmes chercher, mais inutilement, des voyageurs pour nous conduire au mont *Ararat*. Personne ne se souciait d'être de la partie. Cependant cette montagne fameuse n'est qu'à deux petites journées du monastère; quoiqu'en disent les religieux, il n'est pas étonnant qu'on ne puisse en atteindre le sommet, puisqu'il est presque à moitié couvert de neige glacée depuis le déluge. Ces bonnes gens croient comme un article de foi, que l'arche s'y arrêta. Ce qui fait paraître l'*Ararat* plus élevé, c'est qu'il est planté seul en forme de pain de sucre, au milieu d'une des plus grandes plaines que l'on puisse voir. Quand on demande aux moines arméniens, s'ils n'ont pas des reliques de l'arche, ils répondent sagement qu'elle est encore ensevelie dans les fondrières des neiges du mont *Ararat*.

Nous allâmes le 8 août à *Erivan*, ville considérable & capitale de l'Arménie persienne, à

trois heures de chemin. Elle n'était pas seulement une ville; mais aussi nous faire donner un chemin au mont *Ararat*. La ville d'*Erivan* est entourée de jardins, & bâtie sur une plaine. Les bâtiments sont simples pour croiser le vent du nord, & encore de l'espèce de nos maisons n'ont pas de cheminée au soleil, & sont bâties de terre de Perse. Le château est sur une colline, & est fermé plus de huit lieues de distance des mahométans, & les soldats y restent pendant l'hiver. Plusieurs rivières y en a une qui est une source; à deux journées du lac profond & d'ailleurs est rempli de carpes. Les religieux d'un monastère au milieu du lac ne leur est permis d'y aller une fois l'année, & ils ne peuvent aller que ces quatre jours. On passe le Zeyhan sur un pont de trois arches, so

ces heures de chemin des Trois-Eglises; ce ~~_____~~
 n'était pas seulement dans le dessein de voir la La Thrace.
 place; mais aussi pour prier le patriarche de
 nous faire donner des voituriers pour nous con-
 duire au mont Ararat.

La ville d'*Erivan* est remplie de vignes & de
 jardins, & bâtie sur une colline qui termine
 la plaine. Les bourgeois d'*Erivan* sont assez
 simples pour croire que leurs vignes sont en-
 core de l'espèce de celle que Noé y planta;
 ces maisons n'ont qu'un étage, bâties de boue
 séchée au soleil, à la manière des autres villes
 de Perse. Le château qui est presqu'ovale, ren-
 ferme plus de huit cents maisons occupées par
 des mahométans, car les Arméniens qui y tra-
 vaillent pendant le jour, viennent coucher à la
 ville. Plusieurs rivières coulent aux environs,
 il y en a une qui est alimentée par quarante
 sources; à deux journées & demie de la ville est
 un lac profond & de vingt-cinq lieues de tour; il
 est rempli de carpes & de truites excellentes. Les
 religieux d'un monastère bâti sur l'île qui est
 au milieu du lac n'en profitent guères, car il
 ne leur est permis d'en manger que quatre fois
 l'année, & ils ne peuvent parler entre eux
 que ces quatre jours-là.

On passe le *Zengui* à *Erivan*, sur un pont
 de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué

gouverner, s'il eût témoigné le souhaiter, attendu le La Thrace.
 besoin que nous avions de son crédit. Par reconnaissance, il nous fit servir une collation, à
 vérité très-frugale; on vit paraître, sur un
 chaquet de bois, un plat de noix au milieu de
 deux assiettes, sur l'une desquelles il y avait
 des prunes, & sur l'autre des raisins. On ne nous
 offrit ni pain, ni biscuit. Nous mangeâmes
 une prune & nous bûmes chacun un coup à la
 santé du prélat: c'était d'excellent vin rose;
 nous le priâmes en même temps de nous faire
 donner pour notre argent de bons chevaux &
 des guides qui pussent nous conduire au mont
 ararat. *Qu'elle dévotion avez-vous, dit-il, pour*
le mont. Nous répondîmes, que nous trouvâmes
 après d'un lieu célèbre, sur lequel on croyait
 que l'arche de Noé s'était arrêtée, nous se-
 rions mal reçus dans notre pays si nous nous
 présentions sans le voir. *Vous aurez de la peine,*
dit le patriarche, d'aller jusques aux neiges, &
de voir ce qui est de l'arche, dieu n'a jamais fait la
grâce de la faire voir à personne qu'à un saint re-
vérend de notre ordre, qui, après cinquante ans
de jeûnes & de prières, y fut miraculeusement
transporté; mais le froid le pénétra fort, qu'il
mourut à son retour. Notre interprète le fit
 entendre en lui répliquant de notre part, qu'après
 avoir jeûné & prié la moitié de notre vie,

La Thrace. nous demanderions à dieu la grace de voir paradis, plutôt que les débris de la maison Noé.

Le patriache nous fit demander si nous avio vû le pape, & trouva fort mauvais quand nous repondimes, que ce ne serait que pour nous retourner. *Comment*, dit-il, *vous venez de si loin pour me voir, & vous n'avez pas vû notre patriarche.* Nous n'osâmes pas lui dire que nous n'étions venus en Arménie que pour chercher des plantes. Pendant que ce vénérable prélat que l'on aurait pris en Europe pour un bon maître d'école, donnait ses ordres, nous demandâmes à voir sa chapelle, & nous mêmes tre écus dans le bassin pour payer la collation. Après les complimens ordinaires, le patriarche nous donna un homme de sa maison, avec une lettre de recommandation pour les religieux qui sont sur la route du mont Ararat. Ainsi nous allâmes coucher ce jour-là, à deux heures d'Erivan, dans un couvent d'arméniens; nous y buvâmes d'excellent vin clair et, tirant sur l'orange & fûmes bien traités.

Nous partîmes à quatre heures du matin, le 9 août, avec des visages défigurés par les plaques des cousins qui nous faisaient une cruelle guerre depuis quelques jours. Nous continuâmes notre route dans une grande & belle plain

conduit au mont Ararat, par une colline qui est de cette hauteur, pour voir la rivière qui a le nom d'Ararat, sur le mont Ararat.

Le 10 août, nous partîmes, pour trouver le mont Ararat, sur lequel on dit qu'à une lieue de la ville d'Erivan, il y a des onces heures de chemin, nous commençâmes à monter le mont Ararat, sur lequel on dit que ce ne fût pas possible de monter sans des sables mouillés, quelques pieds de neige, & d'être un des plus beaux aspects qu'il y ait au monde, nous ne vîmes ni arbres, ni animaux vivans, qu'à une lieue de milieu; ceux qui sont de pauvres gens, & d'autres, parmi lesquels il y a des chiens & des corneilles, qui sont de la montagne, ou pour monter le mont Ararat, & de neige de la montagne, les neiges sont c

conduit au mont Ararat, & nous nous re-
 çames dans un monastère assis sur le haut La Thrace.

une colline qui domine toute la plaine; &
 est de cette hauteur que nous commençâmes
 à voir la rivière d'*Aras*, si connue autrefois
 sous le nom d'*Araxe*; elle passe à quatre lieues
 du mont Ararat.

Le 10 août, nous marchâmes jusqu'à sept
 heures, pour trouver le gué de l'*Aras*, qui ne
 se passe qu'à une lieue du monastère. On arriva
 vers les onze heures, au pied de la montagne;
 nous commençâmes ce jour-là à monter le
 mont *Ararat*, sur les deux heures après midi,
 mais ce ne fût pas sans peine. Il faut grimper
 sur des sables mouvans où l'on ne voit que
 quelques pieds de genièvre. Cette montagne
 offre un des plus tristes & des plus désagréa-
 bles aspects qu'il y ait sur la terre; on n'y
 trouve ni arbres, ni arbrisseaux; il n'y a d'ani-
 maux vivans, qu'au bas de la montagne & vers
 le milieu; ceux qui occupent la première ré-
 gion sont de pauvres bergers & des troupeaux
 chétifs, parmi lesquels on voit quelques per-
 drix; ceux de la seconde région, sont des ti-
 gres & des corneilles. Tout le reste de la mon-
 tagne, ou pour mieux dire sa moitié est cou-
 verte de neige depuis que l'arche s'y arrêta, &
 ces neiges sont cachées la moitié de l'année.

La Thrace. sous des nuages fort épais. Du haut du grand abîme, qui est une ravine d'ouvantable, & qui répond au village d'où nous étions partis, se détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, & ces rochers sont de pierres noirâtres & fort dures. Les tigres que nous apperçûmes ne laissèrent pas de nous faire peur, quoiqu'ils fussent à plus de deux cens pas de nous, & qu'on nous assurât qu'ils ne venaient pas ordinairement insulter les passans; ils cherchaient à boire, & n'avaient pas sans doute faim ce jour-là. Nous nous prosternâmes cependant dans le sable & les laissâmes passer fort respectueusement. On en tue quelquefois à coups de fusil; mais la principale chasse se fait avec des pièges, par le moyen desquels on prend les jeunes tigres que l'on apprivoise, & que l'on mène ensuite promener dans les principales villes de Perse.

L'idée qu'on a dans le pays que l'arche s'arrêta, & la vénération que tous les Arméniens ont pour cette montagne, ont fait promettre à bien des gens qu'elle devait être remplie de solitaires; cependant on nous assure qu'il n'y avait qu'un petit couvent abandonné au pied de l'abîme, où l'on envoyait tous les ans un moine pour recueillir quelques sacs de bled que produisent les terres des environs.

Nous campâmes sur les bords des berges, & nous n'avions jamais vu de tigres, & nous ne nous occupâmes que de nous procurer de la viande; mais, ils finirent par nous en donner, & nous nous en fîmes une bonne marque de reconnaissance. Dans le bon vin. Dans le monde, on gagne ce qu'ils estiment infiniment, & se nourrissent. Parmi eux qui font le commerce, nous les secourûmes, & cela nous attirâmes la reconnaissance.

Comme nous allâmes, & qui était de prendre la mesure des particularités, nous leur fîmes promettre, mais tout bien considéré, nous en retournerions, & de monter à la montagne, excepté si l'on ne pouvait trouver un couvent abandonné, & qu'ainsi un jour

Nous campâmes ce jour-là tout près des
 chanes des bergers. Ces pauvres gens qui n'a- La Thrace:
 rient jamais vu de Francs, & sur-tout de
 Francs *herboristes*, avaient presqu'autant de peur
 de nous que nous avions eu des tigres; néan-
 moins, ils finirent par se familiariser avec
 nous, & nous commencâmes à leur donner,
 pour marque de notre amitié, quelques tasses
 de bon vin. Dans toutes les montagnes du
 monde, on gagne les bergers par cette liqueur
 ils estiment infiniment plus que le lait dont
 ils se nourrissent. Il se trouva deux malades
 parmi eux qui faisaient des efforts pour vo-
 ir, nous les secourûmes sur-le-champ, &
 cela nous attira la confiance de leurs cama-
 rades.

Comme nous allions toujours à notre but,
 il était de prendre langue & de nous in-
 former des particularités de cette montagne,
 nous leur fîmes proposer plusieurs questions;
 mais tout bien considéré, ils nous conseillèrent
 de nous en retourner plutôt que d'oser entre-
 prendre de monter jusqu'à la neige. Ils nous
 dirent qu'il n'y avait aucune fontaine dans
 la montagne, excepté le ruisseau de l'abyme,
 où l'on ne pouvait aller boire qu'auprès du
 précipice abandonné dont on vient de parler,
 qu'ainsi un jour ne suffirait pas pour aller

jusqu'à la neige & pour descendre au fond de l'abyme; qu'il faudrait pouvoir faire comme les chameaux, c'est-à-dire, boire le matin pour toute la journée, n'étant pas possible de porter de l'eau en grim pant sur une montagne aussi affreuse, où ils s'égar aient eux-mêmes assez souvent; que pour des plantes, il était inutile d'aller plus loin, parce que nous ne trouvions au-dessus de nos têtes que des rochers entassés les uns sur les autres; enfin qu'il avait de la folie à vouloir faire cette course que les jambes nous manqueraient, & que pour eux ils ne nous accompagneraient pas pour tout l'or du roi de Perse.

Après avoir mis notre journal au net, nous tâmes conseil à table nous trois, pour débiter sur la route que nous devions prendre le lendemain. Nous ne courions certainement aucun risque d'être entendus, car nous parlions français; & qui est-ce qui peut se vanter dans le mont *Ararat* d'entendre cette langue pas même Noé, s'il revenait avec son arc d'un autre côté, nous examinions les raisades bergers qui nous paraissaient très-bonnes. Nous fîmes entrer nos guides dans le conseil. Ces braves gens qui ne voulaient pas se poser à mourir de soif, & qui n'avaient que la curiosité de mesurer la hauteur de la montagne, furent

digne, furent
 gers, & ensuite
 aller jusqu'à de
 plus de faillie q
 viendrait couch
 tions. Cet exp
 ble, & nous con
 qu'il était de no
 montagne jusq
 mangés par les
 par boire beauco
 me espèce de qu
 qui n'étaient plus
 par cœur, & n
 qui cherchaient à
 donc à deux de n
 re avec nos chev
 qui est au bas v
 d'ames après cela
 sure de rochers
 me nous portions
 ger. Il faut avou
 ée quand on me
 haut, sur-tout
 ables. On ne sa
 dans ceux du mo
 voits nous étions
 de monter, &
 Tome XXIX.

gnage, furent d'abord du sentiment des ber-
 gers, & ensuite ils conclurent qu'on pouvait La Thrace,
 aller jusqu'à de certains rochers qui avaient
 plus de saillie que les autres, & que l'on re-
 viendrait coucher au même gîte où nous
 étions. Cet expédient nous parut fort raison-
 nable, & nous conclûmes tous trois séparément
 qu'il était de notre honneur d'aller visiter la
 montagne jusqu'aux neiges, au hasard d'être
 mangés par les tigres. Nous commençâmes
 par boire beaucoup, & nous nous donnâmes
 une espèce de question volontaire : les bergers
 qui n'étaient plus si farouches, riaient de tout
 leur cœur, & nous prenaient pour des gens
 qui cherchaient à se perdre. Nous ordonnâmes
 donc à deux de nos guides d'aller nous atten-
 dre avec nos chevaux au couvent abandonné,
 qui est au bas de l'abyme. Nous commen-
 çâmes après cela à marcher vers la première
 barre de rochers avec une bouteille d'eau
 que nous portions tour-à-tour pour nous sou-
 lager. Il faut avouer que la vue est bien trom-
 peuse quand on mesure une montagne de bas
 en haut, sur-tout quand il faut traverser des
 précipices. On ne saurait plaçer le pied ferme
 sur ceux du mont *Ararat*. En plusieurs en-
 droits nous étions obligés de descendre au
 lieu de monter, & pour continuer notre route,

La Thrace. il fallut souvent se détourner à droite & gauche. Si nous trouvions de la pelouse, elle limait si fort nos bottines, qu'elles glissaient comme du verre, & malgré nous il fallait nous arrêter. Cet exercice nous paraissait très-incommode, & nous ne pouvions nous empêcher de rire de nous voir obligés à faire un aussi mauvais manège; mais franchement on ne riait que du bout des dents. N'en pouvant plus, je commençai le premier à me reposer; cela servit de prétexte à la compagnie pour en faire autant.

Comme la conversation se renouait quand on est assis, nous parlâmes des tigres qui promenaient fort tranquillement, ou qui jouaient à une distance assez raisonnable de nous. Enfin parmi tous ces contes avec lesquels nous tâchions de nous amuser & qui semblaient nous donner de nouvelles forces, nous arrivâmes sur le midi dans un endroit plus riant, car il nous semblait que nous allions prendre la neige avec les dents. Notre journée ne fut pas longue; c'était une crête de rochers qui nous dérobait la vue d'un terrain éloigné de la neige de plus de deux heures de chemin. Nos guides se plaignaient qu'ils étaient nus pieds & que nous ferions bientôt de même, qu'il se faisait tard, & que nous nous pe-

ions indubitab
l'au moins nou
ténèbres. Pou
mes que nous
ge que nous
raissait guères p
and nous y fû
mes plus qu'il
ir, car le tas
mètre. Chacun
il voulut, &
fut résolu qu'o
ge avait plus
comme elle éra
lâmes un gros m
tre bouteille. No
ec une nouvelle
us rien à faire q
tère.

Nous retombâmes
aient le dos de
ous glisser, nous
cité du corps.
frémir quand
la tête tournait
aminer les horrib
Nous aperçûmes
pelouse, dont

ions indubitablement pendant la nuit, où
 au moins nous nous cassions le cou dans La Thrace;
 ténèbres. Pour les rassurer, nous leur pro-
 mimes que nous ne passerions pas un tas de
 que nous leur montrâmes, & qui ne
 paraissait guères plus grand qu'un gâteau; mais
 quand nous y fûmes arrivés, nous en trou-
 vâmes plus qu'il n'en fallait pour nous rafraî-
 chir, car le tas avait plus de trente pas de
 diamètre. Chacun en mangea tant & si peu
 qu'il voulut, & d'un commun consentement
 fut résolu qu'on n'irait pas plus loin. Cette
 roche avait plus de quatre pieds d'épaisseur,
 comme elle était toute cristallisée, nous en
 coupâmes un gros morceau dont nous remplîmes
 une bouteille. Nous descendîmes bientôt après
 avec une nouvelle vigueur, ravis de n'avoir
 plus rien à faire que de nous retirer au mo-
 ment.

Nous retombâmes dans des sables qui cou-
 vrent le dos de l'abyme : quand nous vou-
 lûmes glisser, nous nous enterrions jusqu'à la
 moitié du corps. On ne pouvait s'empêcher
 de frémir quand on découvrait cet abyme,
 la tête tournait pour peu qu'on voulût en
 examiner les horribles précipices.

Nous aperçûmes enfin un endroit couvert
 de pelouse, dont la pente paraissait propre à

La Thrace. favoriser notre descente, c'est-à-dire, le chemin qu'avait vraisemblablement suivi Noé, pour aller au bas de la montagne. Nous y courûmes avec empressement; nos guides nous firent voir de-là, quoique de fort loin, le monastère où nous devions aller nous désaltérer. Nous nous laissâmes glisser sur le dos pendant plus d'une heure sur ce tapis vert: nous avançâmes ainsi fort agréablement & presque sans fatigue: on continua donc à glisser autant que le terrain le permit, & quand nous rencontrâmes des cailloux qui meurtrissaient nos épaules, nous glissions sur le ventre, ou nous marchions à reculons à quatre pattes. Peu-à-peu nous nous rendîmes au monastère. Nous y trouvâmes assez bonne compagnie; c'étaient des gens du village qui étaient venus s'y promener.

Après un léger repas, nous ne laissâmes pas de dormir d'un profond sommeil. Le lendemain, 12 août, nous partîmes à six heures du matin pour retourner aux Trois Églises; nous n'arrivâmes que le 13, après avoir passé l'Araxe à gué.

Le 14 août, nous séjournâmes aux Trois Églises pour y attendre six chevaux que nous avions envoyé chercher à Erivan, dans le dessein de nous en retourner à Cars. Nous eûmes le chagrin de partir sans compagne

er toutes les ca
glises allaient à
On partit le le
; on campa c
ru, auprès d'u
verdure qui é
Le 16 août, r
un matin, sans es
ers nous firent
ans des campag
bles & fort dé
ous avions à fa
l'inquiétude; c
nous n'avions p
l'argent à Cars
ouillés.
Nous passâmes
steau; nous en
ures du matin
honnêtes gens.
ourgea. La can
endit la nape, &
furent consommés
Nous arrivâmes
nous y séjournâ
attendre le passag
qu'il s'en p
mes plusieurs ma

toutes les caravanes qui étaient aux Trois
 glises allaient à *Tauris*. En Thraee.

On partit le lendemain à six heures du ma-
 tin; on campa ce jour-là sur le bord d'un ruis-
 seau, auprès d'un village assez agréable par
 sa verdure qui était aux environs.

Le 16 août, nous partîmes à trois heures
 du matin, sans escorte ni caravane. Nos voitu-
 res nous firent marcher jusqu'à sept heures
 dans des campagnes sèches, pierreuses, in-
 fertiles & fort désagréables. Le chemin que
 nous avions à faire jusqu'à *Cars* me donnait
 de l'inquiétude; on ne parlait que de brigands,
 & nous n'avions point de lettres pour prendre
 de l'argent à *Cars*, en cas qu'on nous eût dé-
 pillés.

Nous passâmes une cruelle nuit près d'un
 ruisseau; nous en partîmes le 17 août à quatre
 heures du matin sans rencontrer ni voleurs
 ni honnêtes gens. La clarté du jour nous en-
 couragea. La campagne était agréable; on
 vendit la nape, & les restes de nos provisions
 furent consommés.

Nous arrivâmes à *Cars* sur les quatre heures
 du soir; nous y séjournâmes jusqu'au 22 août, pour
 attendre le passage d'une caravane; en atten-
 dant qu'il s'en présentât quelque-une, nous
 guérîmes plusieurs malades avec succès. Il n'y a

~~_____~~
 La Thrace. point de lieu sur la terre où l'on ne se fait de bons amis avec le secours de la médecine. Le plus grand jurisconsulte de France passera pour un personnage fort inutile en Asie, en Afrique & en Arménie ; mais comme on fait la mort par tout pays, on y recherche & on y révère les médecins.

Le 23 août nous partîmes de Cars avec une petite caravane destinée pour escorter une voiture d'argent. C'étaient tous gens choisis, bien armés & déterminés à se battre. Nous ne marchâmes que quatre heures ce jour-là ; on ne fit que quatre lieues le lendemain ; nous marchâmes toute la nuit au clair de lune, à travers des montagnes dont les défilés sont dangereux, & où fort peu de gens auraient pu nous arrêter ; mais les ténèbres favorisèrent notre marche, tandis que les Turcs dormaient à leur aise. On se reposa le 26 jusqu'à neuf heures du matin. Le 27 août nous marchâmes près de six heures, & le 28 nous arrivâmes aux bains d'*Affancalé*, bâtis assez proprement sur le bord de l'Araxe, à une petite lieue d'*Erzeron*. L'Araxe qui tombe des montagnes où sont les sources de l'Euphrate, n'est pas considérable à *Affancalé*, dont la plaine plus fertile que celle d'*Erzeron* & produit meilleur froment.

Le chemin de
 eau ; nous le f
 Nous allâmes le
 au Beglierbey. C
 nous fit mille qu
 dans notre ro
 nous trouvions
 nous dit entr
 che des Trois-E
 huile, faisant a
 le patriarche an
 le débit de l'hu
 dans l'administra
 Arméniens.
 Nous allâmes
 être délassés dan
 pas de parcourir
 moulins, où nou
 tares en fleurs p
 es graines. Rien
 sur-tout que de
 plantes des Alpe
 Comme nous
 dant le séjour qu
 que nous appren
 entretenant avec
 ment dans le co
 trouva à la fin

Le chemin d'Assancalé à Erzeron est fort La Thrace.
 eau; nous le fîmes en six heures de temps.
 Nous allâmes le lendemain rendre nos respects
 au Beglierbey. Cuperli, notre protecteur, qui
 nous fit mille questions sur ce que nous avions
 vu dans notre route, & sur la différence que
 nous trouvions entre la Turquie & la Perse.

Il nous dit entre autres choses que le patriar-
 che des Trois-Eglises était *un bon marchand*
d'huile, faisant allusion au procès qu'il a avec
 le patriarche arménien de Jérusalem, pour
 le débit de l'huile sacrée que l'on emploie
 dans l'administration des sacremens parmi les
 Arméniens.

Nous allâmes visiter la campagne après nous
 être délassés dans la ville, & ne manquâmes
 pas de parcourir la belle vallée des quarante
 moulins, où nous avons laissé trop de plantes
 rares en fleurs pour oublier d'en aller amasser
 les graines. Rien ne nous faisait plus de plaisir
 sur-tout que de voir de temps en temps des
 plantes des Alpes & des Pyrénées.

Comme nous écrivions tous les soirs pen-
 dant le séjour que nous fîmes à Erzeron ce
 que nous apprenions dans la journée en nous
 entretenant avec les Arméniens & principale-
 ment dans le couvent où nous logions, il se
 trouva à la fin que nos remarques me four-

La Thrace.

nirent une matière abondante concernant le génie, les mœurs, la religion & le commerce des Arméniens.

Ils sont les meilleurs gens du monde, honnêtes, polis, pleins de bon sens & de probité. Je les estimerais heureux de ne savoir manier les armes, s'il n'était nécessaire, de la manière dont les hommes sont faits, de s'en servir quelquefois pour se soustraire à leurs cruautés. Quoiqu'il en soit, les Arméniens ne se mêlent que de leur commerce, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. Non-seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes de l'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne; ils passent chez le Mogol à Siam, à Java, aux Philippines & dans tout l'orient, excepté à la Chine.

Ces Arméniens, soit qu'ils travaillent pour eux ou pour les autres marchands, sont infatigables dans les voyages, & méprisent les rigueurs des saisons. Nous en avons vu plusieurs passer de grandes rivières à pied, ayant l'eau jusqu'au cou, pour relever les chevaux qui étaient abattus & garantir leurs ballots, car les volturiers turcs ne s'embarraient pas des marchandises qu'ils conduisent & ne répondent

rien. Les Arméniens escortent les caravanes plus édifiant que se secourent.

Les caravanes. Ce sont des caravanes dans leur pays, où ils fuient les étrangers, tant qu'ils estiment qu'ils logent volontiers avec plaisir.

Qu'un de leurs caravanes nous en remercie, une caravane de deux au-devant de nous porter des rafraîchissements de leur vin.

Quand ils se joignent par chartrais. Ils ne vont sur les routes, à l'exception d'excellentes qualités qu'ils foient l'église, comme leur domicile, & pensent, même par

Nous ne pouvons dans les caravanes faire les marchés

rien. Les Arméniens dans les passages des
 vières escortent leurs chevaux, & rien n'est La Thrace.
 us édifiant que de voir avec quelle charité
 se secourent entre eux pendant la marche
 es caravanes. Ces bonnes gens ne se dérangent
 ères dans leurs manières; toujours égaux,
 fuient les étrangers qui sont trop turbulens,
 tant qu'ils estiment ceux qui sont pacifiques;
 les logent volontiers & leur donnent à man-
 ger avec plaisir. Quand nous soulagions quel-
 qu'un de leurs camarades, toute la caravane
 nous en remerciait. Lorsqu'ils sont instruits
 qu'une caravane doit passer, ils vont un jour
 ou deux au-devant de leur compatriotes leur
 porter des rafraîchissemens & sur-tout du meil-
 leur vin.

Quand ils séjournent dans les villes, ils se
 mettent par chambrées & vivent à peu de
 frais. Ils ne vont jamais sans filets; ils pêchent
 sur les routes, & ils nous ont fait souvent
 manger d'excellens poissons. Quels que fâti-
 gues qu'ils soient, ils observent les jeûnes de
 l'église, comme s'ils étaient en repos dans
 leur domicile, & ne connaissent pas de dif-
 ficultés, même pendant leurs maladies.

Nous ne pouvions nous empêcher de rire
 dans les caravanerais d'Erzeron, en voyant
 faire les marchés parmi les Arméniens: on

~~_____~~ commence de même que chez les Turcs
 La Thrace. mettre de l'argent sur la table ; après cela on
 chicane autant qu'on peut, en ajoutant une
 pièce sur l'autre : cette chicane ne se fait pas
 sans bruit. Nous nous imaginions, à les en-
 tendre parler, qu'ils étaient prêts à se couper
 la gorge, mais il ne s'agit de rien moins entre
 eux ; après s'être poussés & repoussés avec
 violence, les courtiers ou entremetteurs du
 marché ferment avec tant de force les mains
 de celui qui veut vendre, qu'ils le font crier
 & ne le quittent pas qu'il n'ait consenti au
 prix proposé ; ensuite chacun rit de son côté.
 Ils prétendent avec raison que la vue de l'ar-
 gent fait plutôt conclure les marchés.

Tout le monde fait que les Arméniens sont
 chrétiens. Le clergé d'Arménie est composé
 du patriarche, des archevêques, des évêques
 des prêtres séculiers & des moines. Le patriar-
 che porte le nom de Catholicos depuis long-
 temps. Ce patriarche est vêtu aussi simplement
 que les autres prêtres ; il vit très-frugalement
 & n'a qu'un petit nombre de domestiques
 mais c'est un des prélats des plus considérables
 du monde par l'autorité qu'il a sur sa nation
 qui tremble à la moindre menace d'excommu-
 nication. On assure qu'il y a quatre-vingt mille
 villages qui le reconnaissent.

Les curés &

de même que

passer à de seco

de choisir des fi

longue vie &

nous à quelque

& pour entrete

occupe si fort, q

des fonctions ec

de l'autel avec

gés de coucher

qu'ils doivent c

Les Arméniens

pour le mariage

épouser qu'une

chez eux contra

même une fem

un garçon. Apr

cles du mariage

logis de la fille

de deux vieilles

future une bag

garçon se prése

plus grand série

nire à la premièr

au curé qui fait le

le fiancé envoie

après il vient rec

Les curés & les prêtres séculiers se marient ~~_____~~
 de même que les papas grecs & ne sauraient ^{La Thrace,}
 passer à de secondes noces ; aussi ont-ils soin
 de choisir des filles dont le teint promet une
 longue vie & une forte santé. Ils travaillent
 tous à quelque métier pour gagner leur vie
 & pour entretenir leur famille, & cela les
 occupe si fort, qu'à peine savent-ils s'acquitter
 des fonctions ecclésiastiques. Pour approcher
 de l'autel avec plus de pureté, ils sont obli-
 gés de coucher dans l'église la veille des jours
 qu'ils doivent célébrer.

Les Arméniens ont des règles particulières
 pour le mariage. Un homme veuf ne peut
 épouser qu'une femme, & l'on ne pourrait
 chez eux contracter un nouveau mariage ; de
 même une femme veuve ne peut pas épouser
 un garçon. Après qu'on est convenu des arti-
 cles du mariage, la mère du garçon vient au
 logis de la fille, accompagnée d'un prêtre &
 de deux vieilles femmes. Elle présente à la
 future une bague de la part de son fils ; le
 garçon se présente en même temps avec le
 plus grand sérieux, car il n'est pas permis de
 rire à la première entrevue. On présente à boire
 au curé qui fait les fiançailles. La veille des noces,
 le fiancé envoie des habits, & quelques heures
 après il vient recevoir, chez la fiancée, le pré-

La Thrace,

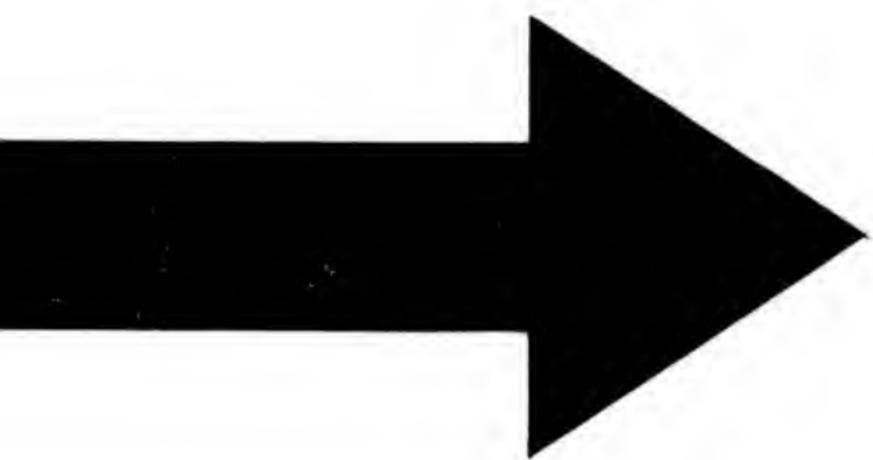
font qu'elle veut lui faire. Le lendemain on monte à cheval, & l'on n'oublie rien pour en avoir des beaux. Le fiancé, sortant de la maison de sa future, marche le premier, la tête couverte d'un réseau d'or ou d'argent, ou d'un voile de gaze incarnat, suivant sa qualité; ce voile ou réseau descend jusqu'à la moitié du corps. Il tient de la main droite le bout d'une ceinture, dont la fiancée, qui le suit à cheval, couverte d'un voile blanc, tient l'autre bout: ce voile tombe jusques sur les jambes du cheval. Deux hommes marchent à côté du cheval de la fiancée pour en tenir les rênes. Les parens, les amis, la fleur de la jeunesse, à cheval ou à pied, les accompagnent à l'église au son des instrumens, le cierge à la main & en procession. On met pied à terre à la porte de l'église, & les fiancés vont jusqu'aux marches du sanctuaire, tenant toujours la ceinture par les deux bouts. Ils approchent, & le prêtre leur ayant mis la bible sur la tête, leur demande s'ils veulent bien se prendre pour mari & pour femme: ils inclinent la tête pour marquer leur consentement. Le prêtre prononce alors les paroles sacramentales; il fait la cérémonie des anneaux & dit la messe. On se retire ensuite chez l'épousée, dans le même ordre qu'on était venu. Le mari se couche le

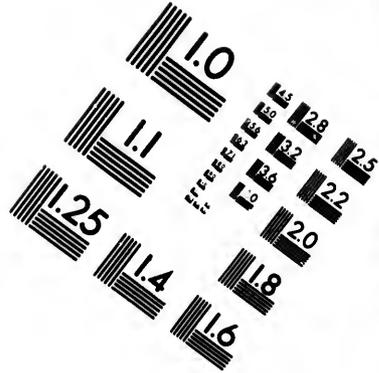
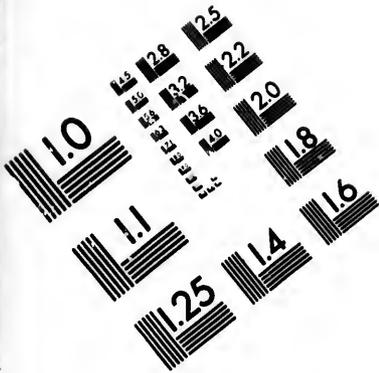
premier, après
 femme, qui est
 la chandelle, &
 pour entrer dans
 Arméniens qui
 mes; tous les so
 avant de se dévo
 rent pas leur v

DES VOYAGES. 461

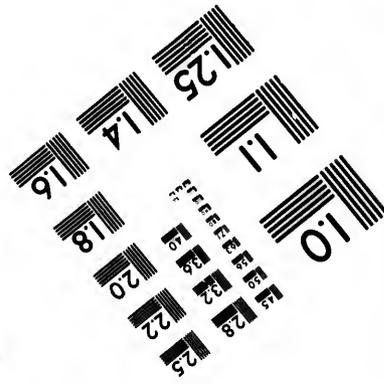
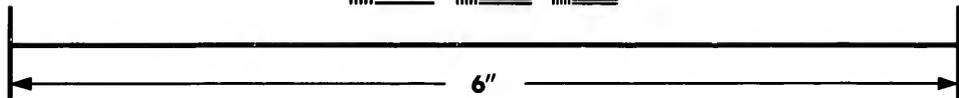
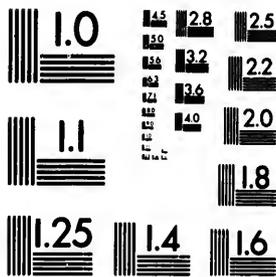
premier, après avoir été déchauffé par sa femme, qui est chargée du soin d'éteindre la chandelle, & qui ne quitte son voile que pour entrer dans le lit. On dit qu'il y a des Arméniens qui ne connaissent pas leurs femmes; tous les soirs elles éteignent la chandelle avant de se dévoiler, & la plupart ne découvrent pas leur visage pendant le jour.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

CHAPITRE III.

Voyage de Tocat & d'Angora.

Nous commençâmes à tourner tout de bon le dos au levant le 12 septembre, & quoique nous fussions au fond de la Natolie, il nous semblaient voir les pointes des clochers de France dès que nous eûmes pris le parti de nous approcher de la Méditerranée. Nous n'allâmes pourtant ce jour-là qu'à un mille d'Erzeron avec une partie de la caravane qui s'assemblait pour Tocat, & nous partîmes le lendemain 13 septembre, pour les bains d'Élija, où le reste des marchands s'était rendu.

Le 14 septembre, nous traversâmes, depuis les cinq heures du matin jusqu'à midi, des pays plats, mais si secs & si brûlés qu'on n'y trouvait ni plantes ni graines. Notre caravane était composée d'environ 300 personnes, presque tous Arméniens : ils conduisaient des soies à Tocat, à Smyrne & à Constantinople. On partit le 15 à cinq heures du matin, & l'on campa vers le midi sur cette branche de l'Euphrate qui passe par la plaine d'Erzeron.

Le 16 septembre, on marcha dans une vallée

troite, défagré
qu'un seul cara
poule toujours
eurs. Nous fûm
ette rivière, a
composée de 24
rap de voleur
ette nouvelle,
mir conseil, &
e faire la meil
ossible. On arri
te d'une vallée
a que nous no
e la colline, on
er reconnaître
apportèrent qu'i
atre cavaliers
a montagnes :
as dire mot & le
ames.
Le 17 septemb
eis fort incomm
gne toute pelée
tre dans une v
ampâmes après qu
mes joints ce jou
ands de soie auff
tie d'Erzeron de

étroite, défagréable, inculte, où l'on ne trouve
 qu'un seul caravanferai, & où l'Euphrate qui ^{La Thracé.}
 coule toujours vers l'ouest fait plusieurs dé-
 tours. Nous fûmes obligés de passer deux fois
 cette rivière, ayant appris par une caravane
 composée de 24 chameaux, qu'il y avait beau-
 coup de voleurs sur le chemin de Tôcat. A
 cette nouvelle, nous nous rassemblâmes pour
 prendre conseil, & il fut décidé qu'on tâcherait
 de faire la meilleure contenance qu'il serait
 possible. On arriva sur les onze heures à l'en-
 trée d'une vallée encore plus étroite, & tan-
 tôt que nous nous retranchions sur la pente
 de la colline, on détacha trois fusilliers pour
 aller reconnaître le passage. Heureusement ils
 rapportèrent qu'ils n'avaient vu que trois ou
 quatre cavaliers armés qui se retiraient dans
 les montagnes : aussi nous passâmes le défilé
 sans dire mot & le plus promptement que nous
 pûmes.

Le 17 septembre, notre route fut courte,
 mais fort incommode : on passa sur une mon-
 tagne toute pelée, au pied de laquelle on
 entre dans une vallée bien cultivée, où nous
 campâmes après quatre heures de marche. Nous
 fûmes joints ce jour-là par une caravane de mar-
 chands de soie aussi forte que la nôtre : elle était
 partie d'Erzeron deux jours après nous, mais elle

avait fait plus de diligence, sur le bruit qui courait qu'un pacha Mansoul s'était mis à la tête de voleurs. Cette recrue nous fit plaisir, & nous partîmes tous ensemble le 18 septembre. Nous passâmes sur une montagne couverte de pins dont la descente est fort rude, & qui conduit dans une vallée étroite & tortue, sur la gauche de laquelle on voit le reste d'un vieil aqueduc à arcades arrondies qui paraît assez ancien. Nous traversâmes ce jour-là la rivière qui va se jeter dans la mer Noire à *Vari*.

Le 19 septembre, on continua de marcher au nord-ouest, dans une autre vallée fort étroite qui nous conduisit dans une assez belle plaine arrosée par un joli ruisseau sur le bord duquel est le village de *Sukmé*. Un peu en deçà de ce village, à droite du grand chemin, on aperçoit deux morceaux de colonnes antiques sur le plus petit desquels il y a des caractères grecs fort anciens, que la peur des voleurs nous empêcha d'examiner; d'ailleurs l'inscription nous en parut très-usée.

La marche du 20 septembre fut de sept heures. A la descente d'une montagne on découvrit quinze ou vingt voleurs, qui, nous voyant venir en bon ordre, jugèrent à propos de se retirer. Ces malheureux sont des montagnards qui volent quand ils se trouvent

les plus forts à prendre. Quelquefois nous sur le moment nous géait les balles ils détournèrent les yeux, & l'on ne vit rien. Le 21 septembre, à six heures du matin, nous commençâmes la plus rude & la plus longue marche de ce pays, toujours à l'ouest. Le 22 septembre, nous marchâmes depuis les cinq heures jusqu'à midi sur des roches fort dures, tantôt de blanc ou de jaune, sur lesquels coule avec rapidité un ruisseau, la rivière de *Sukmé*, qui est un mauvais ruisseau. La banquette haute de six toises, chacun étendit son fusil, & nous rapportent qu'un voleur a été tué.

Le 23 septembre, à six heures. On trouva une montagne fort élevée. Nous entrâmes dans une belle plaine où nous arrivâmes le 24 à quatre heures. Nous passâmes sur une rivière.

les plus forts & qui n'ont pas l'esprit de s'en-
prendre. Quelques-uns qui se mêlèrent avec
nous sur le matin, dans le temps qu'on char-
geait les balles, furent bien plus habiles, car
ils détournèrent deux mulets avec leurs char-
ges, & l'on n'en entendit plus parler.

Le 21 septembre, nous partîmes à cinq
heures du matin, & passâmes sur la plus haute,
la plus rude & la plus ennuyeuse montagne du
pays, toujours en garde de peur des voleurs.

Le 22 septembre, nous ne découvrîmes de-
puis les cinq heures du matin jusqu'à midi que
des roches fort escarpées, toutes de marbre
blanc ou de jaspe rouge & blanc, parmi les-
quels coule avec rapidité, du levant au cou-
chant, la rivière de *Camili*. Nous eûmes pour
gîte un mauvais caravanserai & une mauvaise
banquette haute de trois pieds, sur laquelle
chacun étendit son équipage. Les Turcs ne
portent qu'un tapis pour tout meuble de
nuit.

Le 23 septembre, notre marche fut de huit
heures. On trouva à la sortie du caravanserai
une montagne fort haute, très-rude & toute
pelée. Nous entrâmes ensuite dans une grande
& belle plaine où nous campâmes. Nous par-
tîmes le 24 à quatre heures du matin, & pas-
sâmes sur une montagne & dans des vallées

fort rudes où coule, à droite du chemin, une
 La Thrace. rivière toute rouge par la grande quantité de
 bol qu'elle détrempe : elle serpente à travers
 des défilés fort dangereux où à peine des bêtes
 de somme peuvent passer les unes après les
 autres. Ces défilés nous conduisirent enfin au
 pied d'autres montagnes toutes hérissées de
 pointes, sur la plus haute desquelles est bâtie
 la ville de *Couleifar*, petite place disposée en
 amphithéâtre & terminée par un vieux châ-
 teau. Les environs sont horriblement escarpés,
 mais on change tout-à-coup de situation, car
 passé *Couleifar*, on entre dans une des plus
 belles vallées de l'Asie, remplie de vignobles
 & de vergers. Ce changement, auquel on ne
 s'attend pas, fait un contraste fort agréable, qui
 dure jusqu'à *Agimbrat*, petite ville bâtie sur
 une montagne semblable à un pâté écrasé.
 Notre gîte y fut très-commode : c'est un beau
 caravanserai au pied de la rivière. La voûte
 est de pierre de taille & les arcades sont bien
 ceintrées ; mais ce bâtiment, qui est d'une beauté
 surprenante pour le pays, n'est éclairé que par
 des lucarnes.

Le 25 septembre, nous suivîmes la même
 vallée. La rivière rouge coulait à notre droite
 mais nous la quittâmes à un village qui occu-
 pe presque tout le fond de la vallée. Nous

étions fort in-
 nous prendrion
 part qu'on jetâ
 où la rivière s
 montrèrent bie
 caravane comm
 montagne que
 On y rencont
 pins ; mais la c
 campa dans un
 quelques autre
 élevées.

Le 26 septem
 heures & nous
 On voit sur ce c
 bâtis à la turque
 qu'on y avait e
 assassinés ; car c
 des plus danger
 ment les gens du
 dévalisent quelq
 sur les voleurs é
 ils ont pour ma
 sur ses terres :
 d'y passer sans
 Notre route d
 à neuf heures, p

étions fort inquiets de savoir quel chemin nous prendrions, parce qu'on ne voyait, quelque part qu'on jetât les yeux, que l'ouverture par où la rivière s'échappe. Nos Arméniens nous montrèrent bientôt la route, & la tête de la caravane commença à monter sur la plus haute montagne que nous eussions encore traversée. On y rencontre beaucoup de chênes & de pins; mais la descente en est affreuse, & l'on campa dans une espèce d'abyme au pied de quelques autres montagnes un peu moins élevées.

La Thrace,

Le 26 septembre, nous partîmes sur les cinq heures & nous ne nous arrêtâmes qu'à midi. On voit sur ce chemin des tombeaux de pierre bâtis à la turque sans mortier. On nous assura qu'on y avait enterré des pauvres marchands assassinés; car cette route était autrefois une des plus dangereuses de l'Anatolie; présentement les gens du pays, qui de temps en temps dévalisent quelques petites caravanes, tirent sur les voleurs étrangers & les ont tous dissipés: ils ont pour maxime que chacun doit voler sur ses terres: ainsi l'on risquerait beaucoup d'y passer sans une bonne escorte.

Notre route du 28 septembre fut de huit à neuf heures, presque toujours dans la même

La Thraoe.

vallée. On nous fit camper auprès d'un village appelé *Almous*.

Le 28 septembre, nous montâmes à cheval à une heure après minuit & arrivâmes à *Tocat* sur les 10 heures. Cette ville ne paraît que lorsqu'on est arrivé aux portes, car elle est située dans un ravin au milieu de grandes montagnes de marbre. Ce recoin est bien cultivé & rempli de vignobles & de jardins qui produisent d'excellens fruits: le vin en est délicieux; mais il est violent.

La ville de *Tocat* est beaucoup plus grande & plus agréable qu'Erzeron. Les maisons sont bien bâties & la plupart à deux étages: elles occupent non-seulement le terrain qui est entre des collines fort escarpées, mais encore la croupe de ces mêmes collines en manière d'amphithéâtre, en sorte qu'il n'y a pas de ville au monde dont la situation soit plus singulière. On n'a pas même négligé deux roches de marbre qui sont affreuses, hérissées & taillées à plomb, car on voit un vieux château sur chacune. Les rues de *Tocat* sont assez bien pavées, ce qui est rare dans le levant. Les collines sur lesquelles la ville est bâtie fournissent tant de sources que chaque maison a sa fontaine.

Il y a dans *Tocat* un *cadi*, un *vaivode*, un

D E S

janiffaire aga,
& quelques familles turques
familles turques
niennes, trois ou
douze mosquée
chappelles turques
églises; les gre
pelle, quoiqu'il
par l'empereur
par un métropo
rêque de *Nicoan*
née, à deux jou
Le grand nég
de cuivre, comm
chandelliers, que
et que l'on envoi
en Egypte. On p
croup de peaux d
merce des soies y
Il faut regarde
commerce de l'A
Diarbékir y vien
comme à chevan
celles de *Tocat*:
es gens de pied
Tocat à *Bruse*, le
ours; les gens à c
celles qui vont en

janiffaire aga, avec environ mille janiffaires & quelques saphis. On y compte vingt mille familles turques, quatre mille familles arméniennes, trois ou quatre cents familles de grecs, douze mosquées à minarets, une infinité de chappelles turques. Les Arméniens y ont sept églises; les grecs n'ont qu'une méchante chappelle, quoiqu'ils se vantent qu'elle a été bâtie par l'empereur Justinien. Elle est gouvernée par un métropolitain dépendant de l'archevêque de *Nicoara*, ancienne ville presque ruinée, à deux journées de Tocat.

Le grand négoce de Tocat est en vaisselle de cuivre, comme marmites, jasses, fanaux, chandelliers, que l'on travaille fort proprement & que l'on envoie ensuite à Constantinople & en Egypte. On prépare encore à Tocat beaucoup de peaux de maroquin jaune. Le commerce des soies y est assez considérable.

Il faut regarder Tocat comme le centre du commerce de l'Asie Mineure; les caravanes de *Diarbékir* y viennent en dix huit jours: un homme à cheval fait le chemin en douze. Celles de Tocat à Synope mettent six jours; les gens de pied y vont en quatre jours. De Tocat à Bruse, les caravanes emploient vingt jours; les gens à cheval y arrivent en quinze. Celles qui vont en droiture de Tocat à Smyrne,

— sans passer par Angora ni par Bruse, sont vingt-
 La Thrace. sept jours en chemin avec des mulets, &
 quarante jours avec des chameaux ; mais
 elles risquent d'être maltraitées par les vo-
 leurs.

Tocat dépend du gouvernement de *Sivas*,
 où il y a un pacha & un janissaire aga. *Sivas*
 suivant leur tradition, est l'ancienne ville de
Sebaste, que Pline & Ptolémée placent dans la
 Capadoce. Cette ville n'est qu'à deux jour-
 nées de Tocat vers le midi ; & *Amasia*, autre
 ancienne ville, est à trois journées de Tocat
 vers le nord-ouest ; mais ces deux villes, quoi-
 qu'anciennes, sont bien plus petites que To-
 cat. *Sivas* est peu de chose aujourd'hui & ne
 ferait presque pas connu si le pacha n'y fai-
 fait sa résidence.

Il y aurait beaucoup de chose à dire sur
Amasia. J'ajouterai seulement que Strabon, le
 plus fameux des géographes anciens, quoi-
 qu'originaire de Crète, était natif de cette
 ville. Nous cherchâmes inutilement compagnie
 pour aller à *Cesarée de Capadoce*. Cette ville
 n'est qu'à six journées de Tocat, & n'a pas
 changé de nom, puisque les Grecs l'appellent
 encore *Kesaria*.

Nous partîmes de Tocat pour *Angora*, le
 10 octobre 1701, avec une caravane compo-

de nouveau
 evions suivie
 cette ville, on
 Après quatre h
 auprès du villag
 duquel nous vîr
 tonnes & de co
 blanc & d'un b
 tions. Toutes le
 de marbre com
 Le 11 octobre
 jusqu'à *Turcal*. C
 d'Agara, située
 colline escarpée,
 par un vieux châ
 la rivière de To
 de beaux vignob
 cultivés & les v
 Tocat, on n'ente
 bien de *Turman*
 espèce de voleur
 ce que les Curde
 Turcmans volent
 pourtant sans cra
 demi-lieue au-de
 lendemain dans
 notre caravane s'a
 ble & couvert d

ée de nouveaux venus & de celle que nous ~~_____~~
 vions suivie jusqu'à Tocat. En sortant de La Thrace,
 cette ville, on entre dans une belle plaine.
 Après quatre heures de marche, on campa
 auprès du village d'*Agara*, dans le cimetière
 duquel nous vîmes quelques morceaux de co-
 lonnes & de corniches anciennes de marbre
 blanc & d'un beau profil, mais sans inscrip-
 tions. Toutes les montagnes des environs sont
 de marbre comme celles de Tocat.

Le 11 octobre, nous continuâmes notre route
 jusqu'à *Turcal*. C'est une bourgade à 15 milles
 d'*Agara*, située autour & sur la pente d'une
 colline escarpée, séparée des autres, terminée
 par un vieux château, & mouillée au pied par
 la rivière de Tocat. Tout ce canton est plein
 de beaux vignobles; les champs y sont bien
 cultivés & les villages fréquens. Au-delà de
 Tocat, on n'entend plus parler de *Curdes*, mais
 bien de *Turcmans*, c'est-à-dire, d'une autre
 espèce de voleurs encore plus dangereux, en-
 ce que les *Curdes* dorment la nuit & que les
Turcmans volent jour & nuit. Nous campâmes
 pourtant sans crainte dans la plaine, à une
 demi-lieue au-dessous de *Turcal*. On entra le
 lendemain dans une vallée assez étroite où
 notre caravane s'arrêta. Tout le pays est agréa-
 ble & couvert de bois: on entendait chanter

les perdrix, & le gibier de toute espèce y est
 La Thrace. abondant, de même que dans tout le reste
 de l'Anatolie.

Le lendemain nous ne vîmes que des chênes
 & des pins pendant neuf heures de marche.
 Tantôt ce sont de petites vallées, & tantôt
 des montagnes d'une hauteur considérable.

Le 14 octobre le paysage fut le même que
 le jour précédent, mais la marche ne fut que
 d'environ cinq heures; le 15 on marcha dans
 des défilés horribles qui aboutissent à une assez
 belle plaine; après huit heures de marche on
 campa auprès de *Siké*, tout le pays est riant &
 bien cultivé.

La marche du 17 octobre fut d'environ
 douze heures; nous ne passâmes ce jour-là
 que par de petites vallées couvertes de chênes
 & de pins: le lendemain la décoration fut bien
 différente, car nous marchâmes pendant neuf
 heures dans un pays assez plat, peu cultivé,
 sans bois ni broussailles, & remarquable seu-
 lement par quelques buttes remplies de sel
 fossile.

Le 19 nous entrâmes dans des vallées &
 des plaines couvertes de plusieurs fortes de
 chênes; la route du lendemain fut de douze
 heures, dans des plaines entrecoupées de bois.
 Nous passâmes ce jour-là à gué la rivière

Halès ou le
 montagne oppo
 rendre son cou
 est pas profond
 que la Seine à
 e passait qu'à
 aut de la mor
 in-fi-dire dans u
 eux lieues d'*An*
 réable. Nous
 ille le 12 octo
 marche, dans u
Angora ou '*An*
 ques-uns, & que
 nous réjouit plu
 rant; nous nous
 de ces braves *Ga*
 es environs de
 entre les *Céven*
 encore dans les
 place. Ces généra
 leurs terres, pa
 mille hommes p
 dans le Levant,
 chefs dont *Brenn*
 que ce général rav
 le temple de *Delp*
 immenses, vingt

l'*Halès* ou le *Casfirimac* des Turcs, qu'une La Thrace,
 montagne opposée au grand chemin oblige de
 prendre son cours vers le Nord. le *Casfirimac*
 n'est pas profond, mais il nous parut aussi large
 que la Seine à Paris, & l'on nous assura qu'il
 ne passait qu'à une journée de Césarée. Du
 haut de la montagne, nous tombâmes pour
 ainsi dire dans un horrible fond: de-là, jusqu'à
 deux lieues d'*Angora*, le pays est rude & désa-
 gréable. Nous arrivâmes dans cette célèbre
 ville le 12 octobre, après quatre heures de
 marche, dans une vallée assez bien cultivée.
Angora ou *Angori*, comme prononcent quel-
 ques-uns, & que les Turcs appellent *Engours*
 nous réjouit plus qu'aucune autre ville du Le-
 vant; nous nous nous imaginions que le sang
 de ces braves Gaulois qui occupaient autrefois
 les environs de Toulouse & le pays qui est
 entre les Cévennes & les Pyrénées, coulait
 encore dans les veines des habitans de cette
 place. Ces généreux Gaulois, trop resserrés dans
 leurs terres, partirent au nombre de trente
 mille hommes pour aller faire des conquêtes
 dans le Levant, sous la conduite de plusieurs
 chefs dont *Brennus* était le principal. Tandis
 que ce général ravageait la Grèce & qu'il pillait
 le temple de Delphes où il y avait des richesses
 immenses, vingt mille hommes de cette armée

La Thrace.

passèrent dans la Thrace ; ils soulevèrent tout le pays jusqu'à Byzance & descendirent sur l'Hellespont. Ravis de ne trouver l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de mer, ils le traversèrent pour entrer en Bithynie.

Les Gaulois jetèrent la terreur dans toute l'Asie jusques vers le mont Taurus, comme nous l'apprend Tite Live. Des vingt mille Gaulois qui étaient partis de la Grèce, il n'en restait pourtant guères que la moitié, mais tout céda à leur valeur ; ils mirent tout le pays à contribution. Enfin, comme il y avait trois sortes de Gaulois parmi eux, ils partagèrent leurs conquêtes de telle sorte que les uns s'établirent sur les côtes de l'Hellespont, les autres habitèrent l'Eolide & l'Ionie, & les plus fameux qu'on appelait *Tectosages* pénétrant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve Halys, à une journée d'*Angora*, qui est l'ancienne ville d'Ancyre ; ainsi, nos Toulousains occupèrent la grande Phrygie jusques à la Capadoce & à la Paphlagonie, & tout le pays où ils s'établirent fut nommé *Galatie* ou *Gallogrèce*, comme qui dirait *la Grèce des Gaulois*. Strabon assure qu'ils divisèrent leurs conquêtes en quatre parties, que chacune avait son roi, & ses officiers de justice & de guerre, & sur-tout qu'ils n'avaient pas oublié de rendre la justice

en milieu des b
me de leurs
L'empereur
elli *Ancyre*, &
connaissance qu
le plus grand
Asie. Cet édific
blanc, & les en
étaient encore, s
pièce à angle r
dont les côtés
long. Les mait
à 35 pieds de l
détruite ; il ne
l'on entrant du
porte, qui est c
neuf pieds 2 pou
qui sont chacun
de deux pieds
cette porte qui
l'on grava il y
la vie d'Auguste
caractères : l'insc
droite & à gar
plupart effacées
grands trous f
pu faire des b
que les paysan

au milieu des bois de chênes, suivant la coutume de leurs ancêtres.

La Thrace.

L'empereur Auguste avait sans doute embelli *Ancyre*, & ce fut apparemment par reconnaissance que les habitans lui consacèrent le plus grand monument qui soit encore en Asie. Cet édifice était tout entier de marbre blanc, & les encoignures du vestibule qui subsistent encore, sont alternativement d'une seule pièce à angle rentrant en manière d'équerre, dont les côtés ont trois ou quatre pieds de long. Les maîtresses murailles ont encore 30 à 35 pieds de haut, la façade est entièrement détruite; il ne reste plus que la porte par où l'on entrait du vestibule dans la maison. Cette porte, qui est quarrée, a 24 pieds de haut sur neuf pieds 2 pouces de largeur, & ses montans, qui sont chacun d'une seule pièce, sont épais de deux pieds trois pouces. C'est à côté de cette porte qui est chargée d'ornemens, que l'on grava il y a plus de dix-sept cents ans, la vie d'Auguste, en beau latin & en beaux caractères: l'inscription est à trois colonnes, à droite & à gauche, mais les lettres sont la plupart effacées; d'ailleurs tout est plein de grands trous semblables à ceux qu'auraient pu faire des boulets de canon; & ces trous, que les paysans ont fait pour arracher les

La Thrace. crampons ; ont emporté la moitié des ca
raâtres.

On trouve, dans l'enceinte de cet édifice les ruines d'une pauvre église ; on découvrirait peut-être quelque chose de plus particulière concernant cet édifice, si l'on pouvait déchiffrer plusieurs inscriptions grecques que l'on a vu gravées sur les murailles en dehors, car ce bâtiment était sans doute isolé. On trouve présentement ces inscriptions dans les cheminées de quelques particuliers, où elles sont couvertes de suie, ces maisons sont adossées à la muraille.

Tout ce qu'on vient de dire montre assez qu'Ancyre était une des plus illustres villes du Levant. Ses habitans étaient les principaux Galates que St. Paul honora d'une de ses lettres.

La situation d'Ancyre, au milieu de l'Asie Mineure, l'a souvent exposée à de grands ravages ; elle fut prise par les Perses du temps d'Heraclius : les Tartares s'en rendirent les maîtres en 1239 ; elle fut ensuite le premier siège des Ottomans ; elle leur fut ensuite funeste, car la bataille que Tamerlan y remporta sur Bajazet faillit à détruire leur empire.

Ancyre est actuellement une des meilleures villes de l'Anatolie, & montre par-tout des

marques de son
sit dans les ru
es ; la plupart
ndriques, que
gulières sont
nde par-devan
e si surprenant
une mōsquée ;
iquement de
lées les unes
Les murailles
inées par de r
employé indif
aves, chapitea
riques entrem
quoiqu'on ait en
up de morceau
es inscriptions, c
eurs qui sont la
es latines, arab
On compte dan
atre ou cinq
rees : Angora e
e la mer Noire
myrne, met vic
Angora à Brus
elarea en huit
Angora à Isme

marques de son ancienne magnificence. On ne voit dans les rues que colonnes & vieux mar- La Thrace,
 es; la plupart des colonnes sont lisses & cilindriques, quelques-unes canelées; les plus régulières sont ovales, ornées d'une plate-bande par-devant & par-derrrière. Il n'y a rien de si surprenant que le perron de la porte d'une mosquée; il est de 14 degrés composé uniquement de bases de colonnes de marbre, posées les unes sur les autres.

Les murailles de la ville sont basses & terminées par de méchans creneaux, mais on y employé indifféremment, colonnes, architraves, chapiteaux, bases & autres morceaux de marbre entremêlés avec de la maçonnerie. Quoiqu'on ait engagé dans ces murailles beaucoup de morceaux de marbre du côté où sont les inscriptions, on ne laisse pas d'en lire plusieurs qui sont la plupart grecques, quelques-unes latines, arabes ou turques.

On compte dans Angora quarante mille Turcs, quatre ou cinq mille Arméniens & six cents Grecs: Angora est à quatre grandes journées de la mer Noire; la caravane, d'Angora à Smyrne, met vingt jours. Les caravanes vont d'Angora à Bruse dans dix jours; d'Angora à Séfarea en huit; d'Angora à Sinope dans dix, d'Angora à Ismeth ou l'ancienne Nicomédie,

en neuf jours; enfin, d'Angora à Affamboul
 La Thrace. en douze ou treize jouts.

On nourrit les plus belles chevres du monde dans la campagne d'Angora, elles éblouissent par leur blancheur & leur poil qui est au point fin que la soie, frisé naturellement par tresser de huit ou neuf pouces de long, est la matière de plusieurs belles étoffes & sur-tout du camelot: mais on ne permet guères de transporter cette toison sans la filer, parce que les gens du pays y gagnent leur vie. Ces belles chevres ne se voient qu'à quatre ou cinq journées d'Angora, elles dégèrent quand on les porte plus loin.

Le 2 novembre nous partîmes d'Angora pour Bruse, accompagnés seulement d'un voiturier Turc & d'un valet Grec qui n'entendait pas le franc; ainsi nous fûmes obligés de nous servir nous-mêmes. Après trois jours de marche, nous arrivâmes à *Beibazar*, c'est une petite ville bâtie sur trois collines à-peu-près égales, dans une vallée assez resserrée. Les maisons sont à deux étages, couvertes assez proprement avec des planches; la campagne est chargée d'arbres fruitiers: c'est-là qu'on vient ces belles poires que l'on vend à Constantinople sous le nom de poires d'Angora. Tout ce quartier est sec & pelé, les chèvre

ny brouent qu'
 peut-être ce qui
 de leur toison qu'
 de climat & d'
 Beibazar & d'A
 es lavent dans l
 Nous partîme
 et nous nous re
 vieux bâtiment
 On y passe la
 profond, les eau
 peut, mais c'est p
 Elle va se jeter
 rions déjà camp
 Trébizonde.
 On monta à c
 matin pour arriv
 an sans banquet
 six heures, nous
 aines d'Asie, ind
 recoupée de qu
 e 9, nous poursui
 sept heures dans
 du 10 fut de dou
 aines bordées de
 out que de vieux
 ons. La marche d
 celle du jour pro

y broutent que des brins d'herbes, & c'est
 peut-être ce qui contribue à conserver la beauté La Thraç.
 leur toison qui se perd quand elles changent
 le climat & de pâturages. Les bergers de
 Beibazar & d'Angora les peignent souvent &
 les lavent dans les ruisseaux.

Nous partîmes de Beibazar le 6 novembre ;
 nous nous retirâmes vers le soir dans un
 vieux bâtiment abandonné & sans couvert.
 On y passe la rivière d'*Aiala* dans un gué
 profond, ses eaux inondent la terre quand on
 veut, mais c'est pour y élever de très-bon ris.
 Elle va se jeter dans la mer Noire, & nous
 avions déjà campé à son embouchure en allant
 Trébizonde.

On monta à cheval sur les six heures du
 matin pour arriver le 7 novembre dans un
 lieu sans banquette ; le 8, après une traite de
 six heures, nous traversâmes une des belles
 plaines d'Asie, inculte pourtant, sans arbres &
 interrompée de quelques collines assez basses ;
 le 9, nous poursuivîmes notre route pendant
 sept heures dans la même plaine ; la marche
 du 10 fut de douze heures, parmi de belles
 plaines bordées de petits bois. On ne voit par-
 tout que de vieux marbres, mais sans inscrip-
 tions. La marche du 10 novembre fut pareille
 à celle du jour précédent.

————— Nous arrivâmes enfin à Bruse après cinq heures de marche dans des défilés couverts de bois qui vont aboutir à cette belle plaine qui est au nord du mont Olympe. En arrivant à Bruse, du côté d'Angora, on ne découvre qu'une partie de la ville au travers de futaies.

Bruse capitale de l'ancienne Bythinie est la plus grande & la plus magnifique ville de l'Asie. Cette Place s'étend du levant au couchant, au pied des premières collines du mont Olympe dont la verdure est admirable. Ces collines sont, pour ainsi-dire, autant de degrés pour aller sur cette fameuse montagne. Il semble que Bruse ait été faite exprès pour les Turcs, car le mont Olympe lui fournit tant de sources, que chaque maison a ses fontaines, & on ne voit point de ville qui en ait autant. Les mosquées sont très-belles, la plupart sont couvertes de plomb & embellies de dômes.

Le sérail est sur une colline escarpée, c'est l'ouvrage de Mahomet IV. Les caravanséras de la ville sont beaux & commodes; la ville d'ailleurs est agréable, bien pavée, propre sur-tout dans le quartier du bazar. En venant d'Angora à Bruse, on passe un beau ruisseau sur un pont assez bien bâti. On y compte dix ou douze mille familles turques, quatre cents

Juifs

Juifs, cinq cents Grecques. On voit d'antiquités dans le sébâtie plusieurs Musulmans de qui sont d'une belle un paysage adonné maisons dont l'air est si agréable.

Les tombeaux des enfans, sont très-bien ornés. On fait voir au pied de la mosquée, un squelette dans lequel est trois fois le nombre d'ordinares. Quand on y va, il y a un grand bruit par le vent qui souffle dans les bois ou d'autres lieux. On est au grand étonnement de voir un chapelet de ce genre de grains de bois : on gauchit la langue, auprès de la fontaine, que l'on appelle Roland.

Il y a un pacha & un grand officier de la ville.

Juifs, cinq cents d'Arméniens & trois cents de Grecques. On ne voit que peu de marques ~~de~~ d'antiquités dans la ville, parce qu'elle a été rebâtie plusieurs fois. Il n'est permis qu'aux Musulmans de loger dans la ville. Les platanes y sont d'une beauté surprenante, & forment un paysage admirable, entremêlées avec les maisons dont les terrasses ont une vue charmante.

Les tombeaux d'Orcan, de sa femme & de ses enfans, sont dans une église grecque convertie en mosquée, qui n'est ni grande ni belle. On fait voir aux étrangers, dans le vestibule de la mosquée, le prétendu tambour d'Orcan, lequel est trois fois plus grand que les tambours ordinaires. Quand on le remue il fait beaucoup de bruit par le moyen de quelques boules de bois ou d'autre matière qui le font raisonner au grand étonnement des gens du pays. Le chapelet de ce sultan est aussi dans le même lieu : les grains en sont de geai & gros comme des noix : on garde dans une chapelle turque, auprès de la ville, une ancienne épée fort large, que l'on prétend être l'épée de Roland.

Il y a un pacha dans Bruse, un Janissaire-aga & un grand cadi qui est le plus puissant officier de la ville. Dans le temps que nous

y étions, c'était le fils du muphti de Constan-
 tinople qui occupait cette place. Nous fûmes
 surpris, en nous promenant dans cette ville,
 d'y entendre parler aussi bon espagnol qu'à
 Madrid. Les Juifs à qui je m'adressai m'affu-
 rèrent qu'ils avaient toujours conservé leur
 langue maternelle, depuis que leurs pères s'é-
 taient retirés de Grenade en Asie. Il est vrai
 qu'ils choisirent la ville du monde qui par sa
 situation & par ses fontaines ressemble le plus
 à Grenade.

Le 21 novembre nous partîmes à sept heures
 pour aller voir le mont Olympe, dont la mon-
 tée est assez douce; mais après trois heures
 de marche à cheval, nous ne trouvâmes
 que du sapin & de la neige, de sorte que sur
 les onze heures, nous fûmes obligés de nous
 arrêter près d'un petit lac dans un lieu fort
 élevé. Pour aller de-là au sommet de la mon-
 tagne qui est une des plus grandes de l'Asie &
 semblable aux Alpes & aux Pyrénées, il faut
 drait que les neiges fussent fondues, & marcher
 encore pendant toute une journée. C'est près
 de ce mont Olympe que les Gaulois furent
 défaits par Manlius qui, sous prétexte qu'ils
 avaient suivi Antiochus, voulut se venger sur
 eux des maux que leurs pères avaient fait en
 Italie.

Le 23 novembre
 veaux bains de
 voisins l'un de l'
 fique & surmo
 de plomb, per
 m'est permis de
 son. Tous les tr
 par des cloches
 dont les jardinie
 melons: Toutes
 de marbre; la
 comme partagé
 brique. Le milie
 une fontaine à p
 Autour des mur
 deux pieds, couv
 les salons où l'o
 dômes percés co
 Les sources d'e
 min qui est entr
 est si grande que
 ou douze minut
 durs en moins d
 Nicée n'est qu'
 au-delà d'une m
 leurs, qu'on n'o
 escorte. Cataye.
 Bruse. On accusa

Le 23 novembre nous allâmes voir les nouveaux bains de *Capliça*: ce sont deux bâtimens La Thrace. voisins l'un de l'autre; le plus grand est magnifique & surmonté de quatre dômes couverts de plomb, percés comme une écumoire, s'il m'est permis de me servir de cette comparaison. Tous les trous de ces dômes sont fermés par des cloches de verre semblables à celles dont les jardiniers se servent pour couvrir les melons. Toutes les sales de ce bain sont pavées de marbre; la première est fort grande & comme partagée en deux par une arcade gothique. Le milieu de cette salle est occupé par une fontaine à plusieurs tuyaux d'eau froide. Autour des murailles règne une banquette de deux pieds, couverte de nattes. A droite sont des salons où l'on se baigne, éclairés par des dômes percés comme les grands.

Les sources d'eau chaude coulent sur le chemin qui est entre les deux bains. leur chaleur est si grande que les œufs y cuisent dans dix ou douze minutes, & deviennent tout-à-fait durs en moins de vingt.

Nicée n'est qu'à une journée de *Bruse*, mais au-delà d'une montagne si occupée par les voleurs, qu'on n'ose y passer sans une bonne escorte. *Cataye* n'est qu'à trois journées de *Bruse*. On accusait le pacha qui y commandait

La Thrace. de s'entendre avec les voleurs, & d'en tirer une rétribution considérable. Les caravanes mettent cinq jours de Cutaye à Bruse. On va de Bruse à *Montanéa* dans quatre heures, & de *Montanéa* à Constantinople, par eau, dans une matinée : ainsi, il ne faut qu'une journée pour aller de Bruse à Constantinople. Les gens à cheval mettent trois jours pour aller de Bruse à Scutari.

Bruse fut le second siège de l'empire ottoman, car il faut convenir qu'Angora fut la première place où les Turcs s'établirent. Après la défaite de Bajazet, Tamerlan vint à Bruse où il trouva les trésors que cet empereur avait amassés, & dont il avait dépouillé les princes voisins. On y mesurait, à ce que dit un historien, les pierres précieuses & les perles par boisseaux.

Nous partîmes, le 8 décembre, de Bruse pour Smyrne, & couchâmes à *Tartali*, village à trois heures & demie de marche. Tout ce pays est beau & bien cultivé. A gauche règne une chaîne de collines sur laquelle est *Phisida* bourgade considérable, habitée par des Grecs qui, pour avoir le plaisir d'être seuls chez eux sans mélange d'aucuns Turcs, payent double capitation, & ne voyent qu'une fois l'année un *cadi* ambulant.

Le 9 décembre, on con-
heures, on con-
bouillana qui
ou huit mil
de plusieurs in
c'est propreme
Olympe.

On laisse to
gauche pour all
ce jour-là, après
La rivière fort
dessus de la vi
porte bateau. L
Ulubat, n'a q
d'assez mauvais
a été considéra
Ses murailles q
défendues par d
est presque qua
de marbre anti
teaux, des bas-
le tout brisé &

On séjourna
parce que cinq
même voiturier
marché qu'on
ainsi nous quittâ
ne nous trouvâ

DES VOYAGES. 485

Le 9 décembre, après une marche de neuf heures, on commença à découvrir le lac d'*Anbouillana* qui a 25 milles de tour & sept ou huit milles de largeur, 'entrecoupé de plusieurs îles & de quelques péninsules: c'est proprement le grand égoût du mont Olympe.

On laisse toujours le lac d'*Anbouillana* à gauche pour aller à *Lopadi* où nous couchâmes ce jour-là, après avoir traversé une belle plaine. La rivière sort du lac, environ deux milles au-dessus de la ville, mais elle est profonde & porte bateau. *Lopadi* que les Turcs appellent *Ulubat*, n'a qu'environ deux cents maisons d'assez mauvaise apparence, cependant ce lieu a été considérable sous les empereurs grecs. Ses murailles qui sont presque ruinées étaient défendues par des tours. L'enceinte de la place est presque carrée; on y voit des morceaux de marbre antique, des colonnes, des chapiteaux, des bas-reliefs & des architraves, mais le tout brisé & très-maltraité.

On séjourna à *Lopadi*, le 10 décembre, parce que cinq marchands juifs qui avaient le même voiturier que nous, avaient mis dans leur marché qu'on se reposerait le jour du sabbat: ainsi nous quittâmes la grande caravane, & nous ne nous trouvâmes plus que six personnes avec:

~~des fusils~~ des fusils, savoir nous trois, deux voituriers & La Thrace. les Juifs, qui tous ensemble n'avaient qu'un méchant mousquet à rouet, & qu'on ne pouvait pas charger faute de bague. Ces bons gens craignaient si fort les Turcs, qu'ils se cachaient du plus loin qu'ils en apperçevaient; quand ils ne pouvaient pas se cacher ils quittaient leurs turbans.

Le lendemain 11 décembre nous continuâmes notre route dans un pays qui fait partie de la *Mise* des anciens, & marchâmes jusques sur les deux heures dans une grande plaine bien cultivée; ensuite on passe une petite rivière qui va se jeter dans le Granique: bientôt après nous nous trouvâmes sur le bord de cette rivière. Ce Granique, dont on n'oublira jamais le nom tant qu'on parlera d'Alexandre, coule du sud-est au nord, & ensuite vers le nord-ouest avant que de tomber dans la mer; ses bords sont fort élevés du côté qui regarde le couchant. Aussi les troupes de Darius avaient un grand avantage, si elles avaient su en profiter. Cette rivière, si fameuse par la première bataille, que le plus grand capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appèle à présent *Soufoughirti*, qui est le nom d'un village où elle passe. Nous passâmes le Granique sur un pont de bois qui ne nous parut pas trop sûr.

Le 12 décembre heures & demi près douze heures d'un vil-
chant village fyeux; s'il n'y On ne voit que vanserais de la grands paniers sèment de bran manquent pas d petits, & les ger ser, ont une si seaux qu'ils n'o étranger serait e

Le 14 décembre viron six heures gne étendue & lons couverts de

Le 15, nous nous entrâmes mont, où l'on c mont fut notre heures; c'est u leurs colonnes

Le 16 décembre trois heures du pays assez plat, de Magnésie, b

Le 12 décembre, nous partîmes à quatre heures & demie du matin et n'arrivâmes qu'à La Thrace, près douze heures de marche à *Mandrangoia*, méchant village sur qui on ne jetterait pas les yeux; s'il n'y avait quelques vieux marbres. On ne voit que nids de cicogne sur les caravanserais de la route : ces nids sont comme de grands paniers creusés en bassin, tissés confusément de branches d'arbres; les cicognes ne manquent pas d'y revenir tous les ans faire leurs petits, & les gens du pays, bien loin de les chasser, ont une si grande vénération pour ces oiseaux qu'ils n'oseraient toucher à leurs nids; un étranger serait exposé s'il s'avisait de tirer dessus.

Le 14 décembre, nous ne marchâmes qu'environ six heures, & passâmes sur une montagne étendue & entrecoupée de plusieurs vallons couverts de chênes.

Le 15, nous continuâmes notre route, & nous entrâmes dans la grande plaine de *Balamont*, où l'on cultive beaucoup de coton. *Balamont* fut notre gîte après une marche de huit heures; c'est un assez beau lieu; on voit plusieurs colonnes brisées dans cette plaine.

Le 16 décembre, nous marchâmes depuis trois heures du matin jusqu'à midi, dans un pays assez plat, terminé par cette grande plaine de *Magnésie*, bornée au sud, par le mont *Sy-*

~~Le Thraac.~~ *Sypilus*. On ne voit ni belles églises, ni baux carayanserais dans Magnésie, & l'on n'y fait commerce qu'en coton. La plupart de ses habitans sont mahométans. Les Juifs y sont en plus grand nombre que les Grecs & les Arméniens. Le mont *Sypilus* n'est pas comparable au mont Olympe; mais aussi la rivière d'*Hermus*, qui nous parut beaucoup plus grande que la Granique, est d'un grand ornement pour tout le pays. Cette rivière en reçoit deux autres; elle passe à une demie-lieu de Magnésie, sous un pont de bois, soutenu par des piles de pierre & va se jeter dans la mer entre Smyrne & Phocée.

On passe les marais qui sont entre l'*Hermus* & Magnésie, sur une belle jetée d'un quart de lieue de long, dans laquelle on a employé quantité de marbres & Jaspes antiques. La plaine de Magnésie, quoique d'une beauté surprenante, n'est bien cultivée que du côté du Levant. Les marchands juifs de notre caravane nous obligèrent d'y séjourner le 17 décembre, & pour nous dédomager du temps perdu, nous firent trouver d'excellent vin chez leurs confrères.

Le 18 décembre, nous montâmes sur le mont *Sypilus* pour aller à Smyrne; le chemin est rude & la montagne fort escarpée. Smyrne est une des plus grandes & des plus riches villes

Levant, la b
 our le commerc
 plusieurs fois, a
 tremblement
 irable; la ville
 pied d'une col
 est-elle placée co
 Levant, à hu
 ar terre, à quat
 cinq journées d'
 perse ne cessent
 qu'en mai &
 it par l'entren
 eut que par le
 te justice; ils o
 autres marchands
 une manière h
 extraordinaire c
 que l'art d'écon
 rarement dans l
 toute la ville; il
 quand on est dan
 italien, français
 gue provençale
 parce qu'il y a be
 n'y connaît guè
 mœurs européen
 Le 11 janvie

Le Levant, la bonté de son port, si nécessaire pour le commerce, l'a conservée & fait rebâtir La Thrace.
 plusieurs fois, après avoir été renversée par les tremblements de terre. Sa situation est admirable; la ville s'étend tout le long de la côte, sur un pied d'une colline qui domine le port; aussi est-elle placée comme au centre du commerce du Levant, à huit journées de Constantinople par terre, à quatre cents mille par eau, à vingt-cinq journées d'Alep par caravane; celles de Perse ne cessent d'y arriver depuis la touffaint jusqu'en mai & juin. Tout le commerce s'y fait par l'entremise des juifs, & rien ne se fait que par leurs organes. Il faut leur rendre justice; ils ont plus d'habileté que les autres marchands; ils vivent d'ailleurs à Smyrne d'une manière honorable, ce qui paraît très-extraordinaire chez une nation qui n'étudie que l'art d'économiser. Les Turcs paraissent rarement dans la rue des francs qui traverse toute la ville; il semble qu'on soit en Europe quand on est dans cette rue; on n'y parle qu'italien, français, anglais, hollandais. La langue provençale y brille sur toutes les autres, parce qu'il y a beaucoup de provençaux, & on n'y connaît guères que les manières & les mœurs européennes.

Le II janvier, nous partîmes de Smyrne :

en sortant de la ville on entre dans la rue m
 La Thrace. litaire, qui est encore pavée de grands qua
 tiers de pierre, coupés presqu'en losang
 Nous arrivâmes sur les quatre heures à *Tche
 picui*; delà jusqu'à Ephèse, ce n'est qu'un
 chaîne de montagnes dont les bois & les d
 filés sont pleins de voleurs; nous n'y trouva
 mes que des cerfs & des sangliers. En appro
 chant d'Ephèse, ses montagnes sont taillées
 pic & forment une perspective effrayante; on
 passe le *Caystre* à demi-lieue en deça d'Ephèse
 Cette rivière qui est fort rapide coule sous un
 pont bâti de marbres antiques, & fait mouler
 quelques moulins. On entre ensuite dans une
 plaine d'Ephèse, c'est-à-dire dans un grand
 bassin enfermé de montagnes de tous les côtés
 le *Caystre* serpente dans cette plaine.

On est frappé d'étonnement en voyant Ephèse
 cette ville autrefois si illustre, réduite à un
 misérable village, habité par trente ou quar
 rante familles grecques, qui vivent parmi de
 vieux marbres, & dont les maisons sont adossées
 à un bel aqueduc bâti des mêmes pierres. La
 citadelle où les Turcs se sont retirés, est sur une
 terre, qui s'étendant du nord au sud, domine
 toute la plaine.

L'aqueduc qui subsiste encore aujourd'hui
 quoiqu'à moitié ruiné, était l'ouvrage des em

ereurs grecs,
 liers qui sont
 très-belles pi
 descriptions qui
 tout ce quartie
 Le lendemain
 pour aller recon
 temple de Dian
 merveilles du r
 dépens des plus
 quatre cents v
 deux cents vin
 vingt-sept co
 soixante pieds
 d'hui que quel
 rien de surpren
 voit plus parmi
 colonnes brisée
 Nous partîme
 aller voir *Scal
 Causada*; les av
 les par leurs v
 considérable en
 fins secs. On y p
 de maroquin.

Scalanova est
 tie, bien pavée
 il n'y loge que c

ereurs grecs; de même que la citadelle; les
 liers qui soutiennent les arcades, sont bâtis ^{La Thrace.}
 de très-belles pièces de marbre, & l'on y lit des
 inscriptions qui parlent des premiers Césars.
 Tout ce quartier n'est rempli que de ruines.

Le lendemain nous traversâmes la plaine
 pour aller reconnaître les débris de ce fameux
 temple de Diane, qui a passé pour une des
 merveilles du monde. Il avait été construit aux
 dépens des plus puissantes villes d'Asie; il avait
 quatre cents vingt-cinq pieds de long, sur
 deux cents vingt de large; on y voyait cent
 vingt-sept colonnes qui avaient chacune
 soixante pieds de haut. Il n'en reste aujourd'hui
 que quelques gros quartiers qui n'ont rien
 de surprenant que leur épaisseur. On ne
 voit plus parmi ces ruines que quatre ou cinq
 colonnes brisées.

Nous partîmes d'Ephèse le 27 janvier, pour
 aller voir *Scalanova*, que les turcs appellent
Causada; les avenues de *Scalanova* sont agréables
 par leurs vignobles. On y fait un négoce
 considérable en vins rouges & blancs & en raisins
 secs. On y prépare aussi beaucoup de peaux
 de maroquin.

Scalanova est une assez jolie ville, bien bâtie,
 bien pavée & couverte de tuiles creuses; il n'y loge
 que des Turcs & des Juifs; les Grecs

& les Arméniens occupent les faubourgs; &
 La Thrace. voit beaucoup de vieux marbres dans cette
 ville. On ne compte qu'une journée de *Scalona*
nova à *Tyre*, autant à *Guzetlissans*, qui est la
 fameuse *Magnesie* sur le Méandre, à une jour-
 née & demie des ruines de *Milet*.

L'ANATOLIE
 & mal-à-propos
 mot *Anadoli* qui
 la partie la plus
 d'Asie, qui, av
 une grande pres
 Méditerranée &
 pel & à la mer
 comprennent
 mination, ce
 l'Asie Mineure
 continent de l'A
 en un grand no
 anciennes provi
 & dont les nom
 nouvelles déno
 données, & qu
 de l'arabe.

Ce beau pays
 reconnaissable
 tion des Turcs

CHAPITRE IV.

Géographie générale de l'Asie Mineure, nommée aujourd'hui l'Anatolie.

L'ANATOLIE est appelée communément, & mal-à-propos, *Natolie* ; son nom venant du mot *Anadoli* que lui donnent les Turcs. C'est la partie la plus occidentale de la Turquie d'Asie, qui, avec la Caramanie Roum, forme une grande presqu'île qui s'avance entre la mer Méditerranée & la mer Noire jusqu'à l'Archipel & à la mer de Maimara. Les géographes comprennent ordinairement sous cette dénomination, ce qu'on appelait anciennement, *l'Asie Mineure*, pour la distinguer du grand continent de l'Asie, pays qui se subdivise encore en un grand nombre de provinces, suivant les anciennes provinces romaines qu'il renfermait, & dont les noms sont mieux connus que les nouvelles dénominations que les Turcs leur ont données, & qui sont presque toutes dérivées de l'arabe.

La Thrace,

Ce beau pays, autrefois si célèbre, n'est plus reconnaissable depuis qu'il est sous la domination des Turcs. Le despotisme l'a dévasté ; les

campagnes presqu'incultes ont perdu la moitié de leurs habitans, & on ne voit plus dans une région qui a produit un si grand nombre d'hommes illustres & couvertes, pour ainsi dire, de tant d'états florissans, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, & les ruines de quelques monumens de l'antiquité qui en attestant son ancienne grandeur, rendent plus sensible & plus attendrissant le spectacle de son affreuse décadence. C'est-là qu'il faut renvoyer l'auteur subtil de la théorie des lois civiles, qui n'a pas craint de faire l'apologie du gouvernement turc & du despotisme oriental. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes, où quelques villes conservent encore un commerce assez florissant. Quant à la population, ce pays qui fut autrefois si peuplé ne l'est guères à présent, quoique le terrain pût nourrir un très-grand nombre d'habitans s'il était cultivé. L'intolérance n'est pas-là un obstacle à la population, car chacun y professe sa religion en payant au bacha un tribut dont les français sont exempts. Outre les chrétiens & les turcs il y a beaucoup de juifs dans l'Anatolie.

Les principales rivières de l'Anatolie sont Zagaraie, Portent, Casalmach qui se jettent dans

mer Noire, K
jette dans l'Eu
puchure dans la
Sarabat qui se
plus grand de
ou le fleuve
tire sa source
de l'Orient en
padoce, reçoit
du mont Tau
ord, & après de
dans le Pont-Eux
Asie Mineur
leurs chaînes de
étend presque d
vers l'Euphr
agnes de l'Armé
Taurus, qui
par une ligne par
côte coupée par
ence de ce fleuv
quelques dans l'In
ne des branches
Atlas & les cord
du globe.

C'est par l'Asie
ent d'abord peu
suite l'Aschiepe

mer Noire, Kara, ou la rivière Noire qui jette dans l'Euphrate, Satalie qui à son embouchure dans la mer Méditerranée; Madré Sarabat qui se rendent dans l'Archipel. Mais le plus grand de ces fleuves est le Zizil-Erak ou le fleuve rouge, anciennement l'Halis; il tire sa source de l'Arménie mineure, traverse d'Orient en Occident tout le nord de la Cappadoce, reçoit dans son sein une rivière qui sort du mont Taurus, se replie ensuite vers le nord, & après de longs circuits, va se perdre dans le Pont-Euxin.

La Thrace

L'Asie Mineure est aussi traversée par plusieurs chaînes de montagnes; il y en a une qui s'étend presque des ruines du Pont-Euxin jusqu'aux monts vers l'Euphrate, où elle se joint aux montagnes de l'Arménie. La plus considérable est le Taurus, qui domine sur la Méditerranée par une ligne parallèle à ses côtes, se voit ensuite coupée par l'Euphrate, & à quelque distance de ce fleuve se relève pour se prolonger jusqu'au-delà de l'Inde. On fait que le Taurus est formé de branches du Caucaze, qui forme avec l'Atlas & les cordeliers, la charpente principale du globe.

C'est par l'Asie que les Grecs primitifs vinrent d'abord peupler la Grèce du Continent, & ensuite l'Archipel. Ces Grecs à leur tour en-

La Thrace.

voyèrent des colonies dans presque toutes ces contrées, & elles y fondèrent des villes qui furent d'abord sujettes à leurs métropoles, ensuite gouvernées successivement par des monarches grecs ou persans. La Bithynie, la Paphlagonie, la Lydie, & la Carie, eurent des rois pendant quelque temps, de même que le Pont & la Capadoce. Les rois de Syrie s'étendirent aussi dans l'Asie Mineure après la mort d'Alexandre. Un de ses généraux jeta les fondemens du royaume de Pergame : Atalus le laissa aux Romains qui délivrèrent ce pays de la tyrannie des rois de Syrie. Les habitans s'étant soulevés contre les Romains, ceux-ci réduisirent le pays en forme de province, & établirent des préteurs. Une notice historique de ces anciennes contrées est digne de la curiosité du lecteur.

Le Pont. — Cette contrée est la première qu'on rencontre au nord-est, quand on quitte la Colchide; son nom désigne sans doute la prolongation le long de la mer. Les principales villes du Pont étaient Amyous, de fondation grecque, qui cessa d'être libre sous un prédécesseur de Mithridate : Amasée parie de Strabon, qui a conservé sa dénomination. Zela, maintenant Zeleb, célèbre par une victoire de César sur Pharnace : Thémiscire qu'on a cru

la patrie des Artaxarces. Lucullus fit passer

La ville du Pont. La révolution est Tre. érent sur le bord d'un carré long. T. e Cyrus, passait. accueillit dans ses. roit que ce que d. arrive encore plu. de sa reconnaiss. ar les rois de P. Romains à la mort. en emparèrent. ensuite au pouvo. inople; Mahome. et état, connu f. rizonde, une pro.

La Capadoce. vers le nord par. son union avec l. de s'étendre jusq. Mazaca, fut o. la Capadoce; Ti. e nom de César. pied de ce mont. découvrait à-la-fc.

la patrie des Amazones, & Cerasonte, d'où Lucullus fit passer le cerisier en Europe. La Thrace.

La ville du Pont la plus célèbre par ses révolutions est Trebizonde : ses fondateurs la bârent sur le bord de la mer, dans la forme d'un carré long. Trebizonde, sous les successeurs de Cyrus, passait pour une ville florissante, elle recueillit dans ses remparts les dix mille ; mais on voit que ce que dit Xenophon de sa splendeur, dérive encore plus de la vérité historique que de sa reconnaissance. Cette ville fut conquise par les rois de Pont, & tomba au pouvoir des Romains à la mort de Mithridate. Les Scythes s'en emparèrent sous Valerien, & elle passa ensuite au pouvoir des empereurs de Constantinople ; Mahomet second s'en empara, & fit de cet état, connu sous le nom d'empire de Trebizonde, une province ottomane.

La Capadoce. — Elle est séparée du Pont vers le nord par une chaîne de montagnes, & son union avec l'Arménie Mineure lui permit de s'étendre jusqu'à l'Euphrate.

Mazaca, fut originairement la métropole de la Capadoce ; Tibère lui donna dans la suite le nom de *Césarée* ; cette ville était située au pied de ce mont Argée, du sommet duquel on découvrait à-la-fois la Méditerranée & le Pont.

Euxin. *Kaifarich* est bâtie à quelque distance de ses ruines.

La Thrace. Tyane fut la patrie du célèbre Sophiste - Apollonius; Comana, non moins distinguée, avait un temple de Bellone, dont le pontife, devenu souverain, ne cédait qu'à peine aux rois de Capadoce.

La Galatie. — Cet état est limité à l'est par le Pont & la Capadoce. Il fut originairement habité par des Grecs; mais environ 270 ans avant l'ère vulgaire des Gaulois, connus sous le nom de Galates, s'en emparèrent & lui donnèrent leur nom. Depuis, le mélange de ce peuple conquérant & du peuple conquis a fait donner aux habitans de la Galatie le nom de Gallo-Grecs.

Voici ce qui donna lieu à cette conquête. Les Gaulois, qui occupaient les environs de Toulouse & le pays qui est entre les Cévennes & les Pyrénées, se trouvant trop resserrés dans leurs terres, partirent au nombre de trente mille hommes, pour aller faire des conquêtes dans le Levant sous la conduite de plusieurs chefs, dont Brennus était le principal. Tandis que ce général ravageait la Grèce & pillait le temple de Delphes, où il y avait des richesses immenses, vingt mille hommes de cette armée passèrent dans la Thrace, soumet-

rent tout le pays, dirent sur l'Hellespont l'Asie séparée de la mer, le traversèrent en chaloupes, & se rendirent en l'Asie jusques à la ville de Mille qui était restait pourtant tout cédait à la domination de ce pays à contribuer à trois sortes de tributs, & gèrent leurs conquêtes sans s'arrêter en d'autres s'établirent fameux, qu'on ne craint plus avant de passer à Halis, à une journée d'Angora, qu'on ne craint & les gens du pays d'Ancyre; cette ville a des monumens particuliers de la Galatie par son nom au septième siècle, & au douzième, elle fut le lieu de la résidence de son roi, qui fut près de ses richesses & fait prisonnier. Il ne reste d'a-

rent tout le pays jusqu'à Byfance & descen-
dirent sur l'Hellefpont ; rayis de ne trouver La Thrace,
l'Asie séparée de l'Europe que par un bras de
mer, le traversèrent sur deux vaisseaux & trois
chaloupes, & jetèrent la terreur dans toute
l'Asie jusques vers le mont Taurus. De vingt
mille qui étaient partis de la Grèce, il n'en
restait pourtant guères plus de la moitié; mais
tout céda à leur valeur; ils mirent tout le
pays à contribution; enfin, comme il y avait
trois sortes de Gaulois parmi eux, ils parta-
gèrent leurs conquêtes de telle sorte que les
uns s'arrêtèrent sur les côtes de l'Hellefpont,
les autres s'établirent dans l'Ionie; & les plus
fameux, qu'on appelait les Testofages, péné-
trant plus avant, s'étendirent jusqu'au fleuve
Halis, à une journée d'Angora.

Angora, que les Turcs appellent *Angara*,
& les gens du commun Engour, est l'ancienne
Ancyre; cette ville fut embellie de divers
monumens par Auguste, & déclarée capitale
de la Galatie par Néron, prise par les Perses
au septième siècle, saccagée par les Normands
au douzième, elle devint au treizième le
lieu de la résidence des princes ottomans; ce
fut près de ses remparts que Bajazet fut vaincu
& fait prisonnier par Timur.

Il ne reste d'autres monumens à Ancyre que

le temple d'Auguste : c'est un édifice de quatre-vingt-dix pieds de long sur cinquante de large, presque tout entier de marbre blanc ; on voit sur le portique une inscription célèbre qui contient le second volume qu'Auguste légua par son testament aux vestales, avec ordre de le graver sur des lames d'airain, & de le placer au frontispice de son mausolée. L'inscription devait être en vingt colonnes, chacune d'environ soixante lignes ; on n'en peut lire que la moindre partie, le reste étant caché par d'autres édifices ; les lettres sont d'or, au fond de vermillon : ce qu'on en a transcrit n'a aucun intérêt pour les lecteurs philosophes.

On compte près de cent mosquées à *Angora*, dont douze ont des minarets ; les rues sont étroites & mal percées ; les maisons ont très-peu d'apparence, & ne sont bâties que de briques crues. Il y a cependant un assez bel édifice, c'est le *bezestan* où l'on vend les marchandises précieuses ; il est de pierres & surmonté de plusieurs dômes. La ville est gouvernée par un pacha & un cadî ; on y compte cent mille ames ; savoir, quatre-vingt-dix mille Turcs. Il y a environ dix milles chrétiens.

Pessinonte, appelée aujourd'hui *beibazar*, sans avoir eu la grandeur d'Ancyre, a eu

célébrité, par le culte de Cybèle, qui autrefois nité était, dit-on, à Rome le crut d'annoncer qu'elle la Cybèle de Carthage, de lever pendant persuadèrent virait de palla

Gordium étoit le rois des Galates, la ville qu'Alexandre le Grand releva sous le nom de Julio, qui causaient les murs fut réparé par

La Paphlagonie fut découverte par le Pape Parthenius au commencement de la guerre par les Vénitiens, qui ont été fonder

Amastris, qui fut vaincu par d'Héraclée obligeant de se placer avantageusement

célébrité, parce qu'elle était devenue le centre ~~de~~ ^{La Thrace,} du culte de Cybèle. La statue de cette divinité était, dit-on, descendue du ciel, du moins Rome le crut ; car une Cybèle s'étant avisée d'annoncer que le peuple qui s'emparerait de la Cybèle de Pessinonte, deviendrait le maître de Carthage, des sénateurs romains vinrent l'enlever pendant la seconde guerre punique, & persuadèrent à la république qu'elle lui servirait de palladium contre l'épée d'Annibal.

Gordium était avant Ancyre la résidence des rois des Galates. On sait que c'est dans cette ville qu'Alexandre coupa le nœud gordien ; Auguste releva ses remparts, & lui donna le nom de Juliopolis. Le dommage que leur causaient les inondations du fleuve Sangare, fut réparé par Justinien.

La Paphlagonie. — Quand on quitte la Galatie pour se rapprocher du Pont-Euxin, on trouve la Paphlagonie qui s'étend du fleuve Parthenius au fleuve Halis. Cette contrée, au temps de la guerre de Troie, était occupée par les Venètes, dont on croit qu'une colonie a été fonder Venise.

Amastris, tire son nom de la nièce de Darius vaincu par Alexandre, qu'un Grec tyran d'Héraclée obtint en mariage. Cette ville, placée avantageusement dans une péninsule,

fut quelque temps la résidence de ses souverains.
La Thrace.

On connaît aussi dans la Paphlagonie, Seffame, aujourd'hui Amareb, & Gangra qui appartient dans la suite au roi des Galates.

Sinope, aujourd'hui Simeb, est la ville de la Paphlagonie qui a le plus de droit à la curiosité du voyageur; Mithridate - Eupator, qui y était né, en fit la capitale du royaume du Pont; elle passa delà aux Romains, & ensuite aux Comnènes, qui la réunirent à l'empire de Trebizonde. Les Turcs en font les maîtres aujourd'hui, & ils ont fait servir les marbres & les statues mutilées de l'ancien Gymnase pour orner leurs cimetières.

Sinope, dans le temps qu'elle était libre encore, avait une statue de Jupiter, qui attirait à ses prêtres beaucoup d'offrandes, par le grand nombre des pèlerinages. Ptolemée, le premier roi de la seconde monarchie d'Égypte, voulut attirer dans ses états cette branche lucrative du commerce; il gagna, par de riches présents, le roi de Sinope, & l'engagea à lui envoyer son Jupiter. Le petit prince, qui ne se croyait pas à l'abri des attentats de ses prêtres, fut trois ans à arranger le départ du dieu, pour qu'il se fit sans péril pour le trône; enfin Jupiter partit, mais la nuit son

temple tomba
courir le bruit
enseveli dans
même le par
drie.

La Bithynie
mers, sur la
Prusa, aujourd'hui
la Bithynie.

mont Olympique
bâtie par Annus
plus ancienne
médaille de
s'y perça de
à plusieurs rois
elle devint d
dence des sul
homet second

Nicée, ma
le concile qu
le symbole de

Nicomédie
Nikmid, for
Bithynie, fut
de quelques

On croit q
Gebise, qu'o
Chalcédoin

temple tomba, & les émissaires de la cour firent courir le bruit que Jupiter, pour n'être point enseveli dans les décombres, avait pris lui-même le parti de s'embarquer pour Alexandrie. La Thrace,

La Bithynie. — Cet état domine sur deux mers, sur la Propontide & sur le Pont-Euxin. Prusa, aujourd'hui Bursa, fut la capitale de la Bithynie. Cette ville, située au pied du mont Olympe, fut; au rapport de Plinè, bâtie par Annibal; elle serait même infiniment plus ancienne encore, s'il fallait en croire une médaille de Caracalla, qui s' suppose qu'Ajax s'y perça de son épée. Prusa donna son nom à plusieurs rois connus sous celui de Prusias; elle devint dans nos temps modernes, la résidence des sultans ottomans, avant que Mahomet second prit Constantinople.

Nicée, maintenant Is-Nik, est célèbre par le concile que Constantin y tint pour former le symbole de l'église.

Nicomédie, que les Turcs prononcent Is-Nikmid, fondée par un Nicodème, roi de Bithynie, fut, avant Constantin, la résidence de quelques empereurs de l'Orient.

On croit que c'est à Lybissa, aujourd'hui Gebisé, qu'on éleva le tombeau d'Annibal.

Chalcédoine, *Kadi-Kevi*, ou le bourg de

La Thrace. Cadi, domine sur le Bosphore; on l'appelait autrefois la *ville des aveugles*, trait de critique contre les Grecs, qui n'avaient pas préféré à sa position l'emplacement de Byfance.

La ville de Bithynie, qui mérite le plus de fixer les recherches du géographe, est Hétraclée, aujourd'hui *Crekli*, suivant le savant d'Anville. Elle était d'origine grecque, & une des plus belles de l'Orient, s'il faut en juger par les tronçons des colonnes, les antiquités, inscriptions, & les décombres d'édifices de marbre qui y sont amoncelés. L'enceinte actuelle des remparts est un ouvrage des empereurs grecs; pour le Mole, il a été bâti par les Génois sur les fondemens d'un autre plus ancien, qui mettait à couvert du vent du nord les flottes des Héracliens.

Il y a auprès du golfe, au fond duquel la ville est située, un promontoire d'où, suivant les fables sacerdotales du pays, Hercule avait tiré Cerbère, le gardien des enfers. La caverne, qui servait de repaire au monstre phantastique, avait, dit-on, deux stades de profondeur, & on la montrait encore du temps de Xénophon.

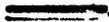
La dernière ville distinguée de la Bythinie est *Bithynium*, où Claudiopolis, patrie d'An-

inoüs, le vil
fit dieu après

La Myfie. -
cident le long
long de la Pr
l'Hellefpont,
le détroit des

La Myfie e
parce que c'
la Troade, le
les sources c
descendent ob
les Turcs déd
d'un nom.

Troie, ap
fut rétablie,
n'était sous H
appelle aujou
signe, dit-on
n'est sur l'em
ni de la Troie
font les débris
maque, & q
ce nom par l
Troie acquit
Romains, &
Priam, si ell
Dardanie,

inoüs, le vil favori d'Adrien, que ce prince 
fit dieu après en avoir abusé. La Thrace.

La Mysie. — Cette contrée s'étend vers l'occident le long de la mer Egée, & au nord le long de la Propontide; ainsi elle domine sur l'Hellespont, que nous nommons aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

La Mysie est très-célèbre dans l'antiquité, parce que c'est dans son sein que se trouve la Troade, le centre du royaume de Priam, & les sources du Simois & du Scamandre qui descendent obscurément du mont Ida, & que les Turcs dédaigneux n'ont pas même honoré d'un nom.

Troie, après sa destruction par les Grecs, fut rétablie, mais plus près de la mer qu'elle n'était sous Priam. L'amas de ruines qu'on appelle aujourd'hui Eski-Stamboul, & qui désigne, dit-on, les ruines de l'ancienne Troie, n'est sur l'emplacement ni de la ville de Priam, ni de la Troie maritime qui lui a succédé; ce sont les débris d'une Alexandrie bâtie par Lyfimaque, & qu'on distingue des autres villes de ce nom par le mot de Troas. Cette troisième Troie acquit quelque splendeur du temps des Romains, & elle eût la fierté de la Troie de Priam, si elle n'eût pas sa puissance.

Dardanie, ou la ville de Dardanus, qui ne

subside plus aujourd'hui, avait été bâtie non loin de la métropole de l'empire des Troyens; il est évident qu'elle a donné son nom au détroit des Dardanelles.

Assez près de cette ville était Abydos, placée sur une éminence qui dominait l'embouchure de la Propontide. Cette ville est célèbre dans l'antiquité par l'audace de Léandre, un de ses citoyens, qui traversa, dit-on, plusieurs nuits à la nage, le bras de mer qui le séparait de Séstos, afin d'aller trouver Hérodote, son amante. Les tours qu'on voit aujourd'hui sur les pointe de l'Asie & de l'Europe, ne représentent pas précisément Abydos & Séstos, & sont à quelque distance de leurs ruines.

Le détroit d'Abidos, au temps de Strabon, n'avait que sept stades; c'est-là que Xerxès fit bâtir son fameux pont de bateaux, sur lequel passèrent un million d'esclaves asiatiques, pour venir se faire battre par une poignée d'hommes libres en Europe. Comme le détroit aujourd'hui n'a que 375 toises, il est évident que la mer s'est retirée depuis cette époque; & non que Strabon a employé des stades d'une mesure plus courte, comme l'ont insinué certains géographes, qui veulent toujours que le globe d'aujourd'hui soit dessiné comme le globe d'autrefois.

A quelque distance de cette ville autrefois, un despote de ce nom pour payer le tribut de Parium, ainsi que les autres de Paros. Ils furent; enfin, la dénomination de ces jardins, les leurs; Lampsaque & la ville de Prusias & Caraboa.

La ville de Granique, aujourd'hui, au pied du mont, d'Alexandre.

Cyzique, qui a vu peu-à-peu une colonie d'Asie, & sous toutes les forces d'un village du nom de toute cette côte le midi, fut occupée de Troie, par un roi qui a fait donner

Près de l'embouchure de la ville de Pergame, avec l'ancien

A quelque distance on rencontre Lampsaque, ville autrefois assez considérable, & dont La Thrace
 un despote de la Perse assigna les revenus pour payer le vin de la table de Thémistocle. Parium, ainsi nommée parce que des insulaires de Paros, unis aux Mitésiens, la fondèrent; enfin une ville de Priape, qui tirait sa dénomination soit du culte infâme du dieu des jardins, soit du libertinage de ses adorateurs; Lampsaque a gardé son nom. Parium & la ville de Priape sont aujourd'hui *Camanar* & *Caraboa*.

La ville de Priape était peu éloignée du Granique, aujourd'hui *Ousvola*, torrent descendu du mont Ida, & célèbre par l'expédition d'Alexandre.

Cyzique, qu'on rencontre ensuite, devint peu-à-peu une des villes les plus florissantes de l'Asie, & soutint un siège glorieux contre toutes les forces de Mithridate. Il y a encore un village du même nom bâti sur ses ruines; toute cette côte & celle qui lui succède vers le midi, fut occupée, après le renversement de Troie, par des grecs Eoliens; & voilà ce qui a fait donner à la Mysie le nom d'Eolide.

Près de l'embouchure du Caïque est une ville de Pergame, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancienne Troie. La Pergame du Caï-

que, aujourd'hui *Bergamo*, fut la métropole
 La Thrace. d'un royaume qui joua quelque rôle en Asie
 sous les Romains; il s'éteignit à la mort d'Antiochus
 le Grand, qui légua son pays & ses peuples aux
 conquérans du monde.

Quand on pénètre dans l'intérieur des terres
 on voit les villes de Sceptis, de Thèbes & de
 Lymesse, dont les ruines même ne subsistent
 plus. C'est dans la première qu'on découvrit
 au siècle de Strabon, au fond d'une espèce de
 caveau souterrain, le manuscrit unique de
 ses ouvrages d'Aristote.

La Phrygie. — Cette contrée embrassait une
 vaste étendue de pays au centre de l'Asie mi-
 neure. Dorillée, aujourd'hui *Eskisher*, auprès
 du fleuve Thymbrie, Azanis & Ancyre, qui
 ne subsistent plus maintenant, paraissent avoir
 été les villes les plus considérables de la Phry-
 gie. Elle avait dans son sein le fleuve Méan-
 dre, célèbre par les sinuosités de son cours,
 & non loin de ce fleuve, deux grandes villes
 de Laodicée & d'Hiérapolis.

Laodicée sur le Lycus, ainsi nommée pour
 la distinguer de cette foule de Laodicées dont
 on avait surchargé l'Asie mineure, obscure dans
 son origine, ne devint célèbre que lorsque
 Rome en eût fait la conquête; alors elle se
 couvrit d'édifices somptueux que le temps &

les barbares ont
 encore son cirque
 dans l'étendue
 large. Une de
 un grand édifi-
 cées d'un pied
 oriental.

Vis-à-vis La-
 polis, ainsi nom-
 de temples qu'
 ceinte; c'est au-
 distingue une
 pas de long, te-
 qui n'est point
 Périclès & d'Au-
 servé, est un de-
 trait par trois
 bien sculptées
 est en partie cr-

Au confluen-
 une ancienne
 nom moderne d'
 de son étymolo-

La Lycie. —
 trois côtés par
 qu'il dans la
 neure. Ses habi-
 de ports; mais

es barbares ont en partie respectés ; on voit encore son cirque creusé dans la montagne, ^{La Thrace,} dans l'étendue de 500 pas de long sur 90 de large. Une de ses extrémités aboutissait à un grand édifice où l'on a trouvé deux colonnes d'un pied & demi de diamètre, de jaspe oriental.

Vis-à-vis Laodicée sont les ruines d'Héraopolis, ainsi nommée à cause du grand nombre de temples qu'elle renfermait dans son enceinte ; c'est aujourd'hui *Pambouk-Kalefi* : on y distingue une colonnade de cent cinquante pas de long, terminée par un arc-de-triomphe qui n'est point dans le bon goût des siècles de Périclès & d'Auguste. Le théâtre, assez bien conservé, est un des plus beaux de l'Orient ; on y entrait par treize portes de marbres blanc très-bien sculptées & chargées de bas-reliefs : il est en partie creusé dans la montagne.

Au confluent du Lycus & du Méandre était une ancienne ville de Colosse qui, dans le nom moderne de Choanos, a conservé une partie de son étymologie.

La Lycie. — Cette contrée, environnée de trois côtés par la mer, forme une seconde presqu'île dans la grande presqu'île de l'Asie mineure. Ses habitans avaient un grand nombre de ports ; mais contents de s'enrichir par un

commerce légitime, ils n'infestèrent pas, l'exemple de leurs voisins, la Méditerranée de leurs brigandages.

Xanthus, la métropole de la Lycie, était située sur le fleuve de ce nom, à quelque distance de la mer; on ne sait rien de son histoire, & on conjecture qu'*Eksenidé* est bâtie sur ses ruines.

Patara est à quelque distance de Xanthus; son oracle avait du moins dans le pays la célébrité de celui de Delos; & on disait qu'Apollon venait, par semestre, vivifier les deux temples de sa présence.

Lymira est à l'orient de Patara, & conduit au promontoire où la chaîne du Taurus prend sa naissance. Les trois petites îles Chelidoniennes, qui sont à peu de distance, ont fait donner le nom de cap *Kelidoni* à ce promontoire.

La Pamphylie. — C'est la côte maritime qui succède à la Lycie quand on s'approche de l'Orient. La destruction des villes de cette contrée, où les arts ne pénétrèrent jamais, en a anéanti la mémoire.

La Cilicie. — Cette région, dominée au nord par la chaîne du Taurus, borde la mer au midi depuis la Pamphylie jusqu'à la Syrie; ses peuples ne commencèrent à faire parler d'eux, que sous les successeurs d'Alexandre: la partie

occidentale de rochers. Selinc voit à l'embouchure son nom; on l'a que c'est dans le règne de Trajan.

Seleucie doit être la métropole de la Cilicie; on l'appelle maintenant *Selekeh*, gouverneurs ont

De la Cilicie. — La Cilicie champêtre est de plaines riantes; son domaine s'étend jusqu'à *Eleusa*, où était bâtie par Achille

En remontant la côte, on trouve la ville grecque de *Tarse*, mais par reconnaissance de toute la Cilicie; le fleuve *Cydnus* ne peut pas de périr pour la ville devint qu' & des connaissances encore des traditions, sous

occidentale de cette contrée est un tissu de rochers. Selinonte, aujourd'hui *Selenti*, se voit à l'embouchure du fleuve qui lui a donné son nom; on l'appela ensuite *Trajanople*, parce que c'est dans ses remparts que mourut le célèbre Trajan.

Seleucie doit être regardée comme la métropole de la Cilicie trachéenne: c'est maintenant *Seletkeh*, & le lieu de la résidence des gouverneurs ottomans.

De la Cilicie trachéenne, on passe dans la Cilicie champêtre, ainsi nommée à cause des plaines riantes qui forment son territoire. Son domaine s'étendait jusqu'à une petite île, *Eleusa*, où était la ville opulente de Sebaste, bâtie par Achelous, roi de Capadoce.

En remontant, on trouve *Soli*, ancienne ville grecque relevée par Pompée, & appelée par reconnaissance *Pompeyopolis*.

Tarse, maintenant Tarsous, est la capitale de toute la Cilicie: elle est traversée par le fleuve *Cydnus*, où Alexandre fut sur le point de périr pour avoir voulu s'y baigner. Cette ville devint quelques temps le centre des arts & des connaissances humaines, & on y voyait encore des traces de cette première des illustrations, sous le califat d'Aaron Raschid, un

des plus grands hommes du siècle de Char-
La Thrace. lemagne.

C'est à quelque distance de Tarse que le fleuve *Sarus*, aujourd'hui le *Seihoun*, s'ouvre un passage au travers de la chaîne du *Taurus*, & forme ce défilé si célèbre que l'antiquité a désigné sous le nom de *Pilæ Cilicia*, ou de portes de la Cilicie.

La dernière ville célèbre de la Cilicie est *Isus*, à l'entrée du golfe de ce nom: c'est près de ses remparts qu'Alexandre remporta sa grande victoire sur Darius, qui lui fraya les voies à la conquête de l'orient. Le mont *Amanus*, non loin delà, forme un défilé par lequel on entre dans la Syrie.

Toute cette côte de l'Ionie était féconde en villes de premier rang. On y voyait *Cumes*, qui donna son nom au golfe qu'elle domine; *Erythrée*, fameuse par sa Sibylle; *Colophon* & *Priène*; toutes ces villes eurent des héros & des sages dans les beaux siècles de la Grèce, & aujourd'hui on dispute pour savoir où sont leurs ruines.

Il ne faut point oublier ici *Clazomène*, dont le port, suivant *Strabon*, avait en face un archipel de huit îles. Entre *Smyrne* & *Clazomène*, on avait élevé un temple d'Apollon, avec une magnificence moins grecque qu'o-

rientale;

orientale; on e
colonnes & les
nières des mu

C'est sur cer
qu'une défaite
immortel dans
potes.

Magnésie, f
Salanhissar, ou
distance du m
que toujours c
core quelques
théâtre & sur
qui, sans avoi
celui d'Ephèse
resse des prop
chitecture.

On ne peut
blanc n'ait été
Pelopée. Les
tité prodigieu
remparts.

Tralles n'e
Salanhissar. C
portante que
bué à la forti
ladelphie, bâ

Tome X

rientale ; on en voit encore les tronçons de
colonnes & les statues mutilées dans les cimes. La Thirace,
tières des musulmans.

C'est sur cette côte qu'est le mont Mycalé,
qu'une défaite sanglante de Xerxès a rendu
immortel dans l'esprit des ennemis des des-
potes.

Magnésie, sur le Méandre aujourd'hui *Gu-
zelhissar*, ou le beau château, est à peu de
distance du mont Thorax dont la cime est pres-
que toujours couverte de neige. On voit en-
core quelques restes de son aqueduc, de son
théâtre & sur-tout de son temple de Diane,
qui, sans avoir la grandeur & la richesse de
celui d'Ephèse, l'emportait sur lui par la jus-
tesse des proportions & la régularité de l'ar-
chitecture.

On ne peut douter qu'*Akissar* ou le château
blanc n'ait été bâti sur les ruines de l'ancienne
Pelopée. Les antiquaires ont recueilli une quan-
tité prodigieuse de médailles frappées dans ses
remparts.

Tralles n'est plus que le village obscur de
Saltanhissar. Cette ville était d'autant plus im-
portante que la nature & l'art avaient contri-
bué à la fortifier. Il en est de même de Phi-
ladelphie, bâtie par un roi de Pergame : les

La Thrace.

barbares & les tremblemens de terre se font réunis pour n'en faire qu'un amas de ruines.

Au-dessus de toutes ces villes, il faut mettre Sardes, assise au pied du mont *Tinolus* & arrosée par les eaux du *Paftole* qui roule, dit-on un sable d'or. Cette Babylone de la Lydie était, sous *Crésus*, la capitale d'une vaste monarchie qui s'étendait jusqu'au fleuve *Halys*. C'est dans Sardes qu'on a découvert la pierre précieuse, appelée *sardoine*. Cette ville célèbre, que *Varron* nomme une seconde Rome, est aujourd'hui tellement dégradée, qu'on doute si le village de *Sari* est véritablement bâti sur ses ruines.

Antioche sur le Méandre. — Cette ville dont *Pline* parle avec éloge ne subsiste plus aujourd'hui que par les débris de ses remparts & de ses aqueducs. C'est sur ces débris que le fameux rebelle *Soley-Bey-Ogle* se laissa massacrer en 1739 avec quinze mille de ses complices par environ quarante janissaires.

Aphrodisée, ou la ville de *Vénus*, subsiste encore dans le bourg de *Gheira* : on y trouve les ruines de sa divinité tutélaire.

Voyage de V
d'Asie. —
dria-Troas.
cription de t

J'ÉTAIS à
& j'y attendai
favorable pour
Grèce. Le ci
de la républiq
allait incessam
Je m'embarqu
pour compagr
Spalanzani, l'u
de ce siècle,
envoyait dans l
de la nature c

Nous parcou
Pola, les princ
nous abordâme
core les impos
Suniade. Aprè
dans plusieurs

CHAPITRE V.

Voyage de Venise au cap Lectos, sur la côte d'Asie. — Description des ruines d'Alexandria-Troas. — Voyage dans la plaine. — Description de l'Hellepont.

J'ÉTAIS à Venise au mois d'août 1785, & j'y attendais avec impatience une occasion favorable pour entreprendre le voyage de la Grèce. Le chevalier Zuliani, nommé baile de la république auprès de la Porte ottomane, allait incessamment partir pour sa destination. Je m'embarquai sur son vaisseau; j'y trouvai pour compagnon de voyage le célèbre docteur Spalanzani, l'un des plus ingénieux naturalistes de ce siècle, que l'empereur Joseph second envoyait dans le Levant pour enrichir la science de la nature de découvertes nouvelles.

Nous parcourûmes ensemble les antiquités de Pola, les principales îles du golfe adriatique, & nous abordâmes au cap Colonne où l'on voit encore les imposans débris du temple de Minerve Suniade. Après la plus intéressante excursion dans plusieurs îles de la mer Egée, nous attei-

La Troade. gnîmes le cap *Baba* que les anciens Grecs appelaient *Leſſos*.

En partant de ce cap, je me décidai à suivre le rivage de la mer jusqu'aux Dardanelles, & à observer avec l'attention la plus scrupuleuse tous les fleuves qui se rencontreraient sur ma route. Le janiffaire qui m'accompagnait ne manqua pas de m'entretenir des dangers que nous allions courir ensemble, afin d'être mieux récompensé de la même résolution qu'il montrait de les partager avec moi.

A peu de distance du cap, je reconnais les ruines d'*Alexadria-Troas*, dont l'enceinte flanquée de tours ne renferme plus qu'une vaste forêt de valoniers, & des débris de monumens habités par des insectes & des oiseaux nocturnes.

Alexandre le grand, en conquérant habile, voulait imprimer des titres durables de ses victoires dans tous lieux qu'il subjuguait; il bâtit des villes, il élevait des monumens, ou plutôt dans sa course rapide son génie en concevait l'idée, en arrêtait le dessin, & il laissait ensuite à des ministres dignes de lui le soin de l'exécuter.

Alexadria-Troas fut une des dix-huit villes qui portèrent son nom. Dans la guerre d'Antiochus, elle se distingua par sa fidélité aux

D E S
Romains, qui
tous les priv
d'Italie; Aug
en augmenta
plus considér
trouvaient en
Suétone racon
la contrée qu
avait formé le
de l'empire. C
tenté lui-même
& les princip
détournèrent
César ait eu
Rome, & qu'
de s'en éloign
poser qu'Augu
nourrir un int
s'éloigner d'e
l'univers, il a
Alexadria au b
Les Turcs a
la vicille Con
font le premie
perçoit en y a
Deux sources
trente pas l'un
degré de chals

Romains, qui, en récompense, lui accordèrent tous les privilèges dont jouissaient les villes d'Italie; Auguste y envoya une colonie qui en augmenta la population, & elle devint la plus considérable de toutes les villes qui se trouvaient entre le cap Sigée & le cap Lectos. Suetone raconte que César, par respect pour la contrée qui donna naissance à ses ayeux, avait formé le projet d'y transporter les richesses de l'empire. On croit qu'Auguste en avait été tenté lui-même; mais que Mécène, Agrippa & les principaux courtisans de ce prince le détournèrent de ce projet. Il est possible que César ait eu des raisons de se dégoûter de Rome, & qu'il lui soit venu dans la pensée de s'en éloigner: mais on ne peut guères supposer qu'Auguste, chéri des Romains, ait pu nourrir un instant dans son ame le projet de s'éloigner d'eux, & qu'après avoir pacifié l'univers, il ait préféré l'obscur village d'Alexandria au brillant séjour de Rome.

Les Turcs appellent aujourd'hui cette ville la vicille Constantinople. Les eaux thermales sont le premier objet remarquable qu'on aperçoit en y arrivant du côté du cap *Baba*. Deux sources qui ne sont éloignées que de trente pas l'une de l'autre, ont cependant un degré de chaleur différent. Suivant une tradi-

La Troade. tion conservée parmi les Turcs qui habitent les villages voisins, ces sources dans le siècle dernier tarirent après un tremblement de terre. Les murailles qui les entourent sont construites avec des débris de statues : on y distingue celle d'Hercule jeune, & celle d'une femme dont la draperie est du plus beau style.

La colline sur laquelle elles sont situées est couverte de tombeaux ; en la parcourant en dehors des murailles jusqu'au bord de la mer, on trouve à chaque pas des Turcs occupés à briser des sarcophages de marbre blanc, ornés de bas-reliefs & d'inscriptions, pour en faire des boulets de canon ou des décorations à leurs propres sépultures. Depuis long-temps les ruines d'Alexandrie fournissent de boulets les châteaux des Dardanelles, & cette espèce de mine est encore loin d'être épuisée.

Parmi les monumens situés hors la ville que le main du temps semble avoir le plus respectés, on voit un aqueduc qui s'étend à plusieurs milles vers l'Hellepont, & qui par sa magnificence & sa solidité rappelle le généreux patriotisme de celui qui l'a fait.

Les murailles d'Alexandrie sont presque entièrement conservées : elles sont d'une épaisseur prodigieuse & construites d'une pierre calcaire remarquable par sa dureté & la multi-

de de coquill
Les fondateurs
les avantages.
tuation à l'emb
voisinage de ce
ore aujourd'hui
èpre, les rhu
beau. Une larg
de différentes
couverte par le
reste qui attest
tion port. On n
colonnes de gra
on vaste bassin
tu si les Turcs
de la ville à des
Constantinople, on
cause de leur p
parmi les ruines
théâtre, des ter
dont les naviga
de sommet à tr
qui couvrent to
pit anciennem
En suivant n
& descendant l
& des sarcopha
tion près de Li

rude de coquillages qui forment sa substance. La Troade,
 Les fondateurs de cette ville avaient apperçu
 les avantages qu'elle pouvait tirer de sa si-
 tuation à l'embouchure de l'Hellespont & du
 voisinage de ces eaux thermales, célèbres en-
 core aujourd'hui par leur efficacité contre la
 lepre, les rhumatismes & les maladies de
 peau. Une large plate-forme pavée en marbre
 de différentes couleurs, dont une partie est
 couverte par les eaux de la mer, est le seul
 reste qui atteste l'ancienne magnificence de
 son port. On ne saurait assurer si les énormes
 colonnes de granit qui sont scellées çà & là dans
 son vaste bassin servaient autrefois à le décorer,
 ou si les Turcs après les avoir roulées du haut
 de la ville à dessein de les transporter à Con-
 stantinople, ont renoncé à les embarquer à
 cause de leur pesanteur. On reconnaît encore
 parmi les ruines d'Alexandria, un stade, un
 théâtre, des temples & une immense fabrique
 dont les navigateurs apperçoivent de très-loin
 le sommet à travers les touffes de valoniers
 qui couvrent tout l'espace que la ville occu-
 pait anciennement.

En suivant notre route en dehors des murs
 & descendant la montagne, différentes voûtes
 & des sarcophages brisés attirèrent notre atten-
 tion près de *Lidgi-haman*, où sont deux petits

La Troade. bains chauds ; leurs eaux sont imprégnées de fer, de vitriol, & d'une grande quantité de sel marin ; la source est ouverte & négligée, mais elle est en grand crédit parmi les gens du pays. Avant d'arriver à *Lidgi-haman*, nous remarquâmes à quelques milles de distance de nous, les vastes ruines de l'aqueduc d'Atticus Hérodès, s'étendant dans toute la largeur de la vallée. Il est probable qu'il fit construire ce canal pour amener à Alexandrie les eaux du Scamandre : les eaux dont nous venons de parler étaient trop chargées de parties métalliques pour pouvoir servir aux usages communs.

Tel est l'état présent d'Alexandrie de la Troade où nous avons reconnu encore beaucoup de restes de son ancienne magnificence, & dont cette ancienne colonie romaine a pu se glorifier presque jusqu'à ces derniers jours. Belon, Spon & Sandys en décrivent des édifices dont il ne reste absolument rien aujourd'hui. Cette destruction si complète, postérieure même à la ruine opérée par la troisième & la plus fatale invasion des barbares, a des causes faciles à reconnaître. A raison de son voisinage de Constantinople, les sultans ont été plus tentés d'y envoyer prendre les marbres & les plus belles colonnes, pour les superbes mosquées de Sélim & de la Solimanie, & il

est vraisemblable qu'il en a été porté bien auparavant. Nous venons de voir d'immenses restes qui ont été embarqués.

La pierre la plus précieuse pour les colonnes & à Rome, on en a tiré pour une de marbre de jaune antique de granits en grande quantité par la voie des colonnes,

La Motraye, dont les colonnes sont admirables dans les vestiges commencent à s'enfoncer dans les chapiteaux de leur hauteur énorme, dans un bassin & un pavé de pierres de quarrés de quelq. avec un dôme cinthien ; & tout est disparu sans ressembler aux bains de *Lidgi-h*

est vraisemblable qu'on en avait déjà transféré ^{La Troade.} porté bien auparavant, car les voyageurs que nous venons de citer, nous disent qu'il y en a d'immenses restées encore au bord de la mer, & qui ont été portées jusques là pour être embarquées.

La pierre la plus en usage parmi les anciens, pour les colonnes, était le granit. En Grèce & à Rome, on trouve six colonnes de granit pour une de marbre de Paros ou de vert ou de jaune antique. On tire plus aisément les granits en grande masse, ce qui est prouvé par la longueur extraordinaire de quelques colonnes, que par celle des obélisques.

La Motraye, dont l'exacritude & la véracité sont admirables, parce que ces qualités sont rares dans les voyageurs, visita Alexandrie au commencement de ce siècle-ci: il observa des colonnes enfoncées dans la terre, avec des chapiteaux de différens marbres & d'une grandeur énorme, des citernes avec des arches, un bassin & un môle près de la mer, des parvis de pavé dans les rues, des portes & les débris de quelques édifices publics, un temple avec un dôme & des ornemens de l'ordre corinthien; & tout ce qu'il nous décrit ainsi a disparu sans retour. Il nous parle d'un des bains de *Ligdi-Haman*, comme d'un ancien édi-

La Troade. fice d'une modique grandeur, ainsi que d'un dôme & d'un bassin de marbre dont il ne reste rien aujourd'hui.

L'entière destruction des débris de cette magnifique cité a été achevée par Hassan, capitain pacha, sous le règne du dernier sultan, pendant la guerre des Russes. Ce général rétablit l'usage de se servir de boulets de marbre au lieu de boulets de fer, pour les grosses pièces d'artillerie, & il donna ordre d'employer à cela tous les marbres qu'on pourrait se procurer dans les environs des Dardanelles, & de les tailler à cette fin. On fait que Mahomet second se servit aussi de boulets de marbre au siège de Constantinople, de sorte qu'Hassan-pacha n'a pas eu tout seul le mérite d'employer ce moyen bien digne d'un peuple barbare.

J'étais à peine sorti des murs d'Alexandria-Troas, que j'aperçus à l'horizon, du côté du nord, une éminence conique qui attira toute mon attention par sa hauteur, par sa masse imposante & par sa forme régulière qui se dessine d'une manière tranchante sur le sommet horizontal de la colline où elle est située.

Je dirigeai ma route vers ce point remarquable, à travers la longue chaîne des collines qui descendent en s'applanissant par degrés, des hauts sommets de l'Ida, & viennent insen-

iblement se
égée.

En y arriv
ement si les
voisins avaien
montagne, p
curiosité fut p
pris qu'ils la
des infidèles
nom très-ex
que les ancie
tombeaux; m
aucune idée sur
rait cependan
pouvais que f
sure de ce mo
suite que je pu
monticule &
qui se trouve
Au midi, j
dria-Troas; à
l'ouest, la me
d'Imbros, de
mont Athos.
le nord, j'a
d'agréables co
cultivée d'esp
paraissaient so

iblement se perdre sur les bords de la mer
Egée.

La Troade.

En y arrivant, je m'informai avec empressement si les Turcs qui habitaient les villages voisins avaient coutume de désigner cette petite montagne, par quelque nom particulier. Ma curiosité fut pleinement satisfaite lorsque j'appris qu'ils la regardaient comme un tombeau des infidèles, & qu'ils lui avaient conservé le nom très-extraordinaire de *Tepé*, le même que les anciens Egyptiens donnaient à leurs tombeaux; mais comme je n'avais encore aucune idée sur la plaine de Troie qui se trouvait cependant alors tout près de moi, je ne pouvais que former des conjectures sur la nature de ce monument. Ce ne fut que dans la suite que je pus prononcer un jugement sur ce monticule & sur tous ceux du même genre, qui se trouvent dans la plaine de Troie.

Au midi, j'apercevais les ruines d'Alexandria-Troas; à l'est, les pics élevés de l'Ida; à l'ouest, la mer Egée, les îles de Ténédos, d'Imbros, de Lemnos, & jusqu'au sommet du mont Athos. A mes pieds, enfin & du côté du nord, j'avais une vaste plaine entourée d'agréables collines, couverte de villages & cultivée d'espace en espace. Deux fleuves qui paraissaient sortir des gorges de l'Ida, la tra-

La Troade. versaient de l'est à l'ouest, suivant sa longueur. De différentes côtes & à des distances différentes, je voyais des éminences semblables à celles au sommet de laquelle j'étais assis.

On concevra aisément tout ce qu'un tel tableau dut réveiller en moi de souvenirs intéressans ; ce fut en ce moment que commencèrent à prendre une grande réalité dans mon esprit, les conjectures que j'avais depuis long-temps formées sur l'existence de la Place de Troie.

Lorsque mes remarques sur la plaine de Troie & sur les ruines d'Alexandria furent achevées, je résolus, en allant à Constantinople, d'observer avec soin les rivages du rapide Hellepont & de vérifier la situation des objets renommés dans l'antiquité.

Je m'embarquai sur un léger caïque conduit par sept rameurs dont le chef, vieillard à barbe grise, parcourait depuis son enfance les rivages de l'Hellepont ; une foule de tableaux se présentent à mes yeux ; le canal, semblable à un large fleuve, est dans ce moment couvert de vaisseaux ; les eaux coulent majestueusement entre deux chaînes de hautes collines qui, sans être par-rout cultivées, offrent par-tout les signes de la fertilité. De nombreux troupeaux paissent sur les deux rives, & les matelots du vaisseau qui s'enfuit répondent aux chants des

bergers. Ces
souverains
Thucydide, H
batailles fan
Hellepont fu
Athéniens bat
furent battus p
plus loin passa
front était écla
rière-garde ét
la nuit ; au-de
passer la sienn
de Xerxès, ma
plinée qu'elle.
fois du sang de
tiens & des M
Léandre me de
tends encore le

Ces tristes
une mélancolie
rameurs laissa
d'Elès-Bourou
sement sur le
il m'apprit qu
maient l'extrém
ou l'ancien cap
Turcs Elès-Bo
ai aussitôt rec

bergers. Ces images riantes font bientôt place La Troade.
 aux souvenirs douloureux qui leur succèdent. Thucydide, Hérodote, Xénophon me rappellent les batailles sanglantes & les grandes actions dont l'Hellespont fut autrefois le théâtre. Ici les Athéniens battirent les Lacédémoniens; là ils furent battus par eux & perdirent leur liberté; plus loin passa cette innombrable armée dont le front était éclairé par l'aurore, tandis que l'arrière-garde était encore dans les ténèbres de la nuit; au-delà, le conquérant de l'Asie fit passer la sienne moins nombreuse que celle de Xerxès, mais plus aguerrie & mieux disciplinée qu'elle. Je vois l'Hellespont teint à-la-fois du sang des Perses, des Grecs, des Vénitiens & des Musulmans: enfin, le malheureux Léandre me demande quelques larmes, & j'entends encore les soupirs de son amante.

Ces tristes souvenirs m'avaient jetés dans une mélancolie profonde, lorsque le chef des rameurs laissa échapper, par hazard, le nom d'*Elès-Bouroun*. Je le questionnai avec empressement sur le mot qu'il venait de prononcer; il m'apprit que l'une des deux pointes qui formaient l'extrémité de la Chersonèse de Thrace, ou l'ancien cap *Mastasia*, était appelée par les Turcs *Elès-Bouroun*, promontoire d'*Elès*. J'allai aussitôt reconnaître ce promontoire & cher-

La Troade. cher les ruines de la ville d'*Eleus* qui ne devoit pas en être éloignée.

Le petit village & les différens forts qu'on voit à la pointe de la Chersonèse ont peut-être été construits de ses débris. On n'en aperçoit plus d'autre reste que le tombeau de Protéfilas qui subsiste encore & indique au moins à peu-près, le lieu qu'occupait cette ancienne ville.

Après avoir examiné le fort bâti à peu de distance du tombeau de Protéfilas, je m'embarquai une seconde fois, & laissant à droite sur la côte d'Asie les tombeaux d'Achille & de Patrocle, le château du *Sable*, l'embouchure du *Simoïs*, le tombeau d'Ajax, le bois d'*Hector* & à gauche, sur la côte d'Europe, deux agréables vallons plantés d'arbres & arrosés de plusieurs ruisseaux; j'arrivai à la pointe des *Barbiers* où était située autrefois la ville de *Dardanus*, célèbre par le traité de paix qui y fut signé entre *Sylla* & *Mythridate*.

C'est ici où je commençai à vérifier la nouvelle carte de l'*Hellepont*. Le travail de nos astronomes; comparé avec la géographie de *Strabon* que j'avais sous les yeux, me démontra bientôt, d'une manière frappante, combien l'estimation des distances était fautive chez les anciens, & combien leurs méthodes étaient éloi-

nées de la précision
thui nos instrumens
J'abordai au rivage
es Turcs appellés
figure une enceinte
e pied est percé de
uelles des canaux
fleur d'eau, & l'on
re, & l'on aura une
ak défense du rivage
La petite ville de
resqu'entièrement
antages d'un port
core ceux d'un rivage
se rendant nécessaire
es les nations qui
être visités & y
Derrière la ville
u milieu de laquelle
ouvent de servir de
e jardins délicieux
s qui les avoient
né la plus affectueuse
eaux fruits & légumes
né, & lui font avertir
onde, un cercle qui
tient les reliques
Le torrent qui

nées de la précision que nous donnent aujourd'hui nos instrumens. La Troade

J'abordai au château des Dardanelles que les Turcs appellent *Soultaniè-Kalchsi*. Qu'on se figure une enceinte de hautes murailles dont le pied est percé d'embrasures à travers lesquelles des canons de vingt-cinq pieds dirigés vers le fleuve d'eau, vomissent des boulets de marine, & l'on aura une idée juste de la principale défense du canal de l'Hellespont.

La petite ville qui avoisine le château, est presque entièrement peuplée de Juifs, qui, aux avantages d'un grand commerce, réunissent encore ceux d'une commission très-lucrative, se rendant nécessaires aux vaisseaux de toutes les nations qui sont forcés d'y relâcher pour être visités & y montrer leurs fermans.

Derrière la ville, s'étend une vaste plaine au milieu de laquelle on trouve un *teké*, ou couvent de derwiches, entouré de vignes & de jardins délicieux. Ces solitaires donnent aux voyageurs qui les avoisine, l'exemple de l'hospitalité la plus affectueuse : ils offrent leurs plus beaux fruits & leurs cellules au voyageur fatigué, & lui font admirer de la meilleure foi du monde, un cercueil de quarante pieds, qui contient les reliques du géant qui les a fondés.

Le torrent qui traverse cette plaine & qui

La Troade.

baigne les murs de Soutanié Kaleffi, est indubitablement le *Rhodus*, qui, suivant Strabon coulait entre Dardanus & Abydos; c'est après le Simois le plus grand fleuve qui se jette dans l'Hellespont. Strabon dit que le tombeau d'Hécube était en face de l'embouchure de *Rhodus*, sur la rive opposée de l'Hellespont. Il occupait sans doute le lieu où se trouve aujourd'hui le château d'Europe que les Turcs appellent *Kelidil-Bahars*, le cademat de la mer.

Au-dessous de *Soutanié Kaleffi*, j'aperçus plusieurs vaisseaux à l'abri d'une pointe qui s'avance dans le canal, & qui semble en fermer l'entrée du côté de la mer de Marmara. On voit encore sur ce rivage quelques ruines qui doivent être les restes d'Abydos. Les débris de constructions qu'on voit sur une montagne de la côte d'Europe sont les ruines du fort de *Zementé*, la première place dont les Turcs s'emparèrent en passant d'Asie en Europe, sous le commandement du sultan Orhan en 1356.

C'est entre *Sestos* & *Abydos*, dit Strabon que Xerxès jeta un pont de bateaux pour faire passer son armée; l'une des extrémités de ce pont était au dessus d'Abydos, vers la Propontide, & l'autre au-dessous de *Sestos* vers la mer Egée.

La courageuse
donné lieu au c
fourni depuis pl
verve des auteu
digeux, ni d'inc
Dardanelles. Ils
un jeune juif, t
canal pour obten
l'annation qui la l

Après avoir v
d'Abydos, nous
d'un vent favora
dans la partie la
dets élégans & lég
pour le parcour
résister aux vague
l'impétuosité aug
& qui semblent
leur oppose l'étr
l'espont. Les mar
blent en y entrant
justifient leurs in

Je laissai à d
fleuves *Percote* &
d'Europe, la fa
où se donna cert
à la guerre du P

Dans Lampsa
Tome XXII

La courageuse entreprise de Léandre qui a donné lieu au charmant poème de Musée, & ^{La Troade} fourni depuis plusieurs siècles un aliment à la verve des auteurs d'Heroides, n'a rien de prodigieux, ni d'incroyable pour les habitans des Dardanelles. Ils ont vu dans ces derniers temps un jeune juif, traverser, au même endroit le canal pour obtenir la main d'une jeune fille de sa nation qui la lui avait offerte à ce prix.

Après avoir vérifié la situation de Sestos & d'Abydos, nous nous empreffâmes de profiter d'un vent favorable pour achever nos courses dans la partie la plus large du canal. Les piadets élégans & légers dont les Turcs se servent pour le parcourir, ne sont guères propres à résister aux vagues de la mer de Marmara, dont l'impétuosité augmente par les vents du nord, & qui semblent s'irriter contre la barrière que leur opose l'étroite entrée du canal de l'Hellespont. Les marins les plus intrépides tremblent en y entrant, des accidens sans nombre justifient leurs inquiétudes.

Je laissai à droite, sur la côte d'Asie, les fleuves *Percote* & *Practius*; à gauche sur celle d'Europe, la fameuse rivière de la Chèvre, où se donna cette bataille décisive qui mit fin à la guerre du Péloponèse.

Dans Lampfaki, je reconnus l'ancienne

La Troade. Lampsaque, & j'admire ces fertiles coteaux qui sont encore aujourd'hui couverts de vignes comme ils l'étaient lorsque Xerxès en fit présent à Thémistocle.

Gallipoli me rappelle Callipolis : la situation de cette place est si avantageuse, que tous les princes qui ont voulu s'emparer de la Thrace, ont commencé par s'en rendre maîtres. Justinien y avait fait construire d'immenses magasins de vivres & de munitions pour l'entretien de la garnison & pour celui des troupes qui devaient garder le pays; c'est encore là que les flottes turques, destinées pour l'Archipel, vont faire leurs provisions de biscuit & de poudre à canon.

Il ne me restait plus qu'un pas à faire pour avoir parcouru tout l'Hellespont. J'arrivai enfin sur cet Isthme, qui réunit la Chersonèse de Thrace avec le Continent. Sa largeur, déterminée géométriquement dans la nouvelle carte, diffère extrêmement peu de celle de quarante stades que Strabon lui donne.

*La plaine de
la source de
Scamandre.
Troie.*

AL'ENTRÉE
trouve sur la
tourée d'agréa
toute l'étendu
lines viennent
mer, sont re
qui paraissent é
monicules: vo
un autre mont
est à l'extrémité
Kalé est entre
Au nord de
les Turcs: non
trouve les déb
la colline oppo
ticule artificiel
qui domine to
tour.

A l'est & au

CHAPITRE VI.

La plaine de Troie dans son état actuel. — De la source du Simois & de son cours. — Du Scamandre. — Tombeaux de la plaine de Troie.

A L'ENTRÉE du canal des Dardanelles, on trouve sur la côte d'Asie une vaste plaine en- La Troade, tourée d'agréables collines qui en embrassent toute l'étendue. Les deux points où ces collines viennent se terminer sur le rivage de la mer, sont remarquables par des monumens qui paraissent être d'une haute antiquité : deux monticules voisins sont à l'extrémité de l'une ; un autre monticule semblable, mais en ruine, est à l'extrémité de l'autre ; le fort de *Koum-Kalé* est entre les deux.

Au nord de la plaine s'ouvre une vallée que les Turcs nomment *Thymbrek*, & où l'on trouve les débris d'un temple ; au midi, sur la colline opposée, on voit encore un monticule artificiel d'une très-grande élévation, qui domine toute la plaine & le pays d'alentour.

A l'est & au fond de la plaine, le village

de *Bounar-Bachi* est situé sur une éminence
 La Troade. bordée de précipices & couverte de plusieurs
 monticules semblables aux précédens ; près
 du village sont des sources abondantes & lim-
 pides, parmi lesquelles on en remarque une
 qui est chaude & fumante dans certaines sai-
 sons. Le ruisseau qu'elles forment, après avoir
 coulé à l'ouest dans la plaine pendant un cer-
 tain espace & entre deux rives verdoyantes
 & fleuries, a été détourné de son cours naturel
 par les mains de l'art, & conduit à la mer
 Egée à travers un vallon voisin qui s'étend
 vers le midi.

Enfin un large torrent, presque toujours
 sec, descend des hauts sommets du mont Ida
 & coule au pied des précipices qui entourent
Bounar-Bachi ; & , parcourant la plaine de
 l'est à l'ouest, va se jeter dans le canal de
 Dardanelles, près du fort de *Koum-Kalé*.

Lorsque je crus m'apercevoir que Strabon
 s'était trompé en plaçant les sources du Scamandre
 au mont *Cotylus* , & avait confondu ce
 fleuve avec le Simois , je fus d'abord effrayé
 de la difficulté de constater une pareille
 erreur dans un géographe d'une autorité aussi
 justement respectée. Homère dissipa toutes mes
 craintes & fixa tous mes doutes.

« Ajax, au dixième livre de l'Iliade, fa

» un grand
 » hommes &
 » parce qu'il
 » les bords d

Puisque le
 gauche des T

s'enfuit que
 était le *Simois*

d'eau salée &
 core à son emb

qu'il forme da
 monter jusqu'

d'arbres & les
 tendue de son

Il coule per
 un canal resse

chers escarpés
 Bachi jusqu'à

ble n'avoir op
 laisser un libre

saules, des peu
 tans croissent

étroit vallon : a
 ravages qui les

déracinés ; ils
 être pour la d

pâle verdure.
 Je marchai

un grand carnage des Troyens; il tue les hommes & les chevaux: Hektor l'adorait; parce qu'il combattait à l'aîle gauche sur les bords du Scamandre.

Puisque le fleuve qui se trouvait à l'aîle gauche des Troyens était le Scamandre, il s'ensuit que celui qui coulait à l'aîle droite était le *Simoïs*. Après avoir observé les marais d'eau salée & d'eau douce qui se trouvent encore à son embouchure, & les différentes îles qu'il forme dans la place, j'entrepris de le remonter jusqu'à sa source, à travers les troncs d'arbres & les rochers qui hérissent toute l'étendue de son lit.

Il coule pendant près de cinq lieues dans un canal resserré entre deux chaînes de rochers escarpés qui s'étendent depuis *Boumar-Bachi* jusqu'à la plaine d'*Ené*. La nature semble n'avoir opéré ce déchirement que pour laisser un libre passage à son impétuosité. Des saules, des peupliers, des amandiers & des plantanes croissent & végètent tristement dans cet étroit vallon: au milieu de la destruction & des ravages qui les entourent, & quoiqu'à moitié déracinés, ils paient encore à la saison, peut-être pour la dernière fois, le tribut de leur pâle verdure.

Je marchai pendant cinq heures entre ces

différer mon voyage ; il fallut attendre que les sentiers devinssent praticables, & ils ne le furent qu'au bout de trois jours. La Troade.

Alors je me mis en marche à travers des forêts de pins, remplies de jakals & de bêtes sauvages de toute espèce, auxquelles les habitans du village font continuellement la chasse.

Après avoir monté pendant quatre heures & traversé plusieurs ruisseaux qui roulent en écumant au fond des précipices, j'atteignis enfin le sommet de cette montagne.

C'est-là le mont Cotylus ; c'est de-là que le Simois descend avec impétuosité, quand il est grossi par la pluie ou la fonte des neiges. Le sommet du Cotylus est un des pics les plus élevés de la chaîne du mont Ida ; c'est peut-être un des points du globe d'où l'on aperçoit les plus beaux pays, & ceux qui rappellent surtout les plus intéressans souvenirs.

Persuadé que le Scamandre se réunissait autrefois au Simois, j'entreprends encore de remonter celui-ci jusqu'à sa source, & d'observer tous les fleuves qu'il peut recevoir dans l'étendue de son cours. Il fallait pour cela se résoudre à suivre scrupuleusement toutes ses sinuosités ; il fallait braver les marais, les broussailles, & les difficultés de toute nature qui se présentaient à chaque pas. Ces obsta-

cles ne faisaient qu'irriter ma curiosité; mais le Turc, qui nous servait de guide & qui ne prenait pas aux antiquités de la Troade le même intérêt que nous, nous prodiguait sans réserve les témoignages les moins équivoques de sa pitié: « Infidèles, nous disait-il, avec » ingénuité, je vous trouve bien fous de venir » de si loin vous exposer à tant de dangers » pour chercher des ruines & des sources » n'avez-vous point dans votre pays des ri- » vières & des sources? » Cependant, pour satisfaire votre empressement, il nous montra du doigt un groupe d'arbres à une grande distance, & nous assura qu'il y avait près de-là une très-belle source. Rien ne saurait égaler le plaisir & la surprise que nous éprouvâmes lorsqu'excédés de chaleur & de fatigue, après avoir traversé une plaine immense, sans y rencontrer un seul arbre, nous nous trouvâmes au milieu d'une petite forêt de saules, d'ormes & de peupliers; la colline, au pied de laquelle elle est située, termine la plaine du côté de l'est: elle est composée d'une sorte de brèche dont les pierres sont réunies entr'elles comme une véritable maçonnerie, par une espèce de ciment de couleur rougeâtre. La nature ici a tellement imité l'art, qu'il faut l'observer avec le plus grand soin pour d'

illusion qu'e
de l'eau la p
de cette coll
de murailles
doit être l'o
industrioux q
conduit de la
quarante pas
parl... une
dante jaillit
large bassin
fragmens de
elle est chau
qui couvre le
On conçoit
abondantes d
elles se parta
ruisseaux po
où elles font
& de fruits;
lit commun.
à environ de
de profonde
guilles; un v
traverser: ce
fond de sab
printemps,
fleurs; aux

Illusion qu'elle excite. De nombreuses sources de l'eau la plus limpide s'échappent du pied de cette colline, où l'on remarque des débris de murailles dont la construction très-solide doit être l'ouvrage de quelque peuple plus industrieux que les Turcs. Sur la route qui conduit de la mer au village voisin, environ à quarante pas de la colline dont je viens de parler, une autre source isolée & très-abondante jaillit à gros bouillons du fonds d'un large bassin dont les bords sont formés par des fragmens de granit & de marbre : en hiver elle est chaude, & exhale une épaisse fumée qui couvre les arbres & les jardins d'alentour.

On conçoit facilement que des sources aussi abondantes doivent tout fertiliser autour d'elles : elles se partagent en effet en plusieurs petits ruisseaux pour arroser des jardins délicieux, où elles font croître toutes sortes de légumes & de fruits ; elles se réunissent ensuite dans un lit commun. Le petit fleuve qu'elles forment, a environ douze pieds de large & trois pieds de profondeur ; on y pêche sur-tout des anguilles ; un vieux saule sert de pont pour le traverser : ce fleuve coule avec rapidité sur un fond de sable & de cailloux ; les rives, au printemps, sont verdoyantes & émaillées de fleurs ; aux environs des sources, elles sont

La Troade.

La Troade.

couvertes de roseaux très-épais & très-élevés, qui rappèlent les endroits où les filles de Troie allaient se baigner avant leurs nocces, & où l'Athénien Cimon s'était caché pour tromper la jeune Callirhoé.

Ces belles sources, les seules qui se trouvent dans cette contrée, à plus de dix lieues à la ronde, ne doivent point échapper au peintre de la nature, le plus exact qui ait jamais existé. Il paraît en effet qu'il fut frappé du phénomène singulier qui les distingue.

« Les deux guerniers, dit-il, parlant d'Hector & d'Achille, arrivent enfin à l'endroit où jaillissent les deux belles sources du Scamandre : l'une est chaude, & il s'en élève de la fumée comme autour de la flamme ; l'autre, en été, est froide comme la grêle, la neige ou la glace transparente ». On voit que ce tableau est encore aujourd'hui de toute vérité ; le temps n'en a pas effacé le moindre trait.

Le Scamandre, après avoir suivi jusqu'au-dessous du village d'*Erkeffighi* la chaîne de collines qui bordent la plaine du côté du sud, se détourne tout-à-coup, & au lieu d'aller se joindre au Simois, comme il le faisait autrefois, & comme la pente naturelle de la plaine semble encore l'y appeler aujourd'hui, il se

ète dans un canal de la mer Egée. A sa source, il se répand sous la forme un marais.

On ne saurait dire si le Scamandre se jette dans le Simois ; le Simois n'est qu'un échange de lit avec les autres sources intarissables dans la même plaine. Le Simois, son cours est interrompu par les fureurs de la mer ; le point de leur jonction qui convient le mieux n'est pas aisé de trouver. Les eaux du Scamandre se jettent dans celle du Simois. On voit à *Erkeffighi*, Hasse, un moulin à bâtir un moulin à eau ; il est encore dans le village d'Erkeffighi, plus de vraisemblance que dans le village d'*Erkeffighi* de creuser le nouveau canal. La position de la plaine, tracée par le canal, se distingue, menait

ète dans un canal artificiel qui le porte dans la mer Egée. A son embouchure, comme à sa source, il se répand sur les terres voisines & y forme un marais couvert de roseaux. La Troade.

On ne saurait fixer le point où le Simois & le Scamandre se réunissaient au temps d'Homère: le Simois est un torrent impétueux qui change de lit suivant la crue accidentelle de ses eaux; le Scamandre, au contraire, a des sources intarissables; mais comme il coule dans la même plaine & dans le voisinage du Simois, son cours tranquille dépend tellement des fureurs de son frère, qu'on peut fixer le point de leur ancienne réunion à l'endroit qui convient le mieux à l'action du poëme. Il n'est pas aisé de déterminer l'époque où les eaux du Scamandre ont cessé de se réunir à celle du Simois. S'il faut en croire les Turcs d'*Erkeffighi*, Haffan, capitain pacha, ayant fait bâtir un moulin & des bains qu'on voit encore dans le vallon voisin, y avait conduit les eaux du Scamandre. Cette tradition a d'autant plus de vraisemblance, que les habitans du village d'*Erkeffighi* assurent avoir été employés à creuser le nouveau canal.

La position des sources du Scamandre, constatée par le caractère très-marqué qui les distingue, menait naturellement à celle de la ville

La Troade.

de Troie. Il était tout simple de supposer que le village le plus voisin de ces belles sources devait occuper l'emplacement de l'ancienne ville. Je monte donc au village de *Bounar Bachi* par une pente douce & facile, & j'y traverse d'abord un vaste cimetièrre dont chaque tombeau est orné d'une colonne de marbre ou de granit : près de la mosquée j'apperçois un large banc porté sur deux appuis, dont l'un est un trigliphe, & l'autre un chapiteau corinthien d'un style très-pur : voilà des monuments de l'art. N'y aurait-il pas eu autrefois quelque ville importante sur cette colline. Le voisinage d'une plaine fertile & des belles sources que je viens de voir dans un pays où l'eau est si rare & par conséquent si précieuse aurait été sans doute un puissant attrait pour ses fondateurs.

J'avance toujours en montant vers le village & un mille au-delà, du côté de l'est, je me trouve subitement arrêté sur les bords d'un affreux précipice qui entoure presque de toutes parts la colline où je suis placé; deux pas de plus, & je tombais à quatre cents pieds de profondeur.

L'etorrent qui coule au fond de ce précipice, est le Simois, qui parcourt le nord de la plaine : quand il est grossi par les pluies ou

par la fonte des
étroit vallon b
nature sembla
sueur; mais co
ec, les habitan
avec sécurité d
cultiver son lit
aux dépens des
leur fécondité.

Du sommet
Turcs appellent
les nombreux
ent dans les r
plaine de Troie
eux embrasser
mer Egée, les
thrace, le somn
onèse de Thra
Hellepont.

Au moment
cette situation &
un spectacle nou
Je remarquai a
touré de monti
j'avais déjà trou
plaine. L'un d'e
quelque chose
me m'en approc

par la fonte des neiges, il couvre de ses eaux un
 étroit vallon bordé de rochers menaçans que La Troade;
 la nature semble avoir destinés à contenir sa
 fureur; mais comme il est le plus souvent à
 sec, les habitans des villages voisins profitent
 avec sécurité de cet heureux intervalle pour
 cultiver son lit & ses rivages rendus fertiles
 aux dépens des contrées qu'il a dépouillées de
 leur fécondité.

Du sommet de cette éminence, que les
 Turcs appellent montagne de miel, à cause
 des nombreux essaims d'abeilles qui se trou-
 vent dans les rochers voisins, je découvre la
 plaine de Troie dans toute son étendue: mes
 yeux embrassent à-la-fois tout le nord de la
 mer Egée, les îles de Ténédos, de Sarmo-
 thrace, le sommet du mont Athos, & la Cher-
 sonèse de Thrace, située de l'autre côté de
 l'Hellespont.

Au moment où j'admirais les avantages de
 cette situation & la beauté des points de vue,
 un spectacle nouveau vint frapper mes regards.
 Je remarquai avec étonnement que j'étais en-
 touré de monticules semblables à ceux que
 j'avais déjà trouvés dans d'autres parties de la
 plaine. L'un d'eux cependant me parut avoir
 quelque chose de singulier dans sa structure;
 je m'en approche, & je vois qu'il n'est pas,

La Troade. comme les autres, un monceau de terre cou-
vert de gazon, mais un amas énorme de cailloux jetés sans ordre les uns sur les autres : la forme conique avait été altérée ; & il semblait qu'on eût voulu en pénétrer l'intérieur, pour le fouiller.

Ce n'est pas tout : en examinant avec soin la superficie du rocher de *Bali-Dahi*, je distingue les fondemens d'anciens édifices dont la maçonnerie paraît avoir la consistance du rocher lui-même. Ces fondemens ne sont-ils pas ceux de quelque ancienne ville ? ces monumens singuliers ne sont-ils point les tombeaux de ses guerriers ? ces colonnes de marbre ne sont-elle point des débris de ses temples & de ses palais ?

Ces monticules de terre ou de pierre qu'on trouve également dans tous les pays, sont de la plus haute antiquité ; leur destination primitive a toujours été de couvrir & de protéger les cendres des morts.

Le plus ancien tombeau de ce genre que nous connoissons, est celui de Ninus, fondateur de l'empire des Assyriens : Sémiramis son épouse, l'enterra dans le palais des rois & éleva un monceau de terre sur sa sépulture. Chez les Grecs on observait aussi ce usage ; la même coutume avait lieu chez les

Romains, & que Remus même les pr
qui fut élevé
Varrus, sur

On trouve
numens sur l
cile, en All
terre, & jusq
que les sauv
ration.

Les matéri
naire ces sort
terre seuleme
ordre, ou qu
de terre & de
ruifait les to
forme conique
abri des inj
d'Egypte ne
beaux de cer
esquels on a
bres pour con
Ces monumen
monde ; les m
l'attention de
opposent des
struction.

Romains, & Virgile la croit plus ancienne que Remus & Numa. Germanicus jeta lui-même les premiers fondemens du monticule qui fut élevé après la défaite de l'infortuné Varrus, sur les cadavres de ses soldats.

La Troade.

On trouve un très-grand nombre de ces monumens sur la côte d'Asie, en Grèce, en Sicile, en Allemagne, en Suède, en Angleterre, & jusqu'en Amérique, où l'on observe que les sauvages les ont en grande vénération.

Les matériaux qui composent pour l'ordinaire ces sortes de monticules, sont ou de la terre seulement, ou des pierres jetées sans ordre, ou quelquefois un assemblage confus de terre & de pierres. C'est ainsi qu'on construit les tombeaux les plus simples : leur forme conique les met plus qu'aucun autre à l'abri des injures du temps ; les pyramides d'Egypte ne sont elles-mêmes que des tombeaux de cette espèce, perfectionnés, dans lesquels on a creusé des galeries & des chambres pour conserver les cadavres des princes. Ces monumens peuvent durer autant que le monde ; les moins considérables échappent à l'attention des destructeurs ; les plus grands opposent des obstacles invincibles à la destruction.

La Troade. Dans la plupart de ces tombeaux, on trouve des urnes; dans quelques-uns, on découvre vers le centre une cavité ronde ou quadrangulaire, où l'on déposait sans doute les ossements & les cendres; il en est enfin où l'on trouve des cadavres qui n'ont point été consumés par le feu.

On plaçait ordinairement les tombeaux sur les grandes routes, pour rappeler aux voyageurs la destinée commune de l'humanité. Il y avait des hommes qui fixaient leurs sépultures sur les limites de leurs propriétés, afin de reposer en paix, après leur mort, dans les lieux où ils avaient vécu avec honneur & contentement. Quelques législateurs avaient ordonné qu'aucune terre cultivée ou susceptible de l'être, ne serait employée aux sépultures, de peur que le terrain destiné à nourrir les vivans, ne fut inutilement occupé par les morts.

On en voit un grand nombre de différentes grandeurs & de constructions différentes dans la plaine de Troie: les uns sont au milieu de la plaine elle-même; les autres sur les collines qui l'entourent; ceux-ci sont sur le sommet du Pergama; ceux-là sont rangés sur les rives de l'Hellespont; tous occupent exacte-

tement

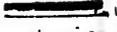
tement la plaine de Troie.
Homère.

Depuis le commencement de la nouvelle empire, les tombeaux sont très-escarpés, & élevés à pic de terre. On trouve souvent une espèce de Troie construite sur le sommet de ces tombeaux, & qui a la forme sur la plaine de ces monuments. On voit souvent de la mer à leur service, & qui leur servent de pont. L'objet de ces tombeaux est simple, mais ils sont élevés sur de petites monticules pyramidales, & sont bordés de la mer. On mesure à mesure les Dardanelles.

que je trouvais sur la mer pour mesurer le diamètre au cap de Bechik-Tepé; ce qui est pratiqué, & qui est un ouvrage fait à protéger un port.

Un peu plus loin, on a découvert un f

Tome XX

tement la place qui leur est marquée par 
Homère.

La Troade

Depuis le village de *Kni-Cheher*, jusqu'à la nouvelle embouchure du Scamandre, la côte est très-escarpée; des rochers de granit, taillés à pics de trois cents pieds de hauteur, forment une espèce de digue qui défend la plaine de Troie contre les flots de la mer Egée. Le sommet de ce rempart naturel est une plateforme sur laquelle sont situés des villages & des monumens que les navigateurs apperçoivent de la mer à une grande distance, & qui leur servent à reconnaître l'entrée de l'Hellespont. L'observateur le moins éclairé, le simple matelot lui-même, est frappé de ces monticules-pyramidaux qui sont rangés sur le bord de la mer, & qu'il découvre successivement à mesure qu'il s'avance dans le canal des Dardanelles. Le premier de ces monumens que je trouvai sur ma route en côtoyant la mer pour me rendre de l'embouchure du Scamandre au cap Sigée, est appelé par les Turcs *Bechik-Tepé*; la tranchée qui en est voisine, & qui est pratiquée dans l'épaisseur du rocher, est un ouvrage destiné, selon toute apparence, à protéger un poste militaire.

Un peu plus loin, sur la même route, j'en découvris un second. Enfin j'arrivai au village

La Troade.

de *Jean-Cheher*, peuplé de Grecs & situé sur le sommet du cap Sigée : à la portée d'une des églises de ce village, j'apperçus sur un bloc de marbre les restes d'une inscription grecque composée de deux mots.

Près de la même porte, à gauche, on voit un bas-relief en marbre de la plus belle exécution : il représente une femme assise, à qui des nourrices semblent présenter des enfans emmaillotés qu'elles tiennent dans leurs bras. Une autre figure vient derrière les nourrices, portant un petit coffre de la main droite, & une espèce de coquille à la gauche.

On fait que les Grecs avaient coutume de mettre leurs enfans sous la protection de quelque divinité, & que les nourrices allaient les lui présenter le cinquième jour après leur naissance. Les Romains avaient aussi le même usage, & Caligula plaça lui-même Livia-Drusilla, sa fille, dans le giron de Minerve.

Je fis quelques tentatives, je m'exposai même à quelques dangers pour arracher ces deux restes intéressans de la vénérable antiquité, à la destruction prochaine dont ils sont menacés : j'aurais sur-tout désiré pouvoir enlever l'inscription ; mais le marbre sur lequel elle se trouve, est renommé parmi les Grecs des villages voisins comme un remède efficace

contre la fièvre che & efface le monument.

Du haut de la vaste plaine je parcourais divers lieux mens & les uns qui était à rive sans l'un de ces à ceux que j'ai promontoire. On péle les des

Hérodote, & beaucoup de les tombeaux voyaient encore de Troie.

Ces monuments de dix siècles respect des peuples avaient garanti n'auraient-ils puifque les peuples où ils se trouvaient pour la destruction ont chassés.

Le temple de Strabon, sont

contre la fièvre: le malade s'y affeoit, s'y couche & efface de plus en plus les caractères du monument. La Troade

Du haut du cap Sigée je dominais encore la vaste plaine de Troie; &, lorsque j'en parcourais des yeux les villages, les monumens & les fleuves, j'apperçus sur le rivage, qui était à mes pieds, deux monticules voisins l'un de l'autre, & tout-à-fait semblables à ceux que je venais d'observer sur la crête du promontoire. Les Grecs des environs les appellent les deux tombeaux.

Hérodote, Plin, Pausanias, Quinte-Curce & beaucoup d'autres anciens; racontent que les tombeaux des guerriers de l'Iliade se voyaient encore de leur temps dans la plaine de Troie.

Ces monumens avaient donc déjà résisté plus de dix siècles aux ravages du temps. Le respect des peuples, autant que leur solidité, les avaient garantis de la destruction. Pourquoi n'auraient-ils pas subsisté vingt siècles de plus, puisque les peuples, devenus maîtres du pays où ils se trouvent, n'ont pas moins de vénération pour les sépultures que ceux qu'ils en ont chassés.

Le temple d'Achille & son tombeau, dit Strabon, sont au cap Sigée; on y voit aussi les

tombeaux de Patrocle & d'Antiloque : les
 La Troade. Troyens leur font à tous des sacrifices, ainfi
 qu'à Ajax.

Ces deux tombeaux font ceux qui, fuivant
 l'opinion des anciens géographes, renfermaient
 les cendres des illuftres amis Achille & Patrocle.
 Les deux autres font ceux d'Antiloque & de
 Pénéleüs le Béotien.

Flein de cette idée, & dirigé d'ailleurs par
 la grandeur de celui de ces monumens qui est
 le plus voifin de la mer, je le désignai comme
 devant être l'objet de la fouille que je confeilla
 d'entreprendre, & qui fut exécutée après mon
 départ de Constantinople. Si ce monument n'est
 pas celui d'Achille, il est au moins certaine
 ment celui que les anciens géographes ont
 attribué à ce guerrier fameux, & probable
 ment celui qu'Hon. ère a révééré comme tel.

On voit que tous les voyageurs qui m'ont
 précédé & fuivi dans la Troade, n'ont pas
 craint d'affirmer que les tombeaux des guer
 riers grecs existent encore fur les rivages de
 l'Hellefpont.

Mais quand les anciens & les modernes ne
 m'auraient pas guidé dans la recherche de ces
 monumens, Homère m'en avait dit affez pour
 me les faire reconnaître.

Il indique d'abord leur fuation fur le bord

de la mer, e
 du mont Ida
 de Patrocle,
 droit qu'Achi
 de fon ami &

Il apprend
 forme, quand
 l'enceinte ci
 ceau de terre

Mais écou
 qu'il prédit le
 l'impreffion d
 les navigateu
 pont.

« Si je tric
 » donne la v
 » dépouilles
 » brûlerai fu
 » je rendrai
 » fermeront
 » de l'Helle
 » beau. Le r
 » des, dira :
 » jadis périt
 » & ma gloi
 » reculés ».

Homère n
 rappeler da

de la mer, en peignant les Grecs transportant
 du mont Ida le bois nécessaire pour le bûcher La Troade
 de Patrocle, & le jetant sur le rivage à l'en-
 droit qu'Achille avait désigné pour le tombeau
 de son ami & pour le sien.

Il apprend ensuite leur construction & leur
 forme, quand il dit que les chefs en marquent
 l'enceinte circulaire & les couvrent d'un mon-
 ceau de terre.

Mais écoutons sur-tout le divin poëte, lors-
 qu'il prédit leur éternelle durée, & qu'il peint
 l'impression qu'ils doivent faire à l'avenir sur
 les navigateurs qui passeront dans l'Helle-
 pont.

« Si je triomphe, dit Hector, si Apollon me
 » donne la victoire, j'arracherai au vaincu ses
 » dépouilles, je les porterai à Troie, je les
 » brûlerai sur l'autel du dieu qui me protège,
 » je rendrai aux Grecs son cadavre, ils l'en-
 » fermeront dans le cercueil, & sur les bords
 » de l'Hellepont, ils lui élèveront un tom-
 » beau. Le nautonier qui voguera sur les on-
 » des, dira : là est le tombeau d'un héros qui
 » jadis périt sous les coups d'Hector; il le dira,
 » & ma gloire vivra jusqu'aux siècles les plus
 » reculés ».

Homère met une sorte de complaisance à
 rappeler dans l'Odyssée le souvenir de ces

La Troade. tristes monumens : il est pénétré de l'intérêt qu'ils inspiraient de son temps à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens sur les tombeaux de la plaine de Troie.

Ce local nous offrait la vue la plus intéressante en elle-même, & indépendamment des souvenirs historiques dont l'impression magique & puissante est admirablement décrite par Lucain dans la *Pharsale*, la partie gauche est une suite de montagnes d'une modique élévation; entre la ville & le mur est le lieu où étaient campés les Grecs, & la scène de tous les grands évènements de la guerre. Les objets qui terminent la vue frappent les regards du plus étonnant spectacle.

Nous parcourûmes ensuite, pendant une heure & demie, un terrain élevé, couvert de bruyères, pour arriver au village d'*Halyleli*; une suite de cinq tombeaux qui terminent l'horizon, peut servir plus que tout autre preuve à indiquer avec certitude la situation de Troie. A environ une heure & demie de chemin de *Bournabashi*, sur une éminence peu élevée, nous découvrîmes les vestiges d'une ancienne ville; sur la droite nous observâmes sept colonnes de granit de hauteurs différentes, mais qui ne paraissent pas dans leur situation ordinaire;

de l'autre côté
marbre avec
partie de terre
vâmes une da
trop mutilée

Par les de
Homère, &
dont il fait m
surer, non-se
site même de
le poète a ét
ferait vouloir
lui appartient
d'Homère a l
de vérité, e
prouve sans é
un objet dig
de l'antiquité

Nous allâ
pauvre villa
Grecs, & q
cette éminen
sa plus gran
& sa longueu
fertile & tr
voisinage des
quième part
droits d'Hon

de l'autre côté nous vîmes un petit bloc de marbre avec une inscription qui ne sortait qu'en La Troades partie de terre; en creusant autour nous y trouvâmes une date du temps des empereurs, mais trop mutilée pour être déchiffrée.

Par les détails topographiques donnés par Homère, & la comparaison des circonstances dont il fait mention, nous avons cru nous assurer, non-seulement de l'existence, mais du site même de l'ancienne Troie. Prétendre que le poëte a été d'une exactitude rigoureuse, ce serait vouloir ôter à la poésie la liberté qui lui appartient; reconnaître que la topographie d'Homère a le degré nécessaire d'exactitude & de vérité, c'est ce que l'examen des lieux prouve sans équivoque, & ce qui est également un objet digne de la curiosité des amateurs de l'antiquité.

Nous allâmes nous établir à *Giaun - Keni*, pauvre village qui n'est habité que par des Grecs, & qui est le fameux cap Sigée. De cette éminence nous dominions toute la plaine; sa plus grande largeur peut être de six milles & sa longueur de douze; elle est naturellement fertile & très-bien cultivée, excepté dans le voisinage des marais qui en occupent une cinquième partie. On reconnaît, en plusieurs endroits d'Homère, qu'il avait visité lui-même

~~Le Troade.~~ & examiné avec attention ce terrain qu'il a rendu célèbre, & dont il donne quelquefois des descriptions exactes jusques dans les moindres détails. On voit, par exemple, que c'est dans les marais dont je viens de parler qu'Ulysse se cache, & que Virgile fait aussi cacher Sinon, pour que Sinon trompât les Troyens par le faux récit qu'il leur fait; il fallait bien que ce marais bourbeux, où il dit avoir passé la nuit, existât dans le même lieu où nous le voyons aujourd'hui. Homère a sur-tout caractérisé les deux fleuves; le Simois roule sur un large lit de sable, & devient quelquefois tout-à-coup un torrent rapide; les eaux du Scamandre sont claires & remplissent son lit qui est étroit, & les deux fleuves conservent ces caractères jusqu'à leur jonction avant qu'ils se jettent dans la mer.

Nous vîmes le bas-relief & la célèbre inscription de Sigée, en caractères inventés par Cadmus, & en lignes allant alternativement de gauche à droite & de droite à gauche; écriture de la plus haute antiquité, & selon Suidas, employée à conserver les lois de Solon. Les tentatives de M. Choiseul pour l'enlever, aidées de l'autorité des firmans qu'il avait obtenus pour cela, & du crédit d'Hassan pacha, ne purent l'emporter sur l'attachement des habitans pour ce monument; il est à présent

placé à la place sacrée comme en grande par long-temps

Cette inscription fournissant les grecques, & qui était le qu'elle a plu par cette an tout ce qu'el Phanodicus, à qui la statu à la maison d'une coupe

En nous av nous trouvân ou tombeau tre côté du v où sont placés & près de la Depuis l'ouv tombeau, pa Choiseuil, e bâti un couv pavillon en ticule. Ils o leur cimetié

placé à la porte d'une méchante maison consacrée comme une chappelle; les lettres sont en grande partie effacées, la pierre ayant servi long-temps de banc à s'asseoir. La Troade.

Cette inscription, si souvent citée comme fournissant le modèle des anciennes lettres grecques, est gravée sur un bloc de marbre qui était le piedestal d'un hermès. On croit qu'elle a plus de deux mille ans; ce n'est que par cette antiquité qu'elle est précieuse, car tout ce qu'elle nous apprend, est qu'un certain Phanodicus, fils d'Hermocrate de Procomesus, à qui la statue était érigée, avait fait présent à la maison commune de la ville de Sigée d'une coupe avec son pied.

En nous avançant au-dessus du promontoire, nous trouvâmes le tombeau appelé *beshic-tepé*, ou tombeau d'Antiloque, par Srabon. De l'autre côté du village, au-dessous de la montagne où sont placés une douzaine de moulins à vent, & près de la mer, est le tombeau d'Achille. Depuis l'ouverture & la fouille faite dans ce tombeau, par ordre de l'embassadeur de France Choiseuil, en 1787, quelques derwiches ont bâti un couvent vis-à-vis, & construit un petit pavillon en terre glaise, au sommet du monticule. Ils ont fait, du tombeau lui-même, leur cimetiére. M. Chevalier nous apprend

que, vers le centre du monument, on a découvert deux grandes pierres appuyées en angle par le haut, l'une contre l'autre, & formant une espèce de tente, sous laquelle on a trouvé une petite statue de Minerve assise sur un char attelé de quatre chevaux, & une urne de métal, remplie de cendres, de charbon & d'os humains. Cette urne dont l'ambassadeur est en possession, est ornée d'un cep de vigne d'où pendent des grappes de raisin artistement travaillées. Le voyageur qui nous a transmis ces détails, les accompagne d'un savant commentaire où il expose une opinion curieuse, relativement à l'ancienne sculpture grecque. En faisant refermer le tombeau, le comte de Choiseuil fit placer au fond une feuille de plomb sur laquelle on a inscrit ces paroles : ouvrage fait par le comte de Choiseuil - Gouffier, en 1787.

Nous fûmes retenus toute la journée à *Giaur-Keni*, par le mauvais temps, & le soir nous fûmes témoins d'une noce grecque que nous fûmes curieux de voir.

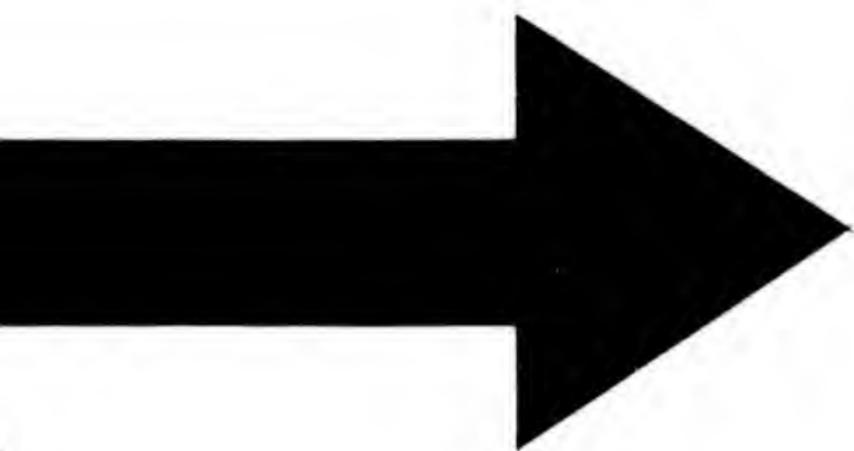
Ayant été invités à nous rendre vers le soir à la maison du nouvel époux où l'on nous offrit du café & des confitures, nous nous réunîmes à ses parens & à ses amis pour l'accompagner chez les parens de la femme qu'il allait

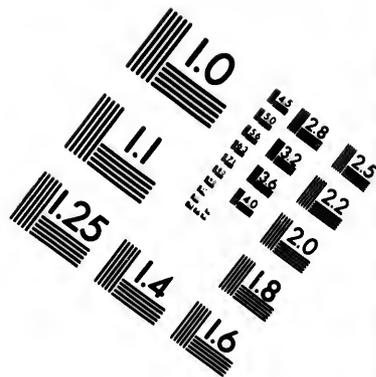
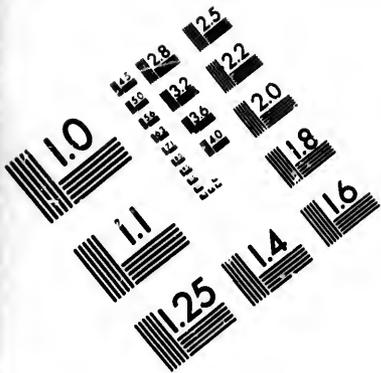
demandeur. D
précédés par
étaient à plein
mus. A l'entre
de cérémonies
chambre de
occupée à rec
sens. La cham
filles ses pare
de son sexe, no
elle avait rec
avec ostentati
seau ; de grand
ouverts pour
blement de sa
cordes tendue
du plafond, ét
de coeffer ou
la parer : elle
estrade un pe
gnie ; elle ava
vert de rouge
voile de soie
qués & enfilé
mille, depuis
fin de la céré
pour chanter
sans graces.

demandeur. Dans notre marche , nous étions précédés par deux joueurs de lyre qui chantaient à pleine gorge , en sons longs & soutenus. A l'entrée de la maison on fit beaucoup de cérémonies ; nous fûmes introduits dans la chambre de la future , où elle était assise & occupée à recevoir les complimens & les présens. La chambre était petite , remplie de jeunes filles ses parentes & de toutes les personnes de son sexe , non mariées , de chacune desquelles elle avait reçu quelque présent. On étalait avec ostentation tout ce qui formait son trousseau ; de grandes armoires & des tiroirs étaient ouverts pour montrer ses vêtemens , & l'ameublement de sa chambre à coucher ; sur des cordes tendues dans sa chambre même , près du plafond , étaient suspendus un grand nombre de coiffes ou bonnets & de schals destinés à la parer : elle était assise immobile sur une estrade un peu élevée au-dessus de la compagnie ; elle avait un joli visage , mais trop couvert de rouge ; sa tête était enveloppée d'une voile de soie rouge , sur lequel étaient appliqués & enfilés des sequins , richesse de la famille , depuis long-temps accumulée. Avant la fin de la cérémonie , les femmes se réunirent pour chanter un épithalame qui n'était pas sans grâces. Nous mêmes nous-mêmes nos

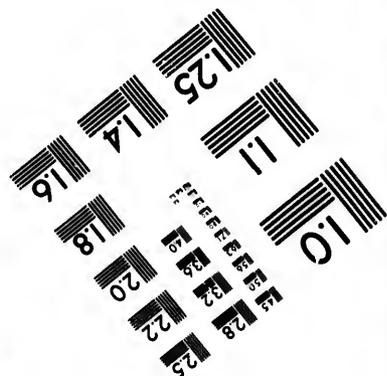
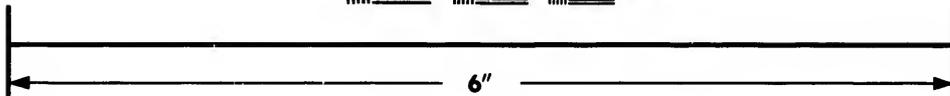
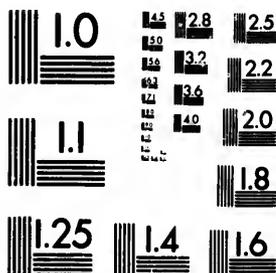
La Troade.





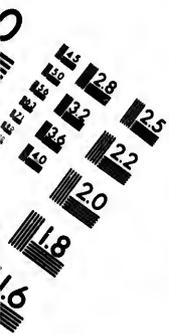


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



La Troade.

présens dans une des mains de la mariée qui semblait ne faire aucune attention à ce qui se passait, tandis qu'elle avait dans l'autre une pâte faite d'une sorte de poudre de feuilles sèches mêlées avec de l'eau appelée *keuznals*, & d'un usage général parmi les femmes, pour teindre leurs ongles. Plusieurs d'entre elles s'occupèrent d'envelopper un de nos doigts de cette préparation qui, après avoir resté appliquée pendant une nuit, laisse longle teint d'une couleur rose qui se conserve plusieurs mois, & qui est, disaient-elles, un gage de bonheur. Cette coutume est si ancienne, qu'on retrouve les ongles des momies colorés ainsi. La plante qui fournit cette préparation nâit dans les Indes & en Egypte; on nous fit assavoir ensuite pour faire une légère collation de fruits & de pileau, qui furent distribués aux hommes & aux femmes mariées, seulement. Ce n'était là, au reste, que les fiançailles, le mariage ne devait être célébré que le dimanche suivant.

Tenir bien sa maison & son ménage est un soin totalement étranger aux femmes Grecques, & cette négligence, les Turcs eux-mêmes la leur reprochent en les appelant de plusieurs noms injurieux. Se produire les jours de fête, parées de leurs bijoux héréditaires conservés dans leur famille depuis plusieurs générations,

c'est toute

Lorsqu'il
mariniers ou
ques vignes
rarement po
tons ou d'a
trop visible
rait dangere
aratoires so
ploient un
buffes pour
charrue. On
torze de ces
rue & quatr
& on est te
ture leur est
les charriots
muns sont
chats des gr
liefs. La cai
fier & arro
essieu & d
pièce, une
deux bœufs
voyant, de
roïques, qu
sière, & qu
L'emper

c'est toute leur vanité & tout leur plaisir. ~~—————~~

Lorsqu'ils sont mariés, les hommes sont ^{La Troade} mariniers ou pêcheurs, ou cultivateurs de quelques vignes ou de quelques terres à grains; rarement possèdent-ils un troupeau de moutons ou d'autres bestiaux; cette richesse ferait trop visible aux yeux des Turcs à qui il ferait dangereux de la montrer. Leurs instrumens aratoires sont imparfaits & grossiers; ils emploient un nombre excessif de bœufs ou de buffles pour tirer un charriot ou mouvoir une charrue. On est surpris de voir douze ou quatorze de ces animaux attelés à une seule charrue & quatre hommes employés à les conduire, & on est tenté de croire que l'art de la culture leur est encore inconnu. Dans la Troade, les charriots employés aux usages les plus communs sont d'une forme très-semblable aux chars des guerriers, conservés sur les bas-reliefs. La caisse de leurs voitures est faite d'osier & arrondie par-devant, elle n'a qu'un essieu & des roues basses faites d'une seule pièce, une flèche droite portant un joug pour deux bœufs de front; il est impossible, en les voyant, de ne pas se rappeler les temps héroïques, quoique c'en soit-là l'imitation grossière, & qui dégrade bien ses modèles.

L'empereur Constantin, avant d'avoir fixé

à Byzance le siège de son empire, avait voulu
 La Troade. l'établir dans la plaine qui s'étend entre Alexan-
 drie & l'ancienne Troie, & avait si fort avancé
 cet ouvrage lorsqu'il renonça à son projet,
 qu'à en croire les historiens de Byzance, on
 appercevait déjà de la mer, beaucoup de
 murailles & de tours. A cette époque, lors-
 que toutes les cités de la Troade étaient en-
 core assez florissantes, & au moins assez bien
 habitées, nulle partie de l'empire, d'une égale
 étendue, ne pouvait se vanter d'avoir un aussi
 grand nombre de villes, & un aussi haut de-
 gré de population & de splendeur.

*Voyage de
 drinople.*

— Du ge

LA Thra
 d'Europe c
 Turcs *Itella*
 née au nor
 la Macédoi
 troit des D
 & à l'orien
 province ro
 quatre autr
 bablement
 tane u co
 laquelle éta
 montagnes
 polis; & l
 deux, & do
 était la capi
 Thrace soit
 ques ancien
 en deux pa
 Constantino

CHAPITRE VII.

Voyage de Richard Pockoke à Selivrée & à Andrinople. — De la Thrace, ou de la Rumélie. — Du gouvernement des Turcs en général.

LA Thrace est cette partie de la Turquie d'Europe que nous appellons *Romanie*, les Turcs *Itella* & les Grecs *Rumélie*. Elle est bornée au nord par la Bulgarie, à l'occident par la Macédoine, au midi par l'Archipel, le détroit des Dardanelles & la mer de Marmara, & à l'orient par la mer Noire. C'était une province romaine que les Grecs divisèrent en quatre autres; savoir l'*Europe*, qui était probablement sur la mer, à l'orient; *Hamimontani* couchant près du mont *Hamus*, dans laquelle était *Platinopolis*; *Rhodope*, vers les montagnes du même nom, où était *Trajanopolis*; & la Thrace propre qui était entre deux, & dont on peut supposer qu'Andrinople était la capitale. Il s'en faut beaucoup que la Thrace soit une contrée aussi fertile que quelques anciens l'ont prétendu; elle est séparée en deux par le mont *Rhodope*. Je partis de Constantinople, dit Pockocke, le 7 de juillet

La Troade. après midi, avec la caravane qui allait à Andrinople. Nous prîmes notre route au sud-ouest, par un pays découvert, fertile, mais inégal jusqu'à Selivree. On observera que l'on va aujourd'hui à Andrinople par la porte de *Selivree*, & que celle d'*Andrinople* est à une distance considérable au couchant : on prenait autrefois ce chemin; mais on l'a abandonné aujourd'hui, parce qu'il est moins beau que l'autre. Il y a environ à une lieue de Constantinople un grand bâtiment où l'on fabrique toute la poudre que l'on consomme à Constantinople & dans les places situées sur la mer Noire. Il y a à cinq milles de Constantinople une petite ville appelée *le Petit Pont*, qui est près de la mer, à l'issue d'un lac. Nous fîmes halte deux heures dans eet endroit; nous marchâmes environ trois autres jusqu'à minuit, & nous couchâmes dans une prairie près du chemin.

Le 8, nous fîmes sept milles jusqu'à une ville appelée *le Grand Pont*. Dix milles plus loin est un village maritime appelé *Camourgat*; & environ une lieue au-delà, une petite ville appelée *Pevadore*. Ayant marché encore douze milles, nous arrivâmes à *Selivree*, qui est la *Selymbria* de Ptolémée : elle est située près de la mer au couchant de l'ancienne ville

dont on voit
nence. La v
ensemble, p

Les Grecs
une église,
paru avoir é
près de l'une
un pieu d'une
clier qui tou
mal peuplée;
ne subsiste q
de passage. J
voir les anti
partis le soir.
parti de Tart
le reste du c
Andrinople,
au bout de d
pelée *Kelieli*;
plus loin, à C
niens y ont
ville les couv
marbre & les
ques & de p
partie d'un en
éminence d'o
heures de cl
Rodosto : nou

dont on voit encore les murailles sur une éminence. La vieille & la nouvelle ville, prises ensemble, peuvent avoir un mille de circuit. La Troade.

Les Grecs & les Arméniens y ont chacun une église, ornée de mosaïques, qui m'ont paru avoir été faites dans le moyen âge. Je vis près de l'une le relief d'un homme qui tient un pieu d'une main & de l'autre un long bouclier qui touche à terre. La vieille ville est mal peuplée; la nouvelle est au couchant, & ne subsiste que parce qu'elle est un endroit de passage. Je restai un jour à *Selivree* pour voir les antiquités qui s'y trouvent, & j'en partis le soir. Je vis en sortant de la ville un parti de Tartares avec leurs arcs en écharpe: le reste du chemin, depuis *Selivree* jusqu'à *Andrinople*, est au couchant. Nous arrivâmes au bout de dix milles à une petite ville appelée *Kelieli*; nous fûmes coucher un mille plus loin, à *Chourley*: les Grecs & les Arméniens y ont une église. Je vis autour de la ville les couvercles de plusieurs cercueils de marbre & les ruines d'une muraille de briques & de pierres, qui m'a paru avoir fait partie d'un enclos. *Chourley* est située sur une éminence d'où l'on découvre la mer, à cinq heures de chemin d'*Héraclée* & quatre de *Rodosto*: nous y restâmes jusqu'au soir.

La Troade. Le 10, nous marchâmes environ deux heures jusqu'à une ville appelée *Borgas* : le soir nous fîmes huit milles jusqu'à *Baba*, où il y a un très-beau pont sur une petite rivière, une mosquée & une ancienne église de briques. Nous fîmes encore huit milles & nous couchâmes en plein champ; & le 11 nous marchâmes encore quatre milles jusqu'à *Hapsa*, qui est à huit milles d'Andrinople où nous arrivâmes le même jour.

Andrinople fut fondée par Oreste, fils d'Agamemnon, roi d'Argos & de Mycènes. Ce prince poursuivi, comme disent les poètes, par les furies vengeresses de la mort de sa mère, & ne pouvant demeurer dans sa patrie, où tout lui rappelait l'image de son crime, vint en Thrace avec le plus de Grecs qu'il put rassembler, & y bâtit une ville qu'il appela *Oresta*. Elle conserva ce nom jusqu'au règne de l'Empereur Adrien qui l'agrandit & l'embellit extraordinairement : il fit d'*Oresta* une ville toute nouvelle qu'il appela Andrinople. Au commencement du treizième siècle, elle fut érigée en empire sous Théodore Lascaris. Quelques années après, Amurat, sultan des Turcs, sous prétexte de donner du secours à Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'empara de la Bulgarie, de la Servie, d'une par-

D E
rie de la TI
empire à A

Les Turcs
est située, p
dans la plain
paraît avoir
de ses mura
Meritcheh, q
au midi de la
deux autres

Andrinople
le penchant
plaine arrose
nature a pris
bâtimens y
Constantinop
serais sont d
habitans loge
de la vieille
la situation &
toutes les ma
du basar sont
singulière; il
la ville, dont
bon goût &
belle de Coni
est la plus curi

nie de la Thrace, & établit le siège de son empire à Andrinople. La Troade.

Les Turcs nomment cette ville *Edrinels* : elle est située, partie sur une éminence, & partie dans la plaine qui est au bas. L'ancienne ville paraît avoir été dans la plaine, où une partie de ses murailles subsiste encore. La rivière *Merischeh*, qu'on appelle plus bas *Heber*, coule au midi de la ville, & reçoit un peu au-dessous deux autres rivières.

Andrinople est fort agréablement située sur le penchant d'une colline & dans une belle plaine arrosée par trois rivières, & que la nature a pris soin d'embellir elle-même. Les bâtimens y sont en général plus beaux qu'à Constantinople. Les boutiques & les caravanserais sont dans la ville, mais la plupart des habitans logent sur la hauteur qui est au-dessus de la vieille ville, à cause des avantages de la situation & de la beauté de la vue. Presque toutes les maisons ont des jardins; les vouës du basar sont d'une grandeur & d'une beauté singulière; il y a deux ou trois mosquées hors la ville, dont la plus grande est bâtie de très-bon goût & n'est point inférieure à la plus belle de Constantinople; celle de sultan Sélim est la plus curieuse, elle est soutenue en-dedans

sur quantité de colonnes de marbre, & dont
 Le Troade, deux font de vert antique.

Andrinople est une des quatre villes royales où les empereurs résident; le sérail est au couchant de la ville, il est bâti dans une belle plaine & près de la rivière; il y a dans les jardins plusieurs maisons pour les sultanes, mais les bâtimens sont si bas qu'ils ressemblent à une chartreuse; il faut un ordre particulier de la Porte pour entrer dans ce sérail; il y a sur la colline qui est au couchant du sérail, un gros pavillon dont la vue est admirable.

On voit à Andrinople une quantité prodigieuse de tourterelles & de cicognes; elles sont presque aussi communes ici & aussi privées que les poules dans nos villages de France. Le respect singulier qu'ont les Turcs pour ces oiseaux, est cause qu'ils multiplient beaucoup, & qu'ils font impunément leurs nids au pied des maisons & sous les fenêtres. Les tourterelles sont en vénération pour leur innocence, & l'on respecte les cicognes parce que l'on est persuadé qu'elles vont tous les hivers en pèlerinage à la Mecque. C'est un bonheur, disent les Turcs, pour les maisons où ces oiseaux font leurs nids, elles sont préservées pendant toute l'année du feu & de la peste.

La ville d'Andrinople est gouvernée par un

janiffaire-A
 dérable : e
 marchandise
 & de Smyr
 de soie, &
 les fruits &
 y ont un a
 sud-ouest de
 Demerlata o
 quelques an
 Demonica,
 trouvèrent c
 min. Les F
 fons & un c
 un, bien qu
 On voit,
 tout parmi l
 peintures gra
 qu'on trouve
 Théocrite.
 exemple, de
 sans se repr
 où présidait
 de l'Eurotas.
 tinguée mèn
 gais, auquel
 filles qui la f
 de voir dans

janiffaire-Aga, & il s'y fait un commerce considérable : elle fournit à tous les environs les marchandises, qui viennent de Constantinople & de Smyrne, &c. ; on y récolte beaucoup de soie, & les denrées y sont très-abondantes, les fruits & les vins y sont excellens, les Grecs y ont un archevêque. Environ une lieue au sud-ouest de la ville il y a un village appelé *Demerlata* où Charles XII roi de Suède résida quelques années avant qu'on le transférât à *Demonica*, à l'instigation de ses ennemis qui trouvèrent ce village trop près du grand chemin. Les Français y ont deux ou trois maisons & un consul, les Anglais y en ont aussi un, bien qu'ils y aient peu de commerce.

On voit, aux environs d'Andrinople & surtout parmi les Grecs, ces images riantes, ces peintures gracieuses & naïves de la nature qu'on trouve dans les poésies d'Homère & de Théocrite. On ne peut être témoin, par exemple, des danses des villageoises grecques sans se représenter ces chœurs de nymphes où présidait la déesse des bois, sur les bords de l'Eurotas. La plus belle fille ou la plus distinguée mène la danse & chante des airs fort gais, auxquels répondent en chœur, les autres filles qui la suivent. Rien n'est si ordinaire que de voir dans les campagnes des bergers soupi-

La Troade.

rer de tendres chansons pour leurs maîtresses. Ils ont conservé les anciens instrumens dont parlent les poètes : les chalumeaux, les flûtes, les musettes font leurs amusemens & leurs plaisirs. J'en ai vu qui s'occupaient à faire des guirlandes de fleurs pour celle de leurs brebis qu'ils chérissent le plus. Ils sont presque toujours couchés à l'ombre, au bord de quelque ruisseau où ils s'amusent entre eux à différens jeux, tels que ceux des premiers habitans du pays. Les Turcs eux-mêmes ont adopté quelques-uns des usages de l'antiquité. Le ceinturon des grands, composé des plus riches étoffes & orné de broderie, rappelle à l'esprit celui de Ménélas. Le voile blanc que portent les dames turques sur leur tête, représente parfaitement celui d'Hélène. Cette princesse troyenne nous est dépeinte dans Homère, occupée à broder au milieu de ses servantes, & c'est encore un usage observé dans les harems & dans les bains, parmi les dames de Turquie. On ne finirait pas si on voulait rapporter toutes les ressemblances qu'on remarque dans les coutumes de ce pays avec celles des premiers temps. Pendant que j'étais à Andrinople, je vis l'entrée d'un ambassadeur extraordinaire que l'empereur envoya à la Porte pour conclure la paix.

Nous partîmes notre par un villa grand carav grand-seigne

Nous passâmes arrivâmes à douze milles bris des mur grottes artificroupe orient églises. Charquelque temval tous les ciers de sa étaient oblig prince ne de grands de la visite.

Le 18, nous qu'à la rivière rapide; nous fimes sept m (le long Po d'un pont bâ dée pendant Ce pont a p est composé

DES VOYAGES. 567

Nous partîmes d'Andrinople le 17. , nous prîmes notre route au Midi, & nous passâmes ^{La Troade} par un village appelé *Athercui*, où il y a un grand caravanserai pour les chameaux du grand-seigneur, qu'on élève dans le pays.

Nous passâmes entre les montagnes & nous arrivâmes à *Demotica*, éloignée de près de douze milles d'Andrinople. On y voit les débris des murailles d'un château & de plusieurs grottes artificielles; les chrétiens occupent la croupe orientale de la colline & y ont deux églises. Charles XII, roi de Suède, y séjourna quelque temps; on me dit qu'il montait à cheval tous les après midi, & que quelques officiers de sa suite qui aimaient la galanterie, étaient obligés de se cacher, de peur que le prince ne découvrit leurs intrigues. Plusieurs grands de la Porte venaient souvent lui rendre visite.

Le 18, nous fîmes un mille au nord-est jusqu'à la rivière *Mericheh* qui est extrêmement rapide; nous la passâmes dans un bac, & nous fîmes sept milles à l'est jusqu'à *Oasoun-Cupri*, (le long Pont); cette ville est ainsi appelée d'un pont bâti à travers la plaine qui est inondée pendant l'hiver par la petite rivière *Erganch*. Ce pont a près d'un demi-mille de longueur & est composé de cent soixante-dix arches, il est

entièrement bâti de pierres de tailles ; elle n'est
 La Troade. aujourd'hui qu'une petite ville habitée par quelques chrétiens qui n'y ont point d'église. Nous fûmes seize milles plus loin, à une autre petite ville appelée *Jeribol*, nous couchâmes dans cet endroit, & le lendemain nous marchâmes huit heures, jusqu'à *Rodosto*. La partie de la Thrace que j'ai parcourue depuis mon départ de Constantinople, est extrêmement fertile ; les pâturages y sont très-abondans, & elle produit quantité de froment & de lin. Le pays est fort inégal, & les arbres y sont assez rares, mais les anciens ont eu tort de nous dire que la Thrace était un pays stérile, à l'exception des côtes.

Rodosto est l'ancienne *Bisanthe* : la ville est située partie sur une grande baie, & partie sur la croupe des montagnes, & près d'un mille de longueur. Elle est presque toutes bâtie par les Turcs ; on y trouve cependant plusieurs familles grecques & arméniennes ; les derniers y ont une église & les Grecs cinq, & l'archevêque d'Heraclee y a un palais. Cette ville fournit du vin & du bled à Constantinople. *Heraclee*, qu'on appelait autrefois *Périnthus*, est au nord-est près du cap qui est au nord de la baie. Je renvoyai en arrivant mon janissaire, mais il vint le lendemain pour me dire qu'il n'était

point satisfait
 long-temps av
 pas davantage
 nople à le pa
 faire assigner
 point, & je n

Je m'emb
 j'y arrivai le
 mière ville o
 rope. La situ
 pour passer
 qui eurent d
 toujours con
 de cette ville
 tiens après l
 Latins ; mais
 reprit & la m
 man, fils d'C
 teur Paléolog
 dit qu'il n'av
 & une étoble
 magasins de v
 avait fait bât
 & des troupe

Cette ville
 trionale de l
 dont elle oc
 manière qu'o

point satisfait, qu'il avait compté rester plus long temps avec moi, & que si je ne lui donnais pas davantage, il obligerait le consul d'Andrinople à le payer : il me menaça même de me faire assigner; ses menaces ne m'intimidèrent point, & je n'ouïs plus parler de lui.

La Troade.

Je m'embarquai le 20 pour Gallipoli, & j'y arrivai le lendemain; Gallipoli fut la première ville où les Turcs se cantonnèrent en Europe. La situation de cette place est si favorable pour passer dans la Thrace, que les princes qui eurent des vues sur cette province, ont toujours commencé par se rendre les maîtres de cette ville. Elle fut le partage des Vénitiens après la prise de Constantinople par les Latins; mais Vatace, empereur des Grecs, la reprit & la mit à feu & à sang en 1235. Solyman, fils d'Orcan, la prit en 1357, & l'empereur Paléologue, pour se consoler de sa perte, dit qu'il n'avait perdu qu'une cruche de vin, & une étable à cochons, faisant allusion aux magasins de vin & aux caves que Justinien y avait fait bâtir pour l'entretien de la garnison & des troupes qui devaient garder le pays.

Cette ville est située à l'embouchure septentrionale de l'Hellepont sur plusieurs collines dont elle occupe la croupe méridionale, de manière qu'on ne l'apperçoit point en venant

La Troade

du nord. *Lampsaque* est de l'autre côté en Asie, une lieue plus loin vers le midi. Cette ville, quoiqu'elle ait trois mille de circuit est très-pauvre & peu commerçante; le haut de la ville, où la plupart des habitans logent, est très-agréable & toutes les maisons y ont des jardins. Il y a, au couchant une petite rivière, & au midi un petit port fermé, & un bassin dans la ville qui n'est point fréquenté. A l'Orient près de la petite baie, est un beau magasin à poudre, où tous les vaisseaux du grand seigneur, qui croisent dans la Méditerranée, viennent prendre celle dont ils ont besoin. Il y a environ trois cents familles grecques à Gallipoli; on y trouve aussi quelques Juifs. Comme les passagers, qui vont de Constantinople à Smyrne, s'arrêtent souvent dans cette ville, on ne doit pas être surpris que la peste y soit fréquente.

Environ deux lieues au nord de Gallipoli, est l'isthme de cette péninsule, à qui l'on donne environ cinq milles de largeur. L'isthme était traversé par une muraille, près de laquelle était une ville appelée *la Longue Muraille*; au midi & au nord du passage, où je crois qu'étaient *Sestos* & *Abydos*, on voit, sur une éminence éloignée d'un mille de la mer, les ruines d'un château où réside un

derwiche; c
Athéniens fu
& perdirent l

Le gouver
potisme milit
c'est-à-dire,
mise aux vo
més, qui dis
leur caprice.
esprit cette f
présenter à q

Lorsque
Grec, ils ne
pouille d'un
acquit par le
Or, dans ce
le vaincu es
vainqueur; i
biens lui ap
maître qui
rien & qui
Tel fût le du
toutes ces fo
du nom de c
celui des T
origine. C'e
formé leur p
de la Tartar

derwiche; c'est probablement *Ægos*, où les
Athéniens furent défaits par les Lacédémoniens *La Trade.*
& perdirent leur liberté.

Le gouvernement des Turcs est un pur despotisme militaire à quelques modifications près, c'est-à-dire, que la foule des habitans y est soumise aux volontés d'une faction d'hommes armés, qui disposent de tout selon leur intérêt & leur caprice. Pour mieux concevoir dans quel esprit cette faction gouverne, il suffit de se représenter à quel titre elle prétend posséder.

Lorsque les Ottomans conquièrent l'empire Grec, ils ne le regardèrent que comme la dépouille d'un ennemi vaincu, comme un bien acquit par le droit des armes & de la guerre. Or, dans ce droit, chez les peuples barbares, le vaincu est entièrement à la discrétion du vainqueur; il devient son esclave: sa vie, ses biens lui appartiennent, le vainqueur est un maître qui peut disposer de tout, qui ne doit rien & qui fait grace de tout ce qu'il laisse. Tel fût le droit des Romains, des Grecs, & de toutes ces sociétés de brigands que l'on a décoré du nom de conquérans: tel, de tout temps fut celui des Tartares dont les Turcs tirent leur origine. C'est sur ces principes même que fut formé leur premier état social; dans les plaines de la Tartarie, les hordes divisées d'intérêt,

n'étaient que des troupes de brigands armés
 pour attaquer ou pour se défendre, pour pil-
 ler, à titre de butin, tous les objets de leur
 avidité. Déjà tous les élémens de l'état présent
 étaient formés : sans cesse errans & campés,
 les pasteurs étaient des soldats; la horde était
 une armée; or, dans une armée, les lois ne
 sont que les ordres des chefs : ces ordres sont
 absolus, ne souffrent pas de délai, ils doivent
 être unanimes, partir d'une même volonté,
 d'une seule tête. Delà, une autorité suprême
 dans celui qui commande; delà une soumis-
 sion passive dans celui qui obéit : mais comme
 dans la transmission de ces ordres, l'instrument
 devient agent à son tour, il en résulte un es-
 prit impérieux & servile, qui est précisément
 celui qu'ont porté avec eux les Turcs conqué-
 rans. Fier après la victoire d'être un des mem-
 bres du peuple vainqueur, le dernier des otto-
 mans regardait le premier des vaincus avec
 l'orgueil d'un maître. Cet esprit croissant de
 grade en grade, que l'on juge de la distance
 qu'a du voir le chef suprême à la foule des es-
 claves. Le sentiment qu'il en a conçu ne peut
 mieux se peindre que par la formule des titres
 que se donnent les sultans dans les actes pu-
 blics : « Moi disent-ils, dans les traités avec
 » les puissances d'Europe; moi qui suis, par

La Troade

D

les grâces
 fant créa
 cles du
 des puiss
 rains, di
 de la ter
 villes, la
 la sainte
 rope, de
 avec not
 vantable
 Blanche
 Paradis,
 des fort
 d'une mu
 de peuple
 mées vic
 notre po
 l'ombre
 Du faite
 un sultan
 rains? Que
 qu'il distri
 maître abso
 qu'il a con
 e servir?
 commande
 maintient c

les graces infinies du grand juste & tout puissant créateur & par l'abondance des miracles du chef de ses prophètes, empereur des puissans empereurs, refuge des souverains, distributeur des couronnes aux rois de la terre, serviteur des deux très-sacrées villes, la *Mecque* & *Médine*, gouverneur de la sainte cité de Jérusalem, maître de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, conquises avec notre épée victorieuse, & notre épouvantable lance; seigneur des deux mers, Blanche & Noire, de Damas, Odeur du Paradis, de Bagdad, sièges des califes, des forteresses de Belgrade, d'Agria, & d'une multitude de pays, d'îles, de détroits, de peuples, de générations, & de tant d'armées victorieuses qui reposent auprès de notre porte sublime; moi enfin, qui suis l'ombre de dieu sur la terre, &c.

Du faite de tant de grandeurs quels regards un sultan abaisserat-il vers le reste des humains? Que lui paraîtra cette terre qu'il possède, qu'il distribue, sinon un domaine dont il est maître absolu? Que lui paraîtront ces peuples qu'il a conquis, sinon des esclaves dévoués à le servir? Que lui paraîtront ces soldats qu'il commande, sinon des valets avec lesquels il maintient ces esclaves dans l'obéissance? Et telle

La Troade,

est réellement la définition du gouvernement
 La Troado. Turc. L'on peut comparer l'empire à un habi-
 tation de nos îles à sucre, où une foule d'es-
 claves travaillent pour le luxe d'un seul grand
 propriétaire, sous l'inspection de quelques ser-
 viteurs qui en profitent : telles sont les pro-
 vinces sous le gouvernement des pachas. Ces
 provinces se trouvent encore trop vastes ; les
 pachas y ont pratiqués d'autres divisions, &
 de là, cette hierarchie de préposés, qui, de
 grade en grade, atteignent aux derniers dé-
 tails. Dans cette série d'emplois, l'objet de la
 commission étant toujours le même, les moyen-
 d'exécution ne changent pas de nature ; ainsi
 le pouvoir étant, dans le premier moteur
 absolu & arbitraire, il se transmet arbitraire-
 ment & absolu à tous ses agens ; chacun d'eux en
 l'image de son commettant. Il faut entendre
 avec quel orgueil le dernier de ces soldats, don-
 nant des ordres dans un village, prononce
c'est la volonté du sultan ; c'est le bon plaisir du
sultan. La raison de cet orgueil est simple ; c'est
 que devenant porteur de la parole, & ministre
 de l'ordre du sultan, il devient le sultan même.
 Que l'on juge des effets d'un tel régime, quand
 l'expérience de tous les temps a prouvé que
 la modération est la plus difficile des vertus
 quand dans les hommes qui en sont les apôtres

elle n'est sou-
 des abus d'
 qui ne conn
 dans des par
 mander, &
 venir ; que
 tifs ont eu
 en Turquie
 pense, parc
 souverain, i
 qui l'entour
 Turcs : Le
 qu'à la pou
 dans les mai
 cha, d'où i
 jusqu'au de
 trouve à la p
 jusqu'aux pl
 de ces raiso
 Constantinop
 loins qu'en
 mais ces foi
 nelle, n'exis
 l'on peut dir
 effets ; car si
 l'on affame c
 Cependant,
 pire existe o

elle n'est souvent qu'en théorie : que l'on juge des abus d'un pouvoir illimité dans les grands qui ne connaissent ni la souffrance, ni la pitié : dans des parvenus avides de jouir, fiers de commander, & dans des subalternes avides de parvenir ; que l'on juge si des écrivains spéculatifs ont eu raison d'avancer que le despotisme en Turquie, n'est pas un si grand mal que l'on pense, parce que résidant en la personne du souverain, il ne doit peser que sur les grands qui l'entourent : sans doute, comme disent les Turcs : *Le sabre du sultan ne descend pas jusqu'à la poussière* : mais ce sabre il le dépose dans les mains de son visir, qui le remet au pacha, d'où il passe au *moisallam*, à l'*aga*, & jusqu'au dernier *delibache*, en sorte qu'il se trouve à la portée de tout le monde, & frappe jusqu'aux plus viles têtes. Ce qui fait l'erreur de ces raisonnemens, est l'état du peuple de Constantinople, pour quoi le sultan se donne des soins qu'en effet l'on ne prend pas ailleurs ; mais ces soins qu'il rend à sa sûreté personnelle, n'existent pas pour le reste de l'empire ; l'on peut dire même qu'ils y font de facheux effets ; car si Constantinople manque de vivres, l'on affame dix provinces pour lui en fournir. Cependant, est-ce par la capitale que l'empire existe ou par les provinces ? En cas de

La Troade.

guerre, est-ce la capitale qui fournit des soldats & les nourrit, ou bien les provinces? C'est donc dans les provinces qu'il faut étudier l'action du despotisme, & en Turquie, comme par-tout ailleurs, cette étude convainc que le pouvoir arbitraire dans le souverain est funeste à l'état, parce que du souverain il se transmet nécessairement à ses préposés, & que dans cette transmission il devient d'autant plus abusif qu'il descend davantage, puisqu'il est vrai que le plus dur des tyrans est l'esclave qui devient maître.

En chaque gouvernement, le pacha étant l'image du sultan, il est comme lui despote absolu; il réunit tous les pouvoirs en sa personne; il est chef & du militaire & des finances & de la police & de la justice criminelle; il a le droit de vie & de mort; il peut faire à son gré la paix ou la guerre; en un mot, il peut tout. Le but principal de tant d'autorité, est de percevoir le tribut: ce devoir rempli, on n'en exige pas d'autre, l'on ne s'inquiète pas même de quelle manière l'agent pourvoit à le remplir: les moyens sont à sa discrétion.

A titre d'image du sultan, le pacha est chef de toute la police de son gouvernement, & sous ce titre il faut comprendre aussi la justice criminelle; il a le droit le plus absolu de vie

& Tome XXI

des follets de mort, il l'exerce sans formalité, sans appel; par-tout où il rencontre un délit, il fait étudier le coupable, & les bourreaux qui l'accompagnent l'étranglent ou lui coupent la tête sur-le-champ, quelquefois ils ne dédaignent pas de remplir leur office.

L'administration de la justice contentieuse est le seul article que les sultans aient souffert au pouvoir exécutif des pachas, soit parce qu'ils ont senti l'énormité des abus qui en résulteraient, soit parce qu'ils ont connu qu'elle exigeait un temps & des connaissances que leurs lieutenans n'auraient pas. Ils y ont déposé d'autres officiers qui, par une sage disposition, sont indépendans du pacha; mais comme leur juridiction est fondée sur les mêmes principes que le gouvernement, elle a les mêmes inconvéniens.

Tous les magistrats de l'empire s'appellent *cadis*; c'est-à-dire *juges*; ils dépendent d'un chef principal qui réside à Constantinople, le titre de sa dignité est celui de *cadi el ahsar* ou *judge de l'armée*, ce qui indique, comme je l'ai déjà dit, que le pouvoir est absolument militaire & réside entièrement dans l'armée, & dans son chef. Ce grand *cadi* nomme les juges des principales villes; ces juges, à leur tour, en nomment d'autres dans les lieux de

Le Treade. leurs dépendances. Mais quel est le titre pour être nommé ? Toujours de l'argent ! Tous ces emplois, comme ceux du gouvernement, sont à l'enchère & sont également affermés pour un an. Qu'arrive-t-il de-là ? que les fermiers se hâtent de recouvrer leurs avances, d'obtenir l'intérêt de leur argent & d'en retirer même un bénéfice. Or, quel peut être l'effet de ces dispositions dans des hommes qui ont en main la balance où les citoyens viennent déposer leurs biens.

Le lieu où ces juges rendent leurs arrêts ne répond presque jamais à l'idée de l'emploi sacré qui s'y exerce. Dans un appartement nu & en dégât, quelquefois dans sa propre maison, le cadi s'assied sur une natte ou sur un mauvais tapis ; à ses côtés sont des scribes & quelques domestiques, la porte est ouverte à tout le monde. Les parties comparaissent, & là sans interprètes, sans procureur, chacun plaide lui-même sa cause. Assis sur les talons, les plaideurs énoncent les faits, discutent, répondent, contestent, argumentent tour-à-tour ; quelquefois les débats sont violens, mais les cris des scribes & le bâton du cadi rétablissent l'ordre & le silence. Fumant gravement sa pipe & roulant du bout des doigts la pointe de sa barbe, ce juge écoute, interroge & fin

D
par pronon
deux mois
se retirent
avec respe
dixième du
cison), par
l'infailible

Fin

par prononcer un arrêt sans appel, qui n'a que deux mois tout au plus de délai. Les parties se retirent peu contentes, se retirent cependant avec respect, & paient un salaire évalué le dixième du fonds sans réclamer contre la décision, parce qu'elle est toujours motivée sur l'infaillible *coran*.

La Troisième

Fin du vingt-neuvième Volume.

T A B L E
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.
LIVRE TROISIÈME.

- C**HAPITRE PREMIER. *Précis du Voyage de Tournefort & de Pockocke à Constantinople & dans la Thrace ou Rumélie. — Déroit des Dardanelles,* Page 1
- CHAP. II.** *Arrivée à Constantinople ; description ancienne & moderne de cette ville.* 14
- CHAP. III.** *Continuation de la description de Constantinople. — Temple de Ste. Sophie. — Château des Sept Tours. — Place de l'Atmeydan. — Couronnement des empereurs turcs. — Janissaires,* 38
- CHAP. IV.** *Faubourgs de Constantinople. — Galata. — Péra. — Canal de la mer Noire. — Palais des Sultanes. — Maisons des Grecs & des Arméniens. — Vieux châteaux sur les deux bords opposés du Bosphore. — Commerce de Constantinople,* 82
- CHAP. V.** *Mœurs. — Habitudes & caractère des Turcs. — De la nourriture en général. — Des*

D E S

boissons, tabac, de

CHAP. VI. *Mobilier. — De la*

CHAP. VII. *romans — l'honnêteté*

ciété. — riages,

CHAP. VIII. *la musique — De l'art*

prendre le r

tion en géne

le vice.

CHAP. IX. *— Naviga*

niques. —

maisons de

CHAP. X. *D*

Elle est pa

civil. civil

commer

— Du mou

gion. — Iny

DES CHAPITRES. 581

boissons, du vin, de l'opium, du café, du
tabac, des parfums, 109

CHAP. VI. *Farure. — Couleur. — Effets. —
Mobilier. — Equipages. — De la propriété.
— De la peste.* 133

CHAP. VII. *Qualités morales & vertus des Ot-
tomans — De la probité, de la pudeur &
l'honnêteté publiques. — Des devoirs de so-
ciété. — Vie privée des femmes. — Ma-
riages.* 169

CHAP. VIII. *De l'interdiction des jeux. — De
la musique. — De la danse. — Des images.
— De l'attention des musulmans à ne jamais
prendre le nom de dieu en vain. — De l'obliga-
tion en général de pratiquer la vertu & d'éviter
le vice.* 211

CHAP. IX. *Métier des armes. — Commerce.
— Navigation. — Agriculture. — Arts méca-
niques. — Architecture. — Jardinage. — Des
maisons de campagne,* 251

CHAP. X. *De la législation mahométane. —
Elle est partagée en cinq codes : religieux,
civil, criminel, politique & militaire. — Le
coran, base principale de tous ces codes.
— Du moufti & autres ministres de la reli-
gion. — Instituts & couvens de derwiches,*
271

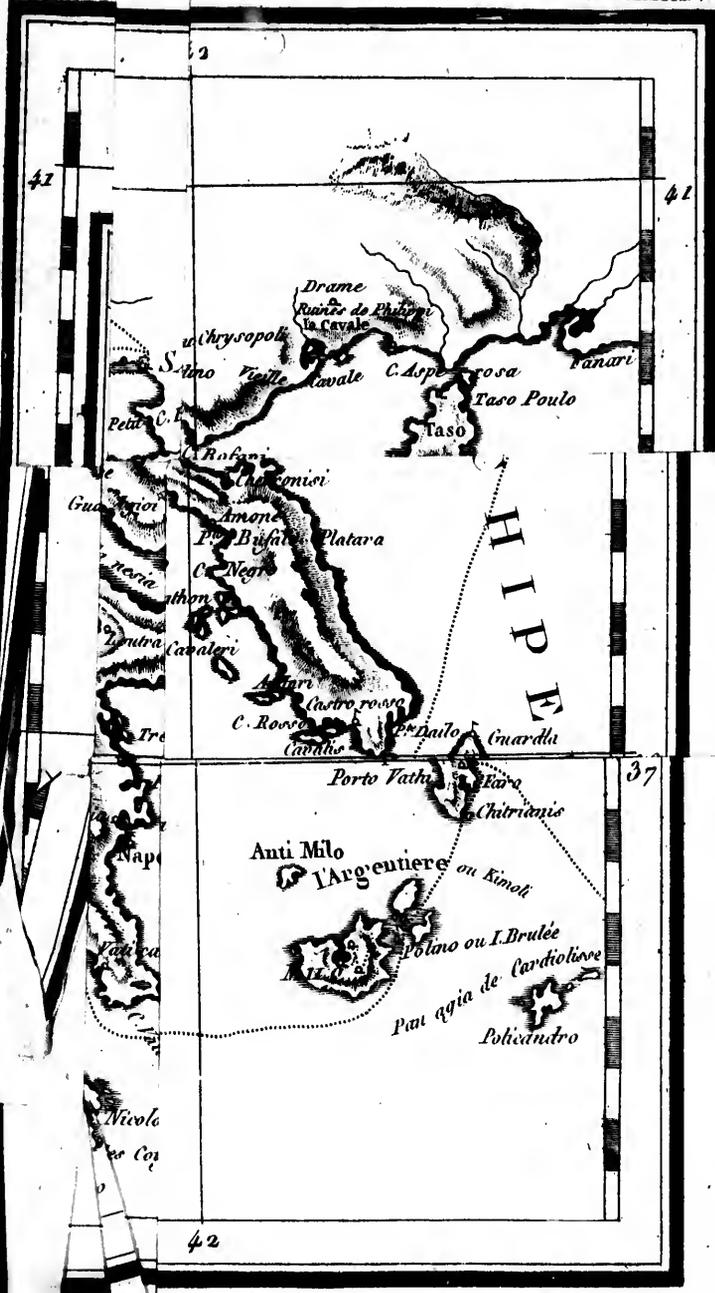
S
UME.
E.
Page de
tinople
roit des
Page 1
descrip-
14
tion de
hie. —
Atmey-
rcs. —
38
ple. —
Noire.
Grecs
sur les
Com-
82
re des
— Des

- CHAP. XI. *De la prière publique, celle des vendredis. — Des purifications,* 302
- CHAP. XII. *Dés Péchés des sept nuits saintes. — Circoncision. — De l'Astronomie judiciaire & des Divinations. — Vénération pour les saints du Mahométiſme. — De la Doctrine du Fataliſme & de la Prédeſtination. — Des Temples & des Edifices qui entourent les Mosquées.* 336

L I V R E Q U A T R I È M E.

- CHAPITRE PREMIER. *Abrégé du voyage de Tournefort ſur les côtes méridionales de la mer Noire, depuis ſon embouchure juſqu'à Sinope, & ſon retour à Conſtantinople à travers l'Anatolie.* 379
- CHAP. II. *Suite du voyage de Tournefort en Arménie & en Géorgie. — Observations préliminaires ſur la formation des caravanes & la deſtination des caravanſérais,* 400
- CHAP. III. *Voyage de Tocat & d'Angora,* 462
- CHAP. IV. *Géographie générale de l'Asie Mineure, nommée aujourd'hui l'Anatolie,* 493
- CHAP. V. *Voyage de Veniſe au cap Lectos, ſur la côte d'Asie. — Deſcription des ruines*

elle des
302
saintes.
judiciaire
pour les
Doctrines
— Des
es Mos-
336
M E.
yagé de
s de la
jusqu'à
nople à
379
fort en
ns pré-
vanes &
400
Angora,
462
sie Mi-
e, 493
Lectos,
ruines



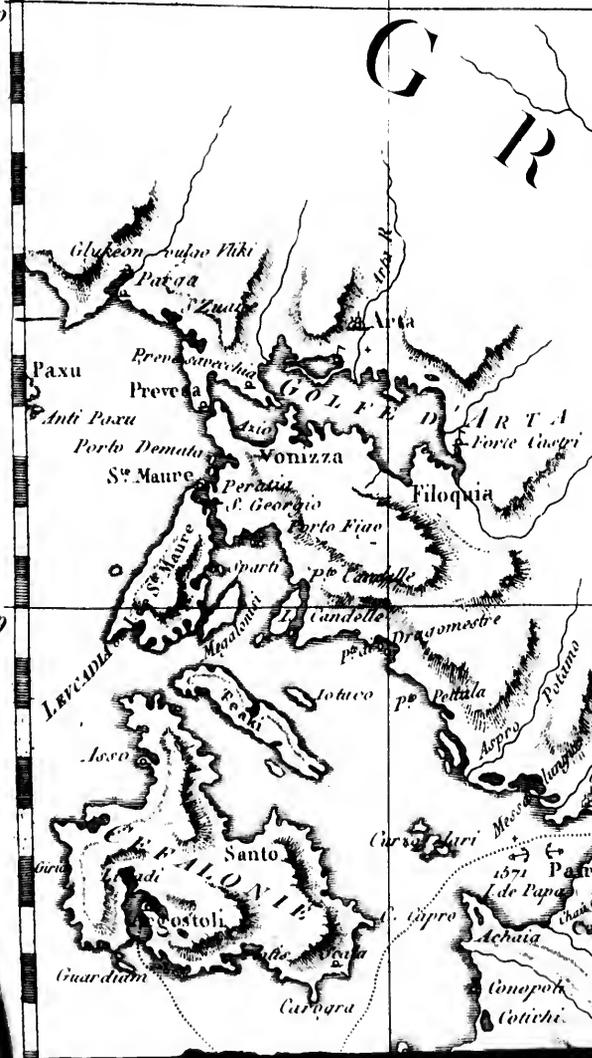
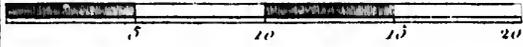
30

40

NORD.

CARTE
DE LA
GRECE
MODERNE.

Lignes de France 3000 Pas Géométriques.



G R E C E

42

40

39

D
d'Al
plain
CHAP.
actu
cour
plain
CHAP.
Seli
ou
Tur

DES CHAPITRES. 583

- d' Alexandria - Troas. — Voyage dans la plaine. — Description de l'Hellespont, 515*
CHAP. VI. *La plaine de Troie dans son état actuel. — De la source du Simoïs & de son cours. — Du Scamandre. — Tombeaux de la plaine de Troie, 531*
CHAP. VII. *Voyage de Richard Pockoke à Selivrée & à Andrinople. — De la Thrace, ou de la Rumélie. — Du gouvernement des Turcs en général, 559*

Fin de la Table des Chapitres.

